Pages 289 to 304 msg.in
June 1st, 1907

LA REVUE

(Ancienne „Revue des Revues")

Directeur Rédacteur en chef : JEAN FINOT

VOLUME LXVIII

1907

PARIS

12, Avenue de l'Opéra, 12

INDEX GÉNÉRAL

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES ARTICLES

ANNÉE 1907. — 3e VOLUME

ANALYSE DES REVUES

françaises et étrangères

Table des auteurs

Caricatures



Contre l'Oligarchie financière en France[1]

IV

Comment elle ruine le commerce et l'industrie du pays

Nos grands établissements de crédit ne se contentent pas d'exporter les capitaux français à l'étranger. Pour rendre plus parfaite encore leur œuvre antinationale, ils tiennent à l'écart, ils boycottent littéralement l'industrie française. Eux-mêmes ne créent rien, ne fondent aucune entreprise. En même temps, ils refusent d'assister ou de commanditer dans notre pays toute initiative.

Nous n'apprécions pas ici, nous constatons : nous signalons un mal ancien, profond, connu de tous nos écrivains économistes. Ceux-ci ne le combattent pas en face, assurément. Quand ils en parlent, c'est à voix basse, sous la forme d'allusions discrètes ou de timides regrets. Ces aveux n'en sont toutefois que plus significatifs, étant donné le pouvoir d'intimidation et de corruption dont dispose l'oligarchie financière. Maîtresse des capitaux, elle a de son côté les journaux et l'opinion, elle peut compter aussi sur ce respect servile qui protège, en France, toute institution ayant un caractère officiel.

I

Dans sa chronique financière du 23 mai 1904, notre confrère *le Temps* reconnaissait que « certaines sociétés, occupant une place prépondérante », exerçaient une influence démoralisante sur les rentiers français. Leur politique aboutissait, disait-il, à

(1) Voir *La Revue* des 1er nov. et 15 déc. 1906, 1er et 15 février 1907.

faire de nos capitalistes « les commanditaires du monde entier ou plutôt de tous les gouvernements en quête de ressources ». Il concluait :

Nous nous demandons si l'application généralisée de ce programme n'inflige pas au pays qui en fait les frais, *une déchéance économique progressive.*

Le 29 avril 1905, à l'assemblée de la Compagnie des Chemins de fer du Nord, le président du Conseil d'administration, M. le baron Alphonse de Rothschild, prononçait ces paroles saisissantes :

A quoi tient cet état de langueur, d'inertie du commerce et de l'industrie, que nous constatons depuis assez longtemps déjà dans nos départements du Nord ? *Ce n'est pas assurément l'argent qui fait défaut. Jamais l'argent n'a été plus abondant. Jamais les recettes du pays n'ont été plus considérables. Pourquoi cet argent ne va-t-il pas au commerce et à l'industrie, pourquoi ne sert-il pas à leur développement ?*

Pourquoi, au contraire, *émigre-t-il à la recherche de valeurs étrangères* qui offrent apparemment plus de sécurité, plus de garantie que les placements industriels et commerciaux ?

C'est là une question de la plus haute gravité et qui mériterait, beaucoup plus que d'autres, d'attirer l'attention des personnes qui ont véritablement à cœur la prospérité du pays.

En mai 1905, s'adressant aux membres de la *Fédération des Commerçants et des Industriels de France*, M. André Lebon disait :

Dans tous les pays où s'exerce à l'heure actuelle avec le plus d'intensité la concurrence commerciale, que voyons-nous ? C'est que les opérations commerciales qui se règlent chez nous à 90 jours d'échéance, se règlent en Russie, en Turquie déjà, à 6 ou 9 mois ; ailleurs à 10 mois, à 12 mois, parfois à 18 mois. Et sur le terrain de la concurrence ainsi préparé par nos adversaires, que voyons-nous ? *L'Anglais et l'Allemand trouver le crédit nécessaire pour faire ces opérations à longue échéance, sans être obligés de posséder les fonds de roulement indispensables, pendant que le Français est dépourvu de ces avantages.* Et si vous allez dans un grand établissement de crédit, on vous répondra :

« Non, je suis encombré de dépôts qui sont retirables à vue ; les seuls effets que je puisse accepter sont ceux que je pourrais porter demain à la Banque de France, c'est-à-dire des avances à 90 jours minimum » et vous, commerçants (j'en ai vu de nom-

breux exemples) qui voudriez faire une opération de 6 ou 9 mois, mais qui n'avez pas ce fonds de roulement nécessaire parce que c'est une lourde charge que d'avoir une disponibilité ne rentrant qu'à 6 ou 9 mois, — *vous ne trouvez plus, à l'heure actuelle, chez les financiers français, les conditions dont l'Allemand bénéficie si facilement.*

En 1896, dans un article publié par *le Matin*, M. Paul Doumer constatait la même situation. Il citait une lettre écrite par les chefs d'une grande maison parisienne faisant des opérations commerciales avec Bombay. Cette maison avait proposé à l'un de nos premiers établissements de crédit d'acheter des traites documentaires à ses correspondants de Bombay pour une valeur de 20 000 francs. L'établissement de crédit essaya de rebuter la maison qui lui faisait cette demande « insolite » par des formalités sans nombre; ensuite, il l'obligea à déposer la totalité des 20 000 francs dans ses caisses, à produire son acte de société, à déposer sa signature, celle de son fondé de pouvoir. Finalement, l'établissement de crédit fit dire « qu'en raison de ce que la maison tentait des affaires qui lui étaient inconnues, il préférait ne pas renouveler l'opération *(sic)* ». En présence de ce refus, la maison française s'adressa à une banque anglaise. Celle-ci accepta de faire ses opérations avec l'Orient moyennant un dépôt de 5 p. 100 seulement et à des conditions réduites !

En 1897, M. de Lamarzelle racontait ceci au Sénat :

L'autre jour, je causais avec un grand industriel. Il me disait : « J'ai voulu faire des affaires avec Madagascar ; je n'ai trouvé qu'une seule maison m'offrant des débouchés dans notre nouvelle colonie : *cette maison, c'est une grande banque de Francfort.* »

Dans une communication faite à l'*Association de l'Industrie et de l'Agriculture française* et dans son journal, *l'Économiste Européen*, M. Edmond Théry a constaté, de son côté, la paradoxale situation de l'industrie française privée de capitaux. Il disait :

Dans toutes les localités où les grandes Sociétés parisiennes de dépôts ont établi des succursales, les petites banques locales ont dû disparaître ; or les industriels de la région trouvaient dans ces banques locales des capitaux, à un taux parfois très élevé, mais enfin ils en trouvaient, tandis qu'*aujourd'hui les succursales refusent à peu près tout crédit.*

Dans son numéro du 23 novembre 1906, *la Réforme Économique*, sous la signature de son directeur, M. Paul Doumergue, examinait les mêmes faits :

Quant aux entreprises industrielles françaises, le grand établissement de crédit ne veut pas les connaître. Il pourra, à l'occasion, se faire qu'il prête un concours momentané à une grande affaire existant depuis longtemps et qui a fait ses preuves. Il s'y prête, parce que les risques sont nuls et les profits assurés. Mais dès qu'apparaît le moindre aléa, dès qu'il s'agit, en un mot, de faire œuvre féconde de financier, on ne trouve plus personne. Même sans risque sérieux, l'entreprise qui peut s'accommoder d'un petit capital n'a rien à attendre.

On lisait aussi dans *la Vie Financière* (numéro du 11 avril 1903) :

Il est un fait certain, c'est qu'à l'heure actuelle, toute entreprise industrielle ou commerciale française, même la plus sérieuse, est dans l'impossibilité absolue de trouver auprès des grandes banques le crédit dont elle peut avoir besoin, le cas échéant, pour se développer.

L'Information déclarait (numéro du 22 mars 1905) :

Quoi qu'il en soit, les commentaires suscités par les dernières constatations sur l'abondance des capitaux disponibles prouvent *qu'il y a maintenant chez nous une question des banques*. Espérons qu'on ne s'en tiendra pas là, car il vaudrait mieux pour un pays qu'il fût pauvre, s'il ne sait pas se servir de ses richesses et si, pour trouver à ses capitaux un emploi intelligent, *il en est réduit à les confier à des industries étrangères.*

A l'un des dîners-causeries de l'Union des anciens élèves des Ecoles supérieures de Commerce de France, M. Jacques Siegfried disait (Bulletin du 20 juin 1904) :

Je considère que leur devoir et leur rôle (aux établissements de crédit), comme l'a très bien indiqué M. Manchez, serait, après avoir drainé des capitaux considérables, non pas d'utiliser ces capitaux en prêts à l'étranger et en émission de fonds d'États étrangers à des taux tout à fait insuffisants, mais de voir s'ils ne pourraient pas *remettre une partie de ces capitaux à la disposition du commerce et de l'indutrie français...* (page 368).

II

On étonnerait plus d'un Français en disant que, sous notre régime de suffrage universel et d'apparentes institutions démocratiques, un seul homme a géré la fortune de la France et la gère encore, car son œuvre continue, elle lui survit. Cet homme fut M. Germain, le fondateur et le président du Crédit Lyonnais. M. Germain a exercé sur la France, pendant vingt ans, une véritable dictature économique. M. Germain considérait que le meilleur emploi pour les capitaux français était d'acheter des fonds d'États étrangers, la France a donc acheté des fonds d'États étrangers. M. Germain était contre l'industrie, la France n'a donc pas fait d'industrie...

« Par suite de sa clientèle énorme en France, disait *la Nouvelle Presse Libre* de Vienne (numéro du 7 janvier 1905), le Crédit Lyonnais est le réservoir de l'épargne du pays et il administre l'excédent qu'offre la richesse nationale en France *(sic)*. Pour être à la hauteur de cette tâche, cet établissement doit suivre tous les mouvements du monde entier. » Ainsi le Crédit Lyonnais était gérant de la fortune française ; mais le Crédit Lyonnais, c'était M. Germain. *L'Information* disait justement (numéro du 9 mai 1904) : « La personnalité de M. Germain domine toute l'histoire du Crédit Lyonnais depuis sa fondation. Le Crédit Lyonnais et son président s'identifient, ils sont inséparables. La prospérité du Crédit Lyonnais est le triomphe des idées de M. Germain. » Cette manière de voir était exacte. Ceux qui connurent la maison rapportent que, dans son Conseil d'administration, M. Germain n'eut autour de lui que des parents soumis et des employés. Ceux-ci restent fidèles à leur maître, ils lui obéissent encore après sa mort. Ils écrivaient dans leur rapport (assemblée du 23 mars 1905) : « Pénétrés des idées de M. Germain, dépositaires de ses principes et de ses règles de gestion, nous nous efforcerons de les appliquer dans la direction de votre Société. » Ainsi les idées, les principes de M. Germain continuent à nous gouverner. Quels sont ces idées, ces principes ? Il importe de les mettre en lumière.

La genèse des idées de M. Germain se retrouve assez facilement. On rapporte qu'il fut profondément impressionné par la crise financière de 1882, lors de la catastrophe de l'Union Générale. On sait qu'en un seul jour, cette crise déprécia l'ensemble

de nos valeurs mobilières, de 4 milliards de francs. Le Crédit Lyonnais, comme les autres banques, subit la répercussion de cette énorme baisse : son portefeuille titres diminua beaucoup de valeur. Pendant cette période critique, M. Germain éprouva, naturellement, les plus vives émotions. Il en garda comme une sorte de phobie. A partir de ce moment, il confondit sans cesse spéculation et industrie. Tout aléa l'effrayait. Comme ces jockeys qui sont tombés une fois, il n'osait plus aborder l'obstacle. Après cette fièvre de spéculation qui, depuis plusieurs années, se déchaînait en France, il était naturel, d'ailleurs, qu'une réaction se produisît. Le besoin du calme et de la tranquillité se faisait partout sentir. C'est dans cette atmosphère nouvelle que M. Germain, modifiant l'orientation du Crédit Lyonnais, transforma celui-ci en banque d'escompte et de dépôts. Les résultats étant favorables, les dépôts augmentant, les succursales devenant de plus en plus nombreuses, la formule de M. Germain se précisa. Elle consistait à attirer les capitaux flottants et relativement inutilisés qui dormaient dans les bas de laine ou dans les coffres-forts. On acceptait la garde de ces capitaux moyennant un faible intérêt, on avait ainsi de l'argent à bon compte, qui ne coûtait presque rien, et, avec cet argent, on escomptait du papier commercial à échéance de un, deux ou trois mois, moyennant un intérêt de 3 à 4 p. 100 l'an. Toute la combinaison résidait dans le fait que les capitaux employés étaient à peu près gratuits.

Le grand mérite de M. Germain fut qu'il appliqua sa formule avec un remarquable esprit de suite. Il était doué au plus haut degré du sens pratique, il avait un talent merveilleux d'organisateur, il possédait une volonté de fer. M. Germain créa les services de sa banque lui-même, il en régla les détails lui-même, il choisit son personnel lui-même. On lui doit l'institution des « démarcheurs », on appelle ainsi les courtiers qui vont relancer les clients à domicile. Grâce à ces courtiers, il se flattait de pouvoir se passer de la presse pour laquelle il avait un grand dédain. Les autres établissements de crédit ont copié M. Germain, ils se sont approprié ses procédés. Lui a créé, eux ont imité.

Il y a plusieurs manières de ne pas réussir, dont l'une consiste à réussir trop bien : ce fut précisément le cas de M. Germain. Sa formule eut trop de succès. Ses clients furent trop

nombreux, les capitaux lui vinrent en trop d'abondance. Il eut bientôt trop d'argent. L'escompte du papier commercial était insuffisant pour l'employer. En deuxième lieu, comme on avait tué les petits banquiers et la finance moyenne, il ne se créait plus d'entreprises en France. De grandes masses de capitaux inutiles s'accumulaient. Leurs détenteurs voulaient les placer, ils demandaient conseil. Subissant ainsi, dans une certaine mesure, la force des choses, M. Germain et ses collègues élargirent leur formule. Ils avaient été jusque-là de simples escompteurs de papier, ils devinrent les directeurs de la fortune publique, ils assumèrent la responsabilité d'indiquer les valeurs mobilières que devait acheter l'épargne française, ils se lancèrent dans les émissions de titres étrangers. Ces opérations leur rapportant beaucoup d'argent, ils y prirent goût, ils s'y consacrèrent. Ainsi la formule dévia : les banques de dépôts devinrent des banques d'affaires pour lesquelles le placement de valeurs était la préoccupation dominante.

Dans le choix de ces valeurs, l'influence de M. Germain fut décisive. Il est notoire qu'il joua le rôle principal dans la conclusion des emprunts russes et que, par sa seule volonté, la clientèle du Crédit Lyonnais fut saturée de valeurs russes. Sur ses opinions intimes, nous pouvons donner ce détail typique : M. Germain estimait, il disait volontiers à son entourage que le crédit de la Russie devait être placé immédiatement après celui de l'Angleterre, des États-Unis et de la Prusse, mais qu'il était *supérieur à celui de la France*. Cet homme d'action autoritaire, énergique, était imbu d'idées arriérées. Il avait pour son propre pays du dédain, il ne croyait pas à son développement, à son avenir, il refusait d'assister l'industrie française, il lui était hostile, il s'exprimait sur elle en termes méprisants et injurieux. Nous allons voir bientôt sa mentalité, et nous pourrons nous étonner qu'un homme ayant de telles idées ait pu régner sur les capitaux de la France pendant vingt ans, et gouverner ses destinées économiques !

III

A l'assemblée générale du Crédit Lyonnais du 2 avril 1903, un actionnaire indépendant et courageux interpellait M. Germain en ces termes :

Au lieu de porter notre argent à des établissements finan-

ciers, à des Compagnies étrangères, qui emploient à leur tour cet argent pour commanditer le commerce étranger qui vient ensuite créer une concurrence au commerce français, ne serait-il pas plus pratique de favoriser le placement des actions et obligations de sociétés industrielles ou de maisons de commerce françaises ? Ce qui manque au commerce français, c'est précisément l'aide pécuniaire. Il n'existe pas, en France, d'établissement qui prête à la moyenne industrie et au moyen commerce les capitaux dont ils ont besoin pour lutter contre le commerce étranger.

A cette interrogation directe, M. Germain ripostait par des déclarations où, pris de court, il révélait son état d'âme de la manière la plus brutale et la plus maladroite. Il commençait par une sortie déplacée contre le gouvernement à propos de la Banque française pour le Commerce et l'Industrie, récemment fondée par M. Rouvier.

Vous vous faites, répondit-il dédaigneusement, des illusions, mais vous êtes excusable, car *le gouvernement français lui-même a eu les mêmes illusions. Il était convaincu*, *comme vous*, *que nous ne remplissions pas notre tâche* et il a voulu créer, il y a dix-huit mois ou deux ans, un établissement au capital de 60 millions, qui avait à sa tête un des hommes les plus considérables, les plus intelligents et qui avait fait ses preuves depuis longtemps dans les affaires de l'État. Savez-vous ce que cet établissement a commandité de Sociétés ? Zéro... et je lui en fais mes compliments (1).

Et M. Germain ajoutait :

Nous n'entrons pas dans cette voie pour plusieurs raisons. D'abord, parce que pour qu'une affaire marche bien, il faut qu'elle soit dirigée par des hommes capables et *nous n'avons pas la prétention d'avoir autour de nous des milliers de gens capables de diriger une affaire*. Nous éprouvons nous-mêmes beaucoup de difficultés pour en diriger une, et ce n'est pas toujours facile. N'ayant pas ces quelques centaines de milliers de personnes capables à notre disposition, *nous nous garderons de nous mettre même dans les meilleures affaires*, car il y a des gens qui entrent dans une affaire, la croyant bonne alors qu'elle est mauvaise.

Il faut, pour qu'une affaire soit bonne, que la direction soit parfaite, et *les directeurs capables sont très rares : un dixième*,

(1) La Banque Française pour le commerce et l'industrie n'était pas encore entrée dans le consortium des grandes banques. Elle y est entrée depuis.

c'est déjà énorme. La prétention de trouver autant de gens capables est une pure utopie qui a ruiné tous ceux qui ont voulu entrer dans cette voie *(sic)*. Si nous voulions placer sous vos yeux la quantité de banquiers et de financiers qui ont déposé leur bilan dans ces conditions, vous en seriez effrayés.

Quant à nous, nous ne voulons pas en arriver à déposer notre bilan, nous vous le disons franchement *(sic)*.

Si l'on prenait ces déclarations à la lettre, il en résulterait que l'industrie moderne est un grand fléau. Sur dix personnes qui s'y livrent, neuf au moins seraient vouées à la ruine. Étrange affirmation ! On pourrait difficilement la concilier avec ce lieu commun, l'accroissement continu, d'année en année, dans le monde entier, de la richesse publique... à moins que cette richesse ne tombe du ciel et ne provienne pas du travail humain.

Si M. Germain voulait dire seulement que le Crédit Lyonnais n'était pas outillé pour faire de l'industrie, alors il émettait contre son propre établissement un terrible jugement. Le Crédit Lyonnais monopolisant les capitaux, si, lui, ne pouvait faire d'industrie, le pays était frappé de la même impuissance, il était arrêté dans son développement. Le Crédit Lyonnais devenait alors une institution néfaste. Telle n'était pas cependant la pensée de M. Germain, il n'aurait pas fait un tel aveu. Il voulait dire seulement : en France, on ne peut pas faire d'industrie, en France il n'y a pas de gens capables, il y a des gens capables à l'étranger, mais il n'y en a pas chez nous ; en d'autres termes : nous sommes une nation en décadence, nous nous décomposons, nous n'avons plus d'initiative, plus d'énergie, il nous reste par l'effet du travail passé des richesses acquises, nous pouvons encore en tirer parti en les louant à d'autres peuples, nous pouvons jouer un rôle de rentiers, de prêteurs d'argent, d'usuriers, c'est le métier des vieillards, nous devons nous en contenter. La France, disait M. Germain, ne crée plus de grandes industries, *elle développe à peine ses industries existantes (sic)*, elle doit donc placer ses économies principalement à l'étranger (Interview, *Nouvelle Presse libre de Vienne*, 17 janvier 1905).

Il n'est pas défendu de pousser l'investigation psychologique un peu plus loin et, nous basant sur des analogies nombreuses et sur des corrélations qui s'imposent, nous ne craindrons pas d'affirmer que les idées économiques de M. Germain étaient, en réalité, le reflet de sa mentalité politique, mentalité réaction-

naire, hostile au mouvement démocratique. Il disait, comme député : « Mon concours est assuré à tout gouvernement assez fort pour ne pas être le prisonnier de la majorité républicaine, assez modéré pour ne pas se faire l'adversaire de la minorité. » A cette époque, il y avait une droite monarchique et anticonstitutionnelle. On savait ce que de telles déclarations voulaient dire. Quant aux rapports de l'Église avec l'État, M. Germain préconisait « l'extrême tolérance », il protestait contre « les taquineries mesquines », était hostile à la suppression du budget des cultes, soutenait la nécessité de la religion pour le peuple qui avait besoin, disait-il, d'espérance et de consolation. Il s'élevait contre l'impôt sur le revenu, le déclarait arbitraire, injuste, inquisitorial. Il décriait la comptabilité de nos finances publiques, trouvait qu'elle était obscure et trompeuse. Par un curieux contraste, lui qui publiait justement au Crédit Lyonnais des bilans énigmatiques, incompréhensibles, il avait l'audace de reprocher aux écritures républicaines leur manque d'honnêteté et de clarté. Bref, la mentalité de M. Germain était celle qui a prévalu et qui prévaut encore, dans certains milieux de notre bourgeoisie, aspirant toujours au retour de l'ancien régime, acceptant nos institutions modernes seulement du bout des lèvres, et ne voulant pas prendre leur parti des progrès grandissants de la démocratie. Ce qui attirait M. Germain vers les valeurs russes, c'était précisément le système autoritaire du gouvernement du tsar : il avait pour cette manière « forte » de diriger les hommes une vive sympathie, il attribuait à l'autocratie russe une solidité, une stabilité particulière. On sait qu'il s'est trompé.

IV

Comme il existe de véritables épidémies d'idées, l'état d'esprit de M. Germain s'est communiqué aux principaux directeurs de nos finances françaises et l'on voit des écrivains préconiser ouvertement, dans des journaux les plus autorisés, l'exportation des capitaux à l'étranger et l'abandon de notre industrie française en s'appuyant sur des raisons d'ordre politique.

Dans sa chronique financière du *Temps*, du 29 avril 1906, M. Manchez, écrivant à la veille du 1er mai, fait remarquer que, tandis que les Parisiens effrayés fuient la capitale, leur argent

se concentre dans les caisses des sociétés de crédit, « à l'effet de s'employer dans le nouveau fonds russe ». Il n'y a pas là, dit-il, contradiction. « Sans doute, les capitaux ont été séduits par les conditions avantageuses de l'emprunt russe, mais il est incontestable que son origine étrangère a été pour eux une séduction de plus. Placer son argent en valeurs étrangères équivaut à lui faire franchir la frontière, et la progression de ce genre de placements est remarquable depuis quelques années dans notre pays. Le mouvement d'apparence contraire de personnes et de capitaux que nous signalions tout à l'heure a donc le même but, répond aux mêmes dispositions, concourt à la défense des mêmes intérêts, qui sont l'*assurance contre les risques intérieurs grandissants.* »

Dans sa chronique financière du 31 mars, le même écrivain exprimait des vues encore plus symptomatiques. A ce moment, il se précisait qu'un nouvel emprunt russe allait être conclu, c'était l'objet de toutes les conversations et l'on commençait à parler de l'éventualité d'un emprunt français. Un emprunt français ? s'écriait M. Manchez, nous avons peine à y croire.

Certes, disait-il, on trouverait encore de l'argent *(sic)* pour souscrire à un nouvel emprunt français, surtout s'il était prouvé que les ressources devant en provenir sont destinées à la défense nationale. Mais que les discours prononcés récemment à la Chambre par M. Jules Roche et par le ministre des Finances seraient une mauvaise préparation à un appel au crédit public !

Et quelques lignes plus loin, M. Manchez parlait de l'emprunt russe, il en parlait avec lyrisme, il disait :

Il faut que l'emprunt russe soit non seulement souscrit, mais qu'il soit un grand succès, qu'il ait un retentissement dans le monde financier international, car l'opération projetée ne sera pas la dernière.

La conclusion pour le lecteur était nettement contre l'emprunt français, pour l'emprunt russe.

Dans *l'Économiste français*, M. Paul Leroy-Beaulieu se demandait, il y a quelque temps, d'où provenait l'importante baisse qui frappait les valeurs françaises, et il répondait : « Cette baisse vient de l'esprit d'hostilité systématique que le Parlement, le gouvernement et toute la presse gouvernementale montrent à l'endroit des capitaux et des capitalistes *(sic)*. Elle vient

des faits suivants : le gouvernement a fait une part dans son sein aux représentants du socialisme, la majorité parlementaire comprend comme élément particulièrement actif les socialistes, » etc. M. Leroy-Beaulieu rendait responsable aussi de la baisse des valeurs françaises M. Poincaré, auteur du projet d'augmentation des droits successoraux. Cette politique donne, disait-il, au capitaliste français, le sentiment de l'insécurité. Il en résulte que le capitaliste français s'est mis à redouter les valeurs nationales. M. Leroy-Beaulieu finissait par cette conclusion, si énorme qu'elle a l'air d'une boutade : « Le capitaliste français est prêt à souscrire à une demi-douzaine de milliards de francs de valeurs étrangères, par exemple de valeurs nord-américaines. » En vérité, si le capitaliste français en est là, il faut qu'on le surveille !

Dans une réunion de la Société d'Économie politique, tenue le 5 avril 1905, M. Alfred Neymarck disait : « On peut se demander enfin pourquoi, suivant une expression qu'employait récemment M. Paul Leroy-Beaulieu, il y a « pénurie de placements » en France, pourquoi il ne se crée que peu ou pas d'affaires nouvelles en France, pourquoi, à part de trop rares exceptions, l'esprit d'initiative semble s'éteindre, pourquoi les capitaux français sont enclins à se porter au dehors ? » Et M. Neymarck répondait, d'après le procès-verbal de la réunion : « C'est la conséquence de ce que l'orateur a appelé « l'obsession fiscale » et du socialisme d'État, venant gêner toutes les initiatives privées. Les grandes industries, les affaires commerciales ou industrielles qui se développent ou prospèrent, sont à chaque instant menacées d'impôts, de surcroîts de charge : être rentier, être capitaliste, c'est exercer, de nos jours, un véritable métier plein de dangers et de soucis, etc. »

Le parti-pris éclate dans ces descriptions pessimistes et l'on ne peut s'empêcher, en les lisant, de faire cette réflexion : comment des écrivains compétents peuvent-ils attribuer la baisse des valeurs françaises aux ventes spontanées des capitalistes et ne faire aucune allusion à cette formidable organisation financière qui règne en France et dont nul ne conteste le pouvoir ? Est-il vrai que nos établissements de crédit, groupés ensemble, agissant par leur réseau serré de succursales, fabriquent à leur gré dans ce pays la hausse, la baisse et toute l'opinion ? Est-il vrai que Messieurs les agents de change, syndiqués également,

marchent de concert avec eux dans toutes leurs opérations ? Ce n'est pas M. Neymarck qui nous démentira. Dans *le Rentier* du 17 novembre 1906, il constatait lui-même que « nos grands établissements français de crédit, disposant de capitaux considérables, ayant une énorme clientèle dans toutes les classes de la société, possédant en dépôts ou en comptes courants dans leurs caisses des milliards de fonds et de titres... *sont les régulateurs du marché et exercent une influence très grande, sinon absolue sur ses mouvements* ». Si ces établissements sont si puissants, où donc est la spontanéité des capitalistes ?

Est-ce librement, est-ce plein de gré que ces capitalistes achètent des fonds russes ? M. Neymarck sait bien qu'il n'en est pas ainsi, il n'ignore pas que ces capitalistes sont travaillés par une incessante propagande. Ils n'ont même pas besoin de se déranger : on va solliciter leurs ordres à domicile. Nous ne parlons pas ici de l'influence exercée sur eux par les journaux subventionnés, qui décrivent les finances russes avec une si remarquable sincérité. Et cette organisation omnipotente, qui peut faire acheter au public français les rentes d'un pays étranger en révolution, n'aurait soi-disant aucune responsabilité dans la baisse des valeurs françaises ; elle saurait, quand il s'agit de ces valeurs françaises, respecter le libre arbitre du capitaliste et garder une attitude de neutralité. Même si cela était vrai, le contraste entre cette neutralité et la pression qu'on fait en faveur des fonds russes serait déjà piquant. Cette neutralité, toutefois, n'existe pas. Disons plus : il est impossible qu'elle existe. Quand on suit une politique financière consistant à écouler par milliards des titres étrangers, on est amené nécessairement à dénigrer les titres français. L'un ne saurait aller sans l'autre. Tout l'art de la finance consiste à dire : « Prenez mon ours, ne prenez pas celui du voisin. » Orienter le public vers un groupe de valeurs mobilières, c'est le détourner d'un autre groupe. On ne peut pas sortir de là.

En vérité, nos écrivains financiers sont bien imprudents de mettre en avant, comme ils le font, la spontanéité des capitalistes et de voir dans leurs achats et dans leurs ventes une manifestation d'opinion. Ils attirent ainsi l'attention sur une question d'une grande gravité, dont le pays devra s'occuper bientôt, nous voulons parler de cette propagande antidémocratique à laquelle nos établissements de crédit se livrent d'une manière

continue par l'entremise de leurs innombrables employés. On ne se doute pas du mal que fait à la République le travail occulte de ces courtiers qui, pour placer leurs titres étrangers, déblatèrent contre nos institutions, travestissent les actes de nos gouvernements, les accusent de vouloir confisquer les fortunes au moyen d'impôts spoliateurs et discréditent leurs projets de réforme, en les représentant comme inspirés par l'idée de socialisme et de révolution. Ils ameutent ainsi les capitalistes et les rentiers contre le régime moderne. Il y a des années que, dans tous les coins de la France, cette propagande se poursuit. Des milliers de témoins peuvent l'attester (1). Chaque succursale d'établissement de crédit est un centre de propagande réactionnaire. Son directeur, ses employés « guichetiers » et « démarcheurs » sont de véritables agents politiques. Dans le but d'écouler leurs valeurs étrangères, ils passent leur temps à calomnier l'œuvre républicaine. Étant donné le grand nombre de ces succursales dans notre pays, — il y en a dans toutes les villes et dans beaucoup de bourgs de province, — l'importance de ce sourd et incessant travail de dénigrement n'a pas besoin d'être mis en relief. On est en présence de congrégations d'un nouveau genre. Celles-ci ne sont pas religieuses, il est vrai, elles sont financières ; mais elles ont, comme les autres, cette particularité qu'elles dépendent toutes d'une même direction et qu'elles sortent entièrement de leurs attributions et de leurs droits, quand elles font de la politique. L'existence de ces congrégations, telles qu'elles fonctionnent aujourd'hui, constitue un danger dont on n'a peut-être pas encore apprécié la portée, mais qu'il est temps de signaler à l'attention des Chambres et du gouvernement.

(1) Tout le personnel des établissements de crédit a la consigne de décrier les valeurs françaises. Hier, un de nos amis, avocat, accompagné du secrétaire d'un député très connu, se rendait à une succursale du Crédit Lyonnais dont il est client. Pour rendre un service pécuniaire à quelqu'un, il demandait une avance de fonds sur des titres français de tout repos. Comme on lui offrait une somme dérisoire par rapport aux cours de la Bourse, et comme il insistait, réclamant une avance plus forte, sait-on ce que l'employé répondit : « Monsieur, dit-il, nous ne pouvons prêter davantage sur de telles valeurs. Ce n'est pas nous, du reste, qui vous avons recommandé de les acheter. Nous ne vous aurions jamais donné ce conseil. » Il s'agissait d'obligations de la Ville de Paris. Nos amis protestèrent avec indignation contre ce langage.

V

Nous avons dénoncé la manœuvre qui consiste à représenter la baisse des valeurs françaises comme étant le résultat des ventes opérées spontanément par les capitalistes et à faire semblant d'ignorer que ces capitalistes sont embrigadés, en réalité, dans une organisation qui leur fait acheter ou vendre leurs valeurs au doigt et à l'œil. Nous devons signaler une deuxième manœuvre, aussi caractéristique, plus audacieuse même que la première. Il paraît que si l'on ne crée pas d'affaires nouvelles en France, c'est exclusivement la faute de la politique. Les capitaux sont inquiets, l'initiative privée fait grève, ainsi s'explique la stagnation de l'industrie française depuis de nombreuses années.

Observons d'abord que le thème a changé. En 1905, M. Germain faisait clairement entendre que les neuf dixièmes des Français étaient des incapables et que l'autre dixième ne valait rien ; il concluait qu'on ne pouvait pas faire d'industrie dans notre pays. Prononcées par l'homme qui gérait souverainement la fortune de la France, de telles paroles présentaient une gravité particulière, elles étaient insolentes au plus haut degré, on peut même s'étonner qu'elles n'aient pas été relevées officiellement ; mais étaient-elles sincères ? M. Germain croyait-il vraiment que les neuf dixièmes des sociétés industrielles françaises étaient des entreprises aléatoires ? On peut en douter. Si ces entreprises étaient aléatoires, la valeur du papier commercial portée dans le bilan du Crédit Lyonnais pour une somme de 800 millions était elle-même discutable et M. Germain n'aurait pas admis qu'elle le fût.

Ainsi, derrière ces contradictions et ces invraisemblances, il était clair qu'il y avait un prétexte. M. Germain n'ignorait pas que la plupart des désastres, soi-disant industriels, proviennent, en réalité, d'abus financiers et d'opérations d'agiotage engagées sous le couvert d'industrie. Une banque correcte, cela va sans dire, n'est nullement tenue de se livrer à ce genre de manipulations. M. Germain le savait, il était homme du métier. C'était donc volontairement qu'il embrouillait ainsi les choses, pour excuser la non-participation de sa banque au développement industriel.

C'est maintenant un autre prétexte. Les écrivains qui défendent par esprit de conservation les monopoles financiers, ont trouvé l'ingénieuse idée de rendre nos gouvernements républicains responsables de l'état d'inertie dans lequel végète l'industrie française. C'est, paraît-il, la faute de ces gouvernements, si l'on ne crée pas, chez nous, d'affaires nouvelles. L'argument ne manque pas d'audace. Depuis vingt ans, nos banques se refusent à commanditer toute entreprise industrielle grande, moyenne ou petite ; elles plongent notre pays dans un état de mort économique ; elles découragent toute initiative, tout effort, toute bonne volonté ; elles laissent mourir toutes les capacités et tous les talents ; elles déterminent ainsi, dans notre malheureux pays, un état général d'impuissance et d'atrophie, et maintenant elles osent soutenir que les gouvernements républicains sont responsables de notre déchéance industrielle ! En vérité, comment l'industrie pourrait-elle se développer, comment des entreprises nouvelles pourraient-elles être fondées en France, puisque tous les capitaux disponibles sont systématiquement exportés à l'étranger ?

On sait ce qui se passe en Allemagne, des écrivains connus l'ont décrit. C'est un lieu commun de rappeler aujourd'hui que l'essor magnifique de l'industrie allemande est le résultat de l'initiative des banques qui créent, commanditent et soutiennent par leur crédit toutes les entreprises intéressantes. « Les plus grandes maisons de banque, dit M. Sayous, s'intéressent au haut négoce et à la grande industrie ; les maisons moins importantes, au moyen commerce et aux petites fabriques ; les maisons de troisième et quatrième plan ont comme clientèle les moyens patrons. » Le système qui prévaut en Allemagne est celui des *Blankocredite* ou crédit à découvert. Il a fait la fortune des centres industriels et commerciaux de Hambourg, d'Elberfeld, de Brême, de Mannheim. Quand un industriel demande un *Blankocredit*, la banque allemande fait procéder à l'examen minutieux de ses registres de comptabilité, examine ses écritures des dernières années, procède à l'étude technique des conditions de l'industrie, approfondit la question des débouchés et des prix de revient, s'enquiert avec le plus grand soin de la moralité et de la capacité de l'emprunteur. Quand le crédit a été consenti, la banque suit la marche de l'entreprise, pas à pas. Si les résultats sont favorables, elle accorde alors un crédit plus grand,

prête de nouveaux fonds. Ainsi aidé, l'industriel allemand peut développer ses affaires, étendre ses opérations jusqu'à l'extrême limite dont elles sont susceptibles.

Méditez ces lignes significatives de M. Jules Huret, poursuivant son enquête sur la civilisation et la richesse allemandes (voir feuilleton du *Figaro* du 16 octobre). Après avoir décrit la prospérité des centres industriels d'Elberfeld, de Brême, de Crefeld, etc., M. Jules Huret dit :

L'essor industriel et commercial de cette région est dû surtout au crédit énorme sans couverture, et l'on pourrait dire sans limites, offert par les banques à l'activité des fabricants.

M. Schwartzschild, directeur d'une des deux grosses banques de Barmen, la « Bergisch Maerkische Bank », qui se trouve être en même temps, — aubaine trop rare, — un vieux Parisien, rempli d'esprit et de gaieté, me disait :

« — C'est le crédit qui a enrichi ce pays. Le travail, l'ordre et la discipline qui sont les qualités maîtresses des Allemands, n'auraient pas suffi à créer l'essor inouï de la contrée. En France, les banques ne donnent pas, en général, de crédit en blanc au commerce et à l'industrie. Ici l'usage est courant. Dès que nous avons confiance dans les capacités et l'honnêteté d'un industriel ou d'un marchand, il trouve chez nous tout l'argent qu'il lui faut. Je mets en fait que, dans cette seule vallée de la Wupper, il n'y a pas, à l'heure qu'il est, moins de 200 millions prêtés par nos banques !

« — Vous ne le prêtez pas pour rien, votre argent !

« — Naturellement, mais nous ne faisons pas d'usure non plus. »

Et M. Schwartzschild explique que, moyennant 1 1/4 p. 100 en sus du taux officiel de l'argent, un usinier sérieux, en Allemagne, peut obtenir des banques locales tous les capitaux nécessaires à ses affaires. Comparez ces rémunérations modestes des banques allemandes avec celles des grandes banques françaises prélevant sur les émissions de fonds d'États étrangers des 8 et 10 p. 100 de commission !

— Croyez-moi, continue-t-il, c'est le secret de notre prospérité ! Krupp aurait sombré vingt fois, si les banques ne l'avaient pas soutenu envers et contre tous. Thyssen de même. Et cette admirable fabrique de produits chimiques, Frédéric Bayer, d'Elberfeld, fondée par un tout petit négociant, et qui est aujourd'hui la première du monde, aurait-elle pu arriver à ce développement colossal sans l'appui des banques ? Aujourd'hui, c'est elle

qui enrichit les banquiers. Ses actions valent 550 p. 100 et rapportent 33 p. 100 de dividende !

Le contraste entre l'activité féconde des banques allemandes et l'impuissance des banques françaises est saisissant. Quant aux résultats des deux politiques, on les connaît : en 1872, le commerce général de l'Allemagne était de 7 milliards et demi, le nôtre le dépassait légèrement; aujourd'hui, le commerce général allemand est de 16 milliards, le nôtre de 9 milliards et demi simplement. La situation de l'industrie française se résume en ceci : elle ne trouve pas d'argent pour le renouvellement de son outillage et pour la création d'affaires nouvelles. Sans doute elle bénéficie, pour l'escompte de son papier commercial, d'un taux d'intérêt très bas; toutefois, cet avantage est insignifiant par rapport au surplus de productivité qu'elle obtiendrait avec un matériel parfaitement moderne. Nous connaissons des Compagnies de constructions mécaniques françaises qui emploient des machines datant de vingt ans, tout à fait démodées industriellement. La transformation incessante du matériel est, on le sait, une condition *sine quâ non* du développement des industries modernes. Eh bien, cette transformation ne s'opère pas chez nous. Chose paradoxale, chose incroyable à première vue, dans notre pays où les capitaux abondent, où des centaines de millions sont orientés annuellement vers des entreprises exotiques de toute nature, l'industrie nationale n'obtient aucun appui, aucune commandite, elle végète relativement à ses concurrentes dans un état de médiocrité mesquine. Les statistiques révèlent qu'un nombre considérable de nos mines sont inexploitées : parmi elles, beaucoup pourraient être travaillées avec profit. Nos colonies sont délaissées d'une manière à peu près absolue. Aucune tentative n'est faite pour mettre en valeur nos richesses minières au Tonkin ou à Madagascar. Aucuns travaux publics importants ne sont exécutés en France, aucune grande œuvre n'y est mise sur pied par nos banques, commerciale, agricole ou industrielle. Ce sont là des faits lamentables. Les écrivains qui rejettent la responsabilité de cette situation sur le gouvernement républicain et s'abstiennent, en même temps, de mentionner que trois à quatre Sociétés de crédit drainant les ressources de l'épargne française les font systématiquement dériver vers l'étranger, sont-ils sincères ?

VI

Est-ce donc la faute du gouvernement de la République si nos Sociétés de crédit refusent de commanditer toute entreprise industrielle en France ? On n'oserait le prétendre. Comment, c'est une chose notoire, nos grandes banques non seulement ne secondent pas l'initiative, mais elles la contrecarrent au moyen de leur puissante organisation et de leur influence que M. Neymarck déclare lui-même être presque absolue, elles détournent leurs clients de toutes les affaires neuves, font propagande contre elles, les représentent comme dangereuses, spéculatives, aléatoires, et quand, après vingt ans de cette néfaste politique, elles en sont venues à plonger notre malheureux pays dans un état de veulerie capitaliste et d'infériorité économique, on leur permettrait d'insinuer que cet état de choses est imputable à l'impôt sur le revenu, aux retraites ouvrières et, d'une manière générale, aux projets de réforme des partis avancés ! Cette manière de donner le change est trop grossière, en vérité, elle ne peut être tolérée.

Ce n'est pas la politique républicaine de nos gouvernements qui maintient l'industrie de ce pays dans un état arriéré, c'est la politique antidémocratique de nos grandes banques. Rien n'est plus antidémocratique que de transformer les capitalistes français en rentiers vivant de l'étranger, tirant leur revenu des coupons et des intérêts qu'on leur envoie d'Angleterre, d'Amérique, d'Espagne, de Suisse ou de Russie, et s'abstenant de mettre en valeur les ressources de leur propre nation. La grande masse de la population française est lésée profondément par cette politique. Comme elle n'a pas, elle, de capitaux à placer, pas de coupons à recevoir, comme elle vit seulement de son travail, elle est intéressée vitalement au développement des industries locales qui peut, seul, améliorer son bien-être. Cette grève de l'initiative et des capitaux en France est donc des plus funestes à la classe laborieuse.

La politique de nos grandes banques n'est pas seulement antidémocratique, elle est antinationale au premier chef. La manière dont ces Sociétés remplissent leurs fonctions montre qu'elles n'ont aucun souci des intérêts du pays.

La Banque de Paris et des Pays-Bas conclut un emprunt avec

l'État de Sao-Paulo (Brésil). Cet emprunt est destiné au rachat de voies ferrées. Les Français souscrivent. Or, tandis que les Français donnent l'argent, c'est aux Allemands qu'on commande les wagons et le matériel des lignes.

On introduit sur le marché de Paris les actions de la Banca Commerciale Italiana. Sait-on ce qu'est cette banque soi-disant italienne ? Fondée par la Deutsche Bank, la Dresdner Bank et la Disconto Gesellschaft, c'est une banque allemande, elle a pour but de monnayer commercialement la Triplice et de conquérir le marché italien pour les produits allemands. A cette entreprise étrangère dirigée contre leur pays, les capitalistes français, mal conseillés, donnent leurs fonds !

La Compagnie française de Mines d'or, après avoir inondé notre marché de mauvais titres anglais, conclut une alliance avec la Metallgesellschaft de Francfort pour écouler des titres allemands en France. Ce qui donne à cette information toute sa valeur, c'est que le président de la Compagnie française des Mines d'or est aussi le président de la Société Générale.

Au commencement de l'année, la Banque de l'Union Parisienne prend part à la création d'une Société de charbonnages dans la Lorraine allemande. Le capital est de 18 millions de marks. Les Français en donnent 8. Allez demander 8 millions à l'une ou l'autre de nos banques pour transformer l'outillage, en France, d'une Société industrielle, allez-y, vous verrez comme vous serez reçu !

Le Crédit Industriel et Commercial, autre membre du puissant consortium, constitue le 1er octobre 1905, à Cologne, la Société anonyme allemande du charbonnage Frédéric Henri *(Steinkohlenbergwerk Friedrich Heinrich)*, au capital de 14 millions de marks. Comment ne pas être scandalisé ! Dans leur propre pays, les banques françaises n'ont pas d'initiative, elles en ont en Allemagne. Étrange phénomène !

Mais sur ce terrain de l'antinationalisme financier des grandes banques françaises, nous avons à mentionner des faits d'une énorme gravité. Aucun de nos lecteurs certainement ne les apprendra sans frémir. En deux mots, les voici : une partie considérable des dépôts dont les établissements de crédit français ont la garde est prêtée d'une manière permanente aux banques allemandes et sert de fonds de roulement au commerce et à l'industrie germaniques. On va se récrier, on va dire que

la chose est invraisemblable, impossible. Précisons : d'après des renseignements que nous tenons d'une source autorisée, entre les grandes banques d'Allemagne et celles de France, il existe, nous ne disons pas seulement un arrangement, mais une convention écrite, une alliance véritable. Aux termes de cet accord, les banques françaises fournissent aux banques allemandes des capitaux liquides ; comme contre-partie les banques allemandes donnent aux banques françaises leur signature à trois mois. Cet engagement toutefois est fictif, car les banques allemandes ne paient pas les traites à l'échéance, elles en demandent le renouvellement qui leur est consenti moyennant le paiement d'un intérêt supplémentaire à chaque trimestre. Ceci revient à dire que les banques françaises accordent aux banques allemandes un crédit à long terme, ce crédit qu'elles refusent, nous l'avons vu, à l'industrie de leur propre pays. Faisons aussi la remarque en passant que ces transactions, dont on va voir le gros chiffre, n'apparaissent pas dans les bilans. On les fait figurer par artifice dans la rubrique « Portefeuille », comme si ces traites étaient du papier commercial ordinaire, tandis que leur renouvellement indéfini leur donne, en réalité, le caractère d'un prêt à longue échéance, plus ou moins facilement recouvrable.

Il y a des années que l'argent français roule de cette manière en Allemagne. Antérieurement, c'étaient les banques anglaises qui pourvoyaient de leurs capitaux les banques de Berlin, mais les banques anglaises s'avisèrent un jour qu'en fournissant au concurrent le plus dangereux de leur pays les moyens de se développer, elles jouaient un rôle antipatriotique au premier chef. L'opinion publique en Angleterre s'était émue, la Société Royale des Statistiques avait sonné la cloche d'alarme, de grands journaux britanniques, constatant l'exportation croissante des produits allemands, avaient mené campagne contre l'emploi des capitaux anglais à Berlin. Subissant l'influence de ce courant d'idées, les banques anglaises décidèrent de ne plus prêter d'argent aux banques allemandes. Que firent alors celles-ci ? Elles s'adressèrent aux banques françaises, lesquelles accueillirent d'autant plus facilement leurs propositions qu'elles avaient de grands capitaux disponibles et qu'avec leur manque d'initiative elles étaient embarrassées d'en trouver l'emploi. Les banques françaises reprirent

pour leur compte la combinaison anglaise qui consistait à prêter de l'argent contre des traites renouvelées indéfiniment. Ce n'est pas un secret que pendant la crise industrielle de 1900 l'argent français a permis aux manufactures allemandes de traverser une période critique. Au moment des difficultés du Maroc, si les gouvernements d'Allemagne et de France étaient en dangereux désaccord, les banques des deux pays restaient, elles, étroitement unies : les administrateurs de deux à trois banques berlinoises qui étaient venus spécialement à Paris pour cet objet conspiraient avec les banques françaises contre M. Delcassé.

Non seulement les banques allemandes ne remboursent pas les capitaux prêtés, mais leurs demandes d'argent vont grandissant. En 1900, les capitaux français à la disposition des banques allemandes étaient d'un milliard et demi. En octobre 1906, les banques de Berlin ont envoyé des délégués à Paris pour se faire consentir de nouveaux crédits qui leur ont été accordés. Les banques françaises sont engagées ici dans le même engrenage que pour les fonds russes, elles obéissent à la même nécessité de soutenir indéfiniment leurs débiteurs. Le Crédit Lyonnais a prêté à la seule Deutsche Bank plus de 300 millions de francs. La Société Générale, le Crédit Industriel et Commercial, la Banque de Paris et des Pays-Bas, l'Union Parisienne ont tous des placements considérables à Berlin. On estime que la totalité des prêts français aux banques allemandes a dépassé plusieurs milliards.

Considérées au point de vue exclusivement financier, ces opérations appelleraient déjà les plus sérieuses réserves. Il est vrai que pour garantir leurs prêteurs, les banques allemandes leur ont laissé, dans certains cas, en gage des valeurs industrielles, mais ces valeurs sont de réalisation douteuse : en temps de crise elles se déprécieraient d'au moins 50 p. 100, et probablement de 60 à 80 p. 100. Chacun sait qu'en Allemagne il y a surproduction, excès de spéculation et insuffisance absolue de capital disponible. La crise de crédit et la catastrophe de Bourse sont chez nos voisins depuis longtemps des éventualités menaçantes. En dehors de ces risques économiques, les capitaux français engagés en Allemagne sont exposés à l'arbitraire d'une législation étrangère. Il serait puéril de supposer que si l'empereur Guillaume déclarait la guerre à la

France, il aurait le chevaleresque scrupule de lui rembourser d'abord son argent.

Si, d'autre part, on examine l'usage que font les Allemands des capitaux français, l'indignation grandit. Les capitaux français servent à commanditer les entreprises industrielles allemandes, les capitaux français servent à fabriquer les cuirassés, les canons, les fusils allemands, les capitaux français jouent depuis dix ans un rôle absolument prépondérant dans le développement du commerce et de l'industrie allemands. Avec les capitaux français, la Compagnie transatlantique Hambourg-Amérique a étendu son service transocéanique ; avec les capitaux français le Nord-Deutscher Lloyd à Brême a créé récemment deux lignes nouvelles desservant l'Italie, la France, l'Espagne et l'Algérie. Grâce aux capitaux français, la Méditerranée est sur le point de devenir une mer allemande. Les capitaux français ont permis la croissance rapide du chemin de fer d'Anatolie, ils s'emploient activement à l'établissement de la ligne de Bagdad qui doit ouvrir aux Allemands la porte de l'Asie. Telles sont les œuvres antipatriotiques auxquelles se consacrent les capitaux français.

Comment ne pas être frappé de cette chose étrange : ces grands actes économiques se décident et s'accomplissent dans l'ombre. Le gouvernement, les Chambres, la nation les ignorent; les intéressés eux-mêmes, les propriétaires des capitaux aussi criminellement employés ne les connaissent pas davantage. Ceux qui déposent bénévolement leur argent liquide dans les établissements de crédit pour en recevoir de un demi à un pour cent d'intérêt, sont loin de se douter que cet argent est envoyé en Allemagne où il rapporte aux grandes banques françaises de 6 à 7 p. 100 par an ; ils sont à mille lieues de soupçonner que leurs économies sont employées à développer les moyens d'action de leurs plus redoutables adversaires, à fortifier leur industrie, à leur éviter les crises, à leur permettre de grandir et d'affirmer finalement leur absolue suprématie sur la nôtre. Et quelle serait leur stupéfaction, quel serait leur réveil de rage et de colère s'ils apprenaient que depuis dix ans leur argent a contribué puissamment à faire de l'Allemagne la grande nation politique, militaire et navale qu'elle est aujourd'hui !

Mais ils ne savent pas ces choses ! Comment les sauraient-ils ? Qui les leur apprendrait ? Dans l'état actuel de nos lois, trois

ou quatre grandes banques, dépositaires de plusieurs milliards d'argent public, peuvent diriger tous ces capitaux, sans contrôle, en faire ce qui leur plaît, elles ont le droit d'exporter et de louer la fortune nationale aux adversaires de leur propre pays, si ceux-ci leur paient un gros intérêt.

De quelque parti qu'on soit, chacun reconnaîtra que la politique financière des grandes banques françaises, telle que nous l'avons décrite, est absolument inadmissible au point de vue des intérêts du pays.

LYSIS.

ANNEXES A NOS ARTICLES

Contre l'Oligarchie financière en France

(Renseignements et Documents)

1° *Exemple des majorations que nos grandes banques font subir aux cours des valeurs étrangères en introduisant celles-ci sur le marché français.*

Les valeurs indiquées ci-dessus ont été introduites directement ou indirectement par la Banque de Paris et des Pays-Bas. Nous comparons leurs cours d'introduction à Paris avec les cours cotés sur les mêmes valeurs *un mois plus tôt* à Saint-Pétersbourg.

Les *Naphtes de Bakou* étaient cotés, à Saint-Pétersbourg, au commencement de novembre 1906, 475 roubles, soit 1 026 francs. On les introduit à Paris, le 31 décembre 1906, à 1 525 francs.

Les *Cartoucheries de Toula* étaient cotées, à Saint-Pétersbourg, en septembre 1904, 187 1/2 roubles, soit 405 francs. On les introduit, à Paris le 27 octobre 1904, à 570 francs (marché du comptant); en mai 1906, à 645 francs (marché du terme).

Les *Machines Hartmann* étaient cotées, le 12 janvier 1905, à Saint-Pétersbourg, 209 1/2 roubles, soit 452 fr. 50. On les introduit à Paris, le 18 février 1905, à 607 francs.

Les *Usines Maltzof* étaient cotées, à Saint-Pétersbourg, le 5 mars 1906, 416 roubles, soit 898 fr. 50. On les introduit, le 12 avril 1906, à Paris, à 1 360 francs.

La *Banque Russo-Chinoise* était cotée, à Saint-Pétersbourg, le 5 mai 1906, 310 roubles, soit 670 francs. On l'introduit à Paris, le 14 juin 1906, à 790 francs (marché du comptant) et le 9 octobre 1906, à 760 francs (marché du terme).

Cours à Saint-Pétersbourg des cinq valeurs : 3 452 francs. —

Cours d'introduction à Paris, un mois plus tard : 4 852 francs. Majoration aux dépens du public français : 1 400 francs ou 40 p. 100.

2° *Spécimen d'une lettre adressée par milliers d'exemplaires aux capitalistes français par les grandes banques autrichiennes pour offrir des fonds russes du dernier emprunt à 3 francs au-dessous des cours de Paris.*

Vienne, le 11 février 1907.

Messieurs,

Nous nous référons à la lettre que nous avions l'honneur de vous adresser en mai 1906 à l'occasion de l'émission de l'emprunt russe 5 p. 100 1906. Ayant constaté que, depuis quelque temps, les demandes sur ces obligations à la Bourse de Vienne, en général, et spécialement celles provenant de votre pays ont considérablement augmenté, nous nous permettons d'attirer votre attention sur la marge importante existant encore aujourd'hui entre le cours de cette valeur coté à Paris et celui fait à Vienne, marge qui recommande de faire acheter (*sic*) ces titres à la Bourse de Vienne. Les obligations cotent aujourd'hui à Paris 90 p. 100 environ, tandis que leur cours à Vienne est de 86 p. 100 environ. Même en tenant compte qu'à ce cours (à Vienne) il faut ajouter les intérêts à 50 p. 100 à partir du 1er novembre 1906, il résulte encore une marge de 2 1/2 à 3 p. 100 en faveur de l'acheteur à la Bourse de Vienne.

Nous vous rappelons également que, lors des négociations relatives à cet emprunt, il a été stipulé que les titres réservés à l'Autriche-Hongrie seront livrables aussi à Paris dans deux ou trois ans à partir du 1er mai 1906, au plus tard, ce qui aura pour conséquence que les obligations achetées à la Bourse de Vienne seront aussi bien livrables ici que sur le marché de Paris.

Nous serions charmés de vous voir recourir à notre ministère pour l'exécution de vos ordres sur ces titres. L'importance des transactions, qui se concentrent chez nous, nous permet de vous procurer des avantages spéciaux, et il nous sera ainsi presque toujours possible de vous éviter le courtage officiel, de sorte que la plus grande partie de vos transactions en rente russe 5 p. 100 1906 ne serait susceptible que de la commission de 1/2 p. 100.

Bien à vos ordres, nous vous présentons, Messieurs, nos salutations distinguées.

Ce document confirme ce que nous avons écrit déjà sur le caractère artificiel de la hausse des fonds russes ; il fait voir aussi que cette hausse a pour objet principal de faire revenir en France les fractions du dernier emprunt souscrites fictivement à l'étranger.

LES MAISONS QUI TUENT

A. — Le Casier sanitaire de Paris

I

Quand l'air et le soleil ne pénètrent pas dans une maison, dit un vieux proverbe persan, le médecin y entre souvent.

Le proverbe a raison. L'éclosion et la propagation des maladies contagieuses et, en particulier, de la tuberculose, n'ont pas d'autres causes dans bien des cas.

Cette implacable maladie est due, comme on le sait, au développement dans nos organes d'un microbe, le bacille de Koch. Or ce microbe, très résistant aux agents chimiques et aux désinfectants usuels, est détruit rapidement par la lumière solaire, alors que, dans l'obscurité, il conserve toutes ses propriétés et toute sa virulence pendant des semaines, voire des mois.

Si l'on place un être humain débilité par la maladie ou par les privations, candidat à la tuberculose, dans une chambre sèche, claire, fréquemment visitée par le soleil, son séjour dans ce local pourra exercer sur sa santé une action salutaire.

Qu'il habite, au contraire, un logement humide, privé d'air, où le soleil ne pénètre jamais, sa misère physiologique s'aggravera vite. Si le bacille de Koch a été laissé dans ce local par un précédent locataire, il a conservé toute sa force, grâce à l'obscurité, et s'implante dans les bronches, dans le tube digestif du malheureux. Voilà un tuberculeux de plus.

C'est donc avec raison que M. Paul Juillerat, le distingué directeur du service de l'Assainissement de l'Habitation à Paris, a pu dire que « la tuberculose était, avant tout, la maladie de l'obscurité ». Il se rencontrait ainsi, à quelques siècles de distance, avec l'auteur anonyme du proverbe persan.

Tous les savants qui ont étudié cette angoissante question du développement de la tuberculose dans la population pauvre des grandes villes, sont arrivés à la conclusion que l'extension

croissante de ce fléau a pour principale cause l'absence totale de lumière et de soleil dans les taudis où s'entassent les familles d'ouvriers chargées d'enfants.

Le docteur Renon, dans son bel ouvrage sur les *Maladies Populaires*, que doivent lire tous ceux qu'intéresse l'avenir de notre race, a longuement décrit les ravages du logement obscur.

Le docteur Noir a montré par des exemples vécus dans une clientèle misérable du quartier Saint-Séverin, que la tuberculose frappe avec beaucoup plus de rigueur les habitants des logis obscurs que ceux des maisons où le soleil pénètre librement. Pour ce praticien, la réunion d'un grand nombre d'êtres dans un espace très restreint, si dangereuse cependant, est secondaire quand on la compare à l'obscurité des logements.

Lucien Graux, Paul Strauss, André Lefèvre, Fillassier et beaucoup d'autres ont fait de semblables constatations sur l'influence du logis. La conclusion de toutes leurs études, c'est que, pour parvenir à combattre le danger que fait courir la tuberculose, il faut habiter un logement dont les diverses pièces sont quotidiennement visitées par les rayons solaires. Ceux qui cherchent un gîte doivent donc choisir une exposition est, ouest ou sud à l'exclusion du nord.

Dans les rues dont la largeur ne dépasse pas douze mètres, dans les maisons pourvues de cours d'une largeur de cinq à six mètres, c'est seulement à partir du quatrième étage que l'on peut prendre un logement, car les étages inférieurs ne reçoivent pas les rayons du soleil ou ne les reçoivent que d'une façon tout à fait insuffisante.

Pour habiter les trois premiers étages d'un immeuble, il faut qu'il soit situé sur une voie de quinze à vingt mètres de large et que les cours possèdent une largeur exceptionnelle.

Il ne suffit pas que les pièces ordinaires, salle à manger, salon, chambres à coucher, etc., soient largement ensoleillées, il est également indispensable que le soleil pénètre dans la cuisine. Même dans un appartement bien éclairé, une cuisine sombre peut devenir un redoutable foyer de contagion pour toute une famille.

Des hygiénistes distingués comme Brouardel, Grancher, Landouzy, Henry Thierry, ont constaté que dans les grandes villes la tuberculose est très fréquente parmi les domestiques. Ces cas sont dus, presque toujours, à l'obscurité des cuisines où vivent les serviteurs, déjà anémiés par leur genre de vie et par leur séjour dans une mansarde, glaciale l'hiver, étouffante l'été. Lorsqu'une bonne tuberculeuse a demeuré quelque temps dans une cuisine sombre, elle y a laissé d'innombrables bacilles dissimulés dans

les fissures et dans tous les coins où s'amoncelle la poussière. Celles qui lui succèdent sont presque inévitablement condamnées à contracter la terrible maladie. Non seulement elles contaminent tout l'appartement au cours de leur incessant va-et-vient, mais encore les maîtres, et surtout les enfants, vont chercher dans la cuisine elle-même les microbes qui y pullulent. Si quelque personne de la famille se trouve fatiguée, surmenée, voilà un terrain tout préparé pour la contagion. C'est pourquoi nous devons, à la fois par humanité et par intérêt, éviter avec soin les appartements dont la cuisine n'est jamais visitée par le soleil.

« L'habitation idéale, dit M. Juillerat dans son ouvrage sur *le Choix d'un logement*, est celle dont l'air incessamment renouvelé est toujours pur, celle où la lumière solaire pénètre partout, celle où aucune émanation malsaine ne vient vicier l'atmosphère. Choisissez toujours un appartement facile à chauffer, pourvu de vastes fenêtres, largement ensoleillé, et vous aurez supprimé pour vous et les vôtres les principales chances de contamination tuberculeuse. »

Une enquête sur la répartition de la tuberculose dans les 80 000 maisons de Paris a donné les résultats qui suivent :

En 10 ans, il est mort de tuberculose 101 496 personnes réparties dans 23 124 immeubles sur lesquels 5 263 maisons ont, à elles seules, fourni 38 p. 100 du nombre total de décès tuberculeux.

820 immeubles, renfermant 106 300 locataires, ont donné une mortalité de 11 500 personnes tuberculeuses, soit plus du dixième du nombre total de décès causés par cette maladie.

Les enquêtes opérées dans les immeubles, qui font une pareille consommation de locataires, ont permis de constater que 259 de ces maisons possédaient 2 627 chambres habitées, totalement privées d'air et de lumière.

Dix de ces maisons, ayant une population de 967 locataires, ont fourni en dix ans 212 décès tuberculeux. Une d'elles a vu mourir de tuberculose, dans cet espace de temps, 30 locataires sur 123. Une autre, encore plus malsaine, a vu également en dix ans le chiffre des décès par tuberculose s'élever à 36 personnes sur un chiffre total de 60 locataires (1).

La disparition de pareils foyers d'infection tuberculeuse

(1) Ces deux immeubles sont des hôtels garnis. Ils se trouvent dans les 4e et 5e arrondissements, mais nous ne pouvons indiquer ni les numéros, ni même les rues, de crainte de nous exposer aux poursuites des syndicats de logeurs auxquels appartiennent les tenanciers de ces établissements. Ils ont le droit de condamner leurs locataires à mort ; la loi nous interdit de signaler le danger que courent ces malheureux. Dans notre pays, on a plus de respect pour la bourse que pour la vie.

s'impose. Ces 820 immeubles doivent être livrés sans retard aux démolisseurs.

Au premier abord, rien ne les signale à l'attention. Ils paraissent semblables aux maisons du voisinage où la mortalité est beaucoup moindre, bien que les habitants appartiennent au même milieu social, aient les mêmes habitudes, le même genre de vie, etc. Mais, si l'on fait une inspection minutieuse de ces divers immeubles, on constate que les derniers, à la différence des premiers, reçoivent dans toutes les chambres habitées, l'air, la lumière et le soleil.

Ces faits démontrent l'importance du rôle du logement dans le développement de la tuberculose. Prétendre le contester ou chercher d'autres causes à l'excédent de mortalité qui se produit dans les maisons meurtrières dont nous venons de parler, c'est vouloir de parti pris se boucher les yeux, c'est nier l'évidence.

Il faut donc permettre au merveilleux instrument d'assainissement qu'est la lumière solaire, de pénétrer sans obstacle dans les ateliers, dans les bureaux, dans les logements, dans toutes les pièces enfin où l'homme doit passer une partie de son existence.

C'est aux médecins à faire la guerre aux immeubles qui ne remplissent pas ces conditions. Quand un médecin est installé dans un quartier depuis quelques années, et qu'il connaît, pour y avoir été appelé trop souvent, *les maisons funèbres* où la tuberculose exerce ses ravages, il lui appartient de conseiller à ses malades un déménagement immédiat au risque même de perdre leur clientèle.

Cette lutte, diverses sociétés l'ont déjà entreprise.

L'Alliance d'hygiène sociale, qui compte parmi ses membres les plus zélés des hommes éminents comme MM. Léon Bourgeois, Paul Strauss, Siegfried, Cheysson, a déclaré la guerre aux taudis homicides. La Société internationale de la tuberculose, sous l'énergique impulsion de ses chefs, le professeur Lancereaux, les docteurs Bernheim et Georges Petit, suivis par toute une armée de jeunes médecins, rivalise de zèle avec l'Alliance d'hygiène sociale.

Ces sociétés ont malheureusement à lutter contre l'indifférence complète du public pour tout ce qui concerne les questions d'hygiène. Même les personnes qui appartiennent à une classe élevée de la société ne s'en préoccupent guère lorsqu'elles font choix d'un appartement. Elles songent bien plutôt aux convenances de quartier et de voisinage, au prix demandé, sans se rendre compte que le moins coûteux des appartements est celui où l'on se porte bien.

Dans les classes pauvres, où la question du chiffre du loyer

se pose d'une façon bien plus impérieuse, il est lamentable de voir quotidiennement des ménages d'ouvriers entrer avec insouciance dans des logements où des tuberculeux viennent à peine d'expirer et s'offrir ainsi comme une proie au terrible fléau qui a déjà frappé leurs prédécesseurs. Ces maisons meurtrières, ces foyers de tuberculose d'une extraordinaire intensité trouvent sans cesse de nouveaux habitants pour remplacer ceux qui y meurent. L'excessive mortalité dont elles sont le théâtre devrait cependant avoir fait à ces immeubles une sinistre réputation. Il n'en est rien. Tant qu'on ne voudra pas résolument se servir de la loi de 1902 sur la santé publique, ces maisons funèbres continueront à dévorer successivement tous ceux qui y chercheront un gîte. Il ne faut pas compter sur les intéressés pour qu'ils se protègent eux-mêmes.

Si l'on veut atteindre ces foyers d'infection, si l'on veut déterminer avec certitude les maisons qui sont des nids à tuberculose, il est indispensable de dresser la liste de tous les immeubles d'une ville avec l'indication de leur valeur homicide, de les suivre jour par jour, de distinguer ceux qui sont curables de ceux qui sont incurables. Il faut, en un mot, organiser le *casier sanitaire* de toutes les maisons.

II

Cette œuvre considérable a été entreprise, il y a douze ans, à Paris, par M. Juillerat à qui elle a valu de nombreuses récompenses, notamment le prix Carlier, de l'Académie des sciences morales et politiques, et le prix Audiffred, de l'Académie de médecine. Le casier sanitaire de Paris est considéré comme le modèle du genre. Il n'est cependant pas le plus ancien.

Le premier date de 1871. Il fut créé à Bruxelles par M. Janssens. Quelque temps après, la ville de Moscou créait à son tour un fichier sanitaire. A Berlin il existe une statistique sanitaire très complète des immeubles, qui permet de se rendre compte des fluctuations de la santé publique dans toutes les maisons de la ville. A Stuttgart et à Cologne fonctionne un Office municipal de l'Habitation, qui fournit gratuitement tous les renseignements utiles au sujet des maisons et appartements à louer, après avoir, au préalable, exigé des propriétaires qu'ils fassent disparaître « tout ce qui est dangereux pour la vie, la santé et la moralité des habitants ». MM. Lévy-Dorville et Filassier qui ont été étudier sur place le fonctionnement de ce service, nous apprennent, dans un intéressant rapport, que presque toutes les personnes désireuses de louer un appartement, s'adressent à l'Office municipal et que les propriétaires se trouvent ainsi con-

traints d'y faire inscrire leurs locations vacantes s'ils veulent louer leurs immeubles.

Au Havre, M. Jules Siegfried institua en 1879 un bureau d'hygiène, comprenant un casier sanitaire des immeubles, grâce auquel la municipalité havraise put poursuivre méthodiquement l'assainissement de la ville. C'est le premier organisme de ce genre qui ait fonctionné en France.

Depuis, des casiers sanitaires ont été créés à Saint-Etienne en 1883, à Amiens en 1884, à Nice en 1887, à Nancy en 1903, à Orléans en 1905, à Toulon en 1906.

Aujourd'hui l'élan est donné. Bien des villes possèdent des municipalités éclairées qui se rendent compte que leur premier devoir est de découvrir les maisons insalubres afin de combattre avec succès les maladies évitables et, en particulier, la tuberculose. Or il n'existe pas de meilleur moyen d'information que le casier sanitaire. On s'en rendra facilement compte par l'étude sommaire que nous allons faire de celui qui fonctionne à Paris.

Chaque maison parisienne possède son dossier contenant : une description de l'immeuble faite sur place ; un plan au deux-millième avec l'indication des canalisations, fosses, puits, puisards, etc. ; une première feuille énumérant les décès par maladies transmissibles survenus chaque jour dans la maison ; une deuxième feuille relatant des désinfections opérées, leurs dates et leurs causes ; une troisième feuille relatant les travaux prescrits par le bureau d'hygiène, les résultats des enquêtes sanitaires, etc.

De 1894 à 1905 il a été dressé 79 982 feuilles descriptives des maisons. En outre, 48 461 dossiers établis avant 1897 ont été entièrement revus et vérifiés sur place.

Les décès par maladies transmissibles, inscrits dans cette même période de temps, ont été de 138 766, sur lesquels 101 496 décès tuberculeux. Les désinfections se sont élevées à 283.157.

Lorsqu'une maison disparaît et se trouve remplacée par une construction neuve, le dossier de la première n'est pas détruit. Il reste dans le dossier de la seconde, ce qui permet de faire d'utiles comparaisons sanitaires entre les deux immeubles.

Tous les jours, les décès par maladies transmissibles et les désinfections sont communiqués au casier sanitaire et inscrits, sur des feuilles les concernant, aux dossiers des maisons où décès et désinfections ont eu lieu.

Jusqu'ici, on connaissait bien les maisons où les décès tuberculeux se produisaient, mais on ne savait pas où la maladie avait été contractée, lorsqu'il y avait eu changement de domicile. Cette lacune vient d'être comblée, en partie, grâce à l'initiative du docteur Fillassier, appartenant au service de l'Assainissement de

l'Habitation, qui a obtenu des nombreux dispensaires antituberculeux la communication des dossiers des malades et l'indication, par conséquent, de leur domicile.

Chaque immeuble possède donc, à l'heure actuelle, un véritable journal sanitaire, tenu quotidiennement à jour.

Toutes les modifications opérées dans l'installation des maisons, mode de vidange, changement des water-closets, alimentation en eau, suppression des puits ou puisards, écoulement des eaux usées, etc., sont également indiquées à leur date sur les dossiers respectifs des immeubles.

Il est aisé de se rendre compte que le casier sanitaire de Paris est aujourd'hui une mine fort riche en renseignements précieux, et qu'il est destiné à jouer un rôle décisif dans l'assainissement de notre capitale. Déjà l'étude de ces 80 000 dossiers a permis à l'administration municipale d'exécuter des travaux importants.

Dès 1900, l'analyse du casier sanitaire du III[e] arrondissement de Paris révélait que la fréquence des décès tuberculeux était proportionnelle au nombre d'étages des maisons habitées.

Depuis cette époque le casier sanitaire a établi un nouveau tableau donnant la répartition par étage des cas de tuberculose constatés. Ce tableau a fait connaître que la tuberculose est plus fréquente dans les étages inférieurs, beaucoup plus durement frappés que les étages supérieurs. Cependant, ces derniers sont habités par les locataires les moins aisés. Le sixième étage seul fait exception à la loi commune. Mais le chiffre relativement élevé des cas qui y sont constatés résulte de la présence à cet étage des domestiques, contaminés le plus souvent dans les cuisines des étages inférieurs, comme nous l'avons dit plus haut.

Les documents réunis par le casier sanitaire ont permis à l'administration de se rendre compte que plusieurs points de Paris étaient des foyers de tuberculose d'une effrayante intensité. Six foyers ont été jusqu'ici signalés. Il en existe quelques autres, mais ils n'ont pas encore été déterminés avec autant de précision et paraissent, d'ailleurs, moins redoutables.

Ces six foyers se trouvent dans les IV[e], V[e], XI[e], XIV[e], et XIX[e] arrondissements, c'est-à-dire dans le centre de la ville, dans les vieux quartiers et dans les quartiers périphériques.

Le premier, situé dans le IV[e] arrondissement, à 100 mètres de l'Hôtel de Ville, est limité par des voies larges. Il comprend 12 rues desservant 281 maisons habitées par 9 715 locataires. 30 seulement de ces immeubles sont sains. 251 sont des nids à maladies contagieuses. Sur ce nombre, 238 ont présenté des décès tuberculeux.

La mortalité tuberculeuse annuelle dans cet îlot atteint

12,47 pour 1 000 habitants alors que la moyenne pour Paris est de 4,95 p. 1 000.

Ce coin meurtrier possède beaucoup d'hôtels garnis, qui fournissent tous une effroyable proportion de mortalité.

Dans les hôtels d'une de ces rues, la proportion des décès par tuberculose atteint le chiffre de 42,63 p. 1 000 habitants ; dans les autres maisons de la rue la proportion est de 21,74 p. 1 000.

Les décès dus à la tuberculose dans ce foyer de mortalité sont 7 fois et demi plus nombreux que les décès dus aux autres maladies.

Le deuxième foyer, également situé dans le IVe arrondissement et à 100 mètres de la Seine, comprend 6 rues desservant 89 maisons dont 12 sont saines et 77 sont des nids à tuberculose. La mortalité tuberculeuse annuelle est de 6,53 p. 1 000 sur une population totale de 4 043 habitants.

Les hôtels donnent ici une moyenne de décès tuberculeux de 18,58 p. 1 000 locataires.

Cependant, ce foyer tuberculeux avoisine un établissement universitaire important, pourvu de cours spacieuses, qui constitue un véritable réservoir d'air. Mais les rues sont étroites et les maisons hautes. Quant aux cours, ce sont de véritables puits. Les appartements ne reçoivent ni air ni soleil.

Le troisième foyer, distant de 40 à 50 mètres de la Seine, dont le sépare un simple rideau de maisons, appartient au Ve arrondissement. Il se compose de 9 rues, desservant 105 maisons dont 18 sont saines et 87 visitées par la tuberculose. La proportion annuelle des décès causés par cette maladie est de 10,40 p. 1 000 habitants. Dans les hôtels, elle est de 21,95 p. 1 000 habitants.

Une de ces maisons, comprenant 90 locataires, en a vu mourir le tiers en 10 ans, soit une mortalité annuelle de 33 p. 1 000.

Le quatrième foyer, placé dans le XIVe arrondissement, près du cimetière Montparnasse, est formé par 23 rues desservant 599 immeubles, sur lesquels 418 sont frappés par des maladies contagieuses et 389 par la tuberculose. 181 maisons sont saines. Les décès dus à la tuberculose s'élèvent chaque année à 6,45 p. 1 000 habitants. Dans les hôtels meublés cette proportion atteint 31,15 p. 1 000 habitants.

Le cinquième foyer appartient à la fois aux XIe et XIIe arrondissements. Il se trouve à quelque distance de l'hôpital Saint-Antoine et comprend 19 rues desservant 318 maisons, dont 250 fournissent un contingent considérable de maladies contagieuses et 235 sont visitées par la tuberculose. 68 immeubles sont sains. La mortalité tuberculeuse annuelle s'élève à 8,28 p. 1 000.

Ici, comme précédemment, on se trouve en présence de cours étroites et privées de lumière, de maisons très hautes avec plusieurs corps de bâtiments en profondeur.

Le sixième foyer, placé dans le XIXe arrondissement, à 50 mètres de distance des Buttes Chaumont, est formé de 12 rues comprenant 182 immeubles habités par 11 860 locataires. Certaines maisons possèdent 120 habitants entassés dans des pièces obscures. 143 immeubles sont la proie de la tuberculose qui cause tous les ans une mortalité de 7,16 p. 1 000 habitants.

Lorsqu'un immeuble a été visité par la tuberculose, on peut être à peu près certain que d'autres décès y seront causés par cette maladie à des intervalles plus ou moins espacés suivant la force de résistance des habitants. Le casier sanitaire nous apprend, en effet, qu'il est extrêmement rare de voir se produire dans un immeuble un cas unique de tuberculose.

Les chiffres que nous venons de donner sont certainement au-dessous de la vérité. Personne n'ignore qu'un très grand nombre de tuberculeux, contaminés à Paris, s'en vont mourir en province, soit dans leurs familles, soit dans des maisons de santé, soit sur les bords de la Méditerranée ou de l'Océan.

D'autre part, la déclaration de la tuberculose n'étant pas, malheureusement, obligatoire, beaucoup de familles répugnent à faire connaître qu'un de leurs membres a succombé à cette maladie. Aussi un grand nombre de décès tuberculeux sont-ils enregistrés sous le nom de bronchites, pneumonies, etc.

Lorsqu'un immeuble est fréquemment visité par la tuberculose, il est prudent de ne pas choisir un appartement dans le voisinage, car, presque jamais, une maison à forte mortalité n'est isolée. Les maisons contiguës sont également frappées avec plus ou moins de violence ; il est fort rare qu'elles échappent au fléau.

Si nous considérons la longue voie, formée par le boulevard Saint-Michel, le boulevard de Sébastopol et le boulevard de Strasbourg, le casier sanitaire fait connaître qu'en 11 ans elle a donné une mortalité tuberculeuse annuelle de 1,34 p. 1 000 habitants, très inférieure par conséquent à la moyenne, tandis que la voie parallèle, formée par la rue Saint-Jacques, la rue du Petit-Pont et la rue Saint-Martin, a fourni une moyenne annuelle de 5,34 p. 1 000. Et cependant, sur le trajet commun de ces deux voies, il y a un grand nombre de réservoirs d'air, Val-de-Grâce, Luxembourg, Cluny, la Seine, Notre-Dame, Marché aux fleurs, Châtelet, Hôtel-de-Ville, squares de la tour Saint-Jacques et des Arts-et-Métiers.

C'est que les réservoirs d'air et de lumière n'ont d'effet que sur les maisons en bordure. Il faut de l'air et de la lumière pour chaque immeuble. Or les rues Saint-Jacques, du Petit-Pont et Saint-Martin en sont totalement dépourvues, sauf dans les étages supérieurs. Il faut donc chercher dans les immeubles eux-mêmes les causes de persistance de la tuberculose. Ces causes ne sont pas extérieures, elles résident dans les maisons qui, toutes, présentent le même caractère : manque d'air et de soleil.

Assurément, l'alcoolisme, l'insalubrité de certaines professions, l'entassement des ouvriers dans des ateliers trop restreints, la pauvreté et la débauche ont une part dans la mortalité tuberculeuse. Mais il est établi, à l'heure actuelle, que l'influence de ces causes est secondaire à côté du rôle prépondérant joué par le logement. C'est donc celui-ci qu'il faut tout d'abord améliorer.

Un arrêté de M. de Selves, préfet de la Seine, a créé, le 10 avril 1905, une commission chargée d'étudier l'influence de l'habitation sur l'étiologie et la propagation de la tuberculose, et de rechercher les mesures à prendre pour combattre le développement de cette maladie.

Le premier acte de cette commission a été de faire une enquête minutieuse sur les maisons que le casier judiciaire signalait comme particulièrement infectées. Cette enquête se poursuit encore à l'heure actuelle.

Uu projet de loi a été présenté à la Chambre par M. Jules Siegfried, en vue de permettre aux communes de poursuivre l'expropriation des maisons ou des groupes de maisons reconnues insalubres. Ce projet s'inspire d'une loi en vigueur de l'autre côté de la Manche, qui autorise les municipalités anglaises à démolir les immeubles d'une insalubrité notoire.

A l'heure actuelle encore l'expropriation, qui a l'assainissement pour objet, comporte toujours, outre la valeur de l'immeuble, une indemnité pour le fait de dépossession.

Le projet de loi de M. Siegfried a pour but de remédier à ce coûteux principe. Estimant, avec raison, que nul ne doit s'enrichir de sa faute, M. Siegfried demande qu'en cas d'expropriation pour cause d'insalubrité, l'indemnité à allouer au propriétaire ne dépasse pas la valeur vénale courante de l'immeuble exproprié.

Le jour où cette loi sera votée, les propriétaires n'auront plus aucun intérêt à être expropriés et les municipalités, assurées de ne pas être l'objet d'une véritable chantage quand elles voudront faire disparaître des taudis malsains, n'hésiteront plus à poursuivre l'assainissement des villes (1).

(1) Le Congrès d'Assainissement de l'Habitation, tenu à Genève

III

Mais, au moins, les gens soucieux de la santé de leur famille peuvent-ils, avant de louer un logement, venir se renseigner au casier sanitaire sur la salubrité de l'immeuble qu'ils désirent habiter ? On comprendrait mal qu'un pareil effort ait pu être fait sans qu'il puisse servir à ceux qu'il intéresse le plus. Le consommateur qui soupçonne certains produits alimentaires d'être malsains, a bien le droit de les porter au laboratoire municipal pour les faire analyser ; il semble donc qu'un droit analogue appartienne au locataire éventuel et qu'il devrait pouvoir s'assurer s'il peut s'installer dans un local sans danger pour lui et pour les siens. Il n'en est rien cependant. La fiche sanitaire de la maison que vous voulez habiter ne peut être à votre disposition, en vertu d'un certain article 1382 du Code civil, article à tout faire, qui rend chacun responsable du préjudice qu'il cause à autrui. Le propriétaire d'une maison malsaine, dont le dossier sanitaire serait mis sous les yeux d'un locataire, pourrait actionner M. de Selves devant les tribunaux et il est à craindre que, dans ce cas, les juges, appliquant la lettre de la loi, ne donnent gain de cause au plaignant. Personne n'est plus directement intéressé que celui qui veut louer un logement à savoir si sa santé n'y court aucun danger, et c'est précisément à celui-là que la loi refuse la communication du dossier sanitaire qui le préoccupe. Oh ! les propriétaires ont le droit de prendre connaissance du dossier sanitaire de leurs maisons. Il arrive qu'il s'en présente au casier sanitaire de l'Hôtel de Ville, mais combien sont-ils ? Et, en tout cas, ce ne sont pas eux qui communiqueront à leurs locataires éventuels la fiche sanitaire de leurs immeubles, surtout lorsqu'elle laissera à désirer. Peu d'hommes sont capables de faire ainsi abstraction de leurs intérêts et les propriétaires ne font pas exception à la règle.

M. André Lefèvre, actuellement président du Conseil municipal de Paris, a imaginé un moyen ingénieux de tourner la difficulté. Il propose de placer une plaque sanitaire, à la demande des propriétaires, sur les maisons que le casier reconnaîtrait remplir certaines conditions déterminées. Ce serait une note sanitaire, qui varierait

et à Marseille en septembre et octobre 1906, a émis à l'unanimité, sur la proposition du Dr Fillassier, un vœu tendant à la mise en vigueur d'une loi d'expropriation, qui défalquerait de la valeur de l'immeuble la somme nécessaire pour le mettre en bon état de salubrité. Fait caractéristique, les chambres syndicales de propriétaires avaient, à ces deux congrès, des représentants qui votèrent également ce vœu.

suivant le dégré de salubrité de l'immeuble. Le public pourrait ainsi se rendre compte de la valeur hygiénique de celui-ci.

A notre avis, ce procédé ne serait qu'un expédient. Les propriétaires qui solliciteraient cette plaque ne seraient qu'une infime exception. En supposant que la cote varierait de 0 à 20, seuls, ceux qui obtiendraient 20 consentiraient à la faire apposer.

Or, c'est précisément pour ces immeubles que la plaque sanitaire serait inutile. On n'apposera efficacement des plaques sur les maisons que le jour où celles-ci devront toutes en être pourvues. Ce qu'il faut, c'est une loi nouvelle, autorisant le casier à communiquer les renseignements sanitaires qu'il possède à tous ceux qui en feront la demande. L'établissement des 80 000 dossiers du bureau de l'Assainissement de l'Habitation de la Ville de Paris a demandé un effort gigantesque, nécessité des dépenses relativement importantes. Est-ce que ces documents si précieux vont rester lettre morte ? Est-ce que les foyers d'infection tuberculeuse que l'on a découverts vont continuer à décimer la population parisienne ? Ce serait le plus sanglant défi que l'on pourrait porter au bon sens public.

Le boutiquier, qui vend des denrées alimentaires frelatées ou avariées, n'est-il pas, outre l'amende, condamné à subir l'affichage du jugement qui l'atteint, et qui peut être placardé sur la porte même de son établissement ?

De même, une plaque avec l'inscription : « Il y a danger d'habiter ici » doit frapper les yeux de ceux qui seraient tentés de louer un logement dans une des maisons signalées comme mortelles.

La loi que nous demandons doit rendre obligatoire, pour tous les immeubles, l'apposition d'une plaque permanente indiquant leur valeur sanitaire et permettant ainsi aux gens, qui estiment leur santé plus précieuse que tout le reste, de réserver leur clientèle aux propriétaires ayant su faire les sacrifices nécessaires pour assurer la salubrité de leurs maisons.

On verra avec quelle rapidité se transformeront les immeubles malsains le jour où les locataires, avertis du danger qu'ils courent dans ces maisons, les abandonneront en foule pour aller vivre dans des logements où les maladies contagieuses et la tuberculose en particulier n'exerceront pas leurs ravages. Pour échapper à une ruine immédiate, les propriétaires de ces foyers de mortalité n'auront que la ressource de reconstruire leurs immeubles ou d'exécuter les travaux d'assainissement réclamés par le service de la salubrité.

FRANCIS MURY.

B. — Contre les maisons insalubres

Le récent Congrès de la tuberculose, considérant que l'habitation joue un rôle considérable dans le développement de ce fléau, a émis le vœu que tout soit mis en œuvre pour assurer l'hygiène de l'habitation et diminuer de ce fait la cause la plus importante de propagation de la maladie.

La tuberculose est la plus commune et la plus coûteuse de toutes les maladies sociales; mais elle est aussi la plus curable quand elle est combattue à temps et, si l'on peut dire que la misère fait le lit à la maladie, on peut affirmer que le taudis fait son repaire.

Qui donc, en face d'un danger d'incendie, hésiterait à dénoncer le mal pour l'éviter? Pourquoi alors ne serait-on pas autorisé à en faire autant, vis-à-vis du plus grand ennemi du peuple : la tuberculose. Terrible, fatale, elle frappe avec traîtrise, semant autour d'elle le deuil et la misère.

Paris, pour ne parler que de lui, possède 5 000 maisons insalubres, dont 1 000 voient annuellement les tuberculeux mourir dans la proportion de 10 p. 100, alors que les statistiques nous disent que la mortalité devrait être de 4 p. 100. Il s'agit bien là de véritables foyers de tuberculeux dans le sens absolu du mot.

La maladie frappe toutes les classes de la société; mais elle a une action plus marquée sur les classes pauvres, cela non seulement en France, mais dans le monde entier. Sur les 110 000 victimes que fait la tuberculose en Allemagne, Gebhard estime que 80 000 appartiennent aux classes laborieuses, à celles dont le revenu est inférieur à 2 000 marks.

Or, si la misère fournit un tel nombre de victimes à la phtisie, c'est, comme l'a justement fait remarquer le D[r] S. Bernheim, que la misère dispose surtout, comme moyen d'action, du logement insalubre. Dans toutes les grandes agglomérations de France et de l'étranger, le fait a été maintes fois constaté et les statistiques viennent, sur ce point, jeter une lumière éclatante.

Dès que, dans une maison, un logement vient à être contaminé, tout l'immeuble est menacé, devient un centre de contagion, de tuberculisation, danger augmenté par le *surpeuplement* de la maison ouvrière, son encombrement, son manque d'hygiène, sa malpropreté, l'absence d'air et de lumière. Dans les cités ouvrières, l'immeuble tuberculeux peut devenir, par propagation, le quartier tuberculeux. Or, d'après une statistique que j'ai sous les yeux et signée de Bertillon, sur 2 millions et demi d'habitants, 365 000 environ vivent dans des logements insalubres, et 887 000 dans des logements notoirement insuffisants. Sur 1 000 Parisiens, près de 400 habitent des logements défectueux et 150 des logements insalubres.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir M. Brouardel affirmer que l'ennemi, c'est la maison, le logement insalubre.

La maison insalubre, c'est le lieu maudit, le taudis stigmatisé par le Dr Martin.

La saleté est partout, le désordre règne en maître ; ici, c'est une unique chambre dans laquelle doit vivre toute une famille, la cuisine s'y prépare, on y mange, plusieurs personnes y couchent dans des lits communs, quelquefois à trois ou quatre êtres vivants, dont quelques-uns sont manifestement tuberculeux. Là, c'est une mansarde où un malheureux partage un coin du sol, garni d'une unique et misérable paillasse, avec son fils arrivé au dernier stade de la phtisie, lorsque la voiture d'ambulance vient les recueillir l'un et l'autre à la fois pour les diriger sur l'hôpital ou sur l'hospice. Tels sont les tableaux qu'à des degrés divers et suivant les conditions sociales, nous présentent les logements où toussent, crachent, végètent, maigrissent, s'étiolent et meurent des tuberculeux, semant en quantités innombrables les germes de la maladie. C'est dans de tels milieux qu'il faut lutter contre la propagation de la tuberculose, avec les armes que les conseils techniques compétents recommandent aux pouvoirs publics et aux familles.

Malheureusement, dans le public, ces questions de l'insalubrité du logement sont encore peu connues et c'est ce qui explique l'incurie et la négligence que tant de gens apportent dans le choix d'une habitation. Cependant, comme l'a dit M. Roux, on exige de tout individu qui sollicite un emploi, un extrait de son casier judiciaire, comme preuve de sa moralité ; que ne peut-on réclamer un extrait du casier sanitaire de la maison où l'on va habiter, comme preuve de sa salubrité ?

Car il existe à Paris, et pour quelques grandes villes, sans nous

occuper de l'étranger, un service du casier sanitaire des maisons. Mais il reste enfoui au fond des cartons administratifs ; personne ne peut y mettre le nez, pas même l'intéressé, peut-être même encore moins lui que tout autre. L'article 1382 du code, article à tout faire, rend responsable du préjudice causé à autrui celui qui l'a commis. Si le préfet ouvrait les cartons de sa statistique, il tomberait lui-même sous le coup de la loi.

Que faut-il pour remédier à un tel état de choses ? Une résolution.

Si la loi est mauvaise, qu'elle soit abrogée ou modifiée, car jamais le législateur n'a pu avoir l'idée de servir une cause mauvaise. Le glaive de la loi ne peut être à deux tranchants.

Dans ce but, s'est formée une ligue dite *Ligue nationale contre les habitations insalubres*, qui a entrepris, par une vaste pétition, de forcer la main aux pouvoirs publics, de demander l'application des règlements existants et de rendre obligatoire la déclaration d'insalubrité immobilière.

Dans certains quartiers, on lit, à la porte des immeubles, les mots : « Eau et gaz à tous les étages », avec une plaque d'assurance et l'annonce des W. C. Pourquoi n'ajouterait-on pas une plaque disant : « Maison salubre » ?

Qu'on ne vienne pas crier à la tyrannie, puisque tout propriétaire pourra rendre sa maison salubre. Chacun rivalise pour la rendre coquette et avenante. La Ville de Paris a créé un concours de façades ; pourquoi ne créerait-on pas un concours de maisons salubres ?

Que chacun envoie son adhésion gratuite à la Ligue contre les logements insalubres (1) ; l'union faisant la force, la cause sera vite gagnée. En travaillant au bien-être de tous, on aura aussi l'occasion d'être utile à soi-même, c'est un acte de solidarité absolue. La ruche rend à chaque abeille sa part de travail.

Il faut apporter un remède au mal et tout tenter pour accomplir les réformes nécessaires à une mesure aussi juste et franchement démocratique.

D[r] Georges Petit.

(1) Les adhésions à la *Ligue nationale contre les habitations insalubres* sont complètement gratuites et n'entraînent aucune obligation. Ces adhésions doivent être adressées à l'Œuvre de la tuberculose humaine, 9, rue de Bellefond, Paris.

MAURICE MAETERLINCK

Poète et penseur, marqué au coin du génie tragique, également épris de science et de mysticisme, aimant à dramatiser nos inquiétudes, capable tour à tour de subtilité et de lyrisme, M. Maurice Maeterlinck innova heureusement dans le théâtre et enrichit la pensée moderne.

Il nous a même donné par moments les prémices d'une beauté vague mais profonde, d'un art suggestif et psychique qui pourrait être l'art et la beauté de demain.

Flamand, on dirait que M. Maeterlinck se trouvait posé naturellement au confluent de l'esprit latin et de l'esprit germanique. Il n'eut qu'à se laisser conduire par sa nature pour ressentir toutes les influences et les nouveaux frissons que le vent littéraire apportait de l'étranger.

Ce qu'il y a de profond et de remarquable dans les littératures du Nord, il s'en assimila la fleur. Les formes charmantes et savamment naïves du préraphaélisme anglais, le gracieux symbolisme de Rossetti et de Morris, l'impressionnèrent. Les vieux mystiques flamands ou allemands lui ouvrirent de vastes horizons, et il aima aussi la fruste et vénérable poésie des préshakespeariens.

Mais surtout il sut heureusement se pénétrer de ces problèmes modernes de la liberté et de la conscience que la France avait agités la première et sur lesquels Germains et Scandinaves fondèrent récemment une esthétique véhémente et nouvelle.

Incorporant tout à son puissant talent, s'imprégnant d'idées sans en subir l'influence, M. Maeterlinck se fit ainsi une manière exquise, très complexe et chatoyante.

Malheureusement il s'enveloppa au début de brumes et troubla ses premières œuvres de quelques mièvres et trop compliqués raffinements. Une légende d'obscurité se créa de la sorte autour de son théâtre et son art commença par désorienter quelque peu, sinon effarer la clarté française.

Mais il suffit de suivre l'évolution de M. Maeterlinck et d'interroger attentivement son œuvre. On saisit alors aisément la portée de son talent profond, tout gonflé de poésie, et ce charme de mystère et d'évocation qui range ses livres entre les plus suggestifs, les plus forts, les plus insinuants de la littérature contemporaine.

I. — Le Dramaturge

Le vent aride du scepticisme qui traversa les dernières générations du siècle précédent, ce souffle de positivisme et de vérité scientifique qui ébranla les vieilles croyances et fit chanceler les valeurs anciennes fondées sur la foi chrétienne et la morale, voilà ce qu'il faut avoir à l'esprit si l'on veut comprendre l'âpre pessimisme des premières pièces de M. Maeterlinck.

Pour s'expliquer la violence et le désespoir avec lesquels cette crise se répercuta en son théâtre, il faut se souvenir que M. Maurice Maeterlinck est un dernier descendant des graves et pieux bourgeois de Gand, et qu'il résume cette âme flamande droite et profonde, prompte à la révolte et toute pénétrée du sérieux de la vie.

Devant ce souffle de vérité qui dispersait les vieux fantômes, les dieux familiers qui avaient soutenu l'existence de ses pères, M. Maeterlinck n'a montré ni la mélancolie attendrie de Renan, parfumée d'encens, ni le sourire narquois d'Anatole France. Une désolation amère et toute d'épouvante l'empoisonna jusqu'aux fibres les plus secrètes de son être. De cet univers énigmatique et dévasté, son esprit se fit une idée « hagarde ». Le monde vide désormais de tout sens, ne laissant apparaître aucun dessein divin, livré à la destinée et au hasard, semé de douleur et de mort, lui donna une intense sensation de cauchemar.

Dans ses premiers essais dramatiques, qu'on a jugés étranges et un peu puérils et qui semblent pourtant assez sincères, M. Maeterlinck tâchait de nous tracer une esquisse de l'univers tel que le voyaient ses yeux de mystique Flamand, tel que son esprit désespérément éclairé par les lumières de la science le concevait.

Le long d'une préface ajoutée ultérieurement à ces pièces de jeunesse, il nous a d'ailleurs expliqué avec une rare acuité son état d'âme d'alors.

Les hommes « ignorants de l'origine et du but de la vie » lui apparaissent, nous dit-il, « des précaires et fortuites lueurs,

abandonnées sans dessein appréciable, à tous les souffles d'une nuit indifférente ».

Il se complut à nous montrer cette humanité vouée « aux caprices du destin », s'agitant dans « des fatalités toutes confuses » et tourmentée par les « jeux cruels et inflexibles de l'amour et de la mort ».

L'amour, source inépuisable de la douleur ; la mort sournoise et omnipotente dominant le monde de sa présence « infinie, ténébreuse, hypocritement active » — telles sont les divinités tutélaires de son théâtre de jeunesse.

C'est la mort qui mène l'intrigue et amène la catastrophe de ses pièces, personnage principal, envahissant et terrible de *l'Intruse*, de *l'Intérieur*, de *Sept Princesses*, de *la Mort de Tintagiles*, de *Pelléas et Mélisande*. C'est aussi la mort qui agit invincible sur le monde, qui l'épouvante et le domine. Autour d'elle, rien, sinon un chœur faible et pitoyable « de petits êtres fragiles, grelottants, passivement pensifs », dont « les paroles prononcées, les larmes répandues, ne prennent d'importance que de ce qu'elles tombent dans le gouffre au fond duquel se joue le drame et y retentissent d'une certaine façon qui donne à croire que l'abîme est très vaste parce que tout ce qui s'y va perdre y fait un bruit confus et assourdi ».

L'Intruse, petit chef-d'œuvre de terreur, n'est remplie que de la Mort. Invisible, elle ouvre la porte, entre dans la maison où gît une malade et va l'abattre, tandis que les êtres attristés qui sont réunis sous la lumière de la lampe s'agitent douloureusement dans le pressentiment, comme dans un cauchemar, et que l'aïeul aveugle semble voir vaguement et suivre pas à pas dans les ténèbres la terrible visiteuse.

Dans *l'Intérieur*, c'est encore la mort qui précipite dans le fleuve une jeune fille et frappe ainsi de loin la maison que nous voyons tranquille et doucement illuminée, peuplée d'existences heureuses, se berçant encore dans l'insouciance, sans se douter qu'il existe des volontés « malveillantes, attentives à toutes nos actions, hostiles au sourire, à la vie, à la paix, au bonheur ».

La Princesse Maleine, *Pelléas et Mélisande* et jusqu'à cette douce *Aglavaine et Selysette*, nous montrent encore le caprice du sort et la malignité du hasard qui ne mettent en présence les hommes qu'afin de produire la mort, d'alimenter la douleur.

Nous voyons toujours dans ces pièces le choc « des destinées innocentes et involontairement ennemies qui s'y jouent et s'y dénouent pour la ruine de tous, sous les regards attristés des plus

sages qui prévoient l'avenir, mais ne peuvent rien changer au jeu cruel et inflexible que l'amour et la mort promènent parmi les vivants ».

Aglavaine et Selysette, la plus suave et la moins vivante de ses dernières pièces, évoque devant nous des êtres d'exception, des lys humains rayonnants de beauté et de bonté. Ils n'aspirent qu'à l'idéal. Mais le destin se plaît à faire jaillir le malheur et la douleur de la rencontre de ces existences séraphiques qui gardent encore quelque chose de l'imperfection de l'homme. D'avoir rêvé la noblesse et l'amour au-delà de la chair, elles en moissonnent la mort et le remords.



Pour ce théâtre de douce épouvante et de calme désespoir, M. Maeterlinck a trouvé harmonieusement la poésie qui sied, une poésie de pénombre, de vague effroi tragique, de suggestion et de rêve. On dirait qu'il découvrit le lyrisme de l'inquiétude, l'esthétique du cauchemar. Ses personnages ont l'apparence des somnambules « qui constamment s'arrachent à un songe pénible ». Ils incarnent devant nous les paniques de l'isolement, l'insondable du destin, les vastes machinations de l'adversité, l'angoisse que nous inspire l'inconnu, ce qu'il y a de profondément tragique dans le sort de l'homme qui ignore le lendemain. C'est M. Maeterlinck qui donna pour la première fois à ces tristes énigmes une voix troublante et pleine de grave et insinuante poésie. A force de paroles brumeuses, étrangement suggestives, il nous fait voir l'univers entier, frappant aveuglément à toutes les issues fermées de l'inconnaissable. Il anime les choses inanimées, il nous rend perceptible le murmure des puissances fatales, fait partout gronder le vent du destin, et transforme ses pièces en des forêts mystérieuses remplies de floraisons tragiques.

Tout d'ailleurs y concourt savamment pour cette originale et puissante impression. Avant que nous soyons engagés dans l'action désolée et hagarde de *l'Intérieur*, nous sommes déjà saisis d'anxiété par la mise en scène, par ces personnages silencieux et lointains qui nous apparaissent à travers les vitres des fenêtres et portent je ne sais quelle marque invisible de malheur. « Il semble, nous dit l'auteur, que lorsque l'un d'eux se lève, marche, ou fait un geste, ses mouvements sont graves, lents, rares et comme spiritualisés par la distance, la lumière et le voile indécis des fenêtres. »

Le dialogue de M. Maeterlinck, simple en apparence, teinté

d'une spéciale naïveté, rappelle assez la simplicité, délicieusement perverse, des préraphaélites anglais. Il y a des mots d'une résonnance étrange qui ouvrent subitement devant nous des aperçus brusques, sur l'âme égarée des personnages. Il y a surtout un continuel et impressionnant contraste entre le calme apparent de l'action et la tempête du destin qui gronde tout autour. Ces petits drames se nuancent ainsi de la tristesse anxieuse d'un cauchemar et les paroles dites prennent un caractère ambigu, participant de la prière et du délire.

Ces artifices, ces reflets tragiques, le lyrisme profond de M. Maeterlinck les revêt de beauté. Tout chez lui s'enveloppe et s'embellit d'une poésie intense qui exalte continuellement les mystères de l'âme, rehausse les paroles les plus indifférentes et nous fait pénétrer par des mots pleins de suavité au delà de l'inexprimable, et jusqu'aux régions les plus reculées et les plus admirables de la conscience. Un simple portrait prend une étrange signification par cette acuité et cette harmonie : « Elle ne ressemble pas — dit de Selysette son ami — aux autres femmes. C'est une autre beauté, voilà tout, une beauté plus variable et plus nombreuse pour ainsi dire, une beauté qui laisse passer l'âme sans jamais l'interrompre. Et puis tu verras, elle a des cheveux singuliers ; on dirait qu'ils prennent part à toutes ses pensées. Ils sourient ou ils pleurent, selon qu'elle est heureuse ou triste alors même qu'elle ignore si elle doit être heureuse ou s'il faut qu'elle soit triste. Je n'avais jamais vu des cheveux vivre ainsi. Ils la trahissent constamment, si c'est trahir quelqu'un que de révéler une vertu qu'il eût voulu cacher.... Elle est un de ces êtres qui savent réunir les âmes à leur source. »

D'ailleurs les mots les plus insignifiants ont un retentissement particulier dans l'âme : « Il n'y a rien de plus beau, dit Selysette, qu'une clef tant qu'on ne sait pas ce qu'elle ouvre. »

« Prenez garde, dit un personnage de *l'Intérieur*, on ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes . »

« Chaque baiser qu'on donne peut réveiller un ennemi. »

Et il y a aussi d'autres paroles, pleines de grâce, paroles qui caressent, paroles irisées de nuances mystiques.

Pelléas demande à sa belle-sœur, qui devint son amante : « Tu m'aimes ? Tu ne mens pas un peu pour me faire sourire ? — Non, je ne mens jamais, répond Mélisande, je ne mens qu'à ton frère. »

« — Oh ! Selysette, que tes yeux sont clairs et sont grands, ce matin, dit Aglavaine.

« — C'est que j'ai eu une belle pensée, Aglavaine. »

De ces mots qui sourient mélancoliquement ou se crispent de tristesse, qui sont tragiques ou fleurissent d'innocence, il y a foule dans les œuvres de M. Maeterlinck et ses livres en sont ornés et en resplendissent. On peut dire de l'auteur de *Joyzelle* qu'il a vraiment cueilli des fleurs inconnues et humbles et découvert tout un parterre suave qui se cachait jalousement au tréfonds mystérieux de l'âme.



Ce théâtre rempli par l'inquiétude est particulièrement original.

Il y a longtemps que M. Octave Mirbeau salua, avec l'éclat habituel de son verbe, l'apparition de la *Princesse Maleine* en disant que cette pièce « est supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau en Shakespeare ». Depuis lors le rapprochement entre le petit Shakespeare belge et le grand, celui de l'Angleterre, est devenu lieu commun. Cette comparaison semble cependant bien inexacte.

Riche en beautés lyriques, ayant le sentiment de la tragédie, M. Maeterlinck n'a toutefois rien qui rappelle cette totalité luxuriante et éclatante, ce débordement de sève, cette grouillante insanité du génie shakespearien. Elle lui est étrangère, cette façon complète, brutale, admirable d'embrasser la vie et la violer, de l'enchaîner et la dompter, cette manière d'être créateur près de Dieu, cette abondance et cette santé qui font de Shakespeare le miracle permanent et inaccessible de l'histoire littéraire.

M. Maeterlinck cisèle avec attention de petits actes, les polit minutieusement, en fait des bibelots achevés, remarquables, parce qu'ils ne contiennent aucune parcelle de vie tangible. Ses drames ne sont que méditation et que symbole. Le souffle d'émotion, étrangement original d'ailleurs, qui ranime ses pièces vient des régions étrangères à la vie, et les personnages en sont des ombres falotes qui s'agitent au delà du rêve. Rien de plus terrestre que le théâtre shakespearien, rien de plus symbolique, de plus hors de réalité que le théâtre de M. Maeterlinck. L'un nous donne le spectacle immense du monde et de l'humanité, tracé par des couleurs éclatantes dans des cadres qui dépassent celui du *Paradis* du Tintoret. L'autre, au contraire, nous donne un petit cauchemar intérieur ayant l'exiguïté et la perfection de tableautins hollandais.

Ainsi, l'esthétique de M. Maeterlinck est par essence opposée

à la réalité de la vie matérielle. Il nous en a exposé les lignes générales dans son essai *Du tragique quotidien.*

Jusqu'ici, selon M. Maeterlinck, les dramaturges crurent que l'élément tragique ne se trouvait que dans les faits matériels et dans les passions. Shakespeare lui-même, dans *Othello*, ne fit autre chose que nous peindre le spectacle d'une vulgaire jalousie qui ne peut pas, par cela même, nous émouvoir, qui nous surpasse et nous est étrangère. Le meurtre, l'empoisonnement, les violences bestiales de l'instinct et de la passion, l'opposition du désir et du devoir, voilà l'apanage des dramaturges modernes.

« Lorsque je vais au théâtre, il me semble que je me retrouve quelques heures au milieu de mes ancêtres, qui avaient de la vie une conception simple, sèche et brutale, que je ne me rappelle presque plus et à laquelle je ne puis plus prendre part. J'y vois un mari trompé qui tue sa femme ; une femme qui empoisonne son amant, un fils qui venge son père, un père qui immole ses enfants, des enfants qui font mourir leur père, des rois assassinés, des vierges violées, des bourgeois emprisonnés, et tout le sublime traditionnel, mais hélas ! si superficiel et si matériel, du sang, des larmes extérieures et de la mort. Que peuvent me dire des êtres qui n'ont qu'une idée fixe et qui n'ont pas le temps de vivre parce qu'il leur faut mettre à mort un rival ou une maîtresse ?

« J'étais venu dans l'espoir de voir quelque chose de la vie rattachée à ses sources et à ses moyens par des liens que je n'ai l'occasion, ni la force d'apercevoir tous les jours. J'étais venu dans l'espoir d'entrevoir un moment la beauté, la grandeur et la gravité de mon humble existence quotidienne. J'espérais qu'on m'aurait montré je ne sais quelle présence, quelle puissance ou quel dieu qui vit avec moi, dans ma chambre. J'attendais je ne sais quelles minutes supérieures que je vis sans les connaître au milieu de mes plus misérables heures ; et je n'ai le plus souvent découvert qu'un homme qui m'a dit longuement pourquoi il est jaloux, pourquoi il s'empoisonne ou pourquoi il se tue. »

A ce théâtre, M. Maeterlinck voulut opposer les nouvelles notions de la conscience et créer des drames d'un ordre idéal qui ne nous donnent plus le choc des individus, mais des destinées, des tragédies qui traduisent l'humain effroi devant les forces latentes et omnipotentes qui nous mènent et nous guident : « Il s'agirait plutôt, dit l'auteur de *Monna Vanna*, de faire voir ce qu'il y a d'étonnant dans le fait seul de vivre. Il s'agirait plutôt de faire voir l'existence d'une âme en elle-même au milieu d'une immensité qui n'est jamais inactive. Il s'agirait plutôt de faire

entendre par dessus les dialogues ordinaires de la raison et des sentiments, le dialogue plus solennel et ininterrompu de l'être et de sa destinée ».

Voilà une conception hardie et originale. Plus que de Shakespeare elle relèverait, je crois, des Grecs, et rattacherait M. Maeterlinck aux classiques.

C'est la destinée du théâtre antique, avec la seule différence qu'elle ne domine plus d'une façon immédiate et au milieu des événement brutalement tangibles, mais plutôt au milieu des symboles et dans les régions de la conscience.

M. Maeterlinck a tout à fait raison quand il reconnaît dans la *Puissance des Ténèbres* de Tolstoï et dans les *Revenants* de Ibsen les prémices de ce théâtre qu'il rêvait et que lui-même a réalisé. Pour laisser à part la *Puissance des Ténèbres*, c'est avec Ibsen et Hauptmann qu'il faut ranger l'auteur de *l'Intruse*. Il a renouvelé, presque à l'égal du dramaturge norvégien, l'effroi tragique et l'idée de la destinée, et il a su autant que Hauptmann donner une force véhémente au lyrisme dramatique.



Il n'est à regretter que le défaut de simplicité en ce théâtre si personnel et si élevé de M. Maeterlinck. Autant les dernières œuvres de l'auteur, de *l'Intruse* ont une conception sereine et élevée, autant leur verbe est envahi, étouffé, démoralisé, par des flots de poésie, par de belles cadences, par des phrases musicales et choisies.

L'auteur de *Monna Vanna* est trop poète, et ses inventions dramatiques se refroidissent dans le lyrisme. Ayant le don des belles choses, il en abuse aux dépens de la vérité et de l'action. Il s'éloigne de plus en plus de la sobriété, de la tension toujours égale, de la concentration poignante, de cette vérité véhémente du dialogue qui fait de *Rosmersholm* et de toutes les œuvres d'Ibsen autant de chefs-d'œuvre.

Le poète nuit à l'auteur dramatique, le domine et trop souvent finit par le submerger. Dans des petites pièces comme *l'Intérieur*, où le sujet tient à une impression d'effroi, à un seul effet de terreur, dans ces actes si courts qui ressemblent, je l'ai déjà dit, à des cauchemars, la saturation lyrique ne gâte pas trop l'action.

Mais dans des pièces plus longues et plus humaines, comme *Aglavaine et Selysette* et *Monna Vanna*, on regrette vraiment de voir ces excès de poésie gêner et étouffer toute vie dramatique.

Aglavaine et Selysette, malgré la beauté de la donnée principale, traîne dans d'exquises, mais interminables longueurs. A côté des effets admirables qui révèlent le don tragique, on y trouve des dialogues forcément antidramatiques par la tension de leur beauté, par l'abus des images, par une longueur égale et monotone.

Quant à *Monna Vanna*, s'agirait-il de la juger d'après sa seule conception, on la trouverait aussi belle que *Maison de Poupée* ou *Rosmersholm*, tant l'inspiration est noble et le sujet original. Malheureusement les personnages vivent peu dans ce beau drame. Ils parlent un langage trop achevé pour être vrai et si l'œuvre nous charme à la lecture, elle nous fait peu d'impression sur la scène. Monna Vanna et Princivale, Marco et Guido Colonna ont le même parler surchargé de mots sublimes, d'images heureuses, de périodes harmonieuses. Ils semblent débiter un interminable et exquis poème en prose. L'effet, si tragiquement amené pourtant, de la rencontre de Princivale et de Giovanna, la tempête qui s'éveille dans l'esprit de la femme quand elle se voit incomprise par l'être qu'elle aimait et que ses yeux dessillés découvrent soudain la lumière de l'amour véritable, — tant de scènes éminemment dramatiques et originales, s'atténuent et pâlissent par les artifices et l'embellissement du dialogue. Tout nous y paraît parfait, mais rien ne nous émotionne. Ibsen aussi est poète, lui aussi crée des symboles, amène de pareilles subtiles crises de conscience, mais ses personnages parlent simplement, sobrement une langue où se concentrent, palpitantes, la vie et la vérité.

Sur un canevas tragique de premier ordre, un très beau poème en prose, voilà ce qu'est *Monna Vanna*.

II. — Le Penseur

L'œuvre dramatique de M. Maurice Maeterlinck s'inspire du plus intense des pessimismes. Ce n'est que dernièrement, dans *Joyzelle* surtout, que l'auteur consentit enfin à sourire au bonheur et à l'espérance.

Mais déjà *le Trésor des Humbles*, *la Sagesse et la Destinée*, ces livres remplis de douces et graves méditations qui lui valurent l'audience des femmes et des raffinés, nous avaient montré un revirement total dans sa pensée.

Pour n'être pas trop surpris de ce changement, il faut se rappeler que l'esprit n'atteint les vérités négatives que par un effort héroïque et en contrariant ses penchants naturels. Notre être qui

veut durer et nécessite le bonheur tend constamment vers l'illusion et aspire à se recramponner aux mensonges consolants qui nous permettent de vivre et d'espérer. C'est pourquoi on voit tous les révoltés de la pensée, après avoir montré le néant de l'homme et de l'univers, capituler finalement et quand même avec l'optimisme. M. Maeterlinck suivit à son tour cette pente naturelle et invariable. Considérer ainsi le monde comme une vaste région de ténèbres où s'exerce le jeu de la mort et du destin, il s'en effraya enfin un jour.

Il voulut s'arracher à ce songe pénible et percevoir un soupçon d'aurore dans cette nuit sans fin. Après nous avoir inspiré le désespoir, il désira nous récompenser par une illusion et une consolation.

Il en vint à regretter les anciennes croyances, ce mystère et cet inconnu que la science moderne a définitivement écartés. Ces fantômes et ces ombres étaient par excellence, nous dit-il, « l'élément de beauté et de grandeur de toutes nos illusions, la force cachée qui élevait nos paroles au-dessus des paroles de la vie ordinaire et le poète semblait grand et profond en proportion de la forme plus ou moins triomphante, de la place plus ou moins prépondérante qu'il savait donner à ses incertitudes, belles ou effrayantes, pacifiques ou hostiles, tragiques ou consolatrices ».

C'est par des raisons d'artiste qu'il commença de sourire à la croyance et à l'espoir. Sans cette idée du divin qui « préside, juge et domine les êtres et les choses, l'œuvre d'art, surtout l'œuvre dramatique, lui parut dépoétisée, inféconde et vaine. « Le poète dramatique doit nous montrer sous quelle forme, dans quelles conditions, d'après quelle loi, à quelle fin agissent sur nos destinées les puissances supérieures, les influences inintelligibles, les principes infinis dont, en tant que poète, il est persuadé que l'univers est plein. »

C'est pourquoi il voulut remplacer à tout prix, renouveler « cet ancien infini qui se mêlait aux actions des hommes ». Il croyait faire œuvre de vie, et surtout œuvre de consolation et d'utilité, car il était noblement persuadé qu'on doit aider les hommes et leur donner de hautes raisons de vivre.

« Je ne crois pas qu'un poème doive sacrifier sa beauté à un enseignement moral, mais si tout en ne perdant rien de ce qui l'orne au dedans comme au dehors, il nous mène à des vérités aussi admissibles, mais plus encourageantes que la vérité qui ne mène à rien, il aura l'avantage d'accomplir un double devoir incertain. Chantons durant des siècles la vanité de vivre et la force

invincible du néant et de la mort ; nous faisons passer sous nos yeux des tristesses qui deviendront plus monotones à mesure qu'elles s'approcheront davantage de la dernière vérité. Essayons au contraire de varier l'apparence de l'inconnu qui nous entoure, et d'y découvrir une raison nouvelle de vivre et de persévérer, nous y gagnerons du moins d'alterner nos tristesses en les mêlant d'espoirs qui s'éteignent et se rallument. »

C'est alors que M. Maeterlinck, qui demeurait tout de même trop avisé et trop intelligent pour revenir sur ses pas et accepter les vieux mensonges, se tourna vers le mysticisme, ce refuge commun de tous les incroyants passionnés.

Son état d'âme à cette époque était l'état d'âme des derniers Alexandrins qu'il cite volontiers et qu'il aime, de Plotin, de Porphyre, de Proclus. Ainsi que ces esprits graves de l'hellénisme, qui ne pouvaient plus croire aux divinités trop caduques et qui voulaient les relever par le mystère, les anoblir par la raison, et trouver dans les sources profondes de l'être les origines de la fatalité et le reflet du divin, M. Maeterlinck se pencha sur l'inconscient, s'abîma dans le mystère de l'âme et de la destinée.

Nous ne pouvons, en somme, adorer que ce qui reste inconnu. La science moderne, en nous éclairant et nous expliquant l'univers, nous défendit d'y abriter des dieux. La seule chose qu'elle nous laisse mystérieuse et raisonnable, c'est notre conscience, le mystère de l'âme, l'hôte invisible qui gît en nous et nous fait agir et nous fait vivre. Ce qui reste encore de plus énigmatique pour l'homme, c'est l'homme lui-même. M. Maeterlinck voulut chérir le secret des consciences humaines et, depuis lors, ses essais philosophiques, ses méditations, exaltent l'âme et se prosternent devant ses mystères.

Il croit que la prochaine grande étape de la science, que l'immense conquête de l'avenir sera la révélation profonde de l'âme. Jusqu'ici nous n'avons fait que vivre à côté de la connaissance réelle. Nous nous sommes contentés d'une existence lourde et matérielle, d'une conscience extérieure qui ne faisait qu'effleurer l'âme. Nous avons ignoré et ignorons encore nos trésors intérieurs, les mobiles cachés de nos actes, les harmonies de nos pensées et de notre destinée. Il y a toute une foule de mystères que nous pressentons sans pouvoir les expliquer et qui se perdent dans l'inconnu.

M. Maeterlinck croit que l'âme, ainsi qu'Emerson le disait, « est supérieure à ce qu'on peut savoir d'elle et plus sage qu'aucune de ses œuvres ». C'est pourquoi il se consacra à sonder autant que

possible son secret, interrogeant avec une pénétration admirable le silence, tâchant de démêler les lois de la destinée, allant jusqu'aux racines troubles et mystérieuses de la vie inconsciente.

Malheureusement on ne peut parler de ces régions imprécises et crépusculaires, interdites en quelque sorte à notre compréhension, qu'avec de pauvres mots trop précis et trop clairs.

« Ces mots, ainsi qu'il le dit lui-même, ont été inventés pour les usages ordinaires de la vie et ils sont malheureux, inquiets et étonnés, comme des vagabonds autour d'un trône lorsque de temps en temps quelque âme royale les mène ailleurs. » C'est à cause de cela que l'auteur du *Trésor des Humbles* ne fut pas toujours trop clair en parlant des choses qui se refusent à la clarté. Mais étant poète et sachant le secret de se faire suggestif, il parvint à trouver des harmonies troublantes, des lumières discrètes et, à force d'une rare pénétration, avec un sens aigu de la psychologie humaine, il sut reculer les limites de l'inconnu et nous permit de voir les couches lointaines et merveilleuses de notre âme où gisent, ainsi que dans le fond des océans, tout un monde obscur et plein de mystère, tout un trésor de puissances occultes et dormantes.

Il ne fait en substance, si vous le voulez, que raviver délicatement des choses très anciennes qu'Emerson et Novalis, que les vieux Alexandrins et les nouveaux préraphaélites, que les admirables mystiques du moyen âge tentèrent déjà d'exprimer par l'image ou la méditation. Mais il comprit tout cela avec une grande entente de la science et de la conscience modernes, il sut leur donner une grande force de suggestion, il habilla ses essais d'un voile de poésie si ténu et si approprié que nous ne trouvons rien parmi les manifestations de la pensée et de l'art modernes à leur comparer.

Il y a dans le *Trésor des Humbles* des pages sur le silence et sur le tragique quotidien, sur le réveil de l'âme, où M. Maeterlinck croit percevoir « le murmure de Dieu qui va nous révéler l'avenir » ; il y a des pages sur la *vie profonde*, la *bonté invisible*, la *beauté intérieure*, qui sont dans leur genre des chefs-d'œuvre. Et l'on peut en dire autant de maints essais du *Temple enseveli*, du *Double jardin* et de la *Vie des Abeiles*, de *l'Intelligence des Fleurs*, ces deux livres lyriques et profonds, où l'auteur sut donner une conscience et prêta même sa pensée de mystique aux parterres diaprés et aux essaims bourdonnants. S'initiant de la sorte aux méditations et aux joies ineffables des mystiques, M. Maeterlinck retrouva, comme par miracle, non seu-

lement la sérénité, mais un art, une morale et presque une religion nouvelles.

A interroger l'âme, il se pénétra de la grandeur de l'inconscient. Au bout de toutes ses méditations, il retrouvait la divinité redoutable des anciens, la seule que nous n'ayons pu détrôner : la destinée.

Dans un de ses livres récents, il tâcha d'éclairer avec un prudent optimisme l'influence de la sagesse sur la destinée et nous donna, pour ainsi dire, la Bible mystique d'une éducation idéale de notre conscience.

La pensée maîtresse de *La Sagesse et la Destinée* est très claire dans son essence. L'auteur part de l'idée qu'étant hommes, nous avons besoin de bonheur. Sans avoir encore aucune donnée scientifique pour lire dans l'avenir, il faut cependant à tout prix, et ne serait-ce que d'une manière provisoire, nous fixer sur une morale.

« Est-il vain, nous dit M. Maeterlinck, dans la première page de son livre, de parler de morale, de justice, de bonheur et de tout ce qui s'y rapporte avant l'heure définitive de la science qui peut tout bouleverser ? Peut-être sommes-nous dans des ténèbres provisoires et bien des choses ne se font pas de la même façon dans les ténèbres qu'à la clarté du jour. Néanmoins les événements essentiels de notre vie physique et de notre vie morale ont lieu dans l'ombre aussi nécessairement, aussi complètement que la lumière. Il nous faut vivre en attendant le mot de l'énigme, et c'est en vivant le plus heureusement, le plus noblement que l'on peut, qu'on vivra le plus puissamment et qu'on aura le plus de courage, le plus d'indépendance, le plus de clairvoyance pour le désir et la recherche de la vérité. Et puis, quoi qu'il arrive, le temps consacré à l'étude de nous-mêmes ne sera pas perdu. Quelle que soit la manière dont nous ayons un jour à envisager le monde dont nous faisons partie, il y aura toujours bien plus de sentiments, de passions, de secrets inaltérés, inaltérables, en l'âme humaine, qu'il n'y aura d'étoiles reliées à la terre ou de mystères éclaircis par la science. ».

Après avoir établi ainsi la nécessité des croyances même provisoires, M. Maeterlinck s'applique à chercher les conditions du bonheur.

Il justifie tout d'abord son optimisme en énonçant que nous ne saurions pas « être meilleurs que l'univers » et que, par conséquent, il ne faut pas nous révolter contre lui. La seule amie de notre bonheur, la seule puissance que nous puissions opposer au

destin, c'est la sagesse. Eclairer notre conscience, la faire attentive aux mouvements de notre âme, c'est influencer le destin. Le malheur est une force aveugle, mais qui n'a de prise sur nous que lorsque nous sommes obscurs et dociles et que nous ne savons pas lui opposer la lumière et la sérénité de la connaissance.

Et M. Maeterlinck étudie « l'influence que la sagesse peut avoir sur notre destinée », démontrant tour à tour que « rien n'arrive aux hommes que ce qu'ils veulent qu'il leur arrive », que « notre malheur est toujours de la même nature que nous-même » et que nous ne pouvons, par la seule présence de la sagesse, par l'exercice de la raison, par la connaissance parfaite de notre propre âme et de ses forces, anéantir et paralyser le destin.

Grave d'ailleurs dans son optimisme récent, comme il le fut en son ancien pessimisme, il ne croit pas posséder la vérité et ne nous cache pas qu'il cherche des illusions consolatrices. De même que d'autres par des raisons théologiques, morales ou scientifiques, il tâche par des raisons mystiques à rétablir les vieilles puissances de la justice, de la bonté, de la pureté, de l'amour surtout, et à nous donner une sorte de stoïcisme moderne.

On pourrait lui reprocher des inconséquences, regretter qu'il s'acharne trop à nous trouver des consolations précaires. Il nous est difficile par exemple de le croire, quand il nous dit que la douleur ne frappe et n'agit pas d'une façon identique dans « la maison du juste et celle de l'injuste ».

Quand il regardait d'une façon hagarde et terrifiée l'univers et n'y voyait que désolation et hasard, nous le jugions exagéré et en effet il l'était. Il l'est encore plus maintenant dans son noble, mais chimérique optimisme.

N'importe. M. Maeterlinck fait partie de la noble phalange. Il est avec ceux qui conçoivent l'art et acceptent le mystère de la vie d'une façon généreuse. Quand il parle de ce qu'il y a d'épouvantable dans l'effet simple de vivre, quand il fait entendre « au-dessus des dialogues ordinaires de la raison et des sentiments, le dialogue le plus solennel et ininterrompu de l'être et de sa destinée » et médite sur ce qu'il y a de tragique « dans le pas hésitant d'un être qui s'approche ou s'éloigne de la vérité, de sa beauté ou de son Dieu », il nous fait, en somme, entendre des accents nobles et élevés qui par notre temps deviennent de plus en plus rares et paraissent même s'éteindre.

NICOLAS SÉGUR.

Production, par blessures, de nouvelles céréales

On sait que la théorie des mutations, de M. Hugo de Vries, c'est-à-dire la création brusque de nouvelles espèces qui apparaissent subitement lorsqu'on sème les graines d'échantillons anormaux, est actuellement discutée par tous les naturalistes.

La mutation fait couler des flots d'encre comme autrefois la sélection naturelle de Darwin.

Pour les uns, la mutation joue un rôle considérable et prépondérant dans l'évolution des êtres vivants. C'est à la mutation qu'il faut attribuer tous les changements dans les faunes et les flores successives qui ont habité la surface du globe. L'adaptation au milieu, la sélection naturelle, n'auraient aucune influence sensible.

Pour les autres, la mutation est un phénomène curieux, très rare, connu des horticulteurs depuis Dechesne et Louis de Vilmorin, admirablement étudié et mis en évidence par les belles expériences de M. Hugo de Vries. Mais, jusqu'à présent, ces intéressants changements n'ont été produits que par l'intervention de l'homme. Rien ne prouve que les formes spécifiques varient dans la nature par ce procédé. L'adaptation aux climats divers, la lutte pour l'existence ont une grande action sur la modification de forme et de structure des êtres. Ne serait-il pas excessif de vouloir expliquer par la mutation les changements des faunes et des flores ?

Si nous laissons de côté l'application possible de la théorie des mutations aux phénomènes naturels, il n'en persiste pas moins ce fait indéniable que les mutations existent, réellement, dans des cas déterminés.

Des formes nouvelles, absolument inconnues jusqu'alors, peuvent prendre naissance d'une façon subite, sans transition,

par la germination de graines recueillies sur des individus qui, au milieu des plantes appartenant à une espèce bien définie, présentent quelque anomalie importante.

Ces faits étant bien démontrés grâce aux expériences réalisées depuis plus de vingt-cinq ans par M. de Vries et par les divers savants qui ont expérimenté sur ces questions, quelle est la cause de la mutation ?

Pour M. de Vries, c'est une cause interne et insaisissable qui produit les anomalies, c'est sous l'action d'une mutabilité périodique et se produisant rarement que, tout à coup, un individu devient anormal, modifie, par suite, sa nutrition et peut alors produire des graines formant des plantes à caractères nouveaux.

Une mutation qui est due à une mutabilité, cela fait penser à l'opium qui procure le sommeil parce qu'il a une vertu dormitive ! Ce n'est pourtant pas là le fond de la pensée de M. de Vries. Son hypothèse consiste à admettre une tendance interne à la variation, une accumulation de caractères latents qui peuvent tout à coup se révéler.

Mais voici que les découvertes de M. Blaringhem viennent nous montrer quelque chose de plus tangible.

Les causes de mutation peuvent être multiples. On peut imaginer bien des causes extérieures capables de provoquer des anomalies. Or, dans les expériences de M. Blaringhem, le déterminisme est parfait. C'est en produisant des sections en travers, des fentes en long pour blesser la plante, ou en la tordant sur elle-même qu'il provoque l'apparition d'anomalies, et dans la descendance de ces individus anormaux, il peut apparaître de nouvelles espèces. Ce qui est même particulièrement intéressant, c'est que certaines de ces espèces nouvelles, se maintenant semblables à elles-mêmes, dans tous les semis, sont du plus grand intérêt pratique au point de vue agricole.

J'ai suivi de près les recherches de M. Blaringhem, je sais avec quels soins et quelle précision il opère. C'est pourquoi je puis rendre compte de ses travaux autrement que par la lecture des Mémoires qu'il a publiés.

L'œuvre entreprise par M. Blaringhem est considérable et intéressera la culture de nos principales céréales. Mais je ne prendrai qu'un exemple, parmi ces recherches nombreuses, celui qui concerne le maïs.

Les expériences de l'auteur ont été faites à Locon (Pas-de-Calais) pour la culture isolée des porte-graines et les cultures de contrôle ont été établies aux environs de Paris.

***

Disons d'abord, en quelques mots, de quelle manière ont été exécutées les mutilations qui provoquent les anomalies, futures mères des formes nouvelles.

C'est à l'époque où la croissance du maïs est le plus rapide que ces mutilations produisent le plus grand résultat, c'est-à-dire environ 50 jours après le semis. Ou la plante meurt à la suite de la blessure, ou elle produit de nombreux rejets, et c'est alors, parmi ces rejets, qu'on observe des plantes anormales.

Les sections transversales sont faites sur les tiges à 1, 2 ou 3 centimètres au-dessus du sol, au premier nœud qui ne présente pas de racines adventives. Pour pratiquer une blessure longitudinale, on prend un scalpel bien effilé qu'on enfonce complètement, à travers la tige, à une hauteur de 3 à 5 centimètres au-dessus du sol, puis on coupe la tige en la séparant en deux parties égales ; enfin, on rapproche les deux moitiés à l'aide d'un fil de coton. Pour exécuter une torsion, on maintient la base de la tige avec la main droite, tandis que la main gauche, placée quatre entre-nœuds plus haut, tord la tige en lui faisant décrire un tour de cercle complet.

Ces divers modes de mutilation, dans les cas nombreux où ils n'ont pas eu pour effet la mort pure et simple de la plante, ont donné lieu à des rejets qui se sont développés et ont ordinairement fleuri.

Les individus anormaux obtenus peuvent être classés en trois catégories principales. On sait que, normalement, le maïs est une graminée qui a des fleurs de deux sortes : les unes, terminales, sont les fleurs mâles groupées en épis rameux ; les autres, latérales, sont des fleurs femelles en épis simples.

Or, l'un des effets les plus curieux de la modification de nutrition amenée par les mutilations, est de changer la sexualité des fleurs. C'est ainsi que les rejets provenant des pieds blessés peuvent offrir : 1° des inflorescences rameuses à rameaux à la fois mâles et femelles (type A) ; 2° des inflorescences ramifiées uniquement femelles (type B) ; 3° des inflorescences uniquement femelles et non ramifiées (type C).

Ce phénomène du changement de sexe des fleurs à la suite

de blessures (de traumatisme, comme disent les savants, pour être moins facilement compris) avait déjà été signalé dans quelques cas particuliers.

« Les habitants des oasis du Sud-Algérien, dit M. Davaul, admettent que l'homme peut intervenir pour changer le sexe d'un palmier. Le procédé consiste à déchirer toutes les feuilles des pieds âgés de 2 ou 3 ans, de façon que la nervure médiane soit fendue en deux depuis le milieu jusque la gaine foliaire... Dans le Souf, l'opération est d'application courante. L'époque la plus favorable est la fin de l'hiver. On ne peut guère compter sur une réussite de plus de 50 p. 100, et les fruits des dattiers ayant subi cette opération restent de qualité inférieure. »

Toutefois, ces résultats ont été contestés et aucune expérience précise ne les a démontrés. Il n'en est pas de même pour le papayer que M. Bordage a soumis, dans l'île de la Réunion, à une expérimentation bien conduite.

Le papayer est un arbre dioïque : certains pieds ont toutes leurs fleurs mâles, les autres pieds ont toutes leurs fleurs femelles. C'est un accident arrivé à un jeune papayer qui donna l'idée à M. Bordage de tenter des expériences sur cet arbre.

« Un jeune papayer mâle ayant eu, au moment où il allait fleurir, l'extrémité de sa tige cassée net accidentellement, deux bourgeons se développèrent et donnèrent des fleurs femelles qui furent suivies de fruits. » M. Bordage reproduisit le fait par expérience et constata que le changement de sexe des fleurs se produisait d'autant mieux que la mutilation était pratiquée au moment où l'arbre jeune, devant fleurir la première année de son existence, est au maximum de croissance.

Le changement brusque de nutrition, avant la détermination du sexe des fleurs non encore formées, a sans doute pour effet de faciliter la production de fleurs femelles au lieu de fleurs mâles.



Mais revenons aux recherches de M. Blaringhem sur le maïs.

Pour préciser, prenons comme exemple une des lignées qu'il appelle famille. Cette famille a pour origine un seul individu, provenant d'un rejet obtenu après une mutilation faite en 1902. L'individu blessé avait donné 28 rejets sur lesquels 20 étaient des plantes anormales. L'un de ces derniers, isolé, a donné des graines qui, semées, ont produit : des maïs à inflorescence fas-

ciées, c'est-à-dire irrégulièrement cohérentes entre elles ; des maïs à tiges naturellement tordues sur elles-mêmes ; des maïs à feuilles tubulées, ayant pris la forme de gobelets allongés, comme les feuilles des célèbres népenthès ; des maïs à feuilles panachées ; des maïs à feuilles rouges ; enfin des maïs à fleurs hermaphrodites, la même fleur ayant étamines et pistil, ce qui ne s'observe jamais dans le maïs normal.

Toutes ces variétés ont été suivies avec un soin minutieux dans leur descendance. La dernière, seule, a fourni une forme spécifique nouvelle se maintenant complètement par hérédité, donnant cent pour cent de la même forme, par semis. M. Blaringhem la désigne sous le nom de *pseudo-androgyna*.

Voilà donc, pour la première fois, l'apparition d'une nouvelle espèce créée par la blessure qui a été faite volontairement et systématiquement sur le pied initial, origine unique de la famille, d'où provient cette forme fixée. C'est déjà un fait capital ; toutefois celui-ci, en particulier, n'a pas d'application pratique, car le maïs *pseudo-androgyna* ne forme pas de nombreux grains.

Mais dans d'autres lignées ou familles ayant pour origine, soit des types blessés ayant produit une anomalie du type C que j'ai indiqué plus haut, soit une anomalie du type A, M. Blaringhem a pu créer deux autres nouvelles espèces de maïs qui intéressent d'une manière toute spéciale la culture de cette céréale aux environs de Paris, dans le nord de la France, et même, en général, dans les contrées septentrionales.

L'une de ces nouvelles formes est le maïs que l'auteur nomme *semi-præcox*, et qui mûrit parfaitement ses grains vers le 15 septembre aux environs de Paris, dans une région où, comme on sait, le maïs ne peut être cultivé que comme fourrage.

L'autre forme nouvelle, nommée *præcox*, par M. Blaringhem, est encore plus précieuse pour l'agriculture. Elle a des grains plus petits que ceux de l'espèce précédente, mais très riches en fécule. Le maïs *præcox* mûrit au 15 août, dans la partie septentrionale de la France, et d'une manière générale peut être utilisé dans le nord de l'Europe.

On connaît bien, il est vrai, des variétés précoces de maïs comme celles dénommées « maïs cinquantaine » ou « maïs quarantin », mais ces variétés sont à grains plus petits et surtout cornés, non féculents, inutilisables pour la nourriture des volailles.

Voilà donc deux espèces agricoles, entièrement nouvelles,

ayant des qualités que n'offre aucune variété uniforme de maïs, et qui sont obtenues expérimentalement par une mutation dont la cause est absolument déterminée.

Ce sont là des exemples frappants, pris au milieu de l'ensemble de ces belles recherches, et il faut féliciter M. Blaringhem d'avoir su déduire de ses remarquables études théoriques des conséquences pratiques si importantes.



Au point de vue de la théorie de la mutation, dont toute cause visible et extérieure devait rester inconnue, d'après l'idée de M. de Vries, il faut constater ici que par les blessures on obtient des phénomènes qui ont exactement tous les caractères que M. de Vries a assignés à la mutation, telle qu'il l'a réalisée lui-même, en profitant d'anomalies spontanées.

Ces caractères sont : 1° la variation brusque ; 2° la forme obtenue ayant acquis une hérédité absolue ; 3° des formes latérales produisant des variétés.

Tous ces caractères sont réunis dans les exemples que je viens de citer, et les trois espèces de maïs (dont deux sont précieuses pour l'agriculture) ont acquis des formes fixes avec une hérédité de cent pour cent.

On peut en conclure que des blessures ou des mutilations violentes sont une des causes qui déterminent ce que les agriculteurs désignent sous le nom d' « affolement » des végétaux ; que la culture rigoureuse et complète des plantes affolées permet l'acquisition de nouvelles variétés et de nouvelles espèces stables.



Sans quitter l'exemple du maïs, je signalerai encore d'autres expériences de M. Blaringhem qui offrent un grand intérêt théorique et qui révèlent, d'une manière originale, le point de départ de cette céréale.

Certaines mutilations, produites sur des maïs cultivés, ont donné naissance à des variétés instables nommées *canina*, qui présentaient des épis fructifiés à épis dissociés et non condensés en une masse compacte comme les épis ordinaires du maïs.

Quelques-unes de ces formes rappellent la graminée sauvage du Mexique désignée sous le nom d'*Euchlæna mexicana* et qu'on doit

considérer comme la plante dont tous les maïs cultivés tirent leur origine.

Or, dans l'*Euchlæna*, dans cette plante sauvage, les ramifications de l'épi femelle sont parfaitement distinctes ; dans le maïs *canina*, ces épis sont plus réunis, déjà fasciés ; ils sont complètement fasciés dans les maïs cultivés ordinaires.

Le maïs, tel que nous le connaissons, n'est donc qu'une forme fasciée, monstrueuse si l'on veut, comparable au chou-fleur, et dérivée depuis des siècles de l'espèce spontanée du Mexique.

Si l'on compare le maïs ordinaire au chou-fleur, on peut comparer sa forme instable *canina* à certains choux en partie fasciés et instables aussi ; on peut comparer l'espèce sauvage, l'*Euchlæna*, au chou sauvage qu'on trouve sur les falaises de la Manche.



Il est à remarquer que toutes les fois qu'il se fait dans les sciences de la nature une découverte importante, beaucoup de savants sont tentés de s'en servir pour soulever le monde.

Les importantes expériences dues à de Vries, à Nilsson, enfin celles de Blaringhem qui trouve une des causes des anomalies et peut pour ainsi dire les produire à volonté, étant publiées aussitôt, il n'y a plus que mutation, et tout le reste n'a pas d'importance.

On est tout près de conclure que, dans la nature, ce sont les plantes broutées par les gazelles et par les chamois, au moment où leurs tiges sont en pleine croissance, qui ont produit toutes les espèces nouvelles ; que dans la culture, les hommes, en coupant, en taillant, en blessant un certain nombre de plantes sauvages en ont tiré toutes nos céréales, tous nos légumes, toutes les plantes cultivées.

N'exagérons pas, nous irions peut-être jusqu'à penser que des animaux mutilés sont les générateurs des espèces nouvelles et que l'ancêtre d'un singe, blessé dans un combat, a produit une mutation brusque d'où est sorti le premier homme !

Contentons-nous des faits positifs démontrés par les expériences nouvelles et des remarquables applications pratiques qui en résultent pour l'agriculture, ce sera déjà très beau.

GASTON BONNIER,
de l'Académie des sciences.

LA NAISSANCE DU BOUDDHA

(Pièce en un acte, en vers)

PERSONNAGES

SOUDDHODANA, roi des Sakyas, chef de la maison des Gautamides.
SIDDHARTHA, son fils nouveau-né.
ASITA, ascète centenaire.
SERIVA, vieux brahmane, premier ministre du roi.
VIÇVAMITRA, jeune brahmane.
UN VIEUX PRINCE du sang royal.
UN JEUNE PRINCE du sang royal.
CHOKRA, serviteur du roi.
MAYA-DEVI, principale épouse du roi.
GAUTAMI, sœur du roi.

Brahmanes, nobles, officiers du roi, nourrices du jeune prince, suivantes de la reine, la foule, appartenant aux castes inférieures.

La scène est dans le nord de l'Inde, à Kapila.

Une terrasse du palais. Le fond de la scène est rempli par un parc, vaste océan de verdure d'où émergent de hautes palmes, un entrelacement d'arbres énormes et de souples lianes, toutes chargées de fleurs splendides. L'entrée du palais est à gauche, au premier plan. A droite, au même plan, des arbres séculaires, fleuris de grappes roses, indiquent le commencement d'une allée donnant accès sur la terrasse.

Une foule aux costumes éclatants emplit la scène ; deux sièges royaux, vides, en occupent le milieu. Sur la gauche, les brahmanes sont rangés en arc de cercle jusqu'à l'entrée du palais ; de l'autre côté, les nobles forment un groupe semblable. Les hommes de castes inférieures sont massés en arrière des sièges royaux. Parmi eux il y en a de très bruns et de tout à fait noirs ; les autres personnages ont le teint blanc ou bronzé.

Tous s'inclinent profondément quand le roi entre, suivi par ses officiers. Souddhodana, après les premiers saluts, s'adresse d'abord à Sériva, puis à tous les brahmanes, ensuite aux nobles ou guerriers, enfin aux hommes des autres castes. Debout au milieu de la scène, il parle avec une fièvre joyeuse.

SCENE I

LE ROI, SERIVA, VIÇVAMITRA, UN VIEUX PRINCE ET UN JEUNE PRINCE, LA SUITE DU ROI, LES BRAHMANES, LES NOBLES, LA FOULE.

LE ROI.

Je vous salue, amis !

SERIVA.

Salut, maître.

(Tous s'inclinent pour la seconde fois.)

LE ROI.

O brahmane,
Calme et profond esprit d'où ma lumière émane ;
Vous qui scrutez aussi le mystère des trois
Immuables Vêdas ; vous, orgueil de vos rois,
Qui m'entourez d'un cercle ardent de cimeterres ;
Marchands de ma cité, laboureurs de mes terres,
Tous, réjouissez-vous ! De mon cœur radieux
Un cri monte jusqu'à mes lèvres : Gloire aux dieux !
Vous le savez, la plus aimée entre mes reines,
Qui par l'effleurement de ses mains souveraines
A bien des fois chassé la fièvre de vos fronts,
La divine Mâya, que tous nous vénérons,
Pour la première fois, mon peuple, est enfin mère.
Ah ! qu'elle te soit donc plus sacrée et plus chère !
Un fils, pareil au frais lotus épanoui,
Est le fruit précieux de ses entrailles.

SERIVA, pensif.

Oui,
Gloire aux dévas ! Ils ont, par de merveilleux signes,
Attesté leur présence.

VIÇVAMITRA, au roi.

O maître, un vol de cygnes,
De hérons, de paons bleus, fuyant l'Himalaya,
Est venu saluer le doux fils de Mâya.
Sans craindre le regard ni l'approche des hommes,
Ils enchantent les yeux.

UN VIEUX PRINCE (du sang royal).

Fortunés que nous sommes !
A peine fut-il né, le royal Siddhartha,
Qu'un orage de fleurs splendides éclata.
Vous le voyez, ô roi, ces vieux arbres moroses
Eux-mêmes sont parés de tendres grappes roses.

LE ROI.

Amis, dans le palais, lorsque naquit mon fils,
Une brise apporta l'exquise odeur des lis ;
Et les harpes d'argent, sans même être effleurées,
Eurent un chant suave.

UN JEUNE PRINCE (du sang royal).

O Siddhartha, tu crées
Autour de toi la vie, et la joie, et l'amour !
Des aveugles ont vu la lumière du jour ;
Des sourds ont entendu.

SERIVA.

Les dieux sont là, vous dis-je

VIÇVAMITRA.

Comment serait-il né sans gloire et sans prodige,
Celui que notre reine a si longtemps porté ?
Dans les yeux de Mâya, profonde est la clarté.

LE VIEUX PRINCE.

Ses beaux sourcils, loués pour leur grâce infinie,
Ne se froncent jamais.

LE ROI.

Elle est la fleur bénie
Qui parfume tout mon royaume.

LE JEUNE PRINCE.

Elle a ravi
Nos cœurs par sa bonté. Gloire à Mâya-Dévi !

SERIVA, au roi.

Elle a ravi nos cœurs ; et pourtant, pas un être,
Homme ou dieu, ne saurait la contempler, ô maître,
Avec une pensée indigne.

LE ROI.

Sériva,
Puisque tous les bonheurs que mon âme rêva,
Je les ai maintenant, à tous, joie et largesse !
Brahmanes qui buvez le lait de la sagesse,
On vous distribuera des champs et des taureaux.
Vous, je vous armerai d'or fin, ô mes héros.
Je veux que tout captif soit libre, et qu'on nourrisse
Mille pauvres chez moi.

SERIVA, surpris.

Maître...

LE ROI.

C'est mon caprice.

(A quelques-uns de ses officiers).

Vous, faites annoncer partout dans Kapila
Que ma ville doit être en fête ; emplissez-la
D'un bruit joyeux de voix, de conques et de flûtes.
Mais point d'aigres clameurs ni de grossières luttes !
Je veux que chacun montre un visage riant
Comme la lune en fleur éclose à l'Orient.

(Les officiers sortent à droite. Chokra, qui est entré par le même côté tandis que le roi parlait, s'approche alors de lui dans une attitude respectueuse.)

SCENE II

LES MEMES, sauf quelques officiers ; CHOKRA.

LE ROI.

Que veux-tu de nous ?

CHOKRA.

Sire...

LE ROI.

Un serviteur qui m'aime
Aujourd'hui doit chanter d'allégresse. Toi-même,
Ne viens-tu pas aussi de recevoir un fils ?

CHOKRA.

Oui, maître ; un premier-né.

LE ROI.

Ton vieux père, jadis,
Servit le mien. Un jour, svelte et hardi jeune homme,
Ton fils... quel est son nom ?

CHOKRA.

C'est Channa qu'on le nomme,
Sire.

LE ROI.

Eh bien ! ton Channa, quand tu l'auras instruit,
A son tour servira mon fils.

(On entend une rumeur.)

Pourquoi ce bruit ?

CHOKRA.

Entouré par la foule, un vieillard plein de force,
Un rude solitaire au vêtement d'écorce,
Dit qu'il vient de quitter l'Himalaya lointain
Pour prédire au royal enfant tout son destin.

LE ROI.

Il se nomme ?

CHOKRA.

Asita.

(Le roi interroge Sériva du regard.)

SERIVA, s'inclinant.

L'honneur de notre caste.

CHOKRA.

De blancs cheveux nattés couronnent son front vaste.
Sans lassitude, bien qu'il ait plus de cent ans,
Il vint ici pieds nus.

LE ROI.

Je l'ai fait trop longtemps
Attendre. Va ; qu'il entre.

(Chokra sort à droite.)

SERIVA, pour lui seul.

Un tel anachorète
Descendre tout à coup de son âpre retraite...
Ah ! cette fois mon cœur se trouble.

(A l'entrée d'Asita, tous s'inclinent avec respect.)

SCENE III

LES MEMES, ASITA.

ASITA.

Sois béni,
Seigneur des Sakyas.

LE ROI.

Vénérable mouni,
Par respect de ton âge et de ta vie austère,
J'assemble mes deux mains en coupe.
(Il courbe la tête en rapprochant ses deux mains.)

ASITA.

Un solitaire
Qui, depuis quarante ans, médite au fond des bois
Sans troubler leur pieux silence par sa voix
N'aime point à quitter pour des raisons futiles
L'ombre où, frôlant son corps, glissent les doux reptiles.
Sous les grands arbres qui jadis m'ont accueilli,
Haute comme un palmier, une source a jailli,
Présageant une eau fraîche aux innombrables âmes
Que la douleur étreint dans un cercle de flammes.
Alors je suis venu.

LE ROI.

Ton langage est voilé.

ASITA.

Si le prince qui m'a fortement appelé,
Sans parole, à travers les champs de la distance,
Plus tard reste au palais, sa splendide existence
Ne s'écoulera point sans qu'il ait ébloui
Les quatre continents, orgueilleux d'être à lui.
Il ne domptera pas les peuples par la verge.
La terre l'aimera d'amour, comme une vierge.
Tous les rois lui diront en ployant les genoux :
« Vous étiez attendu, seigneur ; régnez sur nous. »

LE ROI.

Mon fils ! Oh ! quel trésor Mâya portait en elle !

ASITA.

Mais, s'il fuit tout à coup la maison paternelle,
Il sera — pour guérir ce qui souffre — un Bouddha.
(Tous se regardent avec stupeur.)

SERIVA, ironique.

J'entends sonner un nom rare dans le Vêda.

ASITA.

Rare ? N'en doute point, brahmane. Un nom suprême.

LE ROI, *plein de trouble.*

Qu'est-ce donc qu'un Bouddha ?

ASITA.

Celui qui par lui-même
Retrouve le sentier des purs Bouddhas anciens,
Dans leurs vestiges met résolument les siens,
Et, comme en d'autres jours ses glorieux ancêtres,
Guide la caravane anxieuse des êtres
Vers la ville, perdue entre les bleus sommets,
Où Naissance, Douleur et Mort n'entrent jamais.

SERIVA, *avec une colère mal contenue.*

On ne voit pas souvent paraître, ô solitaire,
Un de ces merveilleux personnages.

ASITA.

La terre
Peut languir des milliers de siècles sans en voir.
Isolés, quelques saints pratiquent le devoir :
Héroïsme, douleur, chasteté, patience,
Bien qu'ils n'aient pas atteint la parfaite science.
Par leur exemple seul ils enseignent la loi.
Chacun d'eux, lorsqu'il meurt, n'a délivré que soi.

SERIVA, *de plus en plus véhément.*

Richi, quelle parole insensée as-tu dite ?
La science et la loi, sans fin je les médite.
Celui dont tu pressens les sublimes desseins
Ne s'incline-t-il pas devant nos livres saints ?

ASITA, *très calme.*

La mer, en déferlant sur une plage nue,
S'incline-t-elle, ami, devant l'eau contenue
Dans la trace d'un buffle ? et faut-il à présent
Qu'un ciel plein d'astres rende hommage au ver-luisant ?

SERIVA.

Sais-tu bien, pour railler ainsi le noble livre,
Qu'il est partout des dieux ?

ASITA, éperdu d'enthousiasme.

Dieux dont l'esprit m'enivre,
Vous chantez maintenant dans le céleste lieu,
Que le Béni pour vous, rois du monde, est un dieu !
Sans votre aide, pendant des millions d'années,
Puissamment il forgea ses pures destinées,
L'être compatissant aux misères de tous ;
Ensuite il attendit son heure parmi vous ;
Et, pour sauver les dieux, les hommes et les bêtes,
Il vient d'abandonner la splendeur de vos fêtes.
Après qu'il vous eut dit de sa paisible voix :
« Dieux, je vais m'incarner pour la dernière fois »,
Vos portes de rubis s'ouvrirent toutes grandes ;
Plein de grâce, il reçut vos suprêmes offrandes ;
Et, par un doux chemin qu'avait orné Vishnou,
Calme, il partit, ayant des fleurs jusqu'au genou...

SERIVA, au roi.

Ses blasphèmes, seigneur, savent-ils donc vous plaire ?

ASITA, montrant Sériva.

Regarde, ô roi, son cou gonflé par la colère.
L'esprit possède-t-il la sainte Vérité,
Quand la haine est au cœur ?

LE ROI, à Sériva.

Ne sois plus irrité.
Il parle de mon fils, brahmane ; il est mon hôte ;
Si contre les dévas il commit une faute,
Je ne le saurai point.

ASITA.

Tu parles noblement.
N'attristons pas ce jour, et daigne, roi clément,
Me laisser voir celui qui maintenant sommeille.
Le pur souffle exhalé de sa bouche vermeille
Nous apaisera tous.

LE ROI, à l'un de ses officiers.

Que ma sœur Gautami
Dans ses bras, lentement, nous l'apporte endormi.

(L'officier entre dans le palais.)

ASITA.

O roi, plus qu'un trésor immense au misérable,
Plus qu'à son jeune époux l'épouse désirable,
Plus qu'au père enivré de joie un premier-né,
Que l'onction royale au prince fortuné,
Que la paix, obtenue après bien des épreuves,
Au richi calme et pur comme l'eau des grands fleuves,
L'aspect du radieux enfant me sera doux.

(Gautami, portant Siddhartha endormi, sort lentement du palais. Elle est suivie par les nourrices de l'enfant. Le roi marche à sa rencontre et l'accompagne ensuite jusqu'à l'un des deux sièges, celui qui est à droite. Les autres personnages s'inclinent avec respect, Siddhartha restera endormi jusqu'à la fin.

SCENE IV

LES MEMES, GAUTAMI, SIDDHARTHA, LES NOURRICES.

LE ROI.

Prenez bien garde. Là, ma sœur : asseyez-vous.
(Il aide Gautami à s'asseoir.)

ASITA, tourné vers l'enfant.

Etre en qui je pressens le vrai sauveur des êtres,
Maître qui rediras la parole des Maîtres,
Des sourds ont retrouvé l'ouïe, ô fils de roi,
Pour prêter une oreille attentive à ta loi ;
Des aveugles ont vu pour contempler ta gloire ;
Des fous ont brusquement retrouvé la mémoire ;
Ils cherchent dans la nuit de leur âme un trésor,
Comme s'ils voyaient poindre au loin la lampe d'or
Qui va briller dans leurs ténèbres douloureuses !
(Il s'agenouille.)
Inclinant vers le sol ma face aux tempes creuses,
Moi, que dans peu de jours les herbes couvriront,
Je salue humblement tes pieds avec mon front.

(Il s'incline presque jusqu'à terre. Tous, agenouillés, imitent son mouvement, sauf le roi et les brahmanes.)

LE ROI.

Fils en qui j'ose à peine entrevoir mon image,
Reçois, après celui de l'ascète, l'hommage,
Moins précieux, du roi puissant qui t'engendra.
(Il se prosterne à son tour ; les brahmanes l'imitent.)

LE VIEUX PRINCE (du sang royal).

Je vois Brahma prier dans l'ombre avec Indra.

(Peu après le roi et Asita se relèvent, imités par les brahmanes et par les nobles.)

LE ROI, à la foule.

Amis, relevez-vous.
(Regardant Asita).
Pourquoi ces yeux humides ?
Mon royal Siddhartha, l'espoir des Gautamides,
Serait-il menacé par un grave péril ?
Des larmes ont mouillé ton visage viril.

ASITA.

Ce n'est pas sur l'enfant, mais sur moi que je pleure.
Je ne serai point là, pieux disciple, à l'heure
Où le Sage, arrachant aux yeux leur voile épais,
Rendra visible enfin la Cité de la paix !
N'ayant pas mérité de suivre le doux Maître,
Plusieurs fois, je le sais, il me faudra renaître.

LE ROI.

Que ton langage, ô saint richi, soit clair et franc.
Ce jeune prince, fleur divine de mon sang,
Doit-il régner, monarque absolu, sur la terre,
Ou bien s'enfuira-t-il pour vivre solitaire ?

ASITA.

Il fuira la splendeur joyeuse de ta cour
Si, n'ayant pas trente ans, il aperçoit un jour,
Malgré ta vigilance à toute heure inquiète,
Un vieillard, un malade, un cadavre, un ascète.

LE ROI.

Ah ! comment parviendrai-je à conjurer le sort ?

ASITA.

Cache-lui la Douleur, la Vieillesse et la Mort.

LE ROI.

Le puis-je ?

ASITA.

Crains aussi, dans ta folle tendresse,
Que devant lui l'ascète imprévu ne se dresse.

LE ROI, consterné.

Douleur, Vieillesse, Mort...

SERIVA.

Maître, si vous veillez,
Tous les peuples du monde, un jour, émerveillés,
Béniront Siddhartha, leur monarque invincible !

LE ROI.

Le garder ignorant de tout, est-ce possible ?

SERIVA.

Ne désespérez pas, maître. Puisque je dois
Un exemple, j'irai, demain, vers les grands bois,
Pour attendre la mort, seul, dans leur ombre auguste.

LE ROI.

Toi ?

SERIVA.

Ma barbe est de neige, ô roi.

LE ROI.

Toi, si robuste ?
Brahmane, je te veux pour veiller sans répit.

SERIVA.

L'enfant verrait bientôt un vieillard décrépit.
Viçvamitra, seigneur, peut tenir mon office.
Je partirai dès l'aube.

LE ROI.

O noble sacrifice !

ASITA.

Aussi noble que vain.

LE ROI.

Je t'admire, mouni ;
Tu t'es acquis sans doute un mérite infini ;
Mais tu ne peux avoir des entrailles de père.
Je veux garder mon fils, et, malgré tout, j'espère.

ASITA.

Le donner librement au monde serait grand.

LE ROI.

Mais s'il fuit la maison, richi, pour vivre errant,
Songes-tu que le cœur de sa mère bénie
Peut en être brisé ?

ASITA, *se troublant.*

Sa mère ?

LE ROI.

L'agonie
Lui serait moins cruelle, ami, que ce départ.

ASITA.

Sa mère ?

LE ROI, *troublé aussi.*

Oui. Qu'as-tu donc ?

ASITA, *à demi-voix.*

Ah ! si jeune...

LE ROI, *avec angoisse.*

Vieillard,
Pourquoi te troubles-tu ?

ASITA.

Respecte mon silence.

LE ROI.

Non, parle : je le veux !

ASITA.

Malgré ta vigilance,
Le jeune prince, un jour, fuira vers la forêt.

Ah ! le cœur de Mâya, certes, se briserait
Alors de désespoir, si...

(Il s'arrête.)

LE ROI, haletant.

Parle donc !

LE VIEUX PRINCE.

La reine !

(Mâya-Dévi, livide et défaillante, sort du palais. Deux de ses femmes la soutiennent ; d'autres la suivent. Le roi se retourne, terrifié ; tous les visages expriment la stupeur ou l'angoisse.)

SCENE V

LES MEMES, MAYA-DEVI ET SES SUIVANTES.

LE ROI.

Mâya, que faites-vous ?

MAYA-DEVI.

Sire, un esprit m'entraîne,
Et je marche vers mon destin...

(On la conduit jusqu'au siège resté vide. Elle s'y assoit, et, penchée vers Siddhartha, le contemple longuement. Un silence. Portant ses regards autour d'elle, la reine dit :)

Vous vous taisez ?

(Une pause très courte.)

Vous parliez entre vous de tendres cœurs brisés.
La séparation est une chose affreuse.
Ah ! pire que la mort !

ASITA, avec une douceur profonde.

Je vous dis bienheureuse,
Car vous avez porté, reine, un dieu pour les dieux,
Pour nous tous un sauveur miséricordieux.

MAYA-DEVI.

Heureuse aussi, vieillard, car je mourrai sereine.

(Au Roi).

Oui, seigneur, dans sept jours je serai morte.

LE ROI.

Reine,
Chassez de votre esprit ce rêve malfaisant !

MAYA-DEVI.

Interrogez l'ascète.

(Tous les regards se sont fixés sur Asita ; long et douloureux silence.)

ASITA, comme se parlant à lui-même.

Hélas ! puis-je à présent
Me taire ?

(A Mâya-Dévi).

Dans un lieu de lumière et d'extase
Vous renaîtrez, Mâya.

LE ROI.

Dieux !

(Il cache son visage dans ses mains.)

ASITA, tout à sa pensée.

Le précieux vase
Où l'huile sainte fut contenue un moment
Toujours doit se briser, terre, en te parfumant.

LE ROI, éperdu.

O ma femme ! O mon fils !

(Tourné vers Asita).

Faut-il donc qu'elle meure ?

ASITA.

Il n'est plus parmi nous d'assez pure demeure
Pour celle qui porta l'Etre pur.

MAYA-DEVI.

Mon ami,
Tu dis bien.

(Elle se penche vers Siddhartha et pose un long baiser sur sa joue. Puis, s'étant redressée, elle murmure, après l'avoir contemplé quelques instants :)

Adieu..

(Elle se lève, aidée par ses femmes, et se dirige vers le palais. Ayant fait deux ou trois pas, elle se retourne et dit avec une émotion qu'elle tâche de contenir :)

Sois sa mère, Gautami...

(Tandis que de nouveau elle se dirige vers le palais, portée plutôt que soutenue, le roi éclate en sanglots ; Gautami couvre ses yeux de sa main droite ; les autres personnages, tournés vers la reine, s'agenouillent et baissent la tête en pleurant. Rideau.)

MAURICE BOUCHOR.

LE SUCCÈS

M. Gaston Rageot a réuni sous ce titre un certain nombre d'articles de critique littéraire et de critique de littérature dramatique.

Ces articles ont — approximativement — un lien entre eux parce qu'ils ont été écrits, à peu près continuellement, sous l'influence d'une idée unique. Cette idée est celle-ci : que faut-il faire, quand on est critique, pour échapper à l'*impressionnisme*, au *subjectivisme*, pour être « objectif », seule attitude qui soit digne d'un esprit scientifique et, du reste, d'un homme sérieux ?

Il y a un moyen : c'est de se placer au point de vue purement historique et de ne considérer l'œuvre d'art que comme document de l'esprit d'une époque. C'était la méthode de Taine. Mais cette méthode a été si souvent réfutée et si complètement, notamment par ce seul argument : « Si l'œuvre est le produit direct d'une race, d'un milieu et d'un moment, comment se fait-il que le critique armé de cette méthode ne puisse jamais être que prophète du passé et ne puisse jamais annoncer, ce qui devrait lui être si facile, l'œuvre de demain ? », — que ce procédé, un moment illustre aux mains de Taine, doit être abandonné comme un peu vain et comme infiniment dangereux.

Il y a un autre moyen : c'est de remonter à l'ancien système, lequel peut-être avait du bon, et de juger les œuvres, non d'après l'impression qu'elles font sur vous, mais d'après les lois de l'art, fixes, arrêtées et dominantes. A juger comme cela, on n'est point du tout impressionniste, on n'est point du tout subjectif ; on est objectif au suprême degré.

Oui, mais pour juger ainsi, il faudrait que l'esthétique existât. Or, elle n'existe pas encore. On est en train de la faire. Elle est en devenir. Nos grands-pères avaient la leur et ils jugeaient d'après elle ; mais leur esthétique est morte et celle de l'avenir

n'est pas constituée encore. Il faut attendre qu'elle le soit pour pouvoir être objectif de cette façon-là... Que faire donc pour être objectif ?...

***

Pour moi la question ne se pose pas ; car je ne rougis pas d'être subjectif et je ne vise point à être objectif le moins du monde. Je ne cherche qu'à recevoir l'impression avec impartialité et sans idée préconçue, qu'à me *livrer ;* — puis qu'à analyser cette impression pour l'avoir comme plus nette et plus précise sous mes yeux ; — puis qu'à me donner les raisons de cette impression, qu'à chercher à découvrir pourquoi je la ressens. C'est donc toujours moi que j'analyse, moi modifié par une lecture ou par un spectacle, mais moi toujours. On ne peut pas être plus subjectif.

Je reconnais du reste qu'il se peut parfaitement que cela soit misérable et que l'ambition d'être objectif soit autrement haute et noble et soit du reste légitime.

Comment donc, sans être purement historien et sans être dogmatique, être objectif ? M. Rageot s'est dit qu'il y aurait peut-être un moyen qui serait celui-ci : Ne pas étudier l'œuvre en elle-même, mais, à travers elle, le public qui l'applaudit, se demander non la *valeur de l'œuvre*, non pas plus l'*impression* qu'elle fait sur nous, non pas plus de quoi elle est sortie et quelles sont ses *causes* et de quoi par conséquent elle est le signe ; mais les raisons de son succès, quand elle en a eu, et faire ainsi la psychologie du public et non celle des auteurs, faire ainsi de la « psychologie des peuples » à propos et par le moyen des œuvres populaires.

Ne me demandez pas si cet auteur est bon ou mauvais : je n'en sais rien ; demandez-moi s'il a eu du succès ; car s'il n'en a pas eu il n'est pas de mon gibier ; et ensuite demandez-moi les raisons de son succès, ce qui me forcera à une étude démologique, exercice que j'adore et qui est, on en conviendra, d'un très grand intérêt pour tout le monde. Voilà la critique démologique.

Je ne dis pas sociologique, la sociologie étant l'étude des lois de l'organisation des sociétés, et la critique comprise

comme la comprend M. Rageot n'ayant besoin que de la *description* d'une société à un temps donné.

Voilà donc la critique démologique. Sainte-Beuve y aurait peut-être réussi ; mais avouons-le sans détour — c'est M. Rageot qui parle — il n'avait aucune psychologie ; « il lui manquait une psychologie positive qui pût l'informer des lois générales de l'esprit et lui fournir par comparaison les traits différentiels des esprits auxquels il appliquait son étude » ; il avait de l'information biographique ; mais quoi ? « Sans le secours d'une science psychologique, il y avait à interpréter ces données biographiques la même difficulté que pour l'œuvre elle-même » ; il n'a donc jamais su différencier les esprits et, homme de Port-Royal, homme du XVIIIe siècle, homme de la Révolution et homme du romantisme se confondaient à ses yeux ; il ne pouvait pas en faire la comparaison ; il a prétendu faire des classifications de « familles d'esprits » ; c'est précisément ce qu'il était radicalement incapable de faire, puisque l'instrument psychologique lui manquait ; puisqu'il était aussi peu psychologue qu'on peut l'être, quoique « prince de la finesse et roi de l'intelligence ».

Quoi qu'il en soit de cette appréciation de Sainte-Beuve, que tout le monde jugera la justesse même, Sainte-Beuve est mort et il n'a pas songé à faire de la critique démologique. Il est temps d'en faire, ne fût-ce que pour varier et surtout pour ne pas être subjectif.

Cette critique sera, comme nous avons dit, d'un grand intérêt ; car elle renseignera sur les états d'âme de la nation, de grandes parties, tout au moins, de la nation, et cette méthode fera de la critique une branche importante (ou une racine) de la sociologie elle-même.



Il y a beaucoup de vrai dans ces idées générales de M. Rageot et il est bien certain que l'œuvre et son succès sont choses qui vont ensemble, qui s'éclairent et s'expliquent l'une par l'autre et qu'il ne faut pas dissocier. L'œuvre à immédiat succès est un signe d'un temps, comme aussi l'œuvre à succès en retard est signe d'un temps et même de deux. Le succès du

Cid en 1636 nous révèle l'état d'âme de Paris au moins (et du reste approximativement de la France entière en 1636). Le succès de Stendhal, trente-cinq ans après la publication de *Rouge et Noir*, nous est un bon renseignement et sur 1830, puisqu'une œuvre qui devait être tenue pour un chef-d'œuvre n'a pas été comprise en 1830, et sur 1865, puisque cette même œuvre a « fait fanatisme » en 1865.

Quelques-uns (ceci est en dehors de la question de la *valeur* de l'œuvre d'art et de l'œuvre d'art considérée seulement comme *signe* ; mais permettons-nous cet *excursus*) quelques-uns iront jusqu'à dire que les plus belles œuvres sont celles qui n'ont pas de succès, à la condition que la postérité les repêche ; car il faut être un autre homme pour agir sur une génération avec laquelle on n'a aucun rapport que pour agir sur un génération qui vous inspire, sur laquelle on agit parce qu'elle agit sur vous et qui est votre collaboratrice. On peut dire cela ; cependant comme les grands succès immédiats vont toujours à ce qui est *désiré*, mais *nouveau*, à ce qui est secrètement demandé, mais qui n'a encore été fourni par personne (*Cid*, *Andromaque*, *Rousseau*, *Chateaubriand*), il ne faut pas mépriser le succès en coup de foudre. Il est toujours un signe de force. Reste que la postérité sera toujours le *contrôle* et que, soit qu'elle confirme le succès d'un Chateaubriand, soit qu'elle invente le succès d'un Stendhal, c'est elle qui a toujours le plus sûrement raison. Fin de l'*excursus*. Reprenons.

Donc livre à succès, document inappréciable sur le moment où il paraît ; livre sans succès, œuvre peut-être admirable ; mais document nul sur le moment où il est publié. La critique démologique ne s'appliquera qu'aux œuvres qui ont réussi, pour voir, au travers d'elles, le public même.

* * *

L'inconvénient de cette critique, son danger plutôt, c'est qu'elle a toujours au moins l'air d'attribuer le succès à autre chose qu'au génie ou au talent de l'auteur. Le critique démologique dit seulement à l'auteur : « Je ne m'occupe pas de votre talent ; ce n'est pas de ma chasse, je ne m'occupe que des raisons de votre succès », mais il a toujours l'*air de lui dire :*

« Votre talent n'est pour rien à votre succès et votre succès ne tient pas du tout à votre talent et ne prouve point que vous en ayez. Votre livre était opportun et voilà tout. »

Si le critique démologique est secrètement méchant — et je ne dis point du tout que ce soit le cas de M. Rageot — il peut exercer sa méchanceté impunément, sans qu'on puisse lui en faire le moindre reproche, sous le couvert de sa méthode. J'aurai quelquefois la tentation de me faire critique démologique. Oh ! qu'il ne me soit pas déjà arrivé de l'être, je n'en mets rien en gage.

Ai-je besoin de dire que, Dieu merci, comme tout critique, M. Rageot est souvent infidèle à sa méthode et redevient, comme tout le monde, comme Brunetière, comme Taine, aussi subjectif que M. Jules Lemaître ou que Sainte-Beuve ?

Il est infidèle à sa méthode, d'abord quand il parle, quelque démologique qu'il soit, d'œuvres qui n'ont vraiment pas eu de succès, par exemple des romans de femme, aucune femme, sauf Mme Tinayre, n'ayant eu le succès imposant et décisif, celui qui est un *signe*. Et je ne lui reprocherai nullement cette contradiction, ayant lu ce qu'il a écrit sur ces dames avec le plus grand plaisir et l'ayant trouvé très judicieux, quoique subjectif.

Il est subjectif encore quand, au lieu d'expliquer froidement les raisons du succès de M. Bazin et de M. Prévost, il montre, sans qu'il puisse y avoir la moindre incertitude, qu'il ne les aime pas du tout et quand il les crible d'épigrammes forlongées et barbelées. Il va de soi qu'il ne doit pas y avoir la moindre épigramme dans la critique démologique ni dans toute critique objective, non plus que dans un traité de minéralogie ou dans un atlas géographique. Je vous demande quel rapport il peut y avoir entre la critique démologique et ceci que M. Bazin « a des façons d'ecclésiastique et des allures d'officier de cavalerie » ? Outre que ces choses sont ou paraissent contradictoires, cela n'est pas du tout démologique. — De même, il n'est pas démologique du tout, je crois, d'estimer qu'un succès, un grand succès, peut être affaire de discipline. M. Rageot écrit : « ...après un succès comme celui du *Duel*, de M. Henri Lavedan, qui témoigne, tout de même qu'un roman de René Bazin [que le succès d'un roman de M. Bazin] d'une si surpre-

nante discipline dans la haute clientèle catholique et bourgeoise. » Il n'y a discipline qui tienne. Quand il y a grand succès, il faut qu'il y ait grand talent d'abord et ensuite adaptation réelle, et non de commande, entre la pensée de l'auteur et le sentiment de la foule. Jamais on n'a été ému par discipline pendant cent représentations. On sent ici une animosité personnelle ou une animosité de parti de la part du critique. L'impassibilité scientifique est certainement le souhait ; mais certainement n'est pas le don de M. Rageot.

J'aime mieux son étude sur M. Paul Hervieu, qui est à la fois très scientifique et très subjective dans le meilleur sens que peut avoir ce mot. M. Rageot, et ceci est subjectif, aime profondément M. Hervieu et il l'aime judicieusement en donnant ses raisons, lesquelles sont bonnes ; et de plus il a bien ici levé un phénomène, si l'on peut s'exprimer ainsi, un phénomène très vrai et ensuite très intéressant. La raison du succès est souvent (et c'est le cas, selon M. Rageot, d'un écrivain qui s'est occupé des vierges de différentes mesures) que l'auteur, très délié, habile et opportuniste, va au devant des goûts du public, pressentis et comme flairés ; le succès de M. Paul Hervieu est tout juste en sens inverse : tout au contraire de l'amateur des onze mille vierges, il va toujours, ou à peu près, contre les goûts et désirs secrets du public ; il lutte avec lui et il s'impose ; son succès est un succès d'*autorité ;* il y a des succès d'autorité comme il y a des succès de flatterie, et si la foule, qui est femme, aime à être caressée, elle ne déteste pas sentir au moins l'approche d'un poignet ferme... Toute cette analyse est extrêmement fine, extrêmement juste et elle est bien dans le sujet.

***

L'étude sur M. Barrès est, elle aussi, fort curieuse quoique, à mon avis, plus contestable. M. Rageot est visiblement partagé entre son admiration enthousiaste pour le premier Barrès et quelque froideur que lui inspire le second. Et il cherche à s'expliquer comme l'évolution ou plutôt le brusque revirement a pu se produire. Il écarte l'explication qu'en a donnée M. Barrès lui-même, souvent, et notamment dans sa préface de la réédi-

tion de l'*Homme libre*. Il l'explique par « l'ambition » à la fois et par « l'instinct », par « un mouvement d'ambition et de sentiment », par « l'intuition d'un intérêt supérieur », etc., et tout cela, pour être très désobligeant, ce qui du reste est permis, ne me semble pas très sûr. Y a-t-il rien de très étonnant à ce qu'un homme qui n'a pas trente ans soit furieusement égoïste, et à ce que ce même homme, à trente ans, sente le besoin de se rattacher à quelque chose ? Nous en sommes presque tous là. Le monsieur qui se marie, à trente ans, fait, bourgeoisement et ingénument, exactement la même chose. J'ai trouvé la « conversion » de M. Barrès l'affaire la plus naturelle du monde.

Il est inutile, qu'on me pardonne ma simplicité, d'aller chercher plus loin, même pour écrire de belles pages. Car M. Rageot en vient, toujours pour s'expliquer le cas de M. Barrès, à se le représenter sous un aspect satanique qui me paraît bien faux, si brillamment qu'il soit décrit : « M. Barrès est le poète du mécontentement... Etre un écrivain quand on convoiterait d'être un Napoléon. Faire de petites analyses lucides et de gros romans confus au lieu de passer, simplement, dans le prestige des suprématies héréditaires et personnelles, parmi les foules enthousiastes et dévotes !... L'intelligence est détrônée. C'est de quoi M. Barrès souffre jusqu'à la férocité. Il ne peut admettre que lui n'ait pas, tout de même, avant de mourir, son heure. Il sait que la France, telle qu'elle est et tel qu'il est, ne la lui offrira jamais. Quelle espérance lui reste-t-il ? Quelque grand désastre sans doute va fondre sur le pays et Maurice Barrès, alors, sur les ruines amoncelées, viendra et s'élèvera. Comme il faut à tout prix que lui et ses semblables fassent le salut de la France, que la France se perde d'abord ! C'est le fanatisme du dévouement. Si Torquemada se fût avisé d'être patriote, il l'eût été de cette manière... »

Allons ! voilà de l'imagination et ceci n'est plus scientifique et je ne vois pas M. Barrès aussi néronien que cela. M. Barrès a été un artiste jouissant de lui-même et s'analysant avec délices et s'admirant beaucoup, pendant cinq ou six ans ; sans cesser d'être artiste, il a eu des opinions politiques et s'est en partie consacré à les répandre, sa première jeunesse passée. Voilà-t-il

bien quelque chose d'extraordinaire, d'inquiétant, de scandaleux et de néronien ? Il a fait, le talent en plus, ce que fait tout le monde.

Il eût été bien plus intéressant, outre que c'eût été plus démologique, de se demander pourquoi la faveur du public avait suivi M. Barrès malgré son revirement ou sa « conversion ». Un jeune homme déclare en ses premiers livres des opinions ou plutôt des sentiments qui, certainement, sont à tendances anarchiques. Il a un succès prodigieux, comparable à celui de Chateaubriand et à celui de Lamartine ; j'en parle d'autant plus librement que ce succès, on peut se le rappeler, n'a pas été absolument de mon goût. Bien. Il devient traditionaliste, *hérédiste*, patriote. Le succès ne cesse pas et en vérité je n'ai pas constaté ces « résistances du public » que M. Rageot a « notées ». Le succès ne cesse pas. De quoi donc est composé ce succès qui s'attache constamment à un Barrès anarchiste et à un Barrès patriote ? De quoi est fait ce succès *à double objet ?* N'est-il point fait tout simplement d'admiration pour le talent et ne faut-il pas conclure que, tout compte fait, au moins la principale raison du succès, c'est le mérite des auteurs ?

Puisque nous sommes en train, avec M. Rageot, de faire de l'imagination à propos de M. Barrès, je me représenterais assez bien M. Barrès de la manière suivante. M. Barrès se dit vers la trentaine : « J'ai pleinement réussi. Hum ! Mon succès ne serait-il pas un succès de tendances, et serait-il possible qu'il ne prouvât nullement que j'aie du talent ; Eh ! Eh !... Il n'y a qu'un moyen de faire l'épreuve. Si je soutenais exactement le contraire de ce que j'ai soutenu jusqu'ici et que le succès continuât, je ne pourrais l'attribuer qu'à mon mérite personnel et je serais sûr d'avoir du talent. Faisons l'expérience... » Il l'a faite. Oui, M. Barrès est une preuve assez forte que l'élément le plus important du succès, c'est encore l'art de l'auteur.

S'il en est ainsi, du reste, je puis prédire du succès à M. Rageot, qui a une singulière pénétration, de la délicatesse d'analyse, de l'esprit et même beaucoup de cette science psychologique dont Sainte-Beuve était totalement dépourvu.

EMILE FAGUET.

La Littérature d'enfants en Allemagne

I

Depuis l'*Orbis Pictus* de Coménius qui a été le premier ouvrage écrit en Allemagne spécialement pour la jeunesse, la littérature enfantine est devenue tous les jours plus abondante ; nous le savons assez puisque nous lui avons emprunté bien des livres comme ceux de Grimm ou du chanoine Schmid pour les donner à nos enfants. La poésie enfantine remonte au cantique de Luther : *Du ciel, je viens ici*, et à *La chanson de l'été* de Paul Gerhardt : *Elève-toi, mon cœur, cherche la paix.*

Pendant la période de l'*Aufklärung*, des lumières, où régnait le rationalisme et qui correspond à notre époque philosophique, on fut, comme chez nous, très soucieux de pédagogie ; nous trouvons alors les œuvres de Basedow et de ses disciples : Campe, l'auteur du *Robinson Crusoë* allemand, Weisse, Salzmann et surtout Friedrich Eberhard von Rochow qui publia, entre autres, un *Livre d'école pour les enfants de la campagne.* Leurs écrits ont une certaine parenté avec ceux du bonhomme Franklin ; on y rencontre les mêmes considérations terre à terre, la même philanthropie, le même effort pour moraliser et la même forme classique. Ce temps-là était pauvre en poésie.

Naturellement, les œuvres destinées à l'enfance ont suivi le courant général des idées. Lorsque le romantisme eut ramené la Germanie à un mysticisme plus ou moins chrétien, aux légendes, lui eut rendu le goût de son passé féodal, il n'y eut plus qu'un poète, le peuple ; ce qu'il chantait, ce qu'il racontait semblait être l'expression de l'âme de la nation, une émanation directe et sans apprêt de ce cœur qui battait depuis des siècles. On se passionna pour la poésie populaire. Chez nos voisins, elle a toujours côtoyé la littérature enfantine ; l'une marche avec l'autre ; les études que l'on écrit sur la première traitent de la seconde. Les contes de

paysans firent d'admirables histoires pour les enfants. L'esprit des petits ressemble du reste, par bien des côtés, à celui du peuple. N'ont-ils pas une semblable légèreté ? Ils ne connaissent pas le sceptisme et un rien les plonge dans la rêverie.

Clemens Brentano et Achim d'Arnim recueillirent les chants de la campagne et des villes dans ce livre *Le Cor merveilleux de l'enfant* qui fait les délices de Gœthe ; il raconte d'ailleurs, dans *Poésie et Vérité* que, pendant son enfance, il ne lisait que des poésies populaires. Nietzsche a répété plus d'une fois que *Des Knaben Wunderhorn* faisait jaillir en une pluie d'étincelles des images qui, par leur richesse et leurs soudaines métamorphoses, décelaient une force sauvage. Brentano et Arnim n'avaient pas publié ces légendes dans leur rusticité primitive, mais les avaient un peu arrangées, adoucies ; ils n'ont donc pas fait une œuvre de savant, mais une œuvre d'amateur qui ne peut servir aux folkloristes. Toutefois, leur transcription eut une influence considérable sur le lyrisme de l'école romantique ; on ne saurait comprendre pleinement ce mouvement si l'on ignore cette poésie nationale qui a donné à Uhland, à Heine, à d'autres encore, tant de profondeur, d'intimité, de charme ; on dirait qu'ils se sont approprié l'essence imprécise des anciens lieder, chants d'église pour la plupart, qui se sont transformés, en passant de bouche en bouche, se sont enrichis et ont conservé ce qu'il y avait de plus tendre et de plus sensible en ceux qui les répétaient.

Les frères Grimm, à leur tour, puisèrent à l'abondante source de l'imagination populaire qui est devenue un fleuve puissant, comme le dit Taine, de la poésie germanique. Lorsqu'ils furent destitués de leur chaire de Tubingue, pour avoir déjà publié un volume de contes d'enfants, ô pédanterie allemande ! ils se mirent à parcourir l'Allemagne ; ils écoutèrent les sonneurs de cloches, qui leur racontaient les événements singuliers qui ont présidé à la construction des cathédrales, les passeurs, qui parlaient des ondines et des loreleys perfides, les bûcherons, qui avaient vu, pendant que le vent sifflait, courir le chasseur noir monté sur le cerf aux sept andouillers, les montagnards, affirmant que, sur un fauteuil de pierre qu'ils montraient, Frédéric Barberousse dormait depuis sept cents ans ; ils prêtèrent l'oreille aux paroles des voyageurs qui avaient contemplé les ombres de César, de Charlemagne, de Roland, d'Othon et des quatre électeurs, des pêcheurs qui avaient aperçu les six pucelles du Marais Rouge et entrevu les joyeux marmousets de Zeitelmovs. A Velmick, dans la nuit du 18 janvier, ils entendirent sonner sous terre la cloche que Falkenstein avait jetée dans son puits avec le prieur ; ils virent le village des bar-

biers que le diable laissa tomber de son sac en allant raser Frédéric Barberousse.

Ils avaient rencontré à Niederzwehrn, près de Cassel, une vieille femme qui leur avait appris toutes les légendes conservées dans le pays depuis des générations ; elle les répétait religieusement, se reprenant si elle s'écartait de la teneur habituelle.

Quelques-uns des personnages des Grimm, peut-être de ceux qu'ils avaient empruntés à cette bonne vieille créature, ont eu une longue lignée. Les héros de ces deux contes, d'*Un qui s'en va de par le monde pour apprendre à frissonner* et d'*Un fils de roi qui voulait apprendre la peur*, ces deux jeunes gens d'humeur rayonnante, ayant réponse à tout, ne croyant rien impossible, sont les ancêtres du joyeux Siegfried de Wagner (qui les a peut-être complétés avec quelques traits pris dans Feuerbach et dans Bakounine). Il le fait remarquer à son ami Uhling, dans une de ses lettres et il ajoute que ces contes d'enfants reproduisent, sous une forme naïve, des mythes très anciens et très profonds. Nietzsche, qui était le plus fidèle des habitués de Triebschen pendant que Wagner composait *Siegfried*, a sans doute puisé dans ce personnage la première idée de son Surhomme ; tout se lie dans l'histoire des créations de l'imagination humaine ; la plante nait d'une graine lancée au hasard ; on ne rencontre jamais de phénomène isolé ni rien qui jaillisse spontanément ; seulement, on ne retrouve pas toujours le germe dont est sorti un grand arbre qui portera à son tour des fruits.

Pour en revenir aux enfants auxquels ces contes étaient destinés, il faut avouer que ces histoires sont bien un peu étranges, que la conception de la morale y est bizarre, que les enseignements qu'on en devrait tirer sont dangereux, et, cependant, il semble parfois que quatre chevaux ailés emportent narrateur et auditeurs au-dessus de cette terre comme le chariot qui contenait les bonnes pensées n'ayant pas abouti et que M. Pointu apercevait sur le chemin du ciel.

II

Par comparaison, les histoires du chanoine Schmid paraissent bien dépourvues d'envolée ; la poésie y a sa place pourtant et se révèle par son amour de la nature, trait essentiel du caractère allemand ; son jardin était un livre ouvert où il lisait le mot Dieu.

Ce bon prêtre bavarois s'était voué à l'éducation des enfants, et il désirait faire pour les jeunes catholiques ce que Weisse et Campe avaient fait pour les protestants. Son premier travail lit-

téraire, la collection d'extraits des paraboles de l'Ecriture, fut rémunéré par une caisse de pains d'épice que lui envoyèrent les religieuses d'un couvent de Munich. Il écrivit ensuite une histoire biblique destinée aux écoles de Bavière qui est un petit chef-d'œuvre de composition et de style ; toutes ses œuvres portent d'ailleurs ce caractère de clarté, de netteté qui manque si souvent à la littérature allemande ; cela venait évidemment de ce qu'il disait ses contes à ses élèves avant de les écrire ; il les récompensait par un récit qui terminait la classe ; on rapporte que lorsqu'il leur raconta Geneviève de Brabànt, il vit, à un certain moment, ses petits auditeurs éclater en sanglots. On lui demandait un jour la raison de son influence sur les enfants et il répondit : « Ils m'ont eux-mêmes renseigné sur leurs besoins. Leurs rédactions me faisaient voir le défaut de mes narrations et peu à peu, entrant dans leurs vues et comprenant leurs manières de penser, je me suis appliqué à parler leur langue. »

Lui qui trouvait que la garde des enfants était un soin digne des anges, ne pouvait leur montrer que des figures simples, candides, généralement animées des meilleurs sentiments ; quelques physionomies sombres ont pourtant été nécessaires pour qu'il y ait une histoire, pour qu'il y ait des persécutés, des fugitifs, des exilés qui supportent leur malheur avec résignation.

Le charme qui émanait de ce petit monde dont la peinture manque un peu de réalité était bien rendu par les dessins des deux artistes qui ont illustré tant de volumes de contes, Vogel et Richter ; des anges aux joues rebondies donnent des leçons à des vieillards ; ils sèment, plantent, arrosent avec les enfants des hommes, qui eux-mêmes jouent en compagnie d'animaux ; les anges semblent aussi appliqués à leur travail éphémère que les petits garçons et les petites filles ; les jeunes chiens, les jeunes chats, les jeunes poulets paraissent comprendre l'importance de la tâche à laquelle ils sont assujettis.

A cette époque appartiennent le pasteur W. O. Horn, Ottokar Schupp, J. Bonnet, Nieritz et Franz Hoffmann qui ont écrit de longs romans édifiants très lus encore il y a une vingtaine d'années, et, à une époque plus rapprochée, Joseph-Victor de Scheffel qui rappelle un peu Grimm, Brentano et Arnim. Quoiqu'il soit presque notre contemporain, puisqu'il est mort en 1886, c'était un romantique ; on le considérait comme le *poète favori de l'Allemagne* et, ce qui est encore mieux, comme le poète favori des étudiants ; les chansons de *Gaudeamus* ont souvent retenti dans leurs assemblées. Le héros du *Trompette de Säkkingen*, son œuvre la plus célèbre, est du reste un étudiant manqué ; il a

déployé dans le récit de ses aventures une verve incroyable et de magnifiques dons d'imagination. Il a dépeint en traits inoubliables le coin de la Souabe où il a vécu, cette partie méridionale qui est annexée au grand-duché de Bade. Son *Psaume de la Forêt* est un de ceux qui expriment le mieux le sentiment de recueillement qu'inspire la solitude dans les bois ; aussi a-t-on pu dire qu'avec lui la poésie de la nature était morte. Ce ne sera tout à fait vrai que le jour où Julius Wolff disparaîtra : ce maître de la langue a traduit en style coloré, libre, fantaisiste, les sagas populaires, *le Chasseur sauvage*, *le Chasseur de rats* et bien d'autres.

III

Un écrivain paysan qui n'appartient pas au peuple par sa naissance, est très aimé aujourd'hui par les enfants allemands, quoiqu'il y ait une partie de ses œuvres qui dépasse de beaucoup leur esprit. Mais ses nouvelles et ses romans sont si honnêtes qu'ils peuvent leur convenir ; ils sont comme ces vêtements fées qui s'élargissent et se rétrécissent selon la taille de la personne qui les porte.

Le Thuringien Rudolf Baumbach, mort en 1905, à 63 ans, a renouvelé l'art du conte et de la chanson. Fils d'un médecin de la cour de Meiningen, il avait été passionné pour la vie d'université ; gai, joyeux, dévoué à ses camarades, c'était un « étudiant de couleur » (on appelle ainsi ceux qui font partie de certaines associations et par conséquent subissent de nombreuses et tyranniques obligations) ; aujourd'hui ses chansons, qui ont eu quarante éditions, sont de celles qu'on entend le plus souvent dans les *Kommers* (réunions d'étudiants).

Dans ses contes, il a délicieusement mêlé l'imagination à l'humour ; il rappelle ces habitants des petites villes allemandes qui, autrefois, rêvaient en suivant les nuages voyageant sur les collines ; à propos d'un petit incident, ils tissaient et tissaient encore des pensées comme si l'écheveau en eût été inépuisable ; mais ce qu'il a apporté de vraiment neuf, c'est le tour rapide et la netteté du trait.

« Les Contes sont choses délicates », comme le dit le vieil étourneau qui nichait dans une caisse sur le poirier. Cette réflexion s'adressait à Hans Taps, un des personnages de Baumbach. Fils d'un jardinier très adroit, il était lui-même très gauche ; quand il gâtait quelque chose, ce qui lui arrivait très souvent, le vieil oiseau s'écriait :

« Les fleurs sont choses délicates, elles veulent des doigts délicats, mais un Taps comme toi prend tout maladroitement. »

Quand, un jour, la voisine Madeleine vint acheter de la salade, plein d'empressement, Hans mit dans la corbeille de la jeune fille quelques salades tachetées, puis lui offrit un bouquet de roses ; il voulait poser la plus belle dans la bavette blanche de son tablier, mais il s'y prit si lourdement et si brusquement que la jeune fille lui donna une tape sur les doigts et s'enfuit. Et l'étourneau de chanter :

« Les jeunes filles sont choses délicates, elles veulent des doigts habiles et un Hans comme toi prend tout maladroitement. »

Un soir, il aperçut une rose qui brillait comme du feu ; il la cueillit et trouva, blottie dans la fleur, une mouche à feu qui lançait des rayons. L'insecte s'envola droit dans les airs, décrivit plusieurs cercles, puis redescendit et commença de la sorte :

« Je vais te raconter une histoire : Le lys du jardin pleurait parce qu'il n'avait aucun parfum et que le lys blanc avait une senteur plus douce et plus pénétrante que celle du jasmin. Alors descendit du ciel une brillante étoile qui tomba dans le cœur du lys ; c'est ainsi que naquit la mouche à feu. »

« Mouche à feu, s'écria Hans Taps, tu dis des absurdités. Une étoile, ta mère, un lys superbe, ton père ! Tu es un lampyre nocturne (j'ai oublié de dire que Hans était un savant), insecte appartenant à la classe des coléoptères et ta métamorphose est complète : œuf, chenille, papillon, scarabée. »

Alors une étincelle monta au ciel. L'éclair, c'était la mouche à feu, et le vieil étourneau du poirier prononça ces mots :

« Les contes sont choses délicates, ils veulent des doigts légers, mais un Taps prend tout maladroitement. »

Parfois Baumbach jette soudain la remarque caustique après une histoire sentimentale :

Le petit Jean, un orphelin, abandonné de tous, est renvoyé de chez le barbier du village où il est en apprentissage, parce qu'il a fait une entaille à la joue d'un client ; il s'enfuit, n'emportant que sa trousse de barbier et va pleurer, tout seul, sur le bord d'un lac. Un neck sort des eaux et se met à peigner ses cheveux avec ses doigts ; il est facile de deviner qu'il a beaucoup de peine, les mèches étant terriblement emmêlées et remplies de colimaçons. Jean lui offre son peigne ; en retour, le neck lui fait cadeau de son violon dont les sons charment jusqu'aux oiseaux du ciel ; et voilà pourquoi les musiciens ont toujours des cheveux longs.

On se rappelle l'histoire (1) de *la Princesse qui ne pouvait pas pleurer*, malheureuse infirmité pour une future souveraine. Afin de lui faire verser les larmes souhaitées, un poète invente une tragédie lamentable qu'on joue devant elle ; au dernier acte meurent tous les personnages ; quand elle voit ces douze paires de pieds se dressant en face d'elle, elle ne peut s'empêcher d'éclater de rire. L'auteur devint un satiriste impitoyable.

Baumbach a aussi la fertilité de l'invention. Il regarde les fleurs : la pensée représente pour lui la marâtre ; elle est assise sur deux chaises, à droite et à gauche se tiennent ses deux fils légitimes, chacun d'eux a sa petite chaise, enfin, plus bas, se trouvent ses beaux-fils en habit de deuil ; les pauvres petits n'ont qu'une chaise pour deux.

Les marguerites, que les jeunes filles effeuillent pour savoir si elles sont aimées, sont des étoiles tombées du ciel dans des circonstances dignes d'être rapportées :

Tout le monde sait que lorsqu'ils meurent, les enfants bien sages montent au ciel et deviennent des anges, mais ils ne passent pas leur temps à voler de ci, de là, à jouer à cache-cache derrière les nuages. Ils vont à l'école ; ils n'y apprennent pas la géographie, car pourquoi auraient-ils besoin de géographie dans le ciel ? On n'y enseigne pas non plus la table de Pythagore. Ils ont pour maître le docteur Faust qui, le samedi et le mercredi, les conduit en promenade sur la voie lactée. Le dimanche, ils jouent devant la porte du ciel, sur la grande prairie où poussent mille fleurs d'or et d'argent. Elles brillent la nuit et nous autres, hommes, nous les appelons étoiles. Ce jour-là, le docteur Faust se repose, et saint Pierre surveille les anges. Une après-midi qu'il faisait très chaud, il s'était endormi et ils se mirent à courir de tous les côtés ; les plus gaillards allèrent à la découverte et arrivèrent à l'endroit où une cloison termine le monde ; ils cherchèrent s'ils ne trouvaient aucune fente à travers laquelle on pût jeter un coup d'œil ; puis, comme ils ne découvraient pas un seul trou, ils grimpèrent sur la cloison, volèrent et regardèrent. De l'autre côté était l'enfer où vagabondaient justement une foule de petits diables ; ils aperçurent les anges et les prièrent de les laisser entrer dans le ciel un petit moment ; ils promirent de se bien conduire.

Les anges eurent pitié d'eux, et comme les petits garçons noirs leur plaisaient, ils pensèrent qu'ils pouvaient bien leur laisser prendre cet innocent plaisir. L'un d'eux savait que l'échelle de

(1) Voir *La Revue* du 1er février 1899.

Jacob était dans la chambre de débarras ; ils l'apportèrent, la posèrent contre le mur et les diables l'escaladèrent pour venir dans le ciel. Ils eurent d'abord la gravité requise, se promenant modestement en portant leur queue sur le bras, ainsi que la grand'mère du diable, qui tenait beaucoup au bon ton, le leur avait appris.

Mais cela ne dura pas longtemps ; ils se laissèrent aller à leur humeur, firent la roue et la culbute, enfin, hurlèrent comme de vrais démons. Ils se moquèrent de la bonne lune qui se montre si aimablement à une fenêtre du ciel, lui tirèrent la langue et accompagnèrent cette grimace d'un long pied de nez ; ils en vinrent même à arracher les fleurs de la prairie et les jetèrent sur la terre : ce sont nos marguerites. Là-dessus, saint Pierre se réveilla et remit les choses en ordre.

On voit par ces résumés, quoiqu'ils soient dépourvus du charme familier des mots qu'il emploie, que Baumbach a la touche plus légère que ne l'ont habituellement ses compatriotes ; il n'est ni lourd ni trop long et il sait montrer, spirituellement, qu'il ne faut pas se fier à sa prétendue naïveté. Et c'est une des raisons pour laquelle bien des maîtres sont d'avis que ses œuvres ne conviennent pas à la jeunesse ; il est trop moqueur, trop sarcastique et, en effet, sous son apparente bonhomie, il y a une malice que les enfants ne peuvent comprendre ; s'ils la comprenaient, et l'on ne sait jamais ce qui arrive avec les enfants, cela détruirait en eux la simplicité et la confiance en la vie.

Cependant, la note touchante, non lyrique, mais intime et profonde, paraît chez lui de temps en temps.

Une belle jeune femme pleurait amèrement ; elle avait perdu son mari, puis sa fille. On avait couché la pauvre petite dans son cercueil avec des roses et du romarin.

La maîtresse d'école, dont elle était une des meilleures élèves, vint demander à la mère les livres de sa petite fille ; elle consentit à les lui donner et ne garda que le cahier d'écriture. A la première page elle lut : l'aigle est un oiseau, l'aigle a un bec, l'aigle vole, etc., etc. ; à C, le citron et le colibri et ainsi de suite jusqu'à M où la petite Marie avait écrit : Ma Mère bien-aimée ! Ici, la pauvre mère se mit à pleurer.

Et tous les jours, elle s'asseyait devant la table de sa fille et lisait ces mots : Ma Mère bien-aimée ! Et la nuit, en rêve, elle voyait sa petite Marie qui se tenait au pied de son lit et causait avec elle.

Un matin, l'ami d'enfance de la jeune mère revint ; il était devenu très riche et on l'appelait le *baron ;* il disait à la mère de

Marie : « Tout a son temps, tes beaux yeux ont assez pleuré. » Depuis qu'elle le voyait ainsi, la petite Marie ne venait plus s'asseoir à côté d'elle pendant qu'elle dormait. Il ne pouvait souffrir qu'elle lût tout le temps le cahier. Un jour l'ayant trouvée encore les yeux fixés sur ces lignes magiques, il saisit la feuille, la déchira, la roula dans sa main et la jeta par la fenêtre ; Mme Ella descendit tout de suite, mais la chercha en vain.

La nuit suivante, pendant son sommeil, elle fut réveillée en sursaut ; elle vit briller de la lumière à travers la porte du parloir qu'on avait laissée ouverte ; devant la table était assise la petite Marie et elle écrivait.

La mère voulut courir à elle, mais ses jambes refusèrent de la porter ; la lune se cacha derrière un nuage, la chambre devint sombre et elle retourna dans son lit toute tremblante.

Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain, elle alla dans le parloir ; sur la table était posé le cahier auquel manquait une feuille, mais sur une autre page étaient écrits ces mots : *Ma Mère bien-aimée !*

IV

Marie von Olfers est une de ces aimables vieilles dames pleines de grâce et de bon ton qui se plaisent à rassembler les enfants autour de leur fauteuil et à leur dire des histoires merveilleuses.

Nous avons eu aussi nos gracieuses conteuses. Mme d'Aulnoy était frivole et légère, son âme remplie de fées, de prodiges. Dans son appartement de la rue Saint-Benoît, assise sur son lit, elle parlait à son fils et à ses filles, à la petite Deshoulières, à la petite princesse de Conti et même à des grandes personnes comme Mlle de Scudéry ; elle parlait de Grognon et de Grognette, de la bonne Fricasseuse, de la fée Carabosse, de Percinet, de Finette, de Cendron, de Belle-Belle, de l'Oiseau-Bleu. Parfois, elle s'arrêtait pour rêver, se souvenant de quelqu'une de ses aventures d'amour du temps passé, puis elle reprenait : « Alors... » ou « Il y avait... »

Mme de Ségur, grand'mère du nouvel académicien de ce nom, n'avait de commun avec Mme d'Aulnoy que d'aimer les enfants et de savoir les amuser. Le jeudi, elle réunissait chez elle ses petits-fils, ses petites-filles, ses neveux et ses nièces ; vêtue d'une robe de laine noire et seulement les jours de grande fête d'une robe de soie, le visage plein de feu et reflétant tour à tour des impressions tristes ou gaies, elle leur racontait les *malheurs de Sophie*, par exemple. De tout temps, elle avait eu ce goût ; son père, le

comte Rostopchine, gouverneur de Moscou et notre grand ennemi, dit, dans une de ses lettres, que Sophaletta (c'était elle, alors âgée de sept ans) inventait des contes qu'elle débitait à sa poupée. Elle avait le naturel, la gaieté et l'intelligence du cœur des enfants ; elle s'identifiait tellement à leur existence qu'une de ses petites-filles m'a raconté que lorsqu'elles devinrent grandes, sans qu'elle y prît garde, ses histoires d'enfants se transformèrent en romans et que son éditeur dut le lui faire remarquer.

Marie von Olfers a aujourd'hui quatre-vingts ans ; elle porte des robes de soie grises ou mauves et a conservé les grandes et simples manières de cour. Comme les neveux d'Ellen Key lui ont appris ce que sont les enfants, les siens sont devenus ses maîtres, car nous ne perdons que trop vite le souvenir de ce que nous avons été nous-mêmes, et si nous voulons les comprendre et leur être utile, il faut nous remettre à l'école des petits.

Elle était la fille d'un diplomate prussien, ambassadeur à Berne pendant qu'elle était enfant. Sa famille revint habiter Berlin quand son père fut nommé directeur des musées. Elle grandit et se forma dans un cercle d'artistes, d'écrivains, d'hommes d'Etat, alors que Berlin n'était pas une grande capitale cosmopolite, mais une petite ville bourgeoise et tranquille où, sous des dehors tout unis, s'élaboraient de grands événements. Ses philosophes et ses historiens, qui devaient changer quelque peu la face du monde, très fiers de leur simple titre de Herr professor, vivaient d'une existence calme et se réunissaient le soir comme de braves gens, de bonne humeur parce qu'ils ont bien travaillé. Ranke, dans ses Mémoires, nous a donné de jolis tableaux de cette vie berlinoise avant l'Empire.

Les Arnim, entre autres Bettina, Humboldt, Fouqué, Geibel, Kaulbach fréquentaient la maison des Olfers ; Félix Mendelssohn se faisait entendre dans le salon jaune de la rue Kantiane ; on y voyait même celui qui devait être l'empereur Guillaume Ier.

Une autre partie de la vie de Mlle von Olfers se passa dans la propriété que son père avait acquise en Prusse orientale. Ce pays lui a servi de modèle pour toutes ses descriptions de la nature.

Elle a une prédilecion particulière pour les backfisch, les jeunes filles encore enfants qui sont dans cette période, ingrate chez les garçons, charmante chez les femmes, qui va de quatorze à dix-sept ans, alors qu'elles portent des nattes dans le dos. Gabriele, dans *Backfische und alte Iungfern*, a cet âge ; elle ressemble à un ange d'Angelico de Fiesole quand elle joue du violon ; aussi est-elle de ces êtres trop délicats, trop purs pour la terre et meurt-elle en sauvant son amie qui va se noyer. Elle

restera dans le souvenir de ceux qui l'ont connue « une alouette qui monte vers le ciel ».

Si le talent de Mlle von Olfers est touchant parfois, il peut être humoristique aussi et en particulier quand il retrace des figures de vieilles filles, Tante Rebecca, forte, robuste et sévère, mais surtout Pinchen et Minchen. Ces deux dernières avaient vécu avec tant d'ordre et de parcimonie qu'elles avaient doublé la fortune que leur avaient laissée leurs parents. Elles disaient souvent : « Il n'y a nulle part rien de plus beau que la maison ! » Aussi leur surprise est-elle grande quand le médecin veut envoyer Minchen au bord de la mer, pour la guérir de troubles nerveux. « Il n'a jamais été question de nerfs dans notre famille », dit Pinchen, la plus sévère des deux.

La plage où elles se rendent n'est qu'à une heure de la petite ville qu'elles habitent, cependant ce voyage devient pour elles un grand événement ; chaque détail de leurs préparatifs forme un épisode comique.

Pendant une des premières nuits qu'elles passent sur le bord de la mer, un orage éclate ; dix fois au moins résonne dans leur chambre la même question : « Dors-tu, Minchen ? » à laquelle la cadette répond toujours la même phrase : « Peut-on dormir, Pinchen ? »

Elles rencontrent la fille d'une chanteuse italienne, une orpheline de seize ans aux grands yeux noirs, dont le père se trouve être leur frère, mort depuis longtemps. Minchen veut la prendre chez elle ; elle supplie sa sœur d'y consentir : « Mais, Pinchen, dit-elle, nous aurons un enfant ! »

La vieille demoiselle, pour cette fille qu'elle a adoptée, oublie toutes les préoccupations égoïstes qui jusqu'alors ont rempli sa vie ; quant à Pinchen, dont la nature rigide est si peu faite pour comprendre Ninetta, fantaisiste et ardente, elle ne désarme que devant les deux enfants que lui présente la petite Italienne mariée à un peintre aussi bohême qu'elle, mais également très fier.

Avec Mlle von Olfers, nous entrons dans la littérature enfantine tout à fait moderne. Nous ne redirons pas les histoires qui lui servent de thème ; on n'y trouve plus de contes de Grimm ou de Brentano, miroirs qui ramassent tout le passé du peuple allemand et contiennent tout son avenir ; il n'y a, en général, que de banales aventures.

Mais les ouvrages qu'on met aujourd'hui entre les mains des enfants allemands donnent une indication assez précise des dispositions qu'on veut leur imposer, du moule dans lequel on pré-

tend les couler et, à ce titre, ils méritent de retenir notre attention; l'analyse des tendances des écrivains qui se sont consacrés à les récréer nous montrera s'ils ont quelque chance d'atteindre le but qu'ils se proposent.

V

Depuis 1870-71, les romanciers dont les ouvrages sont destinés à l'enfance se sont emparés de nouveaux sujets, de thèmes patriotiques ; ils ont exalté la valeur militaire. Généralement, ils ont offert pour modèle à l'enfant le soldat allemand avec ses vertus, ou prétendues vertus, son endurance, sa modestie, sa franchise, son entière obéissance vis-à-vis de ses supérieurs, son arrogance vis-à-vis des pékins, sa légèreté qu'ils traitent d'insouciance digne d'une grande âme. Le portrait touche au ridicule, mais il ne l'est pas pour ces auteurs, pleins de confiance dans leurs idées, qui présentent ce type admirable aux yeux des écoliers allemands qu'ils croient éblouir. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les soldats de la guerre de 1870 avaient été bercés de contes sentimentaux et qu'il semble bien que de la lecture de cette littérature quelque peu grotesque, ne doivent sortir que les soldats de *la Petite Garnison.*

Les plus connus des écrivains de ce groupe sont Ferdinand Schmidt, qu'on peut, je crois, appeler le fondateur du genre, avec ses *Scènes du temps de la jeunesse du grand Electeur*, ses *Histoires de la guerre de l'Indépendance (1813-1815)*, ses *Guerres allemandes de 1864 et 1870*, sa *Jeunesse de Gœthe*, son *Ernst Moritz Arndt*, sa *Reine Louise*, son *Prince Blücher von Wahlstatt*, son *Empereur Guillaume ;* Oscar Höcker, qui a publié *Armée prussienne*, *Honneur prussien*, *Notre flotte allemande ;* Bruno Garlepp, qui a écrit les *Paladins de l'empereur Guillaume (Moltke, Bismarck)* ; aucun d'eux n'est à la hauteur de ces grands sujets et leur manque d'idées n'égale que leur fécondité. Le pire des trois est véritablement Höcker. Les titres des œuvres de Franz Otto, *Le grand roi et sa recrue;* de Karl Trog, *La Saga des Hohenzollern ;* de Max Hübner, *Le grand Electeur*, *l'éclat de la couronne royale;* de Reinhold et d'Emile Stephan, *Les jours de nos pères*, suffisent à faire comprendre que leur contenu et leurs intentions appartiennent au même ordre de pensées.

Karl Tanera tranche sur les écrivains que nous venons de citer par la manière intéressante dont il écrit ; persuadé, lui aussi, des bienfaits de la guerre, il a tiré tous ses sujets de la campagne de 1870 ; c'est le côté psychologique qui est lamentable chez lui, ses caractères n'ont pas la plus élémentaire vraisemblance.

Quant à Karl May, si, dans ses récits, moins militaires qu'aventureux, une *Sultane allemande*, des *Récits de voyage*, *Le legs de l'Inca*, *La reine du désert*, il a l'adresse de soutenir toujours l'intérêt par des enchevêtrements d'événements qui se multiplient et se nouent l'un à l'autre, il excite l'imagination dans ce qu'elle a de plus vulgaire. Pour gagner la sympathie du monde catholique, il a introduit dans ses romans de vénérables figures de prêtres et il a été de la sorte recommandé par les journaux catholiques jusqu'au jour où on s'est aperçu qu'il était protestant et surtout l'auteur d'ouvrages fort légers.

Les romans coloniaux destinés à inspirer aux jeunes Allemands le désir d'aller vivre en Afrique se rattachent à ces derniers et témoignent d'un même état d'esprit. Jezewski, rédacteur du *Gartenlaube*, a fait paraître les *Récits coloniaux pour jeunes et vieux*, *La jeune Allemagne en Afrique*, *L'esclave du Haussa*, *Un prince de la terre de la lune*, l'histoire d'*Emin Pacha* et de *Stanley*. Quoique sans valeur littéraire, ces œuvres, de même que celles de Falkenhorst, sont inoffensives et donnent à leurs petits lecteurs d'utiles connaissances géographiques, tandis que les romans maritimes de Sophie Wörrischöffer manquent à la fois de science, de vraisemblance et de valeur littéraire.

Les livres de Hans von Zobeltitz, récits de chasse pour la plupart, sont supérieurs à ceux de Friedrich J. Pajeken, histoires d'Indiens, qui ne se distinguent en rien, ni par le don poétique ni par la matière, de ces romans à 25 pfennigs que vendent les colporteurs et qu'on ne trouve, assurent les Allemands, pas plus dans les familles que dans les librairies qui se respectent ; on les lit cependant encore. Cette *Blütige litterature*, littérature sanglante, se compose de récits de combats violents, de scènes d'une cruauté repoussante imitées de certains romans de Cooper ; elle ne fait que développer la brutalité.

D'autre part, nous trouvons des femmes qui publient des œuvres d'un caractère fade, empreintes d'un sentimentalisme vague, peu vraisemblables, remplissant l'imagination des enfants d'idées fausses sur la vie et sur les hommes ; parmi elles, on peut citer Julie Ludwig, Pauline Schenz, Marie Hinck, Angelika Lagerström, Thekla von Gumpert, Klementine Helm, Emmy von Rhoden. Johanna Spyri et Elise Averdieck sont déjà bien supérieures à celles-là ; encore cette dernière gâte-t-elle l'effet de ses dons poétiques par ses efforts trop visibles pour moraliser ; elle est démodée, ses récits sont puérils et ses personnages incroyables par leurs grandes qualités. Institutrice à Hambourg, elle a cepen-

dant le mérite de s'être bornée à dépeindre la vie hambourgeoise et les gens qu'elle connaissait bien.

Johanna Spyri, qui a décrit avec grâce et pittoresque les montagnes de la Suisse, son pays, n'est animée que du souci d'inspirer des sentiments religieux ; de là provient son défaut absolu de réalité ; on ne se rappellera jamais sans un sourire la scène où une petite fille de neuf ans convertit son grand-père, un athée, après quelques minutes de conversation. Elle manque aussi de fertilité d'invention. On doit reconnaître pourtant que son *Château de Wildenstein*, ses *Courtes histoires pour les enfants*, ses *Contes pour jeunes et vieux*, *Gritlé*, ont un peu élevé le niveau de la littérature des petites filles.

VI

L'Allemagne était inondée de ces ouvrages ; de 1885 à 1887, on ne publia pas moins de 1 381 *Jugend Schriften*. On a bien fini par se rendre compte que la littérature féminine, militaire et coloniale, ainsi comprise, était malsaine pour la jeunesse, qu'elle lui faussait l'esprit ; les hommes religieux y étaient toujours bons et toujours récompensés par des biens terrestres ; on sacrifiait la vérité et l'art à des visées morales ; on déformait le goût des enfants ; des écoliers ne peuvent lire constamment Tanera et encore moins Karl May, prendre l'habitude de cette nourriture épicée et sans substance et se plaire ensuite aux œuvres de Schiller, de Gœthe, de Gottfried Keller.

Friedrich Gedike, pédagogue célèbre, poussa le cri d'alarme. Paul Ziegler et Wolgast ont continué la campagne qu'il avait commencée ; dans *Das Elend unserer Jugend Literatur*, Wolgast a été jusqu'à combattre l'idée qu'une littérature spéciale pour les enfants soit chose nécessaire ; leur véritable récréation serait, d'après lui, le jeu. La lecture doit servir à leur donner un jugement littéraire sûr ; par conséquent, il faut mettre entre leurs mains les chefs-d'œuvre classiques qui ne contiennent rien de contraire à la morale ; il n'est pas mauvais que leur esprit se hausse, qu'ils entendent même des choses qu'ils ne peuvent comprendre tout entières, qu'ils pressentent seulement ; cette tension fait croître leur intelligence.

L'Union des Instituteurs berlinois a créé des comités d'examens pour le choix des meilleurs livres d'enfants. A Hambourg s'est formée une société d'instituteurs et de professeurs qui, voulant appliquer les idées de Wolgast, ont pris dans la litté-

rature allemande les œuvres qui sont à la portée des enfants et en ont composé une liste accompagnée du nom de l'éditeur et du prix du volume généralement peu élevé, catologue qu'on distribue aux parents à l'époque de Noël. J'y relève les noms de Siedel, de Stifter, de W. Alexis, de Reinik ; des histoires d'animaux tirées de Grimm, d'Andersen, de Mörike, de Björnson, de Kipling, d'Ebner Eschenbach ; des scènes extraites de Rosegger ; des légendes prises dans le *Cor merveilleux* ; des nouvelles militaires de Liliencron ; les ballades de Schiller, de Uhland : les lettres de Bismarck à sa famille ; les contes humoristiques de Raabe ; *La guerre de la libération* 1813-1815, de Capelle ; le *Voyage à la Martinique* de Wegener, ouvrages solides, instructifs, simples de forme. On peut y ajouter les récits d'Herminie Villinger qui se passent dans la Forêt-Noire ; la population de ce pays lui a fourni des modèles qu'elle a su peindre avec beaucoup de vérité et de sensibilité.

Storm, qui a écrit, à la prière de ces instituteurs, sa *Pole Poppenspäler* et qui est resté, dans cette nouvelle, le grand lyrique, le romancier profond, l'artiste au langage simple qu'il a toujours été, a donné le principe qui doit inspirer les ouvrages destinés à l'enfance : « Si tu veux écrire pour la jeunesse, a-t-il dit, tu ne dois pas écrire pour la jeunesse, car il n'est pas artistique de traiter un sujet d'une manière différente selon que l'on s'imagine parler au grand Pierre ou au petit Jean. »

Nous voyons donc qu'à une période glorieuse a succédé une période de décadence de la littérature enfantine en Allemagne. La guerre de 1870 y a grandement contribué. On a voulu introduire dans ces ouvrages les éléments qui ont empoisonné l'âme allemande moderne. D'un autre côté, on est parti d'un point de vue faux ; on a regardé les enfants comme des êtres à part ; on a oublié qu'il s'agissait de petits hommes et non de petits animaux ; on a mis de la puérilité dans le fond et dans la forme quand il eût fallu à la fois de la candeur et de la gravité. Souhaitons qu'un Grimm paraisse pour renouveler le monde enchanté des contes et des légendes ou tout au moins que, faute de créateurs, on puise dans le trésor inépuisable de la poésie nationale.

JACQUES DE COUSSANGES.

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

Stations à longue distance

I

Les dernières découvertes scientifiques qui se sont multipliées à l'infini depuis le XIXe siècle, telles que la télégraphie électrique, le téléphone, la radioscopie, etc., etc., qui étaient des merveilles de science moderne, sont aujourd'hui surpassées par l'art de la télégraphie sans fil, dont les essais, d'abord hésitants entre quelques kilomètres, s'exercent aujourd'hui sur des distances de plus en plus considérables.

Les trois grandes stations principales de télégraphie sans fil à longue distance sont :

1° Celle du Cap Breton au Canada;

2° Celle du Cap Cod aux États-Unis;

3° Celle de Polhu en Angleterre.

Le gouvernement du Canada, sur l'initiative de Sir Wilfrid Laurier, a garanti à la Compagnie Marconi canadienne une subvention de 400 000 francs pour la station du Cap Breton (Nouvelle-Écosse, Canada). Ces trois grandes stations permettent en partie d'assurer la sécurité de l'Océan ou, tout au moins, d'atténuer les dangers de la navigation au long cours. Tous les grands steamers transatlantiques sont maintenant équipés avec le système Marconi et peuvent en pleine mer communiquer à de très grandes distances, soit entre eux, soit avec les sémaphores ou les phares le long des côtes qui sont, eux-mêmes, munis des mêmes appareils.

Tous les navires de guerre de la marine anglaise, de la marine italienne, ainsi que soixante-dix Compagnies de navigation sont équipés avec des appareils Marconi; et le Lloyd, la

plus grande Compagnie d'assurances maritimes du monde entier, a adopté exclusivement ce système en faisant avec Marconi un contrat pour une durée de quatorze ans.

Chaque compagnie de navigation ayant un service régulier entre l'Europe, le Canada et les États-Unis, doit suivre exactement une route qui lui est délimitée. Les unes plus ou moins au nord, les autres plus ou moins au sud, l'écartement entre chaque ligne est d'environ 40 milles marins.

Si un navire envoie un signal de détresse, chacun des autres navires entendra ce signal et, par le moyen d'un marconimètre relié au récepteur, connaîtra la distance d'où il aura été envoyé. A part l'incendie, le seul grand danger dans la navigation actuelle est le brouillard. Or, en temps de brouillard, l'opérateur envoie quatre ou cinq signaux qui atteignent les sirènes des autres navires se trouvant à une certaine distance. De même un gardien de sémaphore peut envoyer des signaux actionnant les sirènes des navires s'approchant à une certaine distance du sémaphore.

En temps de brouillard, il est impossible de donner la situation exacte du navire, longitude et latitude; mais au moyen d'un marconimètre, on peut apprécier exactement la distance qui vous sépare du danger et vous pouvez ainsi facilement l'éviter. A bord des transatlantiques, un journal est publié tous les jours à heure fixe au moyen de marconigrammes transmis par les trois stations ci-dessus énoncées, de sorte que les passagers sont au courant des faits les plus intéressants du monde entier. D'ailleurs, c'est ainsi qu'au mois de novembre dernier, à 1 800 milles des côtes de France, étant à bord de la *Touraine*, j'ai appris le mariage de la belle Otero *(sic)*.

II

Sur l'Océan Pacifique jusqu'au détroit de Behring, des postes ont été installés depuis Seattle, Juneau Skagway jusqu'au Cap Nome.

Du côté de l'Atlantique, tous les principaux ports des côtes de la Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve, du Labrador, sont reliés par des stations de télégraphie sans fil.

La nouvelle station transatlantique extra-puissante du Cap

Breton est formée de quatre tours en charpente, ou pylônes, de 215 pieds de hauteur.

Ces quatre pylônes sont entourés extérieurement de trois rangées de mâts de même hauteur. Des fils métalliques relient tous ces mâts, formant ainsi un immense cylindre entourant les quatre pylônes.

De chaque côté des carrés formés par ces pylônes, d'autres fils métalliques descendent en formant un cône renversé terminé par un câble unique relié à un des bâtiments de la station qui se trouve au centre, et où sont réunis les appareils de transmission. Le tout forme un gigantesque radiateur duquel partent les ondes de l'éther mises en mouvement par une énergie considérable de transmission de 100 chevaux, c'est-à-dire environ 70 000 watts.

La bobine de Rhumkorff n'emploie qu'une quantité d'énergie relativement faible et présente de grandes difficultés de construction lorsqu'on dépasse quelques centaines de volts; l'établissement de cette station a nécessité l'emploi d'une machine à vapeur permettant de créer une force de courants électriques à haute fréquence, de façon à établir de puissantes oscillations électriques dans les énormes antennes qui sont employées.

Plus il y a de fils métalliques reliant les tours, moins il est nécessaire qu'elles soient hautes.

Le bâtiment de transmission consiste en une pièce unique dont le centre est rempli de batteries appellées « Leyden jars ».

D'un côté, on aperçoit la bobine d'induction et de grands vases en cuivre et en zinc remplis d'huile.

Le sol bétonné est recouvert de tapis en caoutchouc. Les murs et le plafond sont en bois dur. Des instruments étranges traînent dans chaque coin de la pièce.

Sur une plate-forme élevée à un mètre au-dessus du sol, se trouve une table avec une clef de transmission en cuivre et un énorme levier en bois, également employé pour la transmission.

Marconi était sur la plate-forme, la main posée sur le levier de transmission.

— Maintenant, me dit-il, faites attention : quand je ferai un signal à l'électricien, cinquante mille volts vont entrer dans cette chambre; mettez-vous là derrière moi, ne bougez pas, et surtout ne touchez à rien. Ne vous approchez pas de ces piles, parce

que le courant n'attendrait pas que vous les touchiez, il sauterait sur vous.

Je confesse que je fus très obéissant et me tins le plus près possible de lui sans bouger.

Un volt mesure la vitesse, un ampère veut dire un volume. Marconi se procure une grande vitesse avec un petit volume, de sorte que, si les 50 000 volts vous passaient à travers le corps, vous ne recevriez pas, à cause de la rapidité, une commotion plus forte que si vous formiez communication entre le sol et un trolley, lequel mesure environ 500 volts, mais possède un très fort ampérage.

Longtemps cette scène restera gravée dans ma mémoire : cette figure jeune et de chétive apparence de Marconi, les yeux fixés sur son cadran indicateur, sa main fine et sensitive appuyée sur le levier de transmission. Songez à ce que cet homme de trente ans à peine a déjà accompli ; songez à ses longues luttes, à son énergie, à sa patience ; et je le voyais là, au milieu de son œuvre réalisée, nous l'expliquant comme la chose la plus simple du monde.

— Tout est prêt ! cria-t-il à l'électricien qui attendait le signal.

Un levier fut tiré et un bruit sourd remplit la pièce. L'aiguille voltmètre commença à courir sur le cadran et à atteindre toute sorte de chiffres élevés.

— Maintenant, dit-il, j'envoie à Polhu, en Angleterre, et il pressa la clef du transmetteur.

Alors, apparut un éclair d'une lueur bleuâtre aveuglante, et, à chaque pression, de grandes étincelles longues de 30 à 40 centimètres jaillissaient entre les deux boules argentées de la bobine d'induction. Une des boules est en communication avec la terre et l'autre avec l'antenne.

Chaque étincelle représente une impulsion qui se communique de la batterie jusqu'à l'antenne, et de cette antenne l'électricité met en mouvement les vibrations de l'éther appelées ondes hertziennes ou ondes de l'éther.

Ces ondes se répandent à travers l'espace et dans toutes les directions, à une vitesse de 300 000 kilomètres à la seconde, c'est-à-dire sept fois le tour de la terre. Elles sont indépendantes du vent et de la température, et glissent au-dessus de la surface

de la terre et de la mer, en frappant au passage tous les postes qui se trouvent bien loin au delà de l'horizon.

En même temps que la lueur aveuglante qui accompagne chaque mouvement de la manette, on entend un bruit pouvant être comparé à celui d'un coup de fusil.

C'était un spectacle émotionnant, au milieu des éclairs et du bruit, l'inventeur calme, pressant la manette, faisant toujours plus d'éclairs et toujours plus de bruit.

Qu'on s'imagine une compagnie d'infanterie exécutant un feu à volonté sous un tunnel, et l'on aura une idée exacte du bruit assourdissant qui accompagne l'envoi d'un message à grande distance.

L'opérateur est obligé de se boucher les oreilles avec du coton, mais il paraît que récemment M. Marconi a trouvé le moyen d'amortir ce bruit presque complètement.

Ce message a été envoyé du Cap Breton à Polhu (Angleterre), c'est-à-dire à 3 000 milles (5 556 kilomètres) au delà de l'Océan.

Le procédé de réception est tout à fait différent. Quand Marconi vint se placer devant l'appareil récepteur, il mit en mouvement les roues de son détecteur magnétique (sa dernière invention, remplaçant le cohéreur) ; aucun son ne vint frapper notre oreille, puis, désignant l'appareil du doigt : « Les oscillations venant du Cap Cod, dit-il, seront attrapées là. » Et il désigna un fil enroulé autour des deux roues du détecteur. Ce fil est en fer mou isolé et un léger courant alternatif passe à travers. Les ondes de l'éther agitent suffisamment ce courant pour causer le « point » ou le « trait » enregistré par des courants se traduisant par des sons dans le téléphone.

Soudain, le détecteur se mit à fonctionner et en plaçant un récepteur de téléphone à l'oreille, on pouvait entendre pleinement le C. r. r. r. ang. d'une bobine d'induction située à des centaines de kilomètres.

M. Marconi a abandonné le « cohéreur » comme organe essentiel de la réception et l'a remplacé par son nouveau « détecteur magnétique » basé sur la variation d'hystérésis d'un métal magnétique sous l'action des ondes hertziennes. Les distances de communication obtenues avec cet appareil sont bien supérieures à celles que l'on avait pu réaliser jusqu'alors avec le

cohéreur lorsque les transmissions étaient faites au moyen d'oscillations peu amorties.

III

Il y a actuellement, en Amérique, quatre grandes compagnies de chemins de fer munis des nouveaux systèmes Marconi permettant à un chef de gare de s'assurer de la marche régulière des trains, au moyen d'un tableau muni de petites lampes électriques portant chacune un numéro qui représente un aiguillage. Tous les aiguillages sur la voie portent des numéros correspondant à ceux des lampes placées sur le tableau dans le bureau du chef de gare. Si la voie, par exemple n° 3, est ouverte, la lampe n° 3 s'éclaire aussitôt et ne s'éteindra que lorsque la voie sera refermée.

Si la lampe ne s'éteint pas, c'est que la voie est restée ouverte ; le chef de gare, par le numéro de l'aiguillage qui est le même que celui de la lampe, sait à quelle section le train appartient.

Tous les trains, de même que les navires, sont munis d'appareils. Les mécaniciens en cours de route entendent le signal et, de cette façon, peuvent prévenir de terribles accidents dûs bien souvent à la négligence d'un aiguilleur.

La télégraphie sans fil est si peu connue du public que beaucoup ignorent encore que d'un appartement, en pressant un bouton, on peut, sans que celles-ci soient reliées par aucun fil, allumer toutes les lumières électriques d'un établissement, de même qu'un directeur peut, de son cabinet, mettre en marche le moteur d'une usine !

Bref, la télégraphie sans fil, qui a révolutionné les méthodes de communications maritimes, est devenue, au temps actuel, dans les opérations navales et militaires, un moyen indispensable au succès de la stratégie. Aucune autre méthode de signaux n'est utilisable dans l'obscurité ou le brouillard.

Elle a atteint un tel degré d'importance qu'elle a obligé les gouvernements à en faire un sujet international de législation et que l'empereur d'Allemagne s'en est ému au point de prendre lui-même l'initiative de réunir à Berlin un congrès international.

E. J. de Lamare.

ENCORE LES ATROCITÉS DU CONGO

La Revue a publié deux articles consacrés aux atrocités du Congo (1).

Dans le premier, l'auteur, M. Ch. Géricault, a relevé, en s'appuyant surtout sur des documents publiés en Belgique, par des Belges eux-mêmes, les faits criants et les crimes innombrables qu'on doit au roi Léopold et à ses acolytes, à tous ceux qui travaillent pour le plus grand profit de ce souverain par trop marchand. Nos lecteurs n'ont qu'à relire les pages douloureuses consacrées à la façon dont un roi moderne a trouvé bon de massacrer et de spolier des millions d'individus afin d'augmenter sa propre fortune, pour avoir une idée de ce qu'on appelle le « régime léopoldien ».

Dans la seconde étude, M. E. D. Morel, un des initiateurs du mouvement dirigé contre le roi Léopold, a cru utile de caractériser, sur notre demande, d'une façon synthétique, les tendances de ce mouvement et les résultats obtenus.

C'est contre le travail de M. E. D. Morel que la *Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger* a jugé nécessaire de nous envoyer une protestation. Rien ne nous obligeait à la publier, car le roi Léopold étant mis en jeu, c'était à lui seul qu'appartenait le droit de rectification.

La Revue n'a point attaqué le roi Léopold comme roi. Nous n'avons pas non plus, en quoi que ce soit, touché à la dignité du peuple belge, à la loyauté duquel nous nous plaisons à rendre ici pleinement justice.

Mais, indépendamment de ses fonctions royales, le souverain de la Belgique et de l'Etat indépendant du Congo s'occupe de commerce. Il revêt donc le caractère d'un particulier qui s'emploie à exploiter des colonies. A ce point de vue spécial, *La Revue* a le droit et le devoir de le mettre en cause. Et si nous publions, aujourd'hui, cette réponse indirecte à nos articles, c'est parce que

(1) Voir *La Revue* du 15 novembre 1906, *L'Enfer du roi Léopold*, par Ch. Géricault, et du 15 janvier 1907, *La Tragédie du Congo*, par E.-D. Morel.

la *Fédération pour la Défense des intérêts belges* passe, à juste titre, pour être le porte-parole du souverain dans cette triste « combinaison » du Congo.

Nous donnons donc, *in extenso*, le long plaidoyer qui nous a été envoyé, car c'est peut-être là le meilleur moyen de démontrer l'inanité des arguments des amis du roi, ou mieux encore de S. M. le roi lui-même.

Monsieur le Directeur,

La Revue a publié dans son numéro du 15 janvier dernier un article de M. E.-D. Morel, intitulé : *La Tragédie du Congo;* le titre de l'article et le nom de son auteur suffisent à indiquer dans quel esprit ce travail a pu être fait. Aussi nul ne saurait-il songer à s'en émouvoir si quinze pages d'injures, où l'on ne trouve ni un fait précis ni une allégation exacte, n'étaient présentées — et dans une revue aussi importante que la vôtre — comme un document destiné à éclairer le public français sur ce qui se passe au Congo belge. C'est pourquoi la *Fédération pour la défense des intérêts belges à l'étranger* vous adresse la présente lettre, ne doutant pas que vous l'insérerez afin de permettre à vos lecteurs d'entendre non plus des accusations vagues ou des malédictions ampoulées, mais la rectification d'inexactitudes flagrantes et l'exposé très simple de la réalité des faits.

M. E.-D. Morel déclare vouloir « faire comprendre la cause primordiale de l'effroyable tragédie qui se déroule au Congo depuis 1891 » et, pour cela, il veut « dégager le problème de toutes les hypocrisies, niaiseries, calomnies grossières, intrigues intéressées et subtilités juridiques dont il a été entouré et obscurci »; il semble, d'ailleurs, au pamphlétaire qu'il est, pour diverses raisons, particulièrement qualifié pour s'adresser au public français en cette occasion. Certes, on pourrait croire, d'après ces paroles, que M. Morel est un froid logicien, bien approvisionné d'arguments irréfutables et de faits contrôlés, — et qu'il est, en outre, un grand ami de la France. Or, M. Morel n'est rien moins que tout cela; dans l'article qui nous occupe, il montre une violence dans la forme qui n'est égalée que par le peu de sérieux du fond. Nous l'y verrons qualifier le système en vigueur au Congo de « régime de piraterie, de spoliation et de vol », et cela lui tiendra lieu de toute étude économique de ce régime; la politique congolaise est une « infernale politique », et les coloniaux belges sont des « vautours internationaux »; quant au roi Léopold, c'est un « pirate ». « L'avenir (?) a démontré, dit encore M. Morel, que jamais, dans l'histoire du monde, un vol à main armée n'a été commis sur une échelle aussi colossale. Et l'effronterie du criminel est égale à son crime. » Et voilà définie l'œuvre du roi au Congo! M. Morel parle le langage obscur d'une sibylle et d'une sibylle en fureur, — ce n'est pas précisément ce qu'il faut pour « dégager un problème de toutes les hypocrisies, niaiseries, calomnies grossières, intrigues intéressées et subtilités juridiques dont il a été entouré et obscurci ». Au reste, si le génie

de M. Morel ne le prédestine pas à l'exposé simple et impartial des questions qu'il traite, son passé le prédestine encore moins à servir de porte-parole à qui que ce soit auprès du public français, car il consacra un volume (1) il y a trois ans à attaquer le Congo français et le monde colonial de France avec autant de violence qu'il attaque aujourd'hui le Congo belge; et, à la fin de 1905, il écrivait encore que la France a créé en Afrique « un chaudron où bouillonnent le crime, la cupidité et les désirs mauvais », déclarant que la France « est (ainsi) entraînée dans un bourbier », et accumulant les calomnies contre les magistrats, les légistes et les négociants coloniaux français.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, M. Morel tient encore à délivrer, à lui et à ses patrons, un certificat de désintéressement et de philanthropie; tous ceux qui ont suivi la campagne anticongolaise savent à quoi s'en tenir sur ce chapitre. Il suffit, d'ailleurs, de rappeler qu'un Anglais bien connu en France, Sir Thomas Barclay, écrivait au *Petit Bleu*, le 17 octobre 1905, au sujet de M. Morel : « C'est le devoir d'un employé de faire de son mieux pour ses patrons »; quant au désintéressement des « patrons » en question, lesquels sont des négociants coloniaux de Liverpool, on peut l'apprécier en remarquant que le but de la campagne anticongolaise est, en réalité, d'obtenir le remplacement de l'exploitation et de la mise en valeur rationnelles de l'Etat indépendant, par ce qu'un grand colonial français, M. Etienne, a si justement nommé « le régime de la rafle », régime qui ruine un pays, mais qui permet aux trafiquants tels que ceux de la *Congo Reform Association*, de faire de brillantes affaires — jusqu'au jour où les ressources naturelles étant épuisées, ils abandonnent le pays comme on rejette la coquille vide d'une noix.

Si nous essayons, maintenant, de découvrir à travers les imprécations de M. Morel quelque chose qui ressemble à une thèse, nous trouvons à peu près ceci : d'abord M. Morel pose en principe que « les races (africaines) sont essentiellement commerçantes »; il va plus loin encore quand il s'agit du nègre du Congo : « C'est, dit-il, un passionné commerçant! » Exactement comme les patrons de la *Congo Reform Association!* Evidemment, la seule cause possible de cette affirmation, c'est que celui qui la formule n'a jamais mis le pied en Afrique et n'a sans doute jamais lu les récits publiés par les explorateurs du Congo. Ensuite, M. Morel ayant découpé — c'est la seule documentation qu'il présente, et elle est loin d'être favorable à sa thèse — quelques passages des comptes rendus de la Conférence de Berlin, nous fait le tableau suivant de la situation : le roi s'est déclaré propriétaire du sol et de ses produits; « il s'est arrogé le droit de partager cette propriété avec des financiers intimement liés à sa fortune »; donc l'indigène n'a plus rien, « après la possession des marchandises il faut posséder aussi le marchand; c'est l'esclavage pur et simple!... C'est déchaîner un enfer en Afrique comme il n'y en a jamais eu, pas même aux pires époques de la traite! »

Traduisant les paroles lyriques de M. Morel en langage vulgaire,

(1) *The British Case in the French Congo; the story of a great injustice, its causes and its lessons*, London, Heinemann, 1903.

nous pouvons dire : « M. Morel n'aime pas le système des concessions, il le juge contraire aux stipulations de l'Acte de Berlin et il y voit une spoliation vis-à-vis des indigènes. » Or, les concessions ne sont nullement contraires aux décisions de Berlin, puisque l'Acte s'applique non seulement à l'Etat indépendant, mais encore à des possessions anglaises, françaises, portugaises, italiennes et allemandes et que dans *toutes* ces colonies existent des sociétés concessionnaires. L'adoption du système concessionnaire par ces pays suffirait à montrer que, s'il est légal, il est juste également, mais on peut, en outre, rappeler que les concessions ne comprennent que les terres vacantes qui étaient *res nullius* avant l'arrivée des blancs, et que tout ce qui pouvait sembler une propriété indigène (villages, cultures, terrains de pacage, etc.) a été soigneusement réservé aux propriétaires indigènes, individus ou collectivités.

Le système concessionnaire si répandu, et qui n'est « léopoldien » que pour M. Morel, puisque l'Angleterre l'imagina et que la plupart des puissances coloniales l'ont adopté, est-il donc appliqué au Congo belge de telle sorte que là seulement il est intolérable? Sans doute M. Morel va maintenant nous apporter des faits et des témoignages probants à cet égard! Mais non! M. Morel se contente du raisonnement ou plutôt de *son* raisonnement et il écrit : « Nous n'avons besoin du témoignage de personne! » Cependant il pense que le public, qu'il s'agit de convaincre, sera peut-être plus curieux que lui et il ajoute : « Tous les témoignages réunis jusqu'à ce jour — et Dieu sait s'ils sont d'une abondance et d'une nature telles que jamais l'histoire du monde n'en a vu de pareils! — ne font qu'effleurer l'atroce vérité. » En somme, M. Morel ne cite pas un fait et, pour le cas où quelqu'un en connaîtrait un d'aventure, il prend soin de déclarer que les témoignages, quels qu'ils soient, sont encore bien au-dessous de la vérité. Vraiment M. Morel a une piètre opinion du sens critique de ses lecteurs! Cependant, il offre au public français un recueil d'atrocités congolaises; c'est le petit pamphlet de M. Pierre Mille, *Le Congo léopoldien;* cette brochure se borne à réimprimer d'anciennes dépositions de missionnaires, antérieures à la Commission d'enquête congolaise et pour la plupart dénuées de la précision qui donne toute sa valeur à un document sérieux, dépositions de témoins à charge dans les affaires locales où tous les coupables — quand une culpabilité fut établie — reçurent un sévère châtiment. Et, après tout cela, M. Morel demande s'il y a « un seul être humain doué d'une intelligence quelconque... qui doute que le Congo a été et continue d'être le champ des événements les plus abominables, des forfaits d'une horreur dantesque »? Et il répond lui-même : « Evidemment non. » Ce qui prouve seulement que M. Morel pense avoir affaire à des gens faciles à convaincre.

En somme, M. Morel, dans le cas particulier des concessions du Congo libre, veut nous montrer que des crimes effroyables ont été commis. Des abus, en effet, ont eu lieu, ils ont été causés par le tort qu'avaient eu les premiers organisateurs de donner à certains noirs une autorité sur d'autres noirs; lorsque cette erreur a été reconnue, on a réservé aux seuls blancs l'usage des armes, et les abus ont disparu du jour au lendemain.

Quant aux agents blancs, quant — à plus forte raison — aux grands chefs blancs, on a reconnu que, sauf dans des cas très rares de personnages peu moraux ou atteints d' « africanite », — tristes individualités qu'on peut malheureusement trouver dans toutes les colonies tropicales, — aucun d'eux ne s'est rendu coupable d'actes contraires aux lois ou à l'humanité. Il y avait une réforme à faire en ce qui touchait certains agents noirs, elle a été faite. En quoi, désormais, le Congo diffère-t-il de tout autre territoire africain? Ainsi raisonneront tous ceux qui auront vu les choses telles qu'elles sont, à la lumière d'une documentation sérieuse et d'un raisonnement logique.

Mais ce n'est pas ce que veulent M. Morel et ses amis. « Ces événements (les fameuses « atrocités ») sont, disent-ils, *nécessaires*, et continueront d'être nécessaires sous un pareil régime de piraterie, de spoliation et de vol. » Autrement dit : les anticongolais ne se déclareront satisfaits qu'après que le Congo aura ou changé de maîtres, ou — si comme il est certain, l'Europe s'opposait à un tel changement — qu'après que le Congo sera livré au régime de la rafle qui permet aux traitants d'échanger les produits recueillis au hasard par des procédés destructeurs des richesses à venir, contre l'alcool homicide que les Belges ont interdit au Congo et que les marchands de Liverpool, grands patrons de la *Congo Reform Association*, achètent à Hambourg moins de 2 shellings la caisse de douze bouteilles, pour les revendre 10 shellings la caisse à la Côte d'Afrique.

Et ceci nous montre la vraie raison de toute l'agitation anticongolaise. Les négociants coloniaux anglais ne peuvent se résoudre à acheter le caoutchouc du Congo à des blancs qui le vendent à un prix raisonnable au lieu de l'échanger à des noirs contre de l'alcool de traite et des marchandises sans valeur. Voilà pourquoi M. Morel reconnaît que c'est aux Chambres de commerce anglaises qu'il s'efforce de communiquer le feu sacré en leur recommandant de « ne pas se laisser intimider par les accusations de mobiles intéressés, de la part de gens malhonnêtes ou aveugles » ! En parlant ainsi, M. Morel croit certainement ses lecteurs absolument stupides. A qui fera-t-il croire que c'est aux Chambres de commerce qu'on s'adresse quand on veut créer un mouvement exclusivement humanitaire? Certes, les membres des Chambres de commerce, en Angleterre comme ailleurs, sont généralement de braves gens — mais à la Chambre de commerce ils parlent affaires et non philanthropie, et quand on veut les entretenir de philanthropie, ce n'est pas dans les réunions consacrées aux études économiques qu'on va s'adresser à eux. Les anticongolais s'adressent aux Chambres de commerce parce que le but qu'ils poursuivent est exclusivement commercial — et l'ardeur même qu'ils apportent à nier qu'il en soit ainsi, avant même qu'on mette la pureté de leurs sentiments en doute, montre bien clairement que nous ne faisons pas de jugement téméraire en parlant de la sorte.

Or, le public français doit être le dernier à se laisser tromper par cette véritable « comédie humanitaire ». En effet, il n'est pas de peuple qui ait un esprit critique plus aigu que le peuple français, et les grossières

fables anticongolaises doivent devant lui s'écrouler sous le ridicule. De plus, on ne doit pas oublier en France, comme le disait M. Etienne, dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 novembre 1903, que « les premières attaques des négociants anglais prétendant que le commerce n'est plus libre au Congo, visaient la colonie française » et que, si la campagne contre l'Etat du Congo triomphait, l'avenir économique du Congo français serait directement menacé.

Excusez, Monsieur le Directeur, la longueur de cette lettre, mais nous sommes persuadés que vous ne sauriez nous en vouloir de vous apporter le moyen de montrer à vos lecteurs l'envers de la campagne dont M. Morel leur a montré l'endroit, et nous conclurons, avec votre compatriote M. Etienne, que, au Congo belge comme au Congo français, « nous avons fait garder nos chasses et c'est là tout notre crime ». (*Dépêche coloniale*, 16-6-1903.) Nous ne doutons pas que vous et vos nombreux lecteurs, ayant entendu le pour et le contre, partagerez cette opinion, qui est, au surplus, celle de toutes les personnes qui suivent de près les choses coloniales en France aussi bien qu'en Belgique.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération très distinguée.

M. Van Loesen,
Secrétaire.

***

Le document publié plus haut mérite quelques éclaircissements. Qu'est-ce, d'abord, que M. E. D. Morel, dont la *Fédération belge* croit possible de mettre en doute les motifs désintéressés ? Laissons ici la parole à l'éminent député belge M. Vandervelde, dont nous donnons ci-dessous un extrait du discours prononcé au Parlement belge, en décembre 1906.

Ah ! Messieurs, on nous disait il y a quelques jours que ce mouvement était factice (mouvement contre les atrocités congolaises), qu'il émanait de marchands de Liverpool, qu'il avait été créé de toutes pièces par « M. Morel et ses acolytes ». Je n'ai pas à prendre ici la défense de M. Morel. Tous ceux qui le connaissent savent qu'il n'en a pas besoin. Mais je manquerais à un devoir de conscience si je ne disais pas que je le considère comme un homme hautement estimable, et si je ne lui rendais pas cet hommage que c'est à sa ténacité que nous devons, en grande partie, les réformes, si insuffisantes soient-elles, qui ont été accomplies au Congo. (*Très bien!* à l'extrême gauche.) Mais quand on parle de M. Morel et de ses acolytes, j'ai le droit de demander à qui on fait allusion ? Quels sont ses acolytes ?

M. Huysmans. Ce sont les membres de la *Congo Reform Association.*

M. Vandervelde. Sont-ce les évêques d'Angleterre? Sont-ce les

ministres du roi d'Angleterre? Est-ce le marquis de Lansdowne, membre de l'ancien cabinet? Est-ce Sir Edward Grey, le ministre actuel des affaires étrangères? Et pouvez-vous même prétendre que les « acolytes » de M. Morel soient tous des Anglais? Ne savez-vous donc pas qu'il y a quelques mois à peine, le gouvernement italien interdisait à ses officiers de prendre service au Congo? Ne savez-vous pas que de grands journaux conservateurs, appartenant à votre opinion, M. Huysmans, le *Journal de Genève*, par exemple, ou bien le *Journal des Débats*, déclaraient il y a quelques jours encore, que dans aucun pays les indigènes n'étaient aussi durement traités que dans l'Etat indépendant du Congo?



Il serait superflu d'ajouter que M. E. D. Morel n'a jamais été payé par la *Congo Reform Association*, et que toute sa campagne a été faite à ses risques et périls, au profit de ces pauvres peuplades noires auxquelles il a consacré sa vie.

L'auteur de la *Tragédie du Congo* est le « secrétaire honoraire », c'est-à-dire nullement rétribué, de la *Congo Reform Association*, qui compte parmi ses membres des milliers d'adhérents. Le rédacteur en chef de la *West African Mail* est, en même temps l'auteur des *Problèmes de l'Ouest Africain*, traduits en français par M. Duchêne, du ministère des Colonies. M. Hans Ziegler, l'écrivain colonial allemand bien connu, l'auteur de *Dans le vaste monde (Hinaus in die Welt)*, écrivait dernièrement à propos de M. E. D. Morel : « De même que les noirs d'Afrique et d'Amérique reconnurent dans le champion de l'émancipation des esclaves, Wilberforce, leur libérateur, les indigènes élèveront quelque jour un monument à ce champion désintéressé. » M. Pierre Mille, qui a publié des pages remarquables sur le Congo belge, rend également pleine justice à l'activité et au caractère de M. E. D. Morel.

Nous sommes, quant à nous, un peu chagrinés de voir M. Etienne dans la compagnie du roi Léopold. Nous voulons espérer que le jour n'est pas loin où l'ancien ministre de la Guerre français s'apercevra qu'il n'est pas de sa dignité, ni de la dignité de la France, de se solidariser avec les méfaits du roi Léopold, et de travailler, à sa suite, à la continuation d'un régime universellement méprisé.

Un crime reste toujours un crime, nonobstant les gens abusés, ou intéressés, qui ont le triste courage de vouloir en travestir le caractère. On pourra multiplier les journaux osant défendre la politique congolaise, stigmatisée ici même, cela n'enlèvera rien à l'odieux de la chose.

Le Mouvement Dramatique

THÉATRE ANTOINE : *Timon d'Athènes*, drame en cinq actes, de M. Emile Fabre. — ODÉON : *La Française*, comédie en trois actes, de M. Brieux ; *Les Goujons*, un acte, de M. Benière.

On sait le rôle que jouait le chœur dans la tragédie grecque, et, dans la tragédie française, la confidente ou le messager. Ces personnages irréels étaient chargés par le poète d'apporter, entre les murs clos où était confiné le drame, des nouvelles du vaste monde, et, par ces peintures tragiques, d'arracher des accents nouveaux aux âmes des héros déchirées. Théramène dit la mort d'Hippolyte, Burrhus la fuite de Junie, Stratonice le forfait de Polyeucte. Les événements sont bannis, et figurés par des discours. En revanche, nous voyons devant nous palpiter de sublimes conflits, et nous pénétrons des cœurs d'hommes.

Le Romantisme, à l'instar de Shakespeare, a prétendu changer cela, défoncer les murs de la scène et nous ouvrir les horizons, nous montrer le cours même des choses, et le héros parmi la foule, sous prétexte que, dans la vie, il en est ainsi d'ordinaire. Je crains que les décorateurs y aient gagné, plus que le drame. Nous avons eu de beaux tableaux, mais où les figures centrales manquent de relief et de vie. Oui, je crains que le Romantisme — et le réalisme, qui en découle — n'aient été vraiment, au théâtre, un apport plus fâcheux que fécond. Ils ont renouvelé le livre. Le livre, c'est une autre affaire !

Je me faisais ces réflexions en écoutant, non sans malaise, le *Timon d'Athènes* d'Emile Fabre, et en cherchant à préciser les raisons de cette gêne intime. Voici une pièce pleine de savoir-faire, d'ingéniosité, de mouvement; les tableaux curieux y alternent avec un art tout à fait subtil; la foule y circule, y rugit, les emplit de son bruissement sonore; il s'agit, non de l'histoire d'un homme, mais de l'agonie d'une ville; (et de quelle ville : d'Athènes!) L'aristocratie, la démocratie, les riches, les pauvres, les prêtres y sont tour à tour flagellés; je ne crois pas que le métier du théâtre puisse être poussé beaucoup plus loin; et la mise en scène atteint le summum de l'effet pittoresque et frappant. (C'est le plus beau succès de Gémier.) Hé bien! tout cet ensemble est froid. Tant de qualités sont stériles. Nous assistons intéressés à ce spectacle et à ces clameurs ; intéressés, mais point émus. Pourquoi ? C'est, à mon avis, que l'auteur a transgressé la loi secrète et profonde de l'art dramatique. Entraîné par son goût personnel et des succès antérieurs, il a voulu que le peuple même fût l'acteur principal de sa pièce. Et son *Timon*, à parler franc, ne joue plus dans la symphonie que l'office un peu importun d'un tragique compère de revue. Or, les

yeux, les oreilles se lassent. On voudrait que le cœur fût saisi. Il ne l'est point, et l'on est triste. Vieux classiques, vous aviez raison...

Il y a peut-être autre chose encore dans cette tristesse ingénue. Je l'ai dit : c'est une satire, une satire politique, une satire pessimiste; c'est *la vie publique* à Athènes, et toutes les laïdeurs, toutes les tares, toute la débâcle anarchique qu'entraîne le règne du nombre. Nous supportons cela s'il s'agit de nous, s'il s'agit de Paris, de Marseille. Ces laideurs, nous les connaissons. Nos yeux ont appris à les voir, mieux que les secrets héroïsmes. Mais Athènes, Périclès, Aspasie, Alcibiade, Timon et Socrate! Ces noms, pour nous, sont associés à des temples, à du ciel bleu, au pâle soleil sur les tuniques blanches, aux discours d'harmonie et de grâce, au miel attique, à de divins rythmes... Les entendre couverts par des cris, des heurts de parlotte publique, c'est le supplice de Marsyas pour les épidermes sensibles. Il en fut ainsi? Que m'importe? Je n'en sais rien d'abord, ni personne. Et je ne veux pas le savoir. Laissez-nous notre Grèce idéale, ou donnez-nous de la beauté!

Je crois bien que ces divers éléments entrent dans l'accueil un peu frais, et injuste à d'autres égards, qu'on fit à cet effort puissant et de qualité peu commune. La matière et la forme de l'art ne sont pas, ici, concordantes; de là notre déconvenue. Elle n'atteint en rien Emile Fabre. Il reste le meilleur technicien et le plus robuste chorège de la génération nouvelle. Et, sûrement, il prendra sa revanche. Je ne suis pas inquiet pour lui.



Il y a chez M. Brieux deux hommes : un observateur savoureux, attentif, des classes moyennes, satiriste gai, parfois âpre, et dramaturge dans les moelles, qui donne sans effort à ses fables, à ses notes crayonnées sur le vif, la forme dialoguée et scénique; et un moraliste, un apôtre, curieux d'idées générales, passionné d'alchimie sociale, animé d'ailleurs d'une flamme généreuse, et soucieux de régénérer la France sans négliger de faire des recettes. Tout cela, il le met dans ses pièces! C'est peut-être beaucoup à la fois. Gœthe disait de lord Byron qu'orateur à la Chambre des Lords, il eût fait de meilleurs poèmes, parce qu'il les eût allégés des développements parasites et de l'éloquence inutile. Il faut peut-être regretter que Brieux, d'abord journaliste, n'ait pas poursuivi cette voie parallèlement au théâtre : il s'y fût délivré de ses thèses, de ses soucis humanitaires ; et il eût gardé pour la scène la belle verve à quoi nous devons ces pièces directes et robustes : *les Trois Filles de M. Dupont*, *les Hannetons* et *la Robe Rouge*.

La Française est du type composite que décidément il préfère. Il y a là une histoire d'amour, une étude de mœurs, une satire politique, et aussi une idée générale. Je m'empresse de dire que tout cela est assez harmonieusement fondu. L'histoire d'amour, jolie et fraîche, montre un jeune Yankee à lunettes débarqué de là-bas en sauvage, avec de fâcheux préjugés, prestement séduit par le charme et le bon sens

d'une jeune fille d'Europe. Et cela est fort agréable. L'étude de mœurs : une famille bourgeoise, mi-libérale, mi-réactionnaire. L'aîné végète dans un vieux castel et laisse ses terres en friche. Le cadet est industriel, mais figé dans l'antique routine. Il évite la faillite à grand' peine. Notations excellentes et justes, qui semblent par endroits étriquées. Il y faut joindre un type cocasse de Transatlantique bougon, égaré sur nos mœurs par nos livres, qui patauge, veut séduire une femme, et, pour obtenir son pardon, commandite bravement le mari. Celui-ci est la joie de la pièce. La satire politique est éparse : elle frappe tour à tour les royalistes, les nationalistes, les socialistes. Tout le monde en prend pour son grade, et nul n'a le droit de se plaindre. (Sauf celui qui veut y voir clair.) L'idée générale, enfin, est celle-ci : la France vaut mieux qu'elle ne croit, et que les Français ne le disent ; et la femme française est charmante...

Nous sommes bien de cet avis. Cela prête, comme vous le pensez, à des couplets fort applaudis, bien amenés, ingénieux souvent, et pleins de détails pittoresques. Moi, j'aime mieux le jeune Yankee qui ôte ses lunettes et les casse pour entendre chanter sa cousine, et se sent peu à peu reconquis par l'âme des lointains aïeux en foulant les tombes rustiques... C'était cela, la pièce profonde. Elle n'est, par malheur, qu'indiquée.

Celle qui reste est gaie, amusante ; il ne faut, si l'on veut être juste, la juger ni de haut ni de bas, mais l'accepter pour ce qu'elle veut être : une récréation joyeuse et saine, avec réflexions moralisatrices et patriotisme attendri. Le public y prend vif plaisir, et il a, ma foi, bien raison ! D'autant que Mmes Rolly et Lély, MM. Decori, Vargas et Duquesne — j'allais oublier M. Bernard, vieux paysan de frappe accusée, voilà le meilleur de Brieux ! — tous, ils sont tous réjouissants, parfaits d'allure et de tenue. Et la mise en scène est d'Antoine.

Le spectacle commence par *les Goujons*, un acte de M. Benière, qui déjà donna au Théâtre-Antoine *les Tabliers Blancs* et *les Experts*. Les Goujons, ce sont les clients des avoués, pêcheurs subtils. Satire judiciaire ? Mais oui ! Il y a là comme une réplique, toute moderne, des *Plaideurs*, qui est pleine de saveur, de haut goût. Succès mérité, et très franc. M. Bénière est un amateur, et le théâtre n'est pour lui qu'un délassement agréable. Mais beaucoup de professionnels pourraient lui envier sa « patte », sa verdeur de touche et d'accent, sa verve savoureuse et narquoise. Ces *Goujons* sont, ma foi, très bien frits. Et ils atteindront leur centième. Et j'ai donc vu un homme heureux ! C'est réconfortant.

GABRIEL TRARIEUX.

P.-S. — Belle reprise de *Marion Delorme* aux Français. Elle ne me fait rien retirer de ce que j'ai dit du Romantisme. Mais, ici, le verbe est splendide et fait illusion sur le reste. C'est tout de même bien factice ! Il faut une bonne dose de volonté pour ne pas croire le théâtre voué à un rang subalterne. Je vais relire *Cadaver*, *Ruth et Booz* et *A Villequier*.

Le Mouvement intellectuel en France

I. — LETTRES

Poésies, d'HENRICK IBSEN, traduction de Ch. de Bigault de Casanove. (Mercure de France.) — II. **Lettres d'Henrik Ibsen à ses amis**, traduites par Mme Martine Rémusat. (Perrin.) — III. **Henrick Ibsen**, par THÉODORE LASSIUS (Cahors.)

Notre collaborateur, Ch. de Casanove, en traduisant les poèmes d'Ibsen, a donné une contribution très importante à l'histoire de sa vie et de la formation de son esprit ; en lisant chronologiquement ses vers, en les rapprochant de ses drames, on pénètrerait mieux sa pensée, non pas que ses œuvres ne forment par elles-mêmes des organismes complets, mais il est toujours instructif de connaître les causes qui ont influé sur les directions qu'a prises l'esprit de leur créateur.

Les premières pièces de ce volume, qui sont extraites d'un manuscrit conservé à la bibliothèque de Christiania, datent de sa dix-neuvième année, du temps où il était élève en pharmacie. Elles nous révèlent les pensées qui animaient l'auteur de *Catilina.* C'est l'époque de son romantisme. Mais justement, dans un de ces morceaux, nous découvrons les signes qui font prévoir sa prochaine transformation ; il adjure *Les poètes de la Norvège* de renoncer au passé pour célébrer et poétiser la vie moderne. Cependant, ce que l'existence a d'âpreté — en effet elle ne lui ménagea pas ses épreuves — le rendit amer et sauvage. La sévérité des jugements qu'il porte sur elle n'est pas seulement provoquée par les circonstances où il se trouve, mais aussi par des considérations plus élevées. Et nous trouvons dans les ouvrages de sa jeunesse, les mêmes idées désespérées qui nous frapperont dans sa dernière œuvre, *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts.* Il n'y a qu'une chose belle, le combat.

> Vivre, c'est lutter avec des trolls
> En son cœur et en son cerveau.

Dans ses lettres, dont *La Revue* a publié une partie, nous

recueillons des renseignements d'un autre ordre sur son état d'esprit ; par correspondance, on dit à la fois plus et moins que dans des ouvrages, soit poétiques, soit dramatiques. A propos de ses tendances pessimistes, il avoue à un de ses amis qu'il n'est pas agréable d'être triste ; il ajoute qu'il a senti le besoin, pendant un temps, d'une grande douleur qui pût remplir son existence, donner un but à sa vie. A la même époque se révèle l'individualiste à tout prix qu'il fut. Il importe de veiller jalousement à notre propre fonds, de le préserver de tout élément étranger, ensuite de laisser de côté les choses dont nous sommes témoins, pour ne nous souvenir que de celles que nous avons vécues, les dernières seules devant nous inspirer. Ailleurs il dit encore : « Je veux être vrai. »

Les *Lettres*, en outre de ces éclairs révélateurs d'un état d'âme qui se dissimulait sous un voile, nous offrent la vie quotidienne d'Ibsen ; nous y voyons la façon dont il aimait ses amis, dont il suivait les conseils de ses critiques (avec quelle patience !), dont il menait ses affaires d'argent, dont il surveillait la publication de ses livres. La correspondance avec sa belle-mère, la seconde femme du père de sa femme, Magdalène Thoresen, a été lue en Scandinavie avec une certaine émotion ; c'était (elle est morte il ya trois ou quatre ans) un des meilleurs écrivains de la Norvège et on disait tout bas qu'Ibsen avant d'épouser sa belle-fille l'avait beaucoup aimée.

Th. Lasius, se servant de ces documents et d'autres encore, a voulu prouver qu'Ibsen était profondément religieux. Il explique de la manière suivante les attaques de Julien contre Jésus (dans *Empereur et Galiléen*). La personne sublime du Christ peut être un danger pour l'humanité dégénérée, en ce sens qu'elle l'a éblouie, troublée, et a rompu, grâce à des disciples inintelligents, l'équilibre que Dieu avait établi à l'origine ; tous l'ont imité et personne ne l'a compris.

L'œuvre morale d'Ibsen peut se résumer en ces mots : « Sois pleinement toi-même ! » De cette façon, l'homme réalisera aussi parfaitement que possible le plan de Dieu dont il est l'ouvrier. Toute l'action des drames d'Ibsen, sans exception, gravite autour de cette lutte infatigable de l'individu pour trouver son propre chemin, pour atteindre à la réalisation de sa volonté supérieure.

Ces derniers ouvrages sur Ibsen ne sont que le commencement d'une riche littérature que provoqueront ses œuvres fortement objectives, mais qui cachent une personnalité si puissante et, par cela même, si fascinante.

Correspondance d'EMILE ZOLA, lettres de jeunesse (Fasquelle).

Les éditeurs de la *Correspondance* ont partagé les lettres de l'auteur de l'*Assommoir* en trois parts : celles de sa jeunesse, celles de son âge mûr qui ont trait à des questions littéraires et artistiques, enfin celles qui ont été écrites pendant l'affaire Dreyfus et qui s'y rapportent.

On ne saurait dire, quand on n'a pas lu celles qui suivront, que les premières sont les plus intéressantes. Il me semble pourtant que ce qu'on doit rechercher, et ce qui est le plus curieux à découvrir, ce ne sont pas les opinions d'un homme mûr dont nous avons ce qu'il peut donner de meilleur, ses œuvres, mais que ce sont les idées, les études, les influences qui l'ont formé au temps où il était malléable. En 1839, le jeune Zola, qui habite Paris, achève d'écrire *les Grisettes de Provence*, nouvelle d'un intérêt médiocre, d'après lui, *la Fée amoureuse*, conte de fée, long rêve poétique. Il termine un poème, *l'Aérienne*, qui a douze cents vers; il en commence un autre, *la Chaîne des Etres*. A cette époque, il est très sentimental, envoie à son ami Baille de longues lettres sur l'amour, avec cette abondance qui a été la caractéristique de son talent. Il se révolte contre la manie qu'ont les romanciers de décrire des amours malheureux; c'est ce qu'il reproche à George Sand, quoiqu'il admire extrêmement ses romans champêtres. « *La Mare au Diable*, quelle perle ! » dit-il. Mais après la lecture d'*Indiana*, il est désespéré de voir qu'elle nie l'amour dans le mariage et hors du mariage; « c'est à décourager les cœurs de vingt ans », s'écrit-il. Il trouve que le sujet de *Jacques* est le plus beau qui soit au monde. Il cite avec admiration les vers de Musset, dans *Rolla*. On pourrait trouver là une preuve de ce que notre collaborateur Georges Pellissier démontrait dans un article récent, à savoir : que Zola était romantique. Quand on voit quelles ont été ses lectures, avec quelle passion il s'en imprègne, on se rend compte qu'il fut lyrique dans ses goûts avant de l'être dans son œuvre; seulement il a transformé le lyrisme des romantiques; ils avaient bien eu l'idée de diviniser, de poétiser le laid; il a réalisé ce qui n'était chez eux qu'une intuition en dépeignant lyriquement, mais sans les embellir, les milieux populaires.

Les Dandys, par JACQUES BOULENGER (Ollendorff).

L'âme du dandy, du « beau », est pétrie de vanité et d'insolence; chez George Brummell, — le premier de cette race, le fondateur du genre, — la lourdeur de l'esprit a contribué à parfaire l'attitude qu'il s'était donnée. Lui, le petit-fils d'un confiseur, supporta sans se troubler son succès dans la haute société anglaise, grâce à son peu d'imagination; il opposait à sa vogue une froideur de haute élégance. Notre comte d'Orsay, si vilain homme par certains côtés, était infiniment plus fin et plus spirituel, ce qui prouve qu'en tant que dandy, un Français ne vaudra jamais un Anglais. L'espèce en est morte du reste, aussi devient-elle historique et elle est intéressante à étudier, non seulement pour les amateurs de vieilles choses fanées, mais aussi pour les psychologues qui y trouvent une des formes qu'a prises la vanité humaine, toujours fertile en métamorphoses.

Terres lointaines, sensations d'Egypte, Ceylan, la Chine et le Japon, par E. GOMEZ CARRILLO. (Garnier.)

On a beaucoup parlé de l'âme japonaise ; on n'a pas épuisé le sujet, car elle est variée, changeante, profonde, et une intelligence d'artiste comme celle de Gomez Carillo est bien faite pour en suivre les méandres, les détours, jouir de ses éclairs de joie, de ses mélancolies, admirer ses héroïsmes et ses préjugés. Les maisons vertes, les théâtres, les temples, les jardins sont très curieux en ce qu'ils font connaître l'esprit japonais ; mais on le pénètre surtout par ses contes. Les Nippons en sont fous, c'est le vice national ; le soir, le père s'assied au milieu du cercle de ses fils, allume sa pipe minuscule, puis commence un de ces récits où il y a des princesses prisonnières dans le palais du roi, des ogres et des chiens déguisés en prêtres. Les animaux, le renard surtout, y jouent un grand rôle ; ils sont capables de gratitude ; tel ce blaireau qui, pour avoir reçu asile dans la cabane d'un ermite, s'en alla à l'île de Sado et ramassa pendant bien des mois la terre que jetaient les mineurs pour en tirer les trois onces d'or que désirait le solitaire. On y trouve souvent cette grâce empreinte de bonté et de mélancolie ; ce peuple sait s'attendrir avec une gravité poétique.

Nous nous plaisons à voir, sous la plume de Gomez Carillo, les Japonais dans leur intimité et leurs mœurs familières. Il a admirablement réussi à les peindre de la sorte.

Histoires de Parisiens, par ALFRED CAPUS. (Fasquelle.)

Oui, bien parisiennes, ces aventures ! On les entend raconter le soir dans une brasserie du boulevard ou du quartier Latin. Deux amis se rencontrent et l'un des deux apprend à l'autre ce qu'est devenu tel de leur camarade. Ils se sont connus jeunes, tous assez doués d'intelligence, pleins d'espérance. La liaison avec la petite ouvrière, la grisette, a été le premier tournant où leur caractère s'est dessiné. La plupart l'ont abandonnée plus ou moins lâchement, comme Varelet ; il l'a envoyée avec son fils en Algérie, puis l'a perdue de vue ; il se marie ; sa vie se traîne entre sa femme et son père aussi autoritaires l'un que l'autre ; puis un jour le premier enfant reparaît avec sa mère ; elle va mourir d'un cancer ; il faudra, pour que le père serre son enfant dans ses bras, que son fils, l'enfant légitime, le lui amène. Lonlon est un bien joli type de pauvre fille qui a toujours désiré être épousée ; le seul qui le lui ait promis est mort. Heureusement que la vengeance de celles qui ont tant souffert est exercée par les Berthe qui ruinent leur mari ou les Boulotte, qui transforment les « très spirituels Duvernois » en de simples crétins.

Voici l'image de la vie peu belle, mais fort vraie, qu'on voit passer dans ce petit volume de nouvelles.

Collaborateurs de *LA REVUE*.

FAITS ET DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

L'opiomanie.

Au Japon, les fumeurs d'opium sont punis des travaux forcés à temps; en Chine, une loi sévère vient d'interdire cette habitude funeste en n'accordant aux fumeries plus qu'une dizaine d'années pour disparaître complètement. Par contre, les colonies européennes d'Extrême-Orient laissent subsister le fléau sous l'œil complaisant de l'Etat qui y trouve une source de revenus. Les marins et les fonctionnaires ont apporté l'opiomanie en Europe et en France, à Paris surtout, ses victimes se multiplient de jour en jour. En attendant que l'on prenne des mesures efficaces contre le mal, il importe de le diagnostiquer pour tâcher de le guérir. M. Jeanselme s'en est occupé attentivement. Nous résumons ses travaux. L'opium bouilli et fermenté, le *chandoo*, s'emploie pour la pipe. Il y en a de différentes provenances, et ils varient de qualités suivant la proportion de morphine. Le *chandoo* doit être préparé longuement pour développer son arome, chasser son principe volatil vireux et éliminer ses impuretés. Lorsqu'il est débarrassé de son caoutchouc, des résines, de la cellulose, des gommes, des substances albumineuses et muqueuses, d'un excès de narcotine et de narcéine, on le met en boîte, après pasteurisation, et on le livre au commerce. Il s'améliore en vieillissant. Ses effets sont connus; ils ont été décrits de phase en phase de l'intoxication, par Thomas de Quincey et par bien d'autres. Chaque pipe contenant environ 25 centigrammes d'opium, et la ration quotidienne étant en moyenne de 30 à 40 pipes, un fumeur invétéré subit fatalement les conséquences de cette passion d'autant plus que, bientôt incapable de résister au vice, il en arrive progressivement à 100 pipes par jour et au delà. Quel est le remède? Le moyen prophylactique serait assurément le meilleur, mais puisque nos législateurs, plus indulgents que le mikado ou l'empereur de Chine, n'osent ou ne veulent pas recourir aux mesures radicales, il ne reste au médecin que le traitement curatif. Celui-ci, comme la cure de démorphinisation, fait usage de ce que l'on appelle la méthode brusque. Quand le malade veut se guérir, ce qui n'arrive pas souvent, car il est d'ordinaire impuissant à prendre lui-même cette résolution, ou quand on peut le soigner malgré lui, on le soumet à un internement dans une maison de santé où il est l'objet d'une surveillance assidue. Sevré brusquement et absolument d'opium, il commence par éprouver une crise violente et pénible qui dure quelquefois toute la semaine; après quoi il entre en convalescence. Peu à peu la cure triomphe du mal, seulement on doit craindre des rechutes car il faut beaucoup de temps pour que la volonté revienne complètement, tant elle a été affaiblie pendant la période de la passion. M. Jeanselme considère avec raison l'opiomanie comme une sorte d'épidé-

mie qu'il faut combattre avec la plus constante énergie. C'est, suivant lui, un péril social qui ne le cède guère à l'alcoolisme et dont les conséquences sont aussi graves pour la race que pour l'individu, pour la société que pour la famille. Dans certains pays, les tentatives de suicide sont punies d'emprisonnement. L'opiomanie rentre dans cette catégorie. Il y aurait donc lieu de la faire relever du Code pénal. Au Japon et en Chine, on est de cet avis. En France, les fumeries restent ouvertes.

L'eau phéniquée.

L'emploi de l'acide phénique en solution aqueuse est si général et les cas où l'on en fait usage sont si communs qu'il y a intérêt pour tout le monde à connaître les dangers auxquels expose cette pratique courante dans toutes les maisons. Pour peu que l'on ait au doigt une piqûre, pendant la couture, une blessure ou une plaie, souvent légère, au cours du travail, vite on va chez le pharmacien chercher de l'eau phéniquée, qui est devenue le synonyme de l'antisepsie, et qu'on s'empresse d'appliquer comme désinfectant. Or, ces pansements phéniqués peuvent occasionner des gangrènes sèches, suivies parfois de la perte du doigt blessé ou de toute autre partie mortifiée avec nécessité d'opérer la désarticulation ou l'ablation. Les travaux faits sous ce rapport dans le service du Dr Brocq à l'hôpital Saint-Louis, à Paris, en fournissent des preuves nombreuses et concluantes. Les observations de Lucas-Championnière, Laugier, Carles, Cotte, confirment ces témoignages. Les cas de gangrène phéniquée se répètent fréquemment, tandis que, comme l'a constaté M. Brocq, lorsque les pansements phéniqués sont interrompus à temps, la gangrène disparaît aussitôt et la plaie se cicatrise rapidement. Il est certain, d'après les mêmes observations, que des solutions même très diluées d'acide phénique sont toujours très dangereuses. Il n'en est pas ainsi, au contraire, de la glycérine phéniquée, appliquée même à doses médicamenteuses beaucoup plus élevées. Est-ce à dire qu'il y ait lieu de bannir l'acide phénique de la thérapeutique? Oui, répondent la plupart des spécialistes, chaque fois que l'on emploie des solutions aqueuses, en d'autres termes de l'eau phéniquée, en pansements permanents, parce que chaque fois on court le risque de provoquer la gangrène, surtout aux doigts et aux orteils. On peut ajouter que, dans les pansements dermatologiques, l'antisepsie non seulement n'est jamais bonne, mais peut produire des troubles dans le tégument et y faire naître l'infection. Rien n'est, au reste, plus facile que d'éviter ces complications, puisque l'on peut se procurer, chez le pharmacien, aussi aisément de la glycérine phéniquée qui, elle, n'est pas perfide.

L'hélicoptère Wood.

On admettait généralement jusqu'ici que les hélicoptères, considérés plutôt comme des jouets scientifiques, ne pouvaient pas être appropriés à l'aviation humaine. Le nouvel appareil construit par M. Robert Wood, professeur de physique expérimentale à l'Université de Johns Hopkins de Baltimore, et par M. Otto Luyties, ingénieur de la même ville, a précisément pour objet de réfuter cette assertion. Les deux inventeurs prétendent résoudre le problème en supprimant les inconvénients des aéroplanes, principalement le lancement sur piste ou sur glissières et en employant au lieu du moteur électrique de lord Rayleigh, qu'ils

jugent beaucoup trop lourd, un moteur à vapeur analogue à ceux usités dans les courses d'automobiles. La force motrice initiale de l'hélicoptère Wood sera de 100 chevaux, mais pendant quelques minutes seulement, car elle se réduira bientôt à 40 ou 50 chevaux par suite du haut degré de pression. L'appareil, une fois soulevé en l'air, s'y maintiendra par le fonctionnement des propulseurs qui ont plus de 12 mètres de diamètre et consistent en cadres de métal léger sur lesquels se tend un tissu, léger également, mais très résistant. M. Wood croit pouvoir déterminer le maximum de puissance d'ascension, qui peut être obtenu avec les hélices mises en mouvement par la force motrice calorifique, sans avoir besoin d'autre acide. Jusqu'à présent, on n'avait entrepris aucune expérience sur grande échelle avec les grands propulseurs. M. Wood espère avoir des résultats qui permettront de poursuivre les études aéronautiques dans ce sens. Il croit que l'aviation de l'avenir aura recours à un compromis entre l'aéroplane et l'hélicoptère, et son invention doit, suivant lui, y contribuer.

Les ballons-sondes.

On doit au prince de Monaco d'importantes recherches météorologiques dans les hautes régions atmosphériques, à l'aide des ballons-sondes et des cerfs-volants. Celui qui, parmi ces derniers, a atteint la plus grande hauteur, s'est élevé entre le Portugal et les Canaries à 4 685 mètres d'altitude ; mais il est possible d'arriver à près de 8 000 mètres. Les cerfs-volants sont lancés par série, les uns attachés aux autres par une même corde et ils portent les instruments enregistreurs. Beaucoup de ces appareils se perdent, mais il est cependant plus facile de les ramener que de les lancer. Les ballons-sondes offrent l'avantage de pouvoir s'élever plus haut, mais ils ne servent que par un temps clair. On a fait jusqu'à dix-huit expériences avec des ballons-sondes, dont plusieurs sont montés même à 15 500 mètres. Ces ballons-sondes ne doivent pas être confondus avec les ballons-pilotes qui atteignent des hauteurs prodigieuses, mais ne donnent de renseignement que sur la direction des très hauts courants aériens.

— **La nouvelle torpille** Whitehead voyage à travers l'eau avec une vitesse de 1.200 mètres à la minute. C'est la plus grande vitesse atteinte jusqu'ici. Elle est due à un procédé secret qui détermine une expansion énorme de l'air comprimé. Cette invention est appelée à produire une révolution dans l'art de la guerre navale. Elle doublera la valeur stratégique des sous-marins.

— **La poudre à raser**, inventée par M. Witherington de Londres, supprime complètement l'usage du rasoir. Il suffit d'en faire une pâte que l'on étend sur la barbe la plus rebelle. Celle-ci disparaît aussitôt après l'opération. Il n'y a plus qu'à se laver la figure. Les expériences ont été faites à Cannon Street Hôtel avec succès. Il reste toutefois à s'assurer si la poudre dont il s'agit n'a pas les inconvénients de certaines pâtes dépilatoires qui sont plutôt nocives.

— **Les patins pliants** ont eu un grand succès par ces dernières températures de glace prise. Ils sont construits de manière à pouvoir se loger dans la poche, le tout n'ayant, comme paquet, que 2 centimètres et demi d'épaisseur sur moins d'un centimètre de largeur, la longueur étant celle du patin, qui devient ainsi commodément transportable ; aux prochains jours de skating, on les verra sans doute apparaître en France, l'invention étant américaine.

D[r] L. CAZE.

II. — LETTRES ET ARTS

France :

S'il était encore besoin de prouver l'importance capitale de Rousseau dans la formation de la pensée moderne, les polémiques de cet hiver autour de sa mémoire y suffiraient. On connaît les articles qui ont paru ici-même, et on en a écrit un peu partout. Parmi les travaux consacrés à Rousseau, signalons surtout l'étude de notre collaborateur, M. Georges Renard, sur *La dernière croisade contre J.-J. Rousseau.* Et nous savons que M. Edouard Rod s'apprête à reprendre, avec l'autorité et le soin qu'on lui connaît, toutes les pièces du procès, complétées par les découvertes si précieuses faites par notre collaboratrice Mme Macdonald et dont nos lecteurs ont eu les prémices.

×

La mort du bon poète et romancier André Theuriet fait un nouveau vide à l'Académie. Il fut le chantre rustique des bois, doublé d'un conteur aimable et honnête.

×

Les deux Salons de la *Société nationale* et des *Artistes français* sont ouverts. A l'ancien « Champ-de-Mars », depuis une quinzaine déjà, on peut admirer à loisir les deux grandes compositions de Besnard, les nobles et poétiques décorations d'Auburtin, les portraits de Cottet et, en général, parmi des centaines de toiles, une très grande valeur d'art. Quant au nu, s'il est vrai qu'il est la pierre de touche des grands maîtres, la page magistrale de Roll, avec sa belle lumière et son modelé surprenant, suffirait à affirmer un talent qui n'a plus besoin de consécration.

×

Circé, à l'Opéra-Comique, est un très beau spectacle. Mais le poème de M. Haraucourt manque d'action, et la musique noble et savante des frères Hillemacher n'est, décidément, pas assez dramatique pour le théâtre. L'interprétation et la mise en scène sont de premier ordre.

×

Pour la première fois, une thèse de docteur ès lettres a été rédigée en provençal. Un candidat l'a présentée à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence. Il l'a même soutenue oralement, dans la langue que Mistral a immortalisée. Le sujet en était : le provençal à l'école. Et l'Université de l'ancienne capitale de la Provence y a fait le meilleur accueil.

×

Les belles fêtes de l'année dernière, à Rouen, pour le trois-centième anniversaire de Corneille, devaient avoir un épilogue. Un comité s'est constitué, qui s'occupe du rachat de la maison natale du poète. Elle est actuellement au n° 17 de la rue de la Pie. Il est de l'honneur des lettres françaises que ce projet aboutisse.

×

Le grand sculpteur Bartholdi aimait beaucoup sa ville natale, Colmar. Tous ceux qui connaissent le beau musée de la petite cité alsacienne savent les dons qu'il lui fit. Le 26 de ce mois, la ville de Colmar inaugurera un monument à la mémoire du maître alsacien.

×

On prépare une exposition géné-

rale de l'œuvre d'Eugène Carrière. Ce sera la consécration définitive du grand artiste et du grand cœur que fut Carrière. Tous ses amis et admirateurs s'y emploient, sous la présidence d'honneur de Rodin.

×

Les vrais poètes ont le souci constant de la poésie. Ils veulent la servir au mieux, et en faire connaître au loin les chefs-d'œuvre.

Le poète Auguste Dorchain vient d'écrire une excellente et très complète notice sur Pierre de Ronsard, qu'il a mise en tête d'un choix fort judicieux des chefs-d'œuvre de la Pléiade. C'est le second volume d'une série de petites anthologies qui, sous un format de poche et avec une impression élégante, doivent faire connaître au grand public les perles de la poésie française. Chose curieuse, cette collection à la gloire de la France est entreprise par une maison d'éditions anglaise.

×

Le nouvel ouvrage de notre illustre collaborateur et ami, Camille Flammarion, est consacré à ce domaine du mystère et de l'occulte que la science officielle n'a pas encore osé aborder franchement. Les lecteurs de *La Revue*, qui ont eu les prémices des plus intéressants chapitres, trouveront dans le livre les compléments et les illustrations indispensables des sensationnelles expériences auxquelles l'auteur les fait assister.

×

L'exposition des miniatures et dessins du XIIIe au XVIe siècle à la Bibliothèque nationale permet d'admirer à loisir les merveilleux portaits de Jean Foucquet et de ses émules. Les crayons du XVIe siècle sont des plus curieux. Conservés dans des « cayers », c'étaient les albums de photographies d'alors.

×

Etranger :

L'activité littéraire est assez intense au Japon. On y organise même des concours, à la mode d'Europe. Le dernier, ouvert par un grand journal, est un concours de pièces de théâtre. Les concurrents ont la liberté du sujet, mais leur œuvre doit avoir cinq actes. Deux prix, de 6 000 et de 3 000 fr., seront attribués. Le président du jury est notre collaborateur et ami, l'homme d'Etat et l'écrivain bien connu, le baron Suyematsu.

×

Le dernier mot de la critique soi-disant scientifique est dû à un écrivain de Chicago, Gelett Burgess. Pour lui, les livres sont de véritables composés chimiques. Certains ouvrages sont formés d'éléments semblables, mais présentés différemment, et ont, par suite, une action toute différente. C'est l'équivalent des corps isomères en chimie. D'autres ont un style « cristalloïde », aux arêtes coupantes, aux facettes nettement taillées, au contraire de ceux au style amorphe, gluant et que l'auteur baptise « colloïde ». Ce qui est curieux et assez juste, ce sont les exemples qu'il propose pour illustrer sa thèse. Il oppose l'un à l'autre dans différents pays, deux écrivains, l'un « cristalloïde », l'autre « amorphe ». En Angleterre, le mesuré Tennyson et l'abondant Browning. En Russie, Tourguenief et Tolstoï. En France, le scolastique Brunetière et l'ondoyant Lemaître. En Allemagne, Schopenhauer et Schelling.

×

Le mois prochain aura lieu, à Eisenach, le troisième festival en l'honneur de Bach. Les recettes en

seront employées à transformer la maison natale du grand compositeur en un Musée où l'on rassemblera tout ce qui intéresse cette grande mémoire : manuscrits de ses œuvres, portraits, instruments de musique, etc. Le vénéré Joseph Joachim est à la tête du comité.

×

Dans ces derniers vingt-cinq ans, la censure russe a déployé un grand zèle en Pologne, bien inutilement. Un périodique polonais a relevé une liste des écrivains jugés subversifs. On y trouve Mickiewicz, naturellement, mais aussi Sienkiewicz (*Par le fer et par le feu*). Et parmi les ouvrages français interdits : *Gulliver* et *Robinson!*

×

Les Etats-Unis seraient un pays de Cocagne pour les critiques. Un grand journal comme l'*Evening Journal*, de New-York, donne à son critique dramatique et musical cent mille francs par an.

×

Une exposition internationale des Beaux-Arts, la septième, s'est ouverte à Venise, le 22 avril, sous les auspices de la municipalité et la présidence du syndic. Elle durera tout l'été, jusqu'au 31 octobre, et s'annonce très brillante. Les artistes italiens se sont dépensés sans compter pour rivaliser, en toute courtoisie, avec les étrangers qui ont répondu en foule à leur appel.

×

Il est bien vrai, scientifiquement parlant, qu'à certains moments de l'histoire, les poètes ont créé la langue de leur pays. Le véritable allemand littéraire moderne n'existe que depuis Gœthe. Dante a fait du dialecte toscan la langue nationale de l'Italie. De même, les derniers travaux de la critique homérique, ceux de MM. Andrew Lang (*Homère et son temps*), de M. Binning Monro, montrent que ce sont les poèmes d'Homère qui ont fait dominer en Grèce le dialecte achéen, jusqu'aux poètes lyriques d'Eolie. La question se pose toujours si Homère fut un Européen ou un Asiatique. Pour M. Lang, il fut les deux : un colon des îles qui vécut en Asie-Mineure.

×

Le *Shakespeare-festival* annuel se sera tenu comme de coutume à Stratford-sur-Avon, du 22 avril au 11 mai. Les premiers artistes anglais y donnent une « série » de Shakespeare, au Memorial-Theatre de la ville natale du grand poète.

A ce propos, disons qu'on a vendu, dernièrement, à Londres, un exemplaire de la première édition de Shakespeare, de 1623, au prix de 92 250 francs. En 1864, un exemplaire de cette même édition avait atteint seulement 20 000 francs. Il y a cinq ans, en 1901, un autre avait fait 40 000.

×

M. le Dr Joyce, président de la Société royale des antiquités d'Irlande, va publier une « histoire de l'ancienne civilisation irlandaise ». On y verra comment l'Irlande se gouverna elle-même, du Xe au XIIe siècle. Ce petit livre sera une sorte de vulgarisation des ouvrages érudits du savant sur l'ancienne culture irlandaise.

×

Le maestro Puccini songeait à une nouvelle œuvre dramatique sur un livret de M. Maurice Vaucaire, tiré du roman de Pierre Louys : *La Femme et le Pantin*. Aux dernières nouvelles, il renoncerait à ce livret pour un poème que lui promet d'Annunzio.

E. DE MORSIER.

CHRONIQUE SOCIALE

France :

Le ministère de l'instruction publique a publié la statistique des étudiants des diverses Universités et Facultés, pour l'année courante. Sur 38.000 inscrits, il n'y a que 2.300 femmes et environ 3.500 étrangers. Le droit, à lui seul, prend la moitié des étudiants, mais seulement une centaine d'étudiantes. La médecine, qui comprend moitié moins d'élèves que le droit, compte, au contraire, près de mille femmes. L'Université de Paris a la moitié des étudiants de France. Viennent ensuite : Lyon, Toulouse, Bordeaux.

×

Les lycées de garçons commencent à connaître les bienfaits de l'hygiène moderne. Nous avons sous les yeux le rapport d'un recteur au ministre, rendant compte de l'installation et du fonctionnement des bains-douches. En deux heures, les 120 internes de son lycée sont consciencieusement savonnés et douchés. Le bain-douche, rapide et excellent, est, en plus, très peu coûteux : il revient à cinq centimes par élève.

×

La lutte contre l'alcoolisme est le plus pressant devoir social. A l'exemple de la Belgique et de la Suisse, la question de la prohibition de l'absinthe s'impose en France. Mais ce n'est là qu'un point particulier du problème. C'est l'alcool lui-même qu'il faudrait traquer. L'absinthe n'est que la dixième partie de l'alcool consommé en France. Elle a même diminué depuis deux ans (177 mille hectolitres en 1904 ; 170 mille à peu près l'année dernière). Quant à la moyenne annuelle de la consommation de l'alcool en France, elle est relativement stationnaire depuis vingt ans, allant de un million 500.000 hectolitres à un million 600.000. Comparée à d'autres pays, la consommation par habitant et par an, en France, est de 4 litres et demi, tout comme en Allemagne. En Danemark 7 litres, en Autriche 5, en Suède 3, en Angleterre 2 et demi.

×

Nous aurons un jour, en France, des tribunaux pour enfants. Les premiers jalons sont posés. A Paris, déjà, quatre juges d'instruction ont été désignés pour établir les dossiers des délinquants âgés de moins de 18 ans. L'audience du lundi, de la huitième Chambre correctionnelle, est désormais consacrée à toutes les affaires concernant les mineurs des deux sexes. Le *Patronage de l'Enfance* accepte de se charger de la surveillance des petits coupables. C'est le principe de la « liberté surveillée », comme aux Etats-Unis la mise à l'épreuve *(probation)* de l'enfant. Car, ainsi que le disait le président Roosevelt, dans un message au Congrès, les petits délinquants ont besoin d'avoir « leurs caractères formés, éprouvés et développés par un système de mise en surveillance ». Déjà, à Paris, sur une centaine de jeunes enfants remis en liberté conditionnelle, et ainsi condamnés à la surveillance, 70 ont été replacés dans la bonne voie.

×

Un essai de village coopératif se poursuit à Oran, en Algérie. Le gouverneur lui a concédé un domaine de mille hectares. Ce sera une coopérative de consommation et de production. L'exploitation comprend la culture des céréales, le fourrage et l'élevage du bétail. Le capital, de 200.000 francs, est divisé en actions de cinquante francs. Tous les colons sont actionnaires.

×

Jusqu'à présent, les Sociétés d'habitations à bon marché ne s'occupaient guère que de construire des logements pour les ouvriers. Une très heureuse initiative vient d'être prise par la *Société des maisons universitaires*. Il s'agit de procurer des intérieurs modestes, mais confortables, sains, agréables, à tous les travailleurs intellectuels, qui sont souvent des prolétaires du cerveau. Des salles publiques, comme le gymnase ou la bibliothèque, faciliteront aussi les rapports journaliers, les relations entre confrères, tous les échanges bienfaisants de la fréquentation intellectuelle.

×

La Revue a signalé l'abaissement constant de la mortalité en France. Il est juste de dire qu'elle diminue aussi dans les autres pays, en particulier en Allemagne et en Angleterre. Mais ce qui est remarquable également, c'est qu'après la Suisse, la France a la mortalité infantile la moins élevée. Sur cent enfants qui naissent, 75 en moyenne arrivent à l'âge d'un an, en Allemagne. En France, nous en gardons 87.

×

Nous avons encore, en France, des tarifs de transport monstrueux. Ce sont ces prix scandaleusement élevés qui, pour le bénéfice de certains privilégiés, pèsent lourdement sur la collectivité, et sont les grands facteurs de la vie chère. Deux exemples topiques suffisent. Le paysan danois paye, pour envoyer 1.000 kilog. de beurre de Copenhague à Londres, 32 francs. Le paysan normand paye, pour ces mêmes 1.000 kilog., d'Isigny à Londres, 82 francs, soit *deux fois et demi* autant. Les dindons, expédiés du centre de la France à Londres, paient 13 centimes par kilog. Ceux envoyés de Milan à Londres, seulement 8 centimes. La disproportion est véritablement éhontée.

×

Un exemple frappant de l'élévation artificielle des prix, due à un trust d'accaparement de production, est donné en ce moment par la puissante Compagnie de Saint-Gobain. Les engrais chimiques (superphosphates), si nécessaires pourtant au paysan, ont augmenté de prix d'un tiers, en 1906. Pourquoi ? Uniquement parce que Saint-Gobain, qui produit les deux tiers des superphosphates, a accaparé les gisements de phosphate. Ce produit a augmenté de prix, mais les salaires des ouvriers extracteurs et des ouvriers d'usines n'ont pas augmenté d'un centime.

×

Etranger :

Qui l'eût cru ? Les *suffragettes*, en Angleterre, ont des adversaires femmes. Une pétition, portant 21.000 signatures féminines, a été adressée à la Chambre des Communes, contre le bill électoral des femmes. Ce qui empêchera de longtemps celui-ci d'être adopté, c'est que les trois quarts des femmes électeurs seraient des ou-

vrières et probablement des socialistes. Un député libéral a enfin déclaré qu'adopter le bill, c'était mettre l'Angleterre en quenouille. La politique impériale serait tout entière aux mains des femmes. En effet, le nombre des femmes dépasse d'un million celui des hommes dans le Royaume-Uni.

×

Il est fortement question, par contre, d'ouvrir aux femmes l'accès du Conseil municipal de Londres, le *County Council.*

Le nombre des membres en serait porté à deux cents. En même temps, le Conseil centraliserait plusieurs services importants, qui deviendraient municipaux : le service des eaux, l'électricité, les moyens de transport et même le monopole de la vente du lait, de la viande, du charbon.

×

Les demoiselles d'un certain âge qui, selon le dicton populaire, ont déjà coiffé Sainte-Catherine, apprendront avec plaisir une bonne nouvelle. La deuxième Chambre du Tribunal de Genève a rendu un arrêt par lequel il décide que les vieilles filles ont *légalement* droit au titre de Madame, pourvu qu'elles aient dépassé la trentaine. Il serait à désirer que la jurisprudence française établisse sa doctrine sur cet exemple.

×

Des voix indépendantes savent s'élever parfois en Allemagne, pour signaler les défauts nationaux, malgré le mot d'ordre de l'optimisme impérial. *La Revue* a déjà signalé, dans son dernier aperçu du mouvement intellectuel allemand (numéro du 15 mars), les courageuses critiques d'un pessimiste. Voici maintenant, un lieutenant-colonel en retraite qui, sous ce titre significatif : *Au pays des mécontents*, expose avec franchise et courage ses opinions « sur le peuple, l'armée et le système allemands ». Arrogance et privilèges des nobles, intrigues et bassesses, bureaucratie militaire vieillotte et tracassière, nervosité et brutalité, l'auteur ne cache aucune des lacunes de cette énorme machine de guerre qu'est l'armée allemande, dont la façade est peut-être plus imposante que la solidité intérieure n'est réelle.

×

Un fait brutal, qui démontre que le malaise social augmente incontestablement aux Etats-Unis, est l'énorme accroissement des cas de folie. Ils ont doublé depuis dix ans, et chez les blancs seulement. De ce fait, le nombre des hospices pour fous, qui était de 162 en 1890, est monté à 320 en 1903. C'est une dépense qui charge le budget de l'Etat de 21 millions de dollars par an.

×

L'impératrice du Japon est une des souveraines qui se sont le plus intéressées à la question féminine. Très charitable, elle emploie la majeure partie de son temps à visiter les hôpitaux et les écoles ; elle a fait adjoindre à l'hôpital des femmes et des enfants de Tokyo une école d'infirmières créée sur le modèle des écoles de nurses anglaises. En 1874, elle avait déjà fondé la première école normale féminine, comprenant que la Japonaise doit intelligemment seconder son mari dans son effort pour transformer le Japon.

×

Une statistique toute récente estime à environ 11 millions le nombre total des Juifs, dans le monde entier.

L. Chevalier.

ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES [1]

I

Correspondant, 10 avril.

Continue la publication des souvenirs du baron Raphaël DE HÜBNER pendant *le siège de Paris et la Commune*. Malgré les nombreuses défaites déjà subies, au mois de janvier 1871, les Français rêvent toujours de la victoire ; cet aveuglement pourra les perdre, d'après le jeune attaché d'ambassade. La prolongation de la lutte affaiblira le pays. La France aurait dû faire la paix le 31 octobre. — Georges GROSJEAN, à propos du *droit de la femme mariée sur le produit de son travail*, assure qu'il y a en France, à côté de 11 612 072 hommes travaillant, 6 672 506 femmes dont les salaires, gages et traitements s'élèvent à 3 120 millions de francs. Sous le régime de la communauté légale, qui est celui de 95 p. 100 des époux français et de la presque totalité des ménages ouvriers, ce gain tombe dans la communauté dont le mari est l'administrateur unique. Juristes, économistes et moralistes sont d'accord pour reconnaître qu'il y a nécessité absolue pour que le droit de la femme sur son gain soit reconnu. Il ne faut pas accorder à l'épouse la possibilité de se créer une fortune particulière ; mais réduire le pouvoir du mari en tant qu'administrateur. — Emma ANGOT affirme que l'*école primaire* ne justifie son nom que dans les premières années d'études, qu'ensuite elle donne l'enseignement secondaire. Les résultats sont les suivants : à Paris, les enfants de douze à treize ans, que l'on nourrit des grammaires compliquées prescrites dans les écoles, mettent l'orthographe d'une façon pitoyable et calculent très mal.

Grande Revue, 10 avril.

Pierre BAUDIN cherche à déterminer quel sera l'avenir du *parti radical* qui domine aujourd'hui à la Chambre. La Séparation a fait l'union des radicaux qui ont dû défendre leur œuvre contre le Vatican. Il faut qu'ils s'interrogent sur ces deux questions : le repos hebdomadaire et l'impôt sur le revenu, qui sont et seront une source de tracasseries pour la grande masse votant pour eux, la petite bourgeoisie, le public laborieux. — Georges RENARD, appréciant *la dernière croisade contre J.-J. Rousseau*, démontre que Jules Lemaître n'a pas cherché à expliquer Rousseau à l'aide des documents découverts, entre autres, par Mme Fr. Macdonald. Il l'a attaqué par réticences, railleries, allusions, et enfin il a dénaturé et falsifié le *Contrat social*. — Georges LECOMTE admire une *vertu oubliée : la politesse*. Pourquoi ne la cultive-t-on

[1] Voir l'analyse des *Revues françaises*, *allemandes*, *anglaises* et *américaines*, *russes* et *scandinaves* dans notre numéro du 15 avril 1907.

plus? Sommes-nous trop pressés? Cependant, c'était la plus libre des disciplines.

Nouvelle Revue, 15 avril.

Le colonel V.-F. NOVITSKY, dans ses *lettres sur les journées de Moukden*, montre pourquoi la cavalerie russe n'a pas joué un grand rôle dans la guerre russo-japonaise; sa supériorité était pourtant écrasante; il lui était très difficile de se mouvoir dans ce pays très dense et dont les villages se touchent. De plus, les Japonais ayant peu de cavalerie, évitaient de la mesurer contre la cavalerie ennemie. — Charles ROUX décrit *une cour d'amour en Provence*, tenue au mois de mai 1323 au château du comte Hugues de Baulx. — Beaucoup d'Italiens, dans l'Amérique du Sud, selon Charles WIENER, sont arrivés comme colporteurs, et sont devenus de grands commerçants; mais alors, ils n'ont voulu vendre que des produits fabriqués chez eux. Par suite, l'industrie italienne y a trouvé de grands débouchés.

Revue des Deux Mondes, 15 avril.

Dans ses lettres, H. TAINE annonce à sa mère qu'il va écrire *la Révolution*, comme il a écrit *l'Ancien Régime*, en pur naturaliste. Il définit le gouvernement de l'Assemblée Constituante : le règne de l'imprévoyance, de la peur, des phrases et de la niaiserie. Il dit au prince Louis-Napoléon :

La structure de la France est une anomalie dans l'Europe ; elle a manqué en 1789 la transformation qu'ont réussie les nations voisines ; il lui en est resté une sorte de luxation de la colonne vertébrale et une telle lésion ne peut se guérir que très lentement, par une infinité de précauions.

Si je ne me trompe, quand un malade est dans cet état, la première condition pour qu'il guérisse, c'est qu'il sache la maladie ; cette connaissance le rendra sage, lui ôtera l'envie de faire des mouvements précipités, violents et faux. Depuis 1828, nos historiens, nos littérateurs, nos poètes, nos romanciers s'appliquent à lui persuader qu'il est très bien portant, mieux bâti que ses voisins, en état de faire les plus rudes exercices. Il n'est pas encore corrigé de cette erreur, mais il s'en corrige insensiblement, d'abord par les horribles maux qu'il éprouve, ensuite par le raisonnement sérieux et suivi. Les sciences historiques, morales, politiques et économiques sont, depuis la Révolution, arriérées chez nous et comme engourdies.

A la princesse Mathilde, qu'il s'excuse d'avoir choquée en disant que Mme **Lætitia était parcimonieuse** et malpropre, il ajoute :

Je vous ai résumé en deux mots mes conclusions sur l'Empereur, le plus grand génie des temps modernes, un égoïsme égal à son génie... J'ai montré « les trois atlas internes » toujours ouverts et tenus à jour dans cet esprit extraordinaire et la faculté de combinaison plus extraordinaire encore, l'inépuisable et grandiose imagination constructive qui fait de lui un frère posthume de Dante et de Michel-Ange.

Le comte d'HAUSSONVILLE rappelle *les projets de gouvernement du duc de Bourgogne*. Le mémoire publié sous ce titre par Saint-Simon contenait beaucoup de ses propres pensées, quelques-unes de celles du jeune prince. Un des passages de cet ouvrage nous livre le secret de leurs relations. Le prince « le faisait causer », tirait de lui des renseignements, des aperçus, des indications, mais ne s'y asservissait pas; il tombait d'accord sur les idées générales, mais se réservait sur les particulières. Moralement, il était sous

une influence autrement puissante que celle de Saint-Simon, sous celle de Fénelon. Les *Tables de Chaulnes*, rédigées par lui et le duc de Chevreuse et qui préparent aussi le nouveau gouvernement, sont à cent coudées au-dessus des plans de Saint-Simon et montrent toute la distance qui existait entre les deux esprits, l'un qui ne voyait rien de plus pressé que le rétablissement des ducs et pairs dans leur dignité, l'autre à qui aucune spéculation n'était étrangère. Fénelon voulait la reconstitution des Etats généraux et des Etats provinciaux, la suppression de la gabelle, de la capitation, de la dîme royale ; il allait même jusqu'à souhaiter la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Jean DORNIS trace le portrait de *Gabriele d'Annunzio.* Deux traits le caractérisent : son aptitude vraiment féminine à recevoir des sensations et la virilité intellectuelle qui lui permet de se renouveler continuellement. Il cherche la beauté à travers tous les amours ; mais il est plutôt Romain que Grec. Il devient, d'année en année, plus triste dans son œuvre. L'éclectisme éclate dans sa pensée pourtant si italienne ; il a canalisé vers le champ de son inspiration, pour le féconder, toutes les influences qui, dans ces vingt dernières années, ont dominé les lettres. De Nietzsche, il a tiré la conception du surhomme auquel il a donné un nom plus latin, celui d'animateur. Tout lui servira donc à créer l'œuvre de l'esprit ; la femme en particulier n'aura pas d'autre rôle dans sa vie. Il trouvera des Perditas et si les Perditas ne sont plus pour lui des inspiratrices, il prendra d'autres femmes qui auront ce pouvoir. — *Lady Hester Stanhope* est une des figures d'ambitieuses les plus curieuses qui aient été et de celles qui ont le mieux manqué le but qu'elles visaient, de l'avis de Victor DU BLED. Après avoir tenu le salon de William Pitt, elle parcourut l'Orient et finit ses jours à Djoun, se croyant une reine orientale.

Revue de Paris, 15 avril.

Le TÉMOIN qui fait le récit de *La Mort du « Iéna »*, dépeint cette construction de fer et d'acier, longue de cent vingt mètres, large de vingt-deux, haute de trente-cinq qui, d'un bout à l'autre, rougeoie comme une forge. Chaque panneau, chaque manche à air, chaque sabord, chaque hublot darde son jet de feu. C'est que les explosifs modernes, en détonant, créent autour d'eux des températures si hautes que l'acier même y fond comme de la cire. Il est inutile de chercher indéfiniment des responsabilités ; les poudres chimiques adoptées aujourd'hui, parce qu'elles sont plus lentes et plus puissantes, sont des substances très capricieuses et on ne peut plus capables de déjouer à l'improviste les plus savants calculs. Voilà pourquoi, sans doute, demain le *Deutschland* ou le *Dreadnought* sauteront comme a sauté l'*Iéna*. — Dans la correspondance du prince DE LIGNE avec *Voltaire*, on peut constater de quelles flatteries, de quelles expressions d'admiration les plus grands seigneurs entouraient le patriarche de Ferney. — Georges BEAULAVON analyse *le système politique de Rousseau*. La plupart des contradictions qu'on y a signalées se dissipent et s'éclairent quand on se donne la peine de chercher ses vrais sentiments comme Rousseau le demandait lui-même. Il a vu que nul régime, pas même la pure démocratie, ne réaliserait la justice, si elle n'était déjà dans le cœur de l'homme ; en somme, la puissance des lois dépend de l'éducation et de la croyance.

Revue générale des Sciences, 15 avril.

Gaston TRÉLAT traite de la *Santé publique* et de *Paris de demain;* dans la ville, telle qu'elle est, 2 720 000 Parisiens sont répartis sur une superficie de 7 802 hectares. — Le tatouage est répandu presque dans toute *l'Inde méridionale*, nous apprend J. DENIKER. Il y a une foule de préjugés se rapportant aux constellations. — André KLING fait l'historique de la *Tautomérie* qui est née des recherches sur l'éther acétylacétique.

II. — REVUES ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES

Journal des Economistes, 15 avril. — Fait paraître *les lettres inédites de Du Pont de Nemours au comte Chreptowicz*, économiste russe de grande valeur. Le point capital, dit-il, en vrai physiocrate, est d'améliorer la culture et d'augmenter la jouissance. — G. DE MOLINARI applique *la théorie de l'évolution* à l'histoire de la fondation des Etats. Si on remonte à l'origine de tous les progrès, on trouvera la pression de la loi naturelle de la concurrence qui les a rendus nécessaires. — L. LETOURNEUR, parlant de *la ligne souterraine Nord-Sud de Paris*, assure que s'il y a lieu de développer dans une large mesure les moyens de transport, il ne faudrait pourtant pas les multiplier à l'excès, car on exposerait les entreprises à se faire, sans utilité pour le public, une concurrence telle qu'ils ne puissent plus soutenir leurs charges.

Mouvement socialiste, mars. — Gabriel BEAUBOIS apprécie *le rôle de la Presse dans la corruption démocratique*. Ses mœurs actuelles, dignes de pirates, s'expliquent par les fonctions que la politique lui a imposées et par les conditions d'existence qui lui sont faites. Autrefois, le parti assurait l'existence d'un journal; la concurrence l'a transformé en grande entreprise financière. La littérature décadente, les romans pornographiques, l'art déliquescent, le théâtre libre, le café-concert, les courses, offrent les émotions qui conviennent aux faibles, aux neurasthéniques répandus aujourd'hui dans toutes les classes sociales. — Hubert LAGARDELLE dénonce le danger que fait courir à un parti comme le socialisme la foule d'étudiants, de littérateurs, et autres bourgeois déclassés qui s'y lancent; ils n'en comprennent ni la portée immédiate, ni le sens lointain. — Georges PLATON montre, d'après le livre de l'économiste italien G. Salvioli, ce qu'était *le capitalisme dans le monde antique*. Il lui manquait trois choses pour se former à Rome : une densité suffisante de la population, des voies de communication et enfin la présence d'une population ouvrière libre, privée des moyens de production.

Réforme sociale, 16 avril. — HUBERT-VALLEROUX affirme que nous avons la fiscalité la plus savante et la plus merveilleusement agencée qui existe. Les étrangers admirent la manière dont rentrent nos impôts. Jamais on n'a poussé aussi loin l'art de plumer la poule sans la faire crier. Il est donc inconcevable, d'après l'auteur, que nous abandonnions ce système pour le régime de *l'impôt sur le revenu*, non éprouvé d'ailleurs. L'impôt foncier est une des conquêtes de la Révolution qui a remplacé la *taille* assimilable à l'impôt sur le revenu.

L'*Income-tax* a été établi, en Angleterre, en 1798, pour subvenir aux frais de la guerre contre la France. Les besoins du Trésor la firent rétablir en 1842, et elle a subsisté; c'est un impôt de circonstance qu'on augmente quand il est nécessaire. Le fonctionnement de l'impôt sur le revenu soulève, en Prusse, des récriminations véhémentes qui ont retenti plus d'une fois dans le Parlement. — Louis RIVIÈRE parle de l'*Action sociale des catholiques belges*. Grâce à la loi de 1889, il suffit qu'un ouvrier mette de côté quelques centaines de francs qui représentent le dixième de la construction d'une maison, pour qu'il trouve à emprunter le surplus. Plus de 8 000 ouvriers sont devenus propriétaires de leurs habitations depuis dix-huit ans.

Revue internationale de Sociologie, février. — Emile WORMS définit *la méthode d'enseignement en économie politique* qui, d'après lui, fait une trop grande part à la doctrine. De plus, on y emploie une manière de décrire passablement terne et grise et trop de généralisations; aussi les études d'économie politique ne se traduisent-elles pas par des résultats correspondants à la peine que se sont donnée les maîtres. — Léon PHILIPPE dépeint un type social, *le magistrat*. Il tente de prouver que si, avec un personnel d'une éminente valeur intellectuelle, la justice reste infirme et boiteuse, cela tient à l'esprit suranné de notre procédure, grâce à laquelle se développe chez le juge une mentalité spéciale dont les traits principaux sont : inclination à une semi-indulgence pour le procédurier habile et retors, sévérité pour le plaideur simple, loyal, ignorant des finesses du droit, répugnance visible pour tout contact avec le justiciable.

Revue philanthropique, 15 avril. — Le Dr E. BARTHÈS passe en revue les moyens employés ou à employer pour *l'amendement des pupilles vicieux*, la création de tribunaux spéciaux pour eux, la mise en liberté surveillée et les écoles professionnelles. Dans celles-ci, les pupilles seront dressés à l'initiative, à la décision qu'exige la vie ouvrière et non à l'existence automatique dans une morne atmosphère; les punitions seront rares et, une fois infligées, strictement subies. — Ed. JULHIET donne les résultats de la *mise en liberté des enfants délinquants*. Pendant l'année 1907, les tribunaux ont remis au patronage de l'enfance 98 enfants en liberté surveillée. 17 ont été retirés presque immédiatement pour être placés à la campagne; sur les 81 qui restent, 69 sont en bonne voie. — Le Dr SÉGUEL fait connaître le fonctionnement de l'*Assistance publique en Russie*. Ce n'est pas une institution gouvernementale; c'est une fonction de la ville, de la commune, du Zemstvo, sous le contrôle du gouvernement. L'assistance est précaire en province. En ce moment, son unification paraît s'imposer et la commission de *Grot* est chargée de la préparer.

Revue politique et parlementaire, 10 avril. — Fernand FAURE examine *le nouveau projet d'impôt sur le revenu*. Le produit annuel de nos impôts accuse un accroissement assez régulier qui atteint une soixantaine de millions par an; il est visiblement dépassé par l'augmentation régulière de nos dépenses publiques. Cet écart est une des causes de la difficulté de l'établissement de nos budgets. Que se passera-t-il si nous faisons l'expérience « d'une refonte complète de nos contributions directes » qui nous privera de sept à huit cents

millions de nos recettes les mieux assurées pour les remplacer par des recettes nouvelles, forcément incertaines et aléatoires ? — Félix DE SOLLIERS donne quelques détails sur *le peuple algérien;* au recensement de 1901, il comptait 612 000 âmes; il s'accroît annuellement de 11 000 unités environ. Les décès masculins sont très supérieurs au nombre des décès féminins. En France aussi, les décès masculins l'emportent sur les décès féminins, mais c'est toujours dans une proportion identique au chiffre des naissances. — Angel MARVAUD discute *les projets d'entente hollando-belge*, dont M. E. Baie a déjà entretenu les lecteurs de *La Revue*. Les Belges n'ont plus confiance dans les actes internationaux où a été proclamée la neutralité de leur pays. En cas d'une guerre entre l'Allemagne et la France, les armées ennemies pour s'atteindre devront envahir la vallée de la Meuse. Mais ce n'est pas seulement dans son territoire, c'est dans son expansion mondiale que l'industrie belge redoute le plus la politique envahissante des grandes puissances.

ANALYSE DES REVUES ÉTRANGÈRES

I. — REVUES ANGLAISES ET AMÉRICAINES

Albany Review (Londres).
Avril.

Albany Review est, comme nous l'avons indiqué, le nouveau nom que prend *Independent Review*. Edward CARPENTER y consacre *à la question agraire* une étude prise sur le vif. L'auteur a restreint son examen aux limites d'une paroisse de comté dans un pays de chasse. Il n'y a pas plus de 500 habitants groupés en une centaine de familles, chacune d'elles exploitant des fermes de 50 à 100 acres avec un revenu moyen qui n'excède guère 1.500 francs. La paroisse paie, malgré ces modiques ressources, en moyenne 25 livres, soit 625 francs par famille au propriétaire. Celui-ci est généralement absent et il est probable que sa présence ne ferait qu'aggraver la situation qui est extrêmement précaire, parce que l'agriculture est écrasée par la rente de la terre. Les 4.600 acres que comprend la paroisse se composaient autrefois pour plus de moitié des forêts qui étaient utiles à la population en lui fournissant du bois et en lui permettant de chasser le lapin, ou bien de tourbières qui procuraient du combustible. C'étaient les communaux. On les a transformés en réserves de chasse et les habitants n'ont pas eu le moyen de protester. La chasse crée un autre préjudice au fermier dont les champs sont dévorés par les lapins que les propriétaires laissent pulluler à dessein pour avoir de plus abondantes battues. Cependant, malgré ces vexations, la population n'émigre pas encore dans les villes. Elle attend patiemment une amélioration de son état. Elle la trouverait dans la coopération et dans le recouvrement des communaux, au moins en partie, si sous ce dernier rapport la loi intervenait en sa faveur. — M. CLEARY fait ressortir les avantages des *visites sanitaires* à domicile par les inspectrices, les femmes sa-

chant mieux apprécier les vrais besoins de l'intelligence, et montrer comment il faut donner des soins aux enfants en bas-âge, faire la cuisine avec économie, prendre les précautions hygiéniques, etc. Plusieurs associations de visiteuses ont été fondées en Angleterre depuis plus de quarante ans, entre autres à Manchester, à Birmingham, à Sheffield, à Salford, et ces institutions ont donné les meilleurs résultats, parce qu'elles pratiquent surtout la méthode préventive.

East and West (Bombay), mars.

Dans la *Comparaison de l'Orient et de l'Occident*, Wincenty LUTOSLAWSKI, après avoir défini les éléments qui ont concouru à former nos civilisations européennes, conclut à leur supériorité ; puis il étudie l'histoire de la Pologne, pour appuyer sa théorie, et insiste sur le mouvement religieux polonais, le *messianisme*, différent, comme conception, du protestantisme allemand et du catholicisme latin, et parfaitement adapté à des populations où se mêlent l'Orient et l'Occident. — O. A. GASKELL explique de *nouveaux problèmes contenus dans les livres sacrés de Zoroastre*. Cette fois, il s'agit du pont Tchinvad sur lequel doivent passer les âmes des défunts avant d'entrer dans le lieu de repos, c'est-à-dire le Paradis. L'auteur y voit le symbole qui désigne l'esprit arrivé à son plus haut développement, supérieur à la conscience cérébrale, mais inférieur à l'esprit de sagesse. Il marque la *ligne* ou *l'état* intermédiaires entre l'humanité et les choses divines ; ce qui est au-dessous est humain, ce qui est au-dessus est divin. — *Asoka le grand et le bouddhisme* sont présentés et expliqués par S. R. SAYANI, au point de vue indien. Bien que le bouddhisme ait émigré vers des régions éloignées de l'Inde, il est resté dans sa patrie un germe de vertus ignorées du brahmanisme : la charité, la bonté et surtout la fraternité que se sont assimilées les sectes de l'indouisme.

Nineteenth Century (Londres). Avril.

Mrs GROSSMANN étudie *Londres dans le miroir colonial*. C'est un point de vue nouveau et curieux. La capitale du Royaume-Uni n'est pas ce qu'un vain peuple pense. A la surface on peut y assister à une comédie comme celle dont parle Shakespeare dans sa tirade sur les âges de la vie, mais sous la surface se dévoile une poignante tragédie. En réalité le niveau de la civilisation dans cette immense ville a baissé de quelques pouces. Les instincts barbares de lutte et de conquête s'y donnent pleine carrière. Ce ne sont plus, à la vérité, les méthodes d'autrefois, mais avec plus d'hypocrisie elles n'ont en somme pas changé de but. Il n'y a dans Londres, à tout prendre, qu'une seule religion pratiquée avec un zèle fanatique par tous : le culte du succès. Londres n'est qu'un champ de bataille où chacun, homme contre homme ou contre femme, dispute avec acharnement la bonne place. La civilisation anglaise, qui se targue d'être la plus avancée de toutes, ne fait qu'écraser la masse des humains sous le joug et au profit d'une oligarchie. La suppression du faible, la domination du fort reste le principe unique de cette société qui est organisée comme celle des fauves avec cette seule différence qu'elle manque de franchise. Ce qu'il y a de meilleur dans le sang et dans l'intelligence des travailleurs est systématiquement épuisé pour assurer la conservation d'une aristocratie qui ne vit que de l'exploitation d'autrui. En appa-

rence, dans la famille comme dans les relations du dehors, il y a de l'urbanité, mais ce sentiment de l'humanité fait défaut à peu près partout et c'est l'égoïsme, l'individualisme outré qui règne Voilà certes un tableau peu flatté, mais qu'on nous donne pour réel et dont l'auteur s'attache à prouver la sincérité. — L'article de J. A. SPENDER sur *les droits du peuple dans la littérature* s'inspire à peu près des mêmes griefs. Il tend à démontrer que Matthew Arnold et Pater ont exercé une influence mauvaise sur les classes éclairées en leur persuadant que la littérature ne doit et ne peut être que le privilège du petit nombre, de ce que l'on nomme l'élite intellectuelle. Il y a lieu de réagir contre ces tendances. — L'abbé Ernest DIMNET apprécie *M. Clemenceau* comme écrivain et comme philosophe. Il n'est ni sceptique, ni nietzschéen, ni ironiste à plaisir, et l'on peut même le considérer, en dépit de ses déclarations, comme un idéaliste latent. Son contact avec les idées de Darwin, de Stuart Mill, de Herbert Spencer, avec ces Anglais qui ne sont jamais irréligieux même lorsqu'ils font profession de foi, d'agnosticisme ou d'athéisme, fait, suivant l'abbé, qu'il est comme ces savants qui croient fermement en Dieu, mais refusent de l'avouer parce que les esprits qui leur sont de beaucoup inférieurs appellent Dieu ce qui n'est pas Dieu. Tel Huxley.

North American Review
(New-York). 5 avril.

L'archevêque *Ireland* publie de nouvelles considérations sur la *papauté et le christianisme*. Il réfute la thèse qui soutient que la papauté est un obstacle à la catholicité, au sens étymologique du terme, et il combat la théorie qui espère en une papauté idéale tout à part de la papauté réelle. L'argumentation archiépiscopale n'apporte, au vrai, aucune démonstration originale à la cause de l'infaillibilité papale. Elle se réduit à des affirmations. — Catherine JANVIER raconte comment se produisit et se poursuivit la supercherie littéraire si habilement lancée et dissimulée par *William Sharp*, sous le nom fictif de *Fiona Macleod*. Pendant onze ans il sut garder son secret qui ne fut dévoilé qu'à sa mort en 1901. Alors on découvrit que la *Poétesse des Iles* n'avait jamais existé et que c'était Sharp lui-même qui avait écrit cette *Pharaïs* tant admirée, puis les *Amants de la Montagne*, le *Feu vert*, les *Collines du Rêve*, le *Rire de Peterkin*. Comme Macpherson pour Ossian, Sharp créa une figure littéraire dont personne ne songea à contester l'authenticité, mais il le fit avec tant de talent que de son vivant aucun soupçon ne s'éleva, même parmi les lettrés les plus sagaces. C'est un roman dont les histoires littéraires conserveront à jamais le souvenir. — Grover CLEVELAND, l'ancien président des Etats-Unis, expose ses vues sur les devoirs du *patriotisme* qu'il ne sépare pas du respect des jours fériés comme la commémoration de l'indépendance américaine. Mais pour lui le patriotisme ne doit pas s'exprimer seulement par des démonstrations publiques et solennelles, il doit émaner du cœur même de la nation. Il faut que chaque citoyen ne se borne pas à vivre dans le pays, mais sente le pays vivre en lui, et contribue à l'établir sur ce que Washington appelait les grands et essentiels piliers du bonheur public : l'entente, la probité, le travail et la frugalité. Ces pages de l'ancien président sont une réplique indirecte à la politique intensive de

M. Roosevelt. Il est facile de s'en apercevoir.

Review of Reviews (Londres). Avril.

A propos du livre retentissant de Mark Twain sur ou plus exactement contre *le scientisme chrétien* et son fondateur Mrs Eddy, STEAD consacre à celle-ci une étude spéciale. C'est, à la bien observer, la femme la plus extraordinaire qu'il y ait jamais eu, et les résultats qu'elle a obtenus dépassent assurément l'expérience ordinaire, peu importe qu'elle soit elle-même ou non l'auteur de son ouvrage qui a pour ses adeptes l'autorité d'un Evangile. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que le scientisme chrétien, qui compte déjà six cent soixante églises auxquelles s'en ajoutent quotidiennement d'autres, ne doit sa propagande à aucun des moyens généralement adoptés pour répandre une religion. Toute sa force lui vient de celle qui l'a créé. Et cette force est essentiellement despotique, et ce despotisme absolu, tous ses croyants le subissent sans qu'il y ait jamais dans leurs rangs aucune révolte. L'histoire ne cite pas d'autre exemple d'un semblable pouvoir, très supérieur à celui qu'exerce le Pape sur la catholicité. Il y a des siècles que l'on n'a vu surgir un prophète de cette taille, et, comme l'écrit Mark Twain, Mrs Eddy est, au figuré, dès maintenant, d'une stature aussi haute que la tour Eiffel. Dans cent ans, selon toute probabilité, on s'accordera à reconnaître qu'elle est la plus imposante figure qui ait projeté son ombre sur le globe depuis l'inauguration de notre ère. — Mentionnons quelques intéressantes interviews dont l'une prise au peintre du cercle arctique Alexandre BOROSSOF qui expose, en ce moment, à Londres, dans la Grafton Gallery, une collection unique de tableaux, plaçant ce fils de paysan au même rang que son compatriote le regretté Verestchaguine. Ce qui distingue son œuvre, c'est qu'elle a été tout entière exécutée d'après nature, là où bien peu ont planté leur tente avant lui, au milieu de la région désolée et inhospitalière de la Nouvelle-Zemble, parmi les Samoyèdes et les rennes. — Interviewé également, Sir Joseph WARD, le premier ministre de la Nouvelle-Zélande, qui vient de succéder à M. Seddon, a exposé quelques-uns de ses projets qui seront prochainement réalisés, entre autres sa réorganisation de l'administration postale avec adoption du timbre international, la création d'un bureau spécial du tourisme, et d'autres mesures non moins pratiques.

Review of Reviews (New-York). Avril.

Le Dr CRONIN complète les indications déjà fournies par *La Revue* sur les résultats heureux obtenus par *l'inspection médicale des écoles de New-York*. Cette bienfaisante mesure date de 1901. Elle a eu pour tout premier effet de faire constater qu'un très grand nombre d'enfants ont la vue défectueuse, et qu'il y en a près de 8 000 qui sont obligés de porter des lunettes, parce que leurs parents ou leurs maîtres ou maîtresses ont négligé de faire examiner attentivement leurs yeux. Le même auteur exprime l'opinion que beaucoup d'enfants tournent mal à cause de leurs lacunes mentales et que celles-ci pourraient être réduites ou corrigées si on soumettait l'élève à un traitement suivi approprié à son organisation. — Harris WEINSTOCK s'occupe de la question si passionnante aux Etats-Unis des *Japonais* venant concurrencer l'ouvrier américain. L'auteur démontre que les dangers dont on a tant parlé ont été exagérés. En réalité, le coolie chinois est plus à craindre

que l'immigrant japonais. D'ailleurs, les lois américaines peuvent opposer une barrière à ceux-ci, comme l'explique ailleurs W. S. ROSSITER. — Plusieurs collaborateurs du périodique de New-York préconisent l'urgence des mesures légales de protection de la vie humaine sur *les chemins de fer américains* qui deviennent de vrais casse-cou. Arthur M. TAVISH montre que, dans la plupart des cas, les accidents mortels sont dus à des défauts de signaux, d'aiguillage et de vigilance. — W. RANDALL les attribue en majeure partie au manque d'organisation et de discipline du personnel et à l'excès toujours croissant du trafic.

Les magazines de ce mois ne contiennent guère que des articles de vulgarisation. Elisabeth PENNELL dans **Century** donne une fidèle description de *la cathédrale de Reims*, où étaient sacrés les rois de France. — Rosalie MORTON visite *la cité sacrée* d'Anuradhapura dans *l'île de Ceylan* et rend compte des fouilles qui viennent d'y être pratiquées et qui ont mis à jour des trésors en même temps qu'elles ont déblayé les ruines du grand temple de Mirisultsiva avec ses riches sculptures et ses statues de Bouddha. — Dans **Harper's**, Edmond GOSSE nous fait admirer *les tapisseries de la Chambre des Lords* en donnant une reconstitution de celles qui ont disparu, et DUNCAN nous initie aux mystères et aussi aux *supercheries* du commerce pharmaceutique. — **Scribner's**, à côté d'une description de *la cathédrale de New-York*, dont le style est remarquable, publie les impressions de BARNETT WENDELL sur *la société bourgeoise en France* dont il loue la vie de famille.

II. — REVUES ITALIENNES

Nuova Antologia (Rome).
Mars-Avril.

Dans les numéros de mars, les impressions et souvenirs de Grazia PIERANTONI-MANCINI (III et IV) sont le très intéressant journal d'une jeune fille écrit au jour le jour, de 1856 à 1864. Ardente patriote, elle a un culte pour Garibaldi, alors l'idole de l'Italie. « Jamais je n'ai tant regretté de n'être qu'une faible femme et de ne pouvoir combattre et mourir pour la liberté de ma patrie. » Ses impressions artistiques ne sont pas moins vives. Une visite à la cathédrale de Milan lui suggère des réflexions philosophiques qu'on rencontre rarement chez une jeune fille de cet âge. — Guido VILLA retrace, avec une pieuse émotion, la vie du philosophe *Carlo Cantoni*. Il est mort à 66 ans, alors que tous attendaient encore de lui beaucoup de choses bonnes et utiles pour la patrie et pour la science. Il fut toujours fidèle à l'idéalisme. Son exposé de la philosophie de Kant fait autorité. Fanatique de liberté, défenseur de l'individualisme, il voyait dans le développement de la responsabilité le seul moyen d'élever la jeunesse et de la rendre moralement plus forte et plus courageuse. — La *représentation agraire*, aux yeux d'Enea CAVALIERI sera d'une grande importance au sein de l'Institut international d'agriculture. C'est par leurs délégués que les syndicats agricoles et la coopération pourront renseigner les savants et éclairer les gouvernements. — A. Franklin MARTIN résume la politique probable de l'Angleterre par rapport à la réduction possible des *armements*. L'auteur fait remarquer que les relations de l'Angleterre avec les autres puissances de l'Europe, sauf à certains égards l'Allemagne, sont maintenant des plus cordiales et qu'avec l'Allemagne même elles se trou-

vent moins tendues. Le moment semble donc bien choisi pour faire accueillir favorablement une proposition de limitation des armements. Toutefois, le gouvernement libéral de Sir Campbell-Bannermann n'a surtout en vue qu'une limitation des dépenses pour l'armée et la marine, dont il n'est pas question d'amoindrir les forces. Il paraît pratiquement impossible de discuter *de plano* la question de la limitation des armements à la Conférence de La Haye, suivant Franklin Martin, mais il croit que l'on fera œuvre sage et utile en rendant les chances d'entente pacifique entre nations plus sûres et en donnant à la Cour d'arbitrage le plus de moyens effectifs de remplir fructueusement sa tâche.

Dans le numéro du 1er avril, Maggiorino FERRARIS développe longuement et en s'appuyant sur des statistiques, la nécessité de trouver une solution organique au grave problème de *l'analphabétisme* en Italie où le fléau sévit si cruellement, l'école étant impuissante à sauver les nouvelles générations, les lois sur l'instruction élémentaire étant inefficaces, les communes n'ayant point les ressources suffisantes pour soutenir la lutte. On ne triomphera que par l'énergique action législative et M. Ferraris indique pratiquement, dans un programme détaillé, sur quelles bases il faut opérer pour déterminer les pouvoirs à prendre enfin des mesures, à mettre en œuvre les éléments financiers et à créer une organisation scolaire en vue de faire disparaître l'infériorité économique et sociale des masses populaires spécialement dans le centre, dans le midi de l'Italie et dans les îles.

Nuova Parola (Rome).
Février-Mars.

Arnaldo CERVESATO continue son étude sur *l'idéalisme dans la vie moderne*, dont *La Revue* a déjà parlé. Il revendique pour l'Italie une mission intellectuelle. A l'Angleterre, le domaine de l'impérialisme ; à l'Allemagne, celui du commerce ; à la France, la primauté littéraire. Il reste à l'Italie la haute culture, celle qui ne s'isole pas de la vie, mais la dirige, la pénètre, s'identifie avec elle. Ses droits sont plus anciens que ceux d'aucune autre nation.— Du même auteur, dans le numéro de mars, quelques portraits : Ibsen, Elisabeth d'Autriche, Segantini, qu'il classe parmi les *héros de l'Occident*. Cette galerie comprendra une trentaine de profils ou de petits médaillons gravés par un maître qui est un poète en même temps qu'un artiste. — ZUIGAROPOLI étudie la question féministe, à propos d'un livre récent : « Amour et Maternité ». Il n'y a pas de *morale double*. Elle est une pour les deux sexes. La maternité doit être partout et toujours honorée. Les religions, au contraire, en mettant la pureté au-dessus de tout, ont trop souvent condamné la maternité. Or, celle-ci aussi est pure et sainte. Proclamer au XIXe siècle et vouloir maintenir au XXe un dogme comme celui de « l'Immaculée Conception » est un défi aux idées et à la morale modernes. — La *Nuova Parola*, comme tous les périodiques italiens, rend, dans ses numéros de février et de mars, un hommage ému à la mémoire du grand poète *Carducci*. — A signaler aussi les *Bases du Savoir*, de Giulio PROVENZAL, qui s'appuie en partie sur les idées de Max Nordau, ainsi qu'une étude de UGO DELLA SETA, sur *Miguèl de Unamuno* qu'il appelle « un apôtre du donquichottisme » et qu'il félicite d'avoir courageusement dévoilé les tares morales et sociales de sa patrie à un moment

où tant d'autres, sceptiques ou timorés, n'élèvent la voix que pour aggraver le découragement ou la torpeur. Comme le héros de Cervantès, Unamuno a pris pour devise cette déclaration : « Parle de bonne foi, parle toujours ; il se peut que l'on ne t'écoute pas aujourd'hui, mais on t'écoutera demain. »

Rassegna Nazionale.
Mars.

A relever plusieurs articles importants. Tout d'abord une défense du *Père Tyrrell* au sujet de sa fameuse lettre tant commentée et de son expulsion de la Société de Jésus. L'article lui est singulièrement favorable, ce qui est à noter dans ce périodique dont on connaît les tendances générales plutôt ouvertement catholiques. — G. GORIA se montre sympathique au *suffrage des femmes* en principe, tout en étant d'avis qu'elles ne l'obtiendront pas en Italie avant longtemps, ce qui ne doit pas les empêcher de s'associer en attendant pour parvenir à leur but que l'auteur approuve. — E. DE GAETANI raconte la vie de *l'amiral Pacoret de Saint-Bon*, ce Savoisien d'un caractère indépendant, d'un remarquable esprit d'initiative, qui écrivit : « Je ne suis pas né pour passer et disparaître sans laisser des traces de mon passage », et qui sut le prouver dans toute sa carrière en donnant l'exemple des vertus austères qui forment les grands hommes.

Dans son second numéro, **Cœnobium** de Lugano, dont nous avons salué sympathiquement l'apparition, publie une série de travaux philosophiques se rattachant aux études religieuses, comme la critique de *l'Athéisme de F. Le Dantec ; la Philosophie du Vedanta ;* les idées de Renouvier, la *Renaissance catholique ;* le *Prêtre laïque*, la vérité religieuse et les libres croyants. Ceux-ci, dit Etienne GIRAN, se recrutent un peu partout ; leur méthode commence à s'imposer dans les milieux mêmes qui semblaient devoir, dès l'abord, lui être le plus hostiles : le catholicisme et l'orthodoxie protestante. Une ère nouvelle s'ouvre ainsi devant le christianisme, l'ère de la recherche, la marche inlassée vers la vérité.

Leonardo, l'excellente revue d'idées, dans son numéro de février, donne l'*Introduction au Pragmatisme* de notre éminent confrère G. PAPINI. C'est un travail qui sera vivement discuté. L'auteur expose avec une grande lucidité les différences qui existent entre le pragmatisme et le positivisme, en montrant pour quelle raison il est bon d'être pragmatiste et quels sont ceux qui seront le mieux disposés à le devenir. Il voit parmi ses adeptes les esprits pratiques qui y trouveront la sanction de leurs sympathies pour tout ce qui est clair et efficace, mais aussi, par contraste, les utopistes qui y puiseront les excitations chères aux poètes et aux rêveurs. — G. VALLATT en faisant l'examen des théories de Effertz, le nouvel évangéliste du socialisme, y découvre des rapprochements avec les idées développées par Ruskin dans sa *Unto this Last* qui est, en quelque sorte, son testament sociologique.

III. — REVUES POLONAISES

Biblioteka Warszawska,
janvier-février.

Le comte A. KRASINSKI compare ces *deux mondes* (la Russie et la Pologne) et leurs deux civilisations. En Russie, la création des idées de liberté procède, forcément, *ex nihilo;* la Pologne a sa

tradition séculaire. Rome est la patrie spirituelle de celle-ci, comme Byzance de celle-là. La Pologne s'est développée sur le terrain de la volonté libre, tandis que la Russie évolue, péniblement, à travers l'obéissance; de là proviennent les différences fondamentales entre l'idée politique polonaise et russe : la première est sage, étant basée sur le sentiment de la mesure et de la volonté intelligente; par contre, la seconde a, comme force motrice, l'anarchie et manque absolument de sens pratique. — A. KRAUSHAR décrit une des nombreuses sociétés clandestines : *Panta Koina*, fondée en 1817 à Varsovie et à Berlin. Cette page d'histoire nous montre quels furent l'effervescence et le bouillonnement dans la jeunesse universitaire d'antan ; elle rappelle en même temps le martyrologe de la Pologne coupée en trois tronçons. — M. L. juge *le socialisme et les syndicats ouvriers en France*, avec leur action directe économique et, parallèlement, leur action parlementaire. Ce qui frappe surtout l'auteur, c'est le fond d'irréligiosité, ou mieux, l'anti-religiosité dans le courant social.

Przeglad Polski, février-mars.

Wl. PILAT étudie *les commencements de l'art* au point de vue sociologique, et arrive à cette conclusion qu'il existe, indépendamment des autres instincts contribuant à la manifestation du sens esthétique, l'instinct et le sentiment de l'art. — Quelles sont les sources de l'inspiration de deux jeunes poètes, *Kasprowicz et Przybyszewski?* se demande S. TARNOWSKI. Il y en a quatre en ce qui concerne Kasprowicz : l'amour du paysan, le symbolisme français, le wagnérisme et l'ibsénisme germaniques et enfin le mysticisme de Slowacki. Les mêmes éléments, excepté le premier, ont influé sur l'esprit de Przybyszewski. — T. GRABOWSKI rend hommage à *E. Orzeszkowa* (dont on a, tout récemment, fêté le jubilé). Quoique la beauté de ses romans soit amoindrie par ses tendances didactiques qui percent parfois maladroitement, — il y a dans l'œuvre de la « romancière » polonaise des passages qui atteignent à la grandeur épique, E. ORZESZKO est une âme forte, tranquille, admirablement équilibrée et optimiste, parce que pleine d'amour et de commisération. — *Le mouvement religieux en Russie*, selon ZDZIECHOWSKI, faillit, à un moment donné, se confondre avec l'agitation politique. A la tête de cette croisade politico-religieuse figurent : le prince Troubetzkoy, les philosophes Solovieff, Boulgakoff et le grand romancier Meréjkowsky. L'idéalisme religieux de ces promoteurs lutte contre le positivisme de Gorky et de Tchekoff. Tout en dérivant du communisme évangélique de Tolstoï, il a quelques analogies avec le *messianisme* qui régnait en Pologne au temps du romantisme.

Swiat Slowianski, février-mars.

K. BROWICKI note la nouvelle phase de la *révolution et de la renaissance russes*. La fermentation révolutionnaire dirigée par le prince Troubetzkoy et par le comte Heyden entre dans une période d'évolution progressive et pacifique, et conduit la Russie vers le triomphe de la sagesse et de la vérité. — Au dire de l'abbé L. LENARD, *la tâche politique des Polonais* est de soutenir l'Autriche dans son intégralité contre la Russie, — ennemie commune, — en défendant la suprématie de l'élément slave dans l'empire transleithan et cisleithan.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas. par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

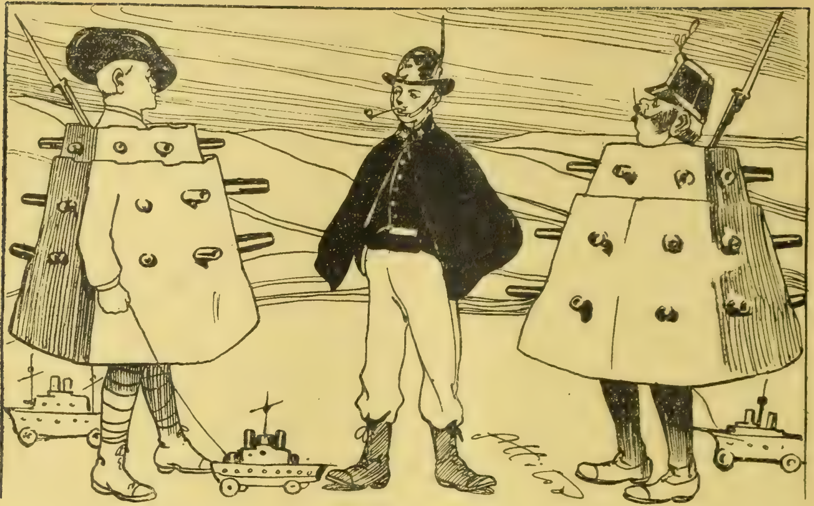
En France



Figaro (Paris). — *Doux pays* : Dessin de Forain. — Les députés touchent à présent 15 000 fr. par an.



Cri de Paris. — Pas possible, Dieu doit être Prussien !
(Allusion aux catastrophes dans lesquelles ont péri les grands bateaux français.)



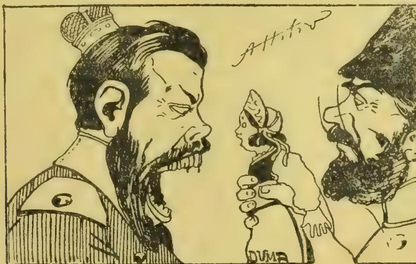
Fischietto (Turin). — L'Italien : Ciel! préserve-moi de mes amis!...



Simplicissimus (Munich). — La Triple alliance : On construit de nouveau un fort dans le sud du Tyrol...
— C'est pour fortifier la Triplice...

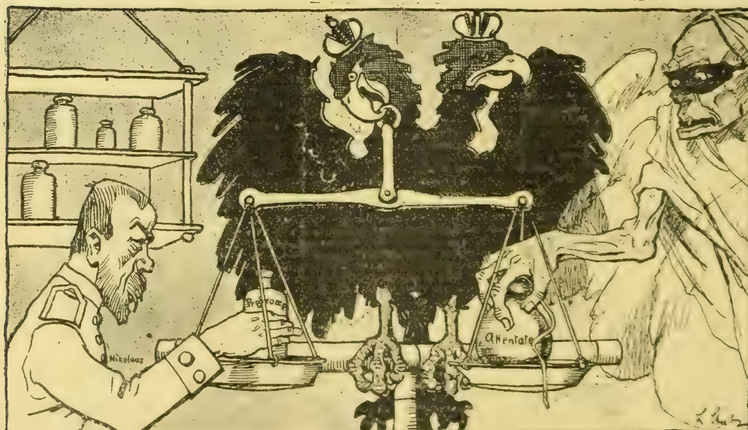
En Russie

Simplicissimus (Munich). — Et qui voler, Ossip Valerianovitch, si l'on supprime le gouvernement



Pasquino (Turin). — La seconde Douma. — Notre petit père l'Ogre va-t-il aussi la manger ?

Volschebnyï Fonar. — Excellence, voilà des milliers de gens qui meurent de faim.
— Ne faites pas attention, ils y sont habitués depuis des siècles.



Kladderadatsch (Berlin). — Des deux, qui triomphera?
Le Gouvernement a les pogromes: le peuple n'a que des attentats.

Le Gérant : JEAN FINOT



Jules Michelet et Alexandre Herzen

d'après leur

Correspondance intime (1851-1869)

Le 13 mars 1851, le cours de Michelet au Collège de France fut suspendu par un arrêté du ministre de l'instruction publique, M. de Crouseilhe.

Cette mesure, depuis longtemps annoncée et préparée, prenait pour prétexte les scènes tumultueuses auxquelles avaient donné lieu quelques-unes des leçons de Michelet et le caractère plus politique qu'historique de ses cours; en réalité, c'était un des épisodes de la réaction qui entraînait la France depuis l'élection du 10 décembre 1848 et qui devait aboutir au coup d'État du 2 décembre 1851.

Michelet venait d'achever le tome V de l'*Histoire de la Révolution.* Sous le coup qui le frappe, il conçoit aussitôt la plus noble des vengeances. Il écrira la *Légende d'or*, un livre où il racontera les souffrances et les exploits de tous les héros et de toutes les héroïnes de la révolution européenne, en France, en Italie, en Allemagne, en Roumanie, en Hongrie, en Pologne, en Russie. Le plan de l'ouvrage était tracé dès le 19 mars, et Michelet réunit fiévreusement des renseignements sur les héroïnes d'Italie, de Roumanie, de Pologne et d'Allemagne. M. Deutsch lui fournit des notes sur l'Allemagne, M. Accursi, un ami de Mazzini, le documente sur l'Italie; Bratiano et Mme Rosetti sur la Roumanie, et Mickiewicz sur la Pologne.

Il ne put réaliser son projet dans toute son ampleur; car il voulait, tout en composant ce martyrologe révolutionnaire, achever pour le mois de mai 1852 le tome VI de la *Révolution.*

Il écrivit en avril et mai deux chapitres seulement des légendes italiennes : *Clélia Aleggiani* (Mme Bartoli), qui n'a jamais paru, et dont le manuscrit est, je crois, perdu, et *Mameli*, un petit chef-d'œuvre qui ne fut publié qu'en 1877 par les soins de Mme Michelet, à la fin des *Soldats de la Révolution.* Le 9 avril, il commence la *Légende de la Roumanie ;* il écrit en quatre jours la touchante histoire de Mme Rosetti et il commence aussitôt la *Légende de Kosciusko* qui est achevée en mai. Il entreprenait en même temps une série de portraits des généraux de la Révolution qui ne devaient voir aussi le jour qu'en 1877, dans les *Soldats de la Révolution.* A peine *Kosciusko* achevé, Michelet entreprit l'histoire des *Martyrs de la Russie.* Elle devait paraître avec la *Légende de Kosciusko* en novembre 1851 dans le petit volume : *Pologne et Russie,* qui fut aussi publié en feuilleton par *l'Événement* (1).

Michelet était un ami fervent de la Pologne. Il avait été le frère d'armes de Mickiewicz au Collège de France; il avait partagé les douleurs de la Pologne en 1830, en 1848, et aussi de 1791 à 1794, en préparant son *Histoire de la Révolution.* Il avait adopté dans son cœur les Polonais comme des compatriotes et des frères, et en demandant, en 1848, au gouvernement provisoire, de comprendre Mickiewicz parmi les membres nouveaux qu'il voulait faire entrer par décret à l'Académie des sciences morales, il ajoutait : « Tout Polonais est Français. »

Si la Pologne représentait à ses yeux, en Kosciusko, « la bonté héroïque » et dans la tragique histoire de ses révolutions, la martyre de l'indépendance nationale, la Russie et l'autocratie tsariste lui apparaissaient, avec la théocratie pontificale, comme la manifestation triomphante des puissances du mal. Il se fait, dit-il, « une religion de se réserver tout entier à cette cause sainte, ma croisade contre le choléra russe » (1er septembre). Dès qu'il a entrepris sa *Légende d'or,* la lutte contre le mal lui est apparue comme ayant pour principal centre la lutte des Polonais et des Russes eux-mêmes contre le tsarisme. Il écrit le 15 avril :

Je me reproche d'autant plus ma langueur actuelle que le temps brûle le chemin sous nos pieds... pas une heure à perdre.

(1) Dans une lettre à G. Sand, du 25 novembre, Michelet lui annonce l'envoi de ses *Légendes de la Démocratie.* Voir *Jules Michelet,* par G. Monod, p. 365.

Et comment ne pas être animé du sourd gémissement du monde qui crie à la France :

Tu te lèves tard, tu te couches de bonne heure, tu causes mollement avec cette femme parfaite, et si digne d'être aimée ;

— Mais combien ne se lèvent plus, combien ne se couchent plus, combien n'ont plus de famille, — isolés qu'ils sont dans la nuit des cachots !

Et le monde même n'est-il pas un cachot, dans ce triomphe universel du *tsarisme* et du *papisme ?*

Réveille-toi et lève-toi.

Fais appel à ce que tu as, sinon de sainteté, au moins de pitié pour l'humanité et de tendresse pour le monde. Qu'ils te profitent à toi-même, ces dévouements que tu racontes.

Ce qui a fait que tes dernières études ne t'ont pas assez relevé, c'est qu'elles ont été dispersées, non liées, suivies...

Les trois légendes que tu as touchées (française, romaine, valaque), ne t'ont pas fait entrer au fond du sujet...

Creuse et creuse au fond :

1° Le Mal : fausse incarnation de Dieu dans un Pape, un Pape-Empereur ;

2° Le Bien : vraie incarnation de Dieu dans un peuple, démontrée par un homme-peuple (héros, saints, martyrs).

Le 2 mai, il fut violemment ramené aux mêmes pensées par la nouvelle que Bakounine avait été livré par la Prusse à la Russie :

Peu d'élan, peu de souffle, — incertitude de saison — et de situation — et de santé.

En lisant aujourd'hui que Bakounine venait d'être livré à la Russie, je me reprochais amèrement cette langueur. Quoi ! les souffrances du monde, la voix des martyrs, ne suffit donc pas à te réveiller ?

Il fait marcher de front l'étude de la Russie avec celle de la Pologne. Il lit Haxthausen, Custine, et il demande à ses amis polonais, Ostrowski, Biernacki et Mickiewicz, des détails sur les martyrs des révolutions russe et polonaise. Il écrit encore le 21 mai :

J'aurais désiré valoir mieux, être plus haut de cœur, plus pur, au moment où je prends cette grande initiative de me porter juge du monde, juge des deux papes (Rome et Moscou), au moment où je reprends le drapeau de l'Italie, de la Pologne, contre la Russie.

C'est peu après, le 17 juin, que Michelet fit la connaissance

du Russe qui était le plus à même de le renseigner sur la Russie, sur les martyrs de 1825, sur les victimes de la tyrannie de Nicolas Ier, sur les germes libéraux et révolutionnaires qui fermentaient sous l'apparente immobilité de l'immense et mystérieux empire. Alexandre Herzen avait alors 39 ans. Il avait été tout jeune banni de Moscou et déporté aux confins de la Sibérie, à Perm et à Viatka, puis à Wladimir. En 1847, il avait pu quitter la Russie avec sa femme et ses enfants, avait assisté à la révolution romaine, puis à celle de Paris, et avait prévu, dès les journées de juin, que c'en était fait des espérances candides qui avaient salué l'avènement de la constitution romaine et le 24 février. Il avait, dans des *Lettres* publiées dans *le Contemporain* et dans son livre de l'*Autre Rive*, paru alors en allemand, jugé avec une clairvoyance singulièrement désabusée les révolutions occidentales dont l'enthousiasme crédule et l'emphase rhétoricienne choquaient son réalisme rationaliste.

Ayant établi sa famille à Nice, il revenait à Paris en 1851 pour y retrouver Proudhon à qui il avait fourni des fonds pour publier *le Peuple, la Voix du Peuple* et le *Peuple de 1850* dont il fut un des collaborateurs, et pour publier dans la *Revue des Deux Mondes*, puis en brochure, un article très remarquable sur *le Développement des idées révolutionnaires en Russie*.

Présenté le 17 juin à Michelet par M. Biernacki, Herzen apporta sa brochure à Michelet qui lui rendit sa visite trois jours après, et dès lors s'établit entre ces deux esprits également originaux et primesautiers, entre ces deux âmes également généreuses et tourmentées, un lien de sympathie qui ne se démentit jamais.

Le 4 avril 1854, évoquant l'idée d'un banquet de toutes les nations, où serait représentée toute la patrie européenne, constituée par la souffrance, l'exil, l'émigration, Michelet s'écriait : « Siégez tous, mes convives, à ce banquet de mon cœur! » Et il faisait figurer au banque : « *Mon* Italie avec Orlando et Ausonio Franchi ; *mon* Allemagne avec Kant, Beethoven, Grimm ; *ma* Hongrie, *ma* Roumanie, *ma* Pologne, l'aînée du malheur, et enfin *ma* Russie, la plus malheureuse peut-être... Fraternité de Bakounine et d'Herzen. J'ai glorifié Rileïeff, Pestel, etc. » En 1871, un an après la mort de Herzen, quand il énumère dans une autre note ses éducateurs, fils et amis, des divers peuples, il cite Herzen pour la Russie et Mickiewicz pour la Pologne.

Herzen avait contribué à lui faire aimer la Russie, à lui faire admettre, comme nous voyons qu'il le fit en 1871 (1), que la France trouverait ses naturels alliés dans les peuples slaves, dans la Russie réconciliée avec la Pologne. Il voulut à ce moment repasser dans son esprit ses relations avec Herzen et se fit confier par le jeune Alexandre Herzen les lettres qu'il avait écrites à son père. Il le remerciait en ces termes, le 4 mars 1871, en lui renvoyant les lettres :

Cher Monsieur,

Si je n'avais un peu de fièvre, je vous aurais reporté moi-même ces papiers importants. Donnez un reçu au porteur pour que je sois sûr de son exactitude.

En réalité, ils forment un corps, surtout en 1851-1852 ; il ne faut pas les diviser.

Là, ma passion *pour votre père et pour Mickiewicz* est pleinement justifiée. Le Russo-Polonais et le Polonais-Russe, c'est déjà l'union de cette grande race.

Dieu! que je les aimais! et quel idéal d'avenir! Cela m'a remis en mémoire mille choses. Je voudrais bien, à Pise, où je vais, me remettre à ces lectures de Russie. Connaissez-vous quelqu'un qui s'y occupe un peu de ces questions ?

Nous vous saluons affectueusement et Madame.

J. MICHELET.

C'est cette correspondance inédite de Michelet et de Herzen que nous allons publier en y ajoutant quelques notes, pour éclairer, lorsque cela nous a été possible, les passages qui exigent une explication. Malheureusement, si les lettres de Michelet ont été assez complètement conservées, il n'en est pas de même de celles de Herzen, dont beaucoup ont été perdues.

GABRIEL MONOD,
de l'Institut.

(1) Voyez sur ce sujet les curieux documents que j'ai publiés dans la *Revue Bleue* du 4 novembre 1905.

I. — J. Michelet à A. Herzen

Banlieue de Paris, aux Thernes, rue Villiers, 43 (1).

Monsieur,

J'ai été heureux, dans mes légendes polonaises et russes, d'exprimer, au moins en partie, mon estime profonde pour votre talent et votre caractère ; je trouverai quelque occasion de parler de votre livre (2) plus au long, *et selon mon cœur*.

Ne jugez point, je vous prie, ces légendes sur la publication *excessivement inexacte* qui en a été faite dans un journal (3) ; je vais les réimprimer en volume et je m'empresserai de vous les offrir, purgées des fautes de l'imprimerie et de plusieurs des miennes. J'efface particulièrement ce que j'ai dit d'injustement sévère sur la littérature russe. Je me reproche ces paroles sur d'illustres patriotes qui ont eu le mérite insigne de soulever cette terrible calotte de glace à la force de leurs fronts, et d'ouvrir quelque ouverture pour faire un peu respirer ce peuple enseveli.

Si, comme on me l'a dit, vous vous proposiez de publier des observations sur ces légendes, quelles qu'elles fussent, je vous remercierais de cet insigne honneur, et je m'employerais de toutes mes forces à donner à votre critique la plus grande publicité.

Les liens qui m'attachent à vous sont trop forts, croyez-le, pour qu'aucune occasion de vanité littéraire puisse les rompre ou les relâcher.

Je vous suis uni et dans notre foi commune et dans nos amitiés communes, en Bakounine, en tous les grands patriotes russes ou polonais de ce temps.

Je vous salue affectueusement.

J. MICHELET.

La nouvelle de la mort de Bakounine est-elle certaine (4) ?

(1) Michelet a ajouté en tête de cette lettre en 1871 : « Lettre non datée des premiers mois de 1851. Mes *Légendes du Nord* n'avaient encore paru que dans les journaux ». Herzen était retourné à Nice. La lettre doit être des premiers jours d'octobre. Herzen y répondit par une lettre qui arriva le 21 octobre.

(2) Il s'agit de la brochure citée plus haut à laquelle Michelet renvoie dans son premier chapitre sur les Martyrs de la Russie en l'appelant un *livre héroïque*. Cette brochure était signée : *Iskander*.

(3) L'*Evénement*.

(4) Bakounine n'était pas mort. Il était prisonnier à Saint-Pétersbourg.

II. — J. Michelet à A. Herzen

21 octobre 1851.

Banlieue de Paris, aux Thernes, rue Villiers, 43.

Soyez très certain, cher Monsieur, que si la lettre ne passait pas, c'est que je serais absolument sans crédit dans l'endroit en question. Ils sont flottans, timides, mais ils inséreront.

Dans un post-scriptum, je compte dire un mot sur notre infortuné !... Dire surtout qu'il n'y a aucun moyen de rien tirer de lui, par la raison très forte *qu'il ne savait rien.*

Tout le monde connaissait sa franchise, son caractère ouvert, ses héroïques indiscrétions. Personne n'eût hasardé de lui rien confier.

Cette nouvelle affreuse m'a percé le cœur, j'aimais à croire qu'il était mort. Combien cela valait mieux que de devenir le jouet des tigres (1)...

Et pourtant, qui sait ?... Une explosion ne peut-elle avoir lieu, un vrai 14 décembre (2).

...Peut-être, en 1852, quand les armées seront en marche, en présence des armées de la révolution ?... Cela est plus vraisemblable aujourd'hui qu'une révolution de palais.

Si vous pouviez me dire un moyen d'avoir quelques notes biographiques sur Bakounine, vous m'obligeriez ; quelques dates (3)... J'en profiterais au moins pour la réimpression que je vais bientôt vous envoyer.

Je vous salue du cœur. J. MICHELET.

Est-il vrai qu'à Nice, on ait saisi la brochure d'Iskander ? Si cela est, peut-on le dire ?

III. — J. Michelet à A. Herzen

27 octobre 1851.

Cher Monsieur,

Le point qui m'importe le plus en ce moment est celui-ci :

On m'a dit de toute part : « L'empereur est l'émancipateur des serfs non seulement en 1842, mais depuis, et tout récemment, il a insisté avec menaces à émanciper les serfs.

Je voudrais bien trouver des *faits* précis pour répondre. Le peu que je sais indique que l'empereur ne veut rien sérieusement

(1) Il s'agit de Bakounine.

(2) Date de la révolte de 1825.

(3) Herzen envoya à Michelet une notice sur Bakounine que nous publierons bientôt.

qu'effrayer les nobles, tenir suspendu sur leur tête un massacre de Gallicie. Peuvent-ils réellement émanciper ?

Que pourrais-je lire ou consulter là-dessus ?

L'historien de Nicolas, Schnitzler, s'arrête malheureusement vers 1842. ...

Si vous avez quelques renseignements à me donner, j'en serai bien reconnaissant.

Croyez-vous certaine la nouvelle de la mort du pauvre Bakounine ?

Je n'ai pas encore reçu votre critique; je la présenterai immédiatement à *l'Evénement.* Existe-t-il quelque portrait de Pestel et Ryléieff ? Je les mettrais dans mon oratoire. Et Bakounine, l'a-t-on peint ?

Je vous serre la main, et de cœur. J. M.

Je m'occupe aussi du Danube et de la propagande qu'y fait le gouvernement russe.

IV. — J. Michelet à A. Herzen

3 novembre 1851.

Toute parole de vous, Monsieur, est *un acte.* Et j'ai été touché de celui-ci jusqu'aux larmes.

Non, vous ne périrez pas. Nous nous sauverons tous ensemble. La France de 52 va ressusciter, le monde vivra encore.

Vous êtes évidemment, en un sens, à l'avant-garde du genre humain. Dieu me préserve de disputer avec ceux qui ont ce poste d'honneur !

Je n'avais pas attendu vos observations pour modifier ce que j'ai dit sur la littérature russe.

Pour le reste, je vous soumettrai mes doutes à la fin de la légende réimprimée que je vais vous offrir.

Je vais de ce pas chez Franck m'entendre avec lui pour les exemplaires qu'il enverra aux journaux. Je ferai en sorte que tous (du moins tous les nôtres) insèrent un fragment ou donnent un compte rendu.

Je me recommande à vous, cher Monsieur, *et pour les détails sur Bakounine* (le fond seulement, que j'arrangerais à ma manière), et pour *la question d'émancipation*, si vous aviez quelques faits qui l'éclaircissent bien, la situation réciproque du tsar et des propriétaires. Le plus tôt possible, je vous prie.

Je vous serre la main affectueusement. J. M.

Je ne puis vous dire assez combien j'aime et admire votre nouveau livre (1).

(1) Il s'agit toujours des *Idées révolutionnaires en Russie.*

V. — J. Michelet à A. Herzen

7 novembre 1851.

Cher Monsieur,

Je vous ai remercié à l'instant même de cette œuvre, admirable de force et de vie; je rendrai mon remerciement public à la fin de la réimpression de ma *Légende des martyrs de la Russie*, en vous soumettant mes doutes sur quelques points.

Ma lettre ne vous serait-elle pas parvenue ?

Au moment où je l'ai écrite, j'ai été chez M. Franck pour lui parler des journaux. Il m'a dit qu'il attendait vos ordres pour leur distribuer des exemplaires.

J'ai reçu le manuscrit, je vais le proposer aux journaux quotidiens (ce qui serait bien mieux) ; s'ils n'ont pas de place, nous penserons aux revues.

De grâce, envoyez-moi Bakounine; j'imprime, et l'on me presse.

Je vous serre la main affectueusement.

J. MICHELET.

VI. — A. Herzen à J. Michelet

7 novembre 1851.
Nice.

Monsieur,

Votre lettre m'a fait un bien immense; j'en étais profondément touché. Permettez-moi de serrer votre main, avec reconnaissance, avec vénération, avec amitié.

J'ai encore une foi en 1852, et si j'ai parlé de notre perte à la fin de ma lettre, je n'ai pensé qu'à nous autres Russes. Nous sommes à l'avant-garde de l'arrière-garde; pour nous, comme Russes, il n'y a rien que de servir d'exemple comme Pestel, Mouravieff, Bakounine.

Voilà les détails biographiques sur notre ami malheureux. Après demain je vous enverrai ceux concernant Petrachevsky (1). Et je prendrai la liberté de vous adresser encore les exemplaires de ma lettre, craignant que Franck ne pourrait la recevoir que dans une semaine.

On critique ici ma langue française. J'avoue mon ignorance. Un Polonais de mes amis, M. Chojecki (2), a bien voulu corriger mon manuscrit; mais avec tout cela il y a des fautes; je n'ai qu'à demander votre indulgence. Lorsque j'écris le russe, je suis com-

(1) Nous possédons aussi cette intéressante notice.

(2) Connu comme romancier et auteur dramatique sous le nom de Charles-Edmond ; ami intime de Proudhon et du prince Napoléon, et un des fondateurs du *Temps*.

plètement libre, je me sens là dans mon élément, je me laisse entraîner, sans penser à l'arrangement des mots.

J'attends vos observations, elles me seront précieuses. Je vous dois beaucoup, car j'étais dans une apathie maladive les derniers temps. Vous m'avez réveillé et, plus encore, votre dernière lettre si sympathique m'a réchauffé le cœur, grâce vous soit rendue.

Je vous salue de tout mon cœur.

A. Herzen.

Je tâcherai d'avoir le portrait de nos martyrs; ils existent, mais ce n'est pas facile de les faire venir de Moscou.

VII. — J. Michelet à A. Herzen

11 novembre 1851.

Nous correspondons, cher Monsieur, avec lenteur, je le vois. Il paraît que vous n'avez encore reçu qu'une de mes deux lettres. La faute en est probablement aux curiosités de la poste qui prend le temps de lire ce que nous nous disons.

Je viens de recevoir avec bonheur votre très belle notice, chaleureuse et grande de cœur, comme tout ce que vous écrivez. Je vous trouve, je vous l'avoue, un des plus éminents écrivains de notre langue; qui donc s'aviserait de vous corriger?

Je tirerai grand parti de cette lettre pour les quelques mots que je dis sur Bakounine à la fin des *Martyrs* dont vous allez recevoir l'exemplaire.

Mais il faut, de plus, qu'elle paraisse *en entier* dans les journaux avec quelques mots pour la compléter au commencement et à la fin.

J'ai grande envie, *si vous ne le désapprouvez pas*, d'en tirer un parti qui, j'en suis sûr, plairait au pauvre Bakounine, s'il était en vie. C'est d'employer votre lettre à nourrir une famille qui se meurt de faim. Je la ferais compléter par un pauvre diable, plein de mérite du reste, qui a femme, enfant, père et mère à soutenir. Il la donnera soit à *l'Evénement*, soit au *National ;* les journaux ont déjà mis quelques mots sur Bakounine, mais je pense qu'ils accueilleraient une notice détaillée, instructive, éloquente comme est la vôtre.

Veuillez me répondre le plus tôt possible à ce sujet. Je ne ferai rien sans avoir votre autorisation.

J. M.

Si nous imprimons votre lettre, faut-il la signer de votre nom ?

L'extrait fort intéressant de l'ouvrage prussien que vous m'avez envoyé est un peu long pour les journaux ; j'en donnerai un ou deux passages (l'émancipation des serfs et les finances). Peut-être cependant une revue, *la Liberté de penser*, pourrait-elle imprimer le tout.

Est-il vrai, comme le dit *la Gazette de Rostock*, qu'on supprime décidément la Pologne pour l'appeler *Nouvelle Russie?*

VIII. — A. Herzen à J. Michelet

Nice, 15 novembre 1851.

Monsieur,

De grâce, disposez de la petite notice sur Bakounine comme vous le désirez ; son but était de vous faciliter votre travail sur lui ; elle ne vous a pas déplu et c'est tout ce que je désirais. Maintenant, si ce souvenir d'un ami et d'un martyr peut encore servir pour soulager un malheureux, j'en serai heureux.

En faisant imprimer, on pourrait pourtant dire que la notice est insuffisante ; je n'ai ici aucun moyen de me renseigner. (Après la prise de Prague, il ne demeurait pas à Ketten comme je l'ai dit, mais à Dessau !)

Les journaux allemands commencent à parler de sa mort « à la suite d'une *hydropisie* ». Serait-ce vrai? Pauvre Bakounine! Je vous envoie, Monsieur, un petit croquis que *ma femme a fait* de mémoire; la ressemblance est assez grande.

Quant aux autres articles, je voudrais bien voir quelques passages dans un journal, et, si faire se peut, l'article entier dans *la Liberté de penser.*

Mon compatriote qui a écrit les deux articles est un travailleur vigoureux, et il ne fait que commencer; cela serait pour lui un encouragement qu'il mérite sous tous les rapports. Son nom est encore un secret.

A propos de nom, je prierai de signer ma lettre sur Bakounine par mon pseudonyme *Iskander*, tout ce que j'ai imprimé en russe a été signé de la même manière.

Je pense, Monsieur, avoir reçu toutes vos lettres. Une lettre du 3 novembre m'est parvenue un jour plus tard, mais le temps était horrible. Quant au Piémont, les lettres ne sont pas décachetées ici. La Chambre a refusé ce droit au Ministère. Mais les lettres qui me viennent de Paris portent très souvent des traces suspectes, tandis que les lettres venant de la Suisse ou de l'Angleterre sont toujours bien cachetées.

Je vous salue de tout mon cœur.

A. Herzen.

La nouvelle concernant le nom de la Pologne m'est suspecte, car l'année passée, avant le nouvel an, on disait la même chose. Au reste, il n'y a aucune cruauté, ni aucune absurdité complètement impossible pour Nicolas et ses ministres.

Un mot concernant ma langue française pour laquelle vous êtes si indulgent.

J'ai, en effet, quelque succès comme styliste dans la littérature russe. J'ai essayé, en 49, pour la première fois, d'écrire des articles allemands et français, mais j'ai bientôt vu qu'il me manque une connaissance approfondie et sûre des langues ; j'apprenais par l'audace, et je ne pouvais me résigner à étudier lorsque le cœur, la pensée débordaient ; mais il m'est impossible de ne pas faire corriger le côté matériel de la langue. Je combats comme un preux chevalier pour mon style avec mes amis les correcteurs, mais je cède humblement pour le subjonctif.

M. Biernacki pourrait bien dire si le croquis de *Bakounine* lui paraît aussi ressemblant.

Je vous ai envoyé, le 7 ou le 8, sous bande, encore trois exemplaires de ma brochure. Les avez-vous reçus ? C'est toujours pour contrôler la poste que je le demande.

IX. — J. Michelet à A. Herzen

17 novembre 1851.

Cher Monsieur,

J'ai reçu l'intéressant manuscrit et les trois brochures, je les ai vivement recommandées à *l'Evénement*, au *National* et à *la République*, non aux journaux en général, mais à mes amis qui y sont. *L'Evénemenl*, je l'espère, publiera en entier les dix dernières pages.

Mon éditeur, malheureusement fort lent, va réimprimer mes *Martyrs de la Russie.* J'y ajouterai un épilogue où je vous remercierai de votre admirable lettre, en vous exposant mes doutes sur certains points.

C'est au *National* surtout que je voudrais faire placer successivement ce que vous m'avez envoyé, *mais il faut une signature.* Devons-nous mettre votre nom ou celui du jeune homme (très distingué) dont je vous ai parlé ? Il effacerait quelques légères négligences de langue, ajouterait quelques autres renseignements que nous avons ici et *suivrait avec persévérance l'affaire de l'insertion.*

Vous ne sauriez croire combien ce dernier point est nécessaire. On va dix fois aux journaux, on a promesse dix fois, et rien ne se fait.

Répondez-moi le plus tôt possible sur ce point. Nous ne pouvons rien *sans signature.*

Je vous serre la main affectueusement. J. MICHELET.

Je tâcherai de faire répéter dans *la Presse* quelques mots de *l'Evénement.* Dès que Franck aura des exemplaires, j'en prendrai pour *le Siècle, la Semaine, la Liberté de penser* et *la Nouvelle Revue* de Théophile Gautier.

X. — J. Michelet à A. Herzen

20 novembre 1851.

Cher Monsieur,

Je ne pourrai jamais assez remercier Madame du don qu'elle veut bien me faire. Je l'ai reçu avec une vive émotion de reconnaissance comme un gage inestimable de fraternité.

L'Evénement (que je vous ai envoyé) contient vos belles paroles sur Bakounine. Il vaut mieux donner la lettre au *National.*

Il y a d'ailleurs une chose très importante à considérer, c'est que *l'Evénement,* quoique fort répandu (tiré à 14 000), ne se vend que *dans Paris. Le National* se vend *en France.*

Pour assurer l'insertion au *National,* ne pourrions-nous supposer qu'ayant lu dans ce journal le petit éloge funèbre de Bakounine, vous avez regretté qu'on ne donnât aucun détail sur sa vie, et que vous envoyez ces détails biographiques *au directeur* ? Cela aplanirait les voies.

La chose étant présentée ainsi, et *la lettre complétée par M. Léon Noël* (sous mes yeux) pour l'affaire de S. Roch avec les Polonais, enfin légèrement rectifiée dans quelques petits détails de langue, j'èspère, comme je vous l'aī dit, en tirer quelque argent pour Noël et sa famille, qui littéralement meurt de faim.

L'article sur le jeune Pétrachevsky ne doit-il pas être signé aussi *Iskander* ?

Et l'autre, comment faut-il le signer ?

J'ai reçu les trois exemplaires *(National, République, Evénement),* et je vais en prendre d'autres chez Franck pour les autres journaux.

Je vous serre la main affectueusement. J. MICHELET.

XI. — Le général Bossack-Hauke (1) *à J. Michelet*

Nice, 21 novembre 1851.

Monsieur,

Notre ami Herzen a reçu hier votre lettre du 17. Il n'est pas

(1) Général polonais, ami de Herzen, alors à Nice.

en état de vous répondre personnellement, car il est sous le coup d'un grand malheur : Sa mère et son fils, âgé de 8 ans, après avoir passé quelques semaines à Paris, retournaient à Nice. Le 15, ils se sont embarqués à Marseille, sur le paquebot *la Ville de Grasse*, qui allait à Cannes. Le lendemain, à 4 heures du matin, ce bateau a été heurté, près des îles d'Hyères, par un paquebot, *la Ville de Marseille*, venant de Gênes. Le choc a été si violent que le premier de ces navires, coupé en deux, a sombré. La mère et le fils de M. Herzen ont péri ; au moins, on n'a jusqu'à présent aucune nouvelle sur leur sort; on n'a pas même retrouvé leurs cadavres. L'enfant que Herzen vient de perdre était né sourd-muet; grâce au traitement que le gouvernement russe a fait endurer à Herzen et à sa femme. Néanmoins, un professeur originaire de Zurich (qui paraît avoir également péri dans le naufrage) était parvenu à apprendre à l'enfant à parler avec la plus grande facilité. L'intelligence et la grâce que déployait l'enfant le rendaient doublement cher à ses parents. C'est en vain que Herzen a été à Hyères, il n'y a rien trouvé, aucune trace des naufragés. Si vous parlez, Monsieur, de cette catastrophe à M. Biernacki, ayez la complaisance de le prévenir que Mme Reichel, que Monsieur connaît comme une personne intime de la famille Herzen, n'est pas encore instruite de cette affaire. On ne veut pas le lui annoncer brusquement, vu l'état de sa santé.

Dans votre lettre du 17, vous dites, Monsieur, que l'article qui vous a été envoyé ne peut pas être publié parce qu'il n'est pas signé, et vous faites mention d'un jeune homme distingué, dont vous paraissez avoir parlé à Herzen dans une lettre précédente. Comme notre ami n'a pas reçu de lettre dans laquelle il fût question d'un jeune homme, il en conclut (comme d'ailleurs vous le lui avez déjà fait observer) qu'il y a une de vos lettres à lui de perdue. Je vous prie de considérer les articles qu'il vous a envoyés comme destinés à vous servir de matériaux, et, en conséquence, d'en faire tel emploi que vous voudrez, de les arranger, corriger et faire signer comme vous l'entendrez. L'auteur du dernier article, étant obligé de garder le plus strict incognito, a fait parvenir son manuscrit à Herzen en le priant d'en disposer en toute liberté. Les pièces aux annexes ont été traduites sous les yeux de M. Herzen ; la lettre de M. Belinsky a même été lue par son auteur personnellement à notre ami. C'est pourquoi il répond de la vérité de ces documents.

M. Herzen vous prie d'agréer ses respects.

A. H.

XII. — J. Michelet au général Bossack-Hauke

30 novembre 1851.

M. Michelet apprend l'horrible malheur de M. Herzen, et il en est pénétré de douleur.

Il connaît les forces indomptables de son caractère ; il espère que, cette fois encore, il fera front au destin !

Comment Madame a-t-elle supporté cet épouvantable coup ?

XIII. — A. Herzen à J. Michelet

Nice, 30 novembre 1851.

Monsieur,

Un de mes amis vous a informé du malheur affreux qui a frappé ma famille. Il m'était impossible de vous écrire moi-même, et vous remercier pour votre lettre du 15 novembre.

Maintenant je reviens à la vie avec un fond de douleur sans bornes et d'une colère impuissante. Ce qui blesse le plus dans ces sinistres, c'est qu'il n'y a pas même de lutte possible ; on n'a pas la consolation de haïr son ennemi, de maudire, d'injurier son bourreau. Le monde physique, c'est un chaos à demi-organisé, désordre consolidé, un tâtonnement aveugle, ivre, stupide et inintelligent.

J'ai perdu ma mère, mon fils âgé de 8 ans et un ami. C'était l'instituteur de mon fils, jeune homme de 25 ans. Nageur parfait, il pouvait se sauver, il tenait déjà une corde, lorsque ma mère, entraînée par l'eau, cria : « Sauvez l'enfant ! » Le jeune homme, voyant que personne ne peut lui donner l'enfant, lâche la corde et se précipite vers le petit ; il le prend sur ses bras, et le steamer disparaît sous l'eau. Le nom de ce jeune homme sublime est Jean Spillmann.

Ah ! Monsieur, si vous connaissez un statuaire, j'élèverais un monument à cet ami dévoué près du phare d'Hyères. Quel groupe ! Une mère qui, au moment de la mort, ne pense qu'à son petit-fils et implore de le sauver, le jeune homme qui meurt pour le sauver, et l'enfant beau comme un ange. Je donnerais volontiers de 15 à 20 000 francs pour ce monument-là. Il m'est impossible d'offrir plus. C'est une scène de la vie intime de ces réfugiés, victimes des ennemis de la famille et de la moralité...

Je serai très reconnaissant à M. Noël s'il désire signer les articles ; en général, faites ce que vous trouverez bon et gardez-moi votre amitié.

Je vous serre la main avec beaucoup de sympathie.

A. HERZEN.

XIV. — J. Michelet à A. Herzen

10 janvier 1852.

Cher Monsieur,

Tenez-moi, si vous le pouvez, au courant sur votre état, *sur celui de Madame ;* mon cœur est auprès de vous.

Je suis blessé, *non pas mort.* Combien je vous voudrais ici pour vous dire toute ma pensée.

Le malade (1) .... n'est point du tout désespéré. Ne prenez pas la crise trop au sérieux. Il fallait avaler cette médecine. En se l'administrant, il a voulu guérir. Sans ce violent vomitif, il restait alité pour toujours. C'est la méthode de Rasori : 500 grammes d'émétique. Le vomissement fait ce qui est prochain ; il redeviendra tout à fait lui-même.

Je vous serre la main, et de cœur.

Ecrivez-moi chez M. Dumesnil, rue d'Enfer, 47.

XV. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, le 16 mars 1852.

Cher Monsieur,

Vous m'aviez parlé de la santé de Madame si cruellement ébranlée. Vous ne m'en dites plus rien. Je suis inquiet. Je n'oublierai jamais l'extrême bonté qu'elle a eue de me donner un croquis de notre immortel Bakounine.

Je suis en plein 93, je me hâte d'achever mon histoire avant *les nouveaux événements.* Sur un mot que j'avais dit (à ma table devant quelques amis) de votre immense malheur, surtout de la parole grave qui était dans votre lettre : j'ai péri *avec un monde*, Préault a fait un dessin. Vous l'avez reçu sans doute : c'est *la douleur qui possède, tourmente et roule le monde*, tenant sous les pieds ce malheureux globe qui roule sans avancer... Le lointain, c'est ou la mer ou la Sibérie, l'infini *stérile*, comme dit *cruellement* Homère.

Réalisé en face de la mer, ce monument serait, je crois, sublime ! Qu'il soit fait ou non, recevez toujours ce dessin comme un témoignage de la vive sympathie que vous inspirez ici à tout ce qui pense, un gage d'alliance profonde entre les grands artistes et les patriotes illustres de tous les pays.

Je vous serre la main affectueusement. J. M.

Montrez-le aux gens de cœur, aux gens de lettres si vous voulez, mais non aux artistes... Ils sont si jaloux !

(1) Il s'agit de la France après le 2 décembre. Beaucoup de républicains croyaient alors à une crise passagère.

XVI. — J. Michelet à A. Herzen

Nantes (Loire-Inférieure), quartier Barbier, près St-Félix.
Juin 1852.

Cher Monsieur,

Vous ne doutez pas de la vive émotion avec laquelle j'ai appris ce terrible accroissement de malheur (1). Le sentiment de votre situation a dominé la mienne. Qu'ai-je perdu, après tout? Le séjour de Paris, la haute communication avec le public dont j'ai vécu longtemps, enfin ma solitude laborieuse des archives où j'ai puisé vingt-deux années.

Non, tout cela n'est rien à côté de l'indicible chagrin qui vous a frappé !

Frère ! je vous aurais écrit depuis longtemps, sans cette dispersion de mon foyer...

J'ai déménagé trois fois en deux mois, des Thernes à Paris (2), de Paris à Nantes.

Deux choses m'ont décidé à venir ici. D'abord, le bon marché des vivres (le peu que j'ai, passe à deux pensions pour mes enfants). Puis, je trouve aux Archives de Nantes des documents précieux pour achever mon histoire de la Révolution. J'y resterai un an peut-être, si de meilleures circonstances ne me ramènent à Paris.

Je voudrais être près de vous et voir votre âme, savoir comment votre grand cœur soutient ces extrêmes douleurs. J'en tirerais de la force pour moi-même. L'épreuve, j'en suis sûr, n'est pas au-dessus de la vôtre. *Magno magna.*

Depuis que, moi aussi, je suis un exilé, je me sens plus en rapport avec vous; je serre d'autant plus fraternellement votre main, cher et grand patriote.

J. M.

J'ai lu avec plaisir un livre très brillant, très spirituel sur votre pays. Plusieurs personnes, à certaines touches fines et fortes, ont cru trouver le nom de l'auteur.

XVII. — J. Michelet à A. Herzen

Nantes, St-Félix.
29 juillet 1852.

Vous avez donné, cher Monsieur, cher ami, un exemple de rare courage, le plus rare de tous. Qui est brave contre l'opinion?

(1) Mme Herzen était morte le 2 mai.

(2) Michelet s'était installé un instant, en mai, aux Batignolles, rue Léonie, lorsqu'il perdit tous ses plans. Le 1er juin, il partit pour Nantes.

L'église démocratique a seule le droit de donner de tels exemples, celui de l'excommunication (1), celui de réserver le fer aux tyrans.

Les occasions se trouveront en foule, dans le temps qui court, de montrer par des actes énergiques de guerre le vrai sens de cette paix de mépris et d'ignominie que notre église accorde à ceux de ses enfants qui se montrent indignes d'elle.

Des choses *et non des mots*, voilà la vraie réponse et celle que vous donnerez.

Si vous me permettez un avis fraternel, une fois que vous aurez expliqué la situation à ceux de nos amis qui ont autorité morale, laissez la chose tomber. Quand les événements viendront, elle reprendra son cours. Le premier soin de la démocratie sera de se purger et de défendre aux malhonnêtes gens de se mêler de ses affaires.

J'ai intronisé ici dans mon salon à la première place le portrait de notre Bakounine. Il m'est doublement cher et pour celui qu'il représente et pour l'aimable et chère personne qui, sans me connaître, a bien voulu le faire pour moi.

Merci, très cher ami, merci de l'avis que vous me donnez. Eh ! quelle joie ce serait pour moi de pouvoir vous donner la main. *Fata obstant !* Je dois rester ici pour achever mon histoire de 93.

On m'a fait l'offre officielle de la chaire de Genève. J'ai refusé et me suis hasardé à proposer un jeune homme que je crois (moralement) le premier du temps : M. Alfred *Dumesnil*, l'auteur de *la Foi nouvelle cherchée dans les arts, de Rembrandt à Beethoven.* Voici en un mot notre jugement sur lui : Quinet lui avait donné sa chaire, et moi ma fille.

Si vous avez des amis à Genève, je vous prie, dans l'intérêt de Genève et de la chose même, d'appuyer M. Dumesnil.

Je vous serre la main, et de cœur, cher ami et cher frère.

J. MICHELET.

XVIII. — J. Michelet à A. Herzen

1852.

Cher Monsieur, gardez-vous bien de croire que j'aie eu jamais un moment de doute pour les choses intimes et si douloureuses que vous m'écrivez. Je me suis donc bien mal exprimé dans ma

(1) Il s'agissait d'un ami qui avait trahi la confiance d'Herzen et que celui-ci se borna à dénoncer à ses amis de la proscription, qui le déclarèrent exclu de leur communion.

réponse. Mon sentiment, au contraire, n'est qu'absolue confiance et vénération pour vous. Oui, vénération, c'est ce que j'éprouve en lisant votre sublime manifeste sur *l'alliance de la Russie et de la Pologne.* Ce sont choses qui tirent des larmes de tendresse et d'admiration.

Je publierai, ces jours-ci, vos notes sur notre Bakounine arrangées à ma manière, et aussi les notes sur Pétrachewski. S'il y avait *inconvénient* aujourd'hui, veuillez me l'écrire *immédiatement.* J'arrêterais tout. Si vous tardez beaucoup, je prendrai votre silence pour une autorisation.

Ribeyrolles n'est-il pas à Londres ? Publiera-t-il sa *Terreur blanche* de 1815 ? Si vous le voyez par hasard, veuillez lui dire que j'écris celle de 1795 ; je serais heureux de l'annoncer et d'exprimer toute mon estime pour lui.

Je recommande à votre amitié l'affaire du pauvre Préault [rue Madame, 26].

Adieu, cher et très cher Monsieur, je vous resterai reconnaissant jusqu'à la mort, et plus tard dans les mondes ultérieurs pour vos pages inoubliables sur l'alliance et l'amitié de la Russie et de la Pologne.

Je vous serre la main.

J. M.

XIX. — A. Herzen à J. Michelet

Londres, 25, Euston Square (1).

13 octobre 1853.

Cher et vénérable ami,

J'ai été très heureux de recevoir votre bonne lettre du 13 septembre, d'autant plus qu'il me semblait que ma dernière lettre, écrite de Lucerne, vous a paru étrange; elle l'était en effet (2).

Ecrasé par une série de malheurs surhumains, je ne me rendais pas tout à fait compte de ce que je faisais alors. Entouré de cercueils, trahi, calomnié, j'ai suivi mon instinct. J'ai voulu porter devant notre tribunal à nous ma propre douleur. J'ai voulu démasquer toute la lâcheté, toute la perfidie d'un scélérat. J'ai voulu son anéantissement moral.

Je n'ai réussi qu'à demi. Mes amis m'ont noblement soutenu par leur sympathie, mais ils sont trop faibles encore pour défendre les leurs !

(1) Herzen habitait Londres depuis le 25 août 1852.
(2) Cette lettre est perdue.

La foi dans la possibilité d'une pareille justice a été ma dernière illusion. Plein encore de mon idée fixe, j'ai pris la liberté de vous écrire, l'année passée, ma dernière lettre. J'ai cru voir une certaine indécision dans votre réponse. Mon Dieu, vous en avez tout le droit, vous m'avez si peu connu comme caractère. Pourtant, j'ai cru nécessaire de me taire pour quelque temps; votre dernière lettre rompt mon silence.

Il ne me reste au monde que mes enfants et mon travail. J'ai beaucoup travaillé cette année. J'ai organisé à mes propres frais une imprimerie russe, complète et qui fonctionne très bien. Depuis les matrices et les sept types jusqu'au prote ou compositeur, tout était difficile à avoir. J'ai réuni cette imprimerie avec celle de la centralisation polonaise en signe d'alliance et entente complète entre la Pologne révolutionnaire et nous autres.

J'ai ensuite écrit et publié deux brochures russes ; nous imprimons maintenant un volume entier. C'est pour la première fois qu'il y a une imprimerie russe, libre et indépendante. Je vous enverrai quelques échantillons.

On est bien à Londres. J'ai appris à connaître l'Angleterre et, en général, la race anglo-saxonne, la race des faits, de la poésie pratique, de la liberté de jeûne *(sic)*. Si j'osais le dire, je crois qu'un séjour d'une année ici aurait de beaucoup modifié votre opinion sur le peuple.

Nous entrons dans une nouvelle phase; les partis pâlissent, s'évanouissent, tout cela devient du passé. Hommes, idées, théories, drapeaux, desiderata, tout est usé et rien n'entrera, dans le *premier acte*, de ce qui agissait dans le *prologue*.

De grâce, veuillez m'excuser devant M. Préault; vous ne connaissez pas notre existence vagabonde, passant d'un pays dans un autre, laissant partout la moitié des livres, effets, etc.

Je ferai mon possible pour trouver le dessin de M. Préault en Suisse, quoique je n'aie nullement abandonné l'idée d'ériger un monument; mais, cloué maintenant à l'Angleterre, il en faut différer l'exécution.

Je vous envoie la traduction d'un petit article en réponse aux Polonais, que j'ai fait, et quelques détails sur la pensée de l'imprimerie reproduits d'un journal anglais.

Il y a une seconde édition de ma brochure sur la Russie; je vous l'enverrai aussi ; en attendant, recevez mes amitiés très sincères.

A. HERZEN.

(La fin au prochain numéro.)

MOÏSE ET LES JUIFS (1)

Un ami intime de notre maison était le grand savant Bernays (2). Il passait des heures à côté de ma mère qui écoutait attentivement ses paroles et ne cessait de s'instruire auprès de lui. Mais il ne mangeait jamais chez nous, ce qui me faisait grand'peine quand j'étais enfant. Il nous déclara être juif et tenir beaucoup à sa religion. Il connaissait le Nouveau Testament mieux que nous ; ses idées étaient d'une élévation extraordinaire. Plus tard, j'appris qu'il était un ami intime d'Ernest Renan avec lequel il correspondait.

Il disait toujours que la seule religion exempte de toute sorte de fétichisme était la religion juive, et il avait raison. Le christianisme a dû s'adapter à tous les fétichismes qu'il a trouvés dans les divers pays. C'est là le revers d'une religion dont le but est le prosélytisme ; elle est forcée de faire des concessions et perd ainsi de sa grandeur. Si le christianisme était aujourd'hui tel qu'il est sorti de la bouche de Jésus-Christ, ce serait une religion tout autre que celle que nous connaissons. Si nous comparions nos pensées et nos actes avec le Sermon sur la Montagne, nous rougirions et en perdrions la parole.

La vie était très dure pour Bernays. Sa qualité de juif lui rendait presque impossible sa nomination à une chaire, et il était cependant le plus grand savant de Bonn. Je le voyais parfois sombre et inquiet, avec sa figure sérieuse et ses lunettes noires. Il portait la tête très droite, bien qu'il ne reconnût per-

(1) *S. M. la Reine Elisabeth de Roumanie, dont le talent de poète et d'écrivain est si universellement apprécié, prépare, en ce moment, ses Mémoires sous ce titre alléchant :* Mes Pénates. La Revue *est heureuse de pouvoir offrir à ses lecteurs un chapitre de cet ouvrage dont la thèse originale et les arguments curieux charmeront même ceux qui n'ont pas sur ce sujet toutes les idées de Carmen Sylva.* — (Note de la Rédaction.)

(2) Célèbre philosophe allemand, né à Hambourg le 18 septembre 1824, mort à Bonn le 27 mai 1881.

sonne à cause de sa myopie. Il est dommage que je fusse alors trop jeune pour comprendre ses discours. Je n'en ai recueilli que quelques bribes, mais mes parents avaient pour lui une vénération respectueuse.

Quand le soir arrivait, ma mère le faisait toujours accompagner par un domestique avec une lanterne, car sa mauvaise vue lui faisait craindre l'obscurité. Bonn n'était pas brillamment éclairée à cette époque, et quand le calendrier portait « clair de lune », les lanternes se faisaient rares dans les rues. Il est vrai que le clair de lune était très beau à Bonn. Nous habitions la charmante villa « Vinea Domini », tout près du Rhin, entourée d'un vaste jardin. Ces terrains sont aujourd'hui bâtis et n'existent plus. Nous passions alors de nombreuses soirées de clair de lune sur la terrasse, en contemplant les bateaux glissant sur le fleuve, et ce n'était que lorsque le bateau de nuit arrivait en soufflant qu'on se séparait. « Le bateau de nuit arrive ! », s'écriaient les plus pressés de partir. Malgré sa vive souffrance et le repos dont elle avait tant besoin, ma mère écoutait les discours qui se prolongeaient jusqu'à une heure avancée de la nuit. Tout à coup, quelqu'un s'écriait — c'était, le plus souvent, le prince de Reuss, devenu plus tard ambassadeur — : « Le bateau de nuit arrive ! » Aussitôt, tout le monde s'en allait en courant.

Je n'ose rien citer de Bernays puisqu'il ne peut pas me rectifier si je venais à me tromper, mais je tiens à mentionner cette personnalité, car nous avions tous pour lui le plus grand respect et la plus profonde considération. Ce sont justement ses idées religieuses que j'aurais bien voulu entendre de sa bouche, car j'étais alors une enfant très pieuse qui réfléchissait beaucoup sur la religion. Nous avions tous les matins une heure de catéchisme auprès de ma mère, et nous en apprenions tous les jours un verset par cœur. Mes parents s'entretenaient des heures entières avec Bernays et se montraient ravis de la grandeur et de la profondeur de ses pensées. J'aurais bien voulu l'entendre causer avec Renan et Tolstoï. Encore bien des années après, on le citait souvent dans notre maison : « Bernays pensait comme ceci... Bernays disait toujours... » Par la force de sa personnalité et l'étendue de son savoir, son influence avait persisté.

Il avait, à cette époque, un grand chagrin de ce que son frère s'était converti au christianisme, et je dois reconnaître qu'il avait raison. J'ai tout à fait le sentiment des Roumains, disant d'un converti : « S'a turcit », c'est-à-dire : « Il s'est fait turc ou mahométan. » Ils le disent aussi de quelqu'un qui se fait chrétien, et n'aiment nullement qu'on se convertisse à leur religion. Ils se distinguent entièrement des Russes qui exigent le changement de culte. Les Roumains y voient une trahison et un manque de confiance, et cela fait un effet étrange quand ils le disent de quelqu'un converti à l'orthodoxie : S'a turcit », « il s'est fait turc », et cela parce qu'ils ne connaissent pas d'autre mot approprié au changement de culte.

Comme toutes les religions sont l'œuvre des hommes et comme nous nous créons notre Dieu entièrement d'après notre image, il ne sert à rien de quitter la religion dans laquelle on est né. On devrait plutôt chercher à l'élever, à la purifier et à l'ennoblir, car dans notre religion on trouvera les mêmes défauts, tout en se gardant bien de se l'avouer sous peine de se frapper soi-même en plein visage. Vraiment les formes ne jouent aucun rôle, bien qu'une forme quelconque soit nécessaire, tant que les hommes éprouveront le besoin de célébrer des offices et de se rassembler en commun afin d'être plus pieux.



Quand on entend les discours sur le *filioque* qui dure depuis des siècles, on a le sentiment que l'Église est aussi lamentable que toutes les choses terrestres, incapables de s'élever au-dessus d'elles-mêmes et de leurs petitesses. Tout se matérialise, même les choses considérées comme essentiellement spirituelles, et l'on est alors étonné quand on voit les penseurs devenir hostiles à la religion et lui tourner finalement le dos parce que toutes les religions sont trop matérielles pour le véritable intellectuel qui n'a nul besoin de s'arrêter à des formes extérieures pour être pieux et fervent.

« Nathan le sage » est un hôte quotidien de notre maison parce que toutes les religions sont représentées dans notre famille. Nous avons des catholiques, des protestants, des orthodoxes et notre secrétaire est un juif et c'est principalement

sur ce dernier que je m'appuie pour mes affaires de charité. Le colonel Brociner reçut deux graves blessures pendant la guerre de 1877 ; il devint, peu après, notre secrétaire et se sacrifia avec un dévoûment sans égal pour ceux qui souffrent, qui sont pauvres et qui attendent nos secours. Jamais il n'y a eu entre nous désaccord ni désunion parce que chacun traite la religion de l'autre avec le plus grand respect. Les enfants n'ont jamais eu la sensation qu'ils avaient devant eux une autre religion. C'èst la meilleure preuve que la forme dans laquelle on fait ses dévotions est peu importante. Il ne s'agit que de remplir de son esprit cette forme et de chercher à y mettre l'esprit des premiers chrétiens à l'époque où ils n'étaient pas forcés de s'accommoder au fétichisme et d'enseigner leur religion aux autres.

Les Juifs ont maintenu leur religion plus pure que les chrétiens; c'est un fait qui devrait nous faire rougir; ils n'ont jamais cherché, il est vrai, à accommoder leur culte aux religions existantes ou à faire des prosélytes. Ils ont supporté des persécutions pendant des siècles, sans jamais céder. Ils ont maintenu leur foi intacte sans chercher à l'imposer aux autres. Aussi la persécution contre les Juifs n'est pas d'ordre religieux; c'est une question de race. Les peuples n'ont pu tolérer de voir au milieu d'eux un peuple plus fort. C'est très simple et c'est encore plus simple en Roumanie. Le pays n'est que très peu peuplé ; les professions sont, pour ainsi dire, absolument entre les mains des étrangers et voilà qu'arrivèrent les années de disette dont les conséquences ne se font sentir que maintenant. On n'achète plus, on ne construit plus, on ne fait plus de commandes, et non seulement nombre de Juifs, mais aussi des protestants et des catholiques ont quitté le pays tout simplement parce qu'ils ne pouvaient plus gagner leur vie. Mais ils n'avaient à supporter aucune persécution, car le pays pâtit de leur départ.

Tant que les paysans souffraient seuls de la faim, le monde ne s'était pas ému et regardait la chose avec indifférence. Mais voici que la disette atteint aussi les artisans ; le monde entier se met en mouvement. Trente-six familles protestantes ont quitté Bucarest dans les derniers mois et cela parce qu'elles n'avaient plus de quoi gagner leur vie. La misère était simple-

ment trop grande et il faudra beaucoup de temps pour faire oublier ces deux années de famine. Quand le blé fait défaut dans les granges et que la campagne ressemble à un désert, quand le bétail périt par milliers, l'estomac rempli de terre, il n'y a plus de commerce et tout s'arrête.

Les chrétiens ont donné pour excuse à leur haine contre les Juifs et à leur éternelle persécution contre cet admirable peuple, la crucifixion de Jésus. Mais soyons francs et honnêtes envers nous-mêmes. Que feraient les chrétiens d'aujourd'hui si Jésus réapparaissait ? Je crains fort qu'ils ne crient même pas « Hosannah » ; ils le déclareraient immédiatement socialiste dangereux et le moindre supplice qu'ils lui feraient subir serait de l'enfermer dans un asile d'aliénés. Tolstoï a voulu vivre d'après les lois de Jésus et il a réalisé la chose ; aussi a-t-il été, au moins moralement, comme crucifié surtout quand il a commencé de chasser les usuriers du Temple et les a appelés « engeance de vipères », quand il a dénoncé toute la folie et l'hypocrisie dont la chrétienté est remplie.

Les Juifs sont le seul peuple n'ayant pas connu de décadence. Ils sont restés comme un roc : forts, unis, vivant entre eux, charitables, sains, prolifiques et puissants. Et tout cela, grâce à un homme qui fut le plus grand souverain que l'histoire ait jamais connu, le roi des rois, le médecin le plus savant, le plus grand psychologue et physiologiste : Moïse. Qui pourrait vivre sur un trône sans se mettre à genoux devant Moïse et sans l'adorer ? C'est un chef d'Etat qui a créé son peuple et qui l'a organisé de façon à lui permettre de résister à toutes les tempêtes. Si le monde avait adopté les lois de Moïse, il serait indemne de toutes les maladies, telles que tuberculose, cancer, diphtérie et autres épidémies mortelles. On nous parle maintenant de la fièvre aphteuse du bétail, de la trichine du porc. Moïse en avait garanti son peuple longtemps avant que les les Instituts de bactériologie aient été connus.

Nos souverains sont fort occupés aujourd'hui avec leurs soldats. Moïse fut-il un mauvais général parce qu'il fut un grand médecin ? Quand les Juifs ont-ils remporté leurs plus grandes victoires ? Quand ont-ils été des héros et ont-ils fait des miracles de vaillance et de bravoure ? C'est quand ils croyaient que Dieu luttait pour eux et avec eux. Mais quand

ils sentirent leur déchéance prochaine, quand ils commencèrent à pécher et à ne plus vouloir se soumettre à la rigueur de leurs lois, alors leur mauvaise conscience et la peur leur firent comprendre qu'ils allaient être dispersés et que leur malheurs les ramèneraient à leur piété primitive. Si les Juifs avaient continué à être heureux, peut-être le seul peuple monothéiste eut disparu, ce qui aurait été pour l'humanité une marche en arrière de plusieurs siècles.



Les Juifs devaient être comme un levain pour les autres peuples par leur intelligence prépondérante, en les guidant vers des voies plus élevées. Leur santé plus forte fait leur esprit plus vif, leur âme plus libre. La souffrance les rendait économes et se contentant de peu. Au lieu de les persécuter, on ferait mieux de suivre leur exemple ; tous ceux appelés à monter sur un trône devraient être comme Moïse élevés dans les sciences, surtout celle de la médecine, et étudier la Bible plus que n'importe quel autre livre. Mais voilà ! on a omis les chapitres les plus admirables parce que tout y est appelé par son nom. Un souverain a un besoin impératif de connaître la Bible, s'il veut être utile à son peuple, parce que, dans la Bible, se trouvent des lois dont les conséquences sont très grandes. Or, il ne peut en avoir aucune idée s'il ne connaît pas le mal que ces lois combattent si sagement.

Charlemagne, Haroun-al-Rachid, Jules César doivent se courber devant Moïse, car leurs royaumes n'existent plus, alors que celui de Moïse s'étend et s'accroît sans cesse. Le seul danger pour son peuple naîtrait du jour où il ne serait plus persécuté. Mêlé trop intimement avec les peuples chrétiens, il négligerait ses rites et ses lois sévères pour suivre des règles plus séduisantes en apparence. Il périrait par les maux contre lesquels son génial souverain avait su le prémunir.

Nous oublions quelquefois que nous vivons et que nous nous nourrissons de la Bible, le plus admirable de tous les livres, et que nous pourrions facilement nous passer de tous les autres ouvrages, sauf de cette source de vie. C'est de la vérité et de la poésie comme il n'en existera jamais. Car l'histoire y est racontée avec une autorité inébranlable, et, certes, les plus grands

poètes du monde furent les prophètes, sans parler de David qui ne fut peut-être pas un grand roi, mais un homme supérieur et un grand poète. Qui a jamais atteint à la connaissance profonde des hommes qu'avait Moïse ? Il eut le courage de laisser disparaître quatre générations de son peuple débilité et dégénéré avant de lui montrer le pays dans lequel il pourrait s'établir avec du sang jeune et des forces nouvelles.

Qui pense à la volonté de fer de cet homme ? Il avait le pouvoir de frapper sur le roc pour en faire jaillir de l'eau. Il faisait même des choses plus extraordinaires : il brisait les tables de la loi dans sa juste colère, parce qu'il pouvait en écrire de nouvelles. Ceux qui se plongent dans la lecture des prophètes y trouveront de puissantes consolations. Dans les nuits tristes et sans sommeil, il n'y a rien de plus réconfortant que la lecture de Jérémie, d'Elisée et d'autres encore. Elle ne fatigue jamais et quand tous les autres livres ne disent rien, ceux-ci parlent et vous consolent. Il est, du reste, inutile de lire d'autres livres de recueillement : qu'on parcoure simplement les Prophètes, on y trouvera tout ce que la terre porte de misères et aussi la plainte pleine de dignité pour soulager un cœur. Chose curieuse. Nous vivons de la Bible que nous respectons tous et nous nous permettons de mépriser le peuple qui a produit ce livre des livres. Nous ne le méprisons pas, nous le redoutons plutôt, parce que nous avons le sentiment de sa force, et nous nous défendons dans la crainte d'être un jour submergés et opprimés à notre tour. Mais pourquoi les chrétiens ne prennent-ils pas les Juifs pour professeurs ? Nous sommes tous sortis du judaïsme ; pourquoi lui tournons-nous le dos en niant notre origine ? Tout au moins notre origine spirituelle est là et nulle part ailleurs. Oui, les Indes sans doute, mais en ligne directe la Judée.

Si nous admettons que Dante, Shakespeare, Sophocle, Michel-Ange, Gœthe n'appartenaient à aucun peuple et, à plus forte raison, Jésus-Christ, nous sommes bien forcés de convenir qu'il n'est pas sans importance de savoir au milieu de quel peuple est apparu le plus grand esprit de l'humanité. On devrait se demander pourquoi ici et pas là ; pourquoi sous ce vêtement et pas sous un autre ?

Ce n'est qu'au milieu d'un peuple éprouvé, triste et opprimé

que le Christ pouvait porter la souffrance à son apogée, et ce n'est que là qu'il pouvait parler aux pauvres et couvrir de honte les riches. Les Juifs ne pouvaient pas le comprendre parce qu'ils attendaient le Messie qui devait leur apporter la puissance, la splendeur et la gloire. Le christianisme lui-même ne resta pur que tant qu'il fut persécuté. Le jour où il parvint à la puissance et aux honneurs, il cessa d'être le christianisme. Si le Christ revenait maintenant, il serait bien étonné de voir ceux qui s'appellent des chrétiens.



Les Juifs ne connaissent pas de désunion. Ils ne seraient jamais tombés dans la folie des Croisades. Ils n'ont pas de dogmes sujets à discussion. Où se trouvent les dogmes du Christ ? Dans le Sermon sur la Montagne ? Ou lorsqu'il enseignait la pauvreté et la charité ? Il n'a, certes, jamais pensé qu'une scission irrémédiable pourrait se faire au sujet du *Filioque* de la chrétienté ; que la dernière Cène offerte comme consolation à ses pauvres brebis égarées devrait être la cause de discussions interminables ; qu'en son nom, l'Inquisition et les bûchers, des supplices comme l'enfer lui-même n'en a pas inventés, seraient possibles ! Il voulait perfectionner la doctrine de Moïse et y introduire la clémence en remplissant la seule lacune qui s'y trouvât. Mais l'humanité n'était pas mûre pour la clémence et devait la transformer en une grimace hideuse.

Le judaïsme ne connaît pas de superstition. C'est peut-être une conséquence de la race ; peut-être aussi est-ce grâce à Moïse qui a édifié ce peuple de façon si solide et lui a inculqué une telle force qu'il peut se passer d'être consolé par la superstition. Mais le Juif qui tient à ses lois n'est pas privé de secours ; celles-ci ont tout prévu, ont eu soin de tout et peuvent s'adapter aussi bien aux heures mauvaises qu'aux heures heureuses ; elles guident aussi sûrement que l'arche d'alliance à travers le désert.

Nous commençons à apprendre la Bible dès nos premiers balbutiements et maltraitons le peuple qui nous l'a donnée. Un Juif spirituel me disait : « Je souhaite que votre histoire soit un jour écrite comme la nôtre et qu'on puisse la lire comme livre de recueillement dans vos églises comme dans les

nôtres. » Pourquoi nul autre peuple n'a-t-il eu l'idée d'écrire ainsi son histoire ? Parce que la Bible nous suffit ; parce qu'elle est l'histoire de toute l'humanité. Elle contient tout, autrement le Christ se serait adressé aux Indes, à la Perse ou à la Chine pour construire sa doctrine sur les livres de ces peuples que, sans aucun doute, il connaissait parfaitement.

Moïse a pris en Égypte toute la science qu'il pouvait y puiser ; mais ses inspirations personnelles la dépassent de beaucoup et on est en droit de croire qu'il était en contact avec la divinité. Son front était éclairé, car Dieu l'avait touché. Il était plein d'une passion sainte parce qu'il croyait et qu'il avait confiance plus que son entourage.

Pourquoi donc ne croyons-nous plus ? Nous le pouvons. Dieu ne nous a pas abandonnés. S'il y a un Dieu, il soutiendra cette terre miraculeuse et ne l'abandonnera pas. Pourquoi donc ne croyons-nous plus ? Nous voyons chaque jour que la science est si incomplète et si imparfaite qu'une découverte ne survit à sa puissance que quelques jours ou quelques années ; elle est bientôt renversée et considérée comme vieille ferraille. Pendant le demi-siècle que je viens de parcourir, j'ai vu naître et passer tant de découvertes merveilleuses, j'ai vu élever et renverser tant de doctrines que je reviens tous les jours de plus en plus à la foi simple de mon enfance. J'espère être éclairée comme les vieux Prophètes. Ceux-ci n'étaient pas des enfants ; ils avaient survécu à la misère et aux malheurs les plus grands, uniquement parce que leur foi n'avait jamais chancelé. Ils ne furent aidés par aucune science. Moïse, qui possédait toute la science de son époque et plus encore, avait, malgré son admirable génie, la croyance la plus simpliste et une confiance inébranlable comme un roc. Que de fois resta-t-il seul au milieu des vagues agitées d'une foule en délire !

Colomb n'a rien fait en comparaison de Moïse. Dès notre première enfance, nous sommes habitués à penser à Moïse et sa personnalité souveraine ne nous étonnera jamais assez. Ce n'est qu'en le contemplant dans le marbre de Michel-Ange que nos sens la comprennent, parce qu'un génie a su interpréter l'autre et lui a donné l'empreinte véritable qui doit survivre aux siècles. Il l'a représenté sous une forme puissante et il a bien fait, car Moïse est certainement la force humaine la plus élevée

qui ait jamais existé sur la terre. Son œuvre reste. Toutes les autres ont péri. Des peuples de géants, des civilisations considérables ont disparu ; le peuple de Moïse existe toujours.

Nous sommes remplis de jalousie là où nous devrions admirer. Les seuls Juifs enclins à la décadence sont ceux qui se convertissent non au christianisme dans sa première forme, mais à celle que nous appelons aujourd'hui chrétienté et que Tolstoï refuse, avec raison, de reconnaître comme telle.

Le christianisme de notre religion est plein de superstitions et de fétichisme dont le judaïsme, grâce à Moïse, s'est à jamais libéré. Ce n'est pas le Christ qui les lui a donnés, mais le contact avec les peuples païens ; voilà pourquoi les Juifs ne devraient jamais commettre l'imprudence de s'adapter aux conditions actuelles, sans quoi ils périront comme ont péri les chrétiens.



On fait l'honneur à Moïse de douter de son existence. Il est de mode aujourd'hui de tourner simplement le dos à tous les héros. On intervertit les questions et l'on prétend que l'humanité n'est pas capable de produire un homme doué d'une telle grandeur d'âme et d'une telle hauteur d'esprit. Il est au moins imprudent de se faire à soi-même un tel « Testimonium paupertatis ». Nous devrions, au contraire, traiter nos héros comme la seule chose ayant pour l'humanité sa raison d'exister. Au lieu de douter et de critiquer, on ferait mieux de produire un second Moïse qui, une fois de plus, donnerait à son peuple une force capable de le faire survivre à tous les autres peuples.

Le seul danger pour le Judaïsme serait dans une trop grande puissance extérieure. Toute richesse est un danger, mais encore plus la puissance ; celle-ci le conduirait au bord de l'abîme. Les autres peuples lui ont inconsciemment rendu le plus grand service en opprimant et persécutant le peuple de Dieu. Il était resté pieux et simple : il s'est fortement uni pour résister à la tempête.

Que diraient Élisée et Jérémie s'ils voyaient aujourd'hui les soi-disant chrétiens ? Que diraient-ils s'ils voyaient une dame acheter cent chapeaux par an et laisser les malheureux mourir de faim ? Hélas ! la Bible d'aujourd'hui est aussi vraie que

jadis. Elle reste inépuisable malgré les milliers de commentaires et de sermons qu'elle a inspirés. C'est comme si les peuples préparaient eux-mêmes leur propre déchéance. Ils font ce qui leur porte le plus grand préjudice, les perd le plus rapidement ou les transforme en scories. La terre, au lieu d'être un enfer, pourrait devenir un paradis ; mais elle restera un lieu d'épreuves. Comme le corps est destiné à périr, la mort est la seule chose certaine. Dans un monde comme celui-ci, où la mort est le centre, la clef et la fin de tout, l'insouciance devrait être fauchée, au lieu de monter en épis. Le veau d'or est encore debout, bien qu'on connaisse ses pieds d'argile. La troupe Korah se révolte encore aujourd'hui, bien qu'elle sache que la mort certaine est sous ses pieds.

Quelqu'un a appelé la terre l'Ile du Diable. Il n'en serait pas ainsi si les hommes la rendaient mieux habitable non par le luxe, l'amour du faste et des extravagances, mais par la pitié et le pardon, par la tolérance et l'affranchissement, par la douceur et la paix. Tout cela se trouve dans le Sermon sur la Montagne et dans les Tables de la loi de Moïse. Il semble que les hommes soient parfois possédés du démon et se jettent eux-mêmes dans l'abîme. Hélas ! Jérémie pleure toujours en vain et Jérusalem ne se relève toujours pas. La Chapelle du Tombeau est transformée en lieu de honte et d'ignominie. Les Juifs voudraient-ils de cette Jérusalem, telle qu'elle existe aujourd'hui ?

Il n'y a pas de Sion sur la terre, car les hommes l'ont détruite et ne savent comment la reconstruire. Mais, qu'ils fassent simplement, comme les hommes de la Bible pieux et modestes qui étaient prêts à sacrifier leur fils unique à une idée, sans faiblesse et sans hésitation. Nous apprenons la Bible quand nous commençons à parler et ne la comprenons que lorsque nous avons des cheveux blancs.

Je voudrais être assise aux pieds de Bernays, comme l'était Sturdza lorsqu'il lisait avec lui les Evangiles en grec. Je voudrais entendre ses commentaires, à l'époque actuelle, au milieu de nos luttes, de nos absurdités et de nos conquêtes. Cela en vaudrait la peine, car Bernays lisait dans l'avenir.

Carmen Sylva.

Les Femmes d'avant-garde en Italie

En tout temps, en toute contrée du monde, la femme a pris, à l'évolution des mœurs, une part considérable. Si l'on veut donc contrôler les chances que peuvent avoir les « idées nouvelles » de s'acclimater en Italie, il n'est guère de meilleur moyen que d'étudier cette « évolution » dans l'âme même et dans le cerveau des femmes de ce pays. On pourra découvrir ainsi quelles empreintes ces nouveautés ont marquées sur les esprits et sur les cœurs de ces « lettrés » qui, au-delà des Alpes, prennent la plume, précisément dans la volonté de noter leurs sentiments, leurs aspirations, et de rédiger le cahier des charges de leur sexe.

I

On s'aperçoit, tout d'abord, en analysant les œuvres de ces Italiennes « d'avant-garde », qu'elles tournent les yeux vers un idéal quelque peu différent de celui qui avait suffi aux générations défuntes. Mais ceci est digne de remarque : elles ne songent point à importer, tels quels, les féminismes scandinaves, anglais, allemands, russes, américains. En effet, ces méridionales sentent qu'elles sont, avant tout, ainsi que leurs aïeules, d'incomparables amantes : elles sont traitées comme telles par leur compagnon masculin dans le mariage et en dehors du mariage ; cela suffit pour qu'elles n'aspirent pas à se faire, sur le terrain économique, une vie d'isolement d'où l'homme serait exclu. Ce que souhaitent ces « féministes » italiennes, c'est de devenir, plus qu'elles ne l'ont été dans le passé, ce que la femme française est par excellence : la « compagne » de l'homme. Elles aspirent à monter, de la passion à l'amour. Dans leur sentiment et dans le vertige qu'elles inspirent, elles veulent faire, au profit de l'intellectualité, une place non moins exclusive à ce que Schopenhauer a nommé « l'attrait sauvage ».

Une prétention si modérée ne peut éveiller que des sympathies. C'est l'étape d'une évolution qui avance sans secousse et

qui a, aux yeux du sociologue, ce mérite essentiel : l'homme italien profitera encore plus que la femme italienne du progrès que réclame sa compagne.

Ce goût de continuer à plaire demeure si vivant dans le féminisme italien qu'une romancière, décidément insurgée contre la passion, et qui veut la châtier sous prétexte qu'elle a sa source unique « dans le goût de la beauté », prend soin d'avertir le lecteur, avec une fière franchise, derrière laquelle on entend peut-être un sanglot, que, petite fille, elle griffonnait sur le mur de sa chambre ces vers significatifs : « J'ai neuf ans, ma mère me gronde. — Je suis laide. »

Si l'on rapproche cet aveu de Mme Neera du poème exquis que Sully Prudhomme a écrit dans ses *Solitudes* sous ce titre : *La Laide*, on s'explique suffisamment ce qu'il y a d'exceptionnel dans la rancune qu'une féministe italienne peut éprouver contre la forme d'amour que lui offre son pays, quand elle découvre que, par l'excès du désir de l'homme et de la complaisance de la femme, cet amour entre dans les âmes, principalement, par la vue et au contact de la Beauté plastique.

« Les convictions de Mme Neera, a écrit un de ses biographes, Ivan Strannik, sont inébranlables : elles font partie d'elle. »

C'est dire qu'elles sont la floraison d'un cas particulier. Cette disposition d'esprit personnelle de Mme Neera l'a portée à se replier en soi-même, à considérer toutes les femmes dans le miroir qu'elle est, et, flattée de cette vision morale, à préférer, en dernier ressort, à l'humanité masculine, « l'humanité féminine plus intéressante que l'homme ».

La femme, dit Mme Neera, est pour les analystes et les sentimentaux le sujet de prédilection, la fontaine inépuisable de sympathie et d'art. Les frères de Goncourt ont écrit sept romans qui ont pour titre un nom de femme, sept romans qui ont pour pivot la femme et qui pénètrent dans les méandres de toutes les sensations féminines...

La sympathie de Mme Neera pour la femme, victime des désirs ou des dédains de l'homme, éclate dans tous les romans qu'elle a écrits : *L'Amulette*, *L'Adieu*, *Le Châtiment*, *La Lutte pour une Idée*, *Thérèse*, etc.

L'Adieu dédié : « aux femmes honnêtes », est tout vibrant de mépris pour celles qui se laissent tenter par l'insistance d'un amant et qui succombent. D'autre part, Mme Neera n'ignore point quelles douleurs sont au fond de cette résistance à la passion, qu'elle sacre, pour sa femme idéale, la vertu à peu près unique. Elle a su se faire le peintre émouvant des souffrances de la

vieille fille (1) qui, à trente ans, après avoir connu toutes les angoisses de ce qui n'aboutit point, fait un mariage au-dessous d'elle. La romancière analyse aussi d'une façon remarquable les sentiments de la fillette (2) qui, dédaignée par l'homme qu'elle aurait désiré épouser, voit sa vie s'étioler, sa jeunesse fuir, ses sœurs se marier, et qui reste seule, aigrie, en proie à des crises si nerveuses qu'elle est lamentablement émue au frôlement d'un médecin qui la soigne.

Il serait aisé de prouver à Mme Neera que les exemples qu'elle a choisis autour d'elle luttent contre sa thèse féministe, et témoignent que la femme, si merveilleusement femme, qu'est l'Italienne ne gagne pas le bonheur à se révolter contre l'homme, si imparfait qu'il soit, ni à le rejeter de sa vie. Mais il y aurait de la cruauté à critiquer un écrivain de bonne foi dans les minutes où il généralise trop largement des faits particuliers. Aussi bien est-il digne de remarque que Mme Neera ne pousse point la femme italienne à chercher sa vie en dehors du foyer. Elle apparaît, dans son œuvre, noblement et latinement persuadée que l'union, tous les jours plus étroite, d'un homme et d'une femme, peut seule réaliser sur la terre la chance humaine de bonheur.

Les femmes, dit-elle, n'aspirent pas, naturellement, à la robe d'avocat, ni à la chaire de professeur, ni à la lancette du chirurgien; seules celles qui se sont arraché de la poitrine leur cœur d'amantes ou de mères, souhaitent cette activité : mais celles-là, je les plains, et certainement je ne les envie pas.

II

Mme Neera est insurgée contre la beauté; Mme Rosselli l'est contre l'importance que l'homme attache à la « virginité physique » de la jeune fille. On aperçoit le lien secret qui unit ces deux révoltées; c'est, sur un autre terrain, la guerre déclarée, par la femme, à « l'attrait sauvage » : elle s'exaspère de voir que l'homme donne tant d'importance au corps et si peu d'attention à l'âme. C'est le sujet hardi, hardiment traité, du drame de Mme Rosselli : *Ame*.

Ce fut un concours dramatique national (1898) qui mit en lumière l'œuvre de Mme Rosselli. Comme elle a écrit des contes et des romans (3) avant et après avoir tenté cette aventure, et comme sa pièce vaut surtout par l'audace de la thèse féministe, on ne sera pas surpris d'en trouver ici l'analyse. Il est intéressant, en effet,

(1) *Le Châtiment.*
(2) *Thérèse.*
(3) Entre autres : *Félicité perdue* (1901), et *Les Gens* (1903).

de constater que l'héroïne d'*Ame* n'est pas une Italienne, mais une jeune Américaine, qui, avec une certaine ostentation, mène la vie d'artiste dans le cadre d'un atelier élégant. Bien entendu, cette étrangère rompt en visière à tous les mensonges conventionnels : à tous les « préjugés sociaux ». Elle est particulièrement ironique pour les pudeurs de ces gens du vieux monde qui veulent tout cacher aux petites pensionnaires. Cette jeune libertaire est persuadée que de tels procédés développent la sournoiserie, provoquent la curiosité perverse, créent des « cocottes de l'âme » qui apportent au mariage un cœur corrompu déjà. La Fontaine a écrit une fable plaisante sur un renard qui, ayant laissé sa queue dans un piège, invite ceux de sa race à se dépouiller volontairement d'un ornement si superflu. Il semble bien qu'il y ait quelque peu de cette psychologie au fond des paradoxes de Mme Rosselli. On apprend, en effet, que son héroïne a été, dans son adolescence, victime d'un brutal qui l'avait rencontrée seule dans la campagne. La pauvre enfant fait cette confidence, avec sécurité, au jeune homme qui la courtise et qu'elle aime. Elle lui conte comment, après l'effroi qu'elle a eu, elle s'était réconfortée et refait une espérance :

> Pourquoi m'humilier, me disais-je, ne reste-t-il pas en moi une chose que nul ne saurait me dérober si je ne veux pas la donner ? Ne me reste-t-il pas une âme tout à moi, une virginité sacrée sur laquelle je dois veiller ? L'homme qui la possédera quelque jour sera le premier, et le seul, à écrire dans ce sanctuaire son nom adoré...

Par malheur, l'homme à qui cette « virginité morale » est offerte est un fiancé italien. Il a l'habitude atavique de placer, au-dessus de tous les raisonnements poétiques, le goût de la réalité. Il s'éloigne. Conformément aux usages de son pays, il va épouser une petite pensionnaire, censément ignorante de tout.

Comme Mme Rosselli veut que tant d'incompréhension de la femme moderne soit châtiée ainsi qu'elle le mérite, la petite oie blanche se trouve être un jeune monstre de perversité. Elle se charge d'apprendre à son nigaud de mari, presque dès le lendemain du mariage, que ceux qui ne sont pas trompés avant la lettre, le sont après.

Au moment où l'on se dispose à critiquer cette thèse, et à peser les arguments de Mme Rosselli, avec le sérieux que comporte une matière si grave, on s'aperçoit que la romancière n'est pas, après tout, si « féministe » qu'elle le donne à supposer tout d'abord, et qu'il suffit de la pousser un peu pour voir qu'en matière d'amour — voire de jalousie physique — elle épouse une bonne

partie de ce que son Américaine de l'*Ame* appellerait « les préjugés de l'homme ». Elle a, en effet, écrit un second ouvrage qui a été placé, par la critique italienne, au-dessus du premier et qui a pour titre : *L'Illusion*. Il pose, une fois de plus, le problème du « pardon » : Mme Rosselli se demande s'il est compatible avec « la dignité de l'homme et la sainteté du mariage ».

Lorsqu'au début de *L'Illusion*, on s'aperçoit que toutes les sympathies de l'auteur vont à l'épouse coupable, on pense que Mme Rosselli va prendre la défense des femmes qui succombent en dehors du mariage avec la même partialité qu'elle montre pour les jeunes filles victimes des brutalités. On est donc étonné de voir que, après avoir poussé le mari de la femme adultère de son roman à un bon mouvement, et essayé de faire vivre les deux époux raccommodés entre la pitié du mari et le repentir de la femme, Mme Rosselli admet à la fin que, tout de même, l'homme ne peut pas « pardonner »; elle sépare, presque violemment, ces deux êtres devenus étrangers l'un à l'autre.

III

Le seul point qui soit acquis pour Mme Rosselli comme pour Mme Neera, comme pour l'aimable écrivain qu'est Mme Yolanda, c'est que la passion, telle qu'elle a été historiquement pratiquée par la femme italienne depuis tant de siècles, entre les indulgences que la politique d'une part, le confessionnal de l'autre, avaient pour ses faiblesses — est un danger grave sur le trajet de l'évolution féminine.

Mais il y a un abîme dans le choix des moyens par lesquels chacune de ces femmes écrivains s'efforce d'émouvoir la clientèle féminine pour laquelle elles écrivent.

La pureté d'expression et de conception dont Mme Yolanda s'est fait une loi la classe plutôt parmi les « éducatrices » que parmi les libres artistes. Et, en effet, c'est surtout aux jeunes filles qu'elle a dédié des livres comme : *Après le Rêve*, *L'Abat-jour rose*, *Les trois Maris*, etc.

Un de ses romans, *Les Inoubliables*, atteint des hauteurs de poésie qui le font sortir de tout ce qui est convenu. Bien entendu, c'est encore ici la thèse féministe, qui cherche à faire échapper la femme — on est tenté de dire, non pas aux mains mais aux griffes de l'homme. Au moins, Mme Yolanda n'espère-t-elle pas, et ne désire-t-elle point provoquer de la haine, du mépris entre les deux moitiés de l'humanité. Elle s'adresse, au contraire, à cet espoir d'être aimée « toujours par le même élu », qui est au fond de l'âme des vraies jeunes filles. Elle

apprend à ses lectrices qu'il n'y a qu'un moyen d'atteindre à ce sommet, de devenir pour l'homme une « inoubliable », de demeurer éternellement pour lui un désir dans le rêve. Ces « inoubliables » resteront belles, voilées de poésie, parce qu'elles auront refusé de descendre du nuage : aucune des impuretés de la terre ne les aura atteintes.

Et la romancière réunit, un été, à Venise, ces prêtresses d'idéal qui jamais n'appartiendront à qui les désire. Ces femmes de songe vivent dans la Ville du Songe. On dirait — avec moins de fermeté dans le dessin — ces figures symboliques qu'un Puvis de Chavannes aimait à peindre dans ses fresques ; elles circulent ici dans le décor nacré des lagunes.

Il a fallu toute la pureté d'âme de Mme Yolanda, et son ignorance certaine de la vie, pour oser de telles peintures et pour achever un tel livre sans lui chercher d'autre dénouement que l'imprécision et la poésie.

La fin la plus divine d'un songe comme celui-là ne serait-elle pas plutôt, dans la vie réelle, analogue à l'aventure de ces jeunes filles que Mme Yolanda a peintes dans son livre *Les trois Maris* ? Il s'agit, dans cette nouvelle, d'une jeune patricienne qui, après avoir aimé dans le secret de son cœur pur un mauvais sujet indigne d'elle, va s'enfermer dans un couvent.

Ainsi, le féminisme « catholique » de Mme Yolanda est propre à faire sourire les théoriciens de l'Idée, il réveille dans les mémoires ce souvenir : au XVIIe siècle, les Pères Jésuites conseillaient d'envoyer au couvent toutes les jeunes filles de bonne maison qui n'avaient pas trouvé de mari, « parce que, disaient-ils, c'est un grand scandale de voir traîner dans la société des femmes qui ne sont pas mariées ».

IV

Il est certain que la doctrine catholique est là derrière, toujours prête à lutter, en Italie, contre l'acclimatation du féminisme américain ou septentrional. Cependant, quelques femmes, élevées dans une ambiance de pensée libre, ont essayé, avec insistance et avec succès, de greffer sur les lettres italiennes la bouture exotique. Mme Dora Melegari, l'auteur du *Sommeil des Ames*, de *La Petite Mademoiselle Christine*, etc., est au premier rang parmi ces victorieuses. Fille de l'illustre diplomate italien et d'une mère française, c'est en français que cette Italienne écrit de préférence.

Mme Cordelia (1), dont le pseudonyme cache la femme du

(1) Mme Treves (Cordelia) a donné, en effet, à la littérature de son pays, des volumes comme son recueil de nouvelles : *Vers le mystère*, où

plus grand éditeur d'Italie, a publié, entre autres livres intéressants, un roman : *Chaîne*, qui est un plaidoyer actif en faveur du divorce.

Deux femmes apparaissent encore comme des astres de première grandeur dans la pléiade des « éducatrices » : Mmes Paola et Gina Lombroso, filles de l'illustre criminaliste-physiologiste Cesare Lombroso.

L'une comme l'autre, ces deux femmes philosophes ont poussé loin leurs études scientifiques. Mme Paola Lombroso-Carrara apparaît, aux Italiennes d'aujourd'hui désireuses de se faire en tout les compagnes de l'homme, comme le type d'un idéal vers lequel tend la nouvelle génération. Son nom évoque toute une série de livres : *Ame*, *Noblesse oblige*, *Petites Mains*, *L'Ecolière*, *Les vieilles Filles*, *Un Mariage comme on en fait tant*, *Pauvres Gens*, *Félicité*, *Kodak*, etc.

On est, avec Mme Paola Lombroso, tout à fait à l'abri des inconséquences — pour ne pas se servir d'un mot plus sévère — qui font que tant de livres féminins concluent d'une façon tout opposée à leurs prémisses. Il y a, au contraire, un lien solide entre les œuvres de Mme Lombroso : il est dans l'unité philosophique que l'auteur a réalisée en soi. C'est bien là l'indulgente philosophie jaillie des livres du savant Lombroso qui écrit : « Beaucoup d'erreurs d'apparence personnelle ont leurs origines plus haut que l'individu, dans des hérédités lointaines. »

Partant de la foi qu'elle a dans la science paternelle comme dans un dogme, Mme Paola Lombroso envisage pourtant les problèmes psychologiques et sociaux au point de vue concret, au point de vue de la vie. Et c'est sans doute la raison de la simplicité de son cœur, de la profondeur de sa pitié, de la clarté de ses intentions quand elle touche aux humbles. Ce serait méconnaître sa valeur que de ne pas louer la chaleur de ses sentiments, les délicatesses de ses jugements.

Qu'elle conte, dans *Ame*, l'histoire d'un ingénieur hardi qui veut jeter un pont au-dessus de l'abîme ; qu'ailleurs, — *Kodak*, — elle dessine d'une plume ironique les petites vanités de jeunes mariés en voyage, la naïveté de couples bourgeois, la faiblesse de parents livrés à la tyrannie de leurs enfants, les comiques exagérations de nos médecins hygiénistes, le snobisme de ceux qu'hypnotisent les mensonges de la hiérarchie sociale ou mondaine — la

chaque récit met en lumière une des découvertes scientifiques qui font la gloire de notre siècle. La romancière se lance vers l'avenir avec une intuition quasi prophétique : le mélange de vérité et de fantaisie qui soutient ce livre lui donne de l'intérêt et une vraie originalité.

jeune romancière touche d'une façon vibrante à la vie. Elle se surpasse quand ses récits abordent l'existence familiale, les petits drames et les petites comédies, la psychologie des âmes d'enfants. Elle est capable d'émouvoir, en contant qu'une femme de beauté délicate et aristocratique, réduite à déformer, dans la besogne du travail quotidien, des mains dont elle a été fière — reporte sur sa fillette toutes les espérances de sa beauté perdue (1). Mme Lombroso-Carrara sait toucher jusqu'aux larmes, en faisant descendre son lecteur dans l'âme d'une petite écolière qui est la victime des discordes de ses parents, « qui vit toujours épouvantée comme un petit lièvre », et qui, pour supporter l'existence, s'est déjà forgé une philosophie.

Et l'on s'attend bien à ce que le mariage ait une place dans les préoccupations de Mme Paola Lombroso. Comment cette fille de philosophe qui, en collaboration avec son mari, Mario Carrara, a écrit un livre d'érudition sociale : *Dans les ténèbres de l'histoire*, ne serait-elle point frappée des injustices et des surprises que cette loterie renferme pour tant de femmes ? Aussi, personne ne serait plus disposé qu'elle à mettre sa signature au bas de cette sage pensée de Mme Neera :

Les deux sexes ne se connaissent pas assez, ne sont pas assez ensemble. L'union de leurs esprits, qui serait si salutaire aux deux partis, manque par trop. L'homme et la femme ne se réunissent que dans le but de se divertir : pour danser, manger, pour faire la causette, ce qui ne peut que favoriser le désir de conquêtes galantes. Ils se rencontrent sur un terrain où l'imposture est continuelle, où chacun d'eux se montre différent de ce qu'il est et fait la roue...

Cette noble union entre les esprits, virils et féminins, est tout juste l'armature du talent et de l'œuvre de la sœur de Mme Lombroso-Carrara : Mme Gina Lombroso, qui a épousé l'illustre historien Guglielmo Ferrero.

On ne s'étonnera point que ces deux filles d'un homme célèbre se soient unies pour élever un monument à leur fierté familiale. Ce beau volume s'appelle : *La vie et l'œuvre de Cesare Lombroso.* Mme Lombroso-Ferrero lui a donné une suite, qui témoigne de la solidité de ses études scientifiques et de l'impression profonde qu'a faite sur son cerveau la méditation des doctrines paternelles. Elle a publié un travail d'une érudition remarquable sur *Les avantages de la dégénérescence.* (1904.)

Partant de là, elle a regardé en face et du point de vue

(1) *Les Petites mains.*

d'une réflexion personnelle, tous les problèmes de pitié, de misère et d'argent qui, de façon passionnée, se posent devant les économistes. Les questions agraires prennent, aux yeux de cette sociologue, l'importance capitale qui leur appartient. C'est de ce côté qu'elle cherche les remèdes aux maux dont autour d'elle on souffre ; elle avoue que son rêve le plus cher serait de contribuer à rendre meilleur le sort des paysans italiens. Elle voudrait voir renaître dans les campagnes toutes les petites industries d'art, que le machinisme a tuées. Ce qu'il y a d'admirable dans le cas de Mme Gina Ferrero comme dans celui de sa sœur, c'est qu'au moment où toutes les deux se montrent si préparées à avoir le droit de revendiquer, pour la femme, une sorte d'égalité intellectuelle en face de l'homme, l'une comme l'autre écarte d'un geste délibéré les vertiges ambitieux du féminisme septentrional. C'est que la science comme l'histoire leur ont révélé que les rôles de l'homme et de la femme sont, dans l'évolution vitale, trop différents pour qu'on crée entre eux autre chose qu'un lien chaque jour plus harmonieux :

> Pour le bon équilibre des richesses, écrit Mme Gina Lombroso, il convient que les hommes acquièrent et que les femmes conservent. Les hommes récoltent ; aux femmes d'économiser et de faire fructifier le bien.

Un biographe de Mme Lombroso-Ferrero a dit que son bon sens historique, sa sagesse réelle, la faisaient ressembler à quelqu'une de ces matrones romaines dont, de façon si magistrale, son mari a évoqué le souvenir. Il est certain que, comme ses illustres modèles, cette femme écrivain a une vision exacte du rôle qui incombe à l'humanité féminine dans la famille, dans la cité, dans le domaine de l'idée et dans la recherche libre.

V

Il faut partir de ce mot « matrone », du sens, connu de tous, qu'il enferme, pour juger avec profit et justice l'œuvre d'une autre femme italienne qui, un instant, s'est imaginé trouver en soi des forces suffisantes pour secouer les vieux jougs de l'amour conjugal et de la maternité dont le destin a chargé les épaules de la femme normale et qui, après cet écart, est retombée malgré elle, inconsciemment, dans le vieux sillon de l'expérience humaine.

Le livre qui a fait la renommée de Mme Aleramo a pour titre *Une Femme*. Cette femme — dont le nom n'est pas prononcé

une seule fois au cours du volume — paraît, de par la volonté même de l'auteur, pouvoir être identifiée, sinon dans ses aventures, du moins dans ses sentiments et dans ses pensées, avec Mme Aleramo elle-même.

La Revue a déjà parlé longuement de ce remarquable roman, dont M. Maurice Muret a présenté une analyse complète (1).

Ne semble-t-il pas que l'affranchie dont Mme Aleramo s'est fait le peintre devrait orienter son admiration vers un homme qui l'aiderait à se débarrasser des derniers fragments de sa conscience religieuse ? En effet, ceux qui croient à la supériorité de la « conscience scientifique » se prétendent embarrassés dans leur développement par ces restes languissants d'un passé de foi. Or, c'est tout le contraire qui arrive à l'héroïne de Mme Aleramo. Au point de vue de la rigueur philosophique du raisonnement, on a tous les motifs du monde à reprocher à l'auteur cette inconséquence définitive ; au point de vue historique et psychique, il faut lui savoir gré d'avoir dit la vérité comme elle est : c'est-à-dire que la femme italienne a trop longtemps vécu dans la passion et dans l'obéissance religieuse pour être capable de faire un grand saut dans l'inconnu, dans le nihilisme noir, qui, au contraire, tente les Slaves et les Scandinaves. La protagoniste d'*Une femme* aime l'enseignement du « prophète » vers lequel elle lève les yeux parce qu'il croit « à une origine et à un destin ultra terrestres », et qu'il cherche à conquérir des esprits et des âmes à cette foi particulière.

En ceci seulement l'affranchie italienne se manifeste un instant petite cousine des héroïnes d'Ibsen : des Hedda Gabler, des Gertrude, des Nora; elle aussi, Mme Aleramo voudrait être « libérée de tout lien social pour penser avec plus d'ampleur ».

Si, dans cette préoccupation, elle ne va pas jusqu'à oser arracher de son cœur l'amour qu'elle a pour son fils, elle se méprise de céder à cette tendresse d'entrailles. Elle estime qu'une telle faiblesse tient trop de place dans la vie féminine d'une créature comme elle, aux dépens des idées et des aspirations supérieures.

La matière même du livre *Une Femme* importe peu ; ceci est, par contre, très intéressant à constater : nous sommes placés en face d'une Italienne en révolte qui, le jour où elle rompt définitivement avec son mari et sacrifie la joie de voir son enfant pour se tourner vers un pâle jeune homme au sujet duquel elle se demande : « ...A-t-il jamais aimé ? A-t-il jamais connu le repos sur le sein d'une femme qui le comprît et qui le défendît

(1) Voir *La Revue* du 15 février 1907, *Romans féminins en Italie*, par Maurice Muret.

des ombres effrayantes... », croit obéir aux suggestions de sa réflexion. Or, cette Italienne-là n'est gouvernée, dans sa vie entière, que par la passion et par la pitié. Placée entre le désir d'un homme inférieur qui exprimait son ardeur sans délicatesse, et la tendresse cérébrale d'un être affiné, elle fait le choix, non pas le plus « féministe », mais le plus « féminin ». Il est d'ailleurs merveilleusement frappant que cette *Femme*, qui s'est crue si anormale est, au fond, la créature la plus normale du monde En effet, au sein de cette maternité amoureuse et de cette vie d'intellectualité à laquelle elle a aspiré, elle apparaît inassouvie. Elle sent, presque avec remords, qu'elle n'a rempli qu'une partie de sa destinée. L'amour cérébral et le travail intellectuel n'étaient pas plus capables que l'amour physique et l'oisiveté, de la satisfaire. Aujourd'hui comme hier, elle est la proie d'amers regrets. C'est donc vers le fils délaissé qu'elle se tourne, en fin de compte, avec les dernières pages de son livre.

Et c'est ce fils qui, sous forme de conclusion, recueille le plus sincère des cris que l'auteur de cette biographie fiévreuse ait laissé jaillir de son cœur :

— Mon fils ! mon fils, s'écrie-t-elle, qu'il me haïsse, mais qu'il ne m'oublie point ! Certes il sera élevé dans le culte de la loi, si utile, si forte, au service de ceux qui sont puissants ! Il aimera l'autorité, la tranquillité et le bien-être... Mais pourtant, il est à moi, à moi ! Il *doit* me ressembler. Je voudrais le reprendre, l'enfermer en moi, disparaître à mon tour, afin qu'entièrement il soit tout moi-même ! Un jour, il aura vingt ans. Partira-t-il alors à l'aventure à la recherche de sa mère ? Ne sentira-t-il pas que mes bras se tendront vers lui et que je l'appellerai, que je l'appellerai par son nom ? Ou peut-être, moi, ne serai-je plus... Je ne pourrai pas lui raconter ma vie, l'histoire de mon âme... lui dire que je l'ai attendu pendant si longtemps... C'est pour cela que j'ai écrit : mes paroles le retrouveront.

Est-ce à dire que le « féminisme » italien fasse faillite ?

Les rares écrivains qui ont parlé du mouvement féministe américain autrement que pour le louer sans renseignement ni critique, à l'aveuglette — ont constaté qu'il est en train de mourir de ses excès, de la tyrannie qu'il a exercée vis-à-vis de l'homme, de l'espèce de férocité avec laquelle il a exploité la vaillance au travail de « Jonathan », au profit de sa très gracieuse compagne.

De même, mais inversement, se produit en Italie — dans la vie où la femme évolue plus vite que dans les fictions — un mouvement contre l'abus que l'homme a fait d'elle.

On se heurte là, en dehors des influences religieuses, à un

fond de préjugés orientaux, « d'espagnolisme ». Trop souvent, la femme apparaît encore à l'homme italien comme un simple instrument de passion, créé pour le bon plaisir du Maître, une sultane favorite, chargée d'exalter son désir, d'absorber le sentiment, bien plutôt qu'une compagne capable de participer à la pensée virile.

Il est remarquable que des romancières comme Mmes Mathilde Serao et Grazia Deledda ne se soient pas, dans leurs livres, élevées au-dessus de cette conception ancienne qui, chez MM. de Roberto, Verga, Capuana — et tant d'autres — montre la femme méditerranéenne demeurée uniquement esclave de son instinct et des sens de celui qui l'aime.

Cependant, Alphonse Daudet, qui a eu de la nature méridionale une intelligence si aiguë, ne nous a-t-il pas déjà fait voir une femme méditerranéenne plus laborieuse, plus morale, plus vaillante que son compagnon lui-même, portant, sur ses épaules courageuses, le poids de la famille et les responsabilités du travail quotidien ?

Cette femme-là existe, à l'heure actuelle en Italie, à tous les degrés de l'échelle sociale. Ici, comme dans tous les pays qui se rénovent et qui se mettent en marche dans la voie du progrès, la femme évolue plus rapidement que l'homme. Elle commence à s'apercevoir que son compagnon a manqué de courage. Il en a un peu trop usé avec elle, comme le pasteur oriental qui, à la charge de l'enfant, ajoute des fardeaux pour la femme et se réserve, en cours de route, la dignité de l'attitude, la liberté des mouvements. Contre cette infirmité morale de l'homme, son inaptitude à vivre sérieusement, la femme italienne ne s'insurge point, elle ne déclame pas, elle ne parle jamais de s'enfermer dans le célibat, elle n'exige même pas qu'on lui donne le divorce, elle ne se barbouille point d'encre. Elle se dit tout bas qu'elle élèvera ses fils mieux que ses frères, son mari — voire son amant — n'ont été élevés par leurs mères.

VI

Un sentiment si italien et si social donne du poids, de la valeur, aux études d'une romancière qui l'a reflété dans sa réalité, sans excès d'indignation et sans déclamation. On songe ici à la femme à l'esprit si personnel qui, d'un pseudonyme masculin, Luigi di San Guisto, a signé un beau livre, *Reduce* : on pourrait traduire *Résipiscence.* Ce roman vigoureux met en scène des personnages en qui se résument, certainement, des milliers d'âmes italiennes. Une sœur énergique, Luisa, un frère fainéant

Pepi. Ils sont pauvres. La jeune fille donne des leçons, corrige des épreuves, accumule l'une sur l'autre toutes les occupations honnêtes. L'homme qui lui prend le cœur n'est pas beaucoup plus vaillant que le frère de Luisa. Ainsi, le mariage ne sert qu'à alourdir les charges de cette créature valeureuse du poids de trois enfants qu'il faut élever et nourrir. Au lieu de se mettre courageusement au travail, Pepi se fait anarchiste. Sa bonté impulsive, ses tendances idéalistes lui font illusion à lui-même sur sa propre nature. Il ne fait pas un effort pour aider ceux qui l'entourent à gagner leur pain quotidien; il se demande :

Pourquoi y a-t-il des gens qui vivent dans l'aisance tandis que d'autres qui manquent de pain ?

Le jour où Pepi cesse de peser sur la vie de sa sœur, c'est pour se faire hospitaliser à Genève par une femme perdue. Il ira vainement contempler au-delà de l'Océan le spectacle de l'activité américaine; il revient comme il est parti, songeant creux, parlant sans agir, et quand la tuberculose le prend, entre les bras de sa vaillante sœur Louise, on le voit disparaître sans regret, comme un inutile qui aurait pu devenir un dangereux.

Cette forte peinture d'un caractère si largement et profondément représentatif en apprend plus sur le véritable état sentimental et psychique de l'Italie immédiatement contemporaine, que les rêveries septentrionales d'un « féminisme » importé.

C'est tout de même un fait intéressant à noter, pour les femmes de cette génération, que le livre de l'impuissance morale de l'homme du Midi, en face de l'énergie nouvelle de sa compagne, ait été écrit en Italie par une femme (1).

En vérité, plus on creuse cette question « féministe », plus on demeure convaincu que, sûrement, en Italie — et peut-être

(1) *Rebelles* est un autre bon roman de Mme de San Guisto. A côté d'elle, il faut citer Mme Regina de Luanto, affinée, qui, dans ses romans comme *Petite servante*, *Une Martyre*, *La Preuve*, etc., s'attaque au milieu aristocratique où elle vit.

La marquise Colombi revendique pour la femme italienne la liberté de travail tout en lui prêchant la patience, l'abnégation : *Dans la rivière*, etc. Elle rappelle notre Séverine par son amour des humbles et des souffrants.

Mme Clarisse Tartufari flagelle, dans ses romans comme : *Arbustes déracinés*, *le Bûcher ardent*, etc., les vices sociaux de son temps en un langage coloré et en un style hardi.

ailleurs — socialement et moralement parlant, il n'y a pas de question féministe mais seulement une question masculine : un homme qui ne fait pas son devoir.

Dans le pays slave et dans le pays allemand cet homme, dépositaire de la force par héritage naturel, est demeuré trop autoritaire, trop tyran ; nous voyons sa compagne, si longuement esclave, prendre enfin sa part du mouvement qui emporte tous les asservis du monde moderne vers un rêve chaque jour grandissant de liberté.

En Amérique, l'insuffisance de l'homme a été autre : occupé de besognes matérielles, de la conquête d'un terrain vierge, de l'organisation de l'existence dans un pays neuf, il n'a pas eu le loisir de se cultiver autant que sa compagne : supérieur dans l'action, il est gêné dans l'expression de ses sentiments.

C'est là le contraire des reproches que la femme des pays méridionaux adresse à l'homme qui l'aime. Il possède, ce Latin, dans un degré presque artistique, l'art de faire valoir son sentiment ; mais si les mots ne lui manquent point pour séduire, il devient trop souvent inférieur au moment de l'action laborieuse, de la dépense d'énergie, qui est la forme moderne de cette protection que l'homme doit à la femme. Ainsi, l'épouse la plus humble qui, chaque soir, fait des comptes pour équilibrer les dépenses nécessaires de la vie avec le gain incertain ou médiocre de l'homme, se trouve obligée de réfléchir à des questions que son esprit n'abordait point autrefois. Cela va de l'éducation du fils au rôle que l'homme, qui prétend créer une famille, devrait jouer dans la société où il se meut. Mais si ardemment que les femmes rêvent de progrès dans les pays latins et de culture catholique, elles s'obstinent à ne le revendiquer que sur le terrain de l'amour : cela suffit pour établir une différence radicale entre les « féministes » du Nord et celles du Midi.

On peut conclure qu'en Italie, épouses et amantes apparaissent éprises de leur douleur presqu'autant que de leur bonheur, et que, dans ces cœurs, pleins des joies et des souffrances qui leur viennent de l'homme, il n'y a guère de place pour les sèches revendications septentrionales, ni pour les frigidités du féminisme célibataire.

JEAN DORNIS.

Morts étranges, Morts tragiques

(A propos de l'affaire Jeanne Weber)

Une femme perd coup sur coup trois enfants, les seuls qu'elle avait. Ils meurent tous les trois d'une façon étrange, presque subite, comme si un mal mystérieux les saisissait à la gorge. La maison vide, cette mère éplorée reporte son affection sur ses neveux, bébés comme ses enfants. Et alors, comme dans les tragédies antiques, comme si cette femme portait la mort dans les plis de sa robe, ces enfants meurent à leur tour dans les bras de leur tante !

Des voisins s'en émeuvent. On en cause, on en parle. Les accusations se précisent, et bientôt, dans le quartier qu'elle habite, on la désigne à la vindicte publique. C'est une « ogresse », une « étrangleuse ». Elle a tué ses enfants, elle a étranglé ses neveux. On l'arrête, on l'interroge, on la jette en prison d'où elle sort pour passer en cour d'assises où son innocence éclate au grand jour.

Mais le calvaire de cette femme ne fait que commencer. Répudiée par son mari, ne trouvant nulle part de travail, deux fois elle tente de se suicider en se jetant dans la Seine. Les deux fois on la sauve. Recueillie enfin par un bûcheron charitable, elle peut espérer un peu de paix, un peu d'oubli. Mais non : un enfant de son hôte meurt sur ses genoux, et la voici à nouveau aux prises avec la justice, aux prises avec la foule hurlante qui réclame sa tête...

Voilà brièvement résumée l'affaire Jeanne Weber, qui a fait tant de bruit il y a un an et qui, aujourd'hui, passionne de nouveau le public. Cette fois pourtant on penche décidément pour le crime. « Ce n'est pas chose naturelle, dit-on, que ces huit enfants qui meurent sur les genoux de cette femme. Cela ne se voit pas tous les jours, cela ne s'est même jamais vu... »

Cependant ces morts étranges, ces morts tragiques, en série dans la même famille, sont loin d'être rares et s'observent aussi

bien chez l'enfant que chez l'adulte. Nous allons en citer quelques-unes, et l'on verra que certaines d'entre elles rappellent d'assez près l'affaire Jeanne Weber.

I

Commençons par les enfants.

Le 23 septembre 1899, le docteur Hedinger, médecin expert de Kœnigsberg, a été nommé par l'autorité pour faire l'autopsie d'une fillette de cinq ans morte subitement dans des circonstances bizarres. Trois jours auparavant, au moment où elle était aux champs à ramasser des pommes de terre avec ses parents, elle tomba par terre, les yeux convulsés, la figure congestionnée, de l'écume aux lèvres, et mourut dans l'espace de quelques minutes, avant que le médecin n'arrivât.

C'était leur *cinquième enfant* que les parents, des agriculteurs jalousés par leurs voisins, perdaient de cette façon. Et ce sont précisément ces morts bizarres, presque subites, qui avaient éveillé l'attention de la justice.

La lugubre série avait commencé par un garçon qui, jouant dans le pré, heurte une brouette et tombe sans connaissance. On accourt et on le trouve secoué par des convulsions, les yeux sortant de la tête. Deux minutes après, il était mort. Six mois plus tard, nouvelle mort, toujours dans les mêmes circonstances mystérieuses. Cette fois c'était une fillette de trois ans, la sœur cadette, qu'on entend pousser un grand cri et se débattre dans la grange où elle était en train de jouer. On accourt pour assister, impuissant, au même spectacle : convulsions, asphyxie, yeux sortant de la tête, mort avant qu'on puisse commencer même à faire quelque chose. Et c'est de la même façon aussi, subitement, en quelques instants, que ces malheureux parents ont perdu leurs deux derniers enfants, un garçon et une fillette.

Et ici, comme dans l'affaire Weber, l'autopsie faite par les soins de la justice a montré qu'il n'y avait ni empoisonnement, ni strangulation, et que la mort, si mystérieuse qu'elle fût, devait être attribuée à une cause naturelle. Il en fut de même d'une autre famille dont l'histoire a été rapportée dernièrement par le docteur Perrin (Nancy) et dans laquelle *neuf garçons*, neuf frères, sont morts successivement de la même façon, presque subite. En pleine santé ou après une indisposition insignifiante, souvent en jouant, ils perdaient brusquement connaissance, tombaient dans une espèce de coma, s'asphyxiaient et mouraient avant même qu'on pût tenter un traitement quelconque pour les sauver !

Est-il nécessaire de continuer cette série? Un médecin allemand a publié, il y a plus de vingt ans, l'histoire d'une famille dans laquelle trois petits enfants meurent presque subitement, à peu de distance l'un après l'autre, comme s'ils étaient emportés par une asphyxie foudroyante. Le docteur Baracz cite également le cas de deux bébés qu'on trouve, à un an d'intervalle, morts dans leur berceau, et là encore les parents furent cités en justice.

Pourquoi ces morts ne nous paraissent-elles pas naturelles? Est-ce parce qu'elles se produisent, en série, dans la même famille? Mais la science connaît ces morts « familiales », ces familles dont les membres, après avoir atteint un certain âge, meurent subitement, tous de la même façon, par rupture du cœur dans certaines familles, par embolie dans d'autres, par apoplexie cérébrale dans d'autres encore. Est-ce parce que dans les cas que nous avons cités, il s'agit d'enfants? Mais la mort subite est loin d'être rare, comme on peut en juger par les quelques exemples que voici :

Une fille-mère monte en chemin de fer, la nuit, à Saint-Germain-les-Fossés, avec son bébé âgé de quatre semaines. Elle l'installe à côté d'elle, sur un oreiller, et s'endort bientôt, ainsi que tous les autres voyageurs. A Nevers, elle se réveille et constate que son enfant est mort. On arrête la mère. Mais l'autopsie, faite par le docteur Vibert, permet d'établir que la mort est due à une cause naturelle.

Autre exemple. Dans une famille, un superbe enfant de huit mois est laissé aux soins d'une jeune bonne engagée depuis peu de temps. En rentrant après une absence de deux heures, les parents trouvent leur enfant mort. La domestique est arrêtée, mais l'autopsie du bébé met hors de doute l'innocence de cette femme.

Autre fait encore que j'emprunte au docteur Brouardel : Un enfant de vingt mois se met, sans rime ni raison, à pleurer et à crier au moment où son père rentre à la maison. Impatienté par ce vacarme, le père s'approche du berceau et s'écrie : « Tu ne te tairais donc pas, vilain magot! » L'enfant se tait instantanément. Surpris de ce silence, le père regarde de nouveau son enfant : il était mort!

De quoi meurent donc ces enfants, dont la mort subite est neuf fois sur dix imputée à la malveillance des personnes qui les approchent? C'est une question des plus controversées en médecine, à laquelle il n'est guère possible de répondre d'une façon précise.

On a incriminé l'hypertrophie du thymus, cette glande qui se

trouve au devant du larynx et qui s'atrophie avec l'âge. On a donc soutenu que le thymus hypertrophié pouvait comprimer brusquement la trachée et amener la mort par asphyxie. Mais il est des cas où, chez les enfants morts subitement, le thymus n'est pas hypertrophié. On dit alors que ces enfants sont morts subitement parce qu'ils avaient une constitution lymphatique, sorte d'équilibre vital instable que la moindre chose, la moindre émotion peut rompre. De fait, on a vu des enfants mourir subitement à la suite de l'application d'un cataplasme, d'un vésicatoire, à la suite d'un bain froid ou d'une injection de sérum. Mais à côté de ces cas, il en est d'autres où on ne trouve ni « état lymphatique », ni thymus hypertrophié. Alors, ces enfants, pourquoi la mort vient-elle les frapper subitement, souvent en pleine santé? On n'en sait rien. Et c'est ainsi que tous les ans les statistiques enregistrent, comme morts subitement de « cause inconnue », quatre cents enfants en bas âge à Londres, près de deux cents à Vienne, et quarante à cinquante à Paris.

II

Chez l'adulte non plus, il n'est pas toujours facile de reconnaître la cause précise de la mort subite. Cela est si vrai que, d'après le professeur Brouardel, qui a fait des milliers d'autopsies, il est impossible de donner, dans 10 p. 100 des cas, une explication plausible de la mort subite. Ce sont encore des morts « de cause inconnue » que, faute de mieux, on met sur le compte d'une inhibition, d'un réflexe, d'un choc, mots qui, en somme, n'expliquent rien. Comment, en effet, se rendre compte du mécanisme de la mort dans les cas que voici :

Deux apprentis typographes sont en train de jouer dans l'atelier, après le déjeuner. Ils se roulent par terre, se bousculent, luttent. A ce moment la cloche qui annonce la reprise du travail sonne. Le petit apprenti qui était couché sur son camarade se relève alors, et, gaîment, lui donne une tape sur le ventre, en s'écriant : « Tu es vaincu, tes épaules ont touché! » L'autre veut se relever et tombe mort. L'autopsie faite par le professeur Brouardel a montré l'intégrité de tous les organes, sans trace d'ecchymose ou de toute autre lésion.

Autre mort par « inhibition », célèbre dans les annales de médecine légale :

Une vieille femme vendait du tabac à priser à un petit gamin. Pendant qu'il attendait son cornet de tabac, le gamin, intrigué de voir remuer la pomme d'Adam de la vieille marchande, s'avise

de lui donner une chiquenaude sur le larynx : la débitante s'affaisse et tombe morte. On fait son autopsie, et on ne trouve rien pour expliquer cette mort subite.

Les étudiants d'Aberdeen, raconte le célèbre médecin Lauder Brunton, décidèrent un jour de jouer un tour au portier de l'Université. En conséquence, un soir, ils s'emparent de lui, le mènent dans une chambre obscure dans laquelle il y avait un billot, lui bandent les yeux et lui déclarent qu'il va mourir. On le met à genoux devant le billot, puis avec un linge mouillé un des étudiants lui donne un coup sur la nuque : l'homme reste immobile, et quand on le relève, on constate qu'il est mort!

Il arrive parfois que, dans ces morts subites, on trouve bien, à l'autopsie, une lésion d'un organe important. Mais à elle seule elle n'explique pas la mort, et c'est encore l'inhibition, le réflexe qu'il faut invoquer.

Une actrice célèbre arrive d'Amérique avec sa femme de chambre et deux compagnons de voyage qui ne parlent pas un mot de français. Ils vont se promener au Bois de Boulogne. Pendant cette promenade, l'actrice se sent mal à son aise, se fait conduire au pavillon d'Armenonville, y boit un verre de lait et meurt quelques instants après. On arrête naturellement les deux Américains, et à l'autopsie de la femme on trouve un calcul hépatique engagé dans un canal biliaire.

Inhibition encore dans les cas où, malgré les apparences d'une santé florissante, l'individu est gravement malade, « en imminence de mort », comme disent les médecins légistes, et meurt subitement dans des conditions qui éveillent les soupçons.

Un gardien de la paix arrête un malfaiteur. Celui-ci résiste et lance un coup de poing dans la poitrine de l'agent qui tombe pour ne plus se relever. A l'autopsie, aucune trace de traumatisme, mais une pleurésie énorme comprimant le poumon droit. Cet agent est-il mort de sa pleurésie ou bien est-ce le coup de poing qui a provoqué la mort?

« Il y a une douzaine d'années, raconte le professeur Brouardel, j'ai été chargé de pratiquer une autopsie médico-légale à l'occasion des faits suivants :

« C'était au début d'une grève. Des ouvriers paveurs en désaccord avec leur patron veulent, avant de quitter leur travail, lui présenter leurs réclamations, et pénètrent dans son bureau. Des propos un peu vifs sont échangés; une dispute s'ensuit, et le patron acculé au fond du bureau, cherche à se dégager en bousculant les deux ou trois ouvriers qui sont à côté de lui. Un de ces

hommes tombe foudroyé. On arrête et on enferme le patron. A l'autopsie, on trouve dans le cerveau de l'ouvrier mort, trois petites tumeurs. Cet homme était depuis longtemps en imminence de mort subite... »

Autre fait. A Nanterre, une maison habitée par deux vieillards reste fermée un matin. Les voisins inquiets préviennent le fils qui habite Paris. Celui-ci arrive et on pénètre dans la maison. On trouve le père mort, en chemise, le dos contre le lit, les pieds appuyés sur le plancher. On cherche la mère et on la trouve au bas de l'escalier, la colonne vertébrale brisée, un chandelier à côté d'elle. Nul doute que ce ne soit un crime, et si un malheureux chemineau eût été vu rôdant autour de la maison, on n'aurait pas manqué d'arrêter le prétendu assassin.

L'autopsie montra cependant que de crime il n'y en avait pas, et on a pu fort facilement reconstituer le drame qui s'était déroulé.

La femme, en allant chercher du vin à la cave, avait glissé malheureusement dans l'escalier et s'était brisé la colonne vertébrale. Au cri qu'elle a eu le temps de pousser, l'homme, qui était au lit, s'est levé brusquement. Mais il avait des varices, et le mouvement brusque qu'il fit a suffi pour détacher un caillot dans la veine enflammée. Ce caillot — la fameuse embolie — a passé dans le cœur et s'est enclavé dans l'artère pulmonaire. En empêchant le sang de passer dans les poumons, en arrêtant brusquement la circulation du sang, l'embolie, le caillot parti de la veine, a tué cet homme par une sorte d'asphyxie foudroyante.

Embolies, tumeurs du cerveau, pleurésies, calculs biliaires, thymus hypertrophiés, inhibition sont des conquêtes de la science moderne, dont on ne se doutait guère au moyen âge ni dans les siècles qui l'ont suivi. Dès lors, pouvons-nous évaluer le nombre d'innocents qui ont été mis à la torture, écartelés, décapités, brûlés ou pendus, pour des crimes qu'ils n'avaient jamais commis, mais que la rumeur publique — comme dans l'affaire Jeanne Weber — leur imputait ?

Il y a plus de trois cents ans qu'Amboise Paré disait que « les jurisconsultes jugent selon ce qu'on leur rapporte ». Si aujourd'hui les erreurs judiciaires deviennent de plus en plus rares, ne le devons-nous pas aux médecins légistes et aux progrès de leur science, la médecine légale ? Et si le sujet était moins lugubre, je serais tenté de m'écrier : « Glorifions la Morgue ! »

Dr R. Romme.

CHARLES BAUDELAIRE

Trois ouvrages récents nous donnent occasion de revenir au poète des *Fleurs du mal* : *Charles Baudelaire, Etude biographique d'Eugène Crépet*, revue et mise à jour par Jacques Crépet, suivie du *Baudelairiana* d'Asselineau, etc.; *Charles Baudelaire, Lettres*, 1841-1866, éditées au *Mercure de France ; Versification et Métrique de Charles Baudelaire*, par Albert Cassagne.

Tout d'abord la réputation du poète ne dépassa guère un conventicule d'initiés. Peut-être les *Fleurs du mal*, déjà parues pour la plupart dans la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes* ou la *Revue française*, eussent-elles fait assez peu de bruit quand il les réunit en volume (1857), si la Justice n'avait trouvé bon de le poursuivre.

Avant que le procès ne se plaidât, Sainte-Beuve lui écrivit, sur sa demande, une lettre qui devait aider la défense. Il l'y invite à ne pas trop craindre de sentir comme les autres, à ne pas trop se défier de la passion, à se donner plus de liberté, plus d'espace ; et tout ce dont il loue le poète, mais non pas sans que la critique perce dans l'éloge même, c'est la curiosité d'un esprit raffiné qui « perle le détail » et « pétrarquise sur l'horrible » (1).

Quatre ans après, Charles Baudelaire se présentait à l'Académie française. Il appelle sa candidature « une lourde folie » ; mais ajoute-t-il, « étant personnellement sans espérance, j'ai pris plaisir à me faire *bouc* pour tous les infortunés hommes de lettres (2) ». Sainte-Beuve, dont il avait sollicité le patronage, parla de lui dans un article intitulé *les Prochaines élections de l'Académie* (3). « On a eu, disait-il, à apprendre, à épeler le nom de M. Baudelaire à plus d'un académicien qui ignorait totalement son existence » ; puis il le caractérisait, en une page souvent citée, comme

(1) Cette lettre se trouve en appendice dans le tome IX des *Lundis*.
(2) Lettre à Arsène Houssaye.
(3) *Nouveaux Lundis*, tome Ier.

s'étant bâti à la pointe extrême du Kamtchatka romantique je ne sais quel bizarre kiosque, d'une originalité composite et prétentieuse. Et le meilleur éloge qu'il lui accordât, c'était de signaler parmi les *Fleurs du mal* quelques pièces « très remarquables vraiment pour le talent et pour l'art ».

***

Cependant la renommée de Baudelaire grandissait peu à peu. Un mot du même Sainte-Beuve en témoigne dans son étude sur *la Poésie en 1865* (1) : « Quand je lis des vers nouveaux, y écrivait-il, je me dis presque aussitôt : Ah ! ceci est du Musset ! ou bien : C'est encore du Lamartine (ce qui est plus rare) ; ou bien : Ceci rappelle Victor Hugo, dernière manière ; ou : Ceci est du Gautier, — du Banville, — du Leconte de Liste, — ou même du Baudelaire. » Une génération s'élevait dès lors, plus sensible à l'attrait subtil des *Fleurs du mal*, à leur prestigieux pouvoir de séduction.

Il n'est pas juste de dire, comme le fait M. Albert Cassagne dans l'avant-propos du livre signalé plus haut, que « pendant de longues années après sa mort, le poète a compté un bien petit nombre d'admirateurs ». Baudelaire, déclare M. Cassagne, fut « passablement décrié » par certains critiques. Sans doute ; et *passablement* semble un peu bien faible. Mais, sans même citer les articles de ses admirateurs, entre autres la notice de Gautier, généralement reproduite en tête des *Fleurs du mal*, ceux de ses adversaires suffiraient à montrer combien son influence était déjà grande lorsqu'il mourut (1857). Outre le fameux Essai de J.-J. Weiss sur la *Littérature brutale*, paru le 15 janvier 1858 (2), rappelons tout notamment une étude de Schérer (3), qui, se plaignant d'être obligé à parler des *Fleurs du mal*, en signale le succès comme un signe « d'abaissement général dans les intelligences ». Elle date de 1859 ; il n'y avait pas encore deux années que le poète était mort.

Dix ans après, toute la jeune école voyait en Baudelaire l'initiateur de la poésie nouvelle. Inaugurant par lui ses *Essais de psychologie contemporaine*, M. Bourget le déclarait « un des éducateurs féconds de la génération qui vient ». Déjà, il l'avait lui-même imité dans ses recueils de vers, particulièrement dans les *Aveux*. Et Schérer, à ce propos, écrivit sur les *Fleurs du mal*

(1) *Nouveaux Lundis*, tome X.

(2) Cet article a été recueilli dans un volume intitulé *Essais de littérature française*.

(3) *Etudes sur la littérature contemporaine*, tome IV.

un article plus sévère encore que le précédent (1) ; Baudelaire, y dit-il, « n'a rien, ni le cœur, ni l'esprit, ni l'idée, ni le mot, ni la raison, ni la fantaisie, ni la verve, ni même la facture ». Mais le titre de cet article, *Baudelaire et le Baudelairisme*, est assez significatif. Depuis longtemps, le poète fait école ; tout en qualifiant de « fumisterie » le culte qu'a pour lui la génération contemporaine, Schérer n'en constate pas moins « l'espèce de valeur sacramentelle attachée à son nom ».

Enfin, quelques années plus tard, F. Brunetière publia contre Baudelaire une véritable diatribe (2). Et pour quelle raison le maltraite-t-il si fort ? Parce que « sa légende, ses paradoxes, ses *Fleurs du mal*, ont exercé et exercent encore sur la jeune littérature une grande et fâcheuse influence », parce que les nouveaux poètes font de lui « leur idole ». Fâcheuse ou non, son influence avait alors évincé non seulement celle des romantiques, mais aussi celle des autres parnassiens.



Certaines questions se posent au sujet de Baudelaire. Trois surtout, que je vais brièvement étudier : A quels poètes, ses prédécesseurs ou ses contemporains, lui-même se rattache-t-il ? Quelle est son originalité propre ? Dans quel sens peut-il être considéré comme l'inspirateur de ce qu'on appelle le symbolisme ?

Disons avant tout que Baudelaire n'a rien de commun avec le réalisme de son temps. Comme Flaubert, qui publia *Madame Bovary* l'année même où paraissaient les *Fleurs du mal*, la critique voulut le ranger dans l'école de Champfleury. C'était un bizarre contresens ; et, comme Flaubert, il dut plus d'une fois protester. On trouve à la fin des *Fleurs du mal* une lettre du marquis de Custine, qui, le remerciant de lui avoir envoyé ce recueil, fait quelques réserves sur le choix des sujets et croit marquer sa dissidence en déclarant qu'il n'est pas réaliste. « Ni moi non plus », met en note Baudelaire ; « il est présumable que M. de Custine se sera renseigné auprès de quelque âme charitable, laquelle aura collé à mon nom cette épithète grossière ». Les *Fleurs du mal* contiennent sans doute plusieurs pièces dans lesquelles le poète se plaît à peindre des objets horribles ou vulgaires ; mais il en relève la vulgarité ou en magnifie l'horreur, même s'il use des mots les plus crus, par le tour et l'accent, par un souci de l'art bien étranger à Champfleury et à son groupe.

(1) *Etudes sur la littérature contemporaine*, tome VIII.
(2) *Questions de littérature*.

J'aimerais mieux marquer la parenté de Baudelaire avec le noble et chaste Vigny. Celui-ci, lorsque Baudelaire se présenta à l'Académie française, lui fit bon accueil et s'intéressa même pour sa candidature. « J'ai vu deux fois Alfred de Vigny, qui m'a gardé chaque fois trois heures; il m'a témoigné la plus chaleureuse sympathie. » (Lettre à Sainte-Beuve du 3 février 1862.) Cette sympathie n'est pas, au premier abord, sans nous surprendre : quel rapport entre le poète d'*Eloa* et celui de la *Charogne* ? Mais s'il y a dans les *Fleurs du mal* maints poèmes auxquelles répugnait sans doute Vigny, il y en a d'autres qui devaient lui plaire par leur idéalisme mystique, et quelques-unes, les *Femmes damnées* notamment, où il pouvait reconnaître sa propre influence. Puis, le pessimisme de Baudelaire, quoique plus égoïste, quoique dérivé surtout d'une sensualité morbide, avait pourtant quelque affinité avec celui qui inspirait à Vigny la *Maison du Berger*, le *Mont des Oliviers*, la *Colère de Samson*. Et enfin une autre ressemblance entre les deux poètes, c'était l'avarice de leur veine ingrate et pénible, en même temps que, parmi les recherches inquiètes, les laborieuses gaucheries, les difficultés ou les obscurités, je ne sais quel charme secret et capiteux, qui, chez l'un comme chez l'autre, peut en partie s'expliquer par ce qu'une longue et lente élaboration prête souvent à leurs vers de complexe, d'enveloppé, de sourdement suggestif.

Mais les véritables maîtres de Charles Baudelaire furent Théophile Gautier et Sainte-Beuve.



Gautier nous dit que Baudelaire conserva toujours à son égard l'attitude d'un disciple. Chez le poète d'*Albertus* s'était tout d'abord marqué ce goût pour l'étrange et le macabre, cette curiosité des choses occultes, et aussi cette peur de la mort, que l'auteur des *Fleurs du mal* se complut à raffiner encore et à quintessencier. Et d'autre part Baudelaire apprit dans Gautier les secrets du métier poétique, l'art des mots et des rythmes; c'est ce dont fait foi sa dédicace « au parfait magicien ès lettres françaises, à mon très cher et très vénéré maître et ami ».

L'influence de Sainte-Beuve sur Baudelaire ne fut guère moindre. Il le lisait dès le collège avec prédilection. En 1848, il lui adressait des vers :

Mûri par vos sonnets, préparé par vos stances,
J'emportai sur mon cœur l'histoire d'Amaury...

et, dans sa lettre d'envoi, il excusait cette indiscrétion en alléguant que les écrivains sont responsables des sympathies éveillées par leurs œuvres (1). Sainte-Beuve, à vrai dire, ne manqua pas dans la suite de morigéner plusieurs fois ce disciple un peu compromettant; et, après la publication des *Fleurs du mal*, sans méconnaître ce qu'elles devaient à son premier recueil, il lui rappela son recueil suivant, « animé d'une inspiration plus douce et plus pure (2) ». Ce n'en est pas moins de Joseph Delorme que procède surtout Baudelaire, soit, quant au fond, pour son mysticisme sensuel, soit, quant à la forme, pour ce que sa manière, plus ferme en apparence ou même un peu roide, trahit le plus souvent, lorsqu'on l'examine en détail, de sinueux, de trouble et de retors.



Quelques influences qu'il ait subies, Baudelaire n'en garda pas moins son originalité propre, originalité bien artificieuse, mais qui lui prête une figure vraiment unique et singulière.

Dans la conversation, il cherchait à étonner, à scandaliser, il n'aimait rien tant que de mystifier son monde. « D'un air très simple, très naturel et parfaitement détaché, nous dit Th. Gautier, comme s'il eût débité un lieu commun à la Prudhomme sur la beauté ou la rigueur de la température, il avançait quelque axiome sataniquement monstrueux. » Le *Baudelairiana* renferme maints traits de ce genre. « Avez-vous jamais mangé de la cervelle d'enfant ? demandait-il à un brave fonctionnaire. Mangez-en; cela ressemble à des cerneaux; c'est exquis. » Ou bien encore, dans un restaurant, il commençait ainsi son histoire, assez haut pour que tous les voisins pussent l'entendre : « Après avoir assassiné mon pauvre père, je... » Etait-ce, comme le prétend M. Bourget, « intense dédain » pour les honnêtes bourgeois ? S'il les eût dédaignés à ce point, il ne se serait pas donné la peine de les horrifier par de tels propos. Et, disons-le en passant, voilà qui dénote, chez ce maniaque du satanisme, une assez bonne dose de candeur.

Comme poète, Baudelaire ne visait pas moins à l'effet. Qu'y a-t-il de sincère dans son œuvre, et comment y faire le départ entre ce qui est vraiment senti et ce qui est factice ? Il écrit à

(1) Baudelaire demeura toujours, comme lui-même s'appelle, vingt ans plus tard, « l'amoureux incorrigible des *Rayons jaunes* et de *Volupté* ». (Lettre à Sainte-Beuve, 1862.)

(2) Dans la lettre déjà citée, *Lundis*, tome IX.

Gautier en lui adressant quelques-unes de ses pièces : « Si on ne grogne pas trop contre cette poésie, j'en donnerai de plus voyante encore » (Lettre de 1852). Et à son éditeur, Poulet-Malassis : « Nouvelles *Fleurs du mal* faites. A tout casser, comme une explosion de gaz chez un vitrier » (Lettre du 29 avril 1859). Dans une note de son recueil, il nous prévient « qu'il a dû, en parfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes, à toutes les corruptions ». On a toujours peur, avec lui, d'être dupe, en le faisant aussi satanique qu'il voulait s'en donner l'air. Mais cette note ne nous en inspire pas moins quelque méfiance; et sans doute le masque, si masque il y avait, colla plus d'une fois à sa peau.

Ce qui est certain, c'est que, presque partout, on sent chez lui l'artifice, et jusque dans les pièces où il se croyait peut-être sincère. Pourquoi même écrivit-il des *Fleurs du mal* ? Voici les derniers vers d'un de ses poèmes, le *Coucher du soleil romantique* :

. . . .
Courons vers l'horizon, il est tard, courons vite,
Pour attraper au moins un oblique rayon.

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire ;
L'irrésistible Nuit établit son empire,
Noire, humide, funeste et pleine de frissons.

Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,
Et mon pied peureux froisse, au bord des marécages,
Des crapauds imprévus et de froids limaçons.

Si Baudelaire fit les *Fleurs du mal*, c'est parce qu'il arrivait trop tard pour faire autre chose. Tout le domaine de la poésie étant déjà occupé, il dut se construire « par delà les confins du romantisme » ce kiosque biscornu que Sainte-Beuve appelait *la folie Baudelaire*.

Et il érigea dès lors en théorie la recherche de l'artifice. Car son esthétique peut se résumer entièrement dans ce principe, que la saine nature est mauvaise et laide. Il vante le fard, le cosmétique, le maquillage, tous les procédés au moyen desquels une femme retouche et corrige sa beauté naturelle. En fait de parfums, il préfère ceux que distille un art savant ; en fait de couleurs, les plus compliquées, les plus factices, et particulièrement si elles trahissent une décomposition intérieure. Quant à la poésie, rien ne lui plaît comme les produits des civilisations déclinantes, les œuvres raffinées et faisandées dans lesquelles l'art s'ingénie à

dévier, à corrompre la nature. Il se glorifie d'être « malsain », et la santé lui fait horreur.

Aussi bien sa théorie d'esthétique s'accorde, d'autre part, avec ce que sa veine a d'infertile et de difficultueux. Nul poète ne fut moins *inspiré*. Il commençait souvent par écrire ses poèmes en prose, puis les versifiait à grand'peine. Très pauvre de mots et de tours, ses rimes, exactes en général pour la forme, sont des plus banales. Pour aménager son vers, il a fréquemment recours à des inversions que fait paraître d'autant plus surannées, comme le remarque M. Cassagne, le modernisme du sentiment ou de la diction. Par exemple :

Maintes fois de la peur je sens passer le vent,

ou bien :

De l'arrière-saison le rayon jaune et doux.

Avec quelque zèle qu'il poursuive « l'expression absolue », son œuvre abonde en impropriétés, en images fausses, en incohérences. Et cependant il se contente presque toujours de cadres très restreints. « Quant aux longs poèmes, écrit-il à un de ses amis, c'est la ressource de ceux qui se sentent incapables d'en faire de courts ; tout ce qui dépasse la longueur de l'attention que l'être humain peut prêter à la forme poétique n'est pas un poème. » (Lettre à Armand Fraisse, 19 février 1860.) Sans doute il n'aurait pas tort, s'il entendait par là qu'une épopée médiocre ne vaut pas un sonnet sans défaut, ou même que l'exiguïté du cadre, en obligeant le poète de se recueillir, de se resserrer, donne à l'expression d'un sentiment plus d'intensité et de profondeur. Mais ce qu'il veut, c'est se faire honneur de sa propre impuissance. Et jusque dans ses pièces les moins étendues se trahit la brièveté du souffle, se décèlent les tâtonnements, les reprises et les sutures.



Par ses défauts comme par ses qualités, Baudelaire fut le précurseur de ce qui se nommait, il y a vingt ans, le décadentisme.

M. Bourget, dans l'Essai qu'il lui consacra, s'attachait surtout à le présenter sous ce jour. Et, après avoir remarqué que « c'est l'écrivain peut-être au nom duquel a été accolée le plus souvent l'épithète de malsain », il protestait contre cette épithète en remontrant comme quoi la science ne reconnaît en réalité ni maladies du corps, ni maladies de l'âme, mais seulement des états

physiologiques et des états psychologiques. A merveille ; on pourrait soutenir aussi que l'antinaturel est dans la nature. Mais il y a, du moins, comme disait La Bruyère, un point de maturité ; et, si ce point n'est pas exactement le même pour tant de goûts divers, on s'accorde généralement à qualifier de pourris les fruits trop mûrs. Cette esthétique de la décadence que M. Bourget glorifiait chez le poète des *Fleurs du mal*, Baudelaire lui-même l'a démentie dans une pièce dont je citerai la fin :

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,
Aux peuples anciens des beautés inconnues :
Des visages rongés par les chancres du cœur,
Et comme qui dirait des beautés de langueur ;
Mais ces inventions de nos muses tardives
N'empêcheront jamais les races maladives
De rendre à la jeunesse un hommage profond,
— A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,
A l'œil limpide et clair qu'une eau courante,
Et qui va répandant sur tout, insouciante
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,
Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs !

Tous les états physiologiques ou psychologiques, ainsi que M. Bourget l'avait entendu dire par de grands savants, sont, nous le voulons bien, des états naturels. Mais il n'en est pas moins permis de préférer à certains états, appelés vulgairement maladies, l'état qu'on appelle santé.

Précurseur et premier maître du décadentisme — mon Dieu ! que ce terme nous paraît déjà vieillot ! — dans quelle mesure Baudelaire doit-il être regardé comme un initiateur de la poésie dite symboliste ?

N'alléguons pas certaines de ses pièces, *l'Albatros* par exemple, qui, pour être des symboles, n'ont aucun rapport avec le symbolisme moderne, pas plus que la *Bouteille à la mer* de Vigny ou sa *Mort du loup*. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il possédait *le don de correspondance*, la faculté de découvrir les secrets rapports des choses soit entre elles, soit avec l'âme humaine. Théophile Gautier, qui n'eut rien d'un symboliste, déclare, en lui attribuant cette faculté, qu'elle est commune à tous les vrais poètes. Mais, si Baudelaire sut peut-être mieux que la plupart saisir et rendre les affinités latentes dans l'expression ou dans la suggestion desquelles les symbolistes font surtout consister la poésie, ceux-ci n'ont pas

tort de le revendiquer, par là du moins, comme un de leurs devanciers.

Quant au reste, il n'y a chez Baudelaire, ce me semble, aucune trace de symbolisme. Tandis que l'école décadente se caractérise par la recherche des complications et des raffinements propres aux littératures vieillies, le symbolisme fut, si je ne me trompe, un retour vers le primitif. Il répudia les artifices chers à Baudelaire, sa rhétorique concertée, tout ce qui, chez lui, « pèse » et « pose » ; il s'efforça, par un procédé contraire, de retrouver, fût-ce quelquefois en balbutiant, l'inconscience des premiers âges.

Et, d'autre part, je ne vois pas pour mon compte en quoi l'art, la métrique et la versification de Baudelaire dénoteraient, comme le veut M. Albert Cassagne, une tendance plus ou moins marquée à libérer la poésie des formes traditionnelles dans le sens où s'y appliquèrent les symbolistes. Les exemples que donne M. Cassage sont peu significatifs, et l'on en trouve de bien plus nombreux, pour presque toutes les altérations de la symétrie, chez Victor Hugo ou même chez Leconte de Lisle. Rythmes aussi bien que rimes, Baudelaire s'en tient à la prosodie des poètes contemporains. C'est comme prosateur qu'il recherche une langue nouvelle. « Quel est celui de nous, écrit-il, qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale, sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience (1)? » M. Cassagne allègue cette phrase ; elle prouve tout justement que, comme poète, Baudelaire n'osait pas s'affranchir des règles.

Un Parnassien décadent, tel est Baudelaire. Cela suffit d'ailleurs à le distinguer entre tous les autres poètes du temps. Son livre mérite vraiment une place à part. Même si l'originalité nous en semble de mauvais aloi, il compte pourtant dans l'histoire de notre poésie, non seulement pour l'influence qu'il exerça, mais encore pour sa valeur propre. Et sans doute ne devons-nous pas mesurer la valeur de ce livre à son influence. Mais on trouve dans les *Fleurs du mal* certaines pièces, une douzaine au moins, dont la puissance d'évocation, la beauté mystérieuse et fascinante justifient le mot bien connu de Victor Hugo à Baudelaire ; et c'est quelque chose que de créer un frisson nouveau.

GEORGES PELLISSIER.

(1) Préface des *Poèmes en prose*.

La Littérature espagnole moderne

I

A l'entrée du XXe siècle, l'Espagne s'est recueillie un instant pour méditer sur sa destinée. Les derniers débris de son immense empire colonial avaient été dispersés à jamais ; une guerre malheureuse venait d'achever de compromettre son prestige devant le monde ; son industrie qui vivait presque exclusivement du monopole imposé aux tributaires avait, en perdant ceux-ci, reçu un coup mortel ; sa situation intérieure s'assombrissait progressivement ; la famine menaçait aux portes, et de la prodigieuse conception de Charles-Quint il ne restait plus qu'une armée capable de tous les sacrifices, mais démoralisée par la déroute, un peuple généreux et loyal en proie à l'indolence et au fanatisme, un groupe tumultueux de politiciens éloquents mais dépourvus d'orientation et dévorés de l'ambition du pouvoir.

C'est à ce moment même que l'Espagne eut un brusque ressaut, une secousse qui parcourut tout le pays et pénétra les consciences d'un désir ardent de réagir contre les erreurs qui avaient engendré tant de maux.

Ce fut comme l'effort suprême d'un organisme en péril qui essaie de rendre à ses muscles leur souplesse et l'énergie qu'ils avaient autrefois. D'un bout à l'autre du royaume s'affirmèrent les initiatives, surgirent les courants, se tracèrent des plans de régénération. On vit paraître alors des journaux éphémères qui s'appelaient « la Vie Nouvelle » *(Vida Nueva)*, « la Résurrection » *(Resurgimiento)*, etc. On eût dit que l'Espagne s'ébranlait pour se remettre en marche et que devant la débâcle se réveillait l'esprit puissant de la nation du moyen âge.

Malheureusement, toutes ces bonnes dispositions s'évanouirent en peu de temps ; l'élan d'entreprise se paralysa, étouffé sous un régime suranné, le pays retomba, au point de vue commercial, industriel et politique, dans le même sommeil, dans la même torpeur où il s'était plongé auparavant.

On ne pouvait toutefois s'empêcher de reconnaître que cette catastrophe nationale avait fortement secoué les volontés et que si celles-ci s'étaient trouvées canalisées et dirigées par des capacités prévoyantes, on aurait peut-être pu sauver l'avenir. Ce qui est certain, c'est qu'il en résulta un essor intellectuel vigoureux dont les effets se ressentent aujourd'hui.

Quand l'Espagne comprit que l'une des principales causes de son désarroi était l'isolement où la maintenait son attachement à la tradition, elle fit tout ce qui lui était possible pour ouvrir ses portes et pour entrer en contact avec la vie universelle. La vive curiosité qui se manifesta dans tous les ordres d'activité se fit sentir surtout d'une façon singulièrement énergique dans la littérature.

L' « Espagnolisme » *(españolismo)*, qui n'était en somme que l'absurde entêtement des partisans de l'immobilité s'obstinant à croire que l'art et la pensée peuvent se développer dans un pays sans relations réciproques, perdit en cette occurence ses derniers partisans. Les écrivains tournèrent leurs regards vers les nations qui marchaient à la tête de la civilisation et spécialement vers la France qui, par ses audaces entraînantes et aussi par sa proximité, paraissait le mieux indiquée pour servir de guide dans cette évolution.

Un flux de sève nouvelle entra dans les cerveaux et les féconda, tandis qu'auparavant ils s'alimentaient des préceptes classiques. Les théories les plus hardies et les idées les plus avancées rencontrèrent des adeptes. Dans l'empressement à adopter avec fougue toutes les innovations, on alla jusqu'à admettre comme immédiatement applicable plus d'une conclusion prématurée ou exagérée, donnant ainsi naissance à un autre mouvement qui surprendrait par son importance apparente, si l'on ne savait que le réveil soudain de la raison chez les nations privées de traditions de liberté provoque souvent ces poussées hâtives et simplistes.

Prise dans ce tourbillon, la littérature ne pouvait faire moins que d'abandonner les vieux moules pour essayer de se mettre d'accord avec le moment historique. Le roman se modifia à l'apparition de Blasco Ibanez dont la parenté avec Zola et les Rosny est indiscutable. Le théâtre prit avec Dicenta et avec Benavente une ampleur européenne et un ton familier inconnus jusqu'alors. La poésie recouvra avec Salvador Rueda la simplicité émotive des meilleures époques. Le domaine des lettres cessa d'appar-

tenir à des auteurs vieillots qui avaient dominé jusqu'à ce moment au nom du classicisme le plus conventionnel.

Pourtant dans la littérature s'accusait l'inexpérience des novateurs qui travaillaient à la transformer. Le désir immodéré de la nouveauté porta quelques jeunes écrivains à imiter les excentricités du groupe hétéroclite qui, au nom d'un symbolisme et d'un décadentisme artificiels, avaient exercé en France l'autorité passagère qu'on se rappelle. Sans se préoccuper de savoir si la tentative avait réussi ou non, sans se demander si ces formes excitantes n'étaient pas déjà désuètes, les turbulents et les impatients se lancèrent sans réflexion dans la voie de l'incohérence. Le vers libre détona au milieu de la solennité de la poésie espagnole. La théorie de la couleur des voyelles répandit la stupeur parmi les âmes simples. Il y eut des poètes qui s'appliquèrent à faire croire qu'ils étaient sataniques, morphinomanes, etc. Mais cette recherche d'une originalité sans intérêt, qui avait disparu d'ailleurs en France depuis plusieurs années, servit peut-être à l'émancipation.

Dans un pays où la peinture a conservé avec tant de vigueur la tradition profondément humaine des Velasquez, il ne pouvait y avoir de place sérieuse pour des échappées de vanité superficielle et fugitive. Ce qui importait, c'était de rompre avec la stagnation où s'étouffait la personnalité des artistes et d'en finir avec les préjugés de forme et de fond qui entravaient la libre envolée des intelligences. Ainsi se réalisa, au moins dans l'ordre intellectuel, la renaissance inaugurée comme une revanche des revers historiques.

II

La pensée française n'était, à vrai dire, pas une nouvelle venue en Espagne. Sans parler de l'influence qui, au point de vue politique, y avait pénétré depuis 1789, grâce à l'opposition, à défaut du gouvernement, il suffit de rappeler, en ce qui concerne la littérature, le mouvement naturaliste et l'ouvrage important consacré à ce courant par Mme Pardo Bazan, pour comprendre que l'invasion morale, loin d'être improvisée, avait des précédents de la plus grande valeur. Ce qui lui donna toutefois un caractère particulier et la seconda dès le départ, ce fut l'impétuosité irrésistible avec laquelle elle s'imposa. Jusqu'alors l'épithète de « francisé » appliquée à un écrivain était synonyme d'anti-espagnol. Qui-

conque se trouvait désigné ainsi avait à soutenir une lutte des plus vives pour faire accepter sa prose dans les journaux et dans les revues. Or, ce qui fut la caractéristique du mouvement dont nous venons de parler, c'est que non seulement les choses changèrent complètement de face, mais que la « francisation » se propagea de telle sorte qu'elle cessa d'être subversive et en arriva à constituer un des éléments de l'intellectualité nationale.

Les faits ainsi établis, examinons les résultats obtenus dans les divers genres littéraires.

Le roman s'ennoblit et évolua au point de devenir la négation même de ce qu'il avait été à la fin du XIXe siècle. Les deux formes qui paraissaient immuables, — le roman de mœurs creux et sentimental dilué dans la phraséologie et l'invraisemblable roman feuilleton d'aventures, — disparaissaient pour faire place à des manifestations plus élevées qui confirmaient victorieusement ce qu'avaient déjà commencé à réaliser brillamment, quoique avec une certaine timidité de précurseurs, Perez Galdos et Mme Pardo Bazan. Sous la plume des nouveaux arrivants, le roman acquit de la vigueur en paraissant émaner de l'âme même du peuple. Blasco Ibañez nous donne une série d'œuvres intenses et réalistes qui reflétent les passions sociales du moment dans de grandes synthèses éloquentes comme *La Bodega* (la Taverne) et *El Intruso* (l'Intrus) ; Pio Baroja fouille dans les bas-fonds de Madrid et nous révèle l'âme perplexe et douloureuse des meurt-de-faim. Martinez Ruiz observe la vie parcimonieuse de la province et écrit des pages délicieuses et pleines d'enchantement. Franciso Acebal publie des livres d'une magistrale sobriété. La prose de Valle Inclan est d'une ciselure impeccable. Eduardo Zamacoïs nous offre *Sobre el abismo* (Au-dessus du gouffre) qui est un roman digne d'être lu avec attention. Martinez Sierra raconte des histoires sentimentales charmantes. Antonio Zozaya et José Nogales font preuve, dans leurs romans, nouvelles et chroniques, d'une rare sagacité à sonder les replis de la conscience humaine. Emilio Bobadilla nous présente d'intéressants tableaux cosmopolites. Trigo étudie les subtilités de l'émotion. Et d'autres, plus jeunes, traduisent avec enthousiasme la vie et la nature en faisant deviner ce qu'aurait été ce genre en Espagne sans les idées conventionnelles qui avaient commencé par le momifier.

Deux traits principaux caractérisent l'œuvre de ce grand groupe moderne : le perfectionnement du style, auparavant éche-

velé et discordant, puis l'effort accompli pour s'évader des formules grandiloquentes et imprécises qui rendaient fastidieuse la lecture des romans d'autrefois. Ce soin de la forme et cette tendance à être bref et à demander les effets les plus sûrs aux moyens les plus simples sont les meilleurs augures de l'avenir, parce qu'ainsi se prépare la floraison de la sincérité en même temps que la déroute définitive de la rhétorique.

Les deux grands poètes espagnols de la seconde moitié du XIXe siècle, Nuñez de Arce et Ramon Campoamor (on va élever à ce dernier une statue à Madrid), laissèrent à ceux du siècle actuel la tâche d'assouplir la langue, de réhabiliter la nature et de découvrir les tonalités subtiles et imprécises de l'âme d'aujourd'hui. Avec Salvador Rueda, la poésie lyrique conquiert une simplicité toute nouvelle en Espagne, et déjà s'opère une révolution heureuse dans la technicité. A côté de lui se placent Vicente Medina qui traduit étonnamment l'âme de sa région, et Eduardo Marquina, qui sait être à la fois délicat et émouvant. Viennent ensuite en un groupe hardi et vigoureux : Juan Ramon Jimenez, avec ses visions fluides et mélancoliques ; Andrès Gonzalez Blanco, avec ses strophes pleines de feu et de couleur ; Pedro de Répide, rêveur et hallucinant dans ses chroniques de *El Liberal;* les frères Machado, d'une exquise modernité ; Ramon Perez de Ayala, cérémonieux et personnel ; Francisco Villaespesa, riche de splendeur, de saveur andalouse ; et nombre d'autres également appréciables.

Chez quelques-uns de ces derniers se note l'influence de certains poètes sud-américains. Il convient, en effet, de remarquer que l'influence française se fit sentir dans le Nouveau Monde beaucoup plus tôt qu'en Espagne, en donnant lieu à un épanouissement imprévu et à un mouvement dont il faudra pourtant finir par reconnaître l'importance. Mais de toute manière, ce groupe de poètes espagnols, dont la valeur augmente chaque jour, accomplit dès maintenant une grande œuvre nationale en s'assimilant le courant mondial, sans s'éloigner de l'âme du pays et sans rompre avec ses traditions artistiques.

Ceux qui prévoient orgueilleusement le temps où la poésie espagnole sera absorbée par la poésie sud-américaine et deviendra une dépendance de celle-ci, plus hardie et plus capricieuse, oublient les différences de caractère et de milieu qui séparent la terre de Cervantès de ses anciennes colonies. Deux organismes distincts par la composition et par les tendances, de même que

par l'état social, ne peuvent jamais arriver à se combiner en une même expression artistique.

Cette jeunesse qui entrait dans les rédactions des journaux en criant : « Nous voulons notre place, nous avons mille choses à dire », ne rencontra pas dans les deux grands critiques espagnols, Francisco Villegas et E. Gomez de Baquero, des juges bourrus et inabordables. Ce furent eux, au contraire, qui lui firent dès la première heure le meilleur accueil. Sans doute, ils n'allèrent pas jusqu'à brûler tout ce que l'on avait adoré jusqu'alors sur les autels des nouveaux venus. Mais leur calme, leur discernement, leur clairvoyance méritent la reconnaissance des jeunes, encore que certains de ces derniers, poussés par l'érostratisme des premières années, prétendent aujourd'hui même, injustement du reste, nier les services rendus. Miguel de Unamuno, qui vint depuis et qui, par son esprit indépendant et difficile à contenter, acquit un grand prestige parmi la jeunesse, s'est maintenu en contact avec elle malgré son antipathie avouée pour la littérature française. Ses déclarations contre l'envahissement du parisianisme ne l'empêchèrent point, cependant, de le comprendre et même de l'applaudir dans ses applications heureuses. Mais la critique théâtrale, philosophique, littéraire, etc., ne se réduit pas aux noms cités plus haut. Une phalange osée et remuante s'est logée insensiblement dans les rédactions des journaux en s'emparant de l'attention du public. Les uns étaient déjà célèbres, d'autres simplement connus, mais tous avaient la sûreté d'allure de ceux qui sont prêts à vaincre. Mariano de Cávia, Alfredo Vicenti, Manuel Bueno, Antonio Palomero, Cristóbal de Castro, Ramiro de Maetzu, Luis Bonafoux, les frères Gonzalez Blanco, Antonio Corton, Angel Guerra, José Francés, Bernardo de Candamo, et quelques autres ont inspiré au pays de nouveaux goûts et de nouvelles préférences en marquant des progrès indiscutables. Si on compare l'état actuel avec celui d'il y a dix ans quand don Antonio de Valbuena imprimait à la fin de ses ouvrages cette déclaration : « S'il y a quelque chose de contraire à la religion, qu'on le tienne pour non-avenu », on peut voir combien les consciences se sont métamorphosées.

La même évolution a eu lieu dans le théâtre où régnaient en maîtres les drames conventionnels et invraisemblables. Joaquin Dicenta, un des talents les plus purs et les plus équilibrés de l'Espagne, a donné avec son admirable *Juan José*, drame ouvrier

d'inspiration socialiste, le premier signal de la révolte en portant à la scène des passions et des personnages d'une actualité rigoureuse. Jacinto Benavente, plus ironique et plus aristocratique, préfère combattre les mêmes préjugés à l'aide d'agréables subtilités, mais, au théâtre, s'inspirant directement de l'art français, il est peut-être, par les hardiesses de ses critiques mondaines, celui qui a asséné les coups les plus terribles à l'esprit traditionnel du pays.

Les auteurs qui persistent à écrire en catalan, malgré l'inconvénient de ne s'adresser qu'à un public restreint, ont été traduits souvent en espagnol et leurs œuvres peuvent se compter au nombre des meilleures productions théâtrales de l'Espagne. Guimerá Rusiñol et Iglesias sont des esprits perspicaces et ouverts qui ont présenté la vie et les choses comme ils les ont vues, sans s'occuper de ce que d'autres ont fait dans les siècles passés. Avec eux et avec les frères Quintero, qui ont écrit des comédies souriantes et communicatives, pleines d'esprit pétillant et scintillant, la scène espagnole commence à recouvrer son prestige.

III

Mais pour définir un mouvement, il ne suffit pas d'énumérer des noms. Il faut découvrir et préciser ce qui enchaîne l'action forcément inégale et confuse des différents écrivains. Il est nécessaire d'établir un moyen terme. Un ébranlement de cette importance ne se traduit jamais par des œuvres disciplinées et uniformes. Etant donnée la diversité des impulsions, on en arrive inévitablement à ajouter d'un côté, à retrancher de l'autre pour équilibrer l'ensemble et pour parler de toutes les manifestations avec une équité relative.

Or, si l'on observe les floraisons, il n'est pas impossible de constater que le grand effort collectif tourne autour de quatre points principaux : ce qui saute tout d'abord aux yeux, c'est la liberté de langage qui porte les jeunes auteurs à répudier les formules réputées immuables pour essayer un style rapide et nerveux capable de rendre les nuances de l'âme moderne. En second lieu, on remarque une certaine indépendance philosophique toute nouvelle dans un pays qui continue à être dogmatique et traditionaliste. La troisième particularité consiste en une tendance encore timide, mais pourtant déjà définie, à compter avec la nature et à utiliser les magnifiques recours qu'elle offre. Quant au quatrième point, c'est la curiosité déjà signalée et cette espèce de prurit à rechercher l'exotisme, à adopter parfois des

formes et des procédés qui ne rentrent pas toujours dans la langue et ne concordent pas avec l'âme du pays. Il suffira de citer à cet égard les contes brefs, sous forme de dialogue théâtral, où l'imitation du français est flagrante, pour comprendre les erreurs auxquelles donne naissance ce dernier courant. Mais on trouve de ces méprises dans toute évolution bienfaisante. La littérature espagnole, quand sera passée l'effervescence désordonnée des premiers enthousiasmes, s'assimilera ce qui lui convient définitivement. Cette brusque irruption de la sève étrangère ne sera d'ailleurs jamais excessive. Il s'agit de remettre en mouvement un monde paralysé ; et encore que les excitants soient momentanément nocifs, tout s'atténuera et se régularisera dans la suite quand l'organisme aura recouvré sa vigueur.

C'est dans ce sens qu'on peut dire de la littérature espagnole qu'elle traverse une période de transition et de confusion. Les tentatives sont multiples et parfois inconciliables ; les audaces et les hésitations se mêlent en un désordre éclatant ; tous sentent qu'il faut avancer sans savoir toujours bien où, et de la persistance du monde qui s'en va, jointe aux aspirations du monde qui vient, il résulte un ensemble disparate qui permet difficilement de bien définir les situations et d'en délimiter les conséquences.

Pour le moment, on peut constater la quasi disparition des deux genres qui auparavant étaient le plus accrédités : la petite critique littéraire basée sur les calembourgs et les jeux de mots faciles et la petite chronique sans fond substantiel, mi-prose, mi-vers, qui auparavant faisait le principal attrait de la presse. Le public commence à exiger qu'on le prenne au sérieux. Les futilités d'un goût douteux n'intéressent déjà plus personne et font place aux articles réfléchis. Mais cette évolution ne signifie pas une « entrée en faveur » de l'Académie. L'intellectualité espagnole se maintient à égale distance des joueurs de marionnettes et des bonzes, convaincue qu'elle est que la jeunesse n'est pas brouillée avec la solidité d'esprit. Les auteurs qui, sous prétexte d'innover, ont commencé à exhumer des tournures archaïques et des pastiches des écrivains du XVIII[e] siècle, ont dû renoncer à leur folle tentative. La littérature a cessé d'être un passe-temps destiné à entretenir l'oisiveté de certaines classes, elle s'est transformée en patrimoine du peuple et en trésor commun de toute la nation. Elle s'épure et s'ennoblit, à mesure que s'élève le niveau moral du pays.

Ce contact entre les intellectuels et les masses définit mieux que les commentaires le sens de l'évolution. L'art, autrefois enfermé en reclus dans les bibliothèques et alimenté par le calque et le souvenir, sort de l'engourdissement grâce à la chaleur communicative de la vie actuelle. Le talent des auteurs s'évade de l'aplatissement qui les environnait pour se réfugier dans le peuple. Et la renaissance s'affirme ainsi comme une conséquence indirecte de la vague démocratique qui monte, la littérature n'étant pas aussi loin qu'on le disait de la politique, étant donné que presque toujours elle est l'expression des désirs et des aspirations qui dominent dans l'organisme social.

IV

A ce courant désordonné et hardi, à ce bouillonnement de la jeunesse impatiente de dire des choses nouvelles, devait correspondre naturellement une évolution de la presse. Les feuilles dogmatiques et les gazettes étroites se transformèrent en journaux vivants et ouverts qui accueillirent les nouveaux venus et leur donnèrent une tribune. Miguel Moya, le marquis de Valdeiglesias, Alfredo Vicenti, Lopez Ballesteros, Francos Rodríguez, Luca de Tena, J. Ortega Munilla, Salvador Canals, Miguel Trayano, José de Lázaro, Luis Morote, Domingo Blanco et beaucoup d'autres donnèrent à la presse de Madrid l'importance qu'elle a aujourd'hui. L'exemple s'étendit à Barcelone, qui est la capitale commerciale de l'Espagne, et y métamorphosa également les journaux sous la direction de Ecequiel Boixet, d'Eusebio Corominas, de Rafael Guerrero, d'Antonio Cullaré et d'autres. Alors il arriva ce qui devait arriver. Les nouvelles générations s'emparèrent de ces armes, le public se réveilla et l'avenir devint possible.

V

Mais si cet avenir que nous avons tous contribué à préparer et dont personne ne peut prévoir tous les détails est encore trop loin pour pouvoir le définir, il est cependant déjà suffisamment proche pour ne plus en douter. C'est comme une masse informe d'ombre et de lumière qui s'avance vers la vieille Espagne.

Au vrai, le mouvement actuel est tout de transition et d'espoir. Les réalisations d'aujourd'hui valent surtout par ce qu'elles

annoncent et par ce qu'elles laissent supposer. Cela ne veut pas dire que les écrivains actuels manquent de vraie valeur. J'ai la conviction que beaucoup d'entre eux resteront dans la littérature nationale, et y occuperont des positions élevées. Mais il est incontestable que, dans l'état présent, l'éclosion définitive ne s'est pas encore produite. La précipitation, la désorientation, la fièvre que nous constatons alentour corespondent à l'obscurcissement du ciel, à l'anxiété et aux vents contradictoires par lesquels s'annonce, après une sécheresse, la pluie bienfaisante. Peu de transformations ont toutefois rencontré un chemin mieux préparé et plus libre que celui-ci. Il y aura une de ces victoires sans bataille qui évitent les exagérations nées de l'enthousiasme. Entre une jeunesse désorientée et impatiente, prête à aller vers n'importe quel but, pourvu qu'elle en ait un, et un traditionalisme en ruines qui n'a plus à peine que la force de s'enfermer dans ses souvenirs pour échapper à la lumière, il ne peut y avoir ni résistance ni conflit.

La seule chose qui puisse s'opposer au mouvement serait l'intérêt transitoire de ceux qui s'efforcent de maintenir l'Espagne dans son immobilité pour la dominer mieux. On sait que lorsqu'un grand mouvement d'émancipation artistique ne résulte pas d'un changement politique, il en est le symptôme précurseur, la force qui le prépare. Un peuple ne se réveille jamais partiellement. L'intelligence ne s'ouvre pas exclusivement à un seul ordre d'activité. Quand le voile de l'indifférence se déchire et met à nu la vie consciente, l'horizon apparaît dans toute sa largeur ; il n'y a plus rien qui retienne la curiosité raisonnée. Trompés par leurs conceptions, aveuglés par leur faiblesse, ceux qui ont pu s'opposer au mouvement n'ont pas vu les rapports qui existent entre l'évolution du goût et celle de l'état social. La littérature n'est pour eux qu'un caprice indépendant de l vie collective et de sa marche. Il n'y a donc pas à craindre de ce côté un empêchement à l'avènement de la nouvelle littérature.

On me dira sans doute que ces prévisions sont aventurées et que dans une nation aussi conservatrice, il n'y a pas grande possibilité de voir prospérer un mouvement régénérateur et salutaire. Ceux qui raisonnent ainsi oublient que l'Espagne, comme les fleuves gelés, a sous sa surface dormante une vie active qui existe réellement. Derrière le sépulcre, il y a une végétation extraofficielle. Que l'on brise l'obstacle, et l'on verra surgir l'inattendu. C'est pour cela que beaucoup d'artistes mettent leur meilleure espérance dans le peuple. Aussi un auteur dramatique

illustre, Jacinto Benavente, a-t-il pu dire dernièrement dans un article du *Heraldo* de Madrid :

Pour que le théâtre puisse être quelque chose de plus qu'une aimable flagornerie du public, il n'y a qu'un moyen, c'est de le rendre indépendant du public. Or, cela ne peut se réaliser que par le théâtre du peuple, le théâtre gratuit. Qui met en doute que dans l'Etat sagement et artistiquement gouverné, le théâtre doit être une fonction de l'Etat, comme la justice, comme l'instruction ? On dira que c'est une étrange méthode de donner l'indépendance au théâtre et de lui enlever le public qui paie; de faire de l'Etat un impresario, en lui imposant l'obligation d'appointer un fonctionnaire de plus. Il est certain que, dans l'organisation actuelle, il en serait ainsi, mais nous pensons à l'Etat idéal (ce qui est peut-être un rêve), à l'Etat qui prendrait à sa charge le théâtre, non pour le tenir sous sa dépendance, comme il paie le personnel de la magistrature et de l'enseignement, mais qui donnerait, au théâtre, l'indépendance en le mettant à l'abri des changements politiques. Le théâtre serait alors quelque chose de plus qu'un simple spectacle, et l'œuvre dramatique quelque chose de plus qu'une composition bonne ou mauvaise. Ce serait une tribune, une chaire, un temple où le peuple qui souffre et travaille apprendrait sans effort et sans peine dans le plus beau langage les plus belles vérités. Ces vérités seraient quelquefois, dira-t-on, dangereuses. La vérité ne l'est jamais. Personne ne s'alarme parce que l'artiste, l'auteur pourra émouvoir la foule en exposant une vérité hardie. Laissez à toute protestation, à tout grief, à toute aspiration le droit de parler haut. Le grief auquel on impose silence, la protestation qu'on étouffe éclatent ensuite en bombes explosives. Et qui peut mieux faire parler l'âme du peuple que la voix du poète ? Laissez donc les âmes communiquer entre elles. Quoi de mieux qu'un théâtre qui, tout en étant celui du peuple, serait celui des poètes ?

Le même élan vers la démocratie se rencontre chez Blasco Ibañez, chez Dicenta et chez beaucoup d'autres. En sorte que la renaissance des lettres en Espagne sera pour ainsi dire l'œuvre d'une substitution de public. En cessant d'écrire pour une aristocratie traditionaliste qui leur impose ses préjugés et ses réserves, les auteurs se sont mis en contact avec l'âme vibrante et sincère de la foule. Ils ont rénové leurs sentiments, leurs procédés, leur vocabulaire même, de telle manière qu'il n'est pas difficile de prévoir pour l'avenir la floraison d'un art vigoureux et original digne de la grandeur historique de l'Espagne.

MANUEL UGARTE.

LA GUERRE

(Nouvelles)

I. — Un Assaut

Quand la guerre fut décidée, le général Chamador apprit qu'il était nommé au commandement de la deuxième armée. Une heure lui restait avant le départ du rapide. Son uniforme revêtu, il se jeta dans l'automobile qui ronflait à sa porte et sa dernière visite fut pour Mme Heurteaux.

Elle le reçut avec son sourire habituel, sous le calme de ses cheveux blancs. Le général Chamador lui devait tout. Elle l'avait recueilli, en somme, au ruisseau, à cinq ans, pieds nus, les cheveux emmêlés, le ventre vide. Puis, elle l'avait soigné, élevé, gardé près d'elle, sauvé trois fois de la mort. Alors qu'il était jeune homme, elle avait osé pencher sa bonté chaste vers ses histoires galantes de sous-lieutenant pour le tirer d'un mauvais pas. Uu jour, soixante mille francs étaient sortis de sa bourse pour garer de la banqueroute un parent à lui et pour éviter l'éclaboussement d'un procès.

Le général Chamador, pieux, s'inclina devant cette grâce vieillie. Il lui apprit les nouvelles. Mme Heurteaux devint grave. Tous deux causèrent. Malgré tout, ce fut elle encore qui prodigua les encouragements et, à la fin seulement, dans l'antichambre, elle dit, se souvenant toujours en dernier lieu de ce qui la concernait :

— Mon petit-fils Georges sera sous votre commandement. Sergent au 104e d'infanterie. Je n'ai plus que lui...

Sa voix tremblait un peu. Le général se pencha, baisa la main blanche, encore jolie.

— Je ferai l'impossible pour lui. Tout ceci est votre œuvre.

Il montrait le galon et les deux guirlandes de son képi, les étoiles de ses manches...



La nuit pesait sur l'armée endormie. Comme les voix des mauvais rêves, des grondements de canons éloignés roulaient vagues, lents et sourds, dans l'air, sous les nuages.

Abrité par la baraque volante du commandement en chef, le général veillait, devant une table basse, au milieu des cartes et des plans. Celles-ci et ceux-ci barrés, annotés de traits, de signes, de chiffres, aux crayons rouges et bleus. De tous côtés s'irradiaient les fils des téléphones et des télégraphes vers les lointains mystérieux. A chaque minute, des timbres carillonnaient au centre du réseau, un capitaine se levait pour correspondre. Le général parlait. Il dictait l'ordre de bataille. Du centre, une brigade devait partir à l'aube, foncer sur le centre ennemi et, appuyée par de l'artillerie, donner l'illusion d'une attaque générale. De grosses forces, par un long circuit, tourneraient, pendant ce temps, la gauche adverse.

Le capitaine qui écrivait demanda :

— La brigade devra s'engager à fond ?

— A fond. Il faudra lui donner l'ordre de passer coûte que coûte...

Le capitaine dit :

— D'après ce renseignement qui vient de parvenir, le centre ennemi est protégé par des travaux imprenables, des tranchées, des trous à loups... la brigade ne passera pas...

Des trous à loup ! la terreur des soldats, les fosses où l'on s'empale sur des pieux, où les camarades qui viennent derrière étouffent les premiers blessés sous la chute horrible de leurs corps ! Des trous à loup...

Le général dit, impassible :

— Je sais. Écrivez.

Pâle, le capitaine se pencha, reprit le mouvement rapide de la plume. Puis Chamador interrogea :

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures, mon général.

— Vous allez téléphoner l'ordre au centre.

Le capitaine demanda :

— Quelle brigade ?

— Rappelez-moi les noms des brigadiers de la 26e division.

— Général Braqui, général Pansard...

Chamador baissa le front, songea. Braqui, Pansard, deux braves. Lequel allait mourir ? Et comme on jette un dé, il dit, la voix haute, affermie par le souvenir des destinées dont il avait la défense et la responsabilité :

— Pansard.

Le capitaine alla vers l'appareil. Tandis que le message de mort se transmettait, Chamador leva la main qui couvrait la liste des régiments. Machinalement il lut. Et comme la sonnerie du téléphone indiquait que tout était consommé, il devint blême. Le papier disait :

« 52e brigade d'infanterie, Pansard. 103e et 104e... » Cent quatrième ! Le régiment de Georges Heurteaux !

***

Éveillés, les deux régiments s'assemblèrent dans l'ombre. Le froid du matin tombait. Les hommes chuchotaient, avaient les membres engourdis, les yeux battants. Le général Pansard proclama :

— Soldats ! Le général en chef nous envoie à l'honneur de premier feu. Que chacun ait du cœur et le centre ennemi enfoncé nous laissera la victoire ! La patrie compte sur nous !

Puis le manteau du silence retomba, froissé de petits bruits multiples. Les bataillons s'ébranlèrent. A l'horizon, le jour pâle blanchissait à peine le ciel. La marche en avant s'effectua, presque silencieuse. Les premières sentinelles ennemies furent tuées. D'autres se sauvèrent en donnant l'alarme. Les petits postes furent balayés. La grand'garde se replia. Après les premiers feux, comme on s'approchait rapidement des défenses, un ordre passa :

— Ne tirez plus ! Inutile. L'ennemi est dans les tranchées. A la baïonnette !

Au-dessus des têtes, les obus soupiraient. Une rafale partit des retranchements ennemis, coucha deux rangs...

— Pas de charge !...

Le commandement se perdit dans la clameur. Enivrés, les hommes partirent, armes hautes, furieux. Le génie des batailles hurlait avec eux en cri prolongé.

Au premier rang maintenant, le sergent Heurteaux courait. Il se souvint sans doute des ancêtres de la première République. Plein de foi, d'ardeur terrible, il mit sa coiffure au bout de son arme, cria :

— Vive la nation !

La clameur prit son cri, le roula dans ses vagues :

— Aââh !... Aââh !...

Les premières compagnies passèrent. Puis, soudain, le sol manqua sous elles. Les trous à loup...

Elles s'engloutirent. D'autres suivaient...



Le soir, le soleil se coucha dans des teintes horizontales, jaunes et pourpres. L'armée ennemie, tournée, cernée, s'était rendue. C'était le triomphe complet, foudroyant. Deux cents canons et cent quatre-vingt mille hommes pris. Et, cependant, chacun voyait que le général était pâle. Pâle comme un coupable. A pied, il suivait les trous à loup qu'on vidait de leurs victimes. De temps à autre, il donnait un ordre, puis continuait. Les corps retirés étaient alignés sanglants, déchiquetés, écrasés. Chamador semblait chercher quelqu'un qu'il ne trouvait pas. Au bout, un espace non encore fouillé par les brancardiers était à peu près vierge de cadavres. Un hasard avait fait que la vague humaine s'était arrêtée là. Le général espéra :

— Peut-être...

Il côtoyait le bord du trou. Au fond, des lames de fer, longues d'un mètre, étaient dressées, affilées, luisantes. Brusquement, le général s'arrêta.

— Lui !

Et il n'eut plus une parole. C'était lui, c'était Georges, empalé par quatre lames, exsangue, lamentable, la bouche béante, les yeux ouverts, mort là, après des heures de souffrance peut-être, avec l'angoisse d'avoir été trompé, de s'être jeté, confiant, plein de fougue, contre un obstacle insurmontable...

Le général, immobile, impassible au dehors, affolé au dedans, s'accusa. Mais la conscience protesta, cria :

— J'ai fait mon devoir, tout mon devoir ! Qui est coupable ?... Qui ?...

Un souffle se levait sur le champ de bataille. Il s'enfla de tous les soupirs, de tous les gémissements, de tous les râles. Et, dans la pénombre du soir venant, il passa, horrible et formidable, répondit :

— La guerre !

EMILE SOLARI.

II. — Les Illuminés de Copenhague

Mon interlocuteur me dit :

— Oui, certes, vous êtes des dévoués, des apôtres, vous tous qui prêchez la croisade contre l'inepte guerre, mais vos adversaires resteraient éternellement les plus forts si nous n'étions pas là, nous, les conjurés inconnus, qui avons compris la *responsabilité* et trouvé la *sanction*. Je vous parle un langage nouveau ; permettez-moi de m'expliquer.

L'homme qui s'exprimait ainsi avait un léger accent étranger; je le rencontrai, le soir du 23 janvier dernier, à la sortie d'une conférence sur l'Arbitrage international : les rues étaient couvertes de neige ; de loin en loin des mendiants tendaient leurs mains bleuies ; quelques-uns réclamaient l'aumône avec une arrogance dont mon compagnon semblait se réjouir. Un enfant d'une dizaine d'années, grelottant sous ses loques, nous présentait des lacets de souliers et des paquets de crayons : « Etrennez-moi, mes bons messieurs ! Je n'ai pas encore vendu... J'ai faim ! » Nous passions près de la boutique d'un boulanger ; l'homme me pria d'attendre ; il acheta un énorme morceau de pain et le remit à l'enfant. Celui-ci, sans prendre la peine de remercier, déchiqueta la mie avec ses dents, et distribua des croûtes à deux gamins qui accouraient vers lui. Tous trois dévoraient si vite qu'il ne restait plus une miette lorsque, deux minutes après, nous nous éloignâmes.

L'homme sourit tristement :

— Une grande idée vient d'éclore, dit-il. Elle se traduit par la juxtaposition de deux mots qui, très connus isolément, forment cependant un ensemble nouveau dans l'histoire sociale. Rien d'étonnant à cela, d'ailleurs. Pour ne citer qu'un exemple : le louage de services existe depuis longtemps ; la responsabilité du chef d'industrie en matière d'accident du travail n'a pourtant été sanctionnée chez vous que le 9 avril 1898 ; elle est encore méconnue dans mon propre pays.

« De même on envoie, depuis des siècles, des soldats à la boucherie. Autrefois la rétribution valait presque le risque, car les pillages étaient libres et fructueux ; et l'ignorance dans laquelle on tenait les hommes de la cause de la guerre, ainsi

que l'excitation factice créée par des agitateurs patentés, par des spéculateurs de patriotisme, les illusionnaient au point que l'idée de responsabilité leur était inconnue. Aujourd'hui, les pillages sont toujours un attrait pour le troupier — l'expédition de Chine l'a montré — mais on commence à comprendre qu'ils seraient moins faciles dans une guerre européenne, parce que la conscience internationale se forme peu à peu. Les vauriens et les scélérats qui constituent l'infime minorité des armées (hommes ou officiers) le savent bien, et la guerre, pour eux aussi, perd sa raison d'être. Quant aux autres (les pères de famille, les fils, les frères, qui laissent au foyer des êtres chers pour aller pourrir eux-mêmes sur les champs de bataille, ou, plus sûrement encore, dans les ambulances), ceux-là commencent à discerner qu'il existe, en cette matière comme en toute autre, une responsabilité. Pourquoi les envoie-t-on à la mort ? Ils veulent le savoir. Qui donc exige qu'ils y aillent ? Ils le sauront toujours, quoi qu'on fasse pour le leur cacher...

« Que ce soit, comme pour l'autocratie russe, un cercle officieux de conseillers infâmes ou aveugles ; que ce soit un puissant kaiser qui décide seul de la guerre; que ce soit un parlement affolé qui l'autorise, on sait quels sont les principaux coupables, quels sont les complices, quels sont les entraîneurs ; on sait le motif — misérable ou stupide — de leur conduite ; on perçoit nettement leur responsabilité.

« Et alors l'idée d'une inéluctable justice se forme dans les esprits jusqu'ici obscurcis. Ces tueries, ces abominations, ont une cause unique : le crime de certains. C'est là, et nulle part ailleurs, que la sanction doit s'exercer. — A ce crime, on ne peut opposer que l'expiation, puisque la réparation est impossible. — Nous sommes un petit nombre qui avons *organisé le châtiment* dans les différents pays de l'Europe. Tous ceux qui seront l'âme de la guerre future, tous ceux qui l'organiseront finiront par nos soins ».

Comme je faisais un geste, qui pouvait être une protestation, il ajouta :

— Oh ! pas de confusion ! je ne parle que de la guerre offensive. La guerre de pure défense, la lutte contre l'envahisseur, ne peut trouver chez nous que des encouragements : le tolstoïsme, le système de la non-résistance, est la consécration indirecte de l'axiome néfaste : « La force prime le droit ». Nous sommes pour le triomphe du droit contre la force ; mais, de

même que la force s'allie à la ruse dans les campagnes guerrières, de même nous recourons à la surprise pour rétablir le droit. Nous avons résolument juré de faire cette « guerre sainte » à la guerre : dès qu'une conflagration européenne naîtra par le fait d'un homme, cet homme périra. Si des collectivités sont assez stupides pour prendre la terrible responsabilité d'un conflit armé, leurs chefs responsables disparaîtront. Notre association est née dans une grande ville d'un très petit pays ; il ne nous déplaisait pas de nous attribuer à nous-mêmes un brevet de fanatisme : voilà pourquoi nous nous appelons « les illuminés de Copenhague ». Vous entendrez parfois parler de nous.

— Vous ferez, s'il le faut, le sacrifice de votre vie ?

— Nous le ferons volontiers... Nous n'aurons probablement pas ce mérite ! J'estime que nous ne risquerons, dans nos pays occidentaux, pas plus que le juge qui condamne à mort ou que le bourreau qui exécute ses sentences...

— Vous n'êtes cependant pas qualifiés pour prendre et exécuter des décisions qui n'auraient été précédées d'aucune enquête, d'aucun débat...

— Nous ne sommes pas juges; nous sommes de simples individualités en état de légitime défense ; on nous prend nos enfants, nos frères et nos maris (car il se trouve des femmes parmi nous) ; comme l'animal à qui l'on ravit ses petits, nous nous jetons à la tête du ravisseur. Nous sommes conséquents avec nous-mêmes et avec les principes de la plus élémentaire justice : si un peuple, étranger à notre pays d'origine, commet la faute de nous attaquer, — ou du moins s'il y est entraîné malgré les avertissements et les exécutions auxquelles nos amis procéderaient chez lui — nous dépenserons toute notre ardeur à le repousser. Si, au contraire, quelques fous ambitieux nous obligent à nous ruer sur ce peuple, nous nous défendrons, non contre un ensemble d'hommes qui ne nous attaquent point, mais contre les personnages néfastes qui envoient, comme par plaisir, des multitudes au charnier.

« Au surplus, notez ceci : notre association, volontairement faible par le nombre des conjurés, deviendra formidable dans ses manifestations lorsque éclatera une guerre. Elle se fortifiera, dès les premières hostilités, de tout l'appoint des mécontents, de toute la haine des honnêtes gens ; à peine les premiers combats auront-ils décimé les premiers bataillons, que

se produira, dans la conscience des peuples intéressés, la plus merveilleuse révolution que jamais l'humanité aura pu concevoir et réaliser : les parents, les amis des morts, comprenant enfin qu'en dehors de la guerre défensive, toute agression armée est un crime, feront une sainte alliance, dans un commun désir de justice.

« Alors, nous ne serons plus les seuls à agir, nous, les vengeurs des inutiles hécatombes. Alors nos bras, désormais armés par la multitude des femmes et des mères en deuil, trouveront partout des bras complices pour porter le coup fatal aux auteurs responsables de ces maux. Et tous y passeront, par le fer, par le poison, par les moyens les plus variés et les plus imprévus. Ce que vous avez vu en Russie n'est rien; ce peuple est encore dans l'enfance. Mais ne prenez pas certaines exécutions qui y ont été faites pour des attentats nihilistes : c'est le commencement d'un programme, dont l'exécution se poursuit difficilement, mais sûrement.

« Dans l'Europe occidentale, nous serions mieux servis ; en dehors de nous, qui avons juré de châtier, il y aurait des militants spontanés ; il y aurait des milliers de mères pour venger la mort de leur enfant, dussent-elles étrangler de leurs mains débiles le chef superbe qui aurait résolu d'établir sa gloire militaire sur des cadavres entassés... Soyez tranquille ! on arrive toujours à ses fins en y mettant le temps !... Que tous nos grands amateurs d'épopée se sachent irrémédiablement condamnés à une fin ignominieuse, c'est le principal ! Leur superbe s'atténuera ; la lâcheté ne leur est pas inconnue ; leur âme, inaccessible au remords, connaîtra maintenant la peur... la peur de tous les moments, la peur hagarde qui scrute les murailles et qui accule au suicide, quand la mort prévue n'arrive pas.

« Ah ! dans ce temps de syndicats à outrance, vous n'aviez pas osé prévoir celui-ci, messieurs les pacifistes ! Et votre action doucereuse et timide pâlira singulièrement à côté de la nôtre ! »

J'allais lui répondre, lorsqu'il continua :

— Je reconnais que votre propagande est admirable ; vous êtes arrivés, déjà, à modifier la conscience universelle, et vous nous avez préparé la voie ; mais les moyens que vous préconisez sont insuffisants ; ils ressemblent trop à ces réformes que veulent faire nos législateurs.

Après quelques secondes de silence, il ajouta :

— Allez-vous souvent dans le monde ?... Oui ?... D'ailleurs vous avez pu faire cette observation dans la rue, en omnibus, aussi bien que dans les salons : vous voyez une fille jeune, délicieusement fraîche, dont le charme vous séduit, et puis, machinalement, vous portez les yeux à côté d'elle ; cette personne qui la coudoie, c'est sa mère, couperosée, moustachue, l'air acerbe ; et la ressemblance entre ces deux femmes est si frappante que votre illusion s'effondre : vous classez la jeune fille parmi les laiderons. De même pour vos réformes ; prises isolément, elles peuvent paraître séduisantes ; mais quand on les rapproche des vieilles coutumes, la similitude est par trop flagrante pour qu'on s'y attache avec plaisir... Pour aboutir à un résultat sérieux, il vous faudrait changer radicalement de tactique, faire presque une révolution. Le pouvez-vous ? Le voulez-vous ?

« Savez-vous seulement discerner les enseignements des guerres modernes ? Elles nous ont appris ceci : la défense est trois, quatre, dix fois plus facile à organiser que l'attaque (la proportion variant suivant les territoires qu'il s'agit de protéger) ; le pays, quel qu'il soit, qui renoncerait aux guerres de conquêtes et aux entreprises coloniales armées pourrait en tous les cas réduire ses effectifs de plus de moitié, et la défense serait d'autant plus souveraine que les forces de la nation se trouveraient moins éparpillées dans des contrées où elles n'ont que faire.

« L'économie réalisée servirait utilement à lutter contre la misère et contre les fléaux qui abrutissent la race. L'énergie, la force de résistance des citoyens s'augmenteraient en raison directe de cet accroissement de santé et de bien-être ; car ce n'est pas sur les tuberculeux, sur les alcooliques ou sur les meurt-de-faim qu'on peut compter pour soutenir un siège, braver les épidémies, supporter des blessures.

« Le nombre, en matière défensive, étant un élément secondaire de la victoire, on aurait moins de soldats, moins d'officiers, mais les soldats seraient plus intrépides, parce qu'ils seraient moins dégénérés et qu'ils auraient à défendre leur propre territoire ; les officiers seraient plus habiles, car le budget, plus riche, leur donnerait les facilités qui leur manquent actuellement ; on ne verrait peut-être plus d'amiraux laisser, en pleine paix, des cuirassés d'une valeur de

trente millions se briser sur des récifs inconnus ; le nouveau programme comporterait des connaissances hydrographiques, et de bonnes cartes océanographiques feraient partie du bagage des marins. »

Comme mon interlocuteur revenait toujours à cette idée que la guerre offensive était un crime, je tentai d'objecter :

— Quand, pourtant, c'est une question grave d'honneur national...

— Vous en êtes encore, s'écria-t-il, à savoir que l'honneur national est la chose la plus indéfinissable qui soit, puisqu'elle est à la merci de l'amour-propre d'un prince ou d'un ambassadeur, sinon des calculs mesquins d'une intrigante ! Vous voulez que, pour venger éventuellement des susceptibilités de chancelleries, nos arsenaux soient toujours pleins, les casernes surabondamment bondées (même de soldats malingres et souffreteux), vous voulez des finances de plus en plus obérées, un budget appauvri par des armements toujours nouveaux et toujours renouvelables !

« Vous êtes donc aveugle puisque vous ne voyez pas les résultats inouïs de ce fol état de choses ! Vous ne savez donc pas ce qu'est la misère ? Vous n'avez donc jamais franchi, dans votre Paris de lumière, le seuil de ces repaires infects où s'entassent des familles de malheureux ? Vous n'avez donc pas vu, tout à l'heure, sous la neige qui tombe, ces pauvres sans asile et sans pain ? Ces enfants, ces mères, qui périssent de froid et de faim dans vos galetas des quartiers excentriques, vous les ignorez donc, rêveur à conceptions obscurcies ? Vous ne devinez donc pas que votre assistance publique est impuissante, et que votre charité privée s'égare dans la répartition de ses bienfaits, dispensant ses secours suivant les convictions politiques ou religieuses qu'elle présume chez ses clients — donnant ainsi une prime à la bassesse ou à la dissimulation. — Vous ne savez donc pas qu'il y a, chaque année, dans votre belle France, comme dans tous les pays, des centaines de milliers d'êtres qui meurent d'inanition ou de tuberculose faute de pain ou de soins ?... Et vous osez parler d'honneur national !

« Vous n'auriez pas de paroles assez sévères pour stigmatiser le père de famille qui, malgré sa richesse, laisserait mourir de faim ou de maladie l'un de ses enfants. En est-il donc autrement pour les nations ?

« Voulez-vous que je vous dise la suprême incompréhension, en matière d'honneur national ? Voici :

« Lorsqu'un chef d'Etat va visiter un autre chef d'Etat, on le fait toujours assister à une grande revue militaire. « Vous allez voir, semble-t-on lui dire, les soldats que nous pouvons opposer aux vôtres, s'il vous plaît de nous disputer ; gare à vous ! » Cette grossièreté, c'est une des manifestations de l'honneur national. Seulement, ces canons, ces chevaux, ces uniformes, ces munitions, ont coûté très cher au pays ; on ne le dit pas, mais ça se voit : la route qui mène au lieu de la revue est parsemée de mendiants, de scrofuleux, de chlorotiques, de gens au teint hâve ayant l'air d'être à jeun... Alors le chef d'Etat, pitoyable, laisse, en s'en allant, une somme pour les pauvres. L'honneur national veut qu'on reçoive cette aumône sans rougir.

« Désirez-vous un autre exemple ? Il est d'usage, chez vous, de déverser le mépris public sur ceux qui osent proférer une parole légère à propos du drapeau ; on condamne le coupable sans l'entendre, sans savoir même si son esprit, insuffisamment symbolique, était bien pénétré de la valeur de ce mot « drapeau ». Par contre, si un officier démissionnaire écrit à votre Président de la République — représentant notoire et tangible de la France — pour le couvrir de sa haine et de ses injures, les électeurs l'élisent aussitôt député : c'est l'honneur national qu'ils invoquent pour sanctionner un outrage conscient et volontaire envers l'élu des représentants du peuple.

« Vous voyez bien que l'honneur national est le sentiment le plus contradictoire et souvent le plus absurde ! Vous voyez bien qu'il est un objet de trop facile exploitation pour qu'on puisse légitimer par lui la perpétuité de la misère et l'organisation permanente de la mort ! »

L'homme m'avait accompagné jusque chez moi ; sur le point de me quitter, il s'excusa :

— Je ne puis vous dire qui je suis. D'ailleurs, que vous importe ! Vous m'avez vu aujourd'hui pour la première et pour la dernière fois ; demain je serai loin de cette France que j'aime, mais où ma présence est désormais inutile, car j'y ai accompli ma mission... Quand vous aurez le loisir de raconter ce que je viens de vous dire, faites-le ; cela pourra déplaire à quelques-uns, mais le plus grand nombre se réjouira.

Je crus devoir lui dire :

— Votre méthode est, en somme, celle des anarchistes !

La réponse ne se fit pas attendre :

— Vous êtes dupe des apparences ; les anarchistes veulent la destruction d'un état social qu'ils estiment, à tort ou à raison, exécrable ; au contraire, nous nous en prenons aux hommes qui veulent rompre l'harmonie de la paix afin de nous livrer à la boucherie guerrière. — La mort que les anarchistes sèment au hasard de leurs caprices n'est fructueuse pour personne, car leurs assassinats ne font qu'exaspérer la coercition et retarder les réformes ; au contraire, nous voulons supprimer des criminels pour sauver des milliers d'existences. — Les anarchistes démolissent sans savoir reconstruire. Nous purgeons les nations d'êtres dangereux, comme on détruit les microbes pour en débarrasser l'organisme. Nous sommes des conservateurs de vies, et c'est ce qui fait la grandeur de notre apostolat.

Nous nous quittions enfin lorsqu'il me retint encore :

— Un dernier mot ! Nous sommes éclectiques; il y a parmi nous d'humbles serviteurs, dont l'assistance pourra nous être utile ; nous avons des adeptes parmi les hauts fonctionnaires, parmi les grands médecins ; ne cherchez pas à savoir lesquels ; le secret est notre sauvegarde ; nous n'avons ni assemblées, ni registres, ni correspondance ; tout se fait oralement. Aucune trace visible de notre existence, à l'exception de quelques imprimés anonymes. Aucune trahison possible ! Me feriez-vous arrêter, ce soir, comme un être dangereux, que je ne craindrais rien; mes papiers se rapportent à un être imaginaire, et pourtant ils sont en règle; les autorités seraient forcées de croire que toutes vos affirmations ont été le produit d'une hallucination...

Et je penserais effectivement, après quelques semaines écoulées, avoir été le jouet d'un rêve, si je n'avais conservé précieusement le feuillet que me tendit alors l'inconnu. Une formule y est imprimée en gros caractères : « NOUS JURONS... » et le factum est signé : « LES ILLUMINÉS DE COPENHAGUE ».

STÉFANE-POL.

S. M. ABDUL-HAMID

A. — Son Harem

I

Le parc de Yildiz a trois enceintes.

Dans la dernière et comme séparée du monde extérieur, se trouve le harem impérial.

Ce mot de harem, mal compris par la plupart des Européens, signifie « les femmes » et non pas la demeure, qui, en turc, prend le nom de sérail (pour les palais seulement).

Le harem du sultan, comme tout ce qui touche à ce légendaire souverain, ne ressemble à rien autre de par le monde. C'est une ville dans la ville, une agglomération de cent familles dans une famille, et dont il est, lui, le chef redouté à l'égard d'un dieu, le maître omnipotent dont chaque désir est un ordre, chaque ordre une menace, pour le peuple de femmes affolées et frémissantes qui l'entourent.

Il ne faudrait pas croire que le caprice gouverne ce royaume spécial, où si peu d'étrangères sont admises. Aucune cour européenne n'observe, je pense, une étiquette aussi rigoureuse. Etiquette si bien établie, que le sultan n'ose pas toujours en enfreindre les tyranniques coutumes. Tandis que, dans les harems ordinaires, le maître est seul à gouverner épouses légitimes et esclaves, ici le souverain du monde musulman, appelé par ses fidèles *l'ombre de Dieu sur la terre*, est le premier pourtant à s'incliner devant l'autorité prépondérante de la sultane Validé, souveraine incontestée de ce séjour.

La Validé est la mère du sultan.

Dans toute famille musulmane, la femme est grande bien plus par le fils qu'elle enfanta que par le mari dont elle ne prend même pas le nom.

On dit communément en Turquie, en Arabie et en Egypte, en parlant d'une femme : Fatma ou Zénab, mère d'un tel, et non pas femme d'un tel...

Que l'on juge de la puissance que la mère du chef des

croyants doit tirer de sa maternité, alors que, pour être la mère d'un simple bey, la petite bourgeoise accaparera tous les honneurs du logis.

Si la Validé véritable vient à mourir, c'est la nourrice du sultan qui la remplace et prend son titre. Elle acquiert, de ce chef, toute la gloire de la sultane défunte. Nul ne fait de différence au palais, entre la mère de sang morte et la *mère de lait* vivante (1).

La Validé a droit de vie et de mort sur toutes les femmes du harem impérial.

Il n'y a presque pas d'exemple que le sultan ait osé soustraire une de ses favorites au châtiment ordonné par la grande maîtresse, *la couronne des têtes voilées !* titre dont se parent les Validés, et que ne leur ménagent point leurs nombreuses courtisanes.

Tout de suite après la Validé vient, par rang de grade, la *Hasnadar-Osta* ou grande maîtresse du trésor.

On peut dire que si la première a, dans cet empire, la toute-puissance du pouvoir spirituel, la seconde tient en ses mains, trop souvent rapaces, le pouvoir matériel dont elle use et abuse, au delà de toute imagination. Ce ministre des finances du gynécée détient une grosse part de la fortune impériale ; pas un compte qui ne doive, avant d'être payé, passer sous ses yeux et obtenir sa terrible approbation.

Et cette influence ne se borne pas aux enceintes du Yildiz; pour peu que la Hasnadar-Osta soit intelligente et intrigante, — ce qui, en Turquie, va toujours de pair, — elle flaire toutes les bonnes spéculations, tripote et agiote comme un vieil homme d'affaires, sans que personne ose l'arrêter en ce périlleux chemin.

On raconte dans les milieux bien informés que celle qui succéda à la mère d'Abdul-Médjid, dans les affaires du palais, prit une telle part aux choses publiques, et gagna et dépensa de telles sommes, qu'un simple coupeur de bois, employé sous ses ordres, fit une fortune personnelle de *huit millions* de francs. C'est la vengeance de la femme, cette existence des femmes musulmanes de grande naissance... Il semble qu'elles ne soient rien, et elles sont pourtant tout, cachant, sous leur feinte réclusion, l'action véritable qu'elles exercent... rouages ignorés de l'invisible machine où se broient l'or et le sang du peuple qui, ne les voyant point, ne peut ni deviner, ni parer leurs multiples coups.

(1) Mère de lait : expression turque pour désigner la nourrice.

Pas une pétition présentée, pas une faveur sollicitée qui ne doivent, pour aboutir sûrement, passer par les mains de la Validé ou de la Hasnadar-Osta. Enfin, nul ne peut paraître en présence de ces deux souveraines du harem impérial, sans avoir obtenu préalablement une audience ; même parmi les femmes du sultan et les princesses du sang, aucune ne pourrait se dérober à cette loi en ce qui concerne la mère du souverain.

Si la Validé sort, elle reçoit les honneurs que l'on rend à son fils.

Sur le passage de son carrosse, les soldats forment une triple haie et la foule se prosterne. Enfin, si elle daigne envoyer directement un message écrit à quelque grand personnage, il doit d'abord le porter à son front, puis le baiser en s'inclinant très bas, avant de l'ouvrir.

La *bache-kadine*, ou première femme du sultan, vient ensuite ; celle-ci est la favorisée, qui conçut la première entre les nombreuses kadines.

Puis vient la première *Icbal*, ou première favorite, et, enfin, les filles du sultan, seules reconnues princesses, parmi toutes les autres.

Le sultan ne peut pas se marier.

Une très curieuse histoire a donné lieu à cette coutume, toujours strictement observée depuis.

Un sultan de Constantinople, ayant été faire la guerre sainte accompagné de sa femme légitime et de ses filles, le sort se montra contraire aux serviteurs du Prophète. Ils furent vaincus, et les femmes, y compris la noble épouse du souverain, emmenées en captivité.

On sait que le khalife, dont le sultan est le successeur, est considéré comme le prophète descendant de Dieu sur la terre, et les femmes de son harem étant reconnues sacrées ne peuvent, par conséquent, appartenir à aucun autre homme après lui.

Le prophète Mohamed proclama cette loi, le jour où une femme, répudiée par lui, songea à lui donner un remplaçant. De cette façon, le prophète pouvait convoler à son gré en légitimes ou mystérieuses épousailles, mais les épouses demeuraient éternellement sa propriété. Quel homme, en effet, se fût trouvé assez hardi pour oser enfreindre une défense dont le mépris lui eût ouvert toutes grandes les plus terribles portes de l'enfer ?

Après le rapt de sa famille, le sultan vaincu assembla donc son conseil, et il fut décidé que, ni lui, ni ses successeurs ne se marie-

raient désormais, pour éviter le retour d'une semblable abomination.

Un dicton turc bien connu dit que le khalife ou le sultan ne connaît pas de défense ou plutôt textuellement en turc : « *Padischah yassak yok dur* » : au sultan tout est permis. Partant de ce principe, on voit jusqu'où peut aller la fantaisie d'un homme que l'éducation, la race, le genre de vie ont déjà prédisposé dès l'enfance aux pires débauches.

Cependant, comme correctif à l'adage, une autre coutume permet d'y porter remède.

Les femmes du harem impérial sont toutes achetées et choisies hors de Constantinople, ce qui donne un peu de tranquillité aux familles habitant les rives du Bosphore. Etant donné que tout est permis au sultan, on juge quelle perturbation amènerait dans la société un caprice du souverain, souhaitant tout à coup recruter son harem parmi les jeunes filles de la ville...

Les jeunes esclaves achetées pour le maître arrivent directement de Circassie, de Géorgie, d'Anatolie, d'Arménie, de Candie ou de Chypre. Il est malheureusement trop vrai que ces pauvres petites ne sont que très rarement volées. La plupart sont volontairement vendues par leurs parents, trop pauvres pour espérer un bel avenir et sûrs d'avance que les sérails de Constantinople en feront de grandes dames, capables de les servir et de les protéger eux-mêmes quelque jour.

II

Au harem impérial, chacune des femmes que j'ai nommées a sa maison, appelée *daïra*. Cette maison se compose d'un nombre de femmes variant de cinquante à cent cinquante, suivant le titre ou la faveur de la dame, et réparties comme suit :

Une première trésorière.
Une première secrétaire.
Une première garde des sceaux.
Une première femme porteuse d'aiguières.
Une maîtresse des consommations.
Une première cawadjia (cafetière !).
Une première intendante.
Une gardienne des robes.
Une gardienne de la lingerie.
Une gardienne des couvertures.
Une gardienne des meubles.
Une gardienne des bijoux.

Une lectrice.

Une chanteuse.

Une musicienne.

Chacune de ces femmes a au moins de cinq à dix autres femmes sous ses ordres, lesquelles commandent ensuite aux véritables servantes, négresses et montagnardes d'Asie Mineure.

Ce qui porte à près de deux mille le nombre des têtes féminines abritées sous les toits du palais impérial.

La traditionnelle coutume que l'on nous dépeint comme une page d'histoire, et qui consiste à placer le sultan dans un appartement entouré de femmes dans des attitudes plus ou moins voluptueuses, et jetant le mouchoir à la préférée du jour, n'existe plus, si elle a jamais existé, ce dont je doute, car aucune parmi les vieilles femmes de la maison du sultan n'en garde le souvenir.

En réalité, les choses se passent tout autrement.

Les jeunes esclaves, amenées du dehors, sont, dès leur arrivée au palais, confiées à d'autres esclaves plus âgées, qui prennent le nom de *calfa*, tandis que les plus jeunes deviennent des *alaïcks*. Ces alaïcks sont initiées, par leur calfa, à de menus travaux et dressées à l'étiquette turque. Quelques-unes deviennent des musiciennes, des chanteuses ; elles remplissent, en somme, le rôle de demi-servantes et demi-demoiselles d'honneur.

Avec cette différence que des liens tendres ne tardent pas à s'établir entre la calfa et l'alaïck, qui est pour ainsi dire sa propriété.

La calfa soigne, élève, pare, coiffe sa petite élève, et si l'enfant meurt, elle hérite de ses humbles biens, car tout le monde au palais touche des appointements.

En revanche, si la calfa meurt, quelquefois riche de nombreuses épargnes et de splendides bijoux, tout son avoir revient de droit au trésor du Maître suprême, le sultan.

Quand le sultan vient rendre visite, soit à une kadine, soit à une icbal, soit enfin à une des princesses, ses filles, les calfas et les alaïcks sont naturellement présentes. Que le sultan jette les yeux sur l'une d'elles, son sort se transforme en un instant.

Il suffit que le souverain ait seulement dit : « Quelle est donc cette nouvelle venue ?... » en désignant la jeune fille, et aussitôt la grande maîtresse, toujours présente, fait un signe.

L'élue s'avance, elle vient s'agenouiller aux pieds du sultan, et baise pieusement non pas ses mains, mais... la frange de son fauteuil, en signe de servilité.

Elle se relève et la voilà *gueuzlé*, c'est-à-dire *sous l'œil*.

Elle sort immédiatement de la pièce, cesse de servir la calfa,

reçoit un appartement pour elle seule, avec un nombreux personnel pour la servir.

Elle est vêtue richement et largement entretenue, en attendant que le maître se souvienne d'elle.

Le jour où le caprice du maître prend forme, on vient la chercher en grande pompe, elle prend un bain solennel, et, inondée de parfums, soigneusement épilée, coiffée, parée à souhait pour les désirs de l'auguste époux, elle est conduite aux pieds de la couche impériale par les eunuques et la grande-maîtresse Hosnadar-Osta. Celle-ci la présente et prononce les paroles fatidiques : « Voici celle que Sa Majesté a daigné remarquer. »

Alors se passe une chose tellement étrange pour nos idées européennes, que je ne résiste pas au plaisir de la raconter en réclamant l'indulgence du lecteur en faveur de la bizarrerie du fait, mais il me paraît impossible de taire l'usage le plus curieux de cette extraordinaire cérémonie.

La jeune fille qui, depuis des semaines, a été préparée par de véritables leçons, se prosterne aux pieds de la couche et, saisissant la couverture et le drap cousus ensemble à la mode orientale, elle baise la couverture en la portant à son front, puis, doucement, à la façon d'un chat familier, elle se glisse toujours par les pieds (1) du lit et arrive ainsi à quatre pattes jusqu'à l'oreille du sultan, toujours immobile. Alors, les eunuques et la grande-maîtresse éteignent les flambeaux et se retirent.

De l'habileté ou de la chance de la nouvelle favorite va dépendre le lendemain de cette nuit.

Le sultan doit être adoré et non point se livrer, comme le commun des mortels, à des transports ou à des gestes indignes de sa Majesté. L'étiquette turque est précise sur ce point.

Une fois le souverain endormi, malheur à la compagne maladroite qui se livrerait au moindre mouvement capable de le réveiller.

On sait la triste histoire de cette pauvre petite favorite d'un soir, qui, l'imagination surchauffée par des semaines d'attente, le cœur trop plein de son orgueilleux bonheur, et, malgré les défenses formelles, eut l'imprudence d'entourer de son bras frais le cou du maître endormi... Celui-ci, mal réveillé et croyant qu'elle voulait l'étrangler, tira de sous l'oreiller le revolver qu'il y tient toujours caché, et brûla la trop ardente petite cervelle.

Si la gueuzlé devenue icbal peut prononcer la phrase sacra-

(1) Un verset du Coran dit que le paradis de la femme est sous la plante des pieds de son mari...

mentelle : « Mes flancs ont conçu », elle devient *kadïne* et a rang de princesse.

Quand un bruit de complot circule au palais, il n'est point rare de voir les gueuzlés gardiennes de nuit relevées trois et quatre fois dans la même soirée et remplacées par d'autres (1).

Quand le sultan n'a rien ordonné et qu'il dort seul, deux gueuzlés choisies par la Validé et changeant chaque soir, ont mission de veiller sur son sommeil. Elles doivent s'étendre, chiens fidèles, en travers de la chambre, et être prêtes à obéir au moindre appel. Inutile d'ajouter qu'elles sont toujours recrutées parmi les plus jolies. D'un caprice du souverain dépend leur destinée future, aussi l'on peut imaginer avec quel zèle les gueuzlés font la cour à la sultane, qui, forçant le sort, peut d'un mot les placer au devant du bonheur !

Souvent, hélas ! cette soirée d'amour n'a pas de lendemain, et l'icbal, qui ne peut être mère, achève tristement des jours monotones dans quelque kiosque du palais. A moins que le maître, lassé même de sa présence, ne la marie à l'un de ses familiers en la dotant richement. Car c'est là aussi une des différences entre la cadine et l'icbal, celle-ci seule peut être la femme d'un autre homme. La cadine doit mourir avec l'unique souvenir des faveurs impériales. Elle a, il est vrai, le suprême espoir de la revanche magnifique qui lui sera donnée, le jour où son fils, devenu homme, pourra briguer la succession des khalifes et faire de la triste cadine d'aujourd'hui la toute-puissante Validé de demain.

III

Il serait cependant injuste de croire que le harem impérial est une geôle où toutes les femmes languissent en prisonnières désespérées !

Au risque de m'attirer la colère de certains romanciers, épris d'idéal et victimes de leur indomptable fantaisie, je dirai franchement ce que je pense, ayant sur eux l'incontestable avantage d'avoir connu ce que j'avance.

La vie de la femme musulmane aisée n'est point une vie d'esclavage et de souffrance, comme on essaie de nous le persuader en Europe depuis quelque temps.

On ne souffre pas du mal que l'on ignore ; or, à part de très

(1) Depuis de longues années, le sultan ne dort pas deux nuits de suite dans la même chambre par crainte d'être assassiné. Seule la Validé connait à l'avance celle qu'il choisit et la tient prête sans le dire.

rares exceptions, la femme orientale ne s'estime pas victime et ne changerait pas son sort contre celui de ses sœurs d'Europe.

Pour une civilisée, on compte des centaines, des milliers de femmes musulmanes dont le niveau intellectuel ne dépasse pas celui d'une fillette parisienne de douze ans ! Un rien les distrait, un mot les amuse.

Habituées à vivre entre elles, la société des hommes ne leur semble pas agréable, car, pour elles, elle représente la gêne, l'étiquette, la tenue, choses dont elles ont particulièrement horreur, et qui n'a d'ailleurs pas peu contribué à faire notre élégance à nous, Européens, à nous donner en un mot, ce poli et ce charme que seul le mélange des sexes parvient à imposer à une société.

Les hommes seuls deviennent immédiatement grossiers ; les femmes seules ne se font pas faute d'être inconvenantes en Orient, mais elles sont surtout bavardes, gourmandes et paresseuses.

Les vices, dont on a tant parlé, sévissent peut-être encore trop souvent en un milieu où l'oisiveté et la promiscuité de tant de brebis galeuses peut porter atteinte à la sécurité du troupeau, mais ce n'est pas là le véritable reproche que l'on peut faire aux recluses orientales. J'en connais des quantités qui sont et demeureront parfaitement honnêtes. Leur nature calme, le genre de vie abrutissante qu'elles mènent ne les portent guère aux excès. Leur incontinence réside dans leur langage très libre bien plus que dans leurs actes. Elles goûtent ensemble des plaisirs faciles que notre nature moderne ne soupçonne point.

Les visites, les petites collations composées de confiture, de *ragat lacoum* (1), de fruits secs, de gâteaux, de thé, de café, et prises sur les petites tables recouvertes de serviettes brodées d'or, les ravissent. Elles ont encore les visites, grande distraction pour ces éternelles désœuvrées ; visites interminables d'ailleurs, et qui se prolongent parfois jusqu'au lendemain !... car la demeure musulmane est hospitalière et le nombre de matelas destinés aux étrangers est de beaucoup supérieur à celui des hôtes de la maison.

Les promenades en voitures ou en kaïks sur le Bosphore, les courses parmi les nombreux bazars de Stamboul ou de Péra, ne sont pas les moindres plaisirs des femmes orientales.

De jour en jour plus libres, quelques-unes parmi celles de la nouvelle génération arrivent à sortir complètement dévoilées, comme les femmes européennes.

(1) *Ragat lacoum*, morceaux de pâte gélatineuse à base d'amidon, de sucre et d'amandes. En grec, *lougoumis;* en arabe, *malbanes*.

Il n'en saurait être de même pour les épouses ou les favorites du sultan. Celles-ci sortent, cependant, avec l'autorisation de la sultane Validé, mais les moindres détails de leurs promenades sont ordonnés, réglés, prévus d'avance et elles ne sauraient apporter aucun changement au programme établi.

La plus agréable faveur qui leur soit permise consiste en un séjour autorisé par le double bon vouloir du sultan et de la Validé, dans une des villas ravissantes qui entourent les rives du Bosphore. Là, seulement escortées d'une suite peu nombreuse et choisie par elles, elles peuvent se donner l'illusion de la liberté et jouir durant quelques semaines d'une indépendance relative.

Mais ces villégiatures, très fréquentes sous le règne de l'ancien sultan, se font de plus en plus rares avec Abdul-Hamid, toujours sous le coup des craintes qui l'assiègent, voyant partout des menaces et des pièges et tremblant que ses femmes ne rapportent du dehors le poison qui lui sera servi ou l'arme qui tranchera ses jours.

Cependant, les icbals et les cadines ayant dépassé la cinquantaine sont évidemment plus libres que les jeunes femmes, et leurs sorties plus fréquentes.

A Yildiz, la vie s'écoule dans une perpétuelle monotonie. A par les heures de service et de parade, les femmes se créent de puériles occupations. La parure, naturellement, joue le plus grand rôle dans leur existence.

Il y a vingt ans, toutes les Turques avaient déjà remplacé l'antique pantalon de soie ou de velours, la chemisette de gaze et la courte veste brodée par la longue robe appelée *galabieh* dans tout l'Orient.

Ce vêtement, sorte de robe de chambre fendue depuis le cou jusqu'à la ceinture et assez étroit, était serré à la taille par une ceinture d'or ou d'argent pour les toilettes de cérémonie et par un simple cordon de coton aux jours ordinaires. Aux fêtes, aux réceptions de gala et surtout au palais impérial, cette robe prenait une forme différente. Elle s'allongeait, par derrière et sur les côtés, d'une traîne de près d'un mètre et fendue de trois parts ; la personne ainsi vêtue relevait les trois pans de l'étoffe dans sa ceinture. Ce vêtement se nommait *yallack*. Il était interdit de se présenter devant la Validé sans en être revêtue. Dans les harems d'Egypte, il constituait la toilette de grand apparat. Il était encore porté, il y a quelques années, par de vieilles dames. Aujourd'hui, la mode européenne est entrée au harem en maîtresse souveraine et, à Constantinople comme au Caire, seules les femmes d'un certain âge gardent encore la *galabieh*. Le yallack a disparu

et les robes décolletées l'ont remplacé chez toutes les élégantes musulmanes. Au harem impérial de Yildiz, aux jours de réception de gala, on pourrait se croire à un bal de l'Elysée. Et c'est grand dommage. Car le vêtement original laissait deviner les formes sans les accentuer et la plupart des femmes semblaient élégantes. En robe de bal, à l'européenne, sanglées dans le corset droit qui exagère encore leur obésité, les traits congestionnés par la gêne respiratoire, on les devine guindées, malheureuses dans ces toilettes qui, faites pour les embellir, ne parviennent qu'à les rendre grotesques.

Il en est tout autrement pour les jeunes filles. Celles-ci sont naturellement élégantes et souvent plus belles que nos jeunes filles européennes. Avec leur teint de camélia blanc, leurs yeux largement fendus, variant d'un bleu tendre au noir le plus profond, leurs cils épais estompant les joues, leurs formes pures de statues antiques, les jeunes Turques, qu'elles soient de race arménienne ou circassienne, sont véritablement exquises. Une grâce voluptueuse émane de leurs moindres gestes, leur voix est une caresse accentuée encore par la poésie de cette langue turque, une des plus nobles qui soient au monde.

Avec la trentaine, le tableau change.

Rendues cagneuses par la vie végétative, obèses par les excès de nourriture et l'abus des corps gras, la peau distendue et flasque grâce aux bains chauds prolongés, le regard vague, bestial le plus souvent, l'air abruti par le manque d'occupation intellectuelle, elles rappellent certains animaux mélancoliques et gras du Jardin d'acclimatation, dont les yeux toujours semblent chercher autre chose que ce qu'ils ont, et dont la pauvre cervelle est pourtant bien vide. Rien ne trompe comme les regards des femmes orientales, qui, pour la plupart, sous une apparence de flamme voluptueuse, cachent des âmes placides de ruminants.

Pour cela, peut-être, elles adorent les bêtes.

Chiens, chats, oiseaux, singes, font le bonheur des recluses du palais impérial qui devient, de ce fait, une véritable ménagerie. La musique, restreinte jusqu'en ces dernières années à la stricte harmonie turque, les captive particulièrement. Le sultan possède ses chanteuses et son orchestre, composé uniquement d'esclaves blanches.

La musique turque ne manque pas de charme. Elle est plus triste encore que la musique arabe, à laquelle elle ressemble d'ailleurs; mais déjà une certaine science s'y devine, ce n'est plus la mélopée traînante des peuples primitifs. Jamais un air léger ou seulement joyeux. C'est l'éternelle plainte d'un cœur en détresse.

C'est même une chose bien curieuse à observer chez ce peuple oriental si plein d'antithèse. Nul plus que lui n'est matériel. Nul comme lui n'ignore l'amour, au sens véritable que ce mot comporte. Et pas un autre peuple pourtant ne l'a chanté davantage et d'une façon plus poétique et plus idéaliste.

Aujourd'hui, la musique européenne a franchi les grilles des harems. Le piano, le violon commencent à être goûtés ; quelques jeunes femmes y ont acquis déjà un véritable talent. Mais, hélas ! il faut le dire, le phonographe et le gramophone ont, en général, tous les suffrages, et pas une maison qui n'ait le sien. La danse est cultivée à l'égal d'un art d'agrément, indispensable à l'éducation d'une femme orientale. En effet, si le mari musulman dans la petite bourgeoisie et dans le peuple exige que sa femme sache danser pour lui plaire et distraire ses longues soirées d'ennui, que ne doit pas devoir demander le maître des maîtres, le sultan ?...

IV

L'esclave assez heureuse pour avoir fixé un instant les regards blasés du souverain peut aspirer aux plus enviables félicités. Aussi, les jeune alaïcks sont-elles dressées comme de véritables animaux savants, à toute espèce de sciences et de jeux, destinés à charmer celui que l'on nomme « l'ombre de Dieu sur la terre ! » Tandis que, dans les demeures particulières, la femme turque est presque toujours sage et chaste de fait, le harem du sultan cache en ses méandres bien des intrigues et plus d'un acte que la morale la plus élémentaire jugerait répréhensibles.

A propos d'animaux savants, il me paraît utile de citer un fait peu connu, je crois, et qui montre sous un jour nouveau le caractère du sultan que l'on juge trop souvent sur les apparences.

En réalité, quand ses idées neurasthéniques l'abandonnent et qu'il cesse de trembler pour ses jours, Adhul-Hamid n'est pas ennemi d'une douce gaîté, et ses goûts, sous ce rapport, sont faciles à satisfaire.

Les montreurs de bêtes curieuses ont, sur son cœur, un pouvoir tout-puissant.

Il y a quelques années, un cirque de Constantinople, composé d'artistes français, vint donner au palais une représentation.

Les affaires n'avaient pas marché et, deux jours plus tard, l'impresario embarquait sa troupe et se disposait à regagner la mère-patrie. Or, au moment où la cloche du départ se faisait entendre, grande rumeur sur le paquebot !... Un détachement de

gardes du palais se présente : ordre du sultan de racheter, à n'importe quel prix, le contrat du clown Auguste et d'emmener le clown et son cochon *Jules* au palais de Yildiz.

L'impresario consulta son pensionnaire et M. Auguste, suivi de son pourceau, s'en vinrent à Yildiz, où une hospitalité princière leur fut offerte.

Le lendemain, Auguste était nommé intendant de je ne sais trop quoi, avec des appointements de douze mille francs, logement et entretien compris, et tous les jours, le cochon favori, auquel il devait sa fortune, paraissait un quart d'heure devant le sultan et exécutait les pirouettes savantes qui ravissaient le souverain.

Auguste est retourné en France, après plusieurs années, riche et comblé des présents impériaux.

Le théâtre compte aussi parmi une des préférences de Sa Majesté. La salle construite dans l'intérieur du palais est assez grande et semble d'un vide navrant pour les artistes obligés d'y paraître. Par un caprice du maître, la loge impériale se trouve placée *sous l'orchestre*, qui doit prendre la place des fauteuils de balcon. Quelques loges, habilement drapées de gaze brodée, permettent aux femmes de voir sans être vues. Mais la grande difficulté consiste à faire accepter les titres et le sujet des pièces représentées. Les mots *roi*, *empereur*, *sultan*, *tyran*, etc., en doivent être sévèrement proscrits et changés par n'importe quels autres ; cela au mépris le plus absolu de la rime ou de l'art métrique, ce qui donne lieu à des résultats invraisemblables. C'est ainsi qu'à une répétition de *Madame Angot*, le chœur des conspirateurs devint le chœur des *délibérateurs* et l'on put voir à la représentation, les artistes chanter gravement :

Quand on délibère
Quand sans frayeur
On peut se dire
Délibérateur.

Et tout va de même pour les autres pièces.

Le sultan, comme tous les Orientaux, aime par-dessus tout les récits fabuleux des temps passés. Contes merveilleux, histoires d'amour ou de guerre, où les génies, les fées, les esprits, jouent le plus grand rôle. Les femmes du harem excellent à ce talent qui consiste à raconter, durant des nuits entières, les vieilles légendes d'autrefois. Et dans la tristesse des soirs d'hiver, ou par la douceur tiède des nuits d'été, elle se plaisent à les redire entre

elles, ou à se les faire conter par quelques vieilles à gage, assez semblables aux sorcières du moyen âge français. Le tric-trac, les dames, les cartes, les échecs leur plaisent aussi et plusieurs y acquièrent une véritable science. Il ne faut pas oublier que, sauf les cartes, tous ces jeux nous sont venus de l'Orient.

Cependant, tout en constatant les progrès que la civilisation a faits au palais, il ne faudrait pas s'imaginer que les vieilles coutumes ancestrales aient totalement disparu. Les châtiments corporels existent malheureusement encore, et les *eunuques tapeurs*, et les *eunuques bourreaux* touchent, de ce fait, de sérieux appointements, démontrant que leurs fonctions n'ont pas cessé d'être nécessaires.

Le supplice que j'ai dépeint dans un de mes livres (1), supplice qui consiste à bâtonner la plante des pieds jusqu'à l'évanouissement, règne encore en maître tout-puissant. La simple flagellation ne compte pour ainsi dire pas.

Le café-poison, s'il ne se donne plus journellement comme autrefois, est encore bien souvent employé, et l'arsenic, la morphine et la digitaline, armes redoutables que la seringue Pravaz a mises aux mains des belles odalisques modernes, ne contribuent pas peu à les débarrasser à propos d'une rivale dangereuse.

Enfin, et la chose est malheureusement trop réelle, le sac, le terrible sac fait encore son œuvre de loin en loin sur les rives du Bosphore, et si la mer pouvait parler et dire le nom des victimes que les eunuques lui confient parfois, une terreur nouvelle viendrait s'ajouter peut-être à tous les cauchemars qui hantent les nuits du malheureux souverain.

V

Il n'y a pas très longtemps, une petite Circassienne de seize ans, d'une beauté merveilleuse, fut amenée à une cadine par un marchand d'esclaves accoutumé à servir le sérail d'Abdul-Hamid. La cadine ravie acheta l'enfant sans hésiter. Le sultan ne tarda pas à la remarquer. Quand elle devint gueuzlé, il l'oublia comme cela arrive assez fréquemment à cet homme que la satiété écœure.

Or la petite était ambitieuse. Elle n'était point seulement belle, elle possédait des talents qui doublaient son prix et son esprit cultivé faisait d'elle une créature délicieuse dont la possession ravirait celui que le sort en jugerait digne.

L'esclave, se voyant gueuzlé, se crut déjà icbal ou cadine. La perte lente de ses illusions amena en elle une perturbation géné-

(1) *Le Prince Mourad* (Lemerre ed.).

rale. La cadine, qui l'aimait, commit l'imprudence de faire appeler un jeune docteur européen.

Se voir, s'adorer, se le faire comprendre par tous les moyens en leur pouvoir, fut pour ces deux êtres l'affaire de quelques heures en ces lieux où les minutes d'amour valent des années.

Le médecin, que la passion rendait ingénieux, osa dire que la vie de la jeune fille était menacée si elle demeurait un jour de plus au harem.

Vaincue par une tendre faiblesse pour sa protégée, la cadine obtint non sans peine, de la Validé et du sultan, l'autorisation d'envoyer l'esclave dans un des nombreux kiosques, qui bordent le Bosphore, ignorant qu'elle l'envoyait ainsi aux aventures et au pire châtiment.

Se croyant sûr de l'entourage de sa bien-aimée, soudoyé à coups de piastres et de guinées, le médecin vint la prendre un soir et l'emmena en voiture : dans une maison isolée de la montagne, ils goûtèrent l'ivresse de leur unique nuit d'amour.

Au matin, le corps du docteur fut trouvé aux pieds de la montagne, déjà froid, et portant au cou la petite ligne bleuâtre significative.

Le soir qui suivit, un kaïk conduit par deux robustes matelots vint jusqu'à la pleine mer, sur le silence des eaux noires. Puis, doucement, les hommes retirèrent du fond de la barque le sac contenant le cadavre encore chaud de la malheureuse amante, et le jetèrent dans les flots.

Il faut dire que le sultan n'est pas toujours très exactement renseigné sur ce qui se passe dans son palais.

La Validé et la Hasnadar-Osta règnent à son insu en despotes cruelles, et ne lui demandent pas toujours d'apposer sa signature au bas des décrets de mort qu'elles ont ordonnés, seules.

La Validé surtout est l'âme terrible du lourd passé et c'est bien le fantôme des siècles qu'elle semble personnifier quand, sous la paix profonde des nuits de Yildiz, on la voit glisser, ombre terrible, faisant sa ronde de mère et de sultane, épiant, cherchant, à l'affût de la trahison ou du piège que tous redoutent, sans songer que, presque toujours, ce sont elles, en leur rigueur de souveraines asiatiques et barbares, elles, les mères, coupables de mal aimer leur *lion* (1) qui, le plus souvent, ont semé le vide et creusé l'abîme profond qui, chaque jour, se fait plus redoutable entre le peuple et lui.

JEHAN D'IVRAY.

(1) Lion, nom que prennent les sultans devenus souverains ; les enfants mâles du sultan sont pour les cadines des lionceaux.

B. — Sa Police

Abdul-Hamid agonise. Malgré les démentis et les communiqués officiels répandus à profusion dans la presse parisienne par l'ineffable Munir-Bey, son ambassadeur, le fait est incontestable. Sa mort n'est plus qu'une question de mois, voire même de semaines, et personne ne se fait d'illusion là-dessus, même dans la camarilla de Yildiz Kiosque, si intéressée pourtant à son salut.

Cette lente agonie, pleine de visions troublantes, peuplée des fantômes des innombrables victimes du régime de terreur qui, tel un cauchemar, pèse depuis trente années sur la Turquie, est certainement la phase la plus curieuse de la vie d'Abdul-Hamid. Si le désarroi a régné un moment dans les rouages de l'empire, lui, malgré les souffrances du mal qui le terrassait, a conservé toute sa présence d'esprit et, recourant à son moyen favori de domination, entend lutter jusqu'au bout contre la Camarde qui le guette en lui opposant... sa police ! Oui, avant de songer à se soigner, le sultan n'a pensé qu'à cacher son état, au peuple turc d'abord, et au monde entier.

Du fond de sa couche douloureuse, il a formellement prescrit à ses fidèles limiers d'arrêter tous les bruits qui pouvaient courir sur sa maladie et de redoubler de surveillance pour empêcher les indiscrétions. Et sa police fidèle s'est montrée, comme toujours, pleine de zèle dans cette tâche ingrate.

Appelée à disparaître avec lui, elle laissera dans l'histoire le souvenir du plus terrible instrument de tyrannie mis au service d'une cause, qui serait tombée depuis longtemps sous le coup de l'indignation populaire, sans son secours.

Abdul-Hamid, reconnaissant, lui a donné tous ses soins. Il l'a élevée aux plus hautes dignités, lui a donné la première place dans l'Etat, l'a comblée d'or et d'honneur et ne lui a pas marchandé sa confiance. Il est vrai qu'elle a répondu à son attente, probablement parce qu'il l'a toujours tenue en mains et l'a personnellement dirigée.

Sournoise et imprévue, elle s'est glissée partout, a tout vu, tout entendu, tout rapporté au maître généreux qui l'encourageait toujours à faire mieux pour lui plaire.

Pour en faire une étude un peu claire, je suis obligé de la

considérer sous ses deux aspects apparents : la police officielle et la police secrète.

I

La police officielle est représentée par un ministère de la Police, ayant à sa tête un ministre sous-secrétaire d'Etat qui, sans avoir les prérogatives des autres ministres, en a tous les avantages. C'est une espèce de préfet de police, relevant directement du sultan, ce qui revient à dire, tout à fait indépendant. Seul de tous les ministres, il a le droit de choisir son personnel et a des pouvoirs discrétionnaires sur tous les sujets de l'Empire, qu'il fait arrêter, emprisonner ou exiler selon son caprice. L'arbitraire est la loi de ce département et tous ses agents le pratiquent avec un cynisme révoltant, sauf intervention du tout-puissant « bakchiche ».

Malgré de longues recherches, je n'ai pu connaître au juste le nombre exact des commissaires et agents de police relevant du ministère à cause de la confusion qui résulte de la présence d'agents secrets qu'on cache soigneusement. Ce ministère, appelé « Grand Zaptié », occupe l'aile droite d'une immense construction vermoulue, entourée de hautes murailles et de prisons, dont l'aile gauche sert de préfecture de la ville. Il est situé sur le sommet de la colline de Stamboul comprise entre Sainte-Sophie, la place de l'Hippodrome, la Sublime Porte et le ministère des Travaux publics. Ruine misérable, construite en planches et en terre, aussi délabrée à l'intérieur qu'à l'extérieur, elle inspire le dégoût et l'horreur. Ses escaliers branlants, ses planchers disjoints, recouverts d'une épaisse couche de saleté, l'odeur insupportable des latrines qui domine dans toutes les administrations turques, ne donnent qu'une idée lointaine des crimes qui se commettent, au nom de la loi, dans cet antre d'abjection. Et toujours des portières matelassées, crasseuses à l'excès, aux coutures usées, laissant pendre des paquets d'ouate ; à l'entrée des bureaux et à l'intérieur de ces bureaux, des tables boiteuses, des sièges éventrés, des débris de chaises, le tout recouvert de poussière et de saleté — puis des fonctionnaires, plus hideux encore. — Ce sont les bureaux. Au bout du couloir, encombré d'agents et de prisonniers, une pièce noire, fermée par un grillage en bois, sert de prison provisoire.

Le ministre est à l'étage supérieur. Trois grandes pièces lui servent de bureau et de logement, car il est obligé de coucher dans son ministère pour être prêt à parer aux événements ou se rendre au palais en cas d'appel. Il est assisté d'adjoints, de con-

seillers, de drogmans et... de quelques mouchards chargés de le surveiller. Enfin, une escorte de gendarmes galope derrière sa voiture, chaque fois qu'il se déplace.

Ce personnage important s'appelle Chéfik Pacha et occupe ces hautes fonctions depuis 1896 — l'année des massacres de Constantinople — époque où il fut appelé à remplacer Nazim Pacha devenu compromettant parce qu'il détenait les « Iradés » ordonnant à la police d'organiser les tueries d'Arméniens qui ensanglantèrent la ville pendant trois jours.

Le corps de police proprement dit se compose d'environ 400 commissaires de première, deuxième ou troisième classe, et de 3 000 agents dont les traitements sont les suivants :

Commissaire de	1re	classe.	1 000	piastres	ou	220	francs	par mois.
—	2e	—	750	—		155	—	—
—	3e	—	500	—		110	—	—
Simples agents.			400	—		90	—	—

Soumis à la loi commune, ils ne touchent généralement que six appointements par an, ce qui réduit de moitié ces maigres émoluments. L'Etat fournit le revolver et le sabre aux commissaires, plus un uniforme par an aux simples agents. Mais leur tenue, souvent rapée, permet de supposer que ces distributions sont plutôt irrégulières.

La ville, avec ses faubourgs, est divisée en un certain nombre de commissariats où grouillent, dans une atmosphère de saleté repoussante, commissaires, officiers, agents, gendarmes et soldats montant toujours la faction à la porte. De plus, un agent assisté d'un gendarme est de service presque à tous les coins de rues, et des patrouilles de six soldats en armes — souvent des pompiers — parcourent la ville sous la conduite d'un agent. Il y a aussi un corps de police montée.

Cette organisation, très belle à première vue, mais de création récente, donnerait les meilleurs résultats, si elle n'avait comme objectif que la tranquillité publique. Malheureusement, elle manque souvent son but, quand elle ne sème pas la terreur. Les habitants de Constantinople ne peuvent oublier que tous ces agents de l'ordre assommaient et canardaient les passants lors des massacres.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, elle est de création récente et la Turquie la doit aux efforts de M. Edouard Lefoulon, un bon Français, inspecteur général du ministère de la police, mis à la disposition du sultan par notre préfecture de police, où il dirigeait le service politique. Assisté de ses quatre fils, il lui

fallut dix longues années de luttes pour organiser la police turque. Ce ne fut pas sans peine, car il ne rencontra pas souvent beaucoup de bonne volonté auprès des intéressés qui lui mettaient plutôt des bâtons dans les roues.

Enfin, voyons procéder cette police. Toujours dans le besoin, les agents ne voient, dans leurs fonctions, qu'un moyen de se procurer des ressources. Nommés au hasard, sur des recommandations souvent inavouables, ignorants ou illettrés, quelquefois repris de justice ou gens de moralité douteuse, ce serait folie de leur demander d'avoir des scrupules ou le sentiment du devoir. Pour eux, tout gibier est de bonne prise, surtout quand c'est un Arménien, un Bulgare ou un raya. Violemment appréhendé, bousculé et maltraité, il est conduit au « koukoul » (commissariat), dont on lui fait franchir le seuil d'une forte poussée qui l'abat sur le carreau. S'il se plaint, le commissaire ou l'officier présent le passe à tabac avec le concours de ses hommes ; puis, on le jette dans un coin en attendant de faire le rapport nécessaire pour le diriger sur le commissariat central. Ces procédés violents ont peut-être du bon lorsqu'ils sont appliqués à des bandits professionnels, qui les redoutent beaucoup plus que les condamnations à la prison, mais ils provoquent l'indignation lorsqu'ils sont appliqués à des innocents, d'autant plus que les prisons turques, répugnantes entre toutes, manquent généralement de service médical et d'infirmeries spéciales.

Les commissariats de Constantinople servent toujours de corps de garde et en ont la saleté proverbiale. Le bureau se compose, généralement, d'une table délabrée et de quelques chaises disjointes ; dans un coin, la couchette du commissaire. Les gens arrêtés du côté de Péra sont envoyés, sous escorte, à Galata-Séraï, siège du Mutessarif, qui contient à la fois le commissariat central, les bureaux et les prisons. Cet édifice, situé au centre de Péra, entouré d'un beau jardin, est néanmoins d'une saleté qui ne le cède en rien à celle du ministère. D'étroits corridors et des escaliers délabrés, en bois, conduisent aux différentes sections que le prévenu gravit, comme un calvaire, sous les bourrades de l'escorte, les injures et les calottes des commissaires, jusqu'au moment où il est poussé dans la prison pestilentielle d'où il ne sortira que contre bakchiche ou sur l'intervention d'amis. Prompte à passer l'éponge sur les méfaits, lorsqu'elle y trouve son compte, la police turque ne relâche les prévenus que contre garantie, mais garde leur dossier pour l'exhumer les jours de besoin. Généralement, elle procède avec une lenteur désespé-

rante, pendant que le prévenu, coupable ou non, moisit en prison. Car le sujet raya n'a aucun recours contre ses bourreaux et ne peut se plaindre à personne : les chefs lui imposent silence lorsqu'il parvient à leur soumettre ses doléances, le ministre n'y prête aucune attention, impossible de les faire parvenir au sultan, et la presse, muselée, ne pense même pas à intervenir.

Il y a lieu de constater pourtant que, malgré ces mœurs moyenâgeuses, cette police fantastique parvient à maintenir l'ordre. Il se commet fort peu de crimes ayant le vol pour mobile, à Constantinople et dans toute la Turquie, sauf dans certains quartiers mal famés. L'alcoolisme, qui fait des progrès effrayants dans les basses classes de la population, turque ou chrétienne, en occasionne bien quelques-uns, mais toujours dans un milieu très peu recommandable. L'autorité n'intervient que pour ramasser les blessés et arrêter les assassins.

Puis, par une singulière anomalie des lois turques, la police n'a pas le droit d'arrêter les militaires. Or, ces derniers sont un véritable danger pour tout le monde. Des agents spéciaux, appelés « canouns », espèce de police militaire, relevant de la guerre, de la marine ou de l'artillerie, ont seuls le droit d'arrêter les militaires de leur arme; mais, pas assez nombreux, ils n'interviennent jamais à temps pour arrêter les coupables.

On a prétendu que, pendant longtemps, la police turque était associée aux cambrioleurs qui infestaient la ville, voire même aux faux monnayeurs. Le fait, quoique monstrueux, est peut-être vraisemblable et pourrait bien se pratiquer, encore aujourd'hui, sur une échelle plus réduite. Mais il est certain que la police est fortement intéressée dans les tripots, les maisons de tolérance ou autres lieux de débauche, qui paient des appointements réguliers aux chefs et aux agents chargés de les surveiller. Beaucoup d'entre eux se font des revenus très sérieux de cette manière.

Les incendies, très fréquents à Constantinople, constituent aussi une source importante de revenus à ces honnêtes fonctionnaires, qui commencent toujours par arrêter le sinistré, surtout s'il est assuré. Si le malheureux ne sait pas donner à propos la forte somme, son affaire est claire. Il moisira pendant de longs mois d'instruction en prison, et se verra condamné, grâce aux rapports de police, à de longues années de travaux forcés.

Grâce au régime stupide des passeports et des tykérés fastidieux, la police fait subir aussi de multiples vexations aux malheureux rayas que leurs affaires obligent à voyager, et même aux étrangers. Il est vrai qu'elle est presque convenable avec ces

derniers — peut-être parce qu'elle ne peut faire autrement — et se contente de les envoyer, sous escorte, des quais de débarquement au cloaque de Galata-Séraï, qui les remet, après quelques heures de station, à leurs consulats.

Mais l'indigène, surtout s'il est Arménien ou Bulgare, qui débarque sans passeport, passe plutôt un mauvais quart d'heure.

Malgré tous ces défauts, découlant de l'anarchie administrative qui pèse sur toute la Turquie, du recrutement défectueux des chefs, de l'ignorance des agents pris dans les classes populaires, du mauvais exemple et du caractère sauvage du Turc, je crois qu'on parviendrait quand même à en obtenir de bons résultats en organisant proprement cette police et surtout en lui donnant un chef capable d'appliquer sévèrement les règlements existants.

Mais le sultan ne voudrait peut-être pas cela, car la police officielle n'est que le rideau de sa police secrète à laquelle il tient par-dessus tout. La première, chargée de l'ordre public, ne le touche que de loin, tandis que la seconde veille sur sa précieuse personne ; c'est donc la seule qui l'intéresse.

II

Pour en trouver les origines, il faut remonter aux premières années du règne d'Abdul-Hamid. L'idée lui en fut donnée par deux ambitieux qui espéraient l'exploiter à leur profit : l'ex-grand vizir Saïd Pacha (Kutchuk), qui n'était alors que premier secrétaire du sultan, et l'ex-maréchal Fuad Pacha, alors général de brigade. Tous deux, par un juste retour des choses d'ici-bas, en furent plus tard les victimes, mais le sultan s'empara de leur idée et en fit le bouclier de son règne. Car il ne faut pas confondre la police secrète turque avec le service de la sûreté qui existe dans les autres pays et qui manque complètement en Turquie. La police secrète se compose aujourd'hui des trois quarts des habitants de Constantinople ; elle n'a pas besoin de recruter ses agents, car ils s'enrôlent d'eux-mêmes dans l'infâme troupeau des « hafiés » (tel est le nom qu'on donne aux mouchards), où les plus hauts fonctionnaires de l'Etat coudoient les repris de justice et les criminels.

Le « hafié » est le vrai maître de la Turquie : il relève directement du sultan auquel il adresse des rapports — appelés « djournal » en turc — sur tout et sur tous. Comme signe distinctif, il porte une calotte de couleur plus sombre et généralement une décoration.

Aucune hiérarchie dans la police secrète qui émarge un peu partout et touche à toutes les caisses : au palais, à la liste civile, au ministère de la police ou encore à celui des Finances. Dès qu'un mouchard s'est distingué par une dénonciation bien canaille, le sultan le décore, lui confère un titre et le nomme à un poste bien rétribué. Civils et militaires se disputent ces faveurs que les plus hauts fonctionnaires ne dédaignent pas ; d'ailleurs, on sait que le sultan n'aime que les dénonciateurs.

Les Arméniens, les Grecs et les Juifs furent les premiers mouchards, mais, depuis une quinzaine d'années, les Turcs et surtout les Syriens, se distinguent à l'envi dans ce sale métier. Tout individu qui veut communiquer avec le sultan lui télégraphie d'abord qu'il a une nouvelle très importante à lui donner pour sa sécurité. Immédiatement, il est mandé, voire même conduit au palais, où les chambellans et secrétaires lui donnent l'ordre de s'expliquer. Sa réponse est transmise au sultan, quand lui-même n'est pas caché derrière un paravent, pour la saisir au passage ; selon sa disposition d'esprit, il fait remettre une somme à son « fidèle serviteur » (tel est le nom que se donnent les mouchards) ou le renvoie.

Les malins et les ambitieux insistent pour voir personnellement le sultan et si la dénonciation est réellement sérieuse, leur fortune est faite. Souvent, ces soi-disant révélations tournent au burlesque, car d'audacieux farceurs, sachant qu'on ne sort jamais d'une audience du sultan les mains vides, vont lui débiter des histoires fantastiques. On cite le cas d'un « hodja » qui, introduit chez Abdul-Hamid sous le prétexte qu'il avait une communication de la plus haute importance à lui faire, lui déclara béatement qu'il avait vu, en songe, que son cher maître vivrait cent ans ! Il reçut 100 livres turques de récompense, mais fut chassé, plutôt vivement.

Par contre, un jeune secrétaire du palais qui eut le malheur de prédire un attentat contre le sultan, quelques mois avant la bombe du 23 juillet 1905, paya de sa vie son rêve malencontreux.

Rien ne saurait donner une idée, même approximative, du développement prodigieux que l'espionnage a pris en Turquie, surtout pendant ces quinze dernières années. Il exerce ses ravages partout : les cochers, les portiers, les domestiques, les fonctionnaires, les soldats, les officiers, voire même quelques ministres, sont enrôlés dans cette armée du crime et terrorisent le pays.

Par une coïncidence assez curieuse, c'est encore dans la police officielle qu'on trouve le moins d'espions.

Certainement, l'espionnage a beaucoup contribué au salut d'Abdul-Hamid, mais, par contre, il a causé le malheur de tant d'innocents qu'on ne saurait trop le flétrir.

Quand on songe qu'il suffit d'une simple dénonciation, justifiée ou non, pour que, sur un ordre du palais ou du ministre de la police, les gens soient arrêtés brusquement dans la rue, arrachés du sein de leur famille, à toute heure du jour ou de la nuit, conduits au palais ou en prison, sans autre explication ; que des sbires insolents, sans pitié pour les femmes et les enfants, bouleversent les maisons de fond en comble, brisent tout, emportent tout ce qu'ils veulent comme pièces de conviction, menacent, insultent et arrêtent quiconque ose faire la moindre observation ; que les malheureux, arrêtés ainsi, disparaissent pendant des semaines sans que leur famille puisse leur porter secours ou avoir même de leurs nouvelles et, finalement, sont envoyés en exil ou en prison sans jugement, on ne peut que plaindre le peuple qui vit sous un pareil régime.

Souvent la découverte d'un numéro de journal français ou d'un livre critiquant le régime turc sert de prétexte à cette procédure inique, quand ce n'est pas un mot dit au hasard ou une parole imprudente blâmant les actes du sultan, ou l'énoncé du nom du prince héritier ou le fait seul de l'avoir salué dans la rue. Plusieurs hauts fonctionnaires furent exilés parce qu'on les soupçonnait de communiquer avec lui.

III

L'espionnage, intense partout, l'est encore davantage au palais et dans les ministères. Chaque bureau, chaque coin, en compte plusieurs qui mouchardent leurs chefs, leurs amis et quelquefois leurs propres parents !... Si le coup est bien monté, le fonctionnaire dénoncé est exilé dans un poste de province lointaine, d'où on ne revient pas, et le dénonciateur s'empare de sa place. Ce petit jeu est d'usage tellement courant qu'on n'y fait presque plus attention. Il est même souvent dirigé par les gens du palais qui l'exploitent en se faisant payer grassement par le fonctionnaire frappé, pour obtenir son maintien à Constantinople.

Quoique le sultan soit le grand chef de la police secrète, il existe quand même quelques mouchards de marque qui, ayant capté sa confiance, dominent les autres. Parmi les gens de Yildiz Kiosque, on cite le fameux chambellan Izzit Pacha (qui

travaille plutôt pour son compte), Faïk Bey également chambellan, dont les agents sont très actifs, le général Tcherkez Mehmed Pacha (aide-de-camp particulier du sultan), Kadri Bey, appelé, peut-être à tort, le chef de la police secrète et, enfin, Fehime Pacha, qui a au moins le mérite de dépolyer, par amour pour le sultan, une activité extraordinaire pour la défense de sa personne. Chacun d'eux a sa police particulière, composée de clients ou de protégés, qu'ils placent aux postes les mieux rétribués et qui, en réalité, ne pensent qu'à s'enrichir. Leurs rapports, centralisés, sont remis journellement au sultan qui les examine très soigneusement et en fait son profit.

Les ministres sont étroitement surveillés et leurs moindres paroles sont rapportées au sultan. Ce qui est surprenant, c'est qu'ils le savent et acceptent les mouchards à leur table et dans leur intimité. L'espionnage sévit également dans les harems et dans les écoles dont les élèves se mouchardent mutuellement contre récompense, surtout dans les écoles militaires. Aux examens de sortie des futurs officiers de l'armée turque, on ne réclame d'eux qu'un dévouement aveugle au sultan; le reste est tout à fait indifférent. Ainsi, ceux qui répondent : « Padischaïm tchok yacha » (Vive le sultan), quand on leur demande quel est le premier devoir d'un officier, reçoivent le maximum et sont sûrs d'une bonne place. Ceux qui cherchent à expliquer autrement ce devoir sont renvoyés avec de mauvaises notes et la mention « subversif ».

Les Turcs honnêtes connaissent fort bien les mouchards importants de chaque ministère. Ainsi, on sait qu'aux Affaires étrangères, c'est Nourry Bey (de Châteauneuf), qui va porter chaque matin son rapport à Yildiz. Aux Travaux publics, ils étaient légion, surtout du vivant de Mahmoud Djillaleddin Pacha, père de l'ambassadeur de Turquie à Paris. Père et fils, faisant assaut de zèle auprès du sultan, se mouchardaient mutuellement !... Quand il eut bien casé son fils, il prit à son service un certain Sinapian, Arménien des plus véreux, dont il fit son mouchard et son homme de confiance. Ce triste individu profita si bien des leçons de son maître qu'il parvint jusqu'au poste de ministre-adjoint des Travaux publics et obtint des missions importantes en Europe où il seconda Munir Pacha. Destitué et exilé dernièrement, il n'en continue pas moins à envoyer, de Genève où il s'est fixé, des rapports et à dénoncer ses coreligionnaires arméniens. Il reviendra peut-être en faveur un de ces jours.

Mais les grands maîtres en espionnage sont les frères Melhamé. Syriens chrétiens, d'origine misérable, ils vinrent à Constantinople, chercher fortune, à la faveur des recommandations des Pères Jésuites dont ils furent les élèves. Fourbes, adroits, impudents et canailles, Sélim Melhamé Pacha, ministre des Mines, et Nédjib Pacha, son frère, ministre-adjoint des Travaux publics, ont fait leur chemin. Jeunes et insignifiants, ayant fait les métiers les moins avouables, dès l'avènement au trône d'Abdul-Hamid, ils l'inondèrent de leur prose dénonciatrice pour gravir tous les degrés de la hiérarchie turque.

Partout où ils passèrent, ils laissèrent l'empreinte de leur vénalité proverbiale, de leurs vices, de leurs infamies et le souvenir d'atrocités inouïes, accomplies froidement pour se hisser sur les ruines des autres. Telle est l'audace astucieuse de Selim Melhamé Pacha qu'aujourd'hui il trompe encore tout le monde, à commencer par le sultan, et les deux ou trois ambassadeurs qui ont le tort de se laisser prendre à sa fausse sincérité.

Au début, il protégea son frère Nédjib, que des mésaventures en Tunisie firent appeler le Malfamé, puis lui laissa la bride sur le cou. Les deux frères se brouillèrent ostensiblement et cessèrent de se voir. Flattant le faible du sultan, toujours d'accord, ils se dénoncèrent mutuellement avec un tel acharnement qu'Abdul Hamid, se trompant sur leur feinte animosité, les convoqua souvent à Yildiz pour les entendre. C'est tout ce que demandaient les Melhamé, surtout Nédjib, qui n'arrivait pas à s'enrichir comme son frère, n'étant pas pourvu d'un ministère procurant les « bakchiches » fabuleux. Pour augmenter ses revenus, il rédigea, au nom de sa femme, une requête par laquelle elle se plaignait au sultan que son mari, dépensant tout son traitement à faire la noce, elle se trouvait sans ressources... et le sultan, que les amis de Nédjib avaient circonvenu, alloua cinquante livres turques par mois (1 150 francs) à Mme Nédjib Melhamé qui lui sont payées régulièrement par le ministre des Affaires étrangères !... Son mari touchait déjà 4 600 francs par mois. Enfin, il manœuvra si bien pour accaparer toute la faveur d'Abdul-Hamid que, lors de l'attentat de l'année dernière, c'est lui qui fut nommé président de la commission chargée de l'enquête. Grâce à son service particulier d'espionnage, il parvint à découvrir les coupables et à faire arrêter le Belge Joris qui était resté à Constantinople. A cette occasion, il y a lieu de regretter que le directeur de l'agence du Crédit Lyonnais ait fourni aux agents de la police secrète les relevés des comptes-courants et des chèques existant dans cette agence, pour leur faciliter les

recherches. Il est vrai qu'il a reçu en récompense, pour lui et sa femme, des grands-cordons turcs. Même défaillance à la Banque Ottomane où l'espionnage siège à la direction sous les espèces de certain Pangéris Bey, qu'on prétend salarié par le palais pour attirer chez lui, sous prétexte de dîners, le corps diplomatique et surprendre ainsi les secrets de la politique.

Malgré l'inviolabilité dont jouissent les postes étrangères, les espions se glissent également dans les valises postales pour violer les correspondances et en surprendre les secrets.

Des « hafiés », postés à la porte, donnent la chasse aux journaux prohibés qu'ils arrachent des mains des destinataires. *La Revue*, interdite en Turquie au même titre que *le Temps* et *le Matin*, est l'objet d'une chasse particulière et ceux qui la reçoivent sont signalés comme dangereux.

Les hôtels regorgent de mouchards épiant sans relâche les touristes de passage. Le Péra Palace détient le record sous ce rapport, car la direction contribue grandement à cette œuvre répugnante en passant au cabinet noir les corespondances des voyageurs. Il arrive souvent que le personnel connaît, avant les destinataires, le contenu des dépêches qui leur arrivent. Quelquefois, on fouille même les bagages et les tiroirs des personnes venant pour des affaires importantes.

Les mouchards se glissent aussi dans les grands express européens, à leur arrivée en territoire turc et commencent à épier les voyageurs. On les trouve particulièrement sur les paquebots du service maritime roumain qui desservent la ligne Constantza-Constantinople et ce, au su de la direction.

Agents des principaux chefs de la police secrète et surtout de Nédjib Pacha Melhamé, ils leur signalent les personnes venant en Turquie pour étudier des affaires, ce qui procure souvent de belles aubaines à leurs patrons : quant au sultan qui les paie, on le néglige.

Le cynisme des « hafiés » est tel qu'ils se font une gloire de s'appeler « les fidèles serviteurs du sultan », suivent les promeneurs pour surprendre leurs conversations, se glissent à leurs côtés dans les cafés et restaurants, et sont à peine démontés lorsque, découverts par les intéressés, ils entendent dire « qu'il y a des espions dans la salle ».

Aussi les Turcs, prudents par nature, toujours aux aguets, ne causeront, en public, que femmes ou cuisine. Si, par hasard, ils s'oublient, l'arrivée d'un nouveau venu éveille leur attention et il suffit d'un regard furtif pour changer la conversation. A ce sujet, on m'a raconté l'anecdote suivante : deux Turcs causaient,

dans un restaurant, des méfaits de l'administration lorsqu'un espion connu vint se placer à la table voisine. Ils se mirent sur leurs gardes par un coup d'œil d'intelligence, mais, pour donner le change au « hafié », en ne se taisant pas subitement, l'un des amis se mit à raconter une aventure de Nasr-eddin hodja qui, ayant volé une oie dans le marché, l'avait cachée sous son manteau jusqu'à la sortie.

Une fois dehors, craignant de l'avoir étouffée, il entr'ouvrit son manteau pour lui donner de l'air. Mais alors, l'oie, allongeant son cou, fit entendre son soufflement ; le hodja, rassuré, la renferma de suite en lui disant : C'est précisément ce que je voulais te recommander », les Turcs disant « sousse » pour imposer le silence.

Enfin, les nombreux mendiants dont la ville est affligée font également partie de la police secrète et surveillent les maisons du quartier ou les conversations des passants.

IV

Je ne parle que pour mémoire des nombreux espions qui entourent les étrangers assistant à la cérémonie du Sélamlik et leur tâtent les poches pour s'assurer qu'ils ne sont pas porteurs d'armes ou surveillent leurs moindres mouvements au passage du sultan.

Cette armée d'espions, qui coûte plus de 40 millions par an, a pour consigne de tenir le sultan au courant de tout ce qui se fait et se dit dans l'Empire, rendant ainsi impossible toute conspiration. Leurs rapports, faux ou vrais, sont pris en considération et les personnes visées sont, soit appelées à s'expliquer si ce sont des personnages de quelque importance, soit mises en prison pendant quelques semaines et élargies ensuite sans aucune explication. Il y a eu des prisonniers de droit commun qui ont obtenu leur élargissement immédiat et un poste, pour avoir fait parvenir au sultan une dénonciation adroite sur des personnes tout à fait innocentes.

Dès que quelques personnes, portant calotte, sont réunies dans une maison — si le propriétaire est turc ou « raya », le fait est signalé à la police qui vient demander pourquoi elles sont réunies et les conduit au poste si un honnête « bakchiche » n'intervient pas à propos. Les réunions ne sont tolérées, pour les Turcs, que pendant le mois de Ramazan, et encore, parce que les mouchards s'y faufilent.

Les abords des ambassades sont étroitement surveillés pour empêcher les Turcs de s'y réfugier et pour noter ceux qui pour-

raient y aller. Le grand vizir, le ministre des Affaires étrangères et les fonctionnaires ne peuvent y aller que par ordre du sultan. Quant aux ambassadeurs et à leur suite, ils sont l'objet de la plus étroite surveillance.

Mais le chef-d'œuvre d'Abdul-Hamid a été de semer la discorde entre ces myriades de « fidèles serviteurs » au point qu'ils se surveillent tous mutuellement et se dénoncent, chacun voulant prendre la place de l'autre.

Ce régime de terreur pèse lourdement sur la Turquie et constitue une des causes principales de sa décadence, car les Turcs sont d'autant plus surveillés qu'ils sont plus haut placés. Non seulement les ministres n'ont pas le droit de se voir en dehors du Conseil de cabinet, mais ils ne peuvent pas recevoir chez eux leurs chefs de service. Dès qu'un étranger va les visiter, ils sont obligés d'en informer, par dépêche, le sultan pour prévenir les rapports des espions qui entourent leurs maisons. Leurs femmes sont également surveillées, par les couturières et autres fournisseurs qui les approchent. Le téléphone et la poste locale n'existant pas — on ne peut communiquer, dans la ville et les environs, que par cartes postales — tout moyen de communication est ainsi enlevé à la population.

Et cependant, malgré ces précautions draconiennes, telle est l'adresse et la finesse des Turcs que les nouvelles les plus importantes concernant la politique ou la cour se répandent avec une rapidité prodigieuse même pendant la nuit, dans la ville et les campagnes.

La tyrannie de la police secrète est certainement le plus important grief du peuple turc contre le sultan Abdul-Hamid, car même ceux qui lui sont le plus dévoués, tombent sous ses coups perfides. Cette contrainte de tous les instants qui pèse sur tout le monde, l'incertitude du lendemain qui en résulte, les transes dans lesquelles elle fait vivre, l'énervement, l'épuisement, brisent tous les ressorts, dépriment les intelligences et réduisent le Turc à l'état de loque misérable à la merci de tous les vices et de la déchéance qui le guettent.

Si, comme on le redoute, le sultan ne parvient pas à changer l'ordre de succession au trône, pour jouer, avant sa mort, un dernier tour au prince héritier, son frère, et à son peuple, on espère que cette police secrète abhorrée disparaîtra avec lui, rendant enfin une parcelle de liberté aux milliers de malheureux qui tremblent depuis vingt années sous sa griffe cruelle.

GHEOUL-PACHA.

Le Mouvement intellectuel en France

I. — SCIENCE

L'Hygiène moderne, par le Dr J. Héricourt

Ce qui caractérise l'individu, si on le considère du point de vue physiologique, c'est la façon dont il se nourrit; mais cela même dépend de son système nerveux qui, n'atteignant jamais un équilibre absolu, le fait pécher par excès ou par défaut. Les tempéraments se partagent donc en deux groupes, ceux qui ont une nutrition retardante et ceux qui ont une nutrition accélérée. L'aboutissant pathologique de ces deux modes est l'arthritisme pour la nutrition lente, la tuberculose pour la nutrition rapide. La tuberculose, il est vrai, est une maladie microbienne, mais aujourd'hui le microbe étant répandu partout, il suffit qu'un organisme réalise les conditions du bon terrain de culture pour qu'il s'y greffe et s'y développe.

L'hygiène de l'alimentation tient la place la plus importante dans les soins à donner à l'arthritique. Il mange généralement trop, parce qu'il n'est pas capable de faire subir à ses aliments les transformations nécessaires; il s'empoisonne en réalité. Les pommes de terre et les œufs seront ses mets favoris, le bœuf et le mouton devront lui être servis bouillis.

Le consomptif ou tuberculeux devra manger beaucoup de viande et surtout de la viande crue, car l'organisme utilise la viande crue pour la production de la chaleur et de la force nerveuse. On doit lui permettre une certaine quantité d'alcool qui tiendra lieu de stupéfiant pour les cellules nerveuses et de modérateur des échanges nutritifs. L'alcool n'est dangereux que pour les tuberculeux mal nourris.

Entre ces deux types, on trouve une masse de gens qui tendent d'un côté ou de l'autre; ceux-là doivent adapter leur alimentation à la nature de leurs dépenses et de leur usure organique.

C'est à définir, à préciser ces divers régimes qu'est consacré le livre du Dr Héricourt, ainsi qu'à décrire les conditions qui rendent l'habitation et le vêtement parfaitement salubres. La lecture en est donc absolument nécessaire aux personnes qui jouissent d'une santé bonne ou simplement moyenne; elles y trouveront les indications qui leur permettront de s'entretenir dans cet état. D'un autre côté, dans les parties qui ont pour sujet les maladies graves et pour lesquelles le traitement du médecin est indispensable, il est à la fois clair et instructif. Cet ouvrage devrait se trouver entre toutes les mains; l'hygiène telle que

la conçoit le Dr Héricourt devient une connaissance indispensable à la société moderne, ravagée par toutes sortes de maladies résultant de l'ignorance absolue de la vie saine et active. Les lecteurs de *La Revue* connaissent d'ailleurs la vaste érudition et l'originalité de l'auteur, auquel nous devons tant d'études remarquables ; il serait inutile d'insister sur les mérites de ce volume.

Les Forces naturelles inconnues, par CAMILLE FLAMMARION.

Les lecteurs de *La Revue* ont suivi, ici même, avec un intérêt toujours croissant, le récit passionnant des recherches scientifiques faites par Camille Flammarion dans le domaine, encore inexploré, des « forces naturelles inconnues ». Familier, depuis longtemps, avec toutes les manifestations étranges des phénomènes psychiques, l'auteur a jugé que le moment était venu de résumer ce qu'il avait constaté lui-même, ainsi que d'autres témoins irréfutables, dans ce royaume encore ignoré de l'occulte. Et ce ne sera pas, assurément, dans toute l'œuvre de l'illustre astronome, la pointe la moins hardie qu'il aura poussée dans l'inconnu de la science, à la recherche de nouvelles terres et de nouvelles étoiles.

C'est dans ce volume seulement, avec tous les compléments nécessaires, surtout avec la documentation photographique absolument unique, que le lecteur pourra juger de l'effort tenté et du résultat scientifique déjà obtenu, et désormais acquis.

Avant tout, le public rendra justice à l'intrépide courage du chercheur et du savant. Ceux qui savent quels préjugés, tenaces et aveugles, persistent volontairement dans les milieux scientifiques officiels, à l'égard de toute incursion sur ces *terrae incognitae* de la science, reconnaîtront qu'un des premiers mérites de l'auteur est la hardiesse consciente et tranquille avec laquelle il aborde les problèmes les plus troublants. Il y est soutenu par sa loyauté et son absolue bonne foi, que nul n'a jamais pu mettre en doute. Dans un ordre de recherches où tout dépend de la valeur du témoin, puisque tout s'appuie sur des témoignages qu'il faut admettre, on se sent immédiatement rassuré en entendant Flammarion vous dire simplement : « Depuis quarante ans j'ai étudié avec tous les *mediums* connus, et je les ai tous surpris trichant à certains moments. » Mais, à côté de ces défaillances bien humaines, qui sont les déchets inéluctables d'expériences aussi difficiles, avec des « sujets » spéciaux, il reste la somme imposante des phénomènes constatés, répétés, classés, et dont l'existence est désormais généralement admise. Nous n'avons pas à entrer dans le détail des constatations acquises, grâce à Camille Flammarion, des divers ordres de phénomènes dus nécessairement à des causes psychiques encore inconnues. Le lecteur les trouvera dans ce volume, avec une illustration documentaire et des détails très complets qui n'ont pu trouver place dans les articles parus dans *La Revue*. Quant aux conclusions de l'ouvrage, rappelons que l'affirmation qui domine tout le travail de Flammarion est que « les âmes survivent à la destruction des corps ». Pour le moment, d'ailleurs, selon lui, le champ est ouvert à toutes les hypothèses.

Morale de la Nature, par M. DESHUMBERT (Londres).

Le but de la création entière, c'est la Vie, mais aussi la Vie la plus active, la plus intelligente et la plus morale possible, en un mot la vie la plus complète. L'homme est partie intégrante de l'Univers, il est parcelle du tout ; ce que désire le tout, la partie doit le désirer aussi. Il faut donc que l'homme agisse avec l'Univers dans le même sens.

Il est temps de vivre une vie physique, intellectuelle, morale et esthétique toujours plus large, plus forte, plus intense, plus belle, plus harmonieuse. L'homme a pour but le développement complet de tout son être ; il veut ou doit vouloir faire plus et mieux, travailler, produire, sentir plus et mieux, comprendre, aimer, aider plus et mieux. Le Bien est par conséquent ce qui contribue à l'accroissement de la Vie, le mal est ce qui l'entrave.

De ce principe directeur, l'auteur a tiré les préceptes que nous devons appliquer à notre conduite et qui contiennent d'abord nos devoirs envers le corps ; c'est là que son travail semble le plus original, car il n'est presque pas de moraliste qui se soit soucié de l'existence corporelle, si ce n'est peut-être à l'origine de nos civilisations ; tandis que pour ce qui regarde notre intelligence, notre âme, notre prochain, M. Deshumbert n'a eu qu'à puiser dans Marc-Aurèle, Platon, Kant, Sénèque ou Guyau, et à les compléter pour donner un code de morale très actuel.

Cet exposé d'une sagesse de la Nature est fort intéressant.

II. — LETTRES ET ARTS

Le Phare, par PAUL REBOUX.

Parmi nos jeunes romanciers, M. Paul Reboux est un de ceux que la critique et les lecteurs suivent avec attention et plaisir. Le légitime succès que remporta son dernier livre, *la Maison de danses*, où l'écrivain artiste avait fixé avec bonheur de vives impressions d'Espagne, semble avoir indiqué à l'auteur la voie qui convient à son talent. La donnée de son nouveau livre est originale et plaira à tous les lecteurs, dont elle piquera la curiosité. Dans cette histoire, c'est d'abord le Phare lui-même, solide et robuste veilleuse à l'extrême pointe de roc d'un cap breton, qui est le principal héros du récit. Il voit passer tour à tour différents gardiens, toujours enfermés à deux dans ce poste du devoir. Et chaque paire différente de ces rudes marins vit un drame, terrible ou bizarre, qui s'achève dans une catastrophe ou un retour imprévu du sort. Edgar Poë eût aimé les pages simples et terribles où l'un des gardiens du phare est enfermé avec un fou et avec un mort ; et Maupassant eût approuvé l'exacte et forte peinture de ces rustiques gars de la mer. Ce roman du *Phare* sent vraiment l'âpre odeur marine, et l'on voit jaillir l'écume des vagues qui battent jour et nuit ce rocher de Bretagne.

Les Eblouissements, par la comtesse MATHIEU DE NOAILLES.

Ce volume sera discuté. Il mérite de l'être. Ceux qui ne peuvent se passer de bon goût, de correction, de mesure, qui prisent médiocrement les impropriétés des termes et la préciosité — ceux-là ne se laisse-

ront pas « éblouir ». Mais si l'on goûte les chatoiements de mots et d'images, les expressions neuves, les riches développements poétiques, si l'on apprécie les raffinements de sensibilité et les mouvements d'enthousiasme, on aimera ce livre — qui subira les jugements les plus contradictoires, mais pas l'indifférence.

Le cas est assez rare, en notre littérature, d'un poète à la fois égoïste et passionné, étranger à l'amour et voluptueux, et notre étonnement peut s'accroître de ce que ce poète est une poétesse. Parcourez la table des matières ; les titres annoncent des descriptions, des paysages, des pièces didactiques, des stances d'inspiration grecque et persane. Rien de plus.

C'est que, dans l'âme vibrante, inquiète, douloureuse et nostalgique de Mme de Noailles, aucun sentiment humain ne pourrait apporter de réconfort. Le plaisir de contempler cette Nature — qu'elle décrit si bien — ne lui suffit pas. Son ambition lyrique réclame autre chose, et quatre cents pages de vers soulevés d'aspiration et d'élans sont employées à ne point définir cette chose qu'elle réclame. Du moins, je ne la connaissais pas, jusqu'au moment où j'ai compris pourquoi cette nature exaltée trouvait pesant le faix du corps et mesquine notre planète. Mme de Noailles est amoureuse du soleil ! Ah ! le soleil « crépitant et bleu, moelleux, dru, multicolore », le soleil « séduisant comme une jaune tour », qui « crève les vérandahs » et « frappe les routes à coups de maillet » ! Elle lui fait des câlineries, le nomme espièglement « petit Jupiter, petit taureau » ; elle lui adresse des déclarations, affirme qu'elle n'écrit que pour lui et ne rêve que de lui, qu'elle en est éprise « par l'ouïe et par l'odorat » ; elle s'offre à son embrassement : « Entre, mon cher soleil, dans mon âme éblouie, odorante, laquée » ; elle souhaite d'avoir « la tête du soleil sur son épaule », lui murmure : « Penchez-vous plus près de ma bouche », ou, plus prosaïquement : « N'est-ce pas, vous savez à quel point je vous aime » ; et formule enfin ce vœu : « Ah ! qu'on nous laisse seuls ! » vœu que le système cosmique, malgré la meilleure volonté des mondes, aurait quelque peine à satisfaire.

Sybaris, par Jean Bertheroy.

Dans cette ville, qui a élevé l'art des plaisirs à la hauteur d'une science, vivait une jeune fille, Théano ; son père, médecin célèbre, l'avait fiancée au Crotoniate Philippe ; quoiqu'elle parût satisfaite, le mal qui rongeait la jeunesse de Sybaris, l'ennui, l'avait profondément atteinte. Mais alors parut un homme vêtu de blanc, sans bijoux aux doigts ni agrafe à sa ceinture, un physicien, un théosophe, Pythagore. En l'entendant, Théano se guérit de sa pesante lassitude, elle va plus loin, elle se met à l'aimer ; cette passion survit aux terribles événements qui déchirent sa patrie. Sybaris est détruite par Crotone. Philippe tué et tuée aussi la petite joueuse de flûte Glinis. Quant au philosophe, il trouve en Théano, qu'il a appris à aimer, *le Nombre ineffable*, l'Unité suprême. Nous sommes charmés dans cette nouvelle œuvre, véritablement parente des autres romans de l'auteur, par d'exquises physionomies féminines et par des tableaux nuancés et délicats.

Lettres à un mort, par la baronne DE SUTTNER

Ces entretiens de deux personnes dont l'âme vibrait pareillement pour le bien de l'humanité, ces lettres d'une femme au compagnon de sa vie, qui l'a secondé et a combattu tous les jours à ses côtés pour la même cause, sont d'un haut intérêt et d'un grand exemple. On y voit la continuation d'une union que la mort n'a pas rompue ; celle qui est restée entretient l'ami perdu de ce qui frappe son esprit, des événements du jour, de ses efforts, de ses pensées ; elle rappelle à l'occasion quelque souvenir de leur vie passée, voyages, projets, espérances. C'est ainsi qu'elle a su rendre sa douleur fructueuse et utile ; elle a, par cette vie commune qu'elle fait durer, travaillé à fonder extérieurement cette paix qu'elle portait en elle-même et dont elle voudrait faire don à toute l'humanité. L'idée en elle-même de faire participer le cher disparu à la vie de celle qui reste est des plus touchantes. Et lorsqu'un sentiment aussi délicat s'appuie sur un talent réel comme celui de l'auteur de *Bas les armes*, il en résulte quelque chose de bien rare. Ces pages charmeront les esprits réfléchis qui aiment à porter leur pensée au delà des préoccupations actuelles et éphémères.

Au milieu des hommes, par HENRY ROUJON.

En lisant ce petit livre, on a la sensation de voir passer devant ses yeux toute la vie contemporaine, tout ce qui nous a occupés pendant les deux dernières années, tout ce qui a éveillé un instant notre attention : un livre d'Anatole France, la disparition de la maison de Mme Récamier, l'histoire toujours intéressante des amours de George Sand et de Musset, celle de Wagner et de Mathilde ; il prolonge l'impression éphémère que nous éprouvons par un grain de réflexion, qui nous fait rentrer en nous-mêmes ; la lecture des Mémoires, ceux de Scheurer-Kestner par exemple, l'amènent à se demander ce qu'il y a de vrai dans ces souvenirs. Celui-là, il l'affirme, n'a jamais menti. « Tout, jusqu'à l'injustice, y est sincère. » Mais les autres, tous ceux qui ont voulu jouer un rôle devant la postérité, qui ont voulu se défendre devant elle ou la tromper? A ces lignes de philosophie ou de psychologie, l'auteur ajoute un souvenir personnel, une anecdote qui achève la physionomie de l'homme et du temps dont il parle.

Les trois crises de l'art actuel, par CAMILLE MAUCLAIR.

Le cerveau plein de philosophie, l'œil curieux du présent et inquiet de l'avenir, Mauclair mêle, dans ses études sur l'art, les idées profondes, les pressentiments mystérieux et obscurs à des pensées très actuelles et très précises dans leur forme.

La première crise qui met en péril l'art contemporain, c'est la difficulté où il se trouve de fonder un symbolisme nouveau. Celui des religions sur lequel il a vécu si longtemps est mort ; notre foi, aujourd'hui, c'est la science ; nous donnera-t-elle des images dont l'art puisse se servir ? Il semble que le monisme, qui a pour but de célébrer la Nature, puisse nous fournir des formes à l'infini.

L'impressionnisme s'est fondé en vue de la création esthétique de mythes nouveaux ; il n'a jusqu'à présent pas atteint son but ; on s'est lassé de ses efforts, admirables s'il s'agit de la technique, nuls au point de vue esthétique, et c'est la seconde crise. La troisième est celle de l'art décoratif, cherchant à découvrir un nouveau style pour nos meubles et nos maisons, voulant mettre notre société démocratique dans le cadre qui lui convienne et, jusqu'à l'heure présente, échouant dans cette tâche.

III. — PHILOSOPHIE ET HISTOIRE

La Philosophie de l'Impérialisme, III. — **L'Impérialisme démocratique,** par Ernest Seillière.

L'auteur emploie le terme d'impérialisme dans un sens un peu différent de celui que nous lui donnons d'ordinaire. Pour les Anglais, ce mot exprima d'abord le souci de leur empire colonial ; il désigna les préoccupations de Kingsley, de Kipling, de Cecil Rhodes, de Joseph Chamberlain, de Curzon, et parce qu'ils étaient les plus bruyants, c'est leur définition de l'impérialisme qui fut d'abord acceptée à l'étranger ; il y a aujourd'hui un impérialisme nord-américain, allemand, français. A y regarder de près, on y découvre les caractères de l'utilitarisme, de l'agrandissement de puissance de la race dans le but d'assurer le bonheur individuel. En Gobineau, nous trouvons l'impérialisme de race, en Nietzsche, l'impérialisme individuel ou volonté de puissance. E. Seillière cherche ce qu'il y a eu, dans d'autres philosophes, d'impérialisme latent. Machiavel marche en tête de ses précurseurs, puis Hobbes avec son utilitarisme, et enfin Boulainvilliers, ce grand seigneur du commencement du XVIII[e] siècle qui voit, à l'origine du peuple français, l'exploitation du pays par une armée conquérante. Dans Rousseau, il signale le caractère d'aristocratisme plébéien ; dans Proudhon, l'impérialisme prolétarien.

L'avenir est à l'impéralisme rationnel ; mais, lorsqu'il aura perdu les illusions du romantisme et de la bonté naturelle de l'homme, il reviendra à des principes réalistes et sa forme sera celle du syndicalisme. Le Trade-unionisme anglais l'a déjà bien compris ; il a répudié toute autre préoccupation que celle de l'utilitarisme immédiat et de l'intérêt prochain de ses membres. Les socialismes français et italien en viendront à se convaincre à leur tour de l'inutilité des révolutions violentes.

Ce livre remue une masse d'idées, examine les questions les plus actuelles sous un nouveau jour. Cette grave question de l'impérialisme qui, sous ses aspects différents, agite tous les esprits prévoyants du monde civilisé, y est analysée de main de maître. E. Seillière connaît son sujet à fond. On voudrait pourtant qu'il fût plus clair. Dans la multiplicité d'idées se noie souvent la précision des faits. N'importe, c'est un travail qui s'impose à l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la grande politique de nos jours.

Mémoires sur Louis XVII (Mémoires d'Eckard. — Souvenirs de Naundorff), introduction et notes de MAURICE VITRAC et ARNOULD GALOPIN.

Les éditeurs de ces Mémoires ont pour méthode de concentrer leurs travaux autour d'un personnage ou d'un événement historique, de rassembler toutes les paroles ou les écrits qui s'y rapportent, en les contrôlant par le témoignage des autres acteurs. Leur dernière publication se rapporte au Dauphin ; elle comprend les Mémoires d'Eckard et ceux de Naundorff. Les travaux d'Eckard ont la plus grande valeur. Ils ont été basés sur toutes les relations imprimées ou manuscrites, recherchées avec la plus grande ingéniosité. Les Mémoires de Naundorff sont joints à cette histoire comme un témoignage apporté contre la thèse de Naundorff elle-même. M. Vitrac et A. Galopin jugent que l'évasion telle qu'il la raconte est impossible, que le récit de sa vie entre l'année 1795, date de sa fuite du Temple, et 1810, où il s'établit à Berlin, n'est qu'un roman grotesque, où les impossibilités se multiplient.

La Conférence d'Algésiras, par ANDRÉ TARDIEU.

Nous trouvons dans cet ouvrage fortement documenté toute l'histoire de la question marocaine, avec les pièces à l'appui et la reproduction des articles de journaux qui ont eu quelque importance et quelque influence pendant que se tenait la Conférence d'Algésiras. L'auteur, après avoir fait cet exposé, envisage ce qui est résulté des conventions établies ; comme elles ont pour objet le développement de l'ordre, l'empire chérifien en retirera de grands bénéfices. Pour l'Allemagne, les profits qu'elle en a obtenus ont été assez médiocres ; mais, ainsi que l'a dit M. de Bülow, le Maroc n'avait été qu'une occasion de représailles européennes; l'empereur a voulu démontrer à la France l'inutilité de l'entente franco-anglaise et fortifier du même coup la Triple Alliance en détachant l'Italie des puissances occidentales. Contrairement à ses espérances, ses manœuvres d'Algésiras ont resserré le champ de son action. Il n'a rompu aucune des alliances conclues en dehors de lui ou contre lui, et ses alliés mêmes n'ont pas admis que leur diplomatie fût absorbée par la sienne. Il n'a réussi qu'à nous imposer un *minimum* de sacrifices marocains, et il a consolidé du même coup notre situation européenne. Notre position est donc satisfaisante. Au Maroc, notre programme est bon et il faut nous y tenir. Ne faisons pas de conquête, parce qu'une conquête serait ruineuse et inutile; pénétrons pacifiquement, c'est-à-dire commercialement, en nous aidant de réformes de police et d'administration.

1870, la perte de l'Alsace, par ERNEST PICARD,
chef d'escadron d'artillerie breveté.

La Revue a eu la primeur de cet ouvrage, alors que cette question n'était pas encore renouvelée par tous les mémoires et travaux publiés dans les trois ou quatre dernières années. L'auteur a été le premier à l'envisager sous une nouvelle face; il n'a plus voulu accepter comme seules causes de nos défaites la faiblesse de nos effectifs et l'insuffisance

de notre préparation à la mobilisation; il l'a cherchée dans l'infériorité de notre haut commandement qui, malgré d'éminentes qualités militaires, était mal préparé à la direction des grandes opérations de la guerre. Les plus récentes études, qu'elles viennent d'Allemagne ou de France, n'ont fait que confirmer cette opinion.

Le commandant Picard a utilisé des documents inédits et essentiels, en première ligne ceux que renferment les archives historiques du ministère de la guerre, puis quelques relations de la plus haute valeur, entre autres les Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon, et le Journal, également inédit, du comte de Leusse, maire de Reichshoffen.

Depuis l'engagement de Sarrebrück et la prise de Wissembourg jusqu'au désastre de Frœschwiller et à l'abandon de Saverne, le 7 août, où les dernières troupes françaises disparurent sur le versant occidental des Vosges, nous ne voyons que des soldats, égaux à leurs devanciers de Valmy, d'Iéna et d'Auerstaedt; d'autre part nous constatons que les Allemands triomphent, grâce à une série répétée de bonnes fortunes; leurs victoires sont dues à nos fautes et à cette erreur initiale du commandement français, d'avoir négligé toute préparation, en se méprenant, malgré tous les avertissements, sur le délai nécessaire à l'ennemi pour achever ses préparatifs. L'empereur l'a dit lui-même, le 29 octobre 1870, les Prussiens nous ont surpris en flagrant délit de formation.

Napoléon Ier au camp de Boulogne, par FERNAND NICOLAY.

Fils d'un Boulonnais, propriétaire des terrains historiques illustrés par la présence de Bonaparte et de l'amiral Bruix, l'auteur possédait de nombreux documents inédits concernant le camp de Boulogne. De plus, pendant de longues années passées au château d'Odre, dans la propriété paternelle, il a recueilli sur place les témoignages circonstanciés, les souvenirs de plusieurs vieillards, qui avaient vu, approché et servi Napoléon ou avaient conféré avec lui. Tels sont les matériaux dont s'est servi M. Nicolay pour écrire ce livre. De fait, il contient sur la vie de Napoléon au camp, sur ses travaux, sur ses projets, des détails très circonstanciés et souvent fort intéressants. L'organisation de la grande armée, ses occupations, ses distractions, son installation sont exposées d'une manière très attachante. Toutefois, on peut se demander pourquoi l'auteur n'a pas fait œuvre plus complète en consultant les Archives de la Guerre et de la Marine, qui lui auraient fourni une contribution importante, on peut même dire essentielle. On a douté de la sincérité du projet de descente en Angleterre et l'on a voulu y voir parfois une simple menace. L'auteur ne partage point cet avis ; il a consacré le dernier chapitre de son livre à montrer que Napoléon avait réellement l'intention de tenter cette audacieuse aventure, et que ses hésitations n'ont porté que sur le choix du plan à suivre.

Collaborateurs de *LA REVUE*.

FAITS ET DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

La maladie du sommeil.

La Revue a signalé successivement les travaux et les études sur les trypanosomiases. Une importante communication vient d'être faite à cet égard par le Dr Gustave Martin, chef de mission de la maladie du sommeil. Après un arrêt en Guinée et à la Côte d'Ivoire, où il a recueilli d'importantes observations, il s'est rendu au Congo et se trouve actuellement à Brazzaville. Il résulte de ses recherches que l'agent de propagation de la maladie n'est pas seulement, comme on l'avait cru jusqu'ici, la mouche *glossina palpalis*, mais que l'inoculation a lieu également par un moustique du genre stegomyia, dont une des espèces, le *stegomyia fasciata*, est la cause principale de la fièvre jaune. Les stegomyia se rencontrent au sud des Etats-Unis, sur la côte orientale de l'Amérique du Sud et aussi sur les deux côtes d'Afrique, en pénétrant assez loin à l'intérieur des terres. Des mesures de prophylaxie devront donc être prises à la fois contre la mouche tsé-tsé et contre le stegomyia. Le gouvernement du Congo a pris la résolution de combattre énergiquement ce fléau. Le débroussaillement de Brazzaville et de son périmètre urbain est commencé. Un projet de service municipal d'hygiène est en voie d'élaboration, et la mission a installé des laboratoires qui poursuivront activement toutes les études sur le traitement de la maladie.

Une nouvelle route alpine.

Il est question de percer un second tunnel du Mont-Blanc. Les autorités italiennes ont commencé d'élaborer le projet, et une commission technique nommée à cet effet par la municipalité de Turin vient de déposer son rapport. Après avoir examiné les différents plans de la nouvelle voie ferrée à faire passer par les Alpes, les ingénieurs se sont prononcés pour une ligne qui irait d'Aoste à Chamounix par un tunnel sous le Mont-Blanc. Ce chemin de fer aurait son point de départ à Aoste, à une altitude d'environ 600 mètres. Il ferait, en longeant la Doire, l'ascension jusqu'à Pré-Saint-Didier, à 1 120 mètres, en traversant le tunnel sur un parcours de 17 600 mètres. Le terminus, après la sortie du tunnel, se trouverait à Chamounix ou au petit village de Houches. La longueur totale de la ligne projetée mesurerait 54 à 55 kilomètres. Le point culminant du tunnel s'élèverait à 1 150 mètres. Le nouveau chemin de fer serait une extension de la ligne Turin-Aoste. On utiliserait la route de Chamounix à Genève, déjà existante, par Fayet, Saint-Gervais, Sallanches, Cluses, Annemasse, et y faisant des travaux importants d'amélioration. Dans ces conditions, Chamounix ne serait plus qu'à 170 kilomètres de Turin et Genève à 264. La commission est d'avis que la nouvelle route alpine offrirait de considérables avantages de trafic et de commerce à Turin

et qu'elle pourrait entrer en concurrence avec la ligne de Lœtschberg maintenant en construction.

Les yeux et la santé.

Le Dr Gulick, qui dirige l'éducation physique dans les écoles de New-York, a constaté, par de très nombreuses expériences, que les troubles de la vue ont une influence directe sur l'état de la santé. Il en conclut que le surmenage des centres visuels peut compromettre tout l'organisme. Carlyle, Huxley, Wagner, pour ne citer qu'eux, furent les victimes de leurs mauvais yeux. Dans les conditions actuelles de la vie sociale, ce mal s'aggrave. L'homme moderne ne se borne plus à voir, il lit, et il en résulte que l'œil civilisé subit une altération fatale par suite du constant effort à distinguer les petits traits ou caractères noirs sur papier ou fond blanc. Il en va tout autrement du sauvage, qui ne lit point, et, en outre, ne fatigue pas ses yeux parce qu'il regarde à distance, en plein air et sans exciter le nerf optique. Beaucoup de douleurs physiques, migraines, gastralgies, etc., proviennent de la lecture. On n'y remédie que par les conserves ou les lunettes. La plupart des gens ne prennent aucune précaution en lisant. Ils ignorent même que l'on doit toujours éviter de lire ou de travailler dans une position où la lumière très vive entre directement dans les yeux, tandis que la pupille de l'œil réclame une lumière réfléchie. On néglige l'art de lire sans fatiguer les yeux. On lit des livres mal imprimés, dés journaux dont les caractères, d'une encre préjudiciable, d'un type nuisible, sont autant d'ennemis de l'œil ; on lit des magazines dont les lignes sont trop longues et obligent l'œil à voyager de gauche à droite, on lit des volumes sur lesquels l'œil doit se clouer, en un mot ont fait tout ce qui contribue à le mettre en péril. Et lorsqu'on est malade, indisposé, on ne se rend pas compte de la cause qui produit la souffrance. Soignez vos yeux, dit M. Gulick, vous vous porterez mieux. Baigner les yeux à l'eau froide est bon, ne pas les exposer vaut mieux. D'où, pour un quart de gens au moins, la nécessité de recourir à l'oculiste et de faire avec lui le choix approprié des lunettes. Ajoutons que le même savant conseille aux dames de ne pas lire à travers la voilette. Pas de voilette ou pas de lecture. Ceci doit exclure cela.

Les problèmes polaires.

Cette année et peut-être aussi en 1908, deux expéditions au pôle nord attireront l'attention à côté de celles du commandant Peary et de M. Wellmann qui ont déjà été signalées ici. Les nouveaux explorateurs de la région arctique sont le capitaine Mikklesen, un Danois qui poursuivra ses travaux commencés en 1906, pour s'assurer s'il n'y a point une terre encore inconnue au nord de l'Alaska. De son côté, le duc d'Orléans aurait l'intention de compléter les recherches faites l'année dernière au Groenland par le capitaine Erichsen, un autre Danois, pour relever la topographie d'une partie de la côte nord-est de cette île.

Les problèmes antarctiques ne sont pas moins intéressants et de hardis pionniers vont s'occuper, comme leurs prédécesseurs, d'en trouver les solutions. L'été prochain, M. Shackleton, qui accompagna le capitaine Scott il y a cinq ans, partira pour le pôle sud. De même, M. Arctowski, un des compagnons de l'expédition de Gerlache, au sud et au sud-est du cap Horn, se propose de reprendre les investigations de l'explorateur belge au point où celui-ci s'est arrêté et de pénétrer dans une région rive-

raine du Pacifique qui est presque complètement ignorée.

On sait qu'au siècle dernier Ross poussa jusqu'au 78e parallèle et déclara impossible d'aller au delà. Scott découvrit toutefois, en 1902 et 1903, qu'il y avait derrière la barrière de glace qui avait interdit le passage à Ross et se dressait à 100 mètres environ de haut, une région que l'on pouvait atteindre en traîneau, qu'il réussit à gagner à 82° 17' et à laquelle il donna le nom d'Edouard VII.

Il s'agit maintenant de savoir ce qu'il y a plus loin encore. M. Shackleton tentera de se rapprocher du pôle sud par l'Océan Indien, en longeant ensuite la côte de la Terre de Victoria. Là, il abandonnera ses vaisseaux et aura recours à d'autres moyens de transport. Quant à M. Arctowski, qui voudrait prendre par le Pacifique, s'il exécute son plan, il visitera la Terre de Victoria et complétera l'itinéraire de Scott. Lui aussi veut toucher au but, c'est-à-dire au pôle, et il a l'idée de faire usage, en dernier lieu, de l'automobile. Il est probable que MM. Shackleton et Arctowski s'entendront pour ne pas adopter la même voie et, quels que soient d'ailleurs les résultats de leur entreprise, la science n'aura qu'à s'en féliciter.

Le cuir de lapin.

Le lapin, qui aime à être écorché vif pour les satisfactions culinaires, ne se bornait pas à donner sa chair et son sang à l'alimentation humaine. Il se rendait aussi très utile en fournissant son poil aux fabricants de chapeaux et de fourrures. Ce n'est pas tout. On parvient maintenant à tanner sa peau dont on fait des chaussures. Le cuir de lapin fait concurrence au veau mégis et au chevreau. C'est un cuir souple et résistant. Les bottines de lapin ne se déforment pas plus vite que les autres chaussures. Les expériences l'ont prouvé d'une manière concluante. Récemment, à l'Exposition agricole de Breslau, un comité technique a constaté théoriquement et pratiquement ces résultats. Le cuir de lapin va donc entrer dans l'industrie courante, d'autant plus que les méthodes de tannage, qui restent encore le secret des inventeurs, paraissent ne pas différer des procédés usuels de la mégisserie, sauf peut-être un pourrissage plus prolongé. L'extrême rapidité avec laquelle se multiplie le lapin et la facilité de l'élever ne tarderont pas, sans doute, à favoriser cette nouvelle et productive branche de la corroirie.

— **L'acétylène** peut, selon le professeur Craig, de l'Université américaine de Cornell, remplacer avec bénéfice la lumière solaire dans la culture des végétaux. Grâce à cette méthode, on obtient de grandes et belles fraises au moins quinze jours avant la saison.

— **Le sucre** se recommande comme aliment aux travailleurs qui ont à faire une grande dépense de force musculaire. Il diminue la production des albuminoïdes et prévient les effets de la fatigue physique. Il convient, toutefois, pour obtenir ces résultats, de ne pas employer le sucre de canne qui irrite la membrane muqueuse gastrique, comme l'ont démontré des expériences faites sur les soldats de l'armée allemande. Il faut préférer les sucres de fruits avec lesquels on ne rencontre pas ces inconvénients. Des travaux de plusieurs médecins, entre autres ceux de Mlle Varia Kipian, qui viennent d'être publiés en Allemagne, établissent que, dans un grand nombre de cas, l'épuisement vital général provient du défaut de digestion et qu'il importe, avant et après le travail musculaire, de prendre des aliments qui, comme le sucre, s'adaptent bien aux fonctions digestives de l'organisme.

Dr L. Caze.

II. — LETTRES ET ARTS

France :

L'Académie française va élire, le 23 de ce mois, le successeur de M. Brunetière. Divers candidats sont sur les rangs et bataillent fort pour obtenir cet honneur. L'Académie, à vrai dire, depuis quelque temps, nous dispense de nous passionner pour le choix de ses élus. Les élections, en elles-mêmes, ont d'ailleurs peu d'importance. Elles ne signifient presque rien et n'ont aucune influence sur l'état de la littérature. Etre de l'Académie n'ajoute rien à la gloire d'un auteur; ne pas en être n'a jamais empêché de compter parmi les maîtres de la littérature française.

×

La production littéraire de la France, d'après les dernières statistiques, serait, en moyenne, environ la moitié de celle de l'Allemagne, égale à celle de l'Italie et le double de celle de l'Angleterre. Pour l'année 1901, par exemple, il a paru à peu près 25 000 ouvrages en Allemagne, 11 000 en France et en Italie, 6 000 en Angleterre.

×

La Revue a déjà signalé (numéro du 1er avril) les justes doléances des musées de province, dépouillés de leurs chefs-d'œuvre au profit de la capitale. Un autre danger les menace. Faute de crédits, ou de bonne volonté, plusieurs musées provinciaux sont laissés à l'abandon depuis des années. Avec le temps, le mal s'aggrave. Au musée d'Orléans, il pleut sur les tableaux, — tout simplement. Les pastels de La Tour portent des traces d'eau. Cette incurie est une honte.

×

Le Salon des Artistes français, cette année, est fort brillant. A côté des grandes compositions, comme la *Scène de grève* par Jonas, et de beaux paysages comme le *Soir en Camargue* d'Henri Martin, c'est incontestablement les portraits qui dominent. Le doyen Hébert est toujours admiré. MM. Chartran et Flameng se multiplient. M. Fournier expose un *Sully Prudhomme* admirable de vérité, M. J.-Paul Laurens a peint son fils, M. Frédéric Lauth une délicieuse jeune femme.

×

Un groupe de peintres, de collectionneurs et de grands couturiers a décidé de fonder à Paris un *Musée du costume*. On y réunira tous les objets et documents se rapportant à l'histoire du costume français depuis l'origine jusqu'à nos jours. Il y aura une bibliothèque pour la documentation, une salle de travail, une salle de cours et d'exposition, où l'on enseignera l'histoire du vêtement avec démonstration sur le modèle vivant. Ce sera là une création digne de Paris, la cité-reine de l'élégance.

×

Enfin ! Nous allons avoir un catalogue musical à la Bibliothèque nationale. L'Institut a décidé d'y consacrer une partie du legs Debrousse, lequel est destiné à être employé « dans l'intérêt des lettres, des sciences et des arts ». Une des sections les plus riches en documents de la Nationale, concernant la musique, va donc pouvoir être explorée méthodiquement.

×

Le monument de Gounod, à Saint-Cloud, sera inauguré le 2 juin. Pour celui de Beethoven, qu'on veut élever à Paris, la Ville a concédé un superbe emplacement

sur une pelouse du Ranelagh, à Passy. Une grande représentation de gala à l'Opéra s'organise au bénéfice de la souscription.

×

Il y a, au Louvre, une collection d'art japonais trop ignorée. M. Migeon, de retour d'une mission au Japon, l'a enrichie d'une statue de Bouddha, en bois peint, des plus rares, car elle remonte au VIIIe siècle. Il a rapporté aussi d'anciennes peintures, qu'on pourra comparer aux plus récentes des célèbres artistes Outamaro, « le peintre des maisons vertes », comme l'appelait Goncourt, et Hokousaï, et qui sont déjà au Louvre, dans la collection Grandidier.

×

Nous avons entendu *Salomé* à Paris, par des artistes allemands. Cette œuvre musicale, très dramatique et d'une violence continue, a soulevé en certaines villes de grandes indignations et en d'autres d'ardents enthousiasmes. Il paraît bien qu'elle ne mérite, selon un vers fameux :

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Elle est, assurément, d'un maître de la musique moderne, mais qui semble malheureusement plus épris de sensations malsaines et de virtuosité que de pure beauté et de réelle grandeur.

×

L'Opéra-Comique nous a offert *Ariane et Barbe-Bleue*, conte lyrique, en trois actes, de Maurice Maeterlinck pour le livret et Paul Dukas pour la musique. Décidément, cet art ultra-moderne ne saurait plaire qu'à un nombre très limité d'amateurs. La musique, le livret, la mise en scène, tout, jusqu'aux détails mêmes de l'architecture, ressemblait comme un frère à *Pelléas et Mélisande*. Il n'y avait là nulle copie. C'est l'indéniable air de famille.

×

Pour réussir à se faire jouer, les aspirants auteurs dramatiques ont pensé qu'il n'y avait qu'un bon moyen : avoir un théâtre nouveau à eux. Aussi proposent-ils de se syndiquer pour faire représenter leurs pièces. Ils seront ainsi les premier à montrer qu'ils ont confiance dans la valeur de leurs ouvrages. Il y a, paraît-il, aussi plusieurs centaines de jeunes qui veulent s'essayer et qui se joueraient mutuellement. *Le Nouveau Théâtre d'Art* s'est monté sur ce pied et a commencé à donner des représentations cet hiver.

×

Une exposition de la porcelaine aura lieu ce mois-ci au Musée Galliera. Un des attraits en sera la réunion des œuvres de Rodin dans le domaine de la céramique. Elles seront prêtées par la manufacture de Sèvres et par les quelques collectionneurs qui en possèdent.

×

Etranger :

Bayreuth, ce centre d'art incomparable, n'a plus que sept ans à vivre comme capitale de Wagner. Le 1er janvier 1914, les œuvres du maître tomberont dans le domaine public. L'état de santé de Mme Cosima Wagner fait penser que, pour ce dernier septennat, elle devra passer la direction à son fils ou à son gendre. Cette année, il n'y aura pas de représentations.

×

Un fait important est l'adhésion tardive, mais définitive, de la Russie à la Convention de Berne pour la protection des droits de la propriété artistique et littéraire. Désormais, ces droits seront sacrés

pour la sainte Russie. Le règne de la piraterie littéraire y prendra fin. C'est surtout la France, le plus grand exportateur d'art du monde, qui y gagnera.

×

L'Amérique a découvert Ibsen. Du moins, cet hiver, a-t-il été le dramaturge étranger le plus joué aux Etats-Unis. La critique américaine l'étudie sous toutes les faces. Le dernier témoignage de cette faveur et de cette ferveur soudaine est un ouvrage du critique Macfall, sur *Ibsen, l'homme, son art et sa signification.* Il ne nous apprend pas grand'chose de nouveau, mais il révèle Ibsen aux Américains.

×

Le *Faust* de Gœthe va de nouveau inspirer une œuvre musicale. C'est le grand chef d'orchestre Félix Weingartner qui compose une musique dramatique nouvelle pour les deux parties du *Faust.* On la donnera au nouveau théâtre de la cour, à Weimar, lors de la remise à la scène du chef-d'œuvre de Gœthe.

×

La Revue a signalé les attaques des ennemis de H. Heine, à propos de la souscription pour son monument à Hambourg (voir le numéro du 1er décembre 1906). Les critiques bien en cour se distinguaient par leur violence dans les diatribes publiées contre l'immoralité du poète. Or, voici que Guillaume II a acheté l'*Achilleion*, la splendide villa de l'impératrice d'Autriche à Corfou. Le plus bel ornement du parc est le monument élevé à la gloire de Heine. Et la question se pose : l'empereur va-t-il garder Henri Heine?

×

Shakespeare gagnait de l'argent, mais comme acteur. Les dernières recherches critiques sur sa vie conduisent à penser qu'il ne tira guère plus de cinq cents francs par an de la vente de ses chefs-d'œuvre ou de droits d'auteurs. Mais une fois intéressé aux bénéfices du *Globe Theater*, il s'enrichit rapidement. Le plus grand auteur dramatique anglais fût mort de faim comme poète. Il est mort riche comme directeur.

×

Le musicien anglais Oldham, mort récemment, a laissé les quatre plus fameux violons de Stradivarius connus. L'un ira au British Museum. L'autre, le *Toscan*, construit en 1690, acheté mille francs en 1794, atteignit 25 000 francs en 1888. Il est mis en vente au prix de 75 000 francs. Il est vraiment malheureux que ces beaux instruments, parfaitement conservés, ne soient plus que des objets de vitrines de musée, au lieu d'être mis dans les mains d'artistes comme Joachim ou Ysaïe.

×

Les derniers Indiens Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord vont disparaissant peu à peu. C'est le moment ou jamais de fixer leurs idiomes, surtout de recueillir les noms de leurs tribus, de leurs chefs, de leurs héros nationaux. Après trente ans de travail, le premier des deux tomes du « Dictionnaire des Indiens d'Amérique » a été mis sur pied par l'Institut d'ethnologie américain. Successivement, les professeurs Mason, Houstaw, et Hodge ont été à la direction de ce travail, aidés de quarante-cinq collaborateurs. C'est dire la valeur de cette œuvre considérable qui forme une véritable encyclopédie indienne.

E. de Morsier.

III

Vers l'Entente universelle

Faits internationaux

Au Congrès américain de la Paix, présidé par A. Carnegie, les résolutions suivantes furent adoptées :

1° La Conférence de La Haye doit devenir dorénavant une *institution permanente*, ouverte à toutes les nations du monde et se réunir à des époques fixées à l'avance ;

2° Un *traité international d'arbitrage* doit être ratifié par toutes les nations ; tous les différends entre peuples qui n'auraient pu être réglés par les soins de la diplomatie seront soumis au Tribunal de La Haye ;

3° Les Etats-Unis devront se déclarer favorables à l'étude de *la limitation des armements ;*

4° Les questions de propriété privée en mer doivent être solutionnées ; de même leur protection contre capture possible en temps de guerre.

×

Toutes les puissances reçoivent la note circulaire officielle de la Russie promotrice de *la Conférence de La Haye.*

Les Etats-Unis requièrent les débats sur la limitation de l'emploi de la force dans les recouvrements de dettes publiques ordinaires (application de la doctrine de Drago, qui empêcherait le renouvellement d'envois d'escadres semblables à la honteuse croisière de France à Mytilène, aux manifestations maritimes au Vénézuéla).

Les gouvernements anglais, espagnol et américain expriment le désir que la question de la limitation des armements soit l'objet d'une discussion approfondie (l'Angleterre insiste particulièrement à cet effet).

Par contre, le Japon, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche et le gouvernement britannique font des réserves pour se retirer des débats, « qui ne sauraient contribuer à un résultat utile ».

Il paraît que la Russie demanderait aussi le libre passage des Dardanelles.

Le gouvernement italien s'adresse à toutes les puissances pour qu'une formule concrète concernant la limitation des armements soit trouvée avant la Conférence, afin de servir de base à l'étude de ce grave problème. Embarrassée par sa situation dans la Triplice et son en-

tente avec l'Angleterre, l'Italie cherche une solution qui satisfasse tous ses amis.

×

Exemple typique du mouvement des idées : le professeur Zorn, délégué d'Allemagne, représentait déjà son pays à la première Conférence de La Haye. Il était, à cette époque, un ennemi des principes d'arbitrage substitués à la force brutale; il se convertit peu à peu à de plus saines notions et défend publiquement aujourd'hui la justice internationale en de nombreux écrits.

Or, le professeur Stengel, autre représentant de l'Allemagne à La Haye en 1899, a gardé, au contraire, ses mêmes convictions; et il n'est pas nommé à nouveau. Ce fait n'est-il pas un indice des intentions conciliantes du gouvernement allemand?

Au Reichstag, le chancelier de Bülow, tout en déclarant que l'Allemagne s'abstiendra de discuter la question du désarmement à la Conférence de La Haye, ajoute : « Si, au cours des débats, apparaît quelque chose de pratique, nous l'examinerons consciencieusement. »

×

Pactes de concorde :

Au Maroc, nouvelle alerte, heureusement vite apaisée; une convention réglant la question de la *télégraphie sans fil* est conclue par les puissances européennes.

Le Danemark signe avec le Portugal un traité d'*arbitrage permanent* et *obligatoire* qui empêche toute guerre entre ces deux Etats; tous les conflits sont déférés à la Cour de La Haye, voire même (par raison d'économie) à tout tribunal choisi par les parties contractantes. Déjà un traité similaire a lié au Danemark l'Italie et la Hollande. Le spectre de la guerre s'enfuit de la terrasse d'Elseneur!

Entre l'*Amérique et les Etats-Unis* un pacte effaçant toute occasion de discorde est soumis à la ratification du Sénat; toutes les questions encore pendantes y sont résolues : intérêts sur les Grands Lacs, police et rectification de frontières avec le Canada, règlements de pêcheries, etc.

Enfin, après les inutiles combats entre le Nicaragua et le Honduras, un projet de *Confédération* est soutenu par les présidents des Etats-Unis et du Mexique. Au San-Salvador serait établie la capitale fédérale des « Etats-Unis de l'Amérique centrale », déjà esquissée par la Constitution de 1823.

×

Un geste charmant de l'empereur d'Allemagne : Il décide d'envoyer les plus belles fleurs des serres de Potsdam à l'Exposition florale de Paris. Nous eûmes à admirer de moins gracieuses fleurs... de rhétorique; mais les mots adressés dernièrement à notre ambassadeur lors de sa réception sont à recueillir précieusement :

« L'accord entre nos nations, — dit Guillaume II, — destinées toutes deux par leurs qualités à propager la civilisation et le progrès parmi les nations de la terre, est un but digne d'être atteint par le travail commun de tous les esprits élevés dont la France et l'Allemagne disposent. »

Un bouquet! De complimenteuses paroles! Puissent de plus solides preuves suivre ces très louables manifestations.

De tous les points de l'univers, on adjure le souverain allemand d'être réellement le « Friedenskaiser, l'empereur de la paix ». Il dépend de lui et de lui seul que la prochaine Conférence de La Haye soit l'An Ier de l'ère de pacification universelle.

Léon Bollack.

ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES [1]

I

Correspondant, 15 avril.

Suite de la publication des *lettres* du baron Raphaël DE HÜBNER, écrites pendant la Commune ; il écrit :

Thiers est une vieille femme ; à l'heure qu'il est, il rêve encore la conciliation et compromet, par ses hésitations philanthropiques la situation politique, et, ce qui est plus grave, la situation militaire.

Figurez-vous que les obus tombent à quelques pas du Rond-Point et que les fuyards fédérés, courant à toutes jambes, s'arrêtent en face du Palais de l'Industrie pour assister aux gigotements de Guignol ! C'est du parisien tout pur.

Le 24 mai, les Versaillais sont entrés dans Paris.

Je vois passer un garçon de quinze ans environ, une torche allumée à la main. Il est pris et va être fusillé, quand un officier intervient en disant à ses hommes : « Laissez donc courir ce gamin, il ne sait pas ce qu'il fait. » Mais celui-ci répond : « Je sais très bien ce que je fais, je veux incendier tout Paris. » Là-dessus, on le plante au mur et, pendant qu'on l'ajustait, jetant sa casquette en l'air, il crie : « C'est pour la gloire de la Commune ! » C'est ainsi qu'il est mort.

A. BAUDRILLART montre comment, *sous Charles III, l'Espagne* s'éloignait politiquement de nous ; mais les idées françaises, en revanche, s'y répandaient de plus en plus. — E. PIERRET parle de la *lutte antituberculeuse* et des deux systèmes qui se disputent la préférence, le dispensaire et le sanatorium ; il y en a une cinquantaine en France. Quant aux dispensaires, *l'Œuvre de la tuberculose humaine*, fondée par le Dr Samuel Bernheim, en compte quinze, dont dix sont situés à Paris ; les autres sont fondés par des sociétés composées d'individus exerçant la même profession.

Grande Revue, 25 avril.

Ch. HUMBERT pense que le vice le plus grave de *l'armée* est aujourd'hui l'usage effréné de la recommandation. D'autre part, les ministres sont prisonniers de leurs amis. La raison de cette course à la faveur est que l'avancement est incertain, lent et souvent injuste. La suppression des commissions de classement ordonnée par le général André mérite toute approbation. Le Parlement a adopté aussi, il y a quelques mois, une décision intéressante et de nature à limiter l'arbitraire des chefs en ordonnant que les inscriptions ne soient prises que dans la première moitié de la liste d'ancienneté. — Victor MARGUERITTE affirme que ce sera un des bienfaits du ministère Clemenceau-Picquart d'avoir supprimé *les conseils de guerre en temps de paix.*

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises*, *anglaises* et *américaines*, *italiennes*, *pulonaises*, dans notre numéro du 1er mai 1907.

L'application de ce système draconien a eu pour effet, cette année, 4 714 mises en accusation, 4 010 condamnations dont 21 à mort, 77 aux travaux forcés, 99 à la réclusion, 202 aux travaux publics et 3 591 à la prison. — Jeanne-P. CROUZET explique comment *Lamartine a* senti dans le *socialisme* toute la poésie qu'il contient; il l'a vu comme un être sensible et impressionnable pouvait le voir.

Nouvelle Revue, 1er mai.

Pour Joseph RIBET, la première règle qui s'impose au *syndicalisme*, c'est de rompre toute attache avec la politique pour améliorer et mettre au point la loi de 1884. — Lucien HUBERT assure qu'à l'*Afrique occidentale française* est réservé un magnifique avenir; elle a une superficie totale de 2 277 000 kilomètres, environ quatre fois celle de la France, avec une population de 8 400 000 habitants. — Les ouvriers indigènes et européens dans *l'Amérique du Sud* gagnent suffisamment pour subvenir à leurs besoins, d'après Charles WIENER. S'ils ont des connaissances techniques, ils peuvent acquérir un petit capital.

Revue des Deux Mondes, 1er mai.

Emile OLLIVIER, faisant le tableau de l'état de *l'Europe à la fin de l'année 1869*, annonce qu'entre le tsar et le roi de Prusse il y avait simplement, comme entre les empereurs de France et d'Autriche et le roi d'Italie, engagement d'honneur entre gentilshommes de s'aider réciproquement dans des circonstances qu'on ne pouvait pas préciser d'avance. En Italie, nous n'avions pour nous que le roi. Bismarck aurait dit à Hohenlohe : « L'alliance de l'Italie avec la France n'a, pour le moment, aucune valeur. Les Italiens ne marcheraient pas, même si Victor-Emmanuel, capable de tout pour de l'argent et des femmes, voulait conclure un traité avec la France. » Le roi, Bismarck et les hommes d'Etat prussiens suivaient attentivement les phases du mouvement antiprussien en Bavière et en Wurtemberg. On marchait dans la pensée que l'unité allemande se trouvait engagée dans une impasse. Sans la France, disait-on, l'Allemagne aurait été constituée. Bismarck savait qu'il n'atteindrait ce but qu'au moyen d'une guerre avec la France. — Aux *débuts de l'Empire romain*, la conquête de l'Egypte, selon Guglielmo FERRERO, ne tarda pas à faire sentir son influence sur la vie romaine. Un grand désir d'art, de luxe, de choses nouvelles, s'était emparé alors des Romains ayant vécu en Afrique. Des palais s'élevaient dans les différents quartiers de Rome; dans ces belles demeures s'achevait l'évolution qui, en quatre siècles, avait transformé la famille; cette organisation autoritaire, rigide et fermée, était devenue la forme d'union la plus libre qui se soit jamais vue et qui était assez semblable à cet amour libre que les socialistes considèrent aujourd'hui comme devant être le mariage de l'avenir. La femme était désormais à peu près libre et égale à l'homme. Il est vraiment trop étroit de ne voir, comme le font beaucoup d'historiens, dans toute l'œuvre d'Auguste, qu'une comédie politique destinée à cacher une monarchie sous des formes républicaines. Il s'agissait de concilier le militarisme de la vieille Italie et la culture de l'Asie hellénisée. — Edouard ROD résume les *nouveaux aperçus* donné *sur Jean-Jacques Rousseau* par Mme Frederika Macdonald, dans *La Revue*, puis dans son ouvrage paru en Angleterre, et par Jules Lemaître, dans ses conférences. L'auteur du *Contrat social* ne soulève pas seulement un problème de psychologie et d'histoire; il touche à la politique. Les deux livres nouveaux dont il fait le sujet diffèrent par la

méthode. J. Lemaître s'est borné à relire l'œuvre complète de Rousseau en s'entourant des renseignements indispensables. Mme Macdonald, qui se proposait de reviser la biographie de Rousseau, est remontée à certaines sources jusqu'à elle insuffisamment explorées, les a soumises à une critique ingénieuse, a rapporté de son travail des conclusions précises dont il faudra désormais tenir compte; mais les deux auteurs sont également partiaux, Lemaître antirousseauiste avec excès de passion ; Fr. Macdonald est rousseauiste jusqu'au fond de l'âme; elle a découvert les falsifications dont les *Mémoires de Mme d'Epinay* ont été l'objet, a prouvé qu'aucune trace du dépôt du premier né de Rousseau ne subsiste dans les archives des Enfants Trouvés. N'est-il pas temps aujourd'hui de considérer Rousseau avec sérénité? — G. DUMAS explique *la stigmatisation chez les mystiques chrétiens* par la suggestion. Charcot a produit fréquemment chez des hypnotisés des brûlures par la suggestion, qui n'est pas impuissante à produire des phénomènes de nutrition, de circulation, de sécrétion.

Revue de Paris, 1er mai.

Gaston BOUNIOLS apprécie les arguments qu'on fait valoir contre *la justice militaire*. Le soldat ne peut être assimilé au commis ayant à faire à son chef de rayon ; celui-ci a signé librement un contrat avec son patron. Le militaire a une obligation morale vis-à-vis de son supérieur. — *L'enfance de Nietzsche* s'est écoulée dans un milieu clérical, fait remarquer Daniel HALÉVY. Son père et ses deux grands-pères, maternel et paternel, l'étaient aussi. Pendant qu'il faisait son éducation au collège de Pforta, il traversa la crise religieuse qui devait le détacher du christianisme. Il ne rompit pas à la manière française et catholique, mais se détacha lentement de la religion protestante. Il écrivit alors dans son journal une page curieuse, où se trouvent déjà les idées fondamentales de Zarathustra : celle du hasard gouvernant le monde et celle de l'éternel retour. — Suite du *Livre de Raison* du marquis DE PUIVERT. Il est enfermé au Temple puis à Vincennes, par Napoléon Ier, pour avoir trempé dans des projets de conspiration. On lui accorde enfin une demi-liberté en le mettant dans une maison de santé, surveillée par la police ; il y rencontre le général Malet qui se trouve dans les mêmes conditions que lui.

Revue philosophique, mai.

B. BOURDON étudie *la perception du temps*. Tout phénomène psychologique est susceptible de s'accompagner d'une sensation de durée qui, par conséquent, peut être considérée comme une propriété des phénomènes. Nous ne pouvons percevoir ni représenter de longues durées comme celle d'un mois, d'une année. — L. DUPRAT, à propos de *la spatialité des faits*, démontre qu'il n'y a plus, d'après les nouvelles théories psychologiques, entre l'objet et le sujet, l'abîme creusé par la théorie qui faisait de l'espace la forme des phénomènes extérieurs seulement et n'attribuait aux faits physiques que la forme du temps. — Th. RIBOT analyse *une illusion affective*, celle qui reste intérieure et subjective au sens strict, où l'individu juge lui-même ses sentiments et entretient une opinion erronée de leur nature et de leur valeur.

Revue générale des Sciences, 30 avril.

Bertrand AUERBACH établit le bilan du *peuplement national en Algérie* : 30 milliers de colons métropolitains y sont implantés depuis trente ans. La colonisation officielle

prépare l'assiette et trace le cadre de la colonisation privée. Ici, contrairement à ce qui s'est passé ailleurs, c'est l'Etat qui est le pionnier, comme il a été le conquérant, comme il est avec les indigènes le régulateur des transactions foncières. — André KLING montre que la *Tautomérie* ouvrira la voie à des synthèses nouvelles, parce qu'elle permettra de mieux connaître la structure des molécules à reproduire.— D. ZOLLA donne sa *Revue annuelle d'agronomie*, en insistant sur la fabrication nouvelle des nitres qui offre un intérêt considérable, parce qu'elle réduira les dépenses des cultivateurs. La valeur des engrais azotés est réglée par le cours de celui qu'on emploie en plus grande abondance, le nitrate de soude.

II. — REVUES DIVERSES

Bibliothèque universelle et Revue suisse, mai. — Michel DELINES admire *un peintre de batailles pacifiste*, V. V. Veretchaguine, auquel *La Revue* a déjà consacré une étude. A Paris où il passa tout l'hiver de 1865, il restait devant son chevalet seize heures par jour. Quelques années après, étant à Samarcande, les Ousbecks cernèrent la ville pour la délivrer de la domination russe ; ce fut la première bataille à laquelle il assista. — H. DE VARIGNY cherche la signification des *noms de lieux* qui ont un grand intérêt pour l'ethnographe et pour l'historien ; ce sont d'ailleurs des noms communs, noms descriptifs généralement ; il en est de même pour les noms de famille. — Pierre BERNÈS est convaincu que *La France* doit développer ses amitiés actuelles, en contracter de nouvelles et soutenir tous les efforts pacifistes.

Continent, avril-mai. — Ce nouveau périodique, qui a pour but de répandre la culture française en Allemagne et de nous instruire du mouvement des idées allemandes, contient un article dans lequel le général BAZAINE-HAYTER démontre que *l'armée* doit servir d'école à *la démocratie*. La France y envoie chaque année 200 000 de ses fils. Ce contingent est un maximum, on ne peut lui demander un homme de plus. Au point de vue de la santé, il se partage en ouvriers de fabrique arrivant au corps avec une constitution minée par un travail précoce, en cultivateurs robustes, mais que l'air vicié des casernes anémie rapidement, en intellectuels délicats. — Pierre BAUDIN, constatant les progrès de *l'Allemagne dans la Méditerranée*, fait remarquer ses efforts pour systématiser l'éducation professionnelle ; elle a une compréhension supérieure de la division du travail. — ROS. JACOBSEN, rapporte quelques *jugements français sur la poésie lyrique allemande* ; elle affirme que nous comprenons mieux la poésie allemande que celle d'autres peuples. — E. ETIENNE regarde *la colonisation* comme un devoir, car la paix sociale est une question de débouchés ; il faut que nous trouvions de nouveaux consommateurs à nos produits.

Mercure de France, 15 avril. — Entreprend une enquête pour savoir si nous assisterons à *une dissolution ou à une évolution de l'idée religieuse et du sentiment religieux*. Th. RIBOT croit que notre époque est très préoccupée de religion ; cela indiquerait donc une évolution. Pour Alfred FOUILLÉE, la science positive

ne suffira jamais à l'humanité qui a d'autres besoins vitaux que les besoins matériels. La philosophie est un effort pour passer du sommeil qu'est la religion, à l'état de veille qu'est la philosophie. Le R. P. Bernard ALLO juge qu'il y a à la fois dissolution et évolution du sentiment religieux. — Maxime GORKY répond que si l'on entend par religion l'idée de Dieu, cete idée-là se meurt. L'athéisme lui apparaît comme souhaitable, mais lui-même définit le sentiment religieux : la conscience d'un lien harmonique, unissant l'homme à l'univers ; la religion, dans cette forme, doit se développer. — Salomon REINACH pense qu'elle évoluera, mais ne disparaîtra pas. — Francis JAMMES répond ces simples mots : « Nous assistons à la dissolution de tout ce qui n'est pas le catholicisme », et Jules LEMAITRE, ceux-ci : « Je vous avoue que je n'en sais rien. » Max NORDAU fait une différence entre confessionnalisme et sentiment religieux ; ce dernier subsistera toujours et évoluera sans cesse. — G. BONET-MAURY prouve la vitalité du sentiment religieux en s'appuyant sur quatre faits : l'expansion missionnaire, la recrudescence ou réveil de la piété en Allemagne, en Italie et dans le pays de Galles ; la place que la religion occupe dans la littérature et enfin l'intérêt croissant des laïques pour tout ce qui y a rapport. — Camille LEMONNIER voit dans la séparation de l'Eglise et de l'Etat un témoignage de l'affaiblissement du sentiment catholique en France.

Révolution de 1848, mars-avril, publie le *Compte rendu de l'Assemblée générale annuelle de la Société d'histoire de la Révolution de 1848* et des documents relatifs à un *projet de mise sous séquestre des mines d'Anzin* dû au gouvernement provisoire de 1848 ; le but était de placer les ouvriers sous la protection de l'Etat et d'augmenter leurs salaires en diminuant les bénéfices de la Compagnie.

Revue illustrée, 20 mars, 5 avril. — Jean CANORA donne quelques impressions sur *la fête de Pâques* en Espagne, en Alsace, dans le Midi de la France, dans le Valais où les enfants, le samedi de Pâques, viennent chanter l'*Alleluia* dans chaque maison. — Marius-Ary LEBLOND fait connaître un peintre moderne, *G.-L. Dufrénoy*, qui satisfait les impressionnistes et les classiques, parce qu'il dessine comme on dessinait autrefois et en même temps exprime la beauté de la matière elle-même. — L.-A. GAFFRE étudie, au point de vue psychologique, l'œuvre de *Mme Chéliga*, qui peint les visions que son état de médium lui permet de contempler.

Revue générale, avril. — WOESTE est convaincu que le mouvement ritualiste dans l'Eglise anglicane est issu de *la renaissance catholique en Angleterre*. L'Eglise anglaise ressemble de plus en plus à un édifice sans cohésion. — *Les frères de Saint-Jean de Dieu*, d'après F. BOURNAND, lorsque la Révolution éclata, possédaient, en France, trente-neuf hôpitaux, dont sept dans les colonies ; ils y recevaient annuellement quatre-vingt-cinq mille malades. — Henri JASPAR apprécie les *résultats de la lutte contre l'immoralité*. L'épidémie des mauvaises publications n'envahit pas seulement les grandes villes, des colporteurs la répandent dans le pays. La pornographie s'insinue aussi par l'annonce, l'affiche, la carte postale. Les deux remèdes sont les réformes légales et la sévérité redoublée des répressions.

ANALYSE DES REVUES ÉTRANGÈRES

I. — REVUES ALLEMANDES

Deutsche Revue (Stuttgart).
Mai.

Le duc Ernst Günther de SCHLESWIG-HOLSTEIN examine *ce qui est social*, c'est-à-dire ce qu'il y a à faire pour améliorer la condition du travailleur. Une des premières choses est de lui donner une habitation saine. Le célèbre économiste Roscher disait : « L'homme vit selon la manière dont il est logé. » De la construction de maisons saines dépend l'avenir de l'Allemagne ; les autorités locales et l'Etat devraient s'unir dans ce but. — Le baron de SCHLEINITZ cite quelques-unes des questions qui, d'après lui, devraient être discutées à la *Conférence de la Haye*. Il faudrait faire entrer dans le code du droit des gens, cette loi : que la télégraphie sans fil ne pourra mettre en communication un des belligérants, c'est-à-dire ses navires, avec ceux des puissances neutres ; cette défense n'existerait pas pour les bateaux marchands des nations en guerre. — Léon XIII n'aurait jamais été aimé des *Jésuites ;* cependant on disait couramment à Rome qu'il était sous la domination du pape noir, Palazzo Branco, et que le Collège des Jésuites gouvernait le monde. Sous Pie IX, papisme et jésuitisme étaient synonymes ; il a répandu et transformé le culte de la Vierge Marie, ce qui est tout à fait dans l'esprit de la Compagnie. Pie X a exercé une grande influence sur la nomination du Père Wernz, le général des Jésuites actuel, qui était le candidat des modernes et non des scolastiques. — GRUETZNER apprécie la valeur des sports et de la gymnastique. Les Grecs resteront toujours nos maîtres à ce point de vue. Chacun de nous peut prévenir la maladie par un exercice sain, régulier et scientifiquement compris.

Deutsche Rundschau (Berlin).
Mai.

Il règne actuellement, en Allemagne, au dire de Frédéric PAULSEN, un malentendu entre *pères et fils*, qui va chaque jour s'aggravant. Comme dans le roman de Tourgueneff, qui porte ce titre, les deux générations ne s'entendent plus. Le conflit est à l'état aigu. La jeunesse voit la vie d'une autre façon que ses parents. Ceux-ci se plaignent que l'ancien esprit d'obéissance et de respect disparaisse. Cette crise était inévitable. Elle est le résultat de l'esprit d'individualisme du siècle. Mais elle est particulièrement grave en Allemagne. Le livre d'Ellen Key, *le Siècle de l'enfant*, qui prêche les nouvelles théories, y a trouvé des centaines de milliers de lecteurs. — Théobald FISCHER étudie *le climat des pays méditerranéens*, où de plus en plus des foules énormes de touristes vont passer l'hiver. On ne songe qu'à chercher le soleil, mais on s'y trouve, en même temps, dans des conditions toutes spéciales au point de vue de l'air et du sol. — Dans sa revue annuelle des *Théâtres de Berlin*, le vétéran de la critique dramatique, Carl FRENZEL, déclare que jamais la variété des sujets et le mélange des genres n'a régné en maître comme aujourd'hui. Le public va à droite et à gauche, fait également bon accueil aux pièces les plus oppo-

sées, et les auteurs « fabriquent » indifféremment tous les articles genre théâtre.

März (Munich).
Avril.

Theodor BARTH constate le triomphe de *la démocratie* en France, en Angleterre, en Allemagne. On ne peut dire combien de temps l'Etat prussien mettra à se démocratiser. Le socialisme vient d'éprouver une cruelle défaite. En tirera-t-il une leçon ? Secouera-t-il le vieux dogme marxiste pour devenir un parti national démocratique comme le sont les socialistes étrangers, français par exemple, ce qui serait la voie du salut ? — De l'avis de Francis de PRESSENSÉ, la conséquence la plus funeste de la guerre de 1870 n'est pas l'état de paix armée dans lequel l'Europe est forcée de vivre, mais l'inimitié de nations qui devraient travailler au progrès de l'humanité ; la politique des deux pays est faussée. Cependant la triple alliance a posé l'idée d'une organisation, qui sera le germe de celle des Etats-Unis d'Europe. Le socialisme sauvera la France des conflits armés avec l'Allemagne. — Andrew CARNEGIE donne le *journal d'un voyage autour du monde.* Ce voyage en Orient a été un des rêves de sa jeunesse ; aussi éprouve-t-il une joie incomparable à le faire ; pour lui, il y a un plaisir sans nom, un sentiment de triomphe singulier à réaliser ce qu'on a rêvé dans l'adolescence. Il ne peut emporter une bibliothèque entière pour traverser le Pacifique ; Shakespeare lui tiendra lieu de nombreux livres, il y trouve un monde.

Nord und Süd (Breslau).
Mai.

Le colonel GAEDKE, qui a suivi toute la *guerre russo-japonaise* en Mandchourie, estime que la défaite des Russes est due, avant tout, à l'incapacité du haut commandement. Une fois de plus, il a été démontré par des faits que la valeur d'un instrument importe encore moins que l'habileté de celui qui le manie. Dans d'autres mains, l'armée russe eût obtenu d'autres résultats. — Ludwig FULDE signale la grande *réforme du droit conjugal français* qui se prépare. C'est tout simplement l'avènement du divorce par consentement mutuel, pour incompatibilité d'humeur. — *Le prince de Hohenlohe*, dont les Mémoires ont fait un si grand tapage, était, au dire d'Ernst SALZER, une nature fine, aimante, aimable, mais un peu molle et subissant facilement l'influence de son entourage. Il eût voulu que l'Allemagne du Sud eût une part plus prépondérante dans les destinées de l'Empire, et fît contrepoids à la Prusse.

Sozialistische Monats-Hefte
(Berlin). Mai.

Eduard BERNSTEIN, Max SCHIPPEL, Robert SCHMIDT admirent l'œuvre d'*Ignaz Auer*, un des chefs du socialisme allemand qui vient de disparaître. — August MULLER se demande *quand la sociale-démocratie s'emparera du problème agricole.* C'est une question de vie ou de mort pour le socialisme ; il s'agit de savoir comment il pourra gagner le paysan ; le petit cultivateur seul peut adhérer aux idées socialistes ; ses intérêts se confondent avec ceux de l'ouvrier. La conquête du paysan est la principale préoccupation du parti socialiste français. Les programmes des socialistes français et hongrois ont démontré que le développement agraire et celui de l'industriel sont parallèles. Il est temps que les Allemands ne laissent plus le travailleur agricole de côté. — Morris HILLQUIT montre les progrès faits aux Etats-Unis

par l'*American Federation of Labor :* dans les trois dernières années, le nombre de ses membres s'est élevé de 1 million 1/2 à 2. En face s'est organisée une union des patrons et capitalistes ; les membres de cette *National Civic Federation*, qui s'étaient réunis en assemblée à New-York, y représentaient cent millions de capital.

Friedens-Warte (Berlin), IX, 4, souhaite que la *Conférence de la Haye* s'occupe de la limitation des armements au point de vue sociologique et économique et non militaire. — Les paroles prononcées dernièrement par *le général Bailloud* sont appréciées sévèrement et rapprochées de quelques pensées du même genre exprimées par des officiers prussiens. — **Das literarische Echo** (Berlin), IX, 15. B. STEIN fait connaître la formation littéraire d'un poète-paysan, *Anton Scholt.* Il est né en 1888. Il ne connaissait de la poésie allemande, quand ses premiers livres ont paru, que les œuvres de Rosegger, de Scheffel et de Maximilien Schmidt. Il a l'art du détail et le sentiment dramatique à un degré très élevé. — Wolfgang GOLTHER rend compte des travaux publiés dernièrement sur Wagner, ses *Lettres de famille*, sa *Vie*, par Glasenapp, par Max Kock, par Bürkner, *le Drame de Richard Wagner*, par Chamberlain, qui a donné une étude très claire de l'essence et du caractère du drame wagnérien ; c'est un ouvrage de premier ordre. — **Oesterreichische Rundschau** (Vienne), X, 4. Berthold MERWIN suit l'évolution de la *Littérature polonaise* dans les dernières années ; ses écrivains ont passé du naturalisme à l'art pour l'art, et enfin à l'étude de la vie elle-même. Zeromski, Sierojewski, Léopold Staft, Wyspianski sont les auteurs les plus connus de l'époque actuelle ; mais la révolution russe a fourni une nouvelle matière aux derniers venus dans les lettres. Tetmajer a donné *Révolution*, Srokowski, *Enfer* et Micinski, *le Prince Patiomkin.* — Des documents nouveaux sur *Voltaire et son méedcin*, tirés du volume que vient de publier son petit-fils et dans lequel il s'est servi de curieuses lettres restées jusqu'à ce jour dans sa famille.

II. — REVUES ANGLAISES ET AMÉRICAINES

Contemporary Review (Londres). Mai.

Parmi les *problèmes du gouvernement*, celui de la réforme de la Chambre des Lords s'impose strictement, dit SPENDER. Il est toutefois probable qu'on en ajournera la discussion. Il y a d'ailleurs d'autres questions qui pressent davantage : la loi scolaire, la réorganisation de l'armée, la nouvelle administration de l'Irlande, la loi sur les débits de boissons, sur les habitations ouvrières, etc., etc. Mais si l'on laisse quelque répit aux Lords, il ne s'ensuit pas que l'on puisse reculer devant la bataille, ni devant la crise qui en résultera. Il y aurait même avantage à la provoquer par une consultation du pays, qui certainement n'est pas disposé à rappeler au pouvoir M. Balfour et son parti en désarroi. — Emily CRAWFORD raconte la vie de *Berthelot* qu'elle appelle le Newton de la chimie organique. C'est un portrait sincère dans lequel revivent l'homme et le savant. L'article est semé d'anecdotes. Citons-en une : Peu de temps avant sa mort, Berthelot reçut une députation d'un groupe anticlérical. Il accueillit les délégués avec la plus grande affa-

bilité, leur offrit le champagne et but à la santé du Pape « qui a poussé plus que personne à la séparation de l'Eglise et de l'Etat ». — Paul SABATIER commente l'affaire des *Papiers Montagnini*, et fait remarquer que si le catholicisme même n'en est aucunement atteint, si l'autorité religieuse, centre et instrument de l'unité catholique, n'en est pas amoindrie, il y a une influence qui est irrémédiablement détruite par ces révélations : c'est celle d'un pouvoir qui se déclare purement religieux et veut s'ingérer perfidement dans les questions politiques. « On a voulu absoudre la Curie en disant qu'une autre société secrète opère de même et que toutes les ambassades sont des agences analogues à ce qu'était celle de la rue de l'Elysée. En admettant que ce soit vrai, l'argument ne pourrait servir d'excuse », car les diplomates du Saint-Siège ont un tout autre rôle à remplir, puisqu'ils sont avant tout et doivent être exclusivement des ecclésiastiques. « La presse catholique, en défendant obstinément la diplomatie pontificale, prouve tout simplement que son sens intellectuel et moral est de beaucoup au-dessous de celui du public laïque. » — Havelock ELLIS, dans une étude sur *le peuple espagnol*, fait cette curieuse remarque qu'en Espagne la littérature qui, ailleurs, s'éloigne plutôt de la profession militaire, a été presque toujours monopolisée par des soldats, et il cite l'exemple de Cervantes et de Garcilaso de la Vega. Beaucoup de poètes espagnols ne sacrifièrent à la muse que dans les heures de répit de la vie des camps. Beaucoup d'autres partagèrent leurs travaux entre les lettres et la diplomatie, comme récemment Valera, comme aujourd'hui même Ibanez, le plus en vue des jeunes romanciers et en même temps le plus militant dans la politique. L'auteur est peu favorable à l'Espagne actuelle, qui, suivant lui, « ne s'est pas encore appliquée sérieusement aux problèmes de la civilisation moderne ». — W. WYBERGH est d'avis que dans le programme du Congrès colonial réuni à Londres, la *question des races* devrait figurer en tête de l'ordre du jour. Or c'est celle dont on semble s'occuper le moins, en y attachant systématiquement le moins d'importance. Le gouvernement lui-même n'en a cure, et cependant c'est un problème autrement capital que celui de l'organisation constitutionnelle, financière et militaire. Il ne s'affirme pas, à vrai dire, d'une manière identique et également pressante dans les diverses parties de l'Empire, et il n'y a par exemple pas de question indo-asiatique, mais il existe partout ou latent ou manifeste, et l'on ne peut le biffer d'un trait de plume. En Afrique notamment, il exige un examen immédiat, et le Congrès ferait œuvre sage en ne le laissant point à l'écart. — John FOREMAN envisage l'avenir des *Philippines* et prévoit qu'elles aboutiront à une union volontaire ou forcée avec le Japon, à moins que les Etats-Unis, bien avisés, ne leur concèdent l'indépendance, tout en les empêchant de devenir la proie d'une oligarchie oppressive. Les Philippines ne sont évidemment pas mûres pour l'autonomie, mais il serait prudent et habile de fixer une date, si lointaine fût-elle, où ils pourraient la conquérir, et cette promesse mettrait peut-être fin à l'agitation dont un tiers ne manquerait pas de profiter, dès qu'il pourrait saisir l'occasion.

Fortnightly Review (Londres).
Mai.

Sidney WHITMAN, appréciant la situation respective de *l'Angleterre et l'Allemagne à Constantinople*,

fait observer que si les Allemands ont plus d'influence en Turquie, c'est qu'ils ne heurtent pas les croyances religieuses ottomanes et s'abstiennent de prendre part aux croisades de presse contre le sultan au sujet de l'Arménie. Il ne faut pas croire toutefois, suivant l'auteur, que cette influence prépondérante allemande puisse grandir au point de permettre au Kaiser de devenir le protecteur de l'Islam. L'Angleterre et la France, qui gardent pour le moment une attitude expectante à Constantinople, ne laisseraient jamais l'Allemagne s'y implanter dans des conditions qui nuiraient ouvertement à leurs intérêts. D'ailleurs, l'influence allemande qui s'exerce surtout dans l'organisation de l'armée turque, pourra être contrecarrée par les Japonais, quand le mikado aura une ambassade à Constantinople, car les officiers japonais l'emporteront probablement assez vite sur les officiers allemands. L'auteur pense que l'Angleterre et l'Allemagne trouveraient plus d'avantage à travailler de concert à Constantinople, à unir leurs efforts pour mettre la Turquie à même d'exploiter ses ressources qui sont grandes, et pour s'établir sur une base solide. La première chose à faire en vue d'atteindre ce but serait d'imposer silence à cette presse anglaise non conformiste qui vilipende sans cesse la Turquie, tandis qu'au contraire les journaux allemands en parlent toujours avec courtoisie. Il est aisé de saisir l'esprit tendancieux de cette étude. — F.-A. CHANNING pense que l'Angleterre a pour devoir de suivre l'exemple du Canada en ce qui concerne *l'éducation agricole* qui est très négligée. Quelques efforts ont été faits, il est vrai, dans ce sens, mais c'est encore peu de chose, et il ne serait pas difficile d'établir des écoles sur le type canadien ou danois dans les villages anglais, où l'enfant du paysan recevrait ainsi l'instruction élémentaire qui lui formerait le caractère. Les donations, qui sont nombreuses en Angleterre pour les œuvres de bienfaisance, pourraient se consacrer également à celle-ci, en secondant ainsi l'évolution rurale, et en la faisant concourir au bien général du pays. — Benjamin TAYLOR discute les nouveaux projets de modification de l'impôt sur le revenu, et compare l'*income tax*, tel qu'il existe actuellement, avec le régime en vigueur en France, en Autriche, en Hollande, en Allemagne, etc. L'auteur s'applique à démontrer que la principale mesure à voter est celle qui empêcherait les déclarations mensongères de nature à porter préjudice au Trésor. — H.-R. FOX-BOURNE résume les résultats obtenus par l'Angleterre en Egypte, et *l'héritage de lord Cromer*. Son successeur n'aura qu'à poursuivre la même politique en travaillant à développer l'éducation du peuple égyptien et en le dirigeant vers l'autonomie locale, beaucoup plus qu'en voulant y introduire des institutions européennes adaptées au caractère oriental. — M.-A. STOBART reprend le thème déjà si souvent rebattu du *vote des femmes*. L'auteur se demande si le mouvement est bien réel et s'il ne se réduit pas aux bruyantes manifestations des suffragettes ; il étudie la question du point de vue physiologique d'abord, et ensuite du point de vue moral, et il constate que l'agitation compte surtout dans ses rangs des ouvrières de fabrique qui représentent l'élément le moins intellectuel. Il croit que la question ne se résoudra pas de sitôt, parce que celles qui revendiquent le droit de suffrage, quoiqu'il puisse être légitime, ne sont pas encore aptes à l'exercer.

North American Review
(New-York), 19 avril.

W.-H. MALLOCK commence *l'examen critique du socialisme.* Suivant lui, ce n'est encore qu'une théorie, à part quelques expériences isolées et sans succès. Il ne veut donc l'étudier que théoriquement, et passe en revue les opinions de Karl Marx, de Ruskin, en les rapprochant de celles de Adam Smith et de Stuart Mill, qu'il discute tour à tour. Nous reviendrons sur ce travail dont on aperçoit toutefois déjà la tendance hostile au socialisme. — G. COURTELYOU, qui fut postmaster general des Etats-Unis avant d'être secrétaire du Trésor, fait connaître les *fraudes de l'administration postale aux Etats-Unis.* Ces fraudes et malversations sont, suivant lui, nombreuses, les unes habiles et extrêmement ingénieuses, les autres si manifestement évidentes que personne n'en peut être dupe. Elles proviennent aussi bien de l'improbité du public que du manque de conscience de certains employés, mais l'autorité peut chaque fois les réprimer, parce qu'elle est armée de moyens d'action et de contrôle qui l'éclairent rapidement. Le département des Postes aux Etats-Unis est en effet d'une vigilance constante, comme le prouvent les services nombreux qu'il rend à la justice dans la recherche et la découverte ou l'arrestation des criminels, principalement des individus coupables d'émission de faux chèques, d'opérations commerciales frauduleuses, etc. Son concours n'a pas été moins précieux dans la suppression des loteries, de la littérature obscène, de la publicité criminelle, de ces annonces de journaux qui n'ont pour but que de causer un préjudice matériel et moral à leurs victimes. Il est intéressant de noter ce que l'intervention directe de la poste dans cette répression aux Etats-Unis a produit de bienfaits pratiques. — Willard FRENCH pronostique *l'avenir du Japon* dans ses relations avec l'Amérique. L'auteur n'est pas rassuré à cet égard. Il voit le Japon augmenter son armée et sa flotte, étendre l'importance de sa marine marchande dans le Pacifique, où il cherche à s'arroger la suprématie. Les Etats-Unis assistent à ce développement sans se prémunir contre les conséquences. Ils laissent passer les années sans se protéger, au lieu de prendre position, eux aussi, dans le Pacifique avec des bâtiments de commerce. Or de jour en jour la solution devient de plus en plus difficile, et quand le canal de Panama sera achevé, les Japonais s'empresseront d'en profiter. Son de cloche alarmiste.

Quarterly Review (Londres).
Avril.

Les rapports directs entre *le parti ouvrier et le socialisme* en Australie sont la conséquence de la situation même des travailleurs. Convaincus de l'impossibilité d'obtenir l'amélioration de leur sort en ne comptant que sur les patrons ou sur l'initiative des législateurs, ils ont employé leurs efforts à s'emparer du pouvoir, afin de faire voter par une majorité émanée de leur classe des lois en leur faveur. Dans l'état actuel des conditions économiques, ils ne pouvaient atteindre ce but qu'en s'inspirant des doctrines socialistes et en poursuivant la nationalisation de toutes les industries pour créer un ordre de choses politique répondant à leurs aspirations. C'est bien ainsi que l'entendent leurs chefs et principalement M. Wasson, qui a précisé le programme du parti dans la conférence de Sydney en 1905 et dans ses divers articles publiés en 1906 par la principale

revue australienne. Les ouvriers australiens ne se bornent plus à demander la suppression des monopoles. Ils veulent que l'Etat ou la municipalité ou les corps constitués représentant les forces collectives du pays s'arrogent tous les droits de production, de distribution, d'échange et l'autorité absolue sur toute la richesse fournie par l'industrie et le travail. C'est la définition que l'auteur donne du socialisme qui doit, dans sa pensée, substituer à la concurrence la propriété collective de la terre et du capital, et à la possession individuelle, l'accaparement étatiste au profit du peuple tout entier ; ne s'en tenant pas aux théories scientifiques, les ouvriers australiens réclament la nationalisation immédiate de la fabrication du tabac et du sucre, des chantiers de construction navale, des banques, des assurances sur la vie et contre l'incendie. C'est une première étape. Cette victoire acquise, ils pousseront plus loin. — Benjamin TAYLOR soumet à une discussion serrée *l'impôt sur le revenu*. L'auteur n'est pas partisan de la surélévation des contributions, à la charge du riche seulement ou de quiconque a des ressources annuelles dépassant un certain chiffre. Il estime que si chacun doit contribuer aux charges de l'Etat suivant ses moyens, le poids ne doit pas peser exclusivement sur ceux qui ont le plus de fortune, mais que toutes les classes en doivent prendre leur part proportionnelle, puisque toutes bénéficient proportionnellement des avantages que peut procurer l'impôt. En d'autres termes, Taylor trouve qu'il serait plus équitable de ne pas admettre les exonérations complètes, à moins qu'il ne s'agisse d'insolvables reconnus. Il base son opinion sur le fait qu'il y a des cas, même nombreux, où le revenu du travailleur exonéré dépasse celui du commerçant ou du professionnel qui n'est pas exempté. — Les réformes du ministre de la guerre, *M. Haldane*, ont déjà suscité de nombreuses et vives, même violentes controverses. La nouvelle organisation qu'il veut donner à l'armée anglaise, surtout en ce qui concerne les troupes auxiliaires, est discutable, mais elle témoigne cependant d'une compétence qui doit lui mériter non seulement l'attention, mais l'essai pratique. Si le plan tel qu'il est conçu ne résout pas toutes les difficultés, c'est néanmoins un ensemble de vues qui peut conduire à un examen approfondi de la question, car elle intéresse à un très haut point la vitalité même de la nation, comme s'applique à le prouver l'auteur anonyme de l'article sur *M. Haldane et l'armée*.

III. — REVUES JAPONAISES

Bunshô Sekai.

Notre éminent collaborateur et ami le baron SUYEMATSU explique comment les *difficultés de traduction* des langues européennes, français, anglais, allemand en langue japonaise, avec l'exacte interprétation des termes et des idées, est encore aujourd'hui un obstacle à la complète pénétration des progrès occidentaux dans cette partie de l'Extrême-Orient. En Europe, rien n'est plus aisé que de faire

passer un écrit d'une langue dans une autre, même en admettant qu'il n'y ait pas d'expressions absolument synonymes, et il en est résulté depuis des siècles un échange continuel de travaux intellectuels entre les divers pays, ce qui a contribué puissamment au développement général des lettres et des sciences. Les langues européennes vivant en quelque sorte côte à côte, ayant beaucoup de leurs éléments et de leurs ressources en commun, le mouvement intellectuel est désormais international en Occident. Il n'en est pas de même pour le Japon, malgré tout ce qu'il a déjà accompli pour entrer en contact de plus en plus étroit avec l'Europe.

Ce qui s'oppose pour lui à l'assimilation encore très imparfaite en grande partie, c'est surtout sa langue. Elle est cependant riche et elle a même, par exemple en poésie, des tournures et des mots qu'on ne retrouve dans aucun autre idiome ; mais elle a l'inconvénient d'avoir deux formes distinctes, l'une écrite, l'autre parlée ; elle est d'un côté idéographique, de l'autre phonétique, et il y a impossibilité de reproduire l'idéogramme en vocabulaire courant. Elle est par suite inférieure comme mode de communication de peuple à peuple, et tant que l'empêchement de la traduction correcte subsistera, le Japon aura de la peine à s'européaniser autant qu'il le voudrait.

Dai Nihon.

Matsumoto Kumpei s'intéresse vivement aux questions pratiques. C'est ainsi qu'il préconise l'élève du *cheval*, qui, au Japon, est encore négligé. Il demande que le gouvernement encourage les courses de chevaux et les concours, que l'on abandonne l'antique *jinrikisha*, qui correspond à la chaise à porteurs, pour la remplacer par la traction animale et la voiture. En même temps, il voudrait que l'on introduisît dans la consommation alimentaire l'hippophagie, contre laquelle il y a encore des préjugés dans toutes les classes japonaises, sauf les indigents. Ailleurs le même auteur s'occupe de la fabrication des *allumettes*. Il signale l'invasion en Extrême-Orient, Chine et Japon, des allumettes américaines de la « Diamond match Company », qui accaparent de plus en plus le marché mondial. Or le gouvernement japonais ne fait rien de sérieux pour protéger l'industrie nationale. Elle représente pourtant depuis trente ans un accroissement économique, puisqu'elle s'est élevée de moins de 10 000 yen d'exportation à plus de 10 millions d'yen, résultat dû à l'extrême bon marché de la main-d'œuvre et à la grande abondance de la matière première. Jusqu'ici elle ne rencontrait point de concurrence à craindre, mais maintenant l'Amérique la menace, et les fabricants japonais, au lieu de s'unir pour résister, tirent chacun de leur côté. Qu'y a-t-il à faire ? M. Matsumoto l'indique. « Former, avec l'appui du gouvernement, un trust qui mettrait fin aux rivalités, en fabriquant des allumettes toutes de première qualité réaliserait des économies sensibles par l'introduction de l'outillage moderne le plus perfectionné, empêcherait l'abattage inconsidéré des arbres, établirait un prix uniforme de vente au-dessous de celui des concurrents étrangers et offrirait, par l'exportation, des avantages aux marchés extérieurs. »

Ces idées tombent en bon terrain bien préparé. Les sociétés industrielles et commerciales se multiplient au Japon, et les hommes politiques qui s'en désintéressaient tout à fait autrefois en sont maintenant les actifs promoteurs.

Kokka.

Ce numéro, aussi remarquablement illustré que les précédents dont nous avons parlé, est consacré surtout à la *chromolithographie xylographique* et à son avenir. *Kokka* y a contribué vaillamment. Les maîtres de l'art furent d'abord Nagatoshi Mitschi et Ryasuke Iiyama, morts tous deux à la fleur de l'âge il y a dix ans. Ils ont des successeurs qui, sans les faire oublier, excellent à leur tour : Shïnkichi Izumi et Yogawa Kinjiro.

Mita Shôgyôkai.

A voir la marche du Japon, on peut se demander ce qu'il sera *dans dix ans d'ici*. C'est ce que fait le comte OKUMA, dont on connaît la haute compétence en matière économique et financière. Il constate qu'en dix années il y a eu, dans la population, une augmentation de 10 p. 100 : de 45 millions de population, on est arrivé à 50 millions. Le commerce s'est accru de 300 millions de yen à 900 millions dans cette même période, c'est-à-dire qu'il a triplé. On peut prévoir que la progression continuera. En opérations financières, il en a été et en sera de même, si, bien entendu, le mouvement qui s'est produit dans les dix dernières années suit une courbe ascendante semblable; mais il faut tenir compte de ce fait que les nations sont comme les individus, toujours plus ardentes dans leurs premiers élans. Cependant le comte Okuma croit qu'en 1916 le Japon aura atteint le point de développement économique actuel de l'Allemagne et de l'Amérique. Ces résultats doivent être attribués en grande partie à feu M. Fukuzawa. C'est lui qui a familiarisé le Japon avec les méthodes américaines et anglaises de faire les affaires, et ses conseils ont été suivis. L'auteur de l'article ajoute que l'empire du mikado est en mesure de réaliser ce qu'il ambitionne. Ses succès dans la dernière guerre lui ont montré qu'il peut avoir confiance en lui-même. Il ne lui manque ni l'argent, ni le territoire, ni l'occasion. Il n'a été jusqu'ici qu'imitateur heureux et fécond. Le moment est venu d'être créateur. Il le sera et le devient déjà en ayant avec viligance l'œil sur ce qui se passe ailleurs et surtout en Occident.

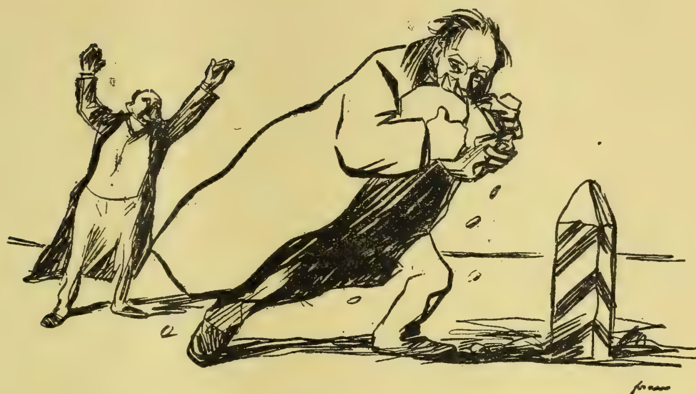
Taiyô.

SOEDA JUCHI développe à peu près la même thèse que le comte Okuma; il ajoute que l'avenir industriel et économique du Japon dépend des rapports permanents bien compris entre *le travail et le capital*. Or, nulle part ces rapports n'existent comme il conviendrait. Le travail garde vis-à-vis du capital la même attitude que le pauvre vis-à-vis du riche. Ils considèrent l'un et l'autre que leurs intérêts respectifs sont diamétralement opposés. Le capital ne s'occupe pas d'améliorer le sort du travailleur, celui-ci se dresse contre lui. Le mouvement coopératif d'une part, le socialisme de l'autre, viennent en aide aux ouvriers. Au Japon, ces influences ne sont pas encore aussi actives qu'en Occident, mais elles se manifestent déjà, comme on l'a vu dans les événements violents d'Ashio. Qu'a fait le gouvernement pour le travail? Il est resté presque complètement inerte ou indifférent. C'est un tort. Les classes laborieuses, dit Soeda Juchi, doivent avoir droit à l'instruction gratuite, à la sauvegarde contre l'oppression patronale. L'auteur semble croire que les victoires du socialisme japonais sont encore lointaines. Pourtant, ce qu'il dit des courants socialistes est significatif. Et l'on peut prévoir qu'ils s'accentueront.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

En France



Figaro (Paris). — *Doux pays* : L'Impôt sur le Revenu. — Arrête! Ça n'est pas voté.
Le Blocard riche : Je n'ai pas confiance!..



Cri de Paris. — Devant Tanger. L'amiral Mouchard : Il s'agit, maintenant, de ne pas couler...



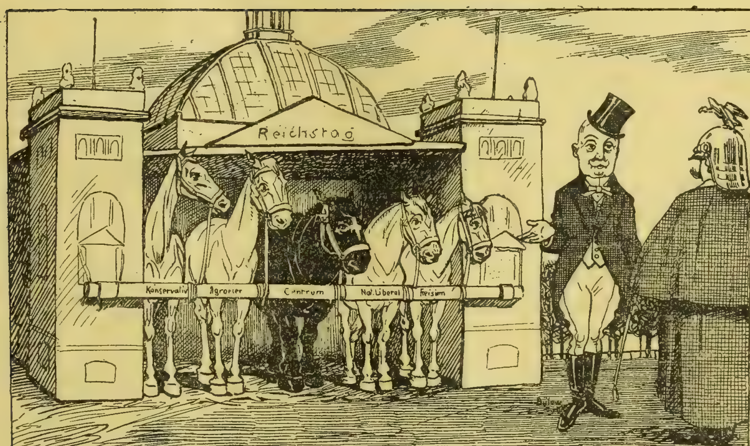
Nebelspalter (Zurich). — La nouvelle poupée de l'Empereur : Le ministre des Colonies.



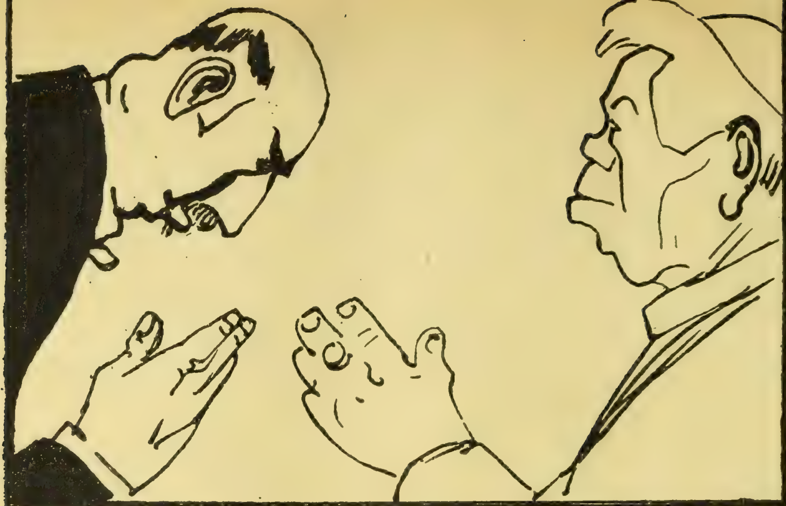
Fischietto (Turin). — La bonne occasion ! S'ils m'avaient seulement tué un Allemand au Maroc !



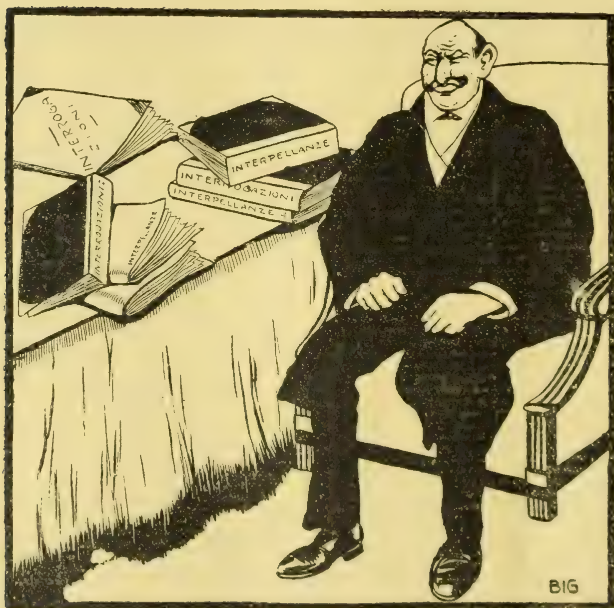
Pasquino (Turin). — Guillaume : Mon oncle Edouard est toujours après Marianne !
Bülow : Bah ! Les amours tardifs sont pacifiques.



Kladderadatsch (Berlin). — L'Écurie impériale ou le Parlement allemand.



Asino (Rome). — L'État et l'Église en Italie...



Pasquino (Turin). — Le Premier italien : Je me sens assis très mal...

Le Gérant : JEAN FINOT

20,6 millions de marks, soit un accroissement de 900 p. 100 par rapport à l'année 1897 !... Pareil miracle n'a encore été constaté que dans la Sainte Russie, où, selon les récentes déclarations ministérielles, jamais les revenus n'ont été plus forts, le commerce plus prospère et la prospérité plus grande que dans les dernières années où, coïncidence providentielle, famine, incendies, fusillades, pendaisons, assassinats et autres formes d'extermination ont atteint le niveau difficile à dépasser, même dans l'empire du Knout. La publication d'un document confidentiel nous donna la clé de ce mystère, qui n'était qu'une mystification. Une note de l'*Auswärtiger Handel* nous explique non moins naturellement le mystère allemand : c'est que si, dans le commerce d'exportations allemandes vers les colonies, la douane coloniale ne fait pas figurer (grâce lui en soit rendue !) les fusils, canons, munitions et chevaux de guerre, elle tient, par contre, compte des provisions destinées aux troupes : farine, riz, avoine, chocolat, bière, eau-de-vie, vin, tabac et autres produits du même genre qui, à leur entrée dans la colonie, acquittent les droits de douane. Or, les troupes du Sud-Ouest-Africain ayant subi, depuis l'année 1897, un accroissement considérable (1), accroissement directement proportionnel aux progrès de l'insurrection, mais en sens inverse de la marche des affaires et de la prospérité du pays, les marchandises et denrées destinées à ces troupes ont dû forcément subir un accroissement parallèle. Que demain l'incendie se propage vers les autres *Schutzgebiete* ; que le gouvernement se voie obligé d'y renforcer les troupes d'occupation de deux ou trois corps d'armée : et alors, grâce au système d'évaluation et de comptabilité adopté par l'administration allemande, le commerce de l'Empire avec ses colonies ressortira plus satisfaisant et plus florissant que jamais... Et nous verrons encore une fois les coloniaux triompher de ces fâcheux et insupportables pessimistes pour lesquels, comme pour les pestiférés, il n'y a plus de place sur le sol bienheureux de l'Allemagne : « Die Schwartz-Seher kann ich nicht dulden » (des pessimistes, je n'en veux pas), déclara tout récemment Guillaume II.

Et alors, abstraction faite des artifices de toute nature, indignes d'un pays comme l'Allemagne, quelle est, pour le commerce allemand d'exportation, la valeur intrinsèque du marché colonial ? *Dans la période 1900-1905, elle atteint à peine — moyenne annuelle — 15 millions de marks : elle l'a dépassée à peine en 1906.*

Vingt années de politique coloniale, c'est-à-dire de politique

(1) En 1897, on comptait dans le Sud-Ouest africain 825 hommes de troupes blanches ; en 1905, 14 766.

de violence, de provocation et de menace à jet continu ; des milliards jetés à tous les vents et dans tous les gouffres ; des flots de sang, des torrents de larmes versés d'un côté et de l'autre ; des milliers d'êtres mutilés, malades et infirmes ; l'infamie — ajoutée à tant d'autres — de l'occupation de Kiao-Tchéou, qui dans la pensée des Machiavels allemands devait être le commencement et la fin du monde jaune, et qui fut, en réalité, le commencement et la fin de la politique de brigandage et de rapt dans l'Extrême-Orient — et tout cela pour aboutir à un si piteux résultat !



Tel est le bilan, le lamentable bilan de la politique coloniale de l'Allemagne. Il n'a pas dépendu du gouvernement allemand qu'il ne fût désastreux. Et, certes, il l'aurait été sans l'action modératrice du parti socialiste, sans la crainte salutaire que ce parti inspirait naguère au pouvoir. A l'heure actuelle, cette crainte n'existe plus : les dernières élections ont réduit l'opposition à sa plus simple expression.

Car ce serait faire injure au centre allemand et méconnaître la psychologie intime de ce parti, que de prendre au sérieux ses velléités d'opposition, et de lui attribuer des sentiments quelconques — hostiles ou favorables— à l'égard de la politique d'expansion coloniale. Le centre est simplement et uniquement le parti de Rome. Véritable kaléidoscope parlementaire, où coudoient, sans jamais se heurter, les représentants d'opinions et de nuances les plus opposées : démagogues et conservateurs, pacifistes et militaristes, libre-échangistes et agrariens ; hier. unis aux hobereaux prussiens et protestants, votant d'enthousiasme le budget colonial ; aujourd'hui, alliés aux socialistes et votant avec frénésie contre le même budget ; demain, si les intérêts du Vatican l'exigent, il se ralliera aux anarchistes, quitte à mettre sur la carte l'existence du pays, ou bien rentrera, enfant prodigue, dans le giron de cette majorité gouvernementale d'où il est sorti faute de concessions en faveur des Pères Jésuites…

L'opposition parlementaire en Allemagne est réduite, pour de longues années, à l'impuissance. Le pays, désormais livré aux *junkers* pangermanistes, est mûr pour les aventures extérieures.

Qu'en sortira-t-il pour l'Empire, pour sa puissance, pour son unité ? Graves problèmes, que les coloniaux allemands se chargeront de résoudre plus tôt qu'on ne le croit et qu'ils ne le voudront peut-être…

D[r] LOWENTHAL.

Jules Michelet et Alexandre Herzen

d'après leur

Correspondance intime (1851-1869)

(Suite.) (1)

XX. — A. Herzen à J. Michelet

Londres, 25, Euston Square, New Road.
9 novembre 1853.

Mon vénérable ami,

Je viens de recevoir votre billet ; vous me comblez d'amitiés. Je ne sais comment vous remercier. Le petit article : « Alliance » a été une réponse *russe* à une adresse faite par les démocrates polonais. L'initiative leur appartient, le sentiment de gratitude à nous autres.

Disposez de la notice sur Bakounine et sur Petrachevsky comme vous le désirez. Il (Bak.) n'est pas à Schlusselburg, il est dans les casemates de la forteresse de Saint-Pétersbourg. On dit qu'on ne le maltraite pas et qu'on ne l'a pas torturé.

Où est-ce que cela sera imprimé? Ecrivez-moi, de grâce.

Je publie maintenant la troisième brochure russe : une série de nouvelles (2). On imprime quelques échantillons dans une traduction allemande. Je pourrais envoyer quelque chose pour un feuilleton français, mais je doute si l'admission en sera possible.

Votre dévoué,

A. Herzen.

J'écrirai aujourd'hui encore par rapport au dessin. Ribeyrolles est à Jersey.

XXI. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, rue de l'Ouest, 44.
23 janvier 1855.

Cher Monsieur,

N'attribuez mon long silence qu'à la vie errante que j'ai menée dans ces derniers temps. J'ai achevé *la Révolution française* à Nantes, et j'ai passé près d'un an dans les environs de Gênes pour essayer de me remettre d'une gastrite invétérée (3). Rien n'y

(1) Voir *La Revue* du 15 mai 1907.

(2) Ces nouvelles ont été publiées en français et sous le titre : *Récits et Nouvelles*, chez Germer Baillière (Félix Alcan).

(3) Ce séjour d'Italie à Nervi se trouve raconté dans *Le Banquet*, publié en 1879 par Mme Michelet.

faisant, je suis revenu à Paris, quelque triste qu'en soit le séjour. Là seulement, je puis trouver les matériaux du livre que je publie : l'*Histoire de la France au XVI*e *siècle.*

J'ai voulu mettre notre Bakounine dans une revue, et l'on m'a fait la triste objection : *qu'on voulait pouvoir entrer en Russie.* Il faut attendre.

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, je vous prie; mon cœur est au milieu de vous. On dit pourtant qu'un des vôtres a bien maltraité ma *Révolution.* N'importe ! quoi qu'il ait dit, je ne l'en aime et honore pas moins, comme un bon et grand citoyen qui a bien moins à se reprocher que d'autres dans les fautes de 1848. On m'avait dit qu'il y avait un rapprochement entre nos amis ?... Faut-il croire à ce bruit ?

Je publie ces jours-ci la première partie de mon livre. Cette partie est intitulée *Renaissance ;* mon éditeur voudrait l'envoyer à quelques journaux ou revues de l'Angleterre. Auxquelles conseilleriez-vous de le faire ? Veuillez nous guider là-dessus, je vous prie. L'ouvrage paraîtra *le 1*er *février.* Le volume suivant, intitulé *Réformation*, paraîtra au 1er juillet.

Où en est votre imprimerie russo-polonaise ? où pourrais-je me mettre au courant de ce mouvement de publications ? La guerre actuelle l'a-t-elle entravé ou développé ? J'ai bien à cœur de le savoir. Cela m'importe pour la grande cause, et m'importe *pour vous*, cher Monsieur, qui, après tant de malheurs, avez réfugié là votre âme magnanime.

J. MICHELET.

XXII. — J. Michelet à A. Herzen

*Paris, 1*er *juillet 1855.*

Vous demandez, cher Monsieur, si je ne sympathise pas à votre grand projet de *l'Etoile du Nord*, à moi qui, devant la terreur qu'inspirait la puissance russe, ai pu paraître injuste et dur pour votre grande nation.

Vous croyez que j'entre de cœur dans ces vues si généreuses, à la fois patriotiques et humaines...

Ah ! que vous avez raison !

Sachez, ami, que, dans cette maison où je n'ai pas encore eu le bonheur de vous recevoir, la première place, à la droite de mon foyer de famille, est occupée par un Russe, notre Bakounine. Image deux fois précieuse, deux fois tragique, deux fois chère, qui fut dessinée pour moi de la main mourante de Mme Herzen.

Sainte image, mystérieux talisman qui ranime toujours mes regards, qui remplit toujours mon cœur d'émotion, de rêveries,

d'un océan de pensées. C'est l'Orient, c'est l'Occident, c'est l'alliance des mondes.

C'est l'Occident, la ferme épée et l'intrépide soldat qui, éveillé avant tous, avant l'heure de *Février*, écrivit d'une pointe d'acier, sur la table de la *Réforme*, le défi, l'appel en duel de Bakounine à Nicolas.

C'est l'Orient, la résistance légitime de la sainte et grande Russie au gouvernement bâtard qui la torture et la déprave ; c'est l'effort pour ramener ce peuple des voies machiavéliques où le traîne le tsarisme à sa mission naturelle de pacifique interprète entre l'Europe et l'Asie.

Ce portrait enfin, cher ami, c'est le gage de l'alliance, c'est le bon, le grand souvenir d'un dévouement qui embrasse le monde dans l'idée de la patrie. La Russie est, comme on le sait, opprimée par les Allemands; mais le jour où le vieux cri germanique se fit entendre : « *Qui veut mourir* avec nous pour les libertés de l'Allemagne ? » un Russe se présenta, se jeta aux premiers rangs, et pas un patriote allemand n'y fut avant lui. Quand l'Allemagne sera l'Allemagne, ce Russe y aura un autel.

En attendant, qu'il ait sa place au foyer, au cœur d'un Français ! qu'il habite chez celui qui, de tous, après vous, cher Herzen, fit la plus âpre guerre au *tsar*, guerre pour la France et la Pologne, et guerre surtout pour la Russie.

Que le drapeau de cette guerre soit planté dans votre *Revue*, le monde lui battra des mains.

Les plus simples sentent trop bien que la délivrance des Russes serait celle de toute la terre.

Les esprits réfléchis comprennent que les questions qui restent obscures, insolubles en Occident, trouveront dans la Révolution orientale un éclaircissement immense. Le problème du socialisme ne se résoudra qu'en famille, dans la grande famille des nations émancipées, par l'accession de la plus jeune qui, instinctivement, a rencontré des combinaisons partout ailleurs artificielles.

C'est la gloire de votre Pestel d'avoir compris que, dans la variété infinie des besoins des peuples et de leurs vocations, votre pays représentait l'idée symétriquement opposée à celle de la société occidentale, et d'avoir puisé la Révolution et l'avenir dans les entrailles mêmes de l'antique Russie. C'est la commune qu'il a prise comme élément primitif et molécule originaire de la République, où la Russie, disait-il, est plus naturellement appelée qu'au tsarisme tartare ou au césarisme allemand.

Croyez-le donc, cher ami, nous savons quelles révélations nouvelles le monde doit recevoir tôt ou tard de la Révolution russe ; *l'Etoile* qui va se lever du pôle, elle luira pour nous tous

avec cette vive scintillation, avec cette vierge lumière si pure qui, plus que le soleil même, semble le jour de la pensée.

Si la terre tardait à refléter ces lueurs du ciel, si ce grand monde muet, auquel vous vous adressez, s'enhardissait lentement à vous répondre, considérez qu'on ne revient pas bien vite d'une si longue mort. Ne vous découragez pas. La patrie silencieuse, peu à peu, vous entendra. A chacune de vos paroles, répondra un mouvement de sa vie ressuscitée, un nouveau battement de son cœur. Parlez-lui, ne craignez rien, car, en vérité, vous êtes elle-même, la conscience de la Russie, sa conscience prophétique, sa vieille âme étouffée longtemps, sa jeune âme d'avenir.

Je vous serre la main, cher ami, dans notre commune foi et notre immortelle espérance.

J. MICHELET.

XXIII. — A. Herzen à J. Michelet

Choldmondley Lodge. Richmond, Surrey.
8 juillet 1855.

Cher et vénérable ami,

Vous m'avez fait une grande joie. Dans ces jours tristes et sombres où on n'existe que par la colère et l'amertume, c'est une consolation de donner à un prochain un moment de bonheur pur et sans nuages. Vous l'avez fait par votre lettre que j'ai immédiatement traduite et qui paraîtra dans le premier numéro de *l'Etoile polaire* (1). Je ne sais comment vous remercier. Vous n'avez rien oublié (et c'est parce que vous vous souvenez par le cœur), ni Bakounine, ni la main mourante, ni le paysan dans sa commune. Je vous remercie de tout mon cœur. Il nous faut que des voix comme la vôtre nous soutiennent par leur sympathie. Le peuple indolent, ce Slave « qui s'endormait lui-même par ses propres chansons », comme dit un chroniqueur du temps des Porphyrogenètes, a besoin de la pensée vigoureuse et mâle de l'Occident. Le monde slave ne pourra jamais développer le fond socialiste, sauvage, naturel, sans l'idée révolutionnaire qui plane sur l'Occident comme son âme immortelle. Nous ne briguons pas le célèbre *fara da se*, sans solidarité, sans communauté des peuples ; nous resterons une armée menaçante, menée par le knout devenu sceptre. Vous le dites dans votre lettre. Oui, c'est en famille que se résoudra la grande question économique ; c'est une question de l'intérieur et qui touche chaque membre.

La dernière année a été d'une gravité extraordinaire pour moi. Ce n'est que maintenant que j'ai des preuves palpables que ce

(1) *L'Étoile polaire* parut en janvier 1856.

n'est pas pour rien que j'ai sacrifié toute ma vie depuis seize ans ; et, sortant d'une série de malheurs, éprouvé par le scepticisme le plus accablant, je rencontre l'Espérance. Et je persisterai plus que jamais dans ma route. Je dis aux Russes, je le répète de toutes les manières, que l'idée sociale, élaborée par l'Occident, est le seul moyen de développer rationnellement les *aptitudes* et les *mœurs sociales* des Slaves. Depuis la mort de Nicolas, le géant endormi commence à respirer. Il est de toute nécessité que la minorité dévouée sente une sympathie de la part de l'Occident. Il est beaucoup plus facile d'aller en Sibérie, avec cette conviction.

Le premier numéro de *l'Etoile* portera sur la couverture la constellation de l'*Ursa Minor*, l'étoile polaire en haut et les cinq autres entourant un médaillon, avec les cinq profils de *Pestel*, *Mouravieff*, etc., en bas : « Tués le 25 juillet 1826 ». Le nombre des cinq étoiles de la constellation est parfaitement vrai. J'ai remis à Saffi (1) votre lettre. Il y avait une longue histoire avec son article sur la *Renaissance* (l'article est parfait ; en outre le collège de Manchester a invité Saffi à faire un cours sur la littérature italienne du XVe siècle). Saffi veut consacrer une leçon à votre ouvrage, ainsi qu'à l'ouvrage de Quinet. Lorsque cela sera imprimé, je me ferai le plaisir de vous envoyer un exemplaire. Le rédacteur a empêché l'impression de la fin, trouvant, je pense, que *ce n'est pas assez chrétien*, tandis que tout l'article est complètement *antichrétien*.

Est-ce que l'on s'occupe chez-vous de l'opposition formidable que le peuple anglais fait contre la loi stupide du dimanche ? De grâce, ne croyez pas aux journaux. C'est un mouvement très sérieux et très grave. Le dimanche passé, le sang a coulé à Hyde-Park ; aujourd'hui, le peuple veut attaquer les clubs de Pall-Mall.

La grande question n'est pas dans les cabarets ; le peuple anglais est las de l'oligarchie, et prend comme un enfant le premier prétexte pour bouder ; mais il ne faut pas oublier que le dimanche passé il y avait plus de cent mille hommes à Hyde-Park, et seulement six cents policemen. Les soldats qui étaient présents prirent parti pour le peuple. La loi est retirée, mais le peuple ne cède pas, et comme le droit de réunion paisible est tout à fait légal, la police aura du fil à retordre. Figurez-vous un parc plus grand que les Champs-Elysées ; c'est là que les aristocrates viennent « pavaner » dans les équipages, les dimanches ; une masse énorme de peuple crie en sifflant : « Go to church, go to church ! » et après on ouvre la portière, on les fait descendre et

(1) Un des triumvirs de Rome de 1849, alors réfugié en Angleterre.

on les envoie à la messe, au rire de cinquante mille personnes. Le duc de Bedford avec sa femme ont fait aussi cette agréable promenade. La police est parvenue à jeter dans la Serpentine les hommes qui étaient près du bord ; je crains fortement qu'aujourd'hui toute la police ne traverse comme Pharaon la Serpentine à pied. C'est pour cela que je clos ma lettre d'une longueur terrible. J'ajouterai demain ce qu'il en est de la démonstration.

Lundi, il n'y avait pas grand'chose ; le gouvernement a fait disparaître la police. Pourtant, on a brisé toutes les fenêtres dans le quartier le plus aristocratique, dans le *Belgravia* et dans *Euston Square.*

Je crains vous demander sur l'état de votre malade (1). Vos paroles sont si lugubres. Peut-être le temps si doux aidera-t-il ?

Je vous serre la main avec la plus grande amitié.

A. HERZEN.

J'ai encore un aveu à faire. Je n'ai pu vaincre un sentiment que vous ne blâmerez pas, et, en traduisant votre lettre, j'ai omis deux ou trois notes par trop favorables pour moi. Je vous en remercie beaucoup et je veux les garder pour moi comme un cadeau. Dans mon article russe, je traduis de *la Renaissance :* « Prescription de la nature », « la Sorcière » et, du texte, une partie de la découverte de l'Italie. Nous tous, nous attendons avec impatience *la Réforme.*

XXIV. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, rue de l'Ouest, 44.

30 juillet 1855.

Ce que j'avais prévu est arrivé, cher Monsieur, ma fille vient de mourir.

Je me rattache d'autant plus à ce qui ne meurt pas. Votre lettre est un cordial puissant qui ressusciterait au besoin. J'admire votre indomptable vigueur. J'embrasse surtout l'espérance que vous donnent les résultats de la dernière année.

Votre libraire a dû recevoir les onze ou douze exemplaires de *la Réforme.* Veuillez lui écrire, je vous prie, comment ils doivent être distribués.

Vous verrez dans ce livre que je traite favorablement la Révolution protestante au XIV[e] siècle ; quelque impuissante qu'elle se soit montrée depuis, elle a été alors infiniment utile. L'élément scientifique et rationnel de la Renaissance (personnifié dans Colomb, Copernik, Rabelais, Galilée, etc.) ne se présentait pas

(1) M[me] Dumesnil, fille de Michelet, se mourait de la poitrine.

sous une forme assez *une* pour organiser la résistance. Sans Genève, les jésuites auraient repris le monde pour un siècle de plus, ou davantage.

Je vous serre la main fraternellement, et j'attends impatiemment *l'Etoile*, si vous avez occasion de m'en faire passer le deuxième numéro.

Mille remerciements d'avance pour ce que vous voudrez bien faire pour *la Réforme.*

J. MICHELET.

XXV. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, rue de l'Ouest, 44.
21 mars 1856.

Cher Monsieur,

Vous avez changé plusieurs fois de demeure et je ne sais pas bien si je dois vous envoyer mes nouveaux volumes à l'adresse de l'année dernière.

L'un, c'est *l'Oiseau*, petit livre d'histoire naturelle, fait en partie par ma femme.

L'autre, qui vous intéressera davantage, ce sont *les Guerres de Religion* (1547-1572).

Il y a là une infinité de choses vraiment grandes et touchantes, utiles surtout en ce temps qui ne brille pas par la force ni la pureté des caractères.

Je n'ai donné, dans ce volume, que le côté *protestant*, sans y mêler celui de la Renaissance, des sciences, des découvertes. Cela a l'avantage de donner une grande unité d'art et de forme. Et c'est aussi une justice ; j'ai voulu que ces martyrs qui ont été réellement les précurseurs de la liberté moderne eussent à eux tout un volume, sans distraction, une pleine journée en plein soleil. Hélas ! ils l'ont bien gagné. Ce volume est épouvantable, plein de sang, de feux, de tortures, de femmes enterrées vives, etc.

Les deux éditeurs (Hachette pour *l'Oiseau*, Chamerot pour *les Guerres)* ont leurs correspondants à Londres, auxquels ils veulent envoyer ; mais, si vous voulez diriger ou recommander la publicité, j'en serai fort reconnaissant.

Dites-moi, je vous prie, ce que devient *l'Etoile polaire* et vos publications russes. Rien ne m'intéresse davantage. Etes-vous parvenu à vous mettre en rapport avec ce sombre et immense océan de la Russie ? Des cœurs y battent, dit-on, pour la liberté, mais lesquels ?

Je vous serre la main tendrement.

J. MICHELET.

XXVI. — J. Michelet à A. Herzen

Lucerne, 9 septembre 1856.

Je suis indigné, cher Monsieur, de voir que vous n'avez pas eu *l'Oiseau ;* je l'avais recommandé trois ou quatre fois en donnant votre adresse.

Je rentre à Paris le 1er octobre et je serais bien heureux de vous y recevoir; arrangez votre voyage, s'il est possible, pour que nous nous revoyions.

Le meilleur gîte d'hiver en Suisse, d'une température italienne et dans une vue délicieuse, au dire de tout le monde, c'est *Montreux*, près de Vevey, sur le lac de Genève. J'y (ai) été fort bien pendant un mois chez Mlle Gaberel, sœur d'un pasteur de Genève. Le bateau à vapeur passait et repassait sans cesse et nous mettait en rapport avec Genève, Lausanne, etc. J'y avais aussi, chose rare, un excellent médecin.

Vous me donnez une bien bonne nouvelle, en me disant que votre journal trouve tant d'adhésions en Russie, et que votre grande patrie se réveille. Je salue du cœur cet augure !

Il vit donc certainement, notre Bakounine, puisque son sort est amélioré. Sa légende, sa prison, sa mort, tout cela m'est revenu cent fois la nuit ; c'était un de mes rêves. Nul martyr pour qui j'aie fait plus de vœux.

Un autre, en ce moment, languit et meurt peut-être dans les prisons de l'Autriche, Mme Téléki (sœur de Mme De Gérando). Sa santé défaillante n'a pu rien faire obtenir pour elle.

Mille remerciemens pour les articles de vos amis sur le XVIe siècle. *La Ligue* paraîtra le 1er novembre. Vous me direz où je dois vous l'envoyer et à qui il faut la donner à Londres en votre absence ?

C'est pour moi une consolation, cher Monsieur, dans ma très mauvaise santé, de recevoir une lettre comme la vôtre, et de sentir que *notre église*, que l'église orthodoxe, se fortifie et resserre ses liens.

Je vous salue affectueusement et de cœur.

J. MICHELET.

XXVII. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, rue de l'Ouest, 44.
15 novembre 1856.

Ne croyez pas, cher Monsieur, que j'aie perdu un moment pour l'affaire qui vous intéresse ; mais Michel Lévy, à qui je me suis adressé d'abord, m'a fait attendre longtemps et sans résultat,

n'osant, dit-il, entreprendre dans un moment où notre gouvernement se rapproche de la Russie. Il ne refuse pas, mais voudrait attendre (1).

Je me suis ensuite adressé à Mme Veuve Pagnerre qui a montré, ainsi que son fils, plus d'empressement; je lui ai donné pour spécimens le long article de M. Delavau dans la *Revue des Deux Mondes.* Je n'ose cependant espérer beaucoup dans ce moment d'inquiétude générale. J'aurai réponse dans la semaine prochaine.

Mais j'ai cru devoir vous écrire ce mot pour vous tenir au courant.

Je vous serre la main affectueusement.

J. MICHELET.

Le libraire m'assure que maintenant il vous a envoyé *l'Oiseau.* L'autre éditeur vous a envoyé ma *Ligue.*

Je ne connais rien de plus intéressant que vos *Mémoires.*

XXVIII. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, rue de l'Ouest, 44.
20 décembre 1856.

Mon cher Monsieur,

Le retard, vous le devinez, ne vient pas de moi, mais des éditeurs.

Pagnerre nous a traînés comme Michel Lévy, et, finalement, il refuse, ayant déjà un livre (détestable il est vrai) sur la Russie. L'autre difficulté, c'est la crainte qu'on a ici généralement d'une intime alliance russe qui arrêterait tout et clorait le livre en magasin.

Chamerot, à qui je me suis adressé ensuite, aimerait à faire l'affaire et imprimerait, mais il n'offre rien au traducteur et voudrait publier successivement, en petits volumes.

M. Delavau, qui est en ce moment en pourparlers avec lui, vous dira ces jours-ci plus précisément où il aura mené l'affaire. Je suppose que les quatre exemples de *la Ligue, envoyés* par Chamerot à Barthès, son correspondant, vous sont enfin parvenus. Je vous remercie mille fois de la peine que vous prenez de la recommander. Si vous le croyez utile, j'appuyerai par des lettres personnelles.

Dans ce cas, vous m'indiqueriez à qui vous les avez donnés.

(1) Il s'agissait de la traduction des Mémoires de Herzen qui furent en effet traduits par Delavau et parurent chez Dentu sous le titre : *Le Monde russe et la Révolution.*

Je suis heureux d'apprendre par M. Delavau l'extension admirable que prend votre propagande.

Je vous serre la main, et de cœur.

J. MICHELET.

XXIX. — J. Michelet à A. Herzen

10 janvier 1857.

Cher Monsieur,

Cela est exquis. Et votre âme charmante y rayonne à chaque ligne. Je crois pourtant *ici* qu'il y faudrait des changements. Nous sommes extrêmement austères. Le clergé fait poursuivre *la Revue de Paris* pour un roman innocent. Cela tient à ce que ce pauvre clergé qui a eu des petits procès de *sodomie*, d'assassinat, tient à montrer que *nous autres* sommes les vrais mauvais sujets. Et il pousse le gouvernement déjà peu ami de la presse.

Je crois pourtant qu'avec deux ou trois petites suppressions, nous pourrions faire reproduire ce délicieux article (1). J'agirai si vous y consentez.

La *Madone*, c'est-à-dire la maternité *sans père connu*, a beaucoup d'inconvénients moraux et civils. Elle n'a pas peu contribué à nous faire la société *déloyale* que nous avons, où chacun tâche de faire le *Saint-Esprit* chez son meilleur ami. Cela fait horreur.

La famille est sur l'autel, mais *un père non père*, *une mère non mère*, puisqu'elle reste vierge, et enfin un *fils*... de qui?

Je vous serre tendrement la main, mille vœux, et cet an, et toujours.

J. MICHELET.

XXX. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, rue de l'Ouest, 44.

18 novembre 1858.

Mon cher Monsieur,

J'ai été accablé depuis dix-huit mois par les craintes que m'inspirait la santé de ma femme. J'ai mené pour elle une vie errante sur les côtes, en Provence, en Normandie, en Bretagne. J'ai négligé mes affaires, mes amis. Je n'y pensais pas moins, veuillez le croire.

J'envoie pour vous, chez le correspondant de l'éditeur Hachette, un livre qui aura quelque intérêt pour vous : *l'Amour*. Vous en sentirez toute l'importance dans l'état de nos mœurs occidentales, où l'énervation *polygamique*, *alcoolique* et *narcotique* abaisse peu à peu les races et prépare celle du caractère politique et social.

J'avance en même temps dans l'énorme travail de l'histoire de

(1) C'est le récit intitulé : *Par Ennui*, qui se trouve dans les *Récits et Nouvelles*.

France. Vous avez dû recevoir *la Fronde*, en mars 1858. Et vous recevrez la moitié de *Louis XIV*, en mars 1859.

Où en sont vos publications ? Si j'en crois ce qu'on dit du merveilleux élan de la Russie depuis deux ans, vous ne pouvez manquer d'y devenir le roi du cœur et le vrai empereur des esprits. Que ne puis-je causer de tout cela avec vous, cher Monsieur, et rompre le pain ici avec vous ! J'y suis pour l'hiver, je l'espère. J'ai trouvé Paris sombre et obscur. J'aurais besoin de recevoir par vous un rayon des pays de la liberté, une lueur des grands horizons de l'Europe. Nous pouvons dire encore, comme Voltaire : La lumière nous revient du Nord.

Je vous serre la main affectueusement, et vous prie de croire à mes sentiments inaltérables.

JULES MICHELET.

J'ai un ami à Moscou, *M. Guillon*, secrétaire général *du chemin de fer*, un homme d'un admirable cœur. Si vous aviez occasion pour le recommander, j'en serais reconnaissant.

XXXI. — J. Michelet à A. Herzen

28 novembre 1858.

Cher Monsieur,

Je n'ai rien lu de plus intéressant que vos *Mémoires de Catherine*, rien qui fasse mieux *toucher le fond* de la nature par certains côtés.

Comme vous l'avez dit dans votre admirable préface : une seule chose est absente en tout cela, c'est la Russie.

Le mystère dynastique de faire un héritier *quand même* était déjà connu par je ne sais quelle reine de Danemark (?), mais ici on le sait bien mieux, par l'aveu de la *patience.*

Cela est saisissant, et ce qu'elle dit ensuite, que ce premier mâle n'était pas grand'chose; le second pas grand'chose, un *bouffon;* le troisième guère davantage, *ce fat* de Poniatowski; la *patiente* doit prendre un terrible mépris pour l'homme. Un mot fait prévoir que, résignée à tant de choses, elle se résignera aussi à la mort de Pierre III.

Vous avez rendu là un vrai service, et très courageux. Les dynasties se souviennent de cela plus que d'aucune opposition politique.

Je vous dirai que *l'Amour* fait son chemin ici. Le premier tirage à 10 000 va être épuisé en décembre, et nous en préparons un second. Je regrette seulement qu'il soit si incomplet, si faible encore ; mais, dans l'état de nos mœurs dissolues et hypocrites, on ne peut dire les choses essentielles.

Je suis bien heureux de ce que vous m'apprenez de la grande Révolution sociale de la Russie (1).

Je vous serre la main affectueusement.

J. MICHELET.

J'ai donné à l'éditeur votre adresse exacte.

XXXII. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, 25 janvier 1859.

Mon cher Monsieur,

Je vous envoie par la poste un article qui a produit beaucoup de sensation dans Paris, celui du *Courrier du Dimanche*. Il est de M. Chassin, un jeune homme de talent, à qui j'ai prêté le volume. Immédiatement les gens de la *Revue des Deux Mondes* sont venus me dire qu'ils en voulaient un aussi, je l'aurais fait si je n'avais été littéralement accablé de travail ; indisposé de plus ; enfin je craignais aussi de faire tort à M. Delavau qui donne à cette revue des articles russes.

Je trouverai une occasion naturelle dans mes prochains volumes de vous donner un témoignage plus durable de l'affectueuse estime que je vous ai vouée, et des vœux que je fais pour la régénération de votre grande patrie.

En attendant, j'ai fait aussi connaître *Catherine* à Pelletan (de *la Presse)*, qui en parlera, et dans ce journal et dans la nouvelle édition de ses *Rois philosophes*.

Mille remercîments pour vos belles gravures. Votre portrait est-il ressemblant ? N'est-ce pas la barbe qui change l'aspect ? Le Tchadaïeff est *étonnant*. Il jette dans la profonde pensée d'un monde inconnu !

Voici le nôtre lancé bientôt dans un prodigieux mouvement. La Russie prend-elle sa part d'Autriche (2), la Galicie ? Plusieurs le pensent.

Je vous serre la main affectueusement.

J. MICHELET.

J'ai bien grondé pour *l'Amour*. Je ne doute pas que vous ne l'ayez reçu. Il va bien. On a tiré 38 000 en deux mois ; 26 000 sont vendus.

Le Courrier du Dimanche voudrait bien avoir deux *Cathe-*

(1) Le gouvernement russe préparait depuis 1857 la libération des serfs, consommée par l'oukase du 3 mars 1861.

(2) On attendait d'un instant à l'autre la guerre franco-piémontaise contre l'Autriche.

rine, s'il est possible ; l'une pour *Ganesco*, directeur, faubourg Montmartre, 17 ; l'autre pour *Chassin*, qui a fait l'article ; à Montmartre, près Paris, rue de la Mairie, 12.

Je suis désolé d'avoir perdu votre charmant article sur la pauvre fille publique de Londres, etc.

XXXIII. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, rue de l'Ouest, 44.

1er juin 1861.

Mon cher Monsieur,

Je viens de lire votre charmant volume avec le plus vif intérêt (1). Il y a cent choses palpitantes : les petits Juifs, la femme rencontrée le soir arrachent des larmes. Rien de plus touchant que la rencontre d'amour dans le cimetière, etc. Cela m'a mis au fond de vos plus cruels souvenirs. J'en ai le cœur endolori. Moi aussi j'ai un souvenir bien précieux de cette femme charmante, l'esquisse de Bakounine qu'elle a bien voulu faire pour moi. Que la patrie vous dédommage, que votre grand effort pour la régénérer, que vos succès (immenses) compensent quelque peu ce que vous avez souffert.

Ne nous rencontrerons-nous jamais, au moins en Belgique ou en Suisse ? J'y vais voir Quinet, au mois de septembre, je crois.

Vous avez dû recevoir en janvier mon livre de *la Mer*. Je viens de réimprimer un vieux livre, fort important pour nous : *le Prêtre, la Femme et la Famille*. Si vous ne le connaissiez dès longtemps, je pense, je vous l'aurais envoyé.

Mille remercîments pour votre dernier envoi. Tout ce qui vient de votre plume a un grand caractère d'originalité ingénieuse, éloquente.

Je vous serre la main affectueusement.

J. MICHELET.

XXXIV. — J. Michelet à A. Herzen

Paris, rue de l'Ouest, 44.

22 mai 1862.

Cher Monsieur,

Je n'ai rien lu de plus *intéressant, de plus saisissant* (en certains points qui vont à l'âme), *que votre troisième volume.* Cela m'instruit aussi beaucoup. *C'est le fond du fond.*

On me dit que M. Bakounine m'a fait l'honneur de m'écrire. J'en suis heureux. Mais je n'ai pas reçu sa lettre.

(1) Le second volume du *Monde russe et la Révolution*.

Voici que je reçois de Londres un travail important de M. Ogareff (essai sur la situation russe). Mais je ne sais où il demeure. Je voudrais bien le remercier.

Le portrait de Bakounine que j'ai de la main de votre charmante femme me la rappelle sans cesse et me tient fort au cœur. Tout ce que vous en dites dans vos *Mémoires* m'émeut.

Que je regrette de ne vous avoir pas vu à votre passage ici ! Que de vœux je fais pour vous et votre pays !

Vous ai-je dit que j'ai perdu mon fils et ma fille (1) ? Il me reste les trois enfants de ma fille, mon gendre, *Dumesnil* (l'auteur de *la Foi nouvelle trouvée dans l'Art*), ma femme surtout qui partage tous mes travaux.

Je vous serre la main affectueusement.

J. MICHELET.

Avez-vous reçu *Louis XIV* et le *Duc de Bourgogne ?*

Je suis inquiet de vous, cher Monsieur, et je crains qu'il ne soit arrivé quelque malheur à la famille de votre ami.

Nous n'avons pas reçu vos brochures.

Je vous serre la main, et de cœur.

J. MICHELET.

5 d.-64.

XXXV. — J. Michelet à A. Herzen

Veytaux, canton de Vaud.

8 juin 1865.

Je n'ai rien lu de plus charmant, cher Monsieur, ni de plus *significatif* (2).

Nous sommes ici pour quinze jours. Si vous pouviez venir ! Quelle joie pour Quinet et moi !

Rappelez-moi à M. Ogareff (3), l'homme charmant qui me fait aimer de la Russie ; à Madame (4), pour qui j'ai le cœur tout attendri. Enfin, elle est ici en Suisse, hors de ce barbare Paris ! Nous l'aimons, veuillez le lui dire.

Je vous serre la main.

J. MICHELET.

(1) Le fils de Michelet, Charles, était mort à Strasbourg, le 16 avril 1862.

(2) Il s'agit de la *Camicia Rossa*, sur Garibaldi.

(3) Ogareff, l'ami de jeunesse de Herzen, l'avait rejoint à Londres en 1856 et l'avait suivi à Genève en 1865.

(4) Madame Ogareff.

XXXVI. — J. Michelet à Herzen

Hyères, 27 janvier 1868.

Je vous lis en arrivant, cher Monsieur, et très avidement. Non, l'Europe n'est pas *républicaine.*

Et elle le sera demain !

En 89, il n'y avait *que dix* républicains en France, dit Camille Desmoulins.

En 1778, il n'y avait *pas un* républicain en Amérique, a dit Th. Payne *(Common Sense).*

C'est lui qui les fit par ce pamphlet, que Franklin tira d'abord à cent mille.

En 1854, je n'ai pas pu découvrir *d'Italien en Italie.* Tous étaient fédéralistes, l'un Florentin, l'autre Romain. En 1859, tous furent unitaires.

Donc, cher Monsieur, répétons avec le grand martyr de Genève : *Non moriar, sed vivam. Et videbo opera Domini.*

Les phénomènes électriques sont *infiniment plus lents* que l'électricité, la foudre morale.

J. MICHELET.

L'article russe est fort intéressant.

XXXVII. — J. Michelet à A. Herzen

14 janvier 1869.

Je suis ravi de relire cet article étincelant, admirable (1). Pourquoi mettez-vous ensemble le christianisme et la Révolution, les *brûleurs*, les *brûlés ?*

Cela me semble énorme.

Votre désespérance m'affligerait fort, mais je suppose que vous êtes un peu plus content de la France.

Je vous serre la main.

J. MICHELET.

La disparition du *Kolokol* est une calamité pour toute l'Europe (2).

(1) Il s'agit d'un article du *Kolokol* du 15 juin 1867, réimprimé en français en janvier 1869 et intitulé : *La Mazourka.* On y lisait : « Le vrai patriote doit toujours être armé et prêt à frapper le voisin — dont le Christianisme et la Révolution ont voulu faire un prochain, un frère. »

(2) Michelet lisait l'édition française du *Kolokol* qui parut de janvier 1868 à janvier 1869.

Les médecins comme source de maladies

Personne ne contestera qu'il existe un désaccord profond entre l'hygiène théorique, très savante, très satisfaisante, et l'hygiène appliquée, très retardataire, très insuffisante ; et de ce désaccord, les causes sont évidemment multiples.

Nous voulons aujourd'hui dénoncer une de ces causes ; et nous le ferons d'autant plus délibérément que, dans ce procès, nous prendrons place nous-même au banc des accusés.

Cette cause, c'est que les médecins, qui devraient, eux aussi, être les éducateurs du public en cette matière et qui devraient prêcher d'exemple, affectent dans leurs actes professionnels un tel scepticisme et un tel dédain à l'égard de la contagion, qu'une seule conclusion s'impose encore à ceux qui les observent, à savoir que la lutte contre les microbes n'est évidemment qu'un sujet de littérature.

Aussi n'est-il pas exagéré de dire que les médecins sont de redoutables agents de la transmission des maladies contagieuses.

Certes, les chirurgiens, et les accoucheurs surtout, prennent aujourd'hui des précautions minutieuses pour ne pas infecter leurs opérés ; mais le plus grand nombre des médecins n'en prennent aucune pour éviter de transmettre aux clients qu'ils vont visiter les maladies contagieuses des malades qu'ils viennent de visiter.

De la chambre d'un scarlatineux, ou d'un diphtérique, ou d'un rubéolique, le médecin passe dans celle d'un autre malade sans avoir pris d'autre soin que de se laver plus ou moins convenablement les mains. Et cependant il sait bien, ou du moins il devrait bien savoir, que les contages se peuvent transmettre, non seulement par les mains, mais par les vêtements, par les cheveux, par la barbe.

Notre confrère, le docteur Remlinger, qui, le premier, a dénoncé ce danger de la transmission des maladies infectieuses par l'inter-

médiaire du médecin, citait récemment de nombreux cas dans lesquels des fièvres éruptives, notamment, n'avaient pu être attribuées à une autre cause qu'à la visite du médecin. Appelé pour un malaise banal, celui-ci, après son passage, laisse souvent chez son client les germes d'une maladie grave, pour laquelle on le rappellera quelques jours plus tard.

Il y a plus. L'appartement du médecin est, pour la même raison, un foyer de toutes les infections. En effet, son salon est, le plus souvent, sa salle d'attente; et après y avoir reçu ses malades, il va y recevoir sa famille et ses amis.

Quelle déplorable leçon de choses, et comment, en présence de telles habitudes, le public ne finirait-il pas par n'attacher aucune importance, dans la pratique, aux précautions les plus élémentaires d'hygiène antimicrobienne?

Que si nous cherchons, maintenant, la raison de la pratique différente des chirurgiens et accoucheurs d'une part, et des médecins d'autre part, nous la trouverons facilement dans ce fait que les fautes et omissions des premiers sont immédiatement suivies d'effets qui les accuseraient infailliblement et entraîneraient même leur responsabilité matérielle devant les tribunaux, tandis que les négligences des seconds ne sont suivies que d'effets assez tardifs pour qu'il soit impossible de les rattacher sûrement à leur cause.

C'est de suite, quelques heures à peine après le contact du chirurgien ou de l'accoucheur infectés, qu'une plaie opératoire ou qu'un utérus s'infectent, et que se déclare l'accès de fièvre accusateur.

Mais la scarlatine, la rougeole, la diphtérie n'apparaîtront chez les personnes contagionnées que six, huit, dix jours après une entrevue avec le médecin contagionnant, et nul rapport ne s'établira entre l'effet et la cause.

Et puis ce n'est pas seulement chez ses clients que le médecin véhicule les contagions; il les sème encore sur son passage, dans tous les milieux qu'il traverse, dans les voitures comme dans la rue.

En réalité, le médecin est un commis-voyageur en contagions d'une activité d'autant plus redoutable qu'il n'est même pas soupçonné de tous les désastres dont il peut être la cause.

Et c'est parce que le médecin échappe ainsi aux conséquences de ses actes qu'il n'a pas été amené, par la force des choses, à prendre les précautions dont s'entourent chirurgiens et accoucheurs. Aussi les victimes de la contagion médicale continuent-

elles à se multiplier autour du médecin, comme, avant Lister et Pasteur, les victimes des chirurgiens en marquaient le passage de leurs lugubres séries.

A cet état de choses, le remède serait cependant facile. Et d'abord, le médecin ne devrait pénétrer dans la chambre d'un contagieux qu'après avoir quitté ses vêtements de ville et revêtu un costume en toile, laissé au domicile du malade, et d'un nettoyage facile.

Le médecin devrait, en outre, ne porter les cheveux que très courts, et pas de barbe. Une tolérance pourrait être faite en faveur de la moustache, assez accessible aux lavages antiseptiques et moins exposée aux dangereux contacts, dans l'auscultation, par exemple, que les longs cheveux et les barbes rayonnantes.

Enfin, jamais un médecin ne devrait quitter le logis d'un contagieux sans s'être lotionné la tête et la face, comme il se lave les mains.

Il paraît qu'en Angleterre, et en Amérique en particulier, le domicile du médecin est distinct du cabinet de consultation et que le médecin y a son bureau en ville, tout comme un commerçant.

L'hygiène est entièrement d'accord avec ce souci légitime de ne point mêler les affaires professionnelles et la vie privée; d'autant que les salles d'attente peuvent alors être meublées selon les indications antimicrobiennes et n'avoir plus rien de commun avec le salon actuel du médecin, encombré de bibelots, de tapis et de tentures.

On sait que les médecins ont presque toujours un loyer plus élevé que ne le comporte leur fortune personnelle. Cette obligation disparaîtrait, si le cabinet de consultation était distinct du domicile privé, et les médecins auraient ainsi, à prendre cette habitude, un double profit, économique et hygiénique.

Mais, dira-t-on, n'est-ce point une détestable action que de jeter ainsi la suspicion sur le médecin ? et quelle mère pourra-t-elle appeler sans appréhension le médecin auprès de son enfant indisposé, si elle doit craindre que celui qu'on regarde généralement comme un sauveur ne soit peut-être bien qu'un empoisonneur !

Cette considération n'est pas valable, car elle eût dû être formulée à l'égard des chirurgiens et des accoucheurs, dans la période de transition qui marque le début de l'ère actuelle.

Il faut dénoncer le danger, il faut proclamer la vérité, et le bien seul en pourra sortir. Ce n'est pas en cachant les plaies

sociales qu'on les guérit ; ce n'est pas en taisant et en niant le mal qu'on peut espérer le voir disparaître.

Que quelques médecins adoptent et affichent les nouvelles coutumes, et bientôt tous leurs confrères les imiteront à qui mieux mieux ; et il ne faudra que quelques mois pour que la pratique médicale, au point de vue hygiénique, soit transformée et mise à la hauteur de la science moderne.

On le sait : il y a, dans la désinvolture actuelle du médecin en face du danger microbien, une manifestation du courage professionnel qui est tout à leur honneur. Mais il ne s'agit pas des médecins et des dangers qu'ils peuvent courir. Tout le monde se plaît à reconnaître, d'ailleurs, qu'ils sont, sur leur champ de bataille, d'une bravoure admirable. Il s'agit ici de l'hygiène publique, de la protection de la santé des passants et de celle de leurs clients mêmes.

Dans ces conditions, les médecins n'ont pas à redouter le sourire des spectateurs. Le public, comprenant que les habitudes nouvelles de costume et de désinfection du médecin n'ont d'autre but que de le protéger lui-même contre des contagions évitables, se familiarisera bien vite avec les mœurs modernes, et loin d'en rire, il sera plutôt porté à en exagérer la rigueur. On a pu trouver grotesques les costumes dont s'affublaient, au moyen âge, les médecins appelés à soigner des pestiférés. Mais ces précautions ne visaient que les médecins eux-mêmes, qui redoutaient la contagion.

Qui trouve étranges, aujourd'hui, les préparatifs que le chirurgien fait subir à la chambre de l'opéré, à sa propre toilette et à celle de ses aides ? Mais une coqueluche, une scarlatine, une diphtérie ne sont-elles pas chose aussi redoutable qu'une opération d'appendicite ? Et qui trouvera mauvais qu'on prenne contre les unes autant de précautions que contre l'autre ?

Il est inadmissible que le médecin continue à se conduire comme avant Pasteur, semblant ignorer l'épidémiologie et l'hygiène. Il n'est que temps qu'il affirme ses connaissances et qu'il donne l'exemple de ce qu'il faut faire.

Vraisemblablement le désaccord profond que nous venons de signaler ne tardera pas à disparaître, et l'harmonie si désirable se traduira par un sauvetage de vies humaines dont les statistiques ne seront pas longtemps sans montrer l'importance.

D[r] J. HÉRICOURT.

POÉSIES

Surprises

Quand parfois, encor tout ardent
De quelque strophe poursuivie,
Et sur le balcon m'accoudant,

Au fil d'un rêve qui dévie,
Distrait et pensif cependant,
Je regarde alentour la vie,

Devant une fleur, un caillou,
Moins même, à quelque jeu des brises,
Je sens naître en moi tout à coup,

Comme par invincibles crises
Où monte un vertige un peu fou,
D'immenses et vagues surprises...

Et je vais presque avoir trouvé,
Pour fixer le frisson du monde,
Le grand mot que tous ont rêvé,

Murmure d'une voix profonde
Au cristal parfois avivé
Dans l'âme où le silence abonde...

C'est ce qui n'a pas été dit,
Pourtant si simple et si facile,
Naïf à la fois et hardi,

Eternité d'où nous exile
L'instant vain qui nous étourdit,
Seule dans le temps, comme une île...

C'est ce que n'ont fait qu'ébaucher
Le savant, l'artiste ou l'apôtre,
Ramenés toujours à chercher

Pourquoi cette vie est la nôtre,
Pourquoi ce coteau, ce rocher,
Pourquoi cet arbre et non un autre...

Et le vent froid de l'infini
Dont l'antique Job se hérisse
M'effleure, comme rajeuni ;

Et j'attends après Béatrice
L'écho, sous notre ciel banni,
De la Parole créatrice !

— Et puis soudain je ne sais plus.
J'ignore de quelle pensée
Palpitaient ces moments élus...

Pour en saisir l'ombre effacée,
J'assemble des mots superflus :
La grande aile auguste est passée !

Et je reste alors incertain,
Ivre, écoutant à la fenêtre
Fuir le souffle épars du Destin,

Sans doute ailleurs, pour y renaître,
Vers d'autres âmes au lointain,
Vers d'autres univers peut-être...

Solitude

Je sens mon âme égale à tout ce matin pur
Qui fait sous le ciel bleu, comme un bouquet des choses,
Aux bois, aux gazons verts, aux blonds froments, aux roses ;
Je sens mon âme égale à tout l'immense azur.

Tout vit en moi, le lys qui s'ouvre et le blé mûr ;
Le sang du monde bat sous mes paupières closes ;
Et lentement, au fond de ses métamorphoses,
Je sens germer dans mon cœur d'homme un dieu futur.

Et cependant un vide étrange en moi persiste,
Et je vais tout à coup triste, infiniment triste,
Hélas ! et je voudrais pouvoir pleurer un peu...

Souris de toi plutôt, humblement douloureuse,
Pauvre âme égale au monde et qui fleuris un dieu :
Il s'en faut d'un baiser que tu ne sois heureuse !

Feuille morte

Une feuille, du vieux platane solitaire,
Se détache, tournoie au vent, et sans peser
Tombe, et vient sur le sol humide se poser :
C'est la première fois qu'elle touche la terre !

Elle avait jusqu'ici vécu parmi le ciel,
Au bord des frissonnants et des libres abîmes
Où même par les jours d'Août, entre les cimes,
Le vent peuplé d'oiseaux coule torrentiel.

Elle ne connaissait que sa branche et l'espace ;
De tout le monde immense elle ne savait rien
Que là-haut, gris ou bleu, le vide aérien,
Et vaguement, au pied du tronc, la plaine basse...

Elle a touché soudain le sol vaste et divers,
Le grand pays des blés, des gazons et des roses :
Elle va découvrir un autre ordre de choses ;
Elle entre tout à coup dans un autre univers.

Elle connaîtra l'herbe où roule la rosée,
Où bourdonne et châtoie un infini vivant,
L'errance hasardeuse et folle au gré du vent
Qui de nouveau l'emporte aussitôt que posée ;

Et lorsqu'enfin, ayant abattu son vol las
Sur ses sœurs que l'automne aura déjà couchées,
Par d'autres recouverte au milieu des jonchées,
Elle sera perdue, aveugle, en quelque tas,

Elle connaîtra l'ombre aux moiteurs souterraines
Où le tissu mouillé se défait lentement,
La tiédeur grasse où lève et bout un sourd ferment,
La germination patiente des graines,

Jusqu'à ce qu'au prochain Avril, de l'humus chaud
Qu'elle aura fécondé pour sa part, monte et sorte
A flots épais la sève impétueuse et forte,
Qui s'en ira nourrir d'autres feuilles, là-haut...

O mon âme, sa sœur humaine, est-elle morte?

FERNAND GREGH.

Le Public et la mauvaise Peinture

A propos des Salons de 1907

Quand à notre époque on voit la foule s'amasser devant un tableau dans une exposition et qu'on l'entend formuler des éloges, pousser des cris d'enthousiasme, on peut être sûr qu'il s'agit d'une œuvre mauvaise. C'est un critérium qui ne trompe pas.

Rendez-vous au Salon des artistes français devant le grand portrait de dame par FLAMENG. Ce ne sont que des « Oh ! » et des « Ah ! » d'admiration. Les visiteurs s'extasient. Les visiteuses se pâment. Appliquez sans hésitation la règle que je viens de vous donner. C'est de la mauvaise peinture.

Il vous est aisé, d'ailleurs, de vous en apercevoir par vous-même, pour peu que vous ayez du goût et du bon sens.

Car est-il rien de plus prétentieux, de plus faux que ce portrait ? Voilà une femme qui s'est mise en toilette richissime, en robe décolletée, à traîne, pour venir cueillir des fleurs sur une terrasse de jardin. N'est-ce pas un défi au sens commun ? Et que savons-nous sur elle, sur ses idées, sur ses sentiments, quand le peintre nous la montre se rengorgeant dans un corsage bleu clair et contorsionnant sa main pour lancer dans nos yeux les feux de ses bagues ? Est-ce une créature vivante ou bien une poupée ?

Tel est pourtant le genre d'art qui séduit le public.

Continuons notre expérience. Nous voici au Salon de la Nationale, devant les portraits peints par CAROLUS DURAN. Louanges dithyrambiques de l'assistance : « — Est-ce frais ! Est-ce jeune ! Est-ce ravissant ! » Il y a là un portrait de jeune fille et deux portraits de personnes âgées. Naturellement ce sont celles-ci qui paraissent les plus jeunes ; car le peintre a si bien *adonisé* leurs vieux visages qu'il les a transformés en figures de chérubins. Et c'est là ce que le public admire !

Vraiment, c'est pitié de constater la décadence du goût à notre époque.

On ne sait plus du tout ce qu'est un beau portrait. Au lieu de demander aux artistes de représenter des êtres humains en chair et en os, capables d'aimer, de haïr, de se passionner, d'être vils, grotesques ou sublimes, des personnages qui nous apprendraient quelque chose sur nous-mêmes et sur l'existence, ce qu'on exige d'eux ce sont des mannequins de bois, avec des sourires mignards, avec des gestes affectés, avec des robes d'apparat, etc., etc....

Notre temps se fait une étrange idée de la distinction. L'on croit généralement aujourd'hui qu'elle consiste en de beaux habits correctement ajustés et en attitudes apprises.

Ce n'est pas ainsi qu'en jugeait l'aristocratie d'autrefois qui, pourtant, devait s'y connaître. Allez voir au Louvre les portraits des seigneurs et des grandes dames peints par les Largillière, les Rigaud, les Tocqué, ou bien encore les pastels de La Tour. Ces hauts personnages de cour se faisaient peindre en débraillé, veste déboutonnée, cravate défaite, au milieu de leurs enfants et de leurs domestiques; les dames posaient en petit bonnet devant leur peintre et leurs jolis petons s'échappaient impudemment de leurs mules de satin. Et tous ces gens-là étaient d'autant plus *distingués* qu'ils étaient plus *naturels*.

Les clientes de nos Flameng et de nos Carolus Duran se gardent bien de suivre de tels exemples. Et je crois deviner pourquoi. C'est qu'il en est de notre bourgeoisie républicaine comme de toutes les classes parvenues. Ne jouissant pas du respect traditionnel, elle est beaucoup plus susceptible qu'aucune classe patricienne dans le passé. Elle ne souffre pas qu'on la déshabille, qu'on la montre dans le négligé intime comme le permirent tous les aristocrates authentiques. Elle veut qu'on la peigne toujours *sur son trente et un*, en tenue de parade, avec un sourire figé sur les lèvres.

Je pense même que Flameng et Carolus Duran ne vont pas assez loin en ce sens. La prochaine fois qu'ils auront à représenter une fruitière enrichie, je leur conseille fort de l'asseoir carrément sur un trône d'or massif et de lui poser une belle couronne sur la tête. Je leur promets qu'elle en sera ravie.

Si l'art du portrait se perd à l'heure actuelle, c'est donc, à notre avis, le public contemporain qui en est responsable. Les peintres ne font que fournir ce qu'on leur réclame.

Les portraits d'hommes n'ont pas plus de caractère que les portraits féminins.

Celui de *M. Fallières*, par BONNAT, est solennel, correct et insignifiant. Aussi obtient-il les suffrages de la foule.

Elle est enchantée de l'air majestueux que ce peintre a su donner à un homme qui est la simplicité même. Elle considère ce résultat comme un tour de force. Elle juge parfait que M. Bonnat, ayant eu à représenter tous les hauts personnages qui se sont succédé à la présidence de la République, les ait habillés tous de la même redingote protocolaire, les ait tous assis dans le même fauteuil imposant et leur ait attribué à tous la même expression officielle et satisfaite. Cela symbolise, en effet, l'immuabilité sacrosainte du gouvernement républicain. M. Bonnat ne peint pas les

hommes, mais la fonction. Les hommes passent. Le pouvoir exécutif reste le même, immuable, intangible.

Soit! J'aurais cependant pensé que la tâche d'un portraitiste était de pénétrer le plus profondément possible dans l'individualité de ses personnages. Il faut croire qu'on n'est plus de cet avis aujourd'hui, puisque nos peintres font, au contraire, tous leurs efforts pour produire des *portraits impersonnels !*... Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'ils arrivent à réaliser ce miracle!

Il est pourtant des portraits modernes où l'on remarque une certaine expression; mais c'est une sentimentalité aveulie qu'on regrette presque d'y découvrir.

Voici des femmes maigres, très lasses, les yeux mourants, les bras pendants. Elles ont l'air complètement dégoûtées de la vie. Elles n'ont pas pourtant à s'en plaindre : car elles sont vêtues de jolies robes blanches ou vieux rose, qui viennent de chez la bonne faiseuse; elles sont assises sur des fauteuils coquets et elles habitent de luxueux appartements.

On devine que je veux parler des riches Américaines peintes par M. AMAN JEAN (Nationale). Je reconnais son mérite. Il a une note qui est bien à lui et qu'il file avec une langueur assez suave. Mais son perpétuel maniérisme est rebutant. Ces mines attristées de milliardaires élégantes ne peuvent tromper personne. Il n'y a rien de sincère dans ces angoisses mondaines, dans ces détresses si bien habillées. Voilà pourquoi je hausse les épaules quand je vois devant ces portraits des troupeaux de snobinettes soupirer de ravissement.

LA GANDARA (Nationale) est encore moins naturel. Il ne représente que des femmes en zigzag et pense exprimer ainsi la rareté de leur âme. Celle qu'il a peinte cette année est tordue en spirale sur un tabouret bas : elle se termine par une robe à longue traîne où ses jambes semblent se dissoudre; et elle se livre à une méditation profondément mélancolique dans le cadre d'un salon modern-style. Toute cette affectation est précisément le contraire de l'art.

D'autres peintres cultivent avec un égal succès la même sentimentalité lasse et artificielle.

M. FERDINAND HUMBERT expose aux Artistes français le portrait d'une enfant qui, à l'âge de douze ans à peine, semble déjà plus désespérée que Werther ou Manfred. Et la facture est à l'avenant : des frottis découragés et comme une évaporation de coups de pinceau. On dirait que les brosses pèsent aux mains tremblotantes de ce peintre.

M. DAGNAN-BOUVERET (Nationale) nous montre une grande dame âgée très coquette et très attristée qui porte le spleen dans

son âme avec autant d'élégance que du point de Venise à ses manches et des diamants à son cou. Les portraits de jeunes femmes de FRÉDÉRIC LAUTH, quoique très fins, sont aussi d'un charme un peu factice.

Si tous ces artistes jouissent d'une telle vogue, c'est évidemment que leur clientèle déteste la sincérité et que, dans son horreur de paraître telle qu'elle est, il lui plaît d'être représentée sous le masque prétentieux de cette mélancolie qui est si fort à la mode.

***

Après avoir indiqué jusqu'à présent ce qui obtient illégitimement les suffrages du public, il faut que je note ce qui est bon.

Ce qui m'empêche d'apprécier le talent d'ERNEST LAURENT (Artistes français) comme il le mérite peut-être, c'est la fatigue qu'il trahit. Lumière infiniment discrète, gestes infiniment délicats, d'accord! Mais, que voulez-vous, je m'endors dans cette atmosphère si ouatée et si claquemurée. Cela manque trop de nerf! Toutefois, c'est presque en m'excusant que je formule ces réserves au sujet d'un artiste si tendre et si convaincu.

J'avoue mes préférences pour COTTET. Son portrait de *Lucien Simon* (Nationale) est tout à fait excellent.

L'artiste est représenté dans le coin d'un appartement, le chapeau sur la tête. Son attitude est à la fois observatrice et méditative.

Image presque symbolique. C'est bien là le *peintre*, l'homme qui est partout solitaire, même au milieu des siens, parce qu'il se confine dans ses visions, l'homme qui est partout *de passage*, parce qu'au lieu de se mêler à la vie des autres, il ne fait que la côtoyer pour en rendre compte.

Et voulez-vous que je vous dise le secret du mérite de ce portrait?

C'est qu'il n'était pas commandé. C'est que l'auteur, ne se préoccupant pas de flatter son modèle, pouvait librement et sincèrement l'analyser. C'est, en un mot, que *le public ne le gênait pas*.

Même remarque au sujet du portrait de *Thomas Hardy*, par JACQUES BLANCHE (Nationale). Il est très beau parce que l'artiste l'a exécuté pour lui-même, pour ainsi dire, et qu'ayant à faire à un modèle intelligent, il n'avait pas à craindre de le blesser en se montrant véridique. Dans l'éclair voilé de ces yeux rouges, dans la bourrasque de ce crâne ravagé, dans la déchéance de ces épaules écrasées, on lit toute l'âme perspicace, sceptique, paradoxale, triste et indulgente de l'admirable auteur de *Jude l'Obscur*.

Je veux encore saluer ici les débuts, au Salon, d'un jeune por-

traitiste plein de promesses : l'Espagnol MEZQUITA. Celui-là ira loin. Il expose aux Artistes français un *groupe de ses bons amis* réunis dans son atelier à Grenade. Et si en les regardant vous ne reconnaissez pas des Espagnols, c'est que vraiment vous n'êtes pas physionomiste. Les types sont, d'ailleurs, très diversifiés. On voit là le *tombeur de cœurs*, menton bleu et grassouillet, narines palpitantes, gros yeux noirs, rouflaquettes, feutre d'afficionado, cravate d'un rouge de *muleta ;* le *bon bourgeois* ventru qui cherche à tuer le temps en fumant des cigares et en regardant les jolis modèles; le *rapin flemmard* qui passe toutes ses journées à exposer des théories esthétiques chez des camarades qui travaillent; l'*abbé chafouin* qui rend visite au peintre pour apprendre et colporter les détails plus ou moins confidentiels de la chronique citadine. L'on voit enfin le maître même du jeune artiste, un vieux peintre un peu donquichottesque dans sa cape, mais portant sur son visage la marque d'une ardente conviction.

J'ai entendu beaucoup de visiteurs prononcer dédaigneusement devant cette belle toile le mot de *caricature.* Qu'est-ce que cela veut dire ? Velasquez, quand il peignit la lourde mâchoire de Philippe IV, Franz Hals, quand il représentait ses gros Hollandais en ribote, faisaient-ils ou non de la *caricature* ? Pour moi, je crois que la *caricature* est l'art même; mais j'entends la bonne, celle qui note sans timidité les accents de la nature réelle pour faire voir les âmes comme à nu!... *Caricature !* C'est un mauvais mot, un terme péjoratif pour signifier le *caractère.* Mais précisément le public d'aujourd'hui n'aime que l'inexpressif!



Passons aux scènes de vie moderne.

Le public se rue, se tasse, s'écrase devant les ALBERT GUILLAUME (Nationale). Car voilà le genre de caricature qui lui plaît. Je déclare qu'aucune peinture ne m'est plus antipathique et je note comme symptomatique du mauvais goût régnant le succès d'un tel artiste comme peintre. Je n'ai rien à en dire comme illustrateur : ses petites vignettes égrillardes ne tirent pas à conséquence : elles ne révèlent aucune observation, mais elles divertissent les habitués de café, elles titillent les vieux messieurs et n'ont sans doute pas d'autres prétentions. L'engouement que provoquent ses scènes de genre m'est moins indifférent. On ne peut imaginer drôlerie plus superficielle et plus plate. Tout y est vulgaire : lumière crue, personnages soufflés, sujets communs. Ce sont de grosses dames qui étouffent leurs voisins sous leurs charmes pour gagner leur place aux fauteuils d'un théâtre; ce sont des valseurs gras qui transpirent; ce sont des demoiselles qui fleurissent de

force toutes les boutonnières d'un monsieur chauve, dans une vente de charité, etc., etc... Et de pareilles pauvretés font rire !

Les toiles de JEAN VEBER (Nationale) ne sont pas d'un comique beaucoup plus relevé. S'il prend Hogarth comme modèle, il a bien du chemin à faire pour l'atteindre! Le génial caricaturiste anglais crochetait les vices de ses compatriotes jusqu'au fond de leur âme pour les ramener au grand jour et les fustiger. Avares, intrigants, débauchés, hypocrites, tous tournoyaient éperdument sous son fouet coupant!... Jean Veber cherche à nous faire rire en nous montrant un peintre très maigre en train de représenter une énorme maritorne toute nue; ou bien une petite dame qui se fait coiffer d'un chapeau de deux mètres de haut chez la modiste... C'est médiocrement drôle... parce que cela ne suppose aucun effort pour pénétrer jusqu'aux ressorts profonds des âmes contemporaines. Je reconnais cependant que Jean Veber, par une certaine âpreté de gesticulation, est très supérieur à Albert Guillaume.

A côté de cette drôlerie fade et de cette désolante banalité des artistes anecdotiers, nous indiquerons comme particulièrement goûtée de la foule l'insignifiance des peintres de scènes mondaines.

GERVEX (Nationale), qui fut autrefois un fin plein-airiste, s'enlize chaque année plus profondément dans la convention des sujets élégants. Il représente des Armenonville, des casinos, des *cercles de joueurs de paume* d'où il bannit de parti pris toute observation sincère. Il ne nous montre plus que des dames faisant des grâces avec leur ombrelle, des messieurs qui leur sourient délicieusement, des *larbins* raides et automatiques. Je me demande quel intérêt artistique présentent ces réunions de poupées et de pantins.

Des jeunes gens qui ne sont pas dépourvus d'une certaine habileté de métier suivent la même voie déplorable où ils recueillent d'ailleurs les applaudissements du public.

ETCHEVERRY expose une *plage de Biarritz* (Artistes français) qui a l'air d'être détachée d'un catalogue en couleurs luxueusement publié par un grand magasin de nouveautés. On est étonné de ne pas trouver sous cette toile des mentions dans le genre de celles-ci : « Toilettes d'été. Robes de dame : crépon de chine, très bonne occasion, 130 francs sur mesure. Chapeau dit : *le Biarritz*, paille surfine, importation directe, ruban satin fort, 50 francs. Complet pour garçonnets dit : *le petit canotier* », etc., etc... Il n'y a rien dans ce tableau qui donne la moindre indication sur la vie, la tournure d'esprit, la conscience des personnages qui y figurent. Modes et toilettes : c'est tout!

ZO nous montre dans un *patio* (Artistes français) des Espa-

gnoles riches renversées dans des rocking-chairs : décor de plantes vertes, nature-morte de rafraîchissements variés, citrons, orangeade, glaces; c'est aimable et c'est nul.

C'est donc le *manque de caractère* qui est le défaut général de tous ces artistes, et qui est précisément la raison de leur succès.



Le nu est un des genres qui peuvent le mieux caractériser une période. Dans les formes féminines plus ou moins sveltes, plus ou moins luxuriantes, s'expriment, comme dans l'objet le plus passionnément aimé, les aspirations profondes de chaque génération humaine. On comprend ce que fut la Renaissance française d'après les nymphes flexibles de Jean Goujon, et la distinction sensuelle de Venise d'après les belles Vénus ambrées du Titien, et la richesse épanouie des Flandres d'après les opulentes naïades de Rubens et la grâce capiteuse de notre XVIIIe siècle d'après la toute charmante Antiope de Watteau ou les baigneuses friponnes de Fragonard.

Voyons donc quelle espèce de nudité conquiert les suffrages contemporains.

C'est CARO-DELVAILLE (Nationale) qui semble, à l'heure actuelle, le plus fêté comme peintre de nu.

Je le regrette. Ses femmes aux formes rondouillardes ont l'air d'être faites en crépinette bourrée de pâté de foie. Elles s'offrent sur des lits défaits, près de guéridons chargés de mangeaille. Elles paraissent uniquement désireuses de figurer parmi les pièces de résistance dans le menu d'un jouisseur. Elles sont d'une sensualité épaisse et lourde. Et d'après les approbations qu'elles recueillent, je note que notre époque a une notion basse du plaisir. Elle ne le conçoit plus avec la santé triomphante des Flamands, ni avec la perversité hardie du XVIIIe siècle, mais avec un matérialisme trivial et sans vigueur.

Un autre peintre de nu, MORISSET (Nationale), a baratté une femme en beurre et, un autre encore, Cancaret (Artistes français), en a confectionné une en boudin blanc.

Parlons de la décoration.

Le décorateur qui est le plus à la mode aujourd'hui est HENRI MARTIN (Artistes français).

Je sais qu'en formulant mon avis sur son compte, je vais déconcerter beaucoup de personnes qui ont pu jusqu'ici admettre mes jugements. Henri Martin est généralement admiré par ceux qui réprouvent l'art académique. Sa facture pointilliste le range

parmi les artistes d'avant-garde. La jeune critique le patronne avec ferveur. Il est *tabou.* On n'a pas le droit de douter de lui et l'on se classe automatiquement plus ou moins haut sur l'échelle du goût, d'après le diapason des éloges qu'on lui décerne... Mais comme je ne prétends qu'à la sincérité, l'on m'en voudrait certainement de suivre une opinion sans la partager et uniquement parce que d'autres la professent.

Je ne connais pas de peintre plus faux, plus conventionnel et plus vide.

Il n'est rien dans son art qui soit naturel, qui n'ait l'air péniblement appris.

Sa façon de peindre à petits coups de brosse, en petites larmes de couleur, est irritante comme une gageure déraisonnable. Notez bien que je ne condamne en principe aucun moyen d'expression. Chacun a le droit d'employer les procédés de son choix. Encore faut-il qu'on ne les aperçoive plus, une fois l'œuvre achevée. Car ce qui intéresse, ce n'est pas la manière dont l'artiste s'y est pris pour peindre, mais uniquement ce qu'il a voulu exprimer. Or, le pointillisme d'Henri Martin est tellement apparent qu'il gêne pour saisir le sentiment de sa peinture et qu'il rebute même quiconque n'a pas peur d'être traité de Philistin par les snobs.

Il y a, d'ailleurs, en matière de procédé une règle qui ne trompe pas. C'est que l'artiste commet nécessairement une faute de n'en appliquer qu'un seul d'une façon invariable. Il en est en art comme en littérature. L'écrivain qui, dans ses phrases, emploie toujours le même rythme, soit qu'il les hache, soit qu'au contraire il les déploie avec emphase, ne sait pas son métier. Et cela se comprend sans peine. Puisque la réalité est très diverse, l'on ne peut la bien représenter que si, à chaque instant, l'on accommode son style aux mille aspects de la nature et aux innombrables nuances de la pensée. Et de même en peinture, si l'on n'a qu'une seule méthode pour traduire la chair, les habits, les arbres, l'herbe, la terre, l'on pèche forcément par l'exécution.

C'est le cas pour M. Henri Martin. Regardez, par exemple, son *Crépuscule.* Son pointillisme y donne à tout indistinctement l'air d'objets en peluche. Le vieux berger, son chien, ses moutons, les arbres, l'eau, ont à un même degré cet aspect laineux. Passe pour les moutons, mais non pas pour le reste!

Je sais bien, d'ailleurs, que cette obstination dans une formule est un élément de succès. C'est comme une marque de fabrique qui désigne un peintre à l'admiration de ses fidèles. Il faut dire encore que les gens de goût médiocre adorent reconnaître chez les artistes l'application d'un procédé : car c'est pour eux un signe de science technique : comme ils ne voient pas assez à fond pour juger

d'après l'âme, ils se rabattent sur la recette et ils la trouvent d'autant plus savante qu'elle est plus visible, c'est-à-dire plus puérile et plus artificielle. Je n'ai jamais passé devant des toiles d'Henri Martin sans entendre de prétendus connaisseurs se dire entre eux : « Quel travail! Quels innombrables coups de pinceau! Ah! ça doit être joliment difficile de peindre ainsi! »

Or, en art, la vraie, la seule difficulté, c'est de produire des œuvres qui *paraissent* faciles.

Examinons maintenant les personnages de ce décorateur.

Je n'en ai jamais vu un seul qui fît un geste observé. Ils ont tous l'air de regarder la lune ou de bayer aux corneilles ou de méditer sur la quadrature du cercle. Aucun ne paraît vivre d'une existence naturelle.

Déjà l'année dernière, si vous vous en souvenez, ce peintre nous avait montré M. Jaurès, M. Jean-Paul Laurens, M. Bellery-Desfontaines et d'autres illustrations méridionales déambulant sur les bords de la Garonne, le nez en l'air, en paraissant observer une éclipse de soleil. Cette année, dans sa *Scène champêtre*, il nous fait voir une paysanne toute droite tenant son bébé avec autant de solennité que si c'était le Saint-Sacrement. Le père, un faucheur qui ne fauche pas, s'approche avec une invraisemblable timidité et avance la main vers l'enfant avec le geste de vouloir attraper une mouche. Tout auprès, une petite fille semble être profondément affligée de porter une poupée dans ses bras. Au second plan, l'on voit une autre paysanne occupée à faner et qui paraît chatouiller l'herbe avec son râteau, tellement elle y met de mollesse.

Dans le *Crépuscule*, le berger, son chien et ses moutons affectent l'air de se livrer tous à de profondes méditations philosophiques.

Je ne reproche pas du tout à cet artiste son essor vers le rêve. Je le blâme seulement d'aspirer à un idéal qui n'a plus aucun contact avec la réalité. Jean-François Millet s'est élevé à des cimes de pensée qu'aucun artiste peut-être n'avait atteintes avant lui. Mais il est toujours resté scrupuleux observateur et c'est par là qu'il est vraiment grand. Ses glaneuses sont sublimes en se piquant les mains aux chaumes aigus, ses botteleurs en étreignant avec furie le foin coupé, ses bergers en poussant leurs moutons au parc. Ils agissent, ils sont vrais, ils ne rêvassent pas, et s'ils prient, c'est seulement à l'heure de la prière.

Les personnages d'Henri Martin, au lieu d'être nobles, ne sont que *solennellement bêtas*. Qu'on me passe ce qualificatif : c'est le seul qui rende mon idée.

Quant à ses paysages, ils sentent d'une lieue l'arrangement artificiel. Les rivières y sont trop dormantes, les arbres trop mysti-

quement rigides. Le soleil y est trop gentiment adouci : c'est un soleil quasi lunaire : on dirait une lumière qui éclaire les choses par le dedans. Les teintes des horizons sont trop suaves : ce sont des nuances de dragées, des roses, des violets, des verts d'eau d'une fadeur contre laquelle la réalité proteste. Vous me direz que ce sont de doux éclairages du soir. Je vous répondrai que jamais la nature n'est si veule.

Je me crois donc autorisé à dire que le succès d'Henri Martin, comme celui des autres peintres dont j'ai parlé plus haut, tient au goût du public actuel pour tout ce qui est factice, pomponné et sans expression.

Nous trouverons les mêmes défauts chez un autre décorateur très en vogue : GASTON LA TOUCHE (Nationale).

Dans ses panneaux pour les salons du ministère de l'Agriculture, il s'essaie à pasticher le XVIII[e] siècle; mais loin de l'égaler, il en inspire le regret.

Il a voulu exprimer une idée assez fine : que nos plus doux sentiments ne sont que des masques du désir faunesque mis dans notre chair par la nature et que les plus gentilles attitudes de l'amour ne sont guère que des simagrées de babouins pervers. Mais il l'a traduite avec une timidité qui l'annule, en la parant d'une fausse grâce.

Sa petite femme qui se mire dans une pièce d'eau est coquette sans être provocante ; son singe qui l'imite est drôle sans être impudent; son faune aux aguets derrière le treillage festonné de glycine est indiscret sans être frénétique.

Or, un faune doit être frénétique ou ce n'est plus un faune. Il est inutile que les poètes aient créé de truculentes fictions pour corser la réalité si l'on ne s'en sert que pour rester très en deça de la vie courante.

Les faunes de M. La Touche ont usurpé leur nature de chèvre-pieds. Je vous signale celui qui, ayant reçu une blessure, se fait panser par une jeune femme. Il a l'air d'une pauvre bête bonasse. J'imagine que si nous étions faunes, nous ne serions pas si sages : qu'en dites-vous ?

Tout cela est précieux, mignard, enfantin. Ces panneaux ont la teinte dorée de gâteaux passés au jaune d'œuf. On en mangerait. Ce n'est pourtant pas à cette intention que l'Etat les a commandés.

Puisque nous en sommes aux commandes de l'Etat en fait d'art décoratif, parlons de l'exposition posthume de TOUDOUZE.

On voit aux Artistes français divers cartons de lui pour la manufacture des Gobelins. L'un des plus grands et des plus soignés est le *Mariage de Charles VIII*. On ne peut rien imaginer

de plus insipide. On dirait de l'imagerie pour petits enfants. Les personnages, coloriés en teintes plates, ont l'air découpés dans du carton. Ils sont, d'ailleurs, d'une agaçante mièvrerie. Charles VIII, pour saluer sa fiancée, enlève sa toque d'un geste si maniéré qu'elle va certainement tomber de sa main. D'ailleurs, toutes les mains sont aussi tortillées : il n'y en a pas une qui soit naturelle et dont le petit doigt, par exemple, ne soit écarté des autres pour se replier savamment par manière d'élégance. Tout cela est plus factice qu'un ballet d'opéra. Les chevaux mêmes qui portent les fiancés semblent exécuter un pas de danse.

Tel est l'artiste dont, pendant une vingtaine d'années et plus, on a fait le principal fournisseur de notre grande manufacture nationale.

A vrai dire, cet établissement est en pleine décadence. Les panneaux qu'il produit sont d'un mauvais goût qui tient autant au déplorable choix des couleurs qu'aux encadrements macaroniques dont sont entourés les sujets.

La manufacture de Sèvres est sur la même pente fatale. Ses décors céramiques sont d'une fadeur qui provoque la nausée : ce sont de petites fleurettes roses, bleues, vert tendre, bien sages, bien régulières, et piquées bien proprement une à une sur des fonds blancs. On dirait des ouvrages de demoiselles : rien de hardi, d'ensoleillé, de vivant ; une élégance prétentieuse et niaise.

Ce qui est attristant, c'est que l'Etat protège un pareil goût. Je prédis à notre République radicale qu'elle sera considérée dans l'avenir comme le régime le plus totalement dénué de sens artistique qu'ait jamais subi la France. De même qu'aujourd'hui pour exprimer notre dégoût devant ce que créa l'art officiel vers 1840, nous disons du bout des lèvres : « Style Louis-Philippe ! », plus tard, devant les horreurs perpétrées actuellement aux Gobelins et à Sèvres, on dira plus dédaigneusement encore : « Style Clemenceau ! » Et ce sera justice.

Après cette parenthèse, je retourne aux peintres.

***

Je n'ai pas encore parlé de ceux qui traitent le genre historique.

JEAN-PAUL LAURENS et ROCHEGROSSE ne sont que de mauvais costumiers. Il ne faut pas leur demander de nous initier à la mentalité d'une époque : ils répugnent à cet effort. Toute leur prétention est d'assujettir sur des mannequins des oripeaux plus ou moins pittoresques, et c'est ainsi qu'ils séduisent les bourgeois au crâne bas. Car le public nul d'aujourd'hui ne voit plus guère dans l'histoire qu'une garde-robe pour bals masqués.

LAPPARA peut donner la main à Jean-Paul Laurens et à

Rochegrosse. Comme eux, il essaie de flatter le goût de ses contemporains pour la mise en scène. Dans son énorme *allégorie de la Guerre*, on voit un gigantesque amoncellement de cadavres remplissant un Panthéon au faîte duquel est monté le vainqueur, le conquérant. Au pied de cet édifice dédié à la gloire et au meurtre, pleurent des multitudes de veuves et d'orphelins.

Je ne dis pas que l'idée soit mauvaise. Mais elle est mal interprétée. Tout ce décor colossal, tous ces accessoires nous laissent froids. Et l'image d'une seule mère pleurant sur son fils troué d'une balle serait bien autrement éloquente.

Dans le même groupe d'artistes, je rangerai AIMÉ MOROT, qui est également un homme de théâtre, au mauvais sens du terme, et dont le succès est d'un aussi douteux aloi.

Son *Lion* est à la fois déclamatoire et insignifiant. Sans doute il pose de grosses pattes sur une proie bien sanguinolente, mais elles sont molles et sans vigueur ; sans doute il découvre des crocs aigus, mais le retroussis de ses lèvres est sans fureur ; sans doute sa crinière est haute, mais elle ne frémit pas. J'imagine que le roi du désert cherche moins ses effets pour provoquer la terreur.

« — Que pensez-vous de ce lion ? demande un vieux monsieur à un autre.

Deuxième monsieur. — Aimé Morot ! Ça doit valoir dans les dix mille.

Premier monsieur. — Me conseillez-vous d'acheter ?

Deuxième monsieur. — Ma foi ! Le placement ne serait pas mauvais ! Ce peintre est en train de monter ! Par contre, si vous avez des Roybet...

Premier monsieur. — J'en ai une demi-douzaine en tas dans un placard.

Deuxième monsieur. — Eh bien ! revendez-les ! revendez-les ! Les Roybet sont en baisse en ce moment ! » (*Ils s'éloignent.*)

Je n'avais pas encore signalé cette manière d'envisager les œuvres artistiques. Elle est très répandue. Elle tend même à se généraliser. Les tableaux ne sont plus que des valeurs plus ou moins cotées en Bourse. Peu importe d'ailleurs le talent du peintre. J'ai grand'peur que l'argent, qui est le seul dieu du public contemporain, ne finisse un jour par tuer l'art.



Je veux noter ici, par contraste, ce qui est digne d'éloge dans les Salons de 1907, ce que le public devrait aimer bien qu'il y répugne.

Parmi les auteurs de scènes modernes, je signalerai RAFFAELLI dont le *boulevard des Capucines* est d'un grouillement qui

rappelle les scènes cinématographiques. Rarement peintre donna mieux l'impression du mouvement.

SIMON (Nationale), dans son *Eglise bretonne*, nous fait voir des religieuses toutes pénétrées d'onction sainte, de vieux pêcheurs aux yeux noyés de mysticisme, des enfants même sur qui l'exaltation pieuse met déjà son empreinte, et il continue ainsi la série des pages magistrales où il analyse si profondément l'âme armoricaine.

HOCHARD (Nationale) a peint de *vieilles provinciales* qui, dans leurs châles indiens, sont aussi cocasses que nos mères-grands.

JAMOIS (Artistes français) évoque avec un réalisme âpre et poignant des vieillards à la *sortie d'un hospice.*

BERGÈS et VASQUEZ (Artistes français) nous transportent en Espagne. C'est un pays qui est à la mode dans l'art depuis quelque temps : car il garde encore le pittoresque banni désormais de tout le reste de l'Europe. Bergès déshabille des *cigarières de Séville* au bord d'une rivière en plein mois d'août. Et c'est une merveille de lire sur le masque de ces marchandes d'amour, aux longs yeux battus, aux accroche-cœurs provocants, aux lèvres peintes, la canaillerie de leurs aventures galantes. Qu'elles soient séduisantes, non certes! mais vivantes, mais criantes de vérité : nul n'y contredira.

Vasquez se montre fin observateur dans ses *contrebandiers arrêtés.* Les gendarmes ont un air goguenard et satisfait qu'explique l'orgueil de leur capture et la perspective de l'avancement qui les récompensera. Le délinquant leur dérobe ses regards, dans la crainte qu'ils n'y soupçonnent sans doute son vague espoir de leur échapper en deux, trois bonds agiles à quelque tournant du chemin. Quant à sa compagne, elle semble anéantie. Cette farouche petite bête de montagne paraît plus morte que vive sous la surveillance de ceux qui l'ont prise. C'est tout un drame rapide, très habilement écrit.

J'ai déploré la décadence de l'art du nu. Le maître ROLL (Nationale) peut cependant nous consoler. Ses *études de femmes* sont savoureuses comme de beaux fruits et en même temps vigoureuses comme de jeunes cavales bondissantes. Voilà de la vraie chair ferme, voilà de la vie, voilà du nerf!

Comme décorateurs, je citerai surtout AUBURTIN et BESNARD (Nationale).

Du premier, *la Forêt et la Mer* semblent délicieusement frissonner sous la brise matinale. J'hésitais jusqu'à présent à reconnaître le talent de cet artiste parce que, jusqu'à cette année, ses compositions décoratives étaient plutôt faites de réflexion

abstraite que d'observation sur nature. Mais le voici qui ouvre enfin les yeux sur la frémissante réalité. Il nous promet de devenir un grand peintre-poète.

De BESNARD, les deux plafonds destinés au Petit Palais sont d'une noble conception. *La Matière* est représentée par un Satan qui ravit au ciel une opulente créature blonde et vermeille et qui se précipite avec elle sur la terre : c'est l'antique et universelle légende philosophique, la chute de l'esprit qui renonce momentanément à sa divinité pour aimer en ce bas monde les belles formes vivantes. *La Pensée* est figurée par un couple humain à qui la Mort révèle à mi-voix les mystères d'outre-tombe.

Le seul reproche qu'on soit tenté de faire à ces vastes panneaux, c'est qu'ils paraissent un peu vides. Bien qu'ils mesurent chacun plus de trente mètres carrés, ils ne comportent guère plus que trois ou quatre personnages. Mais cette rareté même des figures ajoute peut-être à l'impression de grandeur, car elle rappelle à l'imagination la majestueuse solitude des hautes cimes.

Ce qui caractérise ces trop rares artistes de talent parmi lesquels on distingue des maîtres, c'est une vigoureuse franchise.

C'est malheureusement cette qualité même qui rend toutes les œuvres plus ou moins antipathiques au public d'aujourd'hui.



On se demande parfois quelle est la cause de la trop réelle décadence de l'art français contemporain.

L'on s'étonne douloureusement que depuis la mort des maîtres récemment disparus, des Puvis de Chavannes, des Fantin-Latour, des Henner, des Carrière, il ne surgisse plus désormais de jeunes talents dignes de prendre leur place, comme si cette belle floraison était à jamais desséchée.

La raison de cette décadence est évidente.

Nous n'avons plus d'artistes, parce qu'il n'y a plus de connaisseurs pour les comprendre et les acclamer; parce que *le public contemporain est réfractaire à l'art.*

Pour mieux nous convaincre de cette vérité, représentons-nous quels sont les divers éléments de ce public.

La classe aristocratique qui, autrefois, était par excellence celle du goût, n'existe plus, pour ainsi dire. Elle se débat dans des difficultés financières qui ne lui permettent plus d'encourager les artistes ni même de s'intéresser à eux.

Quant à notre bourgeoisie, elle est formée en grande partie d'un monde de parvenus qui cherchent plutôt les jouissances du luxe matériel que les plaisirs de l'art et qui dépensent leurs res-

sources en automobiles plutôt qu'en tableaux : chez eux, d'ailleurs, la manie de paraître étouffe toute sincérité et les rend incapables de goûter un art naturel, hardi, véridique.

La même incapacité se rencontre chez les autres éléments de la société contemporaine, notamment chez les petits bourgeois confits dans leur bien-être béat et chez les ronds-de-cuir aveulis par leur immobilité professionnelle. Ces gens-là n'ont d'autre souci que de grignoter bien tranquillement le fromage où ils sont blottis.

Comme ils n'ont aucune aspiration, aucune fièvre généreuse, comme *ils n'ont aucun caractère*, ils sont absolument hors d'état de reconnaître cette qualité dans l'art dont elle est pourtant l'essence même.

Ils n'aiment donc que ce qui est faux, pomponné, puéril, maniéré. Ils n'aiment que ce qui est gentiment et prétentieusement niais. Ils n'aiment que ce qui est nul ou bien encore ce qui flatte leur sensualité vulgaire, égoïste et basse. C'est ce que nous avons constaté au cours de notre étude sur les Salons de 1907. Mêmes observations, d'ailleurs, pourraient être faites sur le théâtre et sur le roman contemporains. Je laisse à mes confrères les critiques littéraires le soin de compléter mes investigations à cet égard.

L'Administration des Beaux-Arts pourrait sans doute redresser les erreurs du goût public. Mais elle ne fait que les aggraver. Au lieu de soutenir les vrais talents, ou bien elle encourage les mauvais artistes à la mode, ou bien elle fait œuvre d'assistance en distribuant des commandes comme des bons de pain aux artistes nécessiteux que protègent des hommes politiques influents.

Je n'ai pas encore mentionné la classe populaire comme élément du public contemporain. En réalité, il n'y a pas de démarcation nette entre cette classe et celles qui sont au-dessus. Le peuple aujourd'hui ne cherche qu'à s'agréger à la petite bourgeoisie. Il en singe l'esprit et ne se préoccupe guère que de bien manger et de se bien vêtir; mais nulle ardeur intellectuelle ou artistique! Je parle de la partie la plus aisée de la classe populaire.

Pour ce qui est de la partie qui souffre encore, l'âpreté de la lutte sociale l'accapare bien trop pour qu'elle pense aux beaux-arts.

Voilà où nous en sommes : il n'y a plus de public pour les artistes. Et c'est pourquoi il n'y a plus d'artistes. Dans l'histoire de l'art, les époques maudites, celles où le goût subit une éclipse, alternent avec les périodes florissantes. Nous entrons dans une époque maudite.

PAUL GSELL.

COMTE WITTE

(Rapport confidentiel) (1)

Pour se faire une juste opinion sur l'état de choses actuel en Russie, il faut éviter avant tout soigneusement de le juger d'après des formules occidentales. L'emploi de celles-ci, même *cum grano salis* entraînerait à des erreurs, dont on ne saurait se tirer ensuite.

Le mouvement qui se produisit en Russie, après la guerre russo-japonaise, a ses origines dans le mécontentement général, provoqué par un régime d'absolutisme policier. Ce mécontentement s'explique facilement par l'impuissance dont ce régime vient de faire preuve si ostensiblement. Au début même de la guerre, mais surtout vers la fin, on aperçut les indices du prochain arrêt probable de la machine gouvernementale.

(1) *L'histoire de ce rapport et les circonstances exceptionnelles qui l'ont provoqué lui donnent une importance toute particulière. Le comte Witte, à son retour des États-Unis, après avoir conclu la paix russo-japonaise, fut, du coup, proclamé le sauveur de l'Empire russe et le plus grand homme d'État moderne. L'empereur Guillaume II, avec cet enthousiasme juvénile qui le caractérise, tint à contresigner hautement cette opinion. Le comte Witte fut donc reçu à Berlin avec des honneurs tels qu'on en a rarement accordé à un ministre russe. De retour à Pétersbourg, le comte Witte prit les rênes du pouvoir et la haute bienveillance de l'empereur Guillaume lui donna une sorte de consécration, contre laquelle vinrent se briser tous les efforts de ses ennemis. Lorsque, plus tard, ces derniers résolurent de le débarquer, coûte que coûte, ils s'aperçurent que ce qui rendait cette tâche singulièrement difficile, c'était la faveur exceptionnelle dont jouissait le comte Witte à Berlin. On décida alors de faire revenir l'empereur Guillaume sur son opinion favorable, afin d'obtenir ensuite du tsar le renvoi de son premier ministre.*

Le rapport que nous publions ici fut transmis à l'empereur Guillaume. Nous le donnons aujourd'hui, dans son texte complet, tel qu'il nous a été communiqué par l'entremise d'une haute personnalité de l'entourage de S. M. l'empereur. Peu de temps après, le comte Witte est tombé du pouvoir. Son protecteur de Berlin l'ayant abandonné, Witte fut abandonné à son tour. Les historiens de l'avenir apprécieront à sa valeur le document publié ci-dessus, qui démontre de quel poids amical pèse sur la destinée de la Russie la bienveillante « immixtion » de l'empereur d'Allemagne. NOTE DE LA RÉDACTION.

Dans ces conditions, une certaine effervescence se manifesta dans les organisations rurales et urbaines. Elle détermina une orientation nouvelle qui avait pour but de forcer le gouvernement à entrer dans la voie des réformes.

Un gouvernement perspicace aurait dû se servir aussitôt de ce mouvement. Il lui aurait été facile alors de canaliser l'opposition, et de la conduire vers une coopération légale. Il aurait suffi à ce moment de concessions minimes — en comparaison surtout de la capitulation actuelle — pour assurer le concours de l'opposition au travail réformateur.

On laissa néanmoins passer le moment favorable (du mois de novembre 1904 jusqu'à la fin de l'été 1905) ; moins encore, d'ailleurs, par absence de perspicacité que par manque de courage, le gouvernement se trouvant, à cette époque, dans un état de marasme et d'impuissance absolus.

Il est à remarquer qu'en dix années, l'organisation rurale et les corporations urbaines avaient subi un changement notoire. Les vrais élus de la nation avaient cessé d'y dominer et avaient cédé la place à un personnel inférieur composé de scribes, de statisticiens, d'apprentis médecins, etc. Ce sont eux qui eurent de l'influence sur les événements, car ce furent eux qui enlevèrent aux propriétaires, peu habitués au maniement de la plume et de la parole, un programme radical et destructif, que ces derniers adoptèrent sans discussion. On peut apercevoir aisément la voie que suivit dorénavant la soi-disant opposition rurale et urbaine.

Les mécontents, dont l'attitude était justifiable d'ailleurs, se virent bientôt liés, — sans comprendre comment, — à un programme qui conduirait immanquablement aux massacres, à la destruction de la propriété et des classes intellectuelles.

De plus, le régime inauguré par le comte Witte avait été la cause d'une organisation ouvrière, qui prêtait une oreille attentive à la propagande socialiste internationale, et qui trouva ensuite des meneurs tout prêts, de provenance étrangère ou israélite.

Les choses en étaient là, lorsque parut le comte Witte, de retour d'Amérique, entouré de gloire et que l'opinion citait comme homme d'avenir, ayant donné des preuves indéniables de force et d'habileté.

Les traits caractéristiques de cet homme d'Etat ne sauraient être passés sous silence.

Malgré un stage de quinze années au pouvoir, M. Witte est resté néanmoins un primitif. Il a gardé toutes les qualités qui se perdent d'habitude au contact de la culture et de la discipline

administratives. Il est toujours l'homme du « coup de main », incomparable dans l'art de provoquer la chute d'un adversaire dangereux, ou dans la conclusion d'un emprunt ou d'un traité. Mais, d'un autre côté, il lui manque toute grande ligne politique, toute notion de l'histoire et des besoins réels de sa patrie.

Il croit que l'heure de la revanche a enfin sonné. Au Conseil de l'Empire, il se prononce énergiquement pour la Constitution, et pour une large extension du droit électoral. Tous ses discours, quoique tenus en séances secrètes, sont aussitôt communiqués à la presse, et son hôtel devient — sous couleur d'informations — le foyer des « leaders » des partis extrêmes. Il distribue le mot d'ordre et dirige les attaques contre l'autocratie.

Le gouvernement capitula avec le manifeste du 30 octobre.

Il faut noter l'incident suivant, d'une importance capitale et qui explique le déroulement des faits ultérieurs.

Décidé à octroyer une Constitution et à appeler au pouvoir le comte Witte, malgré son antipathie pour lui, l'empereur s'adressa à deux fonctionnaires qu'il honorait de sa confiance spéciale pour analyser les documents soumis à sa confirmation. Ces deux hommes d'Etat adhérèrent au programme, en principe, mais conseillèrent d'introduire certaines modifications.

Ces amendements tendaient premièrement à faire disparaître le caractère de pression sur le souverain, qui perçait, avec tant d'évidence, dans le manifeste du 30 octobre et le mémoire explicatif qui l'accompagnait, et secondement à éviter les malentendus, qui devaient avoir des suites les plus funestes. D'après la conception du comte Witte, le manifeste n'était qu'une déclaration des principes libéraux les plus larges, rappelant celle des Droits de l'homme, sans indiquer les moyens de les mettre en pratique. Des questions s'imposaient : qu'est-ce qui existe encore de l'ancien régime ? Et qu'est-ce qui en est, au fond, aboli ? Où sont les bornes de la liberté de la presse ? de la liberté de parole et du droit d'association ?

Le mémoire précité y répondait par des phrases nébuleuses : « Le tout sera réglé par la représentation nationale. En attendant, l'administration doit s'inspirer de l'esprit du manifeste » ...

Les conseillers, appelés à la dernière heure, attirèrent l'attention du souverain sur les suites néfastes de ces déclarations de principes, et proposèrent un remaniement du manifeste dans un sens pratique et digne d'un acte de cette gravité.

Mais lorsque M. Witte fut informé des amendements en question, proposés en son absence, il posa un ultimatum sous une forme des plus brutales : pas une ligne à changer, c'est à prendre ou à laisser !

Les dés tombèrent. Le manifeste fut proclamé à la population toute tremblante de Saint-Pétersbourg, en pleine grève générale, au milieu de ténèbres, de meetings populaires et d'assassinats presque quotidiens.

Il était impossible qu'on pût trouver en ce moment quelqu'un en Russie qui eût pleine confiance en Witte. Cependant, — et c'est là une des contradictions qui ont eu une influence incontestable sur le déroulement des faits, — l'opinion des milieux les plus opposés se rangea du côté du premier ministre.

On se disait : « Le comte Witte est certainement un homme sans foi ni loi, capable d'escompter en sa faveur toute éventualité jusqu'au naufrage de l'empereur et de la dynastie. Mais il est incontestablement un homme fort et courageux, qui fera de l'ordre dans le pays. Il est capable peut-être d'un crime politique — mais il ne faiblira jamais. »

Toute personne qui se retrouvait dans le kaléidoscope des événements, et qui parvenait à en tirer les conclusions pratiques, raisonnait ainsi : malgré le changement qui s'était opéré dans les exigences du peuple, et les difficultés d'en tracer des lignes exactes de démarcation, le comte Witte réussira sans aucun doute. Il saura les formuler clairement et nettement, ces limites. A l'opposition violente, il tendra une branche d'olivier ; il appellera cette opposition à coopérer à la reconstruction de l'édifice gouvernemental sur des bases monarchiques. Il déclarera en même temps une guerre implacable aux terroristes et aux anarchistes irréconciliables, peu nombreux, mais forts de leur organisation bien outillée, et commencera son action contre eux aussitôt, sans attendre le réveil des instincts brutaux du peuple, qui conduirait immanquablement ces derniers à des excès regrettables.

On peut facilement se faire une idée de l'épouvante qui s'empara des esprits pondérés, lorsqu'ils s'aperçurent dès les premiers pas de Witte que ce dernier ne voulait ou ne pouvait pas prendre cette attitude et que, sous prétexte de mater l'opposition, il faisait dépendre ses décisions des exigences des partis extrêmes, qui l'englobaient de plus en plus et voyaient déjà en lui leur chef avéré.

C'est alors seulement que l'opinion se rendit compte du jeu d'agitation dont le comte Witte semblait avoir fait son catéchisme politique.

Or, le voilà au pouvoir depuis quinze jours. Il n'a pas dû gagner un pouce de terrain dans l'opinion du pays. Bien au contraire, la méfiance ne fait que s'accroître. Malgré tous ses efforts, il n'a pas réussi à former un cabinet. Ses outsiders de la bureaucratie, auxquels il s'adressa, lui tournèrent le dos et il ne lui

resta d'autre issue que celle de former un cabinet d'affaires, sans couleur politique, en s'entourant de chefs de section, ou d'adjoints des ministres, qui s'étaient retirés précipitamment.

La presse anarchiste lui demande de déclarer ouvertement s'il est partisan des revendications du prolétariat, ou s'il est décidé, avec Trépoff, « à ne pas épargner les cartouches ». Ses « camarades » lui rappellent son mariage avec une israélite. En même temps, on commence à se souvenir de son système de pression fiscale, lors de son stage au ministère des Finances. Finalement, le comte Witte est franchement conspué, et il se voit obligé, lui, l'apôtre de la liberté, de suspendre un journal socialiste, qui comptait Bebel parmi ses collaborateurs.

Bien plus funeste encore lui fut l'explosion d'un mouvement anti-anarchiste, qui eut pour suite des massacres fort fréquents, et des actes de la dernière brutalité (pogroms).

Jusqu'ici, l'activité du premier ministre présente trois moments caractéristiques :

1° Ses interviews et ses discours aux représentants de la presse et des organisations rurales. Aucune trace du calme et de la dignité d'un vrai homme d'Etat. Rien qu'une complainte sur tous les tons quant au manque de confiance de la société. En même temps, des sanglots sur l'écroulement de tout l'édifice : boycottage certain de la Douma, appel d'une Constituante (comment et par qui ?) et massacres imminents. Pas une parole pondérée, pas un geste pour rassurer le peuple en détresse.

2° Au nom de la liberté, et soi-disant pour ne pas brusquer les mécontents (lisez les révolutionnaires), il fait tout pour enlever au gouvernement les moyens de combattre le mouvement : déplacement de Trépoff ; inauguration d'une vraie orgie de la presse ; remise en circulation des fabricants de bombes, auxquels il s'empresse d'ouvrir les portes des prisons, etc...

3° L'organisation, involontaire peut-être, d'une véritable armée terroriste. A citer deux oukases en train de paraître, qui créeront des curies électorales ouvrières, lesquelles ne manqueront pas de servir de cadres excellents pour les révolutionnaires dans leur lutte inévitable et prochaine.

Un pays, comme la Russie, avec son territoire immense, son manque de culture et sa populace endormie, ne peut naturellement pas être bouleversé du jour au lendemain ; mais il ne guérira pas de sitôt de son malaise actuel.

Le « Grand Médecin » augmentera sous peu les rangs de la race maudite des Erostrates, mais ceux qui contemplent — le cœur gros et la conscience nette — le flux des événements, n'auront probablement pas la joie d'assister à leur reflux.

FRÉDÉRIC SCHLEGEL [1]

J'attendais depuis longtemps un bon livre sur Frédéric Schlegel.

Ils étaient deux frères, Frédéric et Guillaume, à peu près du même âge. L'un avait un talent extraordinaire ; c'était Frédéric ; l'autre n'avait qu'un talent moyen ; c'était Guillaume. Guillaume eut plus de succès que Frédéric et même eut seul la grande gloire. Cela s'explique très aisément par le mot tranquille et décisif (et où il entrait peut-être un peu de réflexion sur soi-même et qui sait ? de dépit ; mais point d'amertume) de La Rochefoucauld : « C'est peu de chose d'avoir du mérite ; il faut en avoir l'*économie.* » C'est-à-dire : il faut savoir bien administrer son talent. Guillaume Schlegel avait un talent ordinaire ; mais il savait administrer son talent. Tout compte fait, comme, selon le mot d'un Allemand aussi, « la pensée est la pensée de la pensée », peut-être aussi le vrai talent, c'est la bonne administration du talent.

Guillaume Schlegel avait « l'économie de son mérite » et aussi, semble-t-il bien, l'économie du mérite de son frère. Il l'exploitait fraternellement. Il tirait de lui les idées comme Corneille Pierre des rimes de Corneille Thomas. Thomas Corneille était le dictionnaire de rimes de son frère ; Frédéric Schlegel était le dictionnaire d'idées de Guillaume. Quoiqu'il ait beaucoup moins produit que Guillaume, et des œuvres qui sont toujours plutôt des fragments que des livres, il méritait au moins un beau médaillon sous le buste de son frère.

Puisque nous parlons de médaillon, citons d'abord deux portraits de Frédéric Schlegel tracés l'un par l'illustre Guillaume de Humboldt, l'autre par Steffens et qui sont d'accord et qui

(1) Par M. J. Rouge.

se complètent fort bien : « ...Il n'a pas l'esprit conciliant, dit G. de Humboldt. De là viennent en grande partie sa dureté et sa raideur. Il manque tout autant de jeunesse. On ne la lit que sur sa figure. Il a tout le sérieux, toute l'application au travail, d'un homme mûr et plus que mûr. Le contraire n'apparaît que dans ses défauts et dans ses excentricités comme écrivain. Il est assurément à la merci de son humeur ; mais c'est à lui qu'elle fait le plus de mal, d'autant qu'elle est plus souvent amère et sombre que joyeuse et pétulante. Il ne laisse assurément pas d'être vain ; mais c'est un effet de sa confiance dans l'idée qui l'échauffe sur le moment, plutôt que la confiance en lui-même et dans son talent. Son *ton* est très modeste. Son extérieur est des plus séduisants ; l'expression du visage est tranquille, réfléchie, spirituelle et modeste. On l'entend peu [il n'abuse pas de la parole]. Il ne parle guère que sur des sujets scientifiques. Sa raideur se marque seulement dans l'habitude qu'il a de couper court à une discussion plutôt que de la continuer. »

— « Frédéric Schlegel, dit Steffens, était à tous égards un homme remarquable. Il était de taille élancée ; ses traits, d'une beauté régulière et des plus spirituels. Il avait dans sa manière d'être quelque chose de tranquille, de flegmatique presque. Quand il était assis, enfoncé dans ses réflexions et suivant le fil d'une idée, il avait l'habitude de prendre son front entre le pouce et l'index ; puis de rapprocher lentement ses doigts jusqu'à ce qu'ils se fussent rejoints entre les yeux ; ils descendaient alors, tout aussi lentement, le long de son nez, qui était beau et d'un joli modèle. A mesure enfin qu'il avançait dans le développement de son idée, ses doigts, maintenant réunis, s'éloignaient de son nez en ligne droite. Il parlait avec lenteur et réflexion et parfois me mettait hors de moi. Je marchais alors vivement de long en large, rompant le cours de sa pensée. Mais lui restait tranquillement assis. »

Cet homme tranquille à l'extérieur, ardent intérieurement, toujours réfléchissant et toujours élaborant une idée, tenace et entêté, supportant mal la contradiction et aimant fort à contredire, qui échangea avec Schiller de terribles coups d'estoc, de taille et de boutoir, se contredit encore plus, s'il fut pos-

sible, qu'il n'a contredit les autres. Il commença, comme plus tard Nietzsche, mais avec cette différence que Nietzsche demeura dans ces premières idées, par adorer l'art grec et la manière dont les Grecs ont entendu la beauté, et il conçut la théorie de « l'art objectif ». Il entendait par là un art où l'artiste cherche la beauté en dehors de lui et cherche le genre de beauté qui réunira le plus grand nombre possible d'hommes dans une admiration commune.

De cet art — qu'il soit sculptural, architectural ou littéraire — l'originalité de l'artiste est exclue par définition. Ce qui en restera, car ne doutons pas qu'il n'en reste toujours, ce sera ce que l'artiste, involontairement et inconsciemment, en aura laissé. L'artiste a pour premier devoir et l'artiste né classique a pour première tendance instinctive de supprimer le *moi* ou d'en sortir aussi complètement qu'il est possible.

De là, si vous voulez bien le remarquer, ce fait tout naturel que les Grecs ont été surtout épiques et dramatistes, la poésie narrative et la poésie dramatique étant les genres d'art où l'artiste paraît le moins personnellement et s'efface le plus derrière les personnages qu'il nous montre. On pourrait aller jusqu'à dire que l'essence même de la poésie narrative et de la poésie dramatique consiste à sortir de soi. Un épique ou un dramatiste c'est, avant tout, un homme qui a oublié son *moi* et qui vit, très activement, en autrui. Voyez même (et ceci me paraît très important) voyez la poésie *lyrique* des Grecs. La poésie lyrique nous paraît toujours à nous autres, gens du XIXe siècle, éminemment personnelle. Mais, chez les Grecs, elle ne l'est pas du tout et ce n'est pas pour se chanter lui-même que Pindare prend sa cithare. Au poète lyrique moderne, on est toujours tenté de dire le contraire de ce qu'Auguste se dit à lui-même :

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre !

Au poète lyrique moderne, qu'il soit Lamartine, Musset, ou même Hugo, on est toujours tenté de crier :

Sors de toi-même, Alfred, et cesse de te plaindre !

Mais, au poète grec, on n'a pas à dire cela et il est toujours ou presque toujours impersonnel. L'art classique est à base de *non-moi*. C'est le vrai art.

Ainsi raisonnait Frédéric Schlegel en ses premier ouvrages. Je l'ai un peu arrangé à ma manière ; mais ainsi, au fond, il raisonnait et je ne l'ai point trahi.

Plus tard, il raisonna tout différemment et fut un des fondateurs (intellectuels au moins) du romantisme allemand. Il demanda aux œuvres du *caractère* et non plus du *style ;* il leur demanda d'être *intéressantes* plutôt que d'être belles. Il croit remarquer que si l'on admire le général, on ne s'intéresse qu'au particulier, et, en conséquence, il trouva très bon que la personnalité d'un artiste fût marquée dans son œuvre. Comme l'a dit très exactement et avec force M. Rouge, « *sa table des valeurs fut renversée* ». De l'objectif, de l'art objectif où il s'était porté d'abord avec tant d'ardeur, il revint et, du reste avec une ardeur pareille, au subjectif et à l'art subjectif.

Pourquoi ce revirement ? Parce que Frédéric Schlegel avait reçu de rudes blessures de Schiller et même de Gœthe ? Il y eut peut-être un peu de cela. On n'oublie jamais les échaudements, et de la sensibilité il passe toujours quelque chose dans l'entendement. Cependant, ni M. Rouge ne croit que ce fût là la vraie cause ou la cause suffisante, ni moi-même je ne suis porté à le penser. Je pense plutôt qu'extrêmement sensible au beau, quel qu'il fût, et subissant facilement les influences de ses contemporains illustres, il fut amené au « beau subjectif » par le commerce qu'il eut avec les premiers romantiques allemands Tieck, Wackenroder, Novalis. Remarquez qu'après tout, la ferveur classique de ses premières années lui avait été *inspirée* par Winckelmann. Il avait voulu être le Winckelmann de la littérature, de l'histoire littéraire. De même, la ferveur romantique de Frédéric Schlegel peut très bien avoir été tout simplement une contagion venue de Novalis. Je crois que Frédéric Schlegel a été éminemment suggestionnable. Il était de ceux à qui vous donnez une idée, qui s'en engouent et qui la portent et à son extrême généralité et à son acuité extrême. Je ne vois pas d'autre raison à chercher de ses revirements, très heureux du reste ; car, grâce à ces volte-face et à ces convictions successives, nous avons deux théories au lieu d'une et de belles définitions des formes d'art les plus différentes.

Mais ces changements ne furent-ils pas une *évolution ?*

M. Rouge le désirerait bien. Il avance plusieurs fois cette idée que Frédéric Schlegel tira son romantisme du sein même et des entrailles de son classicisme. Cette idée, il l'accueille ; il la caresse, il la quitte, il y revient ; il ne voudrait jamais l'abandonner définitivement. Je crois qu'il ne faut pas, décidément, s'y attacher. Elle demanderait des efforts de dialectique, bien inutiles, pour être prouvée.

J'aime mieux M. Rouge quand il dit tout simplement qu'il *resta assez* — ce qui n'est pas la même chose — de classicisme et de goût de la généralité dans le romantisme et dans le particularisme de Frédéric Schlegel, puisque, quoique toujours véhément, il ne fut pas *excessif* dans ses nouvelles doctrines, ni surtout étroit. Il a été tellement convaincu que l'artiste doit être original et personnel qu'il va jusqu'à désirer que l'artiste *étonne* et c'est bien le sens qu'il faut donner à son mot « cynique » : « vivent les cyniques ! » dont il abuse du reste avec quelque effronterie lui-même. Mais, en même temps, il a toujours un certain goût, et même assez vif, pour l'harmonie, j'entends pour la belle disposition d'une âme bien faite. D'une part donc, il désire que l'artiste ne s'isole pas trop et vive encore en communion avec l'humanité. D'autre part, il ne laisse pas de souhaiter qu'il n'arrive pas qu'une passion supprime dans le cœur de l'artiste toutes les autres. Et, en résumé, il désire *avant tout*, ce me semble, que l'artiste soit autonome ; mais il souhaite que, tout en étant autonome, il reste harmonieux, ce qui, à la vérité, n'est pas très facile.

C'est ainsi, suivant la très bonne formule de M. Rouge, que, dans le romantisme de Frédéric Schlegel, la tendance à l'universalité *contrarie toujours, mais toujours aussi corrige* et complète la tendance à l'individualisme.

Je cherche (car ces rapprochements, quand il s'agit d'étrangers, ne sont pas inutiles et jettent une certaine lumière sur les questions), je cherche chez nous le théoricien qui aurait suivi une route analogue, je ne dis pas aussi accidentée, mais analogue encore à celle de Frédéric Schlegel. Je n'en trouve point. Ceux de nos théoriciens qui ont commencé par être classiques se sont quelquefois adoucis ; mais transformés, jamais ; ceux

de nos théoriciens qui ont commencé par être romantiques se sont parfois tempérés, mais ne sont jamais devenus transfuges.

Je ne vois de lointainement analogue à Frédéric Schlegel (comme faiseur de théories littéraires) que notre André Chénier. Il a commencé par dire : « Je veux qu'on imite les anciens, fond et forme ; je veux qu'on fasse des vers antiques sur des thèmes antiques. » Il était, lui aussi, à ce moment-là, sous l'empire et sous le prestige de Winckelmann. Plus tard, il a dit seulement, et c'était presque le contraire : « Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques » ; c'est-à-dire : « Soyons d'inspiration toute moderne ; et, seulement, tâchons d'être aussi bons écrivains que les anciens. » Oui, il y a là quelque chose d'analogue à Frédéric Schlegel ; car, enfin, sur les doctrines du premier André Chénier, les classiques seuls et ultra-classiques pouvaient s'appuyer ; et les doctrines du second André Chénier, les romantiques pouvaient, très légitimement, au moins les *tirer à soi*. Il ne faudrait pas pousser très loin ce rapprochement. Il n'y a qu'une lointaine similitude.

Frédéric Schlegel eut un troisième *avatar*, qui n'intéresse pas la littérature. L'esthète helléniste de 1790, le Joachim du Bellay du romantisme allemand en 1800, devint plus tard un fougueux réactionnaire, agent de Metternich, rédacteur du *Journal autrichien*, quelque chose comme un Martainville allemand. Il était bien essentiellement l'homme des transformations.

Il avait beaucoup d'intelligence, peut-être, en vérité, trop ; beaucoup de savoir, beaucoup d'idées, beaucoup d'imagination systématique, beaucoup d'éloquence aussi, la plume en main, et de causticité. Il avait trop peu de persévérance pour mener à bien une œuvre considérable. Somme toute, il est très intéressant.

Et puis il a dit un bien grand mot qui contient toute une philosophie de l'art, au moins toute une grande doctrine critique. Il a dit : « *Ce que j'admire le plus dans Lessing, c'est le grand style de sa vie* » — mot qui, par parenthèse, ne peut pas s'appliquer beaucoup à Frédéric Schlegel lui-même.

Emile Faguet.

CARNET D'UN CURIEUX

Est-il rien de plus amusant, dans le bon sens du mot, que de remuer de vieux papiers, que d'évoquer, par une lettre retrouvée, une période d'existence de quelque grand disparu, ou de respirer l'air du passé, en en maniant des traces matérielles, que de reconstituer de la vie avec des choses mortes, que de se replonger dans l'atmosphère d'une époque, par quelque document caractéristique, tout à coup exhumé de sa poussière ?

Notre temps, qui se tourne fiévreusement vers l'avenir, a, cependant, plus qu'aucun autre, le goût de l'histoire. Il a volontiers cette « âme de papier » dont parlait Michelet, qui vibre du souvenir des hommes et des choses d'autrefois.

Sans autre préambule, nous réunirons donc ici, au hasard de leur rencontre, nos petites découvertes.



La bonté d'âme de la marquise de Pompadour

La marquise de Pompadour, qui avait de l'esprit et du goût, n'avait pas le cœur tendre et elle n'était guère plus indulgente aux grands qu'aux petits, d'ailleurs.

Un de ses domestiques, Pierre Doyen, dit Marin, fut accusé par elle d'un menu vol. Elle entendit le punir d'une manière exemplaire.

Le 23 septembre 1746, Doyen était conduit à Bicêtre. Il y devait être enfermé perpétuellement, à moins qu'il ne s'engageât pour les Iles.

La perspective de ce voyage lointain séduisait peu le jeune homme, qui protestait de son innocence. La marquise était, cependant, implacable ; de guerre lasse, il finit par se soumettre.

La marquise écrivit alors cette lettre au lieutenant de police, Marville :

La mère de ce petit drôle que vous avez fait enfermer me demande de voir son fils, avant qu'il parte pour les Iles. Elle

veut lui donner des nippes et de l'argent. Ce sont ses affaires. Mais je ne puis lui refuser cette triste consolation, après que je vous prie de le faire partir pour les Iles.

La marquise de Pompadour.

A Versailles, ce 3 octobre 1746.

Mais Doyen se ravisa, continuant à avoir l'impertinence de se justifier de l'accusation pesant sur lui. La marquise, irritée, donna de nouvelles instructions à Marville qui les transmit à l'intendant de Bicêtre :

Depuis ma lettre, j'ai vu Mme de Pompadour, et elle m'a demandé de ne plus donner de permission à la mère de ce jeune homme pour le voir et de le faire resserrer avec la dernière rigueur jusqu'à ce qu'il se soit engagé pour les Iles.

C'était l'idée fixe de Mme de Pompadour. Doyen fut, en effet, traité « avec la dernière rigueur », isolé, et il lui fut interdit de parler à personne. Mais il s'obstina, fort, sans doute, de sa conscience, et rien ne put le contraindre à l'obéissance aux ordres de la marquise qui, au milieu de ses grandes affaires d'État, s'informait du « petit drôle » et réclamait de nouvelles sévérités pour le punir de son entêtement.

Les traces de cette curieuse lutte entre un pauvre diable de valet et la toute-puissante marquise m'ont été signalées par M. Paul d'Estrées, l'érudit qui a patiemment dépouillé les énormes liasses des archives de la Bastille, et qui connaît le mieux les drames, les romans et même les comédies, parfois, dont elles évoquent le souvenir.



La surveillance des théâtres

Les Parisiens ont toujours aimé le théâtre, et, soit par économie, soit par coquetterie, ont toujours aussi désiré y aller sans bourse délier. On a la trace de cette préoccupation dans une délibération du comité de la section du Palais-Royal du 14 mars 1791. Les membres de ce comité s'avisèrent qu'il était indispensable qu'ils surveillassent les théâtres. Mais tous voulurent exercer cette surveillance, et on eût fini par être trop

nombreux. Ce qui atteste, d'une façon assez piquante, le désir de chacun de faire partie de cette commission, c'est qu'il fallut établir une sorte de règle hiérarchique, pour qu'on pût obtenir ce privilège.

Sur la représentation faite au comité par M. Tordblanc, le Comité a arrêté que les spectacles établis sur la section seraient surveillés. En conséquence, que les membres qui la composent, *à commencer par ceux qui ont réuni le plus grand nombre de voix lors de leur élection*, seront employés au service des spectacles, et qu'ils se diviseront de manière que deux d'entre eux assisteront tous les jours à une représentation ;

Que pour reconnaître les jours et les lieux de leur service, il sera fait un tableau indicatif ;

Enfin, que, par le secrétaire-trésorier, il sera délivré à chacun des commissaires expédition du présent arrêté.

Cette délibération, où éclate presque naïvement le goût du théâtre gratuit, dut être recopiée à un grand nombre d'exemplaires, pour satisfaire le plus de commissaires possible. Celui que j'ai entre les mains était destiné à un certain M. Delaporte ; il est revêtu des signatures du président de la Section, Cousin de Longchamps, et de celle du secrétaire-greffier Doray-Longrais.



Les 13 francs de M. Thiers

Un vieux cahier, à couverture grise, sur lequel se trouvent ces mots : *Rédaction*, *comptes mensuels*, 1826.

C'est le cahier, à l'état de brouillon, du caissier du *Constitutionnel*, journal alors puissant ; et, en homme d'ordre, ce comptable a inscrit les règles de la maison, relativement à la rémunération des rédacteurs.

Et voici un petit chapitre de l'histoire de la presse, par ses plus menus détails, qui apparaît comme une chose très lointaine.

Les habitudes, au *Constitutionnel*, sont fort minutieuses :

L'article de MM. Etienne (en chef), Jay, Tissot et Dumoulin est compté à raison de 100 francs.

L'article doit avoir 124 lignes au moins. Quel que soit le nombre de lignes au-dessus, mêmes conditions.

Les 3/4 d'articles sont de 88 à 106 lignes.

Les 1/2 articles sont de 54 à 78 lignes.

Les 1/4 d'articles sont de 36 lignes. Au dessous de 36 lignes, l'article n'est pas payé.

Au-dessus de 5 articles, les autres sont comptés 50 francs, chaque.

Pour MM. Lemaire, Thiers, Bodin, Thiessé :

Les articles de ces messieurs sont comptés 70 francs, quand ils ont 140 lignes.

Pendant la tenue des Chambres, M. Laterrade reçoit un traitement fixe de 120 francs par mois.

Le compte de M. Thiers est modeste pour cette année 1826 : pour janvier, il touche, par demis et quarts d'articles, 46 francs ; pour février, 47 francs ; pour mars, néant ; pour avril, 122 francs. En mai, son compte ne s'élève qu'à 13 francs.

Il eût souri, sans doute, si, quand il était ministre, le caissier du *Constitutionnel* lui eût remis sous les yeux son petit livre de comptes...

***

L'Engagement de la Cerrito

Jenny Cerrito, la danseuse célèbre, a eu le meilleur de ses portraits fait par Théophile Gautier dans un de ses feuilletons : « Elle est blonde, son regard bleu a de l'éclat et de la tendresse... Elle a, dans toute sa personne, quelque chose d'heureux, de brillant et d'aisément épanoui... »

Elle était la fille d'un vieux soldat de l'Empire. Ce héros savait très bien compter. C'est lui qui rédigeait les modèles d'engagement de l' « Étoile ».

M. Ch. Malherbe, le conservateur de la Bibliothèque de l'Opéra, a, dans ses collections personnelles, ce projet, écrit de la main du père Cerrito, que dut accepter le directeur de l'Académie royale de musique, Léon Pillet :

1° Mlle Jenny Cerrito, première danseuse, *absoluto*, sans partage ;

2° Engagement d'un ou deux ans, ne pouvant être résilié sous aucune raison ;

3° Première apparition dans un ballet au choix de Mlle Cerrito, et, après 50 jours, apparition dans un ballet nouveau ;

4° Trois mois de congé chaque année. Mlle Cerrito préviendra le directeur trois mois à l'avance de l'époque à laquelle elle entend prendre ce congé ;

5° Une représentation à bénéfice chaque année, pendant l'hiver, et garantie 10.000 francs. Le surplus sera partagé entre la bénéficiaire et la direction de l'Opéra ;

6° Appointements : 1re année, 2.500 fr. par mois ; 2e année, 3.500 francs ;

7° Feux : 250 francs, la première année, et 300 francs, la seconde par représentation, qui ne pourront être moins de six par mois, garanties ;

8° La faculté de composer elle-même ses pas. Les rôles et les pas joués et dansés par elle ne pourront être joués et dansés par une autre. Elle ne sera pas obligée à jouer de rôle ni à danser de pas qui n'auraient pas été composés pour elle ;

9° Le directeur ne pourra obliger Mlle Cerrito à danser dans un opéra le soir même qu'elle doit danser, ou jouer un rôle dans un ballet.

Les exigences des danseuses, dès 1842, étaient, à ce qu'on voit, assez grandes : 46 000 et 57 700 francs par an, plus le bénéfice et les « feux ». Mlle Cerrito était une artiste très poétique, mais elle savait la valeur des chiffres.

Une prétention assez singulière de l' « Étoile » fut que M. de Saint-Georges, le librettiste, fût présent à la signature de l'engagement.

***

La vieillesse de Chateaubriand

La vieillesse de Chateaubriand fut triste. A ses désabusements s'ajouta la maladie. Cette magnifique intelligence, dans la dernière année de sa vie, n'eut plus que de courts réveils. L'âge pesa lourdement sur le grand homme. J'ai entendu conter cette impressionnante anecdote : quelque temps avant sa fin, une jeune femme, à laquelle il s'était intéressé, qui venait de se marier, lui fit sa visite de noces. Elle lui présenta son mari. Chateaubriand reçut le couple avec bonne grâce, retrouva, pour cette jeune femme, des prévenances de gentilhomme. Puis sa mémoire s'éteignit soudain ; il ne se rappela

plus qu'il n'était point seul, et ce fut avec un rire hébété qu'il entonna soudain cette étrange chanson :

Les petits cochons mangent de......
Et nous mangeons les petits cochons.

Voici, vraisemblablement, une des dernières lettres qu'il ait signées. Elle est d'octobre 1847. La belle-fille de son secrétaire Pilorge, Mlle de Lagrange, s'étant enquise de sa santé, Chateaubriand lui répondit par ce billet mélancolique :

Je remercie bien Mademoiselle de Lagrange ; elle est trop bonne de s'être souvenue d'un vieux malade qui se meurt. Je lui souhaite un bon mari, en attendant la mort de son oncle, car heureusement, nous devons tous mourir. Je la remercie de l'amitié qu'elle porte à l'ancien solitaire de l'infirmerie, qui ne peut plus écrire.

CHATEAUBRIAND.

***

Un ministre librettiste d'opéra

M. de Rémusat, qui fut ministre de l'Intérieur sous Louis-Philippe et ministre des Affaires étrangères sous la République, s'intéressait aux lettres, en dehors de ses travaux philosophiques.

En cette qualité d'amateur éclairé, ayant eu dans les mains le livret du *Prophète*, avant que Meyerbeer le mît en musique, il eut, après l'avoir lu, quelque chose comme un haut-le-corps, et il écrivit cette lettre dont Scribe eût été médiocrement flatté :

Les deux premiers actes peuvent inspirer quelque curiosité, mais le reste ne vaut rien du tout et me paraît inintelligible. L'effet de la fin devrait être cherché dans des mouvements de passion et non dans une invention aussi absurde.

Et il cherchait à refaire la pièce en lui donnant une direction logique :

Il n'y a rien à faire des deux femmes dans le plan actuel ; on risque de rentrer dans une donnée commune et de rappeler le 5e acte de *Robert*, sans le dénouement heureux. Je serais d'avis de rendre Jean de Leyde un peu plus énergique, un peu plus sciemment conduit à l'imposture religieuse par l'amour et le libéralisme, puis, au moment où il retrouve, soit sa mère, soit plutôt sa maîtresse, combattu par des sentiments plus

doux, revenu à une conduite plus généreuse, reperdant ainsi son influence, sa popularité, et, au moment où l'amour (ou bien l'amour filial) triomphe à la suite d'un duo ou d'un trio très pathétique et décisif, saisi et immolé par les siens ou par l'ennemi...

Mais n'était-ce pas là une prétention assez impertinente que de demander, il y a soixante ans, une sorte de vérité psychologique ou morale à un livret d'opéra ?



Émile Augier enrhumé

C'est un accident commun. Mais ce rhume, dont il souffrait, inspira à Émile Augier de plaisantes réflexions, dans une lettre à un de ses neveux :

...Ma seule aventure est un gros rhume dont je ne suis pas encore débarrassé, et qui m'est arrivé comme mars en carême, au moment où j'avais le plus besoin d'avoir le cerveau libre. Je viens de perdre huit jours à éternuer et à me moucher, au lieu d'écrire un cinquième acte que le théâtre attend impatiemment. Je ne suis pas encore *compos mentis*. Mes idées ont besoin d'être clarifiées par quelques tisanes.

L'homme est peu de chose, puisqu'un peu de mucilage dans le nez suffit pour lui troubler l'intellect ! Ne t'étonne pas de la brièveté de cette lettre : elle est d'un enrhumé.

A toi de cœur,

EMILE AUGIER.

9 octobre 1873.

Il y aurait une anthologie à faire des lettres des enrhumés illustres, depuis un charmant billet d'Adrienne Lecouvreur jusqu'à de pittoresque doléances de Flaubert, dépeignant à George Sand « son vieux Cruchard complètement abruti ».

PAUL GINISTY.

DE LOIN

I

Les troupes reculaient depuis midi. La poussière demeurait immobile dans l'air embrasé, gluant ; elle craquait sous la dent, se glissait dans les yeux. Le soleil, flamboyant, dardait.

A droite, des monts aux cimes pierreuses s'étendaient en chaînes ininterrompues, voilées d'une vapeur bleuâtre. On croyait y voir de nouveau des signes funestes, des jets de flammes.

Ce fut exactement comme deux heures auparavant : soudain, de là-bas, de ce vague lointain, une volée de shrapnells s'abattit sur les groupes d'hommes, de chevaux et de chariots. Le lent écoulement de la retraite s'agita et se précipita en avant, et les shrapnells toujours la poursuivaient... Et maintenant, tous regardaient avec une attente pleine d'angoisse, là-bas, ces monts énigmatiques et silencieux aux cimes pierreuses.

A mi-voix, le bruit se propageait que derrière ces monts la colonne japonaise accourait afin de couper l'armée au nord.

Quelques soldats du régiment des *Pojartzi* marchaient au bord de la route, enveloppés dans un nuage de poussière d'un jaune gris. Ils marchaient comme nous tous, les jambes molles, les carabines mollement balancées sur les épaules. Chacun, et à tour de rôle, courait se cacher dans les broussailles, regardait tout autour, et se débarrassait hâtivement de sa capote enroulée et de son sac ; puis il rattrapait ses camarades, redressant joyeusement son dos libre, humide de sueur.

Au milieu d'eux, boitait le troupier Vassilij Lobanoff, s'appuyant sur sa carabine. Sa figure fine, un peu fière, était maussade ; il se servait diligemment de son arme, la tenant des deux mains, la crosse contre terre.

A côté de lui cheminait Aliechka Semeroukine, un homme petit, grêlé, à la démarche nonchalante. Sa carabine glissait paresseusement sur son épaule à droite et à gauche. Sa baïonnette traçait en l'air des zigzags. Il souriait de sa face large, en sueur, et disait au vent, sans s'adresser à personne :

— Tu connais le chant des prisonniers : « Ne pleure pas, mère chérie ! On ne me chassera pas plus loin que le soleil, et la Sibérie appartient à notre tsar !... » Pour nous, c'est pareil. On ne nous chassera pas plus loin que le soleil, et quant à la Sibérie, nous y avons déjà été... Autrefois, on nous faisait peur avec la Sibérie, et maintenant, nous la connaissons !

Lobanoff louchait d'un air maussade du côté d'Aliechka et se taisait. Il n'y avait pas de rire dans son âme ; il y avait une haine sourde et figée contre l'ennemi, une honte pour lui-même, et surtout une stupeur pénible, oppressive. Il était venu à la guerre de son propre gré, il s'était engagé comme volontaire, avait attendu le combat avec un sentiment de bravoure, mêlé d'angoisse, — et le combat eut lieu. Mais que se passa-t-il ? Que se passa-t-il ?

Tout d'abord, ils étaient restés pendant quelques jours dans les retranchements, au milieu d'un champ. Derrière eux, sur les monticules, nos batteries profilaient leur masse noire, devant et sur les côtés, il y avait quelque chose de terrible et d'inconnu ; et de cet inconnu, de ce lointain invisible, des projectiles partaient, sifflant et rugissant ; ils paraissaient vivants, ils semblaient choisir de leur hauteur l'endroit où ils tombaient ; ils frappaient les retranchements, les batteries, les blindages et les caissons, déchiquetaient et réduisaient les hommes en poussière ; tout autour une odeur de brûlure se répandait. Et on ne voyait personne ! Nos canons, au milieu de la fumée et du bruit des projectiles éclatant, agitaient désespérément leurs bouches en cherchant vainement l'ennemi. Et lorsque la batterie aux feux jaillissants faisait une décharge avec des hurlements sauvages qui résonnaient au-dessus des retranchements comme une volée de démons, on eût dit qu'on tirait en l'air, au hasard, sans atteindre personne, dans le lointain inconnu.

Et ils demeuraient immobiles dans les retranchements, pâles, graves et concentrés. Le plus effroyable était de rester là, assis sans rien faire, sous les shrapnells éclatant en l'air.

Lorsqu'à leurs côtés un camarade tombait avec un gémissement bref, tous pressaient fortement leurs fusils, et les mains saisissaient fébrilement les gâchettes. Le jour succédait à la nuit, la nuit au jour, on emportait de nouveaux blessés hors des retranchements ; et eux étaient toujours là, assis, sans rien faire. Et on ne voyait toujours personne !

Une nuit, on fit lever le régiment et on le conduisit je ne sais où, dans l'obscurité. Pendant toute cette nuit, on les emmenait d'un endroit à l'autre. Les brouillards tourbillonnaient dans les vallées, derrière les monts le ciel pâlissait, le soleil se levait, et on les emmenait toujours, eux, bien qu'ils fussent en proie au sommeil, à la fatigue et à la faim. De nouveau, des projectiles partaient de l'inconnu avec des sifflements d'ouragan. Le régiment des *Pojartzi* se posta entre le cimetière chinois et le rempart de bornage.

Au loin, des silhouettes sombres, toutes petites, accouraient et disparaissaient.

II

Sur la plaine, éclairée par des rayons de soleil obliques, une colonne d'attaque apparut. Les *Pojartzi* (1) se secouèrent, le commandant devint joyeux et donna des ordres au bataillon, à mi-voix. Les *Pojartzi* firent une décharge en flanc de la colonne, puis une deuxième, une troisième... Et tout à coup, la colonne disparut comme si elle se fût enfoncée sous terre : on voyait seulement la terre remuée et projetée en l'air au moyen de petites pelles hâtives. Au milieu des *Pojartzi*, une mitrailleuse assourdissante éclatait et les bombardait de projectiles. Ils venaient du lointain inconnu et semblaient se réjouir d'avoir découvert enfin les *Pojartzi* qui se cachaient, explosant parmi les arbres, les arbustes et les hommes avec un bruit menaçant et joyeux. Les hommes ensanglantés, brûlés, se tordaient par terre, sautaient sur les genoux et retombaient de nouveau. Le lieutenant, pâle, traversa, penché en courant, et cria d'une voix éraillée :

— Capitaine ! Emmenez les hommes derrière les tombes !

Et les soldats, un à un, coururent en arrière.

(1) Les soldats du régiment de Pojartz.

Bientôt, le régiment se mit en marche on ne sait où. Lobanoff n'avait qu'une seule pensée : à quel moment viendrait la mort ? Parfois, une honte sauvage, troublante, les empoignait et ils voulaient tout abandonner pour fuir, fuir loin. Il eût été cependant bien plus entraînant de fuir tout droit en avant, sabres au clair avec des « hourrah ! » furieux, sans s'arrêter, sans se cacher. Alors, il leur semblait qu'ils eussent tout saccagé, tout brisé et qu'aucune force n'eût pu les retenir.

Cet instant d'angoisse joyeuse, ils l'ont vécu ce matin. En colonne large et longue, ils s'acheminaient à travers champs vers le village chinois, cerné de retranchements. Ce village a repoussé ce matin trois attaques ; le champ était couvert de nos cadavres. Autour d'eux, des nuées de balles sifflaient, les hommes tombaient, mais les *Pojartzi* avaient traversé le champ et la colonne commençait à se reformer.

— A l'attaque !... Hourrah-ah ! s'écria longuement le chef de bataillon.

Non pas un « hourrah », mais un gémissement terrible s'échappa des centaines de gosiers — et les *Pojartzi* s'élancèrent comme un ouragan. Aliechka Semeroukine courait à côté de Lobanoff poussant un sifflement aigu de brigand. Près d'eux, les blessés culbutaient, tombaient, mais tous se précipitaient en avant, emportés par l'ouragan qui hurlait. Ce fut un instant d'enthousiasme furieux, éclatant ; ils formaient un ensemble puissant, devant eux l'épouvante galopait, et derrière le parapet un silence funèbre régnait.

Ils serrèrent les fusils, accoururent au parapet, prêts à briser, à percer, à frapper...

Les retranchements étaient vides. Tout à fait vides, pas un Japonais, ni vivant ni mort. Des flaques de sang croupissaient, des cartouches disséminées brillaient, des débris de nos shrapnells et les casquettes aux visières jaunes traînaient.

Le « hourrah » tonna de nouveau, et les *Pojartzi* s'élancèrent en avant, vers les remparts en argile, aux batteries silencieuses et noires.

Là aussi, tout était vide.

— Ta-ta-ta !... Ta-ta !... Ta-ta-ta-ta ! — cela craquait régulièrement dans la prairie de cytises, derrière le ravin. Comme si d'énormes machines à coudre se fussent appliquées à leur travail sans s'inquiéter de personne. Tout autour, des hommes

tombaient, des balles crépitaient contre les murs. Un bruit aigu partit d'en haut, pareil à une pluie serpentine, et de nouveau les shrapnells éclatèrent au milieu des *Pojartzi.*

C'était le désarroi. Par derrière arrivait la réserve ; les soldats, penchés, se disséminaient dans le village, en quête d'un abri. Lobanoff, dans sa hâte, ne pouvait concevoir pourquoi il était si difficile de découvrir un endroit où se cacher. Soudain, il comprit que les murailles tournées du côté japonais étaient soigneusement démantelées. Il se précipita dans le tas de décombres, suivi d'Aliechka et de deux autres et ils se mirent à tirer sur la prairie.

Devant et des deux côtés, le village était criblé de balles et de projectiles, partout dans le kaolin des coups crépitaient. Et on ne voyait personne. On sentait qu'une muraille malfaisante et invisible cernait le village étroitement, et dans cet invisible, il y avait quelque chose de menaçant, d'assuré et de traître. Et les pensées troublantes venaient : ne sont-ils pas tous pris en un guet-apens dans ce village démoli, incliné vers les Japonais, et ses murailles démantelées ? Les chefs savent-ils ce qu'ils font ?... Refoulant les pensées oppressantes, ils tiraient fébrilement dans la prairie, dans le kaolin et les silhouettes noires qui passaient au loin.

Par tout le village un tourbillon sanglant semblait se tordre plein de canonnade et d'escarmouches brillantes. Derrière une tombe, on entendait un cri prolongé :

— Recule-er !

Tout autour on le répétait.

— Recule-er !... Ce cri plaintif et menaçant résonnait dans les cours et les vergers.

Les *Pojartzi* s'échappaient un à un. Mais dès que les premiers furent loin, tous se levèrent en sursaut et se mirent à courir. Comment la chose arriva ? Lobanoff n'en sut rien ; d'un coup, Aliechka et leur camarade resté sauf furent sur pied ; aussitôt, Lobanoff effrayé se leva vivement comme si quelqu'un l'eût poussé. Leur second camarade, serrant de sa main son flanc ensanglanté, les suivit de ses yeux troubles, douloureux : ses lèvres exsangues chuchotaient sans espoir on ne sait quelle prière. Eux, se mirent à courir, penchés, comme à la course, sautant à travers les cadavres et les murailles démolies.

De tous côtés, les soldats accouraient en foule. De même qu'il y avait une heure, ils furent tous emportés comme par un ouragan; mais l'ouragan était obscur et fou, troublant les cerveaux d'une épouvante inexprimable. Tous couraient à travers champs en hordes sauvages, et la terre tremblait sous leurs pieds. Lobanoff sentit qu'une balle l'atteignait par derrière, à la jambe il vit son pantalon noirci de sang, mais il continua de courir avec les autres...

III

Dans le creux, derrière les collines, les officiers émus formaient hâtivement les bataillons clairsemés. Après avoir bandé sa jambe blessée, Lobanoff se mit en rang. Aliechka, la figure grave et pâle, lui demanda à mi-voix :

— As-tu entendu ?

— Quoi ?

— L'ennemi a tourné. Le Japonais fond sur nous par derrière.

— Pas possible !

Lobanoff s'arrêta, les yeux largement écarquillés : il sentit de nouveau l'insaisissable, le terrible, le mystérieux qu'il voulait menacer du poing dans une colère furieuse.

— Un cosaque a apporté l'ordre de la retraite.

Et partout les troupes reculaient. C'était un long défilé de colonnes d'infanterie, de chariots, de batteries et de parcs d'artilerie. Pour la première fois, Lobanoff voyait qu'il y avait tant d'hommes dans la bataille. Toutes les figures paraissaient défaites et stupéfiées, personne ne comprenait comment la chose avait pu arriver. Et les canons tonnaient par derrière, sur les côtés et devant. On sentait que l'invisible redouté marchait sur l'armée, la prenait par les flancs et menaçait de la cerner.

Et les colonnes avançaient dans les nuées de poussière jaunâtre, montaient sur les hauteurs, descendaient dans les vallées. Le soleil dardait. La canonnade était dépassée, on n'avait plus la sensation d'être entouré ; mais on sentait toujours l'approche du redoutable, on attendait toujours l'imprévu et le perfide.

La tête tournait à Lobanoff. Il manquait d'haleine dans la chaleur et la poussière, il avait soif, la jambe lui faisait mal, ses bras étaient fatigués de manier le fusil. Il lui semblait qu'il

piétinait sur place et que les arbustes, les arbres et les cimes pierreuses fuyaient devant lui ; et ça n'en finissait pas. Parmi les hommes sains, les blessés boitaient et se traînaient et personne ne paraissait connaître son voisin ni s'en soucier.

Dans le creux passait un ruisseau. Les soldats, l'ayant aperçu, y descendirent à la hâte. Pareils aux mouches collées autour d'un morceau de sucre, les hommes s'entassaient autour du mince filet d'eau, y plongeaient leurs lèvres noires et gercées, et buvaient l'eau chaude, troublée par des roues.

Les *Pojartzi* aussi se désaltérèrent. S'essuyant la bouche avec la manche, ils montèrent la pente et entrèrent dans la prairie. Il faisait bon à l'ombre.

— Fumons, proposa Lobanoff.

Ils s'assirent sur une tombe chinoise, couverte d'une herbe épaisse, et se mirent à faire des cigarettes avec du papier de journal. Lobanoff baissait tristement la tête et soutenait des deux mains sa jambe blessée. Sa figure, enduite d'une épaisse couche de poussière jaunâtre, ressemblait à un cadavre.

Aliechka, clignotant, regardait le défilé des chariots.

— Ils sauvent le bien de l'Etat ! — dit-il avec ironie. — Et le soldat, pour eux, n'est point un bien d'Etat. On te blesse, puis fourre-toi dans la tombe et crève comme un chien !

La tête tournait toujours à Lobanoff ; il s'étendit prudemment dans la fosse et ferma les yeux. A côté de lui, sur une autre tombe, étaient assis le caporal Serguieff et deux soldats d'artillerie; il leur racontait avec stupeur :

— Nous accourons au village, nous voyons, dans un fossé, trois hommes qui s'agitent. Nous les abattons avec une porte cochère, là, maudits ! Cette fois-ci vous ne nous échapperez point !... Nous soulevons la porte cochère, — qu'est-ce ? Croyez-vous, mes amis ! Personne...

L'artilleur soupira et continua à songer en silence. Puis il parla :

— *Il* ne sort pas de ses retranchements, sans quoi, on l'aurait vite achevé.

— *Il* les a fait grands et il n'en bouge pas. Et on ne les voit même pas, ces retranchements. Nos batteries étaient sur les monts. Dès le matin, *il* se mit à les saccager, — Dieu, quelle raclée ! L'infanterie, *il* n'en fait aucun cas, c'est nous

qu'il vise toujours avec ses shrapnells et ses mitrailleuses. Que d'hommes tués, que d'armes brisées ! Et *lui*, on ne le voit seulement pas. Les officiers ont beau sortir la longue-vue. Ils ne voient pas d'où vient la fusillade. Sans quoi, on *lui* en aurait fait voir.

Et tous se mirent à raconter. Au dire des uns, *il* craignait la baïonnette, au moment du combat, *il* fuyait, puis, soudain, *il* apparaissait à l'endroit où personne ne l'attendait, et lointain, insaisissable, *il* nous criblait de balles et de projectiles. Et on entendait dans les voix des conteurs comme une justification devant quelqu'un d'invisible qui les eût écoutés avec un sourire moqueur.

Aliechka soupira bruyamment, leva les sourcils et se gratta la nuque.

— Non, l'espèce turque était bien plus simple ! Celle-ci, il n'y a pas moyen de l'attraper !

Lobanoff, étendu sur la tombe, regardait la route d'un air maussade.

Les batteries, les chariots, les colonnes d'infanterie défilaient indéfiniment ; à travers la poussière, les baïonnettes pointues brillaient au soleil, et il y avait à ce moment dans leur hérissement terrible une faiblesse humiliante.

— Regarde, on dirait des prisonniers !... fit Sergueieff.

IV

On vit monter du ruisseau vers la prairie un groupe d'hommes, petits, en vestons noirs, coiffés de casquettes enfantines à la visière jaune ; une escorte les accompagnait.

Tous se levèrent et accoururent vers les captifs.

— Vasia, lève-toi, viens voir ! s'adressa vivement Aliechka à Lobanoff, et il courut derrière les autres.

Les soldats se pressèrent autour des captifs. Les Japonais, petits comme des garçonnets, maigres, les visages hâlés, étaient assis sur l'herbe. Les soldats les regardaient avec une curiosité avide, se bousculaient, allongeaient leurs cous. Ils s'étaient battus avec les Japonais pendant cinq jours et ils les voyaient pour la première fois !... Les prisonniers semblaient ne pas

remarquer les regards fixés sur eux et échangeaient, à mi-voix, d'un ton indifférent, des paroles incompréhensibles. Et ces ennemis terribles, mystérieux, étaient ces petits êtres insignifiants, aux figures ordinaires, sans expression ! C'était comme si des sombres profondeurs de la mer où résonnait souvent un chant puissant et énigmatique qui remplissait les âmes d'une vague angoisse, on eût sorti les chanteurs ! Et ils étaient si étrangement palpables, ces petits êtres, surprenants par leur vulgarité, répondant si peu à l'idée qu'on se faisait d'eux.

— Mais je me battrais un contre dix de cette espèce ! s'écria Aliechka stupéfait.

Lobanoff dévisageait les Japonais avec une haine concentrée. Et maussade, il répliqua :

— Est-ce *lui* qui abat ? La balle abat... Un bœuf même, la balle l'abat... D'un coup, je les aurais tous exterminés.

Tous eurent la même pensée : si on pouvait seulement les atteindre, les insaisissables, les lointains...

Un officier passait. Il s'arrêta un instant, et les mains dans les poches, examina les Japonais.

— Maintenant vous voyez, canaille, qui vous fuyez ? dit-il aux soldats avec un sourire méprisant.

Les soldats s'agitèrent et regardèrent l'officier silencieusement. Personne ne lui présenta les armes, personne ne se donna la peine de dissimuler la cigarette allumée. Sous leurs sombres regards, l'officier se détourna et s'en alla plus loin d'un pas lourd.

— Si nous fuyons, c'est derrière vous ! dit Lobanoff à haute voix.

L'officier feignit de ne pas l'entendre. Les soldats se mirent à rire l'un après l'autre.

— Lorsqu'il s'agit de reculer, ils sont tous en avant, remarqua Aliechka d'une voix lente. — Et s'il faut courir à l'attaque : — « Allons, enfants, en avant ! » et eux se mettent à la queue... Quant à nous, notre affaire est d'obéir.

Ils se mirent en marche. Les montées devenaient plus grandes et les descentes plus raides. Les nuages de poussière étaient toujours sur la route, il faisait toujours aussi étouffant, et on avait soif.

Le soleil baissait. Lobanoff et Aliechka marchaient au milieu

de soldats inconnus. Lobanoff boitait, s'appuyant sur son fusil, le cerveau trouble, il lui semblait qu'il piétinait sur place et que les montagnes et les arbres reculaient.

Près de la route, une grande prairie s'étendait en pente. Ils la traversèrent, marchant sous les arbres touffus. Le soleil avait disparu ; au couchant, un coin de mer brillait. On entendait dans la prairie un bruissement vague et continu.

Lobanoff s'arrêta.

— Eh bien, Aliechka, toi... vois-tu... toi, ami, va en avant ! Et moi, je me reposerai un instant ici.

— Et pourquoi ne me reposerais-je pas, moi aussi ? s'étonna Aliechka. A rester seul, tu n'arriverais pas au bout... Tu es drôle ! Tu te figures qu'*il* se mettra à jaser avec toi ? *Il* te fera sortir tes entrailles, sans tarder, voilà tout.

— Je crains que tu ne m'en veuilles... répliqua Lobanoff d'un ton indécis.

Aliechka haussa les épaules avec insouciance.

— Ah bah !

Lobanoff s'affaissa péniblement par terre. Aliechka prit place à côté de lui, soupira profondément et se mit à rouler une cigarette. ,

Une brise légère venait de la mer ; on remarquait dans l'herbe épaisse des frôlements bizarres qui remuaient et rampaient. Au loin, des balles s'abattaient avec fracas. Au sud, un nuage noir montait lentement. Sur la route déserte, le vent s'élança, la poussière tourbillonna ; la prairie exhala un soupir et fit entendre un grondement maussade.

V

Lobanoff assis, la tête appuyée contre un tronc d'arbre, ferma les yeux, et aussitôt s'endormit profondément comme s'il fût tombé dans une fosse sombre et molle.

— Vasili !... Vasia !

Aliechka tirait prudemment Lobanoff par la manche ; sa voix était d'un sérieux étrange et se cassait.

— Vasia !... Lève-toi. Regarde.

— Quoi ?

Lobanoff se secoua et s'assit. Il faisait sombre. Le même

frôlement vague frissonnait dans la prairie, il s'y passait quelque chose de bizarre : dans l'obscurité, des bandes bleuâtres passaient, des taches brillantes glissaient sur le feuillage, s'évanouissaient et jaillissaient de nouveau.

— Qu'est-ce ? Des éclairs, sans doute, dit Lobanoff d'un ton rassurant, mais il ne le crut pas lui-même.

— On n'entend pas le tonnerre, répliqua Aliechka d'une voix abattue.

Un silence angoissant les enveloppait. Soudain, tout s'éteignit dans la prairie. Un large rayon bleu s'élança silencieusement en haut, parcourut les nuages loqueteux et tomba sur un mont lointain.

Dans les arbres, les chevaux trépignèrent ; au-dessus des deux hommes couchés, des ombres haletantes galopèrent ; un cheval sauta par-dessus Aliechka et s'élança vers le côté.

— Canailles ! S'installer sur la route ! jura furieusement le cosaque retenant son cheval apeuré.

— Pays ! Qu'est-ce là-bas ? s'écria Lobanoff.

— Cette lumière ? Le projecteur japonais, il vient de la mer... Les chaloupes canonnières sont entrées dans la baie, répondit le cosaque à la hâte.

Les éclaireurs galopèrent en avant. Les sombres chariots avançaient, on entendait des cris rauques et des jurons.

De nouveau, un rayon parcourut les nuages loqueteux et tout devint étrangement lumineux. De ce sombre et funeste lointain, un regard énigmatique et brillant semblait fouiller la prairie. Il se transportait sur les monts, glissait le long des routes et se remettait à fouiller. Un frisson d'angoisse passa sur les chariots qui se bousculaient ; les jurons résonnaient avec plus de tension et de colère.

Lobanoff et Aliechka se serraient l'un contre l'autre ; dans leurs âmes grandissait lentement une épouvante concentrée, aiguë. Ce qu'il y avait de plus effroyable, c'était que le rayon fouillait avec un silence de mauvais augure, qu'on ne voyait pas d'où il venait, et on sentait cependant quelqu'un là-bas, dans le noir lointain, scruter tout et faire des préparatifs. De quoi ? On n'y pensait guère, on attendait seulement avec un sentiment d'angoisse infinie. Les petits hommes en casquettes enfantines aperçus ce matin disparaissaient de la mémoire, —

dans le lointain inaccessible se cachait un être immense, tout-puissant, voyant tout.

Au loin, derrière la plaine, un coup de fusil éclata faiblement ; dans l'obscurité, on entendait un sifflement continu. On eût dit un voile aérien se détachant lentement. Le son n'augmentait pas, mais devenait régulièrement plus aigu, plus aigu, plus aigu...

— Baa-ah !...

Sur le mont voisin le feu brilla et on entendit un bruit assourdissant. Lobanoff et Aliechka se levèrent en sursaut et se mirent à courir. Au loin, entre les arbres, une lueur éclata également.

— Ba-ah ! Le son retentit dans la prairie, et la prairie répondit avec un ah ! répété.

Dans le tourbillon de la flamme, le bois craquait et tombait. Lobanoff oublia sa blessure et courait comme un gamin qui joue à « s'attraper ». Sur la route, un immense torrent d'hommes, de chevaux et de chariots se débattait et tourbillonnait en démence. Les hommes, comme des fous, fouettaient les chevaux ; les chariots, dans leur course effrénée, se précipitaient les uns contre les autres. On aperçut sur un char incliné la silhouette d'un soldat saisissant l'air de ses bras ; un cri désespéré retentit :

— **Braa-aa...**

Et le cri se cassa en bas, dans l'épaisseur noire où roulait le véhicule.

— Ba-ah !... Bah ! Bah !...

Une mitrailleuse éclata, puis deux autres. On entendit un gémissement prolongé. Lobanoff et Aliechka rampaient en hâte le long de la pente, au-dessus de la route. Lobanoff s'accrochait aux pierres et sentait avec épouvante que le bandeau de sa jambe devenait de plus en plus humide et chaud.

Le chemin se rétrécissait, se serrant vers la pente et laissant derrière lui un abîme noir. Sur la route, des chariots défilaient, et sur les côtés, trois couples de chevaux transportaient à toute bride des artilleurs et un caisson. Ils heurtèrent un chariot, le caisson perdit l'équilibre ; les chevaux se cabrèrent au bord de l'abîme, les cavaliers jurèrent, et caisson, hommes et chevaux, tout roula vers le gouffre.

— Frères !... Secourez-ez !...

Des gémissements venaient d'en bas, des ténèbres.

— C'est bien le moment ! — grommela Aliechka entre les dents en souriant.

— Diable !

Il jeta loin de lui sa baïonnette, elle roula dans l'obscurité.

Derrière le talus venait une descente, puis de nouveau une montée. Lobanoff grimpait le long d'une profonde ravine, agrippant l'herbe de ses mains faiblissantes ; le bandeau de sa jambe était devenu tout à fait humide, un filet gluant, chaud, suintait sur sa cuisse. Sur les pentes des monts, des projectiles brillaient et éclataient. La tête de Lobanoff se troublait, un chagrin mortel empoigna son cœur ; il eût voulu crier à Aliechka : « Adieu, frère ! »

Soudain, il poussa un cri rauque comme s'il eût été pris par le hoquet et il s'affaissa, la face contre l'herbe.

Il perdit conscience de toute chose. Seulement, les éclats des projectiles lui semblaient plus fréquents et plus sonores ; c'étaient des tonnerres continus, comme si les morts eussent sauté en l'air, se fussent heurtés et tombaient en miettes. Et lui-même était emporté comme dans un courant de fleuve froid ; il avait horriblement soif et n'arrivait pas à prendre un peu d'eau dans sa bouche.

VI

Lobanoff reprit connaissance et releva lentement la tête. La pluie tombait, les éclairs sillonnaient le ciel noir, les coups de tonnerre retentissaient dans l'air. Dans les ravines les torrents écumeux bouillonnaient. Tout autour, c'était désert. Sur la route, à la lueur des éclairs, on ne voyait également personne. Et la lumière fatale, au loin, était éteinte, comme si la pluie l'eût inondée. Lobanoff but au torrent et examina sa blessure : elle était fortement bandée d'un chiffon et ne saignait plus. Ses vêtements étaient complètement humides et la fièvre le secouait. Il éprouva un sentiment d'entière indifférence. Appuyé sur sa carabine, il se leva et marcha.

Il aperçut sous un arbuste un pan de capote et deux jambes repliées. Il toucha un pied avec la crosse du fusil. Le pied remua et se cacha sous la capote.

— Holà ! Pays! appela Lobanoff d'un air sombre.

Il n'y eut pas de réponse. Il examina l'arbuste. Un éclair jaillit. Sous les branches, le corps replié, Aliechka dormait d'un sommeil de juste.

— Aliechka ! Frère ! s'écria Lobanoff, et il se mit à l'éveiller joyeusement.

Aliechka s'étira et s'assit en bâillant. Et Lobanoff heureux, riant et pleurant, embrassait la chère figure grêlée, humide de pluie. Il comprit qui lui avait bandé la jambe. Sous la bordée de projectiles, et en proie à l'épouvante, Aliechka ne l'avait point quitté.

— Frère !... Frère !... sanglotait Lobanoff, et des larmes coulaient sur sa figure exsangue.

Aliechka eut un frisson et se leva.

— Il est temps de repartir, fit-il d'un air maussade.

Sa figure était pâle, lasse, défaite.

Ils montèrent vers la route. L'orage s'en allait, une petite pluie tombait, le ciel s'éclaircissait au levant.

— Si on fumait, hein ? — soupira Aliechka.

Ils s'assirent sur une pierre. Il n'y avait plus de mouvement. Un char lourdement chargé gisait, renversé dans la boue ; une tête de soldat, aplatie par la charge, faisait saillie, la pluie giclait sur sa figure morte de cire sale. Plus loin, au tournant de la route, croupissait dans la boue noire un cadavre monstrueux, zébré de traces de roues.

De longs gémissements venaient de l'abîme où étaient tombés les artilleurs.

Sur le chemin mouillé, boueux, se traînaient lentement les éclaireurs cosaques.

— Petits pays, que faites-vous là ! Levez-vous ! Nous sommes les derniers, le Japonais nous suit.

A ce moment, ils n'en eurent plus peur. Cela leur était égal. Ils n'avaient qu'un désir : se réchauffer et dormir.

Ils se levèrent avec nonchalance et se mirent à marcher dans la boue gluante en traînant les jambes.

L'orient s'éclaircissait toujours.

V. Veresaieff.

(Traduit par Vera STARKOFF.)

Les Centenaires d'Aldrovandi et de Linné

I

On vient de célébrer ces jours-ci, à Bologne, le troisième centenaire de la mort d'Aldrovandi et, à Upsal, le deuxième centenaire de la naissance de Linné.

Les noms des deux illustres savants caractérisent deux époques des plus importantes dans l'histoire des sciences naturelles, et l'influence que leurs œuvres ont exercée sur les progrès de la science se fait encore ressentir à l'époque actuelle.

Certes, la valeur absolue du savant suédois est fort différente de celle du naturaliste italien. Linné est un génie, Aldrovandi est un imitateur ; mais si l'on se reporte aux périodes de l'histoire des sciences auxquelles ils vécurent, on pourrait presque admettre que leurs mérites sont comparables.

Les botanistes descripteurs, collectionneurs de plantes, connaissent tous une singulière petite plante rare, que l'on trouve, en France, près d'Orange, dans le Rhône, ou dans certains étangs voisins d'Arles et de Montpellier. Cette plante a été nommée *Aldrovandia vesiculosa* par Linné. Le premier nom, le nom de genre, indique qu'elle a été dédiée à Aldrovandi ; le second signale la particularité la plus curieuse de ce végétal submergé : l'apparence de petites vessies que présente l'extrémité de ses feuilles.

D'autre part, les curieux de la nature ou les amateurs de romans scientifiques ont entendu parler de l'*Aldrovandia*, car Darwin a soutenu que c'est une plante carnivore. Ces sortes de vessies qui terminent les feuilles submergées seraient des pièges aquatiques très compliqués. Le limbe de la feuille est divisé en deux parties qui portent quelques prolongements spéciaux en forme de poils. Lorsque ces poils sont frôlés par un animalcule aquatique, petit crustacé ou autre, les deux moitiés de la feuille se referment comme les deux parties d'un livre et l'animalcule se

trouve en prison. Darwin suppose alors que, dans ce livre fermé, le petit animal, qui ne peut plus sortir, est digéré par la feuille, qui secrète, quoique dans l'eau, une sorte de suc gastrique attaquant le corps du crustacé et permettant à l'*Aldrovandia* d'ingérer sa substance.

Aucune preuve scientifique sérieuse n'est venue justifier ce rêve d'un grand philosophe, et ces plantes aquatiques cultivées dans un aquarium, avec de l'eau renouvelée, mais privée d'animalcules, se développent aussi bien que lorsqu'on les fait croître dans une eau où se trouvent de nombreux petits crustacés ou autres animalcules aquatiques.

Quoi qu'il en soit, les botanophiles se contentent de placer l'*Aldrovandia* dans leur herbier, simplement parce que c'est une plante rare; les curieux de la nature lisent avec intérêt le roman de la capture des animaux par cette soi-disant plante carnivore. Mais ni les uns ni les autres, le plus souvent, n'ont jamais entendu parler d'Aldrovandi.

Et cependant quel torrent de louanges diverses, de poésies en grec, en latin, d'éloges en italien, en français, s'est répandu sur la gloire d'Ulysse Aldrovandi !

« Si le prince des poètes grecs, Homère, dit Isaac Bullart, a chanté dans ses vers les louanges de son Ulysse, le nôtre, l'honneur de l'Italie, voire même de toute l'Europe, a eu pour hérauts de sa gloire les plus fameux poètes de son temps, entre autres le très illustre cardinal Barberin, depuis pape sous le nom d'Urbain VIII. »

Les grands savants ne lui ménagent pas non plus leur admiration.

« Aldrovandi, dit Buffon, le plus laborieux et le plus savant de tous les naturalistes, a laissé, après un travail de soixante ans, des volumes immenses sur l'Histoire naturelle, qui ont été imprimés successivement, et la plupart après sa mort. Ces livres doivent être regardés comme ce qu'il y a de mieux sur la totalité de l'Histoire naturelle. »

Pourquoi tous ces éloges? Est-ce simplement parce que le grand savant bolonais a décrit un très grand nombre d'animaux, de plantes, de minéraux? Parce qu'il a dépensé toute sa fortune, s'est utilement ruiné en voyages, en récoltes de toutes sortes, pour l'établissement de riches collections qui font la gloire de l'Université de Bologne? Parce qu'il a rédigé un énorme ouvrage en treize volumes, publié surtout après sa mort, et où il décrit, avec

trop de détails peut-être, tous les objets naturels qu'il a étudiés? Parce qu'il a fondé le jardin botanique de Bologne, qui est presque le plus ancien qui existe?

En réalité, ce n'est aucun de ces titres qui constitue la célébrité d'Aldrovandi.

II

Aldrovandi est né à Bologne en 1527; il était, comme l'illustre botaniste Cesalpini, élève de Luca Ghini, le premier professeur de botanique de la Renaissance italienne; le premier en date et non en mérite, bien entendu.

Avant cette époque, les sciences en général, les sciences naturelles en particulier, étaient plongées dans l'obscurité du moyen âge. Depuis près de quatorze siècles, les objets naturels, si ce n'est pendant la courte période scientifique de la civilisation arabe, n'étaient étudiés que dans les ouvrages des anciens, sans aucun contact direct avec la nature. Les écrits sur les animaux, les végétaux, les minéraux n'étaient que des commentaires des œuvres d'Aristote ou de Théophraste.

Aldrovandi rompit le premier avec cette méthode de bénédictin. Il commença ses recherches en parcourant les environs de sa ville natale, et en décrivant les animaux ou les plantes qu'il rencontrait. Sa description est directe, et le naturaliste ne se demande pas à tout propos ce que pouvait bien penser tel ou tel philosophe grec à l'égard de chaque être étudié par lui. C'est ce principe qui ressort avant tout de l'œuvre d'Aldrovandi : ne pas s'en tenir à ce qu'un auteur a raconté sur la nature, mais examiner la nature en elle-même.

Autre fait remarquable : les savants grecs de l'antiquité s'étaient placés au point de vue philosophique dans la contemplation de la nature. Pline et Dioscoride eurent pour but d'étudier les productions naturelles dans leurs applications. Aldrovandi, sans négliger accessoirement l'utilité pour l'homme des êtres ou des minéraux, les considère pour la première fois en eux-mêmes, dans leurs formes, dans leurs rapports, à un point de vue réellement scientifique.

Le succès des œuvres d'Aldrovandi et de son émule Cesalpini avait été considérable au commencement du XVIIe siècle. A quoi tint que ce succès ne dura pas?

C'est que les choses de la nature paraissent insaisissables, se refusent à obéir aux classifications arbitraires des savants. Et

encore, était-on arrêté par de simples questions de nomenclature, surtout quand l'Amérique vint offrir son énorme contingent de formes nouvelles, animales et végétales.

Aldrovandi donnait de chaque être une trop longue description, Cesalpini condensait la définition d'une plante en une courte phrase latine; mais les animaux ou les plantes n'étaient pas vraiment nommés par ces naturalistes, ni distribués en catégories hiérarchiquement subordonnées. La connaissance d'espèces nouvelles obligeait les descripteurs à modifier les caractéristiques des espèces déja connues. Il s'ensuivit que, vers la fin du XVIIe siècle et jusqu'en 1735, la confusion s'établit dans tous les écrits des naturalistes. Les cadres d'Aldrovandi étaient débordés, et la masse immense des êtres nouvellement découverts ne pouvait plus s'intercaler par fractions dans une classification principalement établie au moyen de l'étude d'espèces d'Italie, voire même d'Europe.

Et cependant, les principes posés par le naturaliste de la Renaissance italienne s'étaient toujours conservés. La nature était considérée en elle-même par tous les savants. Mais son étude manquait de coordination. Les travaux, de plus en plus nombreux, se perdaient dans un chaos d'expressions mal définies, l'absence de toute règle précise rendait les ouvrages d'histoire naturelle presque incompréhensibles.

C'est au milieu de cette obscurité d'un nouveau genre qu'apparut Linné.

L'œuvre, d'une ampleur invraisemblable, accomplie par l'illustre Suédois, devait remplacer dans la dénomination des êtres et des objets naturels en général toutes celles qui l'ont précédée.

III

Charles de Linné (1707-1778) est né à Rœshult, petit village situé au sud de la presqu'île scandinave. C'était le fils d'un pauvre pasteur de campagne.

Impulsif, primesautier, « Linné naquit naturaliste, comme Pascal naquit physicien, Newton astronome, Voltaire poète, Napoléon soldat », a dit l'un de ses panégyristes.

Il resta inébranlable dans son amour de la nature, malgré ses premiers maîtres de Vexiœ qui l'avaient déclaré incapable sur toutes les matières, malgré son père qui voulait en faire un apprenti cordonnier, malgré sa mère qui déplorait son goût pour les plantes et les animaux, désespérant de le voir embrasser l'état ecclésiastique.

Sa ténacité et son courage se montrèrent sous une autre forme dans le premier et dangereux voyage qu'il entreprit en Laponie. Il n'a ni guide ni compagnons; il n'est pas muni au départ des équipages de l'explorateur moderne : son journal, un petit portefeuille renfermant du papier et des plumes, une demi-toise pour prendre des mesures et deux chemises, tel est tout son bagage.

Il traversa ainsi les marécages glacés, faillit être tué par un roc en escaladant le Schulaberg, pensa se noyer en traversant les fleuves pendant la débâcle du printemps, subit les attaques des indigènes, essuya le coup de fusil d'un Finnois, disparut dans une crevasse masquée par la neige d'où il fut retiré avec des cordes, enfin subit mille privations, au milieu de populations grossières dont il ignorait la langue, n'ayant ni pain, ni sel, ni boissons fermentées, et se nourrissant presque exclusivement de petits poissons salés.

Malgré toutes ces difficultés, Linné avait réussi à rapporter de son voyage des observations du plus grand intérêt, une collection de minéraux, de plantes, d'insectes, etc., trouvés par lui dans ces régions toutes nouvelles pour un naturaliste.

Plus encore : en rédigeant le *Florula lapponica*, il révélait déjà son esprit de méthode en même temps que ce flair génial qui lui faisait préciser les limites entre les formes indéfiniment souples et variables qu'offrent les êtres vivants.

Si l'on va dans un jardin zoologique ou dans un jardin botanique quelconque, et qu'on lise l'étiquette indiquant le nom en latin d'un animal ou d'une plante, on voit que, dans la plupart des cas, ce nom est suivi de la lettre L et d'un point. En allant voir un éléphant au Jardin des Plantes, on lira sur l'étiquette attachée à la grille : *Elephas africanus L.* Sur le tronc du fameux cèdre planté par Bernard de Jussieu, on lira : *Cedrus Libani L.* Cette lettre L suivie d'un point n'est autre chose que l'abréviation du mot Linné, et veut dire que l'illustre naturaliste a désigné le premier sous ces noms les animaux ou les plantes en question.

On comprend par là que la nomenclature linnéenne est celle qui est adoptée aujourd'hui et qui, vraisemblablement, sera longtemps encore en usage.

Linné, en effet, a mis partout l'ordre et la clarté en fondant ce mode de désignation très simple des êtres qui a reçu le nom de « nomenclature binaire ». Chaque sorte d'animal ou de plante est désignée par deux mots : son nom de genre suivi de son nom d'espèce.

Prenons comme exemple quatre Violettes que Linné désigne sous les noms de *Viola odorata*, *Viola palustris*, *Viola arborescens*, *Viola mirabilis*. Il indique par là que ces plantes sont de quatre espèces différentes du même genre que la *Viola* (Violette), ce qui veut dire qu'elles présentent ensemble un assez grand nombre de caractères communs. La première espèce a des fleurs odorantes, la seconde croît dans les marais, la troisième est ligneuse comme un gros arbrisseau, la quatrième est étonnante par les deux sortes de fleurs qu'elle présente à la fois. D'un seul mot, celui qui désigne l'espèce, il signale un de ces caractères les plus saillants.

C'est la simplicité de cette nomenclature qui lui a valu d'être universellement adoptée.

Linnæa borealis est une jolie petite plante herbacée à tiges rampantes, à petites fleurs rosées retombantes groupées deux par deux, qu'on trouve en Suisse et en Savoie. Le genre *Linnæa* a été dédié par Gronovius à l'illustre naturaliste suédois. Avec cette fausse modestie inconsciente qu'ont souvent les grands hommes, Linné, en parlant du *Linnæa borealis* a dit : « C'est une petite plante dédaignée qui passe promptement comme celui dont elle porte le nom. »

Mais un naturaliste n'a pas besoin de mettre le rare *Linnæa* dans sa collection pour connaître le nom de Linné, qui est connu de tous. Et ce n'est pas tant à cause de son génie et de ses œuvres de tout premier ordre que les naturalistes, et particulièrement les botanistes, ont tous entendu parler de Linné. La popularité de son nom en Histoire naturelle a pour principale cause la publication du *Système pratique* que Linné avait imaginé pour déterminer les plantes facilement. Or Linné lui-même ne considérait ce système de classement par le nombre des étamines de la fleur que comme provisoire et artificiel.

Ce n'est pas là qu'est l'œuvre de Linné, et si le grand naturaliste suédois n'avait publié que ce procédé de détermination, il n'aurait guère rendu à la science qu'un service négatif ; en effet, confondant le procédé avec la méthode, les adeptes de Linné ont rangé les plantes, dans les ouvrages appelés Flores, d'après ce système artificiel qui rompt les affinités les plus évidentes, place, par exemple, la Valériane rouge dans une classe toute différente de la Valériane officinale ou encore rapproche l'un de l'autre deux végétaux aussi différents que la salade de mâche et un saule.

En dehors de la nomenclature, de l'ordre et de la précision apportés par Linné dans la désignation des espèces, l'œuvre prin-

cipale du rénovateur des sciences naturelles réside dans la délimitation même de ces espèces.

Qu'est-ce qu'une espèce? Qu'est-ce qu'une variété? Qu'est-ce qu'une race? Avant Linné, la confusion la plus grande régnait à ce sujet en Histoire naturelle.

Les définitions qu'on donne encore aujourd'hui sont peu précises, insuffisantes ou inapplicables. Si la distinction entre espèce et variété doit être faite par la parenté réelle des êtres, comment expérimenter sur la descendance de tous les animaux et de tous les végétaux répandus à la surface de la terre?

Linné ne définit pas l'espèce en général, il détermine chaque espèce en particulier. Comment? Par une sorte d'intuition, par la comparaison des formes, par l'étude sur place des causes accidentelles qui peuvent les modifier en apparence, mais non pas d'une manière fondamentale, en observant comment le climat, la nature du sol, la chaleur, le vent, etc., produisent des variations souvent superficielles.

En fait : c'est là vraiment que se révèle le génie de Linné — les « espèces linnéennes » ont conservé toute leur signification ; elles délimitent dans la science actuelle des groupes d'êtres qui ont chacun leur valeur intrinsèque, qui sont déterminés avec un sens très juste.

Et le grand naturaliste, au milieu de ce fouillis inextricable de formes si diverses, ne s'est presque jamais laissé tromper par les apparences. Il réunit souvent sous un même nom des animaux ou des plantes qui paraissent fort dissemblables et qui, précisément, ne peuvent passer d'une forme à l'autre ni par sélection, ni par mutation, ni par culture. Il distingue, au contraire, parfois comme espèces différentes des animaux ou des plantes d'aspect très semblable; or aucun élevage, aucune culture, aucun changement de milieu ne peut faire passer de l'une à l'autre forme ces êtres, qui paraissent si voisins au premier aspect.

Autrement dit, si l'on veut employer un langage moderne, on peut dire que Linné, en nommant et en définissant les espèces et les variétés, avait l'intuition de la différence qui sépare ces deux catégories d'êtres : il devinait la différence qui existe entre des caractères acquis par une longue adaptation (qui étaient pour lui les caractères spécifiques), et ceux dus à une adaptation récente ou à des changements accidentels, sur lesquels l'expérience peut agir pour obtenir le passage de l'une à l'autre forme (qui étaient pour lui des caractères de variétés).

IV

Aldrovandi et Linné se sont donc trouvés en présence de la Nature et des infinies modifications des êtres, devant les mêmes difficultés.

Pour Aldrovandi, tout est à créer. Malgré son travail opiniâtre et prolongé, il ne peut que décrire un peu au hasard tout ce qu'il observe.

Pour Linné, le terrain pourtant déblayé offre l'image d'un champ depuis longtemps en friqhe, où ont poussé mille herbes parasites. On connaît déjà le plus grand nombre des êtres qui nous entourent, mais ils sont mal définis et n'ont pas de noms, à proprement parler. Linné coordonne toutes les connaissances acquises, en ajoute de nouvelles et établit des principes clairs qui vont faciliter les recherches à venir.

Que reste-t-il aujourd'hui des œuvres de ces deux grands naturalistes ?

On pense, à l'heure actuelle, comme Aldrovandi l'a énoncé le premier, que la plus petite pierre ajoutée à l'édifice scientifique, pour la recherche de la vérité, est plus importante que toutes les considérations philosophiques : « Les théories passent et les faits restent. »

On a adopté la nomenclature de Linné dont l'influence a été considérable sur les progrès des sciences naturelles. Sauf le changement des idées abstraites et la substitution des mots, on reconnaît maintenant que, dans les grandes lignes, Linné a tracé d'une façon géniale les limites entre les formes des êtres vivants. Ce qu'il appelait espèces et variétés, on le désigne sous le nom de grandes espèces et petites espèces ; c'est là la principale différence. Ce n'est que sur des considérations purement théoriques que le transformisme actuel s'est opposé au dogme de la « constance des espèces ». Les faits découverts par Linné ont été vérifiés et les dénominations qui en résultent ont été conservées.

On doit se féliciter d'avoir vu célébrer, ce mois-ci, en grande pompe, avec les formes traditionnelles, couronnes de laurier, coiffures des vieilles universités, bagues d'or, médailles, statues, ces deux fêtes de la science pure, en l'honneur d'Aldrovandi et de Linné, qui furent en leur temps deux belles figures de l'humanité.

GASTON BONNIER,
de l'Académie des Sciences.

Comment on voyageait autrefois

(Première partie).

Les voyages constituent aujourd'hui un sport facile, agréable, relativement peu coûteux et, par cela même à la portée de tous.

Il n'en était pas ainsi jadis.

Le moindre déplacement, occasionné d'ailleurs bien plus par les événements ou par les affaires que par le plaisir (car le *tourisme* n'existait pas alors), entraînait une foule d'ennuis, de tracas, de dangers dont nous avons quelque peine à nous faire, maintenant, une idée exacte.

Comment on effectuait ces déplacements, comment on se logeait, comment on se nourrissait en cours de route ? Autant de détails que je voudrais tenter de faire revivre ici, dans la mesure où les documents, assez rares parfois, me le permettront.

I

Je laisse de côté la question des moyens de transport dans l'antiquité. Ces moyens, dont quelques-uns furent utilisés jusqu'à une époque fort rapprochée de nous, étaient l'âne, le cheval, le chameau, les chariots, la litière (sans oublier l'arche de Noé, cet ancêtre de nos steamers). Et j'en viens de suite aux hôtelleries. Il n'apparaît pas qu'elles fussent nombreuses dans ces temps reculés.

On sait pourtant qu'il y en avait chez les Hébreux et même qu'elles étaient fort mal fréquentées. Les honnêtes gens n'y mettaient pas les pieds. Ils avaient, dans chaque ville des amis qui les recevaient et qui, réciproquement, logeaient chez eux. Ce droit se perpétuait dans les familles. L'hospitalité était considérée comme le plus sacré des devoirs. Mais il fut bientôt avec lui des accommodements.

En Grèce, chez les Hébreux, à Rome, l'hospitalité ne tarda pas à se transformer.

On comprend combien il pouvait paraître fastidieux de recevoir n'importe qui, de l'héberger, de lui rendre honneur.

Aussi, l'usage s'établit assez vite de ne plus recevoir dans sa maison que les amis, les personnes recommandées et celles d'un rang élevé. Le menu fretin et les inconnus étaient envoyés à l'auberge aux frais de celui chez qui le hasard avait conduit les voyageurs. Nos bons villageois en usent ainsi aujourd'hui en temps de grandes manœuvres pour les soldats et même pour les officiers.

Du temps de Théophraste, cet usage était devenu général.

Qu'étaient ces hôtelleries gratuites ? Thucydide va nous le dire. C'étaient, dit-il, de grandes maisons de 200 pieds de longueur, divisées en appartements hauts et bas, avec des meubles et des lits en fer et en airain.

Les hôtelleries étaient presque inconnues en Judée, mais il y en avait sur la route d'Egypte. Moïse et sa femme Sephora en trouvèrent. Elles n'étaient pas luxueuses. Des hangars près d'un puits. Il fallait emporter avec soi toutes ses provisions. Les Khans, dans les villes et les caravansérails, dans les campagnes d'Orient ne sont, encore aujourd'hui, ni mieux fournis, ni mieux installés.

Chez les Hébreux, les hôtelleries payantes et publiques étaient mal famées. Plutarque déclare qu'il ne faut pas s'y gêner, que l'on doit y agir à son aise, sans se préoccuper de ses voisins. Une salle pour les gens, une écurie pour les bêtes, une remise pour les chars, telle était l'auberge. Veut-on le portrait des hôteliers de l'époque ? Ecoutez Platon : « Ils sont voleurs, arrogants, insolents, et regardent du haut de leur mépris ceux qui font chez eux dépense chétive. » Certains hôteliers contemporains se reconnaîtront-ils dans ce portrait peu flatteur, mais exact, de leurs devanciers ?

Le seul pays où l'on pût voyager confortablement, en ce temps-là — qui le croirait ? — était la Perse. La poste s'y faisait au moyen de courriers à cheval qui, de relais en relais, se transmettaient les ordres et, à chacun des relais, était établie une hôtellerie presque somptueuse.

Les Romains connurent deux sortes d'hôtelleries : Les *Mutations*, hôtels impériaux, servaient de gîte aux voyageurs et d'étape aux soldats. Des magistrats appelés *Frumentarii* avaient charge de les inspecter. M. de Kallay s'est-il souvenu de ces *mutations*, lorsqu'il établissait, en Bosnie et en Herzégovine, ces excellents

hôtels, que dirige et inspecte un haut fonctionnaire de l'Etat autrichien ? Mais tout le monde ne pouvait pénétrer dans les *mutations*. Il fallait montrer patte blanche. Les empereurs, en effet, y logeaient parfois, et il eût été malséant qu'ils s'y fussent rencontrés avec de la canaille et, qui sait ? avec des gens mal intentionnés.

Les auberges publiques étaient nommées *diversorium*. Piètres gîtes. Horace dit : « Voudrait-on vivre dans une de ces auberges qui se trouvent sur la route de Capoue à Rome ? Non. Et si l'on consent à s'y arrêter quelquefois, c'est seulement lorsqu'on est crotté jusqu'à l'échine et mouillé jusqu'aux os. » Le voluptueux poète évitait avec soin ces taudis où l'on cuisait des grives maigres sur de grands feux de sarments qui menaçaient de tout brûler et enfumaient tout. De telles bicoques pullulaient sur les chemins, en Italie. Elles étaient détestables. Pline se plaint de la dureté excessive des lits dont les matelas étaient rembourrés avec des touffes de roseaux en guise de plumes. La nourriture y était à l'avenant. Aussi, les riches voyageurs emmenaient-ils avec eux tout leur équipage de cuisine. Certains même, plus raffinés, faisaient voiturer derrière eux des plates-bandes portatives de melons et de primeurs. Chacun apportait sa vaisselle, comme il est encore d'usage, en Russie, d'apporter sa literie.

C'est du temps de Polybe que fut inauguré le système de payer tant par jour, à forfait. Suppose-t-on ce que coûtait une journée dans une de ces auberges, logement et nourriture compris ? Un sémisse, c'est-à-dire *trois centimes* environ. On comprend qu'à ce prix les lits fussent durs et les grives maigres !

Beaucoup de ces *diversorium* étaient fort dangereux. Tenus par des fripons, fréquentés par des voleurs, isolés sur les routes, malheur au voyageur qui s'égarait là. Il n'en sortait souvent qu'allégé de sa bourse, quand il n'en sortait pas aussi « les pieds devant » comme chante le bon poète Marcel Legay. Aussi bien, les denrées elles-mêmes, servies dans ces hôtelleries, provenaient ordinairement de rapines et de vols. Et voilà qui nous rassure sur le compte de ces pauvres hôteliers. Ils pouvaient, sans se ruiner, donner pour trois centimes ce qui ne leur coûtait rien...

A Rome, les hôtelleries et tavernes étaient nombreuses et, principalement, dans la voie Appienne. Quelques-unes étaient passables. Cicéron s'arrêtait souvent dans l'une d'elles pour y écrire ses lettres. Mais les plus malins des aubergistes étaient installés dans le voisinage des cirques. L'avantage était double. Outre que les clients affluaient, on se procurait la viande à bon compte en s'emparant des animaux tués par les gladiateurs. C'est

ainsi que les tigres, les lions et autres bêtes féroces terminaient leur carrière dans les casseroles du bon aubergiste, sous forme de gibelottes. Le bifteck d'ours était, d'ailleurs, fort apprécié et goûté des amateurs.

Des tables de bois, des bancs de bois, une chaise dans une sorte de tribune où trônait le patron, tel était le mobilier de la salle commune. Il semblerait insuffisant aux clients des innombrables hôtels *Victoria* et de *Grande-Bretagne*, répandus sur toute la surface du globe ; les Romains s'en contentaient. Ajoutons qu'une grossière peinture représentant un coq décorait fréquemment la grande salle. Cette peinture était accompagnée d'une inscription qui, elle, est de tous les temps et peut se traduire ainsi : « Quand ce coq chantera, on fera crédit. »

Je ne dis rien des auberges en Gaule et dans la France primitive, elles n'étaient pas meilleures que celles de Rome.

II

Dès le septième siècle, les pèlerinages des chrétiens d'Occident en Terre Sainte nous valent un nombre considérable de relations, la plupart fort naïves, et où bien des fables se mêlent encore aux observations exactes, mais dans lesquelles on peut néanmoins puiser des renseignements précieux.

Je me garde de signaler ici tous les chroniqueurs, tous les pèlerins qui nous ont laissé le récit de leurs aventures. La liste en serait trop copieuse, et, résumer seulement les ouvrages d'Adaman ou de Willibald, évêque d'Eichstadt en 730, déborderait de beaucoup le cadre de cette modeste étude. Ce sont les deux documents les plus complets pour ce qui concerne le septième et le huitième siècle. Mais les pèlerinages avaient commencé beaucoup plus tôt. Un moine anonyme, dès l'an 333, écrivit un itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. Cet opuscule que Chateaubriand a publié à la fin de son Itinéraire de Paris à Jérusalem n'offre, d'ailleurs, rien d'intéressant pour nous, car c'est une simple nomenclature des villes traversées par le pieux voyageur.

A l'époque dont il est question, les Normands l'emportaient sur tous les autres peuples de l'Europe par leur ardeur pour ces pèlerinages à laquelle se joignait fréquemment le désir d'augmenter leurs richesses et de s'adonner au commerce.

Afin d'éviter les ennuis et les dangers d'un long voyage par mer, ils traversaient la France et la plus grande partie de l'Italie, puis s'embarquaient à Naples, à Gaëte ou à Salerne, villes qui faisaient des échanges avec la Syrie. Ce fut dans une des pre-

mières années du XI[e] siècle que quarante de ces voyageurs repoussèrent une attaque des Sarrasins contre Salerne et fondèrent la puissance normande dans l'Italie méridionale.

Les deux premières croisades s'étaient dirigées vers l'Orient par diverses voies de terre. A dater de la troisième, l'habitude aidant, de notables progrès se sont accomplis dans la mise en mouvement de ces formidables expéditions. On emploie, de préférence, la voie maritime. On traite avec des particuliers ou avec des villes qui deviennent ainsi de véritables entrepreneurs. Richard Cœur de Lion passe marché avec le port de Marseille pour vingt galères et huit bâtiments de moyenne grandeur. L'art de la navigation était déjà porté assez haut à cette époque, si l'on en juge par la diversité des navires employés, galères, dromonds, coques, nefs, palandres et barges. La flotte réunie à Aigues-Mortes pour la septième croisade comptait 1 500 vaisseaux. Celui qui portait saint Louis s'appelait *la Monnaie* et devait être d'une dimension considérable puisqu'on y voyait la reine Marguerite, le comte d'Artois, le comte et la comtesse d'Anjou et leur suite, les principaux officiers du roi, sa chapelle, ses aumôniers, beaucoup de chevaliers et cinquante moines de Cîteaux et de Cluny.

Les sires de Joinville et d'Apremon, partant pour cette même croisade, firent marché avec le port de Marseille. Ils avaient envoyé leur bagage sur des charrettes à Auxonne, où ils s'étaient rendus à cheval, et de là, ils descendirent la Saône jusqu'à Lyon. « A côté des nefs, sur la rive, on menait les destriers ou chevaux de bataille. » De Lyon, ils continuèrent leur route par le Rhône, jusqu'à Arles.

Un dernier détail. Les croisés qui se rendirent à Constantinople par terre, mirent huit mois.

C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire plusieurs fois le tour du monde aujourd'hui !...

Mais laissons les Croisades ; ce sont des expéditions guerrières trop connues. Suivons plutôt le simple voyageur, citadin ou petit seigneur qui, pour ses plaisirs ou ses affaires, quitte sa bourgade ou son château et se risque sur les grandes routes.

Sur les grandes routes ! Mot impropre, car, de routes, il n'y en a pour ainsi dire point. Notre petit seigneur s'en va à cheval, au pas. Avec son armure et ses armes, il pèse lourd. Son cheval caparaçonné est lourd aussi. Tous deux, l'un portant l'autre, s'enfoncent à chaque instant dans les ornières profondes, dans les marais qui ne sont pas encore tous desséchés par les soins vigilants des moines. Il rencontre peu de monde, notre voyageur : quelques pèlerins cheminant pédestrement ; quelques paysans en

chariots. Pourtant, voici un petit cortège qui s'avance. C'est une litière : seuls, les femmes et les gens très riches usent de ce moyen de transport onéreux. Cette litière est un lit couvert d'un dais complété lui-même par des rideaux et porté par des chevaux. Les brancards sont larges et flexibles, afin que les heurts de la route soient un peu émoussés.

I vist une tout gentille géline
Que l'on amenoit en litière
Fête autresi comme bière
(*Roman de Renard.*)

Notre voyageur croise encore quelques chariots de roturiers. Ils sont énormes, ces chariots ; on y peut faire entrer douze ou quinze personnes ; montés sur deux essieux, sans ressorts, ils sont couverts d'une armature en bois, fermés par des rideaux. On y pénètre par derrière. Ils sont si longs qu'un angle de 80 degrés leur est nécessaire pour tourner ; ils sont si lents qu'en pareil équipage, et malgré que les bœufs soient vigoureux, on réussit à peine à faire quelques kilomètres en un jour.

La nuit vient. Le voyageur, fatigué, songe qu'un bon repas et un bon gîte ne seraient pas de trop après cette pénible journée. C'est l'heure où une hôtellerie serait la bienvenue. Une hôtellerie ! Certes non. Si demain, si une autre fois, le mauvais sort veut qu'il soit forcé de frapper à l'huis d'une auberge, il y frappera, non sans avoir, au préalable, recommandé son âme à Dieu et invoqué Monseigneur saint Denis. Pour ce soir, il a mieux à faire. Ne voit-il pas sur ce coteau, apparaître de hautes et fortes murailles que domine une croix ? C'est un couvent. Foin de l'hôtellerie et vive le couvent !

Il s'en est élevé partout. C'est l'époque où les monastères sont florissants. Hospices, maisons religieuses abondent. Des seigneurs en font construire sur leurs domaines. Un certain Raymond, en 1248, donne 300 livres pour l'entretien de l'hôtellerie gratuite sise sur ses terres. Et ces hospices, ces monastères, ces établissements religieux, établis dans toute l'Europe, de jour comme de nuit, s'ouvrent au pèlerin, au voyageur, à l'humble passant. Rendons à César ce qui appartient à César. Si le moyen âge eut ses défauts (et quel siècle n'a pas eu les siens ?) il eut aussi ses vertus. Parmi celles-ci, la plus noble, la plus belle, la plus communément pratiquée, fut l'exercice d'une charité vraiment large et désintéressée.

Et voilà pourquoi, ce soir, sans une hésitation, notre voyageur attardé se présente devant le couvent où il est accueilli comme

un hôte sacré. Toutefois, étant aisé, il refusera l'hospitalité toute gratuite qui lui est offerte et paiera son écot, selon la taxe uniforme imposée à tous les établissements religieux qui reçoivent des pèlerins et des voyageurs quelque peu fortunés. Cette taxe ne le ruinera pas. Il aura des œufs pour deux liards et le logement pour un liard (1/4 de sou environ).

Mais si nombreuses que soient ces maisons de refuge, encore n'y en a-t-il pas partout. Aussi, le lendemain, est-ce dans une vulgaire auberge que le voyageur s'arrêtera. Mauvaise affaire ! En dépit du règlement de 1254 qui défend aux hôteliers de loger d'autres personnes que les gens de passage, l'auberge est, en fait, le gîte ordinaire d'une foule de malandrins.

Entrons avec notre chevalier errant dans cette salle basse. Aux lueurs fumeuses des lampes d'argile ou de fer, on distingue mal la physionomie des hommes attablés là. La plupart paraissent d'assez pauvres diables. Voici des ménestriers, des pardonneurs ou marchands de reliques, des joueurs de mérelle ou de dés, des jongleurs. Faces hâves, vêtements lamentables. Voici des ribaudes entourées d'un groupe de trouvères.

Plus fin, plus délicat, le troubadour méprise l'hôtellerie. Il se refuse à salir sur ces bancs graisseux sa glorieuse défroque et à fourvoyer son âme de poète en si piètre compagnie. Il lui faut des assemblées de nobles dames, il lui faut les salles grandioses des châteaux et si, le soir, nul abri ne lui est propice, plutôt que de pénétrer dans une auberge, il préférera dormir, le nez aux étoiles.

Le trouvère, au contraire, est un client assidu de l'auberge. Il s'y plaît, il s'y sent chez lui, il y dépense son argent et s'en vante.

Et si j'ai votre argent, si ne le planidés pas
Car sitôt que je l'ai, le tavernier l'ara

(*Le Roman* de Baudouin de Sébourg.)

De tels lieux sont loin d'être sûrs. Ils le sont si peu, qu'en 1315, une ordonnance royale a décidé que « l'hoste qui retient les effets d'un voyageur mort chez lui, doit rendre le triple de ce qu'il a retenu ». Sage précaution et fort utile, car, par une fatalité étrange, il meurt vraiment beaucoup de monde dans ces bouges. Curieuse de sa nature, la police, trouvant même qu'on y meurt trop et qu'il est malaisé de savoir exactement quels sont les malheureux qui y entrent... et n'en sortent plus, institue, dès 1407, l'obligation du registre.

A mesure qu'il se sent plus surveillé, l'hôtelier devient plus exigeant. Il rançonne très proprement son monde, fait payer vingt deniers pour un chapon, dix sous pour un mouton, ce qui est, en somme, le double de la taxe. Il demeure arrogant et peu consciencieux. (On sait que c'est un aubergiste allemand qui livra Richard Cœur de Lion aux gens du duc d'Autriche. Richard déguisé en servant de cabaret, tournait la broche. Quand il se vit entouré d'hommes d'armes, il voulut se défendre avec un couteau de cuisine, mais on le désarma (1).) Il a une réputation détestable. Personne ne l'estime. On l'affuble du sobriquet de *galopin* ou de *gamin* (de *galo* ou *galona*, mesure usitée alors et qui contient huit pintes).

De ce qui précède, faudrait-il conclure que toutes les hôtelleries sont aussi mal fréquentées que celles dont nous venons de parler ? Quelques-unes sont évidemment plus confortables

Ce qui tendrait à le prouver, c'est que beaucoup de grands seigneurs en voyage ne descendaient jamais autre part. D'aucuns, comme le duc de Liegnitz, y faisaient la plus grande chère, y réclamaient les lits les plus moelleux, les meilleurs vins, s'y faisaient entourer d'honneurs et s'éclipsaient sans rien payer.

Froissart rapporte que les nobles Anglais arrivant à Paris, malgré qu'ils ne manquassent pas de maisons amies où se loger, préféraient l'auberge, particulièrement celle de l'*Escu d'Orléans* ou celle du *Chef de saint Denis*, réputées les meilleures et les plus élégantes.

La dépense varie beaucoup. Henri VIII, revenant de Calais, s'arrête à Sittingbourne, à 40 milles de Londres : il passe la nuit dans une hôtellerie et y prend un repas. Il paye 4 shillings 8 sous. En septembre 1429, le père de Jeanne d'Arc, venu à Reims pour assister au sacre, descend à l'*Ane rayé* et paye 24 livres parisis pour six jours...

En somme, à de rares exceptions près, la clientèle des auberges est encore, malgré tout, jusqu'au XIII[e] siècle, composée en majeure partie par les pèlerins allant en Terre Sainte et en revenant ; plus tard, par des marchands et surtout par des gens de peu.

De cette époque, nous possédons plusieurs relations de

(1) Une aventure un peu analogue, quoique moins grave dans ses résultats, arriva à Condé. « Au temps de la Fronde, il s'enfuyait pour rejoindre son armée à Briare et s'était déguisé en palefrenier. Il savait fort mal son métier, mais ce fut bien pis quand, dans une auberge, on l'obligea à tenir la queue de la poêle pour faire une omelette, ce qui faillit le faire connaître. » (Gourville.)

voyages en Orient. Certaines renferment des détails curieux mêlés à des naïvetés exquises.

Feuilletons-en quelques-unes.

Le dominicain Félix Faber (Schmidt) originaire de Zurich, mais fixé à Mons, rend compte du pèlerinage germanico-franco-italien de 1480. Voici son itinéraire. Le Tyrol, Venise où on loge d'abord à la *Fondaco dei Turchi*, puis, sans doute parce que c'était meilleur marché, à l'hospice Saint-Georges ; Corfou, où l'on s'installe dans une masure dans les faubourgs et où il faut apprêter soi-même ses repas. Le brave dominicain se plaint surtout de la difficulté que l'on éprouve à garder du pain frais durant la traversée. Au retour, il est tout joyeux. « Le gardien du Saint-Sépulcre, dit-il, m'ayant affirmé qu'un pain ne subissait aucune altération s'il avait été placé d'abord dans le trou où fut plantée la sainte Croix, j'en fis l'expérience et constatai que le gardien avait dit vrai. »

Ecoutons maintenant l'auteur anonyme (mais certainement un moine aussi) de la relation du voyage « en la sainte cité de Hyerusalem ». Il décrit ainsi son entrée en Italie :

« Cy après sensuyt le commencement de la montaigne du mont Cenys qui dura à monter une lieue et deux lieues de loing, qui souvent est enclose et couverte de neiges qui, par temps venteux chéent (tombent) et descendent impétueusement sur les chemins et tuent ceulx qui sont esditz chemins ; et après que les neiges sont consumez par pluye ou challeur, on trouve les mors et les porte en une logette qu'on appelle la chapelle des transsis et de là descendis jusqu'à Suze : bonne ville, cinq lieues. »

Et plus loin :

« Suze est le commencement du Piémont, là où on commence à compter les chemins par mille ; aussi les horloges commencent à sonner aultrement que en France, car *ils sonnent, pour midi, XXIIII heures*... »

La réforme adoptée de nos jours en Italie et dont certains préconisent en France l'acceptation, date de loin, on le voit. Et c'est bien le cas de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

A Venise, on s'embarque sur une galère. Le patron se nomme messire Augustin Contopin. Chaque passager paye « pour passaige, despens et tributs du soudan cinquante-cinq ducats d'or au coing de Venise ». Dans les ports, chacun doit vivre à ses frais

et parfois on y séjourne quinze jours « selon la disposition du vent, écrit notre naïf conteur et, peut-être aussi, selon la disposition du patron.

En mer, on fait deux repas par jour. Les gens soucieux de bien-être ont emporté des provisions, « jambons, langues de bœuf, frommaiges durs, raisins, biscuits, sirops, médecines, etc. ». Ils se sont munis de lits, de nattes, de cordes pour les pendre, d'eau douce et de tonneaux de vin de Padoue.

La galère contient cent pèlerins parmi lesquels l'évêque de Genève. « Avec les maistres, gouverneurs, et galiots (matelots du navire), nous estions bien grande compaignie. » Partis le 1er juin 1481, les pèlerins arrivent à Jaffa le 20 juillet.

Là, bien des mésaventures les attendent. On les débarque et on les entasse dans une vieille étable à pourceaux, « fort puante, raconte notre bon moine, car les ditz sarrazins y avaient faict jusque là leurs aysements. »

On les retient cinq jours dans ce lieu de plaisance. Cela paraît long à notre pèlerin qui peste contre les Sarrasins, encore qu'ils soient gens fort polis et traitent de leur mieux les étrangers.

On finit par les emmener à Jérusalem. Les Sarrasins entourent les pèlerins qui cheminent péniblement sur des ânes. Ils les protègent contre les Bédouins pilleurs et contre les mercantis qui veulent les voler. Mais pour prix de leurs services, ils mangent leur provisions et boivent leur vin. Le Sarrasins sont, en somme, des gens aimables. Le moine leur rend justice : « Ils ne faisaient point de mal, dit-il, qu'aux bouteilles (1)... »

Il existe une autre relation de voyage, bien plus ancienne, et qui, par certains côtés, est pleine d'intérêt, mais nous n'y trouverions rien concernant ce qui nous occupe. C'est celle qu'écrivit Benjamin de Tudèle en 1173. Ce Benjamin était un rabbin navarrais, qui voyagea durant quatorze ans à travers le monde. Par malheur, son récit se borne à nommer les villes qu'il traversa et à inscrire le nombre des Juifs qui y sont installés. Cette énumération est singulièrement monotone.

H. DE GALLIER.

(*A suivre.*)

(1) C'est un philosophe ; il trouve des rapprochements inattendus et délicieux. A Jérusalem, apprenant le mariage d'un pèlerin avec une donzelle dont il soupçonne la vertu, il écrit non sans quelque malice : « A présent, le plus souvent, les demoiselles se donnent comme les œufs que l'on vend toujours frais, et, le plus souvent, il y a un poulet dedans. » N'est-ce pas que ce moine est exquis !...

Le Mouvement Dramatique [1]

ODÉON : *l'Otage*, trois actes, par M. Gabriel Trarieux. — THÉATRE-ANTOINE : *les Ames ennemies*, quatre actes, par M. P.-H. LOYSON.

Le conflit de la Dévotion et de la Raison moderne, tel est l'angoissant sujet de deux œuvres dramatiques qui viennent d'être presque simultanément présentées au public : à l'Odéon, *l'Otage* par M. Gabriel Trarieux, au Théâtre-Antoine, *Les Ames ennemies* par M. Paul-Hyacinthe Loyson. L'une et l'autre nous émeuvent au duel de deux époux entre lesquels s'est dressée la question religieuse et qui se disputent leur enfant, jusqu'à ce qu'il succombe, la femme, au nom de la foi traditionnelle, l'homme, au nom de l'esprit nouveau. Ces œuvres, dont la similitude a pu inspirer leurs auteurs, ne se font, d'ailleurs, aucunement tort. Au contraire, elles se prêtent un mutuel appui. Chacune a son mérite propre. Et la rencontre, dans un thème commun, de deux esprits originaux et sincères, prouve l'importance capitale de ce thème même, son actualité.

M. Trarieux, qui vient de s'affirmer comme romancier dans son *Elie Greuze*, révèle dans *l'Otage* une maîtrise dramatique en pleine maturité. Sa pièce est un modèle d'exécution vigoureuse, nette, sobre, vivante.

Le préfet Serge Santeuil a voué sa vie politique à la bataille anticléricale. Et déjà un mur de glace le sépare de sa femme, laquelle est restée sous la tutelle religieuse. Le conflit aigu n'attend qu'une occasion pour éclater. Cette occasion, la voici : Leur fille est à la veille de faire sa première communion et Santeuil l'ignore, car jamais les époux n'abordent ensemble cette question brûlante. Pourtant la révélation s'impose et elle est faite juste au moment où il va être nommé gouverneur de l'Algérie. Or, il est ambitieux, non d'une façon mesquine, mais de l'ambition d'un homme qui se sent une force. La cérémonie publique de la première communion est de nature à discréditer ce champion de la pensée laïque aux yeux de son parti. Et puis, il y a au fond de lui un autre sentiment plus profond, plus impérieux, plus légitime : c'est l'essentiel instinct qui pousse tout individu à se survivre dans ses enfants. Que sa fille reste sous l'influence morale d'hommes qu'il considère comme ses ennemis, voilà qui lui est une douleur intolérable. Il refuse donc son consentement et la scène, — admirablement jouée par M. Desjardins et Mlle Dux, — éclate, magnifique, terrible, en pleine humanité.

Ce serait le divorce immédiat si Mgr Gaufrès, directeur de conscience de Mme Santeuil, n'apportait la conciliation. Oh ! la merveilleuse scène, merveilleusement interprétée par M. de Max ! Tout le génie d'intrigue de l'Eglise, toute la ruse ecclésiastique s'y révèlent avec une précision et un tact surprenants, sous la douceur onctueuse

(1) M. Gabriel Trarieux ne pouvant rendre compte lui-même de *l'Otage* qui a obtenu un si légitime succès, M. Gaston Devore, auteur dramatique bien connu, a accepté de le remplacer pour cette quinzaine.

des paroles. Mgr Gaufrès propose un délai de trois ans. Il est tellement sûr du triomphe final ! Ne sait-il pas que l'âme de l'enfant lui appartient, qu'elle reste son otage ?

Les époux iront donc ensemble en Algérie où se passe le troisième acte. Le père a échoué dans ses efforts pour conquérir la confiance de sa fille. Celle-ci meurt en pleine exaltation religieuse. Le vieil esprit mystique a vaincu l'esprit moderne.

Il me reste, à mon grand regret, trop peu de place pour analyser comme elle le mérite la pièce de M. Paul-Hyacinthe Loyson. L'auteur des *Ames ennemies* n'a pas voulu seulement exposer impartialement un problème douloureux : il a donné audacieusement sa solution. Son œuvre est une œuvre de combat. D'aucuns le lui ont reproché, qu'il ne s'en émeuve point. Qu'il sache bien que l'auteur dramatique, doué de sincérité et de talent, a tous les droits. Qu'il continue donc hardiment à suivre les conseils de son instinct et de sa conscience.

Le personnage central des *Ames ennemies*, c'est l'enfant, une jeune fille de seize ans, Florence, dont l'âme est déchirée par le conflit de la Science et de la Foi, et qui en meurt. Son père, Daniel Servan, est un savant qui a le culte exclusif de la Vérité. Il revient d'une exploration lointaine. Il en rapporte le squelette du fameux anthropopithèque, chaînon jusqu'alors introuvable qui relie les singes supérieurs à l'homme. Ces ossements constituent à ses yeux la réponse péremptoire à l'argument dont la polémique de l'Eglise a usé et abusé en faveur du dogme de la fixité des espèces, et de la création selon la Genèse.

Pendant son absence, on s'est emparé de l'esprit de sa fille. Il retrouve son foyer envahi par le fanatisme religieux auquel il déclare une guerre sans merci. En dépit des protestations de sa femme, malgré les conseils de son père, vieillard incrédule et conciliant, il arrache héroïquement à son enfant les illusions de la Foi. Cela est cruel et beau.

Malheureusement, le raccourci du théâtre se prête difficilement à évoquer la colossale figure de la Science. Il est dangereux d'entrer dans des discussions qu'on ne peut pousser à fond. Il est dangereux d'étayer sa conception de l'univers avec des faits précis, avec des arguments qui, pour significatifs qu'ils soient, ne peuvent supporter à eux seuls le poids de l'absolue certitude. D'ailleurs, l'absolue certitude n'existe pas pour le vrai savant. N'oublions pas que la Science est un système d'hypothèses coordonnées qui gardent toujours un caractère provisoire. Elle est surtout une orientation et une discipline de l'esprit.

N'importe, l'œuvre de M. Paul-Hyacinthe Loison, en dépit de quelques maladresses, atteint souvent à la beauté. Il a notamment, au dénouement, quand l'enfant qui va mourir rapproche les visages chéris de son père et de sa mère et prêche l'amour, une minute d'émotion supérieure. M. Janvier a été un très vrai, très pathétique Daniel Servan, et Mlle Marie Ralff, une délicieuse Florence.

Gaston Devore.

Le Mouvement intellectuel en France

I. — POESIE ET THEATRE

I. **Les Lauriers de l'Olympe**, par PIERRE DE BOUCHAUD. — II. **La Jonque victorieuse**, par ALFRED DROIN. — III. **Poésies**, 1897-1906, par ADOLPHE RETTÉ. — IV. **Le Jardin caché**, par JEANNE-CHARLES NORMAND. — V. **Synthèse attristée de Paris**, suivie d'**une lettre de M. Max Nordau et d'un dialogue avec le prince de Ligne**, par CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

P. de Bouchard s'est tout imprégné d'antiquité, de visions d'Italie, de vieux jardins français ; il nous apporte l'expression des sentiments que nous avons tous éprouvés, et véritablement il n'y a que ceux-là d'intéressants. L'auteur célèbre la vie enivrante comme un matin azuré, son cœur tout ébloui se grise de beauté ; puis l'heure vient où il souffre ; son existence lui semble parfumée d'amertume, il songe à l'éclat furtif de l'automne. Il a aimé avec joie, avec abandon, et l'amour lui a donné du bonheur et de la douleur. Plus tard, il se plaît à évoquer sa jeunesse et les souvenirs dont elle le remplit : sa grand'mère, le banc de mousse où elle venait s'asseoir, et enfin, il se tourne vers l'avenir que représente sa fille ; il cherche à deviner ses pensées dans ses regards de *laque foncée ;* son cœur est pour lui un sanctuaire où il entre avec recueillement et d'où il écarte le blasphème. Des pensées très hautes exprimées dans une langue toujours pure, élégante et classique.

C'est un genre de poésie qui appartient à la catégorie appelée « poésie domestique ». Les littératures anglaise et allemande en offrent de nombreux exemples. La France en manque presque complètement, surtout dans ces derniers temps.

Des impressions profondément senties, des images fortes reçues au cours de voyages lointains, et de longues traversées où la pensée se déploie puis se resserre sur elle-même comme la vague de l'Océan, voilà de quoi se compose l'œuvre de Droin. Nature très sensible, les sensations vibrent en lui en s'élargissant; mais il maintient sa personnalité; il reste, devant ce monde oriental, devant cette nature souveraine, écrasante, absorbante surtout, *le Barbare blanc au cœur tumultueux* qui désire par delà, qui désire autre chose, qui n'admire *le rouge éclat du soleil qui s'éteint* que parce qu'il soulève les pressentiments d'autres paysages, d'autres mondes, d'autres vies. Son âme, inquiète d'idéal, tourmentée du Désir, voudrait atteindre le repos d'un fils de Bouddha, goûter le sommeil du Nirvana, mais elle ne le peut.

La forme des vers est chez Alfred Droin à la hauteur des pensées; elle est à la fois classique, pleine et harmonieuse.

Par comparaison, le vers d'Adolphe Retté semble coulant, enveloppant, sinueux ; la discipline n'a pas passé par là, mais l'influence de l'école symboliste. Leur auteur a une âme d'automne qui jouit mélancoliquement des *ors mourants de la saison*, qui aime à frémir lorsque la bise sanglote dans la grande forêt de Fontainebleau, lorsque le vent étreint la maison qui frissonne et chasse dans l'air de tremblantes fumées. Il y a en nous toute une gamme de sensations à peine conscientes, auxquelles il donne une forme; lorsqu'une fois on les a entendu exprimer, on ne se détache qu'avec peine du livre séduisant qui les rend dans toute leur imprécision.

C'est trahir les poètes que d'analyser leurs vers. Il faudrait uniquement les citer.

J'ai, dans mon âme close, un jardin de délices,

nous dit Jeanne-Charles Normand. Ce jardin « caché », elle nous en révèle, sous le voile de la poésie, les fleurs charmantes. Ce sont les éternelles beautés de la vie dont ce cœur de vrai poète garde en lui les chères images : la mer, les bois, les saisons, le crépuscule et les nuits amies où veille la lune. Peut-être ces vers, qui ont charmé un critique comme M. E. Faguet, ne trahissent-ils pas une bien longue expérience. C'est ce que semble marquer une très belle pièce : *L'Immortalité*, où le poète s'avoue qu'il n'a pu dire de ces mots

Dont s'enchantent longtemps les détresses des hommes.

Mais plusieurs morceaux comme *le Soir*, *le Convive*, *les Yeux des Statues*, sont d'une perfection égale à celle des meilleurs poètes, et ont dû être dictés à la main qui les a écrits par un cœur pur et bon et par une belle âme.

Charles-Adolphe Cantacuzène apporte une tout autre note que les poètes dont nous venons de parler. Ses paysages sont parisiens; il décrit la place de l'Opéra ou la rue de la Paix avec une grâce toute boulevardière; mais, comme le lui dit finement Max Nordau, ce n'est pas tout Paris qu'il nous fait voir dans ses vers un peu licencieux; le sien est celui qu'aperçoit le provincial en sortant de son hôtel, ou le jeune homme comme lui tout frais éclos à la vie. Nous pouvons être bien certains que Ch.-A. Cantacuzène découvrira un jour un autre Paris, celui des savants et des hommes de bien, car il a l'esprit éveillé; le goût de préoccupations plus graves s'emparera de lui à une heure plus ou moins lointaine.

I. **Théâtre pour les jeunes filles**, par MAURICE BOUCHOR. — II. **Etudiants russes**, drame en trois actes, par IWAN GILKIN. — III. **La Reine Violante**, tragédie en trois actes, par MAURICE POTTECHER. — IV. **Pygmalion**, drame d'après A. BASILIADÈS, par D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

M. Bouchor se sert des thèmes connus, mais comme il les transforme ou plutôt comme il prend dans l'histoire dite et redite ce qu'elle

contient de plus délicatement poétique, de plus intime, de plus profond! Il a le sens très réel de ce qu'est une âme de jeune fille, d'enfant. Prenons Nausicaa recevant Ulysse; ce qu'on aime en elle, c'est cette grâce tranquille, calme et sans terreur, cette fierté pudique qui l'animent lorsque l'étranger mal vêtu s'approche d'elle. Dans les paroles de Jeanne d'Arc à Domrémy, si violemment émue par les malheurs de la France, mais si attachée à sa famille, si peu faite pour voir le sang couler, il a mis une autre empreinte, une empreinte chrétienne et française; quant à Papillonne et à Cendrillon, il en a fait de charmantes figures pleines d'attraits.

Iwan Gilkin nous jette au milieu de la tempête russe; là où il y a des âmes slaves, il semble qu'un vent terrible souffle et fasse frissonner. Trois révolutionnaires sont pris par la police russe et mis en prison : Serge et Egor, fils du sénateur Raguine, et Véra; Egor est l'amant de Véra, quoique étant marié secrètement à la fille de son oncle. Il a été le chef des conjurés, celui sur lequel on comptait pour mener ses frères au combat ; il est déjà las lorsque se trame le complot qui les perd; et soudain, en prison, il est saisi par l'idée de la mission qu'a reçue du ciel la Sainte Russie, tsariste et absolue, et il écrit ses confessions pour arracher les jeunes gens qui l'ont suivi dans cette voie à leurs « funestes égarements ». C'est le pur mysticisme et non la peur qui l'a conduit là, affirme Serge, et pourtant lui et Vera l'assassinent pour qu'il ne pervertisse pas la jeunesse, idéaliste et révolutionnaire. Il y a dans ce drame un beau mouvement, un magnifique emportement de pensées et d'actes héroïques qui révèlent un vrai poète de la vie.

La tragédie de Maurice Pottecher a un grand et simple caractère; il y met en action quelques types dessinés à larges traits ; la reine ambitieuse, aimant la guerre, le peuple qui souffre, qui a faim, que les continuelles levées de troupes privent de ses travailleurs. Le prince Armel, le fils de la reine, a entendu ses plaintes ; sa jeune âme y a été sensible ; s'échappant du château, il va vers les paysans, les écoute. Seulement, il se demande si ce n'est pas la lâcheté qui lui inspire cette pitié. Un révolté est enchaîné là. Il coupe les cordes qui le retiennent ; ah ! ainsi, il s'est montré à lui-même qu'il n'était pas lâche ; il retourne seul au château, dans la nuit, par des chemins inconnus. L'homme qu'il a délivré le suit, se jette sur lui et lui crève les yeux. On le retouve dans un fossé, tel qu'un oiseau mort sous les feuilles ; tout son corps « frissonnait comme une eau ridée. Une bête aurait eu pitié de lui ». Mais, aveugle, il voit tout dans une nouvelle lumière, celle qui verse la paix. En effet la mort vient recueillir le pauvre enfant martyrisé.

Ce drame en quelques pages émeut très vivement la pitié ; il éveille en nous beaucoup de pensées tendres, douces, poétiques. Il peut être monté avec des ressources très limitées en acteurs, en costumes et en décors et, nous osons l'assurer, on le représentera toujours avec succès.

P. d'Estournelles de Constant, en se servant comme sujet du beau

drame du poète grec Basiliadès, a animé d'un souffle nouveau le vieux thème de Pygmalion, appelant Galatée à la vie. Cette action hardie, impie, attire la vengeance des dieux. Rennos, le frère de Pygmalion, l'Argonaute, revient de ses longs voyages; il inspire à Galatée l'amour le plus profond; lui-même ne peut résister à l'appel de ses yeux, de sa personne transformée par la passion. Elle va jusqu'à lui demander de faire mourir son époux ; il y consent, le provoque, mais devant sa patience, son dévouement pour Galatée qui éclate dans toutes ses parole, il retourne vers elle pour la tuer. Par un miracle de cet amour qui l'a saisie tout entière, en mourant, elle le lui crie encore. La langue est au diapason de ce sujet dramatique.

II. —SOCIOLOGIE ET POLITIQUE

Etudes politiques, par Emile Boutmy.

Ce volume contient quatre ou cinq études du plus haut intérêt sur le suffrage universel, la Déclaration des droits de l'homme, et sur deux historiens, M. Bardoux et Emile Sorel.

Après avoir scruté la question de la souveraineté du peuple sous toutes ses faces, l'auteur arrive à cette conclusion que c'est exclusivement un principe négatif et contingent. Le peuple n'est vraiment pas souverain, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise; le suffrage universel, qui est l'unique moyen que l'on ait conçu de réaliser ce principe, est tellement insuffisant à cet égard qu'il ne le réalise en aucune façon.

La critique qu'il fait de l'ouvrage du professeur à l'Université d'Heidelberg, M. Jellinck, sur la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, lui fournit l'occasion d'en chercher les origines. Le savant allemand avait soutenu qu'elle n'était pas issue du *Contrat social*, mais des *Bills of Rights*, qui ont précédé les Constitutions des Etats américains, promulgués de 1776 à 1789. M. Boutmy ne croit pas, comme Jellinck, que les idées de Luther aient pu, en franchissant un siècle, se retrouver dans celles d'un Roger Williams, puis, en franchissant un autre siècle, se fixer dans les *Déclarations* de l'Amérique du Nord, d'où elles auraient passé dans la *Déclaration française*. Au contraire, c'est le XVIIIe siècle, destructeur de toute tradition, créateur du droit naturel, qui l'a véritablement signée; il a fallu pour la produire un siècle tout entier avec la variété de sa pensée et l'ampleur de sa philosophie.

On s'aperçoit et on s'apercevra encore plus, à la lecture de ce travail, combien la méthode de Boutmy était inspirée par celle de son maître Taine. C'est à marquer en quoi Sorel l'a suivi, en quoi il s'en est écarté, que sont consacrées ses pages sur l'auteur de *l'Europe et la Révolution française*. Les hommes qu'il nous dépeint ne sont pas des animaux, lion, chacal, aigle ou épervier, ils sont libres, une raison commune les éclaire, les traits qui les composent sont nombreux et variés. Taine a laissé des tableaux où un pinceau violent a plaqué de grands pans de

couleur unie, Sorel a donné des gravures sur acier où les traits noirs et fins, les hachures délimitent et modèlent des figures plus conformes à la réalité.

Cependant tous ces efforts pour atteindre la vérité, que ce soit par un moyen ou par un autre, sont l'ouvrage de Taine. Sorel, comme Boutmy, ont été les héritiers d'une part de son immense empire, et c'est à lui que nous devons en définitive les volumes si sérieux et si intelligents qui sont sortis de leurs mains. Zola, Bourget, Faguet et bien d'autres ont été inspirés par ses pensées, dans un domaine différent. Le terrain de l'histoire est peut être celui où son influence a, plus que dans celui de la critique ou de la philosophie, dirigé ses disciples vers l'observation exacte et minutieuse de la vérité, quoiqu'il ait été lui-même, en un sens, un mauvais historien.

Le Surpeuplement et les habitations à bon marché, par TUROT et H. BELLAMY.

La question des habitations ouvrières est plus que jamais à l'ordre du jour. La loi de 1894, présentée par M. Siegfried, n'a pas eu les bons résultats qu'on espérait. Elle ne visait que les petites maisons séparées et laissait de côté la plus vaste partie du problème : l'habitation populaire de la ville. La philanthropie a fait beaucoup déjà. La fondation Rothschild a consacré dix millions aux habitations à bon marché. Mais ce qu'il faudrait, c'est que les communes et l'Etat se fissent constructeurs d'habitations ouvrières.

L'intérêt social est en jeu. La crise du logement est à l'état aigu. Ce qu'il faut absolument, c'est, disent nos auteurs : « d'une part, la démolition des habitations insalubres et la construction de logements salubres ; d'autre part, la location de ces logements à un taux aussi bas que possible, afin d'amener une baisse générale des loyers. »

La Suppression des Conseils de guerre, par GASTON BOUNIOLS.

Cet ouvrage est une étude législative dans laquelle l'auteur a voulu dégager des nombreux textes présentés aux Chambres à propos de la juridiction militaire les idées générales qui s'y affirment. Deux systèmes se trouvent en présence. L'un veut, en se basant sur de multiples raisons, aboutir à la disparition totale de ces tribunaux spéciaux ; le second, celui qui est soutenu et défendu dans ces pages, veut simplement opérer une transformation profonde de la justice militaire quant à la compétence, à la procédure, au personnel, aux pénalités. On substituerait aux archaïques conseils de guerre de modernes conseils de discipline. Les tribunaux militaires sont nécessaires, mais ils sont défectueux, il faut donc les transformer. Telle est la conclusion à laquelle nous amène ce savant travail.

III. — HYGIENE

I. **La Cuisine rationnelle des malades et des bien portants**, par Mme AUGUSTA MOLL-WEISS. — II. **Hygiène individuelle des travailleurs**, par le Dr RENÉ MARTIAL.

On attache tous les jours plus d'importance à l'alimentation bien comprise ; c'est une des parties essentielles de l'hygiène ; les repas des ouvriers sont insuffisants, ceux des classes supérieures surabondants et les désastres ne sont pas moindres dans le second cas que dans le premier. L'ignorance, une ignorance impardonnable, est seule cause de cette inintelligence ; dans le peuple se joint à cette raison le manque de temps. Certains procédés pratiques permettraient d'y suppléer. Aussi l'auteur a-t-elle partagé son ouvrage en chapitres ayant pour titre : le lait, les corps gras, le bouillon et les extraits de viande, les œufs, la viande, le poisson, les légumes, les fruits, les farineux, les boissons ; elle donne la mesure de leur valeur alimentaire, la manière de les accommoder, pour les personnes jouissant d'une santé normale, et pour les malades, le moyen de faire des préparations analogues par l'aspect à celles auxquelles nous sommes habitués, tandis qu'elles sont différentes. Suivent des indications très précises sur les divers régimes.

Ces conseils sont accessibles, clairs, et doivent, pour toutes les femmes et toutes les garde-malades, servir de complément aux ordonnances de médecin.

Le docteur Martial traite un sujet à la fois vaste et pratique. Chacune des matières qu'il aborde dans son ouvrage est exposée sérieusement et simplement. Quand on l'a lu, même si on n'est qu'un homme du peuple peu habitué aux discussions scientifiques, on n'ignore aucun des dangers que font courir les mains sales, l'habitude de secouer les tapis à la fenêtre, de soulever la poussière avec le plumeau, de cracher sur le sol, etc., etc. Il indique, chemin faisant, de nombreuses précautions aussi utiles à l'individu qu'à l'entourage. Ensuite, il examine le milieu dans lequel vit l'ouvrier, les conditions dans lesquelles il évolue matériellement, les lois économiques auxquelles il est soumis. Il y a des moyens, et des moyens peu compliqués, de se protéger contre les maladies professionnelles ; il faut généralement pour cela s'enduire les mains d'huile, de crème, s'il s'agit de radiations chimiques de la lumière ; d'onguent caséiné, s'il faut se garantir de la chaleur, de *pâtes blanches* inactives, etc. Toutes ces substances sont bon marché ; le patron devrait les fournir à l'ouvrier, et l'ouvrier devrait les exiger.

Question de médecine, question d'instruction, question sociale, ce livre touche à chacun de ces problèmes.

IV. —HISTOIRE

Louise de La Vallière, par J. LAIR.

Au moment de la mort de l'éminent historien paraissait la quatrième édition de son bel ouvrage, aujourd'hui classique, sur La Val-

lière et la jeunesse de Louis XIV. C'est l'exposé presque au jour le jour, intéressant comme un roman, varié comme un conte de fées, de la vie de la femme gracieuse et tendre, qui voulut expier, par une pénitence de quarante années, l'unique faute de sa jeunesse. Son désintéressement et sa modestie eussent suffi à racheter ses torts. Le simple tableau des huit années d'abandon qui suivirent la courte et fameuse idylle, les humiliations et les dégoûts infligés par le roi volage et ingrat à la pauvre femme, avant qu'il ne lui permît de se retirer au cloître, sont suffisamment instructifs. C'est un tableau très vrai, et très vivant, de toute la jeunesse de Louis XIV.

Un Préfet du Consulat, par ETIENNE DEJEAN.

Ce préfet de la Seine-Inférieure, qui fut en fonctions de 1800 à 1806, n'est autre que Jacques-Claude Beugnot, lequel entra au Conseil d'Etat en 1806. On connaît les *Mémoires* si curieux qu'a laissés le comte Beugnot. Il y manquait précisément cette période de sa vie. L'auteur de cette étude historique a rempli cette lacune, en s'aidant des papiers, légués récemment aux Archives nationales, par le petit-fils de l'illustre homme d'Etat, le lieutenant-colonel Beugnot. Nous apprenons ainsi à connaître un Beugnot inédit, supérieur à sa renommée qui, par sa façon de comprendre et de manier les affaires, rappelle les grandes traditions des intendants, rajeunies et réformées à l'école de Turgot. C'est là un chapitre précieux ajouté à l'histoire importante de l'administration française sous le Consulat, et au début de l'Empire.

La Fête Impériale, par F. LOLIÉE.

M. Loliée, poursuivant ses études sur l'histoire anecdotique du second Empire, évoque avec complaisance devant nous les figures féminines de cette époque brillante. Ce sont là de fort aimables portraits. Estompées par l'éloignement, tirées de l'oubli comme d'un rêve, ces physionomie gardent un charme de légende. M. Loliée les présente en plein jour — sous une lumière trop crue peut-être. Duchesses, princesses, grandes dames, bourgeoises et courtisanes, défilent tour à tour dans l'intimité, familières et amusantes. Rien de plus curieux que la vie intime de ces héroïnes si profondément enchaînée à la vie politique de l'époque. Rien de plus instructif, car l'histoire des mœurs, c'est l'histoire d'une société.

Les Royalistes contre l'armée (1815-1880), tome II, par ED. BONNAL.

D'après les archives du ministère de la guerre, l'auteur poursuit, dans ce deuxième volume, l'histoire de la persécution contre l'armée — soi-disant jacobine — par les Bourbons revenus au pouvoir. La Restauration ne pouvait pardonner à l'armée d'avoir été la gloire et le soutien de la Révolution d'abord, puis de l'Empire. Et nous avons ici, d'après des pièces authentiques, le martyrologe, trop peu connu,

de la grande armée : l'assassinat de trois maréchaux de France (Wagram, Brune, Ney) ; six autres chassés de l'armée ; les condamnations à mort de quatorze généraux ; l'exil, les procès, les dénis de justice contre des centaines d'officiers supérieurs. La Restauration, ce fut, en somme, la doctrine de la Terreur militaire. Cela explique le caractère particulier de la Révolution de 1830, qui voulut venger cette armée que les émigrés, profitant de la faiblesse des Bourbons, avaient tenté de déshonorer.

V. — DIVERS

La Madeleine amoureuse, par MAURICE CE WALEFFE.

L'auteur du *Peplos vert*, ce très piquant tableau de mœurs égyptiennes antiques, reste fidèle à cet Orient qu'il connaît si bien, et qui lui valut son premier succès. Dans son « roman juif », c'est en Palestine qu'il nous mène, cette fois, au temps du Christ. La figure presque inconnue de Marie de Magdala, de cette Madeleine amoureuse qui proclama la première résurrection du Messie, a séduit M. de Waleffe comme un double essai à tenter, à la fois de l'évocation d'une âme de femme et de la reconstitution pittoresque d'un milieu historique. Disons, tout de suite, qu'il y a pleinement réussi. Avec cette richesse d'imagination que *La Revue* signalait à sa première œuvre chez le brillant romancier, il fait revivre devant nous ces types amusants et divers de Juifs de toutes tribus et de toutes conditions, qui peuplaient la Palestine à l'époque du Christ. La petite troupe du Maître et de ses disciples, sur le chemin de la Galilée, est évoquée avec un réalisme savoureux, qui est bien la marque propre de ce livre si vivant.

Les Lois psychologiques du développement des Religions, par le Dr BINET-SANGLÉ, peuvent se révéler par l'étude de cas particuliers ; le génie et la dévotion sont des symptômes de dégénérecence, aussi l'un et l'autre se trouvent-ils souvent associés, comme dans la famille Pascal et dans la famille Racine ; en écrivant leur histoire, dans le plus grand détail, l'auteur arrive à prouver que l'extrême piété est un symptôme d'affection mentale qui se propage par suggestion et crée des foyers épidémiques et des colonies comparables aux colonies animales. Qu'on partage ou non les opinions du Dr Binet-Sanglé, on s'intéressera toujours infiniment à la reconstitution qu'il a faite du milieu des Racine et des Pascal, qui exercent encore sur nous une véritable fascination.

La Découverte de la vie, par GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS, nous enseigne comment nous devons l'employer. D'abord nous nous efforcerons de la conserver, de lutter contre la mort qui nous guette, puis de la rendre belle comme une œuvre d'art. Laissons derrière nous les préjugés de l'éducation qui nous ont empêché de voir la vie, repoussons les philosophies négatives, égoïstes, impuissantes, mystiques ou pessimistes, exaltons la vie. Tel est le thème que développe l'auteur, avec un enthousiasme communicatif et l'ardeur de son âge, plein de promesses.

AUGUSTE DORCHAIN a donné dans une petite édition élégante, maniable et bon marché, un choix des poèmes de *Ronsard* et *de son siècle*, du Bellay, Remy Belleau, d'Aubigné, Desportes, etc., suivi d'un glossaire explicatif. Dans une notice, il nous renseigne sur la vie du poète et de ses disciples, comme sur les idées qui les ont inspirés et grâce auxquelles ils ont créé ou, si l'on veut, renouvelé la poétique française.

L'Aquarelle pratique, de GASTON GÉRARD, contient des conseils excellents sur cet art charmant et abordable pour toute personne qui dessine un peu. On lave une aquarelle bien plus facilement qu'on ne brosse une toile ; point de préparation ou presque pas ; une grande adresse et le coup de pinceau vif sont nécessaires. L'auteur fait connaître le reste : procédés, connaissance des couleurs, etc., etc.

L'*Héraldique des empires du Japon et de Russie*, par le comte L. DE MONTALBO et le duc A. ASTRAUDO (Rome), est rempli de détails curieux sur les familles royales, la noblesse, la hiérarchie, les drapeaux, les ordres et les décorations dans les deux pays. On ne saurait énumérer tout ce qu'on apprend sur l'esprit de ces nations, grâce à ces renseignements, peut-être futiles au premier abord, mais révélateurs du caractère. On peut reconstruire toute l'âme et toute l'histoire d'un pays d'après la manière dont il comprend l'honneur. Cet élégant ouvrage se recommande donc par son contenu aussi bien que par le choix de ses gravures, l'exactitude de ses informations et l'agrément du style.

La Ville du Soleil, par R.-H. VANDELBOURG. — Cet ouvrage est sous la forme du roman, la suite de l'histoire de l'Algérie contemporaine, dont l'auteur avait esquissé la première fresque dans un précédent ouvrage, *Sur les Hauts Plateaux*. L'histoire est celle des plus mauvais jours de l'antisémitisme violent, qui sévit il y a quelques années en Algérie comme une fièvre emportée dont la contagion infecta ce beau pays. Le héros de ce récit, honnête et loyal, mais trop candide, s'imagine, d'ailleurs, vainement, qu'il pourra lutter contre la folie régnante.

Sous le titre un peu vague de *Sensations et Horizons*, M. DE MOLINA a écrit de très jolies pages de descriptions de l'île de Jersey, de Saint-Malo et ses environs, et de la belle plage de Royan. Ces récits pittoresques et colorés sont d'un véritable amant de la nature. Et ce qui ajoute à leur charme, c'est qu'ils sont délicieusement illustrés par les photographies de l'auteur lui-même, qui est un fort habile artiste amateur.

Madame de Villedieu (documents inédits et portrait), par EMILE MAGNE. — Hortense des Jardins a tenu, parmi les femmes galantes et lettrées du XVIIe siècle, une place à part. Ses tendres madrigaux et ses contes singuliers sont, sans doute, de son temps et d'un siècle fort libertin. Mais, pour la première fois, parmi les galanteries habituelles et la rhétorique sentimentale et dégénérée d'alors, éclate « un cri de passion vraiment humaine ».

Collaborateurs de *LA REVUE*.

FAITS ET DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

L'angoratine.

En Savoie, principalement à Chambéry, on fabrique avec les poils d'un lapin angora, originaire du Turkestan, un tissu souple et soyeux dont on fait des tricots, gilets, manchettes, etc., qui rendent service aux rhumatisants en les préservant du froid et de l'humidité. Ces poils, doux et longs, s'arrachent chaque trimestre, comme le duvet des oies. On les file au rouet et on tricote le fil à la main. C'est une ressource pour les femmes de la campagne qui en retirent un assez bon profit. Des commerçants de Chambéry centralisent les tissus qu'ils font désinfecter à la benzine, au formol ou à l'autoclave. L'angoratine, préparée et apprêtée, est livrée au tailleur qui y découpe les vêtements. Il y en a de deux sortes : l'angoratine grise et l'angoratine à côtes. Toutes deux garantissent mieux contre la déperdition de calorique que la laine, le velours ou le drap. D'intéressantes expériences, faites par le professeur Coulier, du Val-de-Grâce, et par le docteur Bordier, de Lyon, en ont fourni la preuve. Ces expériences peuvent d'ailleurs se renouveler chez soi. Il suffit de remplir d'eau un cylindre de laiton mince sur lequel on enroule extérieurement le tissu, angoratine ou autre, que l'on veut soumettre à l'examen. On chauffe l'eau à 42 degrés. Un thermomètre est placé dans l'axe du récipient. On calcule la durée du temps qu'il faut pour que le thermomètre descende de 42 à 35 degrés. Pour l'angoratine à côtes, c'est 22 minutes 56 secondes ; pour l'angoratine grise, 22 minutes 2 secondes ; pour le tissu de laine, 20 minutes 29 secondes ; pour le tissu d'ouate de pin, 20 minutes 22 secondes ; pour le drap de pantalon de soldat, 18 minutes 53 secondes. L'angoratine, douce et moelleuse, conserve, comme on le voit, plus longtemps sa chaleur. C'est pour cela que les rhumatisants la préfèrent.

La poste électrique.

On projette à Berlin la construction d'une voie électrique souterraine pour rattacher directement les bureaux de poste aux stations de chemins de fer. L'exécution de cette entreprise serait confiée à la maison Siemens-Schukert dans les conditions suivantes : Des stations aux bureaux courra une galerie étroite souterraine large de 50 centimères, haute de $1^{m},50$ qui sera parcourue en directions opposées par de petits trains de poste composés d'une petite locomotive électrique et de six ou sept wagonnets, de manière à pouvoir franchir sans difficulté toutes les courbes. Les parois de cette galerie seront revêtues de ciment à cause de l'humidité du sous-sol, mais il y a des endroits où l'on pourra se dispenser de cette précaution. La poste électrique est destinée à rendre plus prompte et plus sûre l'expédition des lettres en même temps que leur distribution, soit au départ en accélérant le transport de la correspondance aux gares, soit à l'arrivée en évitant tous les retards de transmission aux bureaux urbains. On préviendra aussi de la sorte les accidents qui peuvent, dans le système actuel, survenir

aux voitures postales ou même les vols assez fréquents auxquels elles se trouvent exposeés en cours de circulation.

Les plantes gemmifères.

Une des particularités curieuses de la flore des Philippines est la plante qui contient des pierres précieuses. L'occupation de cet archipel par les Etats-Unis a révélé, à cet égard, des faits intéressants sur lesquels on vient de publier de nouveaux détails. Parmi les végétaux qui offrent cette propriété, figure un bambou connu sous le nom de *rabashir*. Il renferme une opale, à reflets aussi changeants que celle qu'on trouve dans la joaillerie courante, mais plus chère parce que plus rare. Toutes les tiges de ce bambou, à vrai dire, ne sont pas gemmifères ; il faut en couper plusieurs milliers et les inspecter attentivement pour découvrir dans l'une d'elles la pierre d'un beau rose verdâtre. Quelques noix de coco fournissent également une perle d'un aussi bel orient que celles de Ceylan. Ces corps brillants et nacrés sont petits et varient de la grosseur d'une tête d'épingle à celle d'un pois. Certains musées d'Europe possèdent de ces perles des Philippines, mais on n'en connaissait jusqu'ici qu'une douzaine et elles étaient considérées comme des trésors. On s'occupe actuellement à Luçon et à Mindanao d'étudier de plus près la flore gemmifère de l'archipel malais.

Les volcans.

Les dernières éruptions volcaniques ont provoqué une étude plus attentive de ces phénomènes. Les communications à ce sujet de Lord Kelvin à la Société Royale d'Edimbourg sont importantes. L'éminent savant s'est occupé de rechercher jusqu'à quand les volcans continueront à vomir des flammes et des cendres sur la surface de la terre. Suivant lui, on peut s'y attendre tant qu'il y aura des rochers en fusion dans l'intérieur du globe, mais il croit que la masse solide constitue cependant la plus grande partie de notre masse planétaire. Quand toute la roche en fusion aura été expulsée sous forme éruptive et sera éjectée en lave, il y aura encore un raccornissement de la masse solide intérieure subissant l'action ignée et il en résultera des cavités sous la surface de la terre ; ce qui occasionnera une plus grande fréquence de mouvements sismiques en même temps que les volcans décroîtront. Le phénomène se poursuivra jusqu'à ce que toute la région centrale soit refroidie et que toute la terre se soit solidifiée ; mais il y aura lieu de tenir compte de l'éventualité d'une collision entre la terre et un autre globe. Cette théorie de Lord Kelvin ne manquera pas de susciter de nouvelles controverses scientifiques.

Les paragrêles.

La grêle est un ennemi si redoutable de l'agriculture que l'on doit savoir gré à quiconque s'applique à dissiper les nuages qui en sont chargés. Beaucoup d'essais ingénieux ont été faits, canons, fusils, bombes, etc. ; mais l'efficacité du tir est très discutée. Suivant les uns, le procédé ne donne pas de résultats sérieux ; suivant les autres, l'échec, quand il se produit, ne proviendrait que d'une seule cause : l'explosif n'éclate pas au sein même du nuage orageux. Le paragrêle ne devrait, selon cette dernière opinion, pas être abandonné, mais il s'agirait de le construire de telle façon qu'il puisse atteindre son but. Le capitaine Marga et M. Adhémar de La Hault ont pensé que l'on obtien-

drait une meilleure solution avec des ballonnets semblables à ceux dont on fait usage en météorologie pour parvenir aux grandes hauteurs. Ces petits torpilleurs aériens ont la forme d'une poire avec une partie supérieure filiforme et une base sphérique. Ils s'élèvent avec la rapidité d'une flèche verticalement, sans dévier de la trajectoire déterminée, ce qui n'est pas le cas avec les bombes et les fusils. Chaque ballonnet a un diamètre de $1^{m},60$ et une capacité de $2^{mc},275$ avec une surface totale de $10^{mq},500$ et un poids de $2^{kg},500$; le tout permettant d'enlever 750 grammes d'explosif. La charge pourra être disposée de manière à conserver le ballonnet ou à le laisser se perdre ou éclater. L'appareil ne nécessite pas de grands frais; il n'y aurait à renouveler que la dépense de l'explosif, si l'on ne veut pas abandonner le petit torpilleur. Dans ces conditions, il paraît possible de multiplier les expériences. Il reste à voir si, avec le nouveau système, les explosifs joueront le rôle que l'on en attend. En tout cas, il serait intéressant de faire simultanément des essais sur plusieurs points. La question en vaut la peine.

Les fausses dents.

Jadis et même naguère, c'était le dentiste lui-même qui faisait le râtelier ou les dents demandés par le client. Maintenant, c'est la fabrique qui les livre. Cette industrie s'est tellement développée par suite de l'augmentation de la clientèle, que l'on peut aujourd'hui obtenir des dents sur un modèle fourni et de la couleur désirée. Il arrive, en effet, qu'une personne a des dents naturelles d'une forme toute particulière avec lesquelles il importe d'assortir les dents artificielles, de manière à n'en rien laisser paraître. Il y a aussi des fumeurs dont la denture a pris, par suite de l'usage du tabac, une certaine teinte qu'on ne veut pas laisser jurer avec les vraies dents conservées. La fabrique fera exactement des dents de la forme ou de la nuance exigée. La plus grande fabrique de dents artificielles est actuellement celle de Philadelphie. Elle expédie aux Etats-Unis et à l'étranger sur tous les points du monde des dents par millions, et elle donne satisfaction à toutes les commandes et à toutes les fantaisies. Le travail est confié principalement à des femmes qui s'y exercent depuis leur enfance. Les salaires sont avantageux, mais il faut un long apprentissage, surtout pour le choix des nuances.

— **Les sondes à tarière** sont employées partout. Les unes percent dans un sol argileux ou limoneux un trou de dix mètres de profondeur et dix centimètres de diamètre en trois heures, avec deux ouvriers seulement. Les autres s'emploient dans les terrains sablonneux ou de gravier, où il s'agit de tarauder des trous de 60 centimètres de diamètre. L'inventeur, M. H. Meyer, de Hanovre, vient de lancer un nouvel appareil perfectionné. Cette sonde universelle à tarière est également construite, comme les autres, en cylindre, avec une fente qui peut être fermée en poussant latéralement et avec un clapet qui se visse ou se dévisse. Elle permet de percer dans un terrain sec, ou contenant de l'argile, du limon, du gravier, du sable, de la houille brune, sans fermer ni la fente ni le clapet. Dans un terrain marécageux, on peut fermer la fente à l'aide d'un coulant et visser le clapet. Dans ce dernier état, le cylindre se remplit par de simples rotations à ras du bord et, en faisant monter l'appareil, le clapet se ferme et la charge est transportée à la surface. Cette nouvelle sonde prend le nom de *Universal bohrer* (tarière universelle) et répond, comme l'indique son appellation, à tous les besoins.

Dr L. Caze.

II. — LETTRES ET ARTS

France :

Pour la première fois une femme a été admise à concourir pour le grand prix de Rome de sculpture. C'est à Mlle Heuvelmans que revient le mérite de cette nouvelle conquête féminine.

×

Nous pourrons applaudir, la saison prochaine, au Vaudeville, une pièce plusieurs fois centenaire en Angleterre. C'est l'œuvre d'Arthur Pinero, *His house in order*, traduite par MM. Bazalgette et Bienstock.

×

Nous pourrons aussi lire en français le théâtre de Bernard Shaw. C'est l'auteur dramatique de langue anglaise le plus discuté actuellement en Angleterre et aux Etats-Unis. La traduction de son théâtre, par M. et Mme Hamon, paraîtra cette année.

×

La Revue a eu l'occasion de parler à diverses reprises du romancier J. K. Huysmans. Il est mort relativement jeune, et l'on ne peut que regretter cette perte, qui a sans doute privé les lettres françaises d'une nouvelle œuvre intéressante. C'était un écrivain assurément original, mais son talent fut influencé, dans ses dernières années, par une piété mystique, dont on ne savait si elle était réelle ou en partie voulue.

×

L'exposition rétrospective et posthume d'Eugène Carrière permet de comprendre pleinement la grandeur du maître. Quant à la question de savoir pourquoi Carrière ne fut pas un coloriste, au sens habituel du mot, elle semble désormais tranchée. Les artistes, qui ont étudié sa vision, nous disent que Carrière fut toujours un achromatique. Il ne voyait pas normalement les différentes couleurs.

×

Après les grands Salons, nous avons le petit *Salon des humoristes*, au Palais de Glace. Non seulement on y peut admirer des peintures et des dessins humoristiques, mais on y voit aussi des fantaisies diverses, de la sculpture humoristique, comique et satirique, entre autres des marrons sculptés et des bois découpés, marionnettes, jouets. Il y a une section d'art décoratif avec des vitraux également comiques, des frises, des papiers peints, des affiches, etc.

×

Notre éminent collaborateur, M. Gayet, qui a raconté lui-même ses fouilles d'Antinoë aux lecteurs de *La Revue*, va présenter au public ses dernières trouvailles de cet hiver. L'Exposition aura lieu au musée Guimet.

×

Le *Musée du Peuple*, qui s'est installé à Angers, est ouvert à tous et fait appel à tous. A côté d'une Exposition permanente de peinture et sculpture, il comprend une classe d'arts décoratifs, d'arts industriels. On espère ainsi aider à se produire tous les jeunes talents nouveaux.

×

Le terme *d'influenza* ne serait point moderne, comme on l'a cru. Mme d'Epinay s'en servait déjà, au XVIIIe siècle, dans une lettre adres-

sée au conseiller Tronchin de Genève.

×

Etranger :

Le projet des fouilles d'Herculanum est encore une fois abandonné. Il est permis de penser que l'Italie a cédé à un mouvement de susceptibilité patriotique trop grande quand elle a refusé la proposition du comité international des fouilles. Le gouvernement italien a déclaré qu'il remerciait de l'offre, mais qu'il se chargeait lui-même de la besogne. Conclusion : il faut attendre. En 1889, une société archéologique américaine avait obtenu d'explorer la Calabre orientale, et commença à mettre à jour une dizaine de petites villes qui furent les premières colonies grecques en Italie. Au bout d'un an, l'autorisation fut retirée. En 1903, le Congrès des sciences historiques décidait de nouvelles fouilles ; nouveau refus du gouvernement italien d'accepter l'aide de l'étranger. Cependant l'Italie accepte l'argent des autres pour entrer dans les musées. Tant qu'elle refusera obstinément l'aide pécuniaire des institutions savantes étrangères pour opérer des fouilles qui intéressent l'histoire de toute l'humanité, elle méconnaîtra les intérêts de la science.

×

Dans une vente récente en Ecosse, une première édition des poèmes de Burns, le chantre national, a atteint le prix extraordinaire de 17 500 francs. Une première édition du *Robinson Crusoë* n'est allée qu'à 4 000 francs.

×

Les Théâtres de la Nature sont également en vogue à l'étranger, surtout en Allemagne. L'été de 1908 verra s'inaugurer un « théâtre de campagne », comme ils disent, près d'Eisenach. La vieille forêt de Thuringe et le voisinage de la Wartbourg ont été heureusement choisis pour cette tentative.

×

Tandis qu'on va commémorer Shelley et Keats à Rome, les Américains se sont aperçus, avec honte, qu'ils n'avaient jamais honoré la mémoire d'Edgar Allan Poë. Sa tombe est abandonnée dans le cimetière de l'église presbytérienne de Westminster, à Baltimore. Le jour d'Edgar Poë n'est pas encore venu aux Etats-Unis. Ses compatriotes l'estiment peut-être moins que nous. Et cependant Tennyson leur disait déjà, en 1885 : « Vous n'avez pas de plus grand que lui. Il est la gloire de l'Amérique. Il avait le sens antique de la beauté. » La critique américaine semble vouloir travailler à cette réhabilitation.

×

Les architectes ont fait des découvertes curieuses au palais des Doges, à Venise. On a mis à jour une fenêtre qui permettait d'espionner ce qui se passait dans la cuisine. Dans le mur de la chambre à coucher des Doges, on a retrouvé un escalier dissimulé qu'on connaissait par la légende, qui se trouve ainsi confirmée.

×

Quelques jeunes auteurs dramatiques américains ont l'ambition de créer enfin un art national. Le plus en vue est actuellement Théodore Bint Sayre. Il a écrit jusqu'ici des drames historiques irlandais, et pense obtenir le même succès en traitant des sujets américains. M. de Mille, qui est le gendre du célèbre théoricien socialiste Henry George, a vu jouer sa pièce *Strong heart* (Cœur fort)

trois saisons de suite. Il annonce, lui aussi, l'avènement d'un art dramatique véritablement américain. « La vie américaine, dit-il avec raison, a son côté excessif et mélodramatique qui peut fournir des sujets suffisamment sensationnels. »

×

On vient de représenter, à Berlin, la traduction d'une pièce écrite en dialecte juif. Ce dialecte est parlé en Pologne, Galicie, Lithuanie et Petite-Russie par environ cinq millions de Juifs, réfractaires — involontairement peut-être — à la civilisation occidentale.

C'est un patois composé de mots judaïques, allemands, polonais et russes, et qui porte l'empreinte de migrations continues. Jusqu'ici le dialecte juif n'avait pas de littérature ; on méprisait trop cette langue bâtarde pour lui confier sa pensée. Mais voici que, grâce à un regain d'idées nationalistes, le sionisme, une littérature est en voie de formation.

×

Cette littérature nouvelle est venue au monde aux Etats-Unis, comme *La Revue* l'a déjà signalé (voir le numéro du 15 avril 1906). Plusieurs poètes et romanciers juifs y jouissent d'une grande vogue, et tout ce qui sort de leur plume est traduit en anglais et en allemand. Parmi les écrivains juifs continentaux, un certain M. Arch est également arrivé vite à la célébrité. Sa deuxième pièce, *Le Dieu vengeur*, est jouée avec grand succès dans les principaux théâtres de Berlin. Le sujet est puisé à la même source où Maupassant a pris ses héroïnes de *La maison Tellier*. Le chef de l'établissement a une fille, qui doit régnérer le passé de la famille. Elle épousera un savant, en profitant de la riche dot qu'on lui donne. Mais, sous l'influence de son entourage, elle tombe, à son tour, victime de la débauche. Son père la maudit et la chasse.

Ce drame est, paraît-il, d'un intérêt poignant et il a profondément ému les Berlinois.

×

Le salut nous arrive aujourd'hui d'Amérique. Un homme habile a trouvé un moyen ingénieux d'écouler les livres nouveaux. Il offre 25 000 francs à qui fera le meilleur compte rendu de son dernier volume. L'histoire est vraie. L'offre est réelle. L'argent est déposé chez les éditeurs londoniens Doubleday, Page et Cie. Il n'y a pas, d'ailleurs, à s'étonner du fait. Celui qui a fait cela, en effet, c'est W. Lawson.

×

Le millionnaire américain Thomas W. Lawson est un des plus grands tripoteurs des Etats-Unis. Il a été mêlé à nombre d'histoires qui se sont terminées par de la prison pour ceux qui en étaient et pour lui-même. Cet homme a exploité jusqu'à ses malheurs. Il s'est mis à raconter au public, dans ses ouvrages, toutes les histoires édifiantes des *trusts*, et à dévoiler tous les trucs financiers profitables. On lui a fait des procès. On lui a réclamé de tous les côtés des sommes fantastiques qui faisaient un total de deux ou trois milliards de dommages et intérêts. Tout cela est tombé à l'eau. Et, aujourd'hui, Lawson a trouvé ce nouveau procédé. Il offre une forte prime à la meilleure critique, parue dans un journal ou un périodique, de son roman *Le Vendredi treize*. Mais il n'a pas fixé de date pour le jugement. Les critiques et comptes rendus peuvent ainsi se suivre jusqu'au jour du jugement dernier.

E. DE MORSIER.

CHRONIQUE SOCIALE

France :

Sous la présidence de M. Léon Bourgeois, on a ouvert, l'autre jour, dans une école de Paris, une classe spéciale pour les enfants arriérés et anormaux. Cette question de protection de l'enfance anormale est bien plus importante qu'on ne le croit généralement. Il y a, en effet, en France, 120 000 enfants et adolescents au-dessous de 21 ans qui, par suite de tares diverses, sont des anormaux. Le quart, une trentaine de mille, sont de pauvres petits de 2 à 13 ans. Ils ne peuvent suivre les autres. Il leur faut, de toute évidence, une éducation spéciale et des classes à eux.

×

Est-ce un effet de la séparation ? Les statistiques du Cercle de la Librairie nous apprennent que la vente des catéchismes, en France, a baissé d'un tiers. Le nombre des livres classiques a, par contre, augmenté.

×

Deux articles récents de *La Revue* ont signalé le danger croissant des « maisons qui tuent » (voir le numéro du 1er mai). Le logement insalubre est une plaie de nos grandes villes due au surpeuplement. Par contre, il est peut-être bon de rendre justice à la France, au point de vue général de l'habitation.

Nous possédons, en effet, en chiffres ronds, 9 millions de maisons pour 11 millions de ménages, ce qui fait, à peu près, 12 ménages pour 10 maisons. Et les trois cinquièmes de ces maisons sont habitées par leur propriétaire, qui les occupe seul. En Angleterre, la proportion est loin d'être aussi forte. On vante beaucoup le « home » anglais. Le piquant de la chose, c'est qu'il n'existe réellement, chiffres en mains, qu'en France.

×

L'air est le meilleur des médecins. C'est ce qu'ont pensé des philanthropes de Chambéry. Ils ont fondé l'œuvre de l'*Ouvrière au grand air.* Le comité envoie les jeunes filles et jeunes femmes qui ont besoin de se refaire, dans une maison de repos, à mi-côte des montagnes de Savoie. L'entretien revient à 50 centimes par jour, que la plupart des ouvrières tiennent à payer.

×

La révocation de l'édit de Nantes a fait émigrer de France en Allemagne de nombreuses familles protestantes, qui ont fait souche là-bas. Il est toujours curieux de relever les noms français qui parsèment les pages de l'Annuaire militaire allemand. L'empereur a signé l'autre jour une promotion d'officiers supérieurs, qui comprenait des de Beaulieu, de Rouville, de la Borne, Mathieu de Rande, Vallet, des Barres, Duvernoy, etc.

×

Le syndicat de la librairie française trouvera beaucoup à apprendre dans le dernier rapport de notre consul à Prétoria, M. Chevalley. Le commerce des livres dans le sud de l'Afrique est dans des mains allemandes. Les livres français pénètrent peu là-bas, très peu. Et pourtant le Transvaal est peuplé de descendants de huguenots hollandais et français. Seulement l'article « roman de Paris » a, comme toujours, une fâcheuse réputation. Le livre français a besoin de se réhabiliter.

×

L'enseignement à la campagne va recevoir pour la première fois un encouragement sérieux. La ville d'Arcachon a acheté un domaine de 34 hectares de forêts, en bordure de la mer. Un grand établissement d'enseignement secondaire y sera édifié. C'est le commencement de l'application du principe des « lycées climatiques » qu'on peut espérer voir bientôt s'élever aux quatre coins de la France.

×

La Ruche est une petite colonie scolaire, à Rambouillet, laquelle élève, éduque et instruit actuellement vingt-quatre enfants des deux sexes. C'est une œuvre de solidarité et d'éducation menée avec les seules ressources agricoles de la colonie et les dons de son fondateur, M. Sébastien Faure.

×

A mesure que le gibier diminue en France, le nombre des chasseurs augmente. C'est, du moins, ce que l'on peut conclure de l'accroissement du chiffre des permis de chasse. Ceux-ci ont doublé en vingt ans, passant de 300 000 à 535 000. Ils rapportent 15 millions, dont 10 à l'Etat et 5 aux communes.

×

L'échange international des enfants, sur le terrain scolaire et de l'éducation, prend chaque jour de plus grandes proportions et amène des résultats réjouissants. Les meilleures amitiés sont celles de l'enfance. Quand les divers peuples se seront liés par leur jeunesse, un grand pas aura été fait sur le chemin de la fraternité internationale. L'idée a été lancée et propagée par un Français, et un Parisien, le professeur Toni Mathieu. Elle a fructifié par tous pays. L' « Association pour l'échange international des enfants et jeunes gens » avait envoyé 25 enfants à l'étranger, la première année, en 1903. Elle en a envoyé 116 en 1906. Les quatre cinquièmes sont allés en Allemagne.

×

Etranger :

Les « suffragettes » ne travaillent pas seulement en Angleterre. Il y a également dans presque tous les pays, Allemagne, Suède, Norvège, Danemark, Italie, des « unions nationales pour le vote des femmes ». Seule la France est en retard et n'en possède point. Les unions fédérées des différents pays forment une *Ligue internationale pour le vote des femmes*, dont une Américaine, Mme Chapman Catt, est la présidente. L'Alliance a un bulletin mensuel, le *Jus suffragii.* Aux Pays-Bas, la commission de revision de la Constitution s'est prononcée, par six voix contre une, pour les droits politiques des femmes. Ce mouvement est des plus sérieux et mérite d'être encouragé.

×

Le parti socialiste allemand est véritablement composé d'ouvriers, travaillant de leurs mains. C'est là sa force. Les dernières statistiques prouvent, jusqu'à l'évidence, que c'est bien un parti de prolétaires. A Francfort, les ouvriers forment les 95 p. 100 des membres du parti. A Leipzig, 91 ; à Nuremberg, 88 ; à Munich, 77. Ce sont là des travailleurs conscients et non des rhéteurs bavards.

×

Le XXe siècle verra se dresser le bilan des méfaits de la race blanche envers les autres races, ses sœurs inférieures, lamentablement maltraitées. Toutes les nations de l'Europe ont, à ce sujet, leur *mea culpa* à faire. C'est surtout la

pauvre Afrique qui, après avoir été le continent noir, a vraiment mérité d'être appelée le continent sanglant. Quel jugement porteront, un jour, les natifs du Congo sur la Belgique? les Herreros sur l'Allemagne? les Zoulous sur l'Angleterre? les insulaires de San Thomé sur le Portugal? et même les Hovas sur la France? La civilisation a eu ses crimes. Il est grand temps d'en prévenir le retour, toujours possible, et d'en racheter la honte.

×

Grâce aux efforts de M. Kirkpatrick, professeur à l'Université d'Edimbourg, cette ville est actuellement la seule dans le Royaume-Uni qui ait des cours de vacances régulièrement organisés. Ce sont des cours d'enseignement supérieur, spécialement consacrés à l'étude intensive des langues vivantes, et s'adressant plus particulièrement aux professeurs et étudiants parlant déjà couramment la langue dans laquelle ils veulent se perfectionner. L'étude de chaque langue est répartie en un cours de phonétique, un de grammaire, un de littérature et une classe pratique de dix élèves, seulement, à la fois. Cinquante professeurs ont été appelés, pour ces cours du mois d'août, à Edimbourg ; parmi lesquels, pour la France : MM. Paul Passy, Hauvette, Legouis. Ces cours, extrêmement sérieux et qui délivrent un diplôme, sont pour nos professeurs et étudiants un séjour instructif et distrayant, qui leur permet de donner à leur anglais le « coup de fer » périodique et nécessaire.

A la suite d'une mission de M. F. Herbert, envoyé par le gouvernement, le comité des cours de vacances de l'Université d'Edimbourg a bien voulu accorder dix inscriptions entièrement gratuites à des professeurs français. Il y aura un droit de priorité pour les candidats choisis par le ministre du commerce, les conférences fondées à la suite de la mission Herbert touchant principalement à des questions commerciales. Ce sont là d'excellents fruits de l'entente cordiale.

×

Nous n'avons pas encore à Paris une industrie qui fleurit en Amérique : celle de courtier dramatique, placeur de pièces de théâtre. Jamais un directeur de théâtre à New-York, ou dans toute autre ville des Etats-Unis, ne lit une pièce. Il ne s'occupe que de celles que lui présente son courtier dramatique (*play-broker*). Chose curieuse, le principal de ces bureaux de placements de manuscrits, fournisseurs pour théâtres, d'œuvres dramatiques, est dirigé par une femme, Mme Marbury. Il semblerait d'ailleurs que ces agences favorisent le début des jeunes auteurs. L'agent ne se préoccupe que de trouver de bonnes pièces, sans s'inquiéter du nom dont elles sont signées.

×

La crise des domestiques, qui sévit aux Etats-Unis, n'est pas moins intense en Australie. Le personnel s'est syndiqué là-bas sous le nom de « travailleurs domestiques ». Les familles doivent accepter les conditions du syndicat si elles veulent avoir des serviteurs. Et ces conditions sont plutôt confortables pour lesdits employés. Service de 6 heures et demie du matin à 7 heures et demie du soir seulement, tous les jours. Mais le jeudi et le dimanche l'après-midi libre. Et les gages demandés, ou mieux exigés, sont aussi élevés qu'en Amérique.

L. CHEVALIER.

ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES [1]

I

Correspondant, 10 mai.

Un anonyme, après avoir fait l'historique des cours d'arbitrage, — l'institution remonte aux Grecs, — examine la situation militaire et internationale de l'Angleterre ; il croit qu'actuellement « la limitation des armements peut, seule, épargner au peuple anglais la conscription dont il ne veut pas... » De là, les propositions pacifistes que Sir H. Campbell Bannerman présentera à *la prochaine conférence de la Haye.* — THUREAU-DANGIN croit que *la séparation* est chose faite et définitive. Il est urgent que les catholiques songent à leurs devoirs nouveaux : chaque catholique doit subvenir aux frais du culte ; d'autre part, il faudra que chaque prêtre établisse une comptabilité régulière et publique de son administration. — Une étude d'ARJUSON sur *Madame Royale* et sur sa captivité au Temple; l'auteur trace un portrait intéressant de Benezech, ministre de l'intérieur; ce révolutionnaire galant s'occupa, de concert avec la veuve Souel, « marchande lingère », de la confection du trousseau royal. — Paul ACKER analyse *l'esprit français :* la France est, par tradition, une nation militaire, intellectuelle et catholique, et « c'est justement tout ce que renferme l'esprit français » ; mais aujourd'hui, de toutes parts, il est attaqué : la France devient une nation pacifique et même pacifiste; le régime républicain tend à déchristianiser la France ; la littérature est également en décadence : on n'y trouve plus le goût, le besoin de la mesure — ce trait distinctif de l'esprit français.

Grande Revue, 10 mai.

Ch. HUMBERT poursuit son article sur *l'état d'âme de l'armée*, et jette un cri d'alarme. L'armée n'est pas commandée ; les généraux manquent d'initiative et de discipline ; le ministre est impuissant. Le vrai chef de l'armée, ce sont les bureaux, « être anonyme, multiple » et irresponsable. Les bureaux, par leur routine, paralysent tout effort individuel. Aussi les chefs ont-ils adopté cette devise : « Pas d'histoires. » L'article abonde en piquantes anecdotes. — P. ROBIQUET voudrait que le Parlement rendît au pouvoir exécutif les moyens réepressifs que le code lui fournissait jadis contre l'action syndicale. Ceci parce que nous avons failli avoir une grève de boulangers. L'auteur invoque

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises*, *allemandes*, *anglaises* et *américaines*, et *japonaises* dans notre numéro du 15 mai 1907.

l'exemple de l'Angleterre où les provocations à une grève de nature à compromettre l'intérêt public sont passibles de peines assez fortes.

Nouvelle Revue, 15 mai.

M. VAUCAIRE suit le développement de *la légende de Salomé à travers l'art et dans la littérature.* Il rappelle les portraits que nous en tracèrent les poètes ; la façon contradictoire dont ils expliquèrent son crime, et la séduction morbide qui émanait de son être ; Oscar Wilde en a eu la même conception qu'Henri Heine. — Un article de REGNIER sur *les préfets pendant les Cent Jours.* Leur situation n'était pas sans péril. Dans certains départements, la consigne des préfets était d'exploiter la haine des prêtres et de la noblesse. — Après Virgile et Maeterlinck, LAURENT TAILHADE dépeint sobrement *la vie laborieuse et idyllique des abeilles.*

Revue des Deux Mondes, 15 mai.

La Fin de l'Empire autoritaire, par E. OLLIVIER. L'auteur raconte les négociations et les circonstances qui précédèrent son avènement au pouvoir. Les réformes constitutionnelles n'arrêtant pas l'action républicaine, Napoléon III essaya de la « manière forte ». A cette époque, Ollivier se tenait éloigné des affaires, « étant, dit-il, un homme de bonne volonté et d'idéal, égaré dans ce monde de la fraude... » Malgré les lettres pressantes de Duvernois, il refusait de faire partie d'un cabinet d'origine extraparlementaire. Le 1er novembre, il eut à ce sujet une entrevue secrète à Compiègne avec l'empereur... Il s'y rendit « la figure masquée par un cache-nez » et ses lunettes enlevées, de manière qu'on ne le reconnût pas... L'empereur parla en termes assez vifs du prince Napoléon et de Girardin, tous deux amis de l'auteur, qui les défendit de son mieux... La conversation dura jusqu'à minuit, elle roula sur la politique étrangère... Ollivier se méfiait de M. de Bismarck. Malgré quelques divergences, ils finirent par tomber d'accord. — *L'impôt sur le revenu*, par Paul LEROY-BEAULIEU. Les institutions varient de peuple à peuple et les impôts aussi. L'argument que l'impôt sur le revenu existe chez différents peuples pour l'introduire en France n'a donc aucune force. D'ailleurs, l'impôt progressif est une violation de l'équité. Le système progressif peut être admis dans certaines limites. Ces préliminaires établis, l'auteur examine le projet soumis aux Chambres. Le projet de M. Caillaux est plus audacieux que celui de Doumer : en ce sens que M. Caillaux vise à supprimer les quatre contributions directes, et à fondre l'Income-tax britannique avec l'Einkommensteuer allemand. L'intrusion, l'inquisition, l'arbitraire s'étalent dans chaque catégorie du projet de loi. L'esprit de spoliation n'y est pas étranger : le ministre veut atteindre et dépouiller une minorité infime. Mais la minorité tournera la loi ; l'auteur lui en indique les moyens. Cet impôt qu'on veut introduire en France est impopulaire en Angleterre ; la France ne le conservera pas longtemps. — L. GILLET publie un article sur *Rembrandt* à propos de son troisième centenaire. Rembrandt n'est pas un peintre purement national : jamais il n'a été franchement de son pays et de son temps. Ses contemporains l'appréciaient pour les qualités intellectuelles de pensée, de réflexion, de poésie qu'ils trouvaient dans ses tableaux. Ils ne surent pas discercerner la maîtrise de l'exécution.

La critique posthume fut également injuste pour Rembrandt : on voulut le prendre pour un réaliste. Ruskin ne vit en lui qu'un « tempérament ». Mais, pour l'auteur, Rembrandt est le peintre qui a essayé de tout dire, de tout exprimer et de tout résumer ; c'est pourquoi ses tableaux donnent « la sensation la plus précise de l'aspiration à l'infini ».

Revue de Paris, 15 mai.

Le Dr Etienne BURNET apprécie *l'œuvre de Jenner*. L'histoire de la vaccine offre un contraste unique dans les sciences médicales ; en pratique, c'est une question tranchée ; en théorie, une question toujours ouverte et pleine de mystère. Il n'y aura sans doute jamais découverte aussi merveilleuse. Variole et vaccine sont des maladies virulentes, contagieuses, microbiennes sans aucun doute ; or nous ne connaissons le microbe ni de la variole ni de la vaccine. Lorsque Behring a tenté d'employer la vaccination antituberculeuse des bovidés, sa tentative était calquée sur la vaccination jennérienne. — *Le désastre de l'Iéna*, selon Charles FERRAND, pose d'une façon aiguë la question de la valeur de notre flotte et de la confiance qu'officiers et soldats peuvent avoir en elle. La catastrophe est-elle un simple accident ou contient-elle un enseignement ? La poudre B doit cesser d'être employée sur les bâtiments de l'Etat, car elle ne peut être conservée sans danger — Louis HOURTINCQ définit *la couleur vénitienne*. Florence, curieuse et active, avait refait l'éducation des Italiens et rattaché au classicisme ancien un classicisme moderne ; quand son énergie fut épuisée, Venise parut ; ses artistes ont résisté au rationalisme latin, pur et sec.

La Science au XXe siècle, 15 mai.

Gaston BONNIER recherche *les sources du miel*, et explique qu'il n'est pas formé tout entier dans les fleurs. Les nectaires floraux y coopèrent. Leur véritable rôle n'était pas soupçonné jusqu'ici. W. Burck l'a révélé en complétant les travaux de Kunth et de Stäger. C'est une question d'actualité sur laquelle Bonnier fournit d'importants détails. — Gabriel EISENMENGER décrit les caractères particuliers des *tremblements de terre* en Amérique, en indiquant les causes des secousses sismiques de Californie et du Chili. L'auteur affirme que les catastrophes qui en résultent peuvent être attribuées au fait qu'une chaîne de montagnes cherche à naître dans le voisinage de la côte du Pacifique.

II. — REVUES ECONOMIQUES ET POLITIQUES

Journal des Economistes, 15 mai. — Yves GUYOT constate *la banqueroute du socialisme de la chaire*, en prouvant que l'harmonie ne règne pas plus entre ses chefs, Wagner et Schmoller, qu'elle ne règne entre les chefs socialistes démocrates, Bebel et Wolmar, Bernstein et Kautsky, bien que tous, en dépit de leurs conceptions, sentiments et actes personnels, s'unissent par une haine commune contre l'individualisme économique. « Les socialistes de la chaire avaient voulu faire un bouillon de culture de socialisme dilué pour conjurer le socialisme révolutionnaire. Aujourd'hui, le gouvernement et la majorité du public voient qu'au lieu de détruire le virus, ils l'ont propagé, et que ce procédé de propagande antisocialiste a été un agent de contamination. M. Ad. Wagner, épouvanté, plaide les circonstances atténuantes, assure que son vaccin était de bonne qualité et

s'écrie : Ce n'est pas de notre faute. » L'enseignement des socialistes de la chaire français a eu le même insuccès que celui de leurs maîtres allemands. Leur banqueroute est aussi flagrante en France qu'en Allemagne. — Armand MOSSÉ critique le service public des *transports en commun* tel qu'il est organisé à Paris. Ce fonctionnement est lamentable depuis ces cinquante dernières années, et l'on peut se demander si cet état que tout le monde est en droit de blâmer ne provient pas uniquement du monopole, c'est-à-dire des atteintes portées à l'initiative privée et à la liberté de l'industrie. On peut, d'autre part, admettre dès maintenant que l'extension et l'achèvement du puissant réseau des tramways et du Métropolitain feront abandonner le réseau municipal des omnibus en laissant à chacun, sans privilège, le droit de faire le transport en commun à ses risques et périls.

Réforme sociale, 16 mai. — François ESCARD fait connaître, d'après ses souvenirs personnels, *comment travaillait Le Play*. Il employait ses matinées à la rédaction de ses travaux sans collaborateur, et, après le déjeuner de midi, il faisait sa promenade, le plus souvent accompagné de l'un ou l'autre ami ou élève avec qui il discutait en marchant, ses causeries étant toutes des études. L'auteur raconte, d'une manière attachante, une conversation de Le Play avec Dumas fils, dans laquelle ce dernier lui exposa ses idées sur les questions de la paternité, des enfants naturels, de la séduction, toutes thèses qui se trouvent développées dans la préface de *Monsieur Alphonse*, parue dans l'année même de cet entretien. Le Play avait approfondi tous les problèmes qui avaient passé devant son intelligence ; il avait connu, comme commissaire général des Expositions de 1859 et de 1867, les diplomates les plus éminents du siècle et les personnalités les plus considérables du monde du travail, de la finance et de la politique. — Suite de l'étude de Fernand AUBURTIN sur *les institutions locales de l'Angleterre et les rapports des conseils de district avec le Local government board*. L'auteur précise le rôle et les pouvoirs du *comité administratif* dont la fonction essentielle est d'exercer le contrôle des autres autorités locales et de donner son avis au *Local government board* toutes les fois qu'il s'agit de décider des intérêts des bourgs, paroisses ou districts. — Paul COTTIN fait la critique du positivisme, en définissant celui-ci, suivant Auguste Comte lui-même, et en l'étudiant dans ses conséquences sociales. Or la plus directe de ces conséquences est, selon Cottin, l'anarchie. « Les grands anarchistes sont, dit-il, ceux qui ont formulé de nouveau à notre époque, sous le nom de positivisme, les principes sensualistes : Auguste Comte, Littré et autres. Ceux-là sont les pères de l'anarchie. »

Revue internationale de Sociologie, mars. — René WORMS poursuit sa critique de *la méthode d'enseignement en économie politique*. Il faut débuter d'une façon inductive en recourant tout d'abord à des exemples pris dans la nation à laquelle on appartient. On doit, de plus, identifier la question sociale à l'économie sociale et prendre pour sujet des travaux que l'on fait la classe ouvrière. — Charles VALENTINO observe *l'évolution de l'intelligence sous le régime des castes* ; il soumet à son examen le pays où les castes sont le plus rigoureusement fer-

mées, l'Inde. Les individus appartenant à la première, les brahmes, ont une intelligence supérieure à celle des Kchatrya, des Vayssia et des Soudra. Chaque personne est appelée par sa naissance à exercer le métier pour lequel l'hérédité lui a donné des aptitudes. Dans nos colonies de l'Inde, nous avons accordé des avantages à qui renoncerait au statut hindou, par conséquent aux castes. Au contraire, nous aurions dû nous en servir pour le progrès et l'avancement de cette population.

Revue politique et parlementaire, 10 mai. — Fernand FAURE considère la question des *syndicats de fonctionnaires* comme très compliquée et juge que, si les causes de la situation présente ne peuvent être mises en doute, il y a une nécessité impérieuse d'en sortir. Il faut à tout prix une solution. Quelle sera-t-elle ? La trouvera-t-on dans le projet du gouvernement ? On peut le contester. L'auteur attend de la majorité radicale le rejet du projet dont la Chambre est saisie et l'invitation adressée au cabinet d'en avoir à présenter un autre qui ne fasse pas de concessions aux socialistes syndicalistes. — Paul LACOMBE expose un système de *représentation proportionnelle.* Il s'agirait pour chaque parti de prendre d'abord aux candidats élus les voix qu'ils ont obtenues au-dessus du quorum et de les appliquer à ceux de ses candidats qui en ont le plus approché dans l'ordre où ils ont été choisis. Ensuite, le parti prendra les voix de ses candidats en ordre inverse, c'est-à-dire en partant de celui qui a eu le moins de suffrages et en remontant vers celui qui en a eu le plus. Les voix à répartir seront attribuées aux plus ensuffragés jusqu'à ce que l'on ait obtenu le compte de députés à élire. A mettre en regard du système belge, qui n'a pas donné tous les résultats que l'on espérait. — Hélie-Robert SAVARY ne voit pas dans le *problème du chômage en Angleterre* uniquement une question mal réglée d'offre et demande d'emplois. Il implique la question du progrès de la consommation en général. Si l'on cherche la véritable solution dans l'accroissement de la quantité de travail à offrir, cet accroissement a pour condition l'augmentation constante des quantités consommées dans l'empire britannique et dans le monde. Chaque accroissement de la production a pour effet d'élever lentement et automatiquement la condition matérielle de l'humanité entière, et c'est par ce progrès incessant que l'Angleterre pourra réaliser la difficulté avec laquelle elle est aux prises.

Revue socialiste, mai. — Eugène FOURNIÈRE se prononce en faveur des *syndicats de fonctionnaires ;* ils ne veulent que se donner des organes collectifs de défense professionnelle, et mettre obstacle à l'ingérence des parlementaires. Le public ignore qu'il existe des fédérations syndicales puissantes, sérieuses, actives, n'ayant jamais souscrit à la grève générale révolutionnaire ni à l'antipatriotisme. Les syndiqués et fonctionnaires aspirant à se syndiquer ne cherchent presque tous que la liberté. — Louis OUSTRY défend *le socialisme* contre *E. Faguet* qui, dans son dernier ouvrage, assure que l'application des doctrines socialistes est impossible, tout en rendant cette justice aux socialistes qu'ils sont les véritables continuateurs de la Révolution de 1789, quoique l'idée contraire soit généralement admise aujourd'hui.

ANALYSE DES REVUES ÉTRANGÈRES

I. — REVUES ANGLAISES ET AMÉRICAINES

Albany Review (Londres). Mai.

La question de *la petite propriété foncière* est une de celles qui intéressent le plus vivement l'Angleterre. Elle donne lieu, depuis quelque temps, à des discussions dont E. GIVSKOV présente le résumé en y rattachant le problème des impôts. L'auteur s'applique à démontrer qu'il faudra, avant peu, prendre des résolutions pratiques à cet égard. — Le major SEELY apporte une nouvelle contribution aux débats sur *l'armée territoriale*. Les projets du War Office et de M. Haldane sont loin de donner satisfaction à tous les esprits ; tout le monde convient qu'il faut faire quelque chose, mais aucun des programmes, y compris celui du gouvernement, ne répond entièrement aux exigences. — Teresa BILLINGTON ajoute aux polémiques sur *le suffrage des femmes* quelques arguments nouveaux en émettant l'opinion que si la femme est admise à voter, elle renforcera surtout l'opinion modérée et conservatrice.

East and West (Bombay). Avril

Vincent A. SMITH étudie *les grands hommes d'Etat de la période purement hindoue*, antérieure à Akbar. Ces hommes d'Etat sont, sous les rois Mauryas, Chandra- J.-C.) ; puis deux autres Chandragoupta et Samoudragoupta (320-600 de J.-C.), et, enfin, au VIIe siècle, Harsha, le roi de Thanaser et de Kanauj. Chose étrange, les détails sur ces règnes sont fournis par les voyageurs étrangers, un Grec Mégasthènes et deux pèlerins chinois ; si l'on établit un parallèle entre le système de gouvernement de ces princes et celui si vanté des Marathes, il est tout au désavantage de ce dernier. — L'auteur anonyme de *la Nouvelle Ecole politique de l'Inde* démontre clairement que le but des « Extrémistes » qui font école en ce moment est le boycottage absolu de toute ingérence étrangère, un isolement grandiose, mais stérile ; or il serait plus sage de commencer par constituer une nation avant de tenter un réveil politique. — J. D. ANDERSON discute l'opportunité de *l'établissement du régime autonome* dans l'Inde et en démontre la complète impossibilité par suite du nombre trop restreint de personnes aptes à prendre en main les affaires publiques. — Explication de *l'origine des populations du Bengale*, par RAMA PRASAD CHANDA, d'abord par la citation du Mahabharata, 1-404 ; puis l'auteur aborde les discussions soulevées par les théories sur les races aborigènes et arrive aux migrations des Bangas et des Rashas. G. A. GASKELL continue ses recherches sur la *religion zoroastrienne*. Cette fois, il aborde l'étude des différentes demeures de l'âme pendant les trois nuits qui précèdent son entrée dans celle de la perfection, si, toutefois, elle est digne d'y entrer, et il les présente

d'après l'analyse des textes, comme autant d'étapes qui sont les degrés dans la voie de la perfection.

National Review (Londres).
Mai.

Le *tsarisme* a des ennemis, mais les pires, ce sont ses amis. Champions de l'ancien régime, soutiens de l'autocratie, partisans obstinés de l'absolutisme, ils ont, en réalité, écourté les ailes de l'aigle impériale, et compromis l'autorité même du souverain. Leur but était de consolider la puissance du tsar, et personne n'a travaillé plus qu'eux à la ruiner. S'ils avaient compris et rempli leur rôle de gardiens de la monarchie, comme ils prétendaient l'être, il n'y aurait eu très probablement ni révolution, ni gouvernement parlementaire, la grande masse du peuple étant ignorante, superstitieuse et dénuée d'idéal politique autant que d'éducation morale. Ils ont travaillé à rebours et maintenant il est trop tard. Les sauveteurs du tsarisme sont à la merci du sort. Ils ne peuvent plus entraver les événements. Telle est la thèse développée par SAINT-PÉTERSBOURG et les conclusions de son article sont lugubres. — Joseph CLAYTON croit à *la faillite du libéralisme*. Selon lui, le gouvernement issu des dernières élections non seulement n'a rien fait depuis dix-huit mois, sauf des déclarations restées sans effet, mais il ne fera rien à l'avenir. Ceux qui ont voté pour lui attendaient une nouvelle ère de progrès. Ils sont déçus et se détournent pour se rallier, les uns au parti du travail et à son programme socialiste, les autres aux tories et à leurs projets de réforme des impôts et des douanes. De l'un et de l'autre côté, il y a de sérieuses promesses d'amélioration et c'est pour cela que, reconnaissant l'impuissance du libéralisme qui ne résout pas et ne peut pas résoudre le problème social, on l'abandonne. Il a eu son heure et l'a laissé passer. Il s'est trouvé en présence d'abus à réprimer, de maux à faire disparaître : questions des habitations ouvrières, du sweating system, de la surpopulation des villes, du chômage, du vote des femmes, etc., etc. Et il n'a remédié à rien. Il se peut que, dans la Chambre, certains ministres aient gagné la popularité, mais le cabinet a perdu celle dont il bénéficiait à son avènement. Maintenant, il n'y a plus de majorité ministérielle. On s'appuie tantôt sur les socialistes, tantôt sur les whigs, et l'on est à la veille du désarroi. Tableau pessimiste de la situation et article tendancieux. — Arnold FORSTER parle dans le même sens, en dénonçant la politique du gouvernement comme antinationale, et en conseillant de renforcer *la politique unioniste* par l'adoption d'une plate-forme électorale de nature à répondre à toutes les exigences de la situation. L'ancien ministre du cabinet Balfour a les mains pleines de panacées. Il ne lui en coûte pas de prendre sur le papier des engagements si on lui rend son portefeuille : solutions de la question agraire, de la réforme électorale, des problèmes de l'émigration et de l'immigration, de l'armée, de la marine, des pensions de la vieillesse, de l'Irlande. Voilà qui occupera le parti unioniste s'il ressaisit la direction des affaires. Tout revient à savoir s'il la ressaisira. — MORTON-FULLERTON, examinant *la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France*, convient que la mort de Léon XIII a porté un coup fatal au Vatican. Le prédécesseur de Pie X avait beaucoup plus d'expérience des intérêts politiques et religieux de la France que le pape actuel, qui les ignore complètement.

Nineteenth Century (Londres). Mai.

Vernon HARRIS étudie *la criminalité féminine* dans les divers pays. En France, il y a quatre fois plus de criminels du sexe masculin que de l'autre sexe. Aux Etats-Unis, la proportion est de 12 contre 1. En Angleterre, par contre, la statistique criminelle est très défavorable à la femme, surtout en ce qui concerne les grands crimes. L'auteur en accuse principalement l'intempérance et l'alcoolisme. C'est ainsi que le chiffre des condamnations de femmes pour ivrognerie s'est élevé de 54 348, en 1878, à 60 211, en 1904. Beaucoup aussi ont été condamnées pour émission de fausse monnaie. Harris ajoute quelques remarques curieuses. Il a constaté, d'après de très nombreuses observations, qu'en général, le criminel, et plus particulièrement la femme, n'avoue que son penchant à telle ou telle catégorie d'actes coupables en méprisant ceux d'une autre nature. Ainsi, le cambrioleur sera très rarement un ivrogne ; la prostituée, une voleuse ; le faux monnayeur, un faussaire en écritures. Autre fait, non moins typique : la femme criminelle condamnée ne renonce pas à la coquetterie sous son costume de prison. On en a vu qui grattaient le mur de leur cellule pour se farder avec le plâtre ainsi recueilli. — Lord MONK-BRETTON, à la suite d'un voyage récent en Sud-Afrique, donne son opinion sur les sentiments actuels des *Boers*. Ils ont, en grande partie, oublié leurs rancunes contre l'Angleterre, et attachent une importance presque exclusive à leurs intérêts matériels. Ils récoltent les bénéfices des améliorations introduites dans l'agriculture par l'influence anglaise. L'auteur en conclut qu'il n'y a pas lieu de craindre une nouvelle insurrection. L'avenir de l'Afrique méridionale appartiendra vraisemblablement à une fédération de tous les pays au sud du Zambèze, sous le drapeau britannique. Le seul danger à éviter, c'est l'ingérence du gouvernement impérial dans la question indigène, car il pourrait en résulter un soulèvement qui tendrait à la proclamation d'une république indépendante anglo-boer. — BEDJET-WABBY-BEY ne voit pas dans *le panislamisme* une secte religieuse occulte, ni une association politique secrète, mais un effort pour secouer le joug ottoman, persan ou autre qui maintient encore les musulmans dans l'ignorance et l'avilissement. L'Islam revendique la liberté de croire et de penser. Il aspire à secouer l'oppression, quelle qu'elle soit, orientale ou européenne, et à se relever.

North American Review (New-York), 3 mai.

Une série, peu nombreuse, d'articles économiques et politiques d'un intérêt spécial. A côté d'une étude sommaire et rétrospective de l'attitude de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande, à travers l'histoire, par Godwin SMITH qui n'apporte rien de nouveau, W. H. MALLOCK continue son *examen critique du socialisme*. Dans cette seconde partie, qui n'est pas la dernière, l'auteur s'occupe principalement du salariat en y rattachant l'organisation du travail. Il recherche par quoi les socialistes entendent remplacer le salaire, et trouve que jusqu'ici on n'a proposé à cet égard aucune solution satisfaisante. D'autre part, il discute les diverses théories, surtout celle de Sidney Webb, qui veulent confier la direction du travail aux plus habiles ouvriers en supprimant le rôle du capital. On aboutirait ainsi, suivant lui, bientôt à mettre cette direction en possession d'un monopole qui soumettrait le travailleur à une

servitude pire que celle dont il se plaint actuellement. Enfin, Mallock établit que, pour créer la richesse industrielle, il faut le concours de deux facteurs : celui qui produit et celui qui dirige la production. Or quelle sera entre ces deux facteurs la répartition équitable des bénéfices ? La réponse est renvoyée à la suite de l'examen. — George ROBERTI insiste sur la nécessité pour les Etats-Unis d'*une législation financière* offrant les mêmes avantages. que ceux fournis par la Banque de France et par la Banque impériale allemande dont il fait connaître les rouages et le fonctionnement, les opérations et leurs garanties. — Robert Kennedy DUNCAN reconnaît que, dans toutes les industries, les conditions ont subi de considérables changements, dont on ne peut se dispenser de tenir compte. Or, en Europe, ces conditions s'améliorent progressivement. En Allemagne, par exemple, dans cette Allemagne actuelle qui est devenue une nation d'ateliers, on s'applique à mettre en pratique les meilleures méthodes scientifiques, et à faire coopérer aux bons résultats toutes les forces intellectuelles et actives du pays. Ainsi, un professeur d'Université découvrira un nouveau procédé de fabrication et aussitôt son idée sera accueillie, si elle est utilisable, par les grandes usines, par les banques. L'Angleterre, la France, l'Italie même entrent dans cette voie d'entente En Amérique, au contraire, particulièrement en ce qui concerne la chimie industrielle, c'est la confusion qui règne. L'auteur indique les vices de ce système et croit que l'on pourrait y remédier en créant dans les universités un plus grand nombre de *chaires industrielles*. — Erving WINSLOW est partisan de *l'assurance étatiste*, et passe en revue ce qui a été fait jusqu'ici sous ce rapport et sous diverses formes dans les colonies britanniques, dans certaines institutions financières en France, en Belgique, en Italie. — C. W. FULTON prend texte de l'expérience faite dans l'Orégon par l'établissement du referendum pour affirmer que la législation exercée directement par les électeurs sera plutôt conservatrice : *le peuple législateur* ne recourra jamais aux mesures extrêmes et subversives.

Review of Reviews (Londres). Mai.

STEAD résume l'œuvre accomplie par *Lord Cromer en Egypte*. C'est une tâche définitivement achevée, mais dont les résultats sont immenses. Lord Cromer la lègue à son successeur qui n'a plus qu'à rester fidèle aux principes établis, et Sir Eldon Gorst se rendra digne de cette confiance. L'ancienne Egypte n'existe plus que pour mémoire. La nouvelle Egypte est un pays régénéré où se sont successivement implantées toutes les réformes et toutes les améliorations modernes, non seulement dans les institutions, mais dans les écoles, dans les travaux agricoles, principalement dans ceux du drainage, de même que dans l'organisation judiciaire, financière, dans l'éducation de la famille, etc. C'est en s'inspirant des connaissances acquises en Occident et en les accompagnant d'une étude attentive et consécutive des conditions locales que Lord Cromer est parvenu à rendre les Egyptiens eux-mêmes soucieux de leurs propres intérêts et leur a appris à les garantir et à les développer. Il a rendu l'Egypte prospère, capable de se perfectionner, et il s'est acquis ainsi des droits à la reconnaissance non seulement du peuple égyptien, mais aussi de l'humanité. — E. W. BROOKS fait un tableau sinistre de

la famine en Russie. Les paysans meurent par milliers. Toutes les ressources manquent, et l'on va jusqu'à manger de la pulpe de bois. La récolte de juillet ne produira rien pour des centaines de milliers de malheureux, la plupart ayant aliéné leurs terres et, avec celles-ci, leur bétail et leurs instruments aratoires. Les épidémies se sont jointes aux souffrances de la faim. On a, il est vrai, fait quelques distributions d'argent, de soupes, par les soins de la Croix-Rouge et des Zemstvos, mais les moyens de secours dont on dispose sont si faibles que les fléaux continuent à sévir cruellement. — *Les Arméniens d'Amérique*, qui ont cherché aux Etats-Unis un refuge, y ont créé un centre d'énergie et de travail. Ils ont si bien prospéré qu'ils peuvent déjà envoyer à leurs infortunés parents en Turquie jusqu'à 500 000 francs d'aide pécuniaire annuelle. Il y a, actuellement, aux Etats-Unis cinq journaux arméniens hebdomadaires ; cinquante-cinq Arméniens y prêchent la religion ; l'Université de Yale compte cinquante jeunes Arméniens au nombre de ses étudiants. Beaucoup d'Arméniens se sont établis dans les divers Etats américains. En Californie, ils s'occupent avantageusement de la culture des fruits ; à New-York, ils exercent la plupart des travaux manuels.

Le pèlerinage international de la Paix, dont STEAD a exposé le plan dans *La Revue*, obtient un succès énorme. Grâce à l'appui prêté par l'Amérique et, en particulier, par les étudiants et les professeurs, la croisade pacifiste pourra, dès maintenant, consacrer six mois à visiter les pays, après s'être rendue à la Conférence de La Haye, et plaider ainsi l'adoption des mesures pratiques pour aboutir à la *fédération mondiale.*

Review of Reviews (New-York). Mai.

Le Dr CRONIN, dans un article que nous avons signalé ici (voir *La Revue* du 1er mai) sur *l'inspection médicale des écoles*, avait exprimé l'opinion qu'il vaut mieux pour une nation avoir un petit nombre d'enfants bien constitués que beaucoup d'enfants rachitiques et dégénérés. C'était prêcher le malthusianisme et ce que les Américains appellent « le suicide de la race ». Le Président Roosevelt, dans une lettre ouverte au directeur de *Review of Reviews*, s'élève avec indignation contre cette théorie et la répudie en termes énergiques. Il reproche à l'auteur de se baser sur une connaissance imparfaite et inexacte de la statistique, et il le blâme sévèrement de ne pas lire « les livres écrits à ce sujet par des hommes vraiment compétents » « *Qu'il médite, par exemple,* — dit le Président, — le PRÉJUGÉ DES RACES, *de Jean Finot, que je lis en ce moment* », il se convaincra que, dans les grandes villes, les classes supérieures et riches tendent précisément à s'éteindre à cause de la faible natalité. Le Président ajoute : « Si les parents refusent d'avoir des enfants en nombre suffisant pour faire progresser la race et non la faire déchoir, s'ils refusent de les élever en parfaite santé de corps et d'esprit, ce sont des criminels. » Dans la pensée de M. Roosevelt, une famille, lorsqu'il n'y a pas d'obstacles naturels, doit se composer en moyenne de quatre enfants. — *Le service consulaire* des Etats-Unis laissait beaucoup à désirer. A plusieurs reprises, des auteurs, dont nous avons résumé les travaux dans *La Revue*, ont exposé leurs doléances à cet égard. Aussi, le gouvernement américain s'est-il décidé à prendre des mesures énergiques. Elles viennent d'être réalisées.

T. F. MILLARD montre comment, sous le nouveau régime inauguré en mai dernier, on parviendra enfin à faire du consul américain à l'étranger un agent d'informations commerciales qui facilitera les transactions avec les divers marchés de l'Europe et des autres parties du monde. C'est un exemple à suivre pour la France. — On s'occupe activement de créer des espaces permettant aux agglomérations urbaines de trouver dans les banlieues l'air sain qui leur fait défaut dans les villes. C'est ainsi qu'aux environs de New-York, on a fait dans des sites pittoresques des *parcs* où la population jouit de tous les agréments de la promenade et de tous les bienfaits de l'hygiène. — A signaler un article intéressant sur les pensions et logements des demoiselles de téléphone à Paris. — George SIKES donne un portrait instructif du *nouveau maire de Chicago*, Frédéric Busse, qui débuta dans la vie par le plus bas échelon. Il commença par faire le transport des marchandises avec une voiture et un cheval, puis, après avoir réussi, il créa une société pour la vente au détail du charbon. Ses concitoyens surent apprécier ses mérites, et en lui confiant la première magistrature de la ville, ils ont rendu justice à ses qualités. L'administration de Chicago lui doit déjà de grandes améliorations.

Westminster Review donne les conclusions de Sir Thomas BARCLAY sur le *tunnel de la Manche*. L'auteur attribue l'insuccès de la campagne à la panique. Mais il est évident que la crainte de l'invasion a été plutôt un argument exploités par les adversaires financiers du projet. Les paniques ne durent heureusement pas. On peut prévoir le moment où l'opinion reviendra de ces appréhensions inconsidérées. Aussi, les partisans du tunnel n'ont-ils pas lieu de désespérer. Notons dans le même numéro une idée originale d'A. de GERNON qui voudrait que le *droit électoral* ne fût accordé qu'après un examen, et que toutes les fonctions publiques, même celles du souverain, fussent soumises à l'élection. — **World's Work** consacre un magnifique numéro entier à l'*Irlande*, à sa situation en 1907, à la Ligue gaëlique, aux associations artistiques, aux progrès économiques et politiques, à la foire de Dublin, etc. Les illustrations qui accompagnent les divers articles sont d'une grande beauté.

Les magazines américains de mai sont, en général, remarquables. **Century** donne le récit d'un *voyage en ballon* de la comtesse di Campello della Spina franchissant les Apennins au clair de lune et Th. Nelson PAGE raconte les origines de *Jamestown*, qui fut, en 1667, le berceau du peuple américain. — Dans **Mc Clure's**, Georges TURNER révèle les causes de la *corruption de Chicago*, en accusant l'alcoolisme, la prostitution, le jeu d'en être les principaux auteurs. Il estime à 500 millions de francs par an les sommes dépensées uniquement de ce chef et à 1 million au moins les pots de vin payés à la police pour fermer les yeux sur les infractions à la loi. Aussi la statistique criminelle de Chicago surpasse-t-elle tout ce qu'il y a de plus monstrueux dans les pays les plus contaminés moralement. — Ray STANNARD, en rendant compte de la révolte à Atlanta, décrit en des scènes saisissantes les violences commises par quelques *nègres* et celles auxquelles se livrent les blancs pour exercer leur vengeance sur toute la population de couleur. Des noirs absolument innocents ont été massacrés horriblement. Cependant, il y a une certaine réaction contre ce mouvement de férocité, et la population blanche commence à reconnaître

qu'il y a mieux à faire que d'exciter aux tueries et d'y prendre part. — **Scribner's** (article de B. B. ADAMS) réclame une législation plus énergique contre la *manie de vitesse* des chemins de fer américains qui vont jusqu'à faire 75 milles à l'heure et 33 mètres à la seconde, moyenne ordinaire. Il en résulte que la vie des voyageurs est constamment en danger, le conducteur de la locomotive étant le plus souvent dans l'impossibilité de garder son sang-froid et d'avoir la vue nette des obstacles.

II. — REVUES RUSSES

Obrazovanie, mars.

N. ABRAMOVITCH achève son intéressante étude sur *l'épouvante de la vie* qui, souvent, coïncide avec la peur de la mort. L'homme équilibré, aimant la vie et même se sacrifiant pour elle, n'est pas hanté par l'idée de la fin. Les sensitifs, les natures supérieurement artistes, sont pris d'épouvante devant les contradictions de la vie. Les poèmes de Léopardi et de Baudelaire peignent des réalités et non les visions fiévreuses entrevues dans un délire. « L'épouvante de la vie » est le résultat de nos conditions d'existence anormales, du triple joug de la misère, de l'injustice et de l'ignorance. — Le Tiers Etat, en France, eut la confiance du peuple et fut à la tête de la Révolution de 1793, mais *la bourgeoisie russe* actuelle, d'après K. POJITKOFF, n'a l'appui ni des paysans ni des ouvriers. Ils ont leurs propres représentants à la Douma. C'est à tort que les cadets, soutenus par la bourgeoisie, s'attribuent le rôle prépondérant dans le mouvement libérateur. Ils se sont prononcés contre l'ancien régime seulement après le 9 janvier. Seule la démocratie révolutionnaire eut l'énergie nécessaire et arracha au pouvoir le manifeste du 17 octobre. — V. TOTOMIANETZ nous initie, dans *une page de socialisme italien*, à la doctrine de Pisecané, un précurseur de Karl Marx, et un héros des guerres d'Italie, dont il fut également l'historien. Sa destinée fut tragique. Après avoir été sur la brèche pendant toute sa vie, il finit par organiser un complot pour débarrasser l'Italie de la domination française et autrichienne et proclamer la république. Il ne fut point suivi; pourchassé de ville en ville par la police, et un jour lapidé par une foule fanatique. Il est l'auteur de deux œuvres importantes : *la Critique de l'économie politique* et *la Révolution.*

Rousskaïa Mysl, février et mars.

N. A. ROUBAKINE nous révèle une statistique fort curieuse et édifiante au plus haut degré. Il y a en Russie 1 673 généraux dont le traitement monte à 7 millions de roubles environ, mais la plupart d'entre eux cumulent de hautes fonctions administratives, juridiques ou gouvernementales très lucratives, si bien qu'en totalité, les généraux russes coûtent à l'Etat 20 millions de roubles par an. Le Conseil d'Etat est composé en grande partie de généraux peu instruits en moyenne et très vieux; le plus jeune a 62 ans. D'autres siègent au Sénat et légifèrent sans la moindre notion de jurisprudence. Quelques-uns sont attachés à la police ou à la gendarmerie. Ils touchent de gros appointements, ce qui ne les empêche point de jouir

de leur pension de général et, par-dessus le marché, d'avoir encore des subventions pour des dépenses extraordinaires comme, par exemple, « chevaux et voitures », « domestiques », « uniformes », ou bien la création d'un journal patriotique, etc. — Un charme puissant se dégage des *Souvenirs de L. N. Tolstoï*, retracés par I. BOULANOVSKI, qui eut la chance de passer quelques mois dans l'intimité de l'illustre écrivain. Nous le voyons dans sa propriété très célèbre de Iasnaïa Poliana, à côté de sa famille aristocratique, vivre sa vie de paysan et réconforter de sa parole profonde, douce et compatissante, grands et petits accourus de tous les coins du monde. Son courrier tous les jours est prodigieux, il lit toutes les lettres et y répond généralement. Les journaux étrangers lui arrivent souvent passés au caviar et, à ce propos, il dit un jour à Boulanovski : « Comme ils les ont barbouillés ! Ils craignent sans doute que je ne me corrompe... »

Viestnik Vospitania,
février et mars.

Les dépenses pour l'instruction publique montent à 10 p. 100 du budget total en Angleterre, à 6 p. 100 en France et en Prusse, tandis qu'en Russie elles descendent à 2 p. 100. En déduisant la part affectée à l'instruction supérieure et secondaire, il ne reste que 0, 6 p. 100. A côté du nombre infime des écoles ministérielles, 200 000 écoles dirigées par les prêtres sont spécialement chargées d'instruire les enfants des paysans ; d'autres, qui relèvent du ministère de l'intérieur et de celui de la guerre, sont réservées aux enfants des privilégiés. Toutes ensemble coûtent à l'Etat 1,2 p. 100 de son budget. Il y a 100 millions, hommes et femmes, qui ne savent pas lire en Russie. Et le projet officiel présenté actuellement à la Douma n'augmente le budget de l'instruction publique que de 7 millions de roubles. N. BYTCHKOFF fait un appel pressant à la Douma en faveur de l'augmentation des dépenses pour l'instruction publique obligatoire. — URI VESSELOVSKI nous intéresse au sort tragique *des enfants de l'époque agitée*. Il passe en revue les nombreuses Nouvelles qui peignent le martyrologe de l'enfance : des bébés tués entre les bras de leurs mères pendant les répressions, des fillettes et des garçonnets assistant aux brutalités des soldats pacificateurs ou au déchaînement de cruauté des bandes noires, des adolescents révolutionnés par le spectacle des meurtres et le sang répandu ou des scènes déchirantes de juifs indigents qui demandent abri et protection aux orthodoxes contre les « massacreurs ». Un tableau particulièrement saisissant de la psychologie enfantine en temps de révolution est celui d'une fillette et de son jeune frère défendant les juifs abrités d'abord et ensuite chassés par les parents à l'approche des bandes noires. — A signaler un projet d'*école expérimentale* développé par TIHON FADDEEFF. La pédagogie actuelle tâtonne, elle n'a pas, du moins en Russie, le champ d'observation nécessaire pour établir des données précises sur les méthodes d'éducation. L'école expérimentale ne serait ni privée ni gouvernementale, elle dépendrait uniquement d'une faculté pédagogique spéciale, composée de professeurs attachés actuellement aux diverses facultés. Leur compétence serait la garantie d'une expérimentation scientifique. L'école expérimentale formerait ainsi une clinique pédagogique qui instruirait à la fois les élèves et les professeurs.

III. — REVUES SCANDINAVES

Gads Danske Magasin (Copenhague). Mai.

J. JŒRGENSEN nous fait visiter *les expositions de peinture danoise* qui, cette année, contiennent 900 tableaux, sculptures ou dessins. Etant donné que le peuple danois ne compte que 2 millions et demi d'habitants, cela suppose une « épidémie d'art ». Si l'Allemagne, avec ses 60 millions d'âmes, produisait des peintres et des sculpteurs dans les mêmes proportions, elle pourrait exposer, chaque printemps, 24 000 tableaux et maquettes. L'art danois semble entrer dans une période sans éclat. — H. L. MŒLLER discute le droit des *minorités à être représentées*. Elles devraient, en tout cas, pouvoir mettre un *veto* à l'adoption des lois qui doivent avoir une application générale, et qui regardent les questions religieuses, nationales et économiques. — Otto ASMUSSEN assure que *la photographie au service de l'astronomie* fait faire à celle-ci les plus grands progrès et continuera à lui procurer les plus puissants avantages.

Ord och Bild (Stockholm). Avril.

Contient des articles d'un intérêt plutôt local. Georg NORDENSVAN présente *Ernst Josephson*, le peintre, *comme fondateur de l'Académie des Beaux-Arts*. — A. O. LINDFORS décrit *la vie dans Lund*, ville d'Université, *en 1800*, et W. PETERSON-BERGER rend compte de *la première représentation en Suède de « l'Anneau des Nibelungen »*. C'est une mise en action de l'éternelle lutte entre le bien et le mal, incarnés par Wotan et Alberik, qui portent la volonté de puissance à son plus haut degré. La doctrine de Nietzsche, plus que celle de Schopenhauer, donne « le nœud » de l'œuvre de Wagner ; le pessimisme qui y règne est celui des mythes septentrionaux que domine la pensée de la mort ; seulement, la manière de la formuler est inspirée par la philosophie allemande. Les Suédois doivent donc, sous des noms allemands, retrouver leurs anciennes sagas dans ces drames lyriques.

Samtiden (Christiania). Mai.

N. WILLE donne des détails biographiques sur *Carl von Linné*. Il était issu d'une famille de paysans qui, grâce à son énergie et à son intelligence, s'était élevée. Son père était pasteur et avait ajouté à son nom d'Ingemarsson celui de *Linnæus*, emprunté au tilleul (*lind*) ; ceci montre combien était fort chez lui l'amour de la nature. Carl Linné grandit dans l'antique jardin du presbytère où croissaient en grand nombre des fleurs rares. On raconte qu'un soir d'été, le pasteur, après un dîner qui réunissait de nombreuses personnes, leur expliqua que chaque fleur avait son nom, sa famille ; son fils qu'il avait emmené le regardait émerveillé et, dès lors, ne lui laissa pas de repos qu'il ne lui eût appris comment s'appelait chaque plante. (Voir plus haut l'article de G. BONNIER dans *La Revue*). — Raynald MOE fait remarquer *les contrastes qu'offre la France actuelle*. Elle est inquiète, mécontente d'elle-même, fébrile. Elle se lasse d'être le terrain d'essai des nouvelles théories politiques ou sociales ; c'était pourtant sa grandeur ; les hommes s'y oubliaient eux-mêmes pour se consacrer aux idées.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

En France



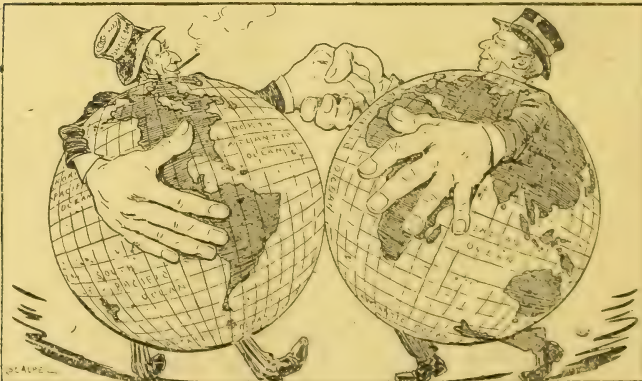
Figaro (Paris). — Propagande antimilitariste en France. — Ici nous prenons une peine inutile : le lieutenant lui-même est des nôtres



Le Cri de Paris. — Si le nombre des syndiqués augmente? Mais, monsieur, il y a trois ans, je ne vendais pas cinq barriques le 1er Mai!

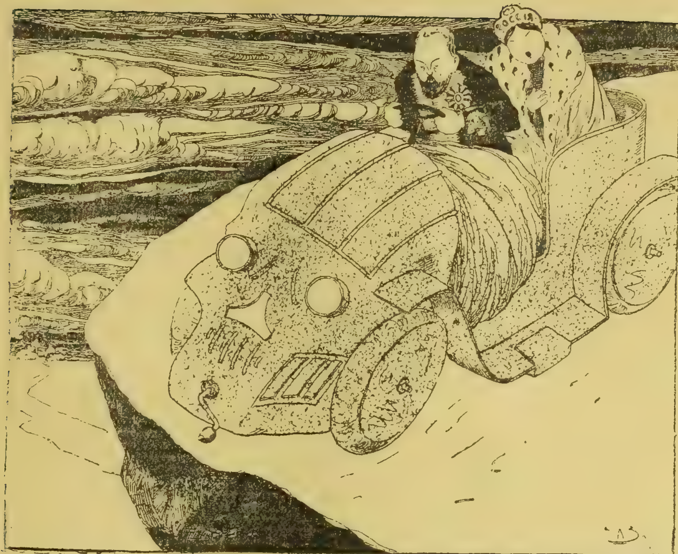
Amitiés

Pasquino (Turin). — Alphonse et Édouard : Enfin seuls !



Owl (Capetown). — Les deux pères des *trusts* dans l'Ancien et le Nouveau Monde : John Bull et Jonathan.

En Russie

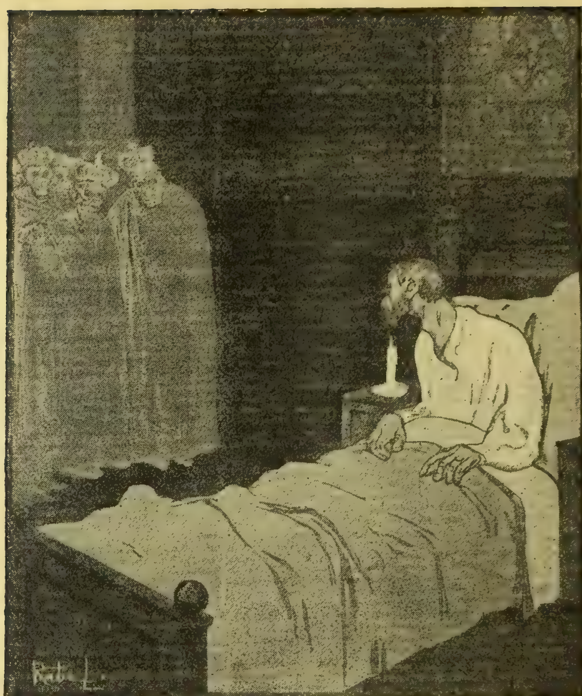


Volschebnyï Fonar. — La Russie à son Tzar : Arrêtez, de grâce, nous allons vers les abîmes ! — Trop tard, le frein ne fonctionne plus...



Vodolaz (Saint-Pétersbourg). — Les littérateurs russes devant l'encre prisonnière.

En Russie (*Suite*)

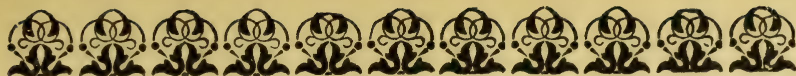


Asino (Rome). — Les ombres du passé : Viens nous rejoindre, Nicolas...
Tu n'as rien appris des exemples du passé...



Fischietto (Turin). — L'Egérie moderne ou Guillaume et son élève infortuné...

Le Gérant : JEAN FINOT



PHILARÈTE CHASLES

(Journal inédit)

Victor-Euphémon-Philarète Chasles naquit à Mainvilliers, près de Chartres, le 9 octobre 1799. Ses *Mémoires* (1), qui sont une mine précieuse de renseignements sur ses débuts littéraires, fournissent également force détails sur les premières années de son enfance.

« Ma mère, écrit-il, était Ardennaise, protestante et de race teutonique frisonne. Elle était noble et populaire comme il convient d'être quand on a le cœur haut. Son malheur dans le présent l'inclinait vers le passé. Elle eût mieux aimé la République que Napoléon, elle eût préféré le vieux temps à la République. Quant à mon père, il exécrait d'autant plus le Corse conquérant qu'il se reprochait de n'être plus Brutus, et le désespoir le prenait quand il se souvenait du joug qu'il fallait porter (2). »

Son père, ancien conventionnel qui avait voté la mort de Louis XVI, imbu des théories pédagogiques de Rousseau, après avoir donné à son fils les noms prétentieux de Victor Euphémon Philarète, chercha à lui inculquer une âme digne d'un *Emile*, et ce fut à Paris qu'il commença son éducation, « dans ce vieil hôtel Flavencourt, avec ses pierres grises et son orangerie calquée sur Versailles et où aucune âme n'était impériale (3) ».

Bien que le rang et la fortune eussent pu dispenser le jeune Philarète d'un travail manuel, le vieux conventionnel aurait cru démériter de Rousseau s'il n'avait fait apprendre à son fils le métier de typographe. Un imprimeur de la rue Dauphine fut chargé de ce soin, et bon gré mal gré (4), le jeune homme fut initié aux mystères de la composition.

Impliqué dans un complot au moment de la Terreur Blanche, son patron fut arrêté et Philarète le rejoignit en prison quelques jours après. Grâce aux démarches de Chateaubriand, près duquel sa mère fit agir, le conspirateur novice fut relâché après une détention de plusieurs semaines à la Conciergerie. De retour à l'hôtel Flavencourt, son père

(1) Deux volumes publiés l'un en 1873, l'autre en 1874.
(2) *Mémoires*, p. 40.
(3) *Ibid.*, p. 40.
(4) Plutôt à contre-cœur... « Ouvrier !... Quel titre !... Quelle chute !... Quelle résignation ! ! » écrit-il dans ses *Mémoires*, p. 73.

lui tint ce langage emphatique et digne des anciens Romains : « Mon fils, la terre de France est brûlante pour vous. Vous n'avez plus rien à faire ici. Vous partirez pour l'Angleterre après-demain (1). » Et toujours docile, Philarète traverse la Manche et entre chez Valpy, un lettré plutôt qu'un imprimeur, qui réédite les ouvrages de l'antiquité. Sept ans durant, il reste en Angleterre, dont il apprend la langue, et se familiarise avec la littérature, étudiant entre temps celle de l'Allemagne.

Enfin, en 1822, il rentre en France.

« Benjamin Constant, avec l'argent du banquier Lafitte, avait fondé et dirigeait contre Louis XVIII *la Renommée* (2). » C'est là que Philarète va frapper, et le journal publie son *Eloge de Madame de Staël*. L'article ne passa point inaperçu et eut pour résultat d'ouvrir à son auteur le salon de Jouy « où se brassait l'épigramme et où se fabriquait la poudre à canon contre Louis XVIII (3) ».

Dès lors, Philarète est « lancé », et nombreux sont les journaux et les revues auxquels il collabore. Le *Journal des Débats*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue Britannique*, la *Gazette de Saint-Pétersbourg* acceptent ses articles. Sans prendre parti dans la lutte entre classiques et romantiques, il s'occupe de répandre et de vulgariser les littératures étrangères, dont tout le monde parle, mais que personne ne connaît. Et il écrit sans cesse, gaspillant son talent, dispersant ses efforts, errant parmi toutes les questions sans s'y spécialiser. Nommé professeur au Collège de France où il traite de la littérature hindoue, puis conservateur à la Bibliothèque Mazarine, il ne s'arrête point de traduire, condenser et extraire, tant est grande son activité intellectuelle et aussi la nécessité de faire face à de nombreuses dettes.



En 1873, quelques mois après la mort de Philarète Chasles, parurent ses *Mémoires* (4) qui sont les seuls documents que nous possédions sur ses aventures de jeunesse, ses amitiés et ses haines littéraires.

Mais à côté de ces *Mémoires*, où vraisemblablement de nombreuses coupures furent faites afin de les rendre viables, Philarète tenait son « Journal intime », qui ne fut jamais édité — et pour cause. Quelques extraits en furent pris avant la destruction, et ce sont ces extraits que nous publions intégralement aujourd'hui.

15 janvier 1854. — La femme de mon voisin Sacy est un modèle de force populaire et d'honnête garde de ses devoirs. Le choix d'une compagne ! c'est tout pour l'homme d'étude ! Mon

(1) *Mémoires*, p. 108.

(2) *Mémoires*, p. 203.

(3) *Mémoires*, p. 272.

(4) La première édition est précédée, outre la préface, d'une lettre autographe de Charles à Clotilde (?) du 18 janvier 1873, où il expose la raison du livre : « ...Dans la position sociale où j'ai été placé, il y a donc devoir strict à moi de le faire, et ce ne sera point ma personnelle défense, mais un bon enseignement que mes *Mémoires*... »

choix à moi, fait sans amour comme sans intérêt, a été insensé. Fol héroïsme et maudit par un juste jugement. De la vengeance et de la folie d'un cerveau malade, d'un cœur malade et d'une éducation dépravée sont sortis les contes, les vapeurs et les histoires malsaines, les hallucinations sans nombre et sans exemples qui ont empesté mon malheureux nom et ma triste vie laborieuse. Il n'y aurait que l'Homère des cuisinières, Paul de Kock, qui pourrait décrire en son style de cuiller à pot les odyssées de cette fille de nobles, courant de portière en portière, de marchande en marchande, s'asseyant dans la boutique et me fabriquant une image populaire de Don Juan vorace, pendant que dans ma cellule, et levé avant le jour, j'étudie et je continue ma vie terrible.

16 janvier 1854. — Je m'amuse à lire le numéro dernier de la *Revue des Deux Mondes* et je vois que j'y suis traité de Catilina... S'insurger contre le père Buloz, c'est conspirer ! Deux cuistres dans un bouge entourés d'une douzaine de capitalistes s'érigeront en empire et la France devenue idiote ne dira rien ! C'est prodigieux...

1er avril 1854. — La seule chose que l'on cache et avec un soin excessif, c'est que nul embarras pécuniaire n'est éclos pour moi que d'une seule cause, de la famille trop soignée par moi ; de ce que je l'ai trop payée. Deux mille francs viennent d'être soldés par moi à Mme de Mayencourt. Ceci est pour mon fils Emile. Quant à l'autre, qui aurait dû naître au temps du chevalier de Grammont, il n'est pas mon fils. Mais à son éducation que je paye, il ajoute les dettes du militaire que je ne paye pas toujours. Et la mère, brochant sur le tout et étant noble, me juge bien insolent, n'ayant reçu d'elle ni dot ni bien d'aucune espèce, de payer mes dettes contractées pour elle et ses fils au lieu d'en faire de nouvelles. O louveteaux !

Août 1854. — Mon fils Emile sera-t-il digne de la parfaite bonté que je lui témoigne ? Je vais au Havre avec lui sans prendre part à certaines intentions que je blâme. Il y a de ce côté-là une dot à explorer et à exploiter. C'est comme une mine, un filon et une pépite à découvrir. Que je hais, que je méprise, que je blâme ces allures et ces dogmes ! Car ce sont des dogmes ! Trouver une héritière ! épouser une dot ! Mais, misérable, tu es homme. Emploie ta force, prends et nourris une femme, c'est ton devoir. Elève et nourris une famille, ce sera ton bonheur.

Que non pas ? Voici un gentilhomme blasonné qui épouse une vieille femme entretenue et son enfant, fils d'un valet. Il la tient de son colonel et ce colonel le fait général. Le vieux monde acceptant cela est fidèle au *vae victis*. Affreux vieux monde ! On t'a châtié déjà ; on te châtiera encore !

1854. — La mort de Tissot laisse une lacune singulière dans la vie du XVIII[e] et du XIX[e] siècle. Jacobin érotique, classique démocrate, rhéteur besoigneux, philanthrope hystérique qui ne faisait aucun bien, il réunissait en lui ces contrastes dont l'inconciliable heurt a ruiné la Révolution française. La tendance ultra sensuelle du XVIII[e] siècle jointe à l'idée de renouveler l'antiquité républicaine, l'avaient dirigé. De tout cela rien de puissant ne peut naître, ni de viril. Chez Louvet, même chez Robespierre et Saint-Just, on avait vu éclore cet hermaphroditisme démocratique si bizarre, une austère rhétorique alliée à une très monarchique recherche de galanterie et de mœurs efféminées. Il ne tournait pas mal les vers français, commentait Virgile avec suavité, pérorait sur les anciens avec une grâce d'Athénien, affadissait l'antiquité, portait avec désinvolture la douillette puce de l'ancien financier ou du vieux marquis, arrondissait la phrase démocratique et constituait l'un des arabesques les plus étonnants mais les plus naturellement panachés de ce siècle d'arabesques.

10 novembre 1857 (à Estrella). — J'ai mis le pied ce matin dans ce bureau de journal (1) et ma visite a été fort curieuse. J'avais le matin, par huit lettres successives, refusé huit invitations à dîner chez des gens très considérés et très considérables. Je préférais, pour arriver à la solution de mes affaires, dîner en famille chez mon huissier qui les fait et passer quelque temps dans ce bureau de journal après avoir travaillé comme un forçat ! Quelle vie ! Le rédacteur en chef pérorait sur la banque. Deux acolytes l'écoutaient. Je suis entré, point de salut. Je suis resté debout, point de signe amical. Je me suis assis, le péroreur pérorait toujours. Les deux servants de plume disaient *amen*. Ils donnaient la réplique, voilà tout. Un joaillier riche et juif qui a une ou deux parts de propriété est entré. Tout le monde s'est levé. Je suis resté dix minutes et je n'ai pas eu un sourire ni un bonjour. Je me suis en allé paisible et grave. Voilà le degré de considération que vingt-cinq ans de travaux ont

(1) *Les Débats.*

conquis pour moi. Ce matin même, deux personnes diverses m'avaient écrit sur la nécessité de me marier à de l'argent. De l'argent ! cela me manque.

8 janvier 1858. — Visite à Rémusat en vue d'un fauteuil à l'Académie. M. de Rémusat, le philosophe, homme d'esprit, est un de ceux que j'ai étudiés de plus près. Mélange de légèreté sociale, d'affabilité, d'indifférence et de hâblerie, câlin, marquis, beau parleur, Dorat-Céladon métaphysique, espèce de vaudevilliste égaré dans la politique; il s'humiliait d'être de l'Académie. Je devais y être, je devais remplir sa place. Mais il y avait des hasards, on ne savait pas pourquoi celui-ci n'avait pas de chances et pourquoi celui-là en avait. C'était une loterie, c'était je ne sais quoi, c'était le sort. La vérité est qu'il se constitue esclave de Buloz, que ce rustique meneur, odieux, voleur et brutal de l'entreprise commercialement littéraire (1), la *Revue des Deux Mondes*, lui impose et qu'il a peur. J'ai été humble, j'ai été doux, j'ai été plein d'affabilité, de bonne grâce, de mépris caché, de suavité confite en modestie et je l'ai embarrassé, ce vieux jeune valet de paroles, que c'était une bénédiction.

30 janvier. — Emile Augier, neveu de Pigault-Lebrun, étant riche et ayant commis quelques médiocres drames, entre à l'Académie.

10 mars 1858. — L'admiration pour Orsini est universelle. Les philosophes l'admirent, les rhéteurs l'expliquent : les femmes l'adorent. L'Italie a de grands hommes, me disait Scudo, homme d'esprit italien qui, venu de Venise, a saisi vivement et doucement le rôle de critique musical.

11 mars 1858. — C'est un temps non immoral mais sans morale, un temps indifférent sans passion, sans élasticité, un temps de produit brut.

12 mars 1858. — Je viens d'entrer avec mon ami qui veut acheter une maison de campagne, dans une douzaine de familles qui habitent les environs de Paris, c'est-à-dire dans une douzaine d'intérieurs suburbains. Quel spectacle ! quels ignobles et ridi-

(1) Nous publions ces lignes plutôt à titre de contribution à la psychologie de Philarète Chasles. Nous espérons que pas un de nos lecteurs ne prendra au sérieux cette diatribe — ainsi que celles qui suivront — du collaborateur grincheux contre le directeur du périodique auquel il collabora quand même pendant des années.

cules atomes ! quel dénuement, quelle prétention ! quelle misère ! Est-ce ainsi que sont peuplés les environs de la grande ville ? Un pauvre diable à peine enveloppé d'une souquenille, sortant d'un bouge malsain, sans feu comme sans mobilier, vous parle de son cabinet de travail et de la grande artiste sa femme, dont les horribles peintures couvrent les murailles, mais qui vend sa campagne parce que les grands artistes ont besoin de Paris. Là, une villageoise, épousée par un Américain du Sud, vient de tomber sous le pistolet d'un précepteur de village amoureux, selon les enseignements de Saint-Preux, et la maison, bâtie par l'Américain, restant déserte, est en vente. Plus loin, de stupides commerçants qui ont essayé les délices de la villégiature et qui ne peuvent en supporter l'ennui, vendent à bas prix une habitation charmante. Ailleurs, un architecte a placé au front d'un vieil édifice bourgeois un petit fronton italo-grec. Prétention ! misère !

13 mars 1858. — J'ai rencontré le petit duc de Broglie. Il pose moins pour la gravité que les jeunes gens de maintenant, mais il pose pour la grâce. La voix est féminine comme celle du fils Guizot et celle du fils Rémusat. Point de verve, de trait, de force, de vigueur, de vie, de virilité.

22 mars 1858. — On prétend que l'impératrice, passant en calèche devant un omnibus, demanda à sa dame d'honneur : « Que signifient ces lettres différentes A. B. C...? » et que la dame d'honneur répondit : « Ces lettres indiquent les points vers lesquels les omnibus se dirigent. La lettre B conduit à l'Etoile, le V à Montparnasse, le ... mène au trône. » Ces gentillesses ne sont-elles pas de 1750 ?

23 mars 1858. — Je vois un peu plus de considération dans mes entours. Mes paroles ont été assez dures et j'ai fait lire à Rigault ce qui le concerne dans ce journal-ci. Cette impertinence a réussi. Elle réussit fort dans cette société lâche. Rien ne s'y fait ouvertement et noblement. Tout y est biseautage et fraude.

3 avril 1858. — Le père Sacy, qui ne s'appelle pas Sacy mais Isaac, qui est juif et qui en a toute la fine trempe de conduite, fait lire les articles de ses collaborateurs au grand journal qu'il dirige, par sa femme, qui est du peuple et grisette, et par ses filles, petites sottes. C'est par là qu'il juge.

12 mai 1858. — On m'apprend que Rachel, Mme de Girar-

din, Mme Dorval, sont mortes de la même maladie produite par les abus (1). Ce n'est pas le plaisir qui est mauvais, c'est l'extinction des grandes idées par l'abus d'une matérialité qui détruit toute aspiration élevée. Il faut se retirer à la campagne, méditer, aimer, produire et mourir.

13 mai 1858. — J'ai vu, au théâtre de l'Opéra-Comique, une femme dans une chaise à porteurs, entre deux hommes, son amant et son mari, qui la secouent à qui mieux mieux, avec les démonstrations plastiques les moins équivoques, avant-train et arrière-train. Les femmes, aussi graves que les matrones romaines devant les baisers équivoques des danseurs de corde nus, regardaient cela paisiblement... La décence extérieure comble la mesure. Le sergent de ville à tous les coins, la solennité sur le visage, la dureté âpre dans la voix; une démocratie servile, subtile, affamée, luxueuse, grossière, courtisane. Ces caractères ridicules et odieux se développent et chaque jour deviennent plus tristes.

19 mai 1858. — « Ah ! disait une femme du monde parlant de moi, il recommence à voir les salons ! c'est qu'il cherche une femme riche. » Elle se trompe. Telle est l'universelle préoccupation de cette société d'affamés. Les femmes qui, ayant une maison et des rentes, se vendent pour un schall, un coupon, des actions et une voiture, sont nombreuses. On a même mis cela au théâtre et c'est bien la pièce la plus triste du monde, *Les lionnes pauvres*. On y voit des protectrices du grand monde, lesquelles font de l'adultère un commerce sans plaisir et traînent orgueilleusement le manteau de velours qui a payé leur rendez-vous d'hier. En quel pays et à quelle époque n'aurait-on pas hué de tels personnages ? Le sens pécuniaire a tué le sens moral. Travailler, ce n'est plus un honneur, c'est faire du gain. Ce qui rétrécit le plus cruellement l'esprit est devenu la passion de tous les esprits. Il semble que ce soit une vertu de céder brutalement à l'égoïsme d'empiler, à la tentation naturelle de jouir, à la cupidité qui est le *moi* dans son acception la plus basse. Avec une crinoline de plus et une prostitution de plus, la femme est contente et fière. Tout le monde le sait et ne s'étonne pas.

26 mai 1858. — La race des Jean-Jacques n'est pas éteinte.

(1) Nous avons changé ici un mot, dans le texte, qu'il eût été nécessaire de traduire en latin.

J'en ai rencontré un *(sic)* fort curieux. Il se nomme Mallefille. Il est né aux îles Canaries, d'un père breton c d'une mère née aux Tropiques. Il est paresseux, spirituel, étourdi et plein d'impuissants désirs. C'est un type. Les Napoléon ou les imitateurs de Napoléon forment un second type très commun et très redoutable. Les Voltaire et suivants de Voltaire, autre type. Les Talleyrand ou fils de Talleyrand, un autre type. Ainsi la rêverie sans but, la force sans justice, l'esprit sans respect de rien, la ruse prévoyante, sans égard pour la charité, se partagent le monde français. Le type le plus noble, le plus innocent, celui de Jean-Jacques, se partage en généreux, envieux, jaloux, méconnus et fébriles. George Sand procède de cette race, Mme de Staël lui appartenait : ce sont les meilleurs, les plus grands et souvent les plus terribles. Mallefille me demande, presque en me disant des injures, un logement chez moi. Je le lui donne. Il y a dans les Jean-Jacques, avec mille susceptibilités redoutables, un mélange de fierté, d'amour, de passion et d'élévation que j'estime fort. J'ai moi-même touché à ce type et ses folies généreuses m'ont perdu. Ce n'est pas la raison sévère, mais c'est au moins le désintéressement et le sens moral. O mon ami (1), abdiquez tout Jean-Jacques, en gardant votre grande âme tendre, pure et haute.

16 juin 1858 (à Estrella). — Boissy, de Belleyme, Mortemart-Boisse, Viennet, hommes de lettres, pairs, sénateurs, généraux, se distinguent par des ridicules très divers, mais en même temps agréables et sans saillies. Les femmes, toutes livrées au luxe extérieur, sont également très diverses. Sous ces crinolines infinies, il y a des aventures infinies. Balzac avait raison. Voici la duchesse d'Otrante, Sussy de son nom, sotte comme une cruche, grasse, blanche, riche, et que son mari (2), le fils de Fouché, a voulu empoisonner dans un plat d'épinards. Elle a vécu maritalement avec un magistrat des plus bêtes, qui est mort. Son amant aujourd'hui est M. de Talleyrand, lequel devait épouser Mlle de Wittgenstein. Elle est bonne. Et si dénuée d'idées que sa chair blanche ne se ridera jamais. Son salon est farci de vieux généraux en cravate blanche. Mais imaginez-vous

(1) Estrella.

(2) Joseph-Etienne-Jean Fouché, aîné des fils du conventionnel, né le 11 mars 1797, mort sans postérité le 1er janvier 1863, avait épousé Elisabeth-Baptistine-Fortunée Collin de Sussy, qui mourut le 7 juin 1873.

qu'une femme qui n'a pas deux idées ait été si dramatique ! Etrange société !

17 juin 1858 (à Estrella). — Le grand monde élégant tel que je le revois est profondément, incurablement byzantin. Bâiller, jouir, douter, briller, dîner, gagner, amasser, dépenser, spéculer, babiller, s'habiller, dénigrer, raconter, divaguer, se parer, s'assembler, voilà tout pour la plus petite tendance au grand. Comme le bourgeois singe cette vie molle et nulle, le petit marchand aspire à singer le bourgeois, et le petit ouvrier aspire à imiter le petit marchand. La réforme est donc impossible. Les classes pauvres montent vers les vices des classes aisées qui, elles-mêmes, suivent la ligne ascendante vers les vanités et les mollesses des classes riches. Et après tout, les moins occupés étant les moins enfiévrés d'envie, d'intérêt, de haine, de spéculation vénale, sont encore les moins entachés. Les oisifs valent mieux que les haineux. Les haineux envieux sont pires. Les haineux envieux et rapaces, pires encore. De tous, les plus exécrables sont les haineux, envieux, rapaces, rusés et violents. Ce type du spéculateur sur la littérature, abhorrant les lettres, les exploitant, les écrasant, s'enrichissant et faisant des dupes, est à la tête de la laideur morale du temps : c'est Buloz que tout le monde envie et respecte.

18 juin 1858. — Un des plus fermes et des mieux sculptés parmi les débris du vieux monde est assurément le vieux Debelleyme. Je viens de le revoir, le nez moitié d'un sénateur, moitié d'un priape; le front droit, les traits nettement dessinés, fins, fermes, profonds; une raillerie de fauve avec une expérience vive des choses humaines; le corps droit; soixante-dix ans qui paraissent cinquante; un cep de vigne antique et non aride. Le vieux Parlement contenait de tels êtres. Il sent son monde d'autrefois, le caillou plein d'étincelles d'où sort la vigne qui fait le vin blanc des bons crus. C'est un reste de Molé. Il est libertin. Son XVIII[e] siècle ne le quitte pas. Le ton impératif et non brusque sent son époque impériale. La liberté de discussion qu'il provoque rappelle les Chambres de Louis-Philippe. Il courtise les femmes sans cynisme, mais son œil brille et le vert-galant apparaît. Ce charmant vieillard est plus jeune que nos fils. Il se connaît en beaux arts sans tomber dans la billevesée. Il est poli et aimable sans vaine recherche. Il a pris de trois ou quatre générations le meilleur et la vive fleur.

19 juin 1858, vendredi (à Estrella). — Ce n'est point le misanthrope ou l'halluciné qui parlent : c'est l'observateur. En rentrant dans le monde d'où je m'étais éloigné, pour me livrer à des travaux plus actifs et pour combler plus vite un déficit qui était une plaie saignante, je reconnais nettement que depuis dix années une manœuvre a existé contre moi. Le premier moteur, ma femme, activait mon fils à me remplacer. Le second moteur était une femme que j'ai blessée, la poète Colet, amie de Cousin de l'Académie. Le troisième moteur était encore une femme, l'intrigante Blaze, belle-sœur de Buloz de la *Revue des Deux Mondes*. Buloz lui-même devenait, avec sa grossière et brutale influence, le vengeur de ces dames blessées par moi, et devenait leur instrument ostensible. Mon fils, le militaire dont je ne payais plus les dettes, y entrait pour sa part. Mon fils à moi, le vaniteux littéraire, aspirait à user de la circonstance pour prendre ma place. Les rivaux, Sacy, les *Débats*, même Cousin et Villemain ne demandaient pas mieux que de me voir évincé. Je retrouve de jour en jour toutes les traces de la manœuvre. Comment ai-je échappé ? Trois femmes méprisées, c'est un vrai drame dont je ne savais pas tous les ressorts !

22 juin 1858 (à Estrella). — Il y a un homme qui semble profondément jouir de mon ennui et de mon malheur moral : c'est Sacy. C'est un homme qui ressemble fort à Sublet des Noyers du temps du cardinal de Richelieu. Austérité comme moyen, ladrerie comme vertu, grande attention aux petites choses, le plus extrême soin de détruire tout sur son passage. Clos, couvert, caché, attendant; profonde immoralité secrète, mais de l'âme, et se rejetant sur la simplicité et la vertu qui pour lui consistent dans l'abstention, non dans l'expansion. Pour tous, des cordons de cuir et ne faire de bien à personne. Inventer des mots contre l'ennemi, faire de tout rival un ennemi, profiter de tout contre les autres; être curieux, haineux, méchant, cruel, lâche, mais dîner avec un œuf; réunir toutes les fraudes, toutes les lâchetés, mais vivre sobrement ! Socrate !

23 juin 1858. — Un des infâmes dictons de mes ennemis contre moi, c'est que je me fais payer ma critique, un second c'est que j'accable ceux qui ne me payent pas, un troisième, c'est que je dois depuis vingt ans dix mille francs aux *Débats*, un troisième *(sic)*, c'est que je ne veux pas travailler pour payer ce que je dois aux *Débats* : un quatrième, c'est que je

me suis fait payer trois fois mes dettes par M. Guizot (1), un cinquième, c'est que je suis espion de l'étranger, un sixième c'est qu'on me solde très grassement une correspondance contre mes amis, secrète, anonyme, produit de cet espionnage. L'averse de crapauds est immense, infinie, venimeuse, abominable, éternelle, odieuse, horrible, effroyable. Dieu seul peut me sauver de ce déluge d'horreurs !

26 juin 1858. — ...Je découdrai surtout le masque de Sacy.

Mardi 6 juillet 1858. — Sacy, que le nom de son père a servi, avocat habile, devenu un publiciste journalier d'une habileté rare, envieux, souterrain, caché, disposeur de trames infinies et sourdes contre tout ce qui le gêne, de pièges secrets contre ses rivaux, affectant la simplicité, la timidité, la pauvreté, déracinant l'ennemi, déracinant aussi le mérite, adroit aux arguties, toujours dans les sapes et à tout coup se trouvant par mille procédés mystérieux au-dessus de toutes les têtes, janséniste de race, voltairien de position, jouant le catholique, amusant les sceptiques, avide de pouvoir, écrasant sans le paraître tout ce qui l'environne, évinçant les forts, s'entourant de protégés médiocres; austérité qui se prête à tout, orthodoxe qui ne croit à rien; vertu et dévouement qui prend toutes les

(1) A ce sujet, voici des extraits d'une lettre de Buloz, adressée au directeur de la *Gazette de Saint-Pétersbourg* et qui se trouve au dossier du procès Ph. Chasles-Buloz : « 27 avril 1853. — ... En juin 1840, M. Chasles vint m'avertir qu'il était poursuivi pour dettes et que sa liberté était menacée. J'allai trouver M. le ministre de l'Intérieur qui avait été l'un des collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes* et le priai de venir en aide à M. Chasles. Il lui accorda sur-le-champ un secours de 2 000 francs. Le 25 novembre 1842, M. Chasles, arrêté pour dettes par deux gardes de commerce, se fit conduire chez moi pour me prier de le tirer des mains de ses deux gardiens. Il s'agissait d'une somme de 4 000 francs. J'avais déjà obligé M. Chasles en maintes circonstances, j'étais fatigué de ses sollicitations quotidiennes, et je lui témoignai le regret de ne pouvoir venir à son secours... On écroua, le même jour, M. Chasles à la prison pour dettes, rue de Clichy, mais bientôt j'éprouvai une peine réelle de savoir M. Chasles en prison, et je fis si bien, de concert avec un honorable publiciste, que je réussis à faire sortir M. Chasles de la prison de Clichy en appelant sur lui l'intérêt du ministre de l'Intérieur d'alors. Ce n'est point tout. M. Chasles, qui prétendait faire une comédie, *Chacun hors de sa place*, pour le Théâtre Français, venait souvent m'entretenir de son projet qu'il ne pouvait réaliser, disait-il, faute de fonds et de sécurité. Je sollicitai de nouveau la bienveillance du ministre de l'Intérieur qui lui accorda (j'ai encore les pièces en main) un millier de francs ou deux, en divers payements, pour une pièce qui n'est jamais venue. » (Bibl. Nat. F. 1051. Res.)

places; désintéressement qui envahit tout, simplicité qui se plie à toutes les finesses; excuseur des vices puissants; inexorable aux pauvres et aux talents; classique en haine des nouveaux; ancien pour abaisser les modernes, concentré dans la personnalité la plus naïvement unique et la plus doucement féroce, est proclamé le héros, le Pélopidas, le saint Vincent de Paul et le Fénelon de cet âge. Il le mérite bien. Le siècle des Scapins graves méritait un saint pareil, tartuffe sceptique et cuistre brigand.

8 juillet 1858. — Ma femme a continué l'œuvre après Jouy, Bertin et les rivaux. Qu'ai-je fait à cette monstrueuse bande? J'ai été *moi!*... ce sont des hommes bien corrompus que Jouy, l'homme du Directoire, et Armand Bertin, l'homme du million par an pour vanter Guizot; et Malitourne le demi-espion; et Véron le termite, et Buloz le maquereau littéraire et le spéculateur odieux. Ce sont eux pourtant qui m'ont fait ce masque ou plutôt, ma femme le créant, qui me l'ont appliqué!...

30 octobre 1858. — J'ai rencontré Villemain, ce charmant sophiste. Il m'a expliqué pourquoi je n'entrerai pas à l'Académie. Je n'ai pas de groupe. « Qu'il se fasse un groupe. » (Le mot est de M. Guizot).

On me contait ce soir la mort de M. Bertin de Vaux, qui est caractéristique et bien de son temps... (1)

10 septembre 1859. — Le fils du juif Halévy et de la comédienne Paradol, Prévost-Paradol, succède à Rigault dans la grande faveur des *Débats*. D'une malice extrême, très sceptique, voué à la polémique, je ne doute pas qu'il n'aille infiniment loin dans cette voie. Avec lui, c'est Taine et About et rien de plus. Aucun d'eux ne se distingue par la grandeur, la foi, l'éclat, la véhémence : il y a du Voltaire chez tous. Je crois aussi que Saint-Marc de Girardin a déteint sur eux. Le plus distingué comme souplesse, finesse, élasticité diaphane de tissu, est Paradol. Il est délicat, complexe, byzantin, négateur, courtois, doux, empoisonné, caustique, anodin, infiniment dangereux. Il fera son chemin et le pouvoir n'oubliera rien pour le gagner.

1er novembre 1859. — La marche de Sacy vers l'Académie

(1) Nous avons supprimé ici une quinzaine de lignes, pleines d'allusions aux crimes contre la morale, racontés dans des termes tellement hardis qu'ils laissent loin derrière eux tout ce qu'ont écrit les écrivains les plus réalistes.

des inscriptions est constante, il faut convenir qu'il y met une certaine habileté. Il groupe autour de lui les jeunes gens qui peuvent épouser ses filles, cela avec un air de bonhomie austère dont chacun est dupe... personne n'oserait avancer que ce voltairien, qui est janséniste, ce catholique qui est athée, Sacy, est un homme faux. Comme il est père de famille et tortu, sale et cuistre, impérieux et cauteleux, il n'y a pas de respect que l'on n'ait pour lui, pas d'honneur qui ne l'attende.

4 novembre 1859. — L'envahissement de l'Université par la littérature est un grand symptôme de décrépitude. Il se fait progressivement une classe de rhéteurs et de sophistes, de grammairiens et d'annotateurs, de commentateurs et de glossateurs, qui reste et restera toujours davantage en dehors du monde : c'est là ce que l'on va appeler et que l'on appelle déjà *littérature sérieuse*. En face de cette armée de cuistres prétentieux, voici l'autre armée des peintres de la lorette, commentateurs de la fange et annotateurs de l'impureté vénale. On nomme cela la littérature des salons. Voilà qui est beau ! les belles armées !

Novembre 1858. — Un peu de considération gagnée. Je suis plus content des miens. Sacy se civilise. Le juif disparaît. Je lui ai plu; j'ai donné des pêches. Mais la triste chose d'avoir toujours besoin de plaire ! c'est tout en France ! La courbette ! Mes pêches ont plu à la femme. Quand je souffrais et que je ne donnais pas de pêches, j'étais un drôle. C'est Albéroni faisant sa fortune en admirant *certains traits* du duc de Vendôme. Heureusement je ne me prosterne pas devant les beautés mystérieuses. Mais de quelles cruautés ma fière indépendance n'a-t-elle pas été payée !

19 décembre 1859. — Ce qui fait courir au théâtre du Gymnase le public empressé, c'est le désir de voir comment Dumas, le fils avare, a fouetté le père — son père prodigue. Il se trouve en définitive que Dumas n'a rien fouetté. Mais comme le brave public a le plaisir de voir sur la scène un gentilhomme ignoble et une fille publique, ce public, ignoble lui-même, trouve qu'on ne lui a pas volé son argent. Il a l'appétit du mal et le besoin du vice, mais du vice avarié, laid, vieux et compliqué, du vice goîtreux et moisi, du vice sans grâce et sans élan.

21 décembre 1859. — Washington Irving vient de mourir aux Etats-Unis. Aimable esprit, écrivain anglais plutôt qu'américain, joli conteur qui, dans les dernières années de sa vie,

s'est gâté en affectant le coloris véhément et les allures de romancier pittoresque qui ne convenaient pas à son génie. Mais les Américains qui ont, comme les Anglais, le sens des choses pratiques, ont eu soin de donner de la considération et de la fortune à cet Addison de second ordre, qui n'avait cependant rien de commun avec la nouvelle société américaine.

Aux femmes de salon, l'amour est inutile : il leur faut du sexe et une caisse.



Tels sont les fragments inédits — ce qui reste — du *Journal intime.*

Certes, ils contiennent les attaques de Philarète Chasles contre ce qu'il appelle la « canaille intellectuelle : sots pharisiens, rhéteurs, intrigants, aventuriers, traîneurs de dossiers et de canons, hommes de la servitude et du sophisme, tartuffes et cuistres, rabats et sabres (1) ». Mais à côté, outre quelques anecdotes piquantes sur la société du second Empire, le *Journal* nous fournit de précieux renseignements sur la vie intime de Philarète (2).

Nous ne voulons point examiner et discuter les sentiments que Chasles prête aux Buloz, Sacy et autres. Peut-être n'avait-il point tort lorsqu'il arguait de certaines machinations ourdies contre lui. Sainte-Beuve ne le prévint-il pas charitablement que Gustave Planche, « le critique ossu », demandait pour Jules Sandeau sa place de conservateur de la Bibliothèque Mazarine ? Mais de là à généraliser, il y a loin...

Chasles avait mal débuté dans la vie avec sa première femme, dont il avait été l'amant, avant de l'épouser. Il avait eu d'elle un enfant adultérin, puisque le mari de M[me] de Presles vivait encore quand Emile Chasles naquit. Plus tard, Philarète Chasles adopta cet enfant avec un autre de sa femme, qui n'était pas de lui. Sa femme, hallucinée, entichée de noblesse, dépensière, influa sur le caractère de son mari. Les misères intimes l'ont aigri contre tout le monde, contre ses proches, contre les gens de lettres ses confrères, contre le pouvoir, contre la société, contre lui-même. De là, ce Journal, dont chaque fragment est un rugissement ou un aveu d'impuissance...

Le vieux conventionnel régicide Chasles avait rêvé pour son fils la vie d'un *Emile*. Les circonstances firent que Victor-Euphémon-Philarète n'eut de commun avec J.-J. Rousseau que la misanthropie.

Louis Millanvoy.

(1) *Mémoires*, p. 241.

(2) A ce propos, voici ce qu'écrit Chasles dans ses *Mémoires*, p. 257.... « ...A plus forte raison ne parlerai-je sous aucun prétexte de mon existence domestique, de mes affections, de mon existence de cœur. C'est surtout dans les rapports des sexes et de la famille que se trahissent les vrais et profonds caractères d'un temps et d'un peuple. »

LES CANDIDATS A LA BEAUTÉ

Observez sans parti pris un groupe d'enfants, aussi bien chez des paysans que dans les classes aisées de la société, et vous devrez constater que l'humanité est assurément en progrès pour ce qui concerne la beauté. Partout vous trouverez en foule de beaux enfants, de magnifiques échantillons de cette pureté des lignes, des formes et de l'expression qui, malgré la malédiction primitive, est l'ornement de la race humaine.

Et ce n'est pas là une illusion de notre tendresse de pères et de mères. Ce n'est pas un mouvement instinctif de notre orgueil de créateurs qui nous fait paraître nos enfants délicieusement beaux et admirablement modelés. Non, ils sont réellement beaux pour tout spectateur impartial, pour tout connaisseur du corps humain, artiste ou savant. La douceur de leurs grands yeux humides et brillants, le charme de la petite bouche aux lèvres rouges comme un fruit plein de sève, la grâce de leur gentil nez retroussé qui donne au visage cet adorable air mutin, et le petit menton à fossette, et les joues rondelettes pleines et fermes, et la chevelure fine, brillante et abondante comme une crinière, tout cela est bien réel. C'est toute l'enfance, toutes les petites filles et les petits garçons de 1 à 4 ans qui posent hardiment leur candidature à la beauté. Et après les avoir comparés à satiété à tous les petits Jésus, à tous les anges, les séraphins et les Cupidons des maîtres de l'art, nous nous berçons de l'espoir d'avoir couvé de futures Vénus et de futurs Apollons !



Mais hélas ! après tant d'orgueilleux espoirs, alors que le blé monte en graine, au moment de la récolte, nous trouvons la moisson bien maigre ! Il nous faut constater avec douleur

que le monde n'est point peuplé d'Apollons et de Vénus, et que tous ces délicieux petits échantillons de la race humaine, qui promettaient tant, sont devenus des jeunes femmes et des jeunes hommes assez communs, assez vulgaires ou, à tout le moins, ni beaux ni laids. Comment donc se sont évanouies tant d'éclatantes promesses de beauté ?



C'est en analysant les traits essentiels de la beauté chez l'enfant et chez l'adulte, en suivant les transformations nécessaires, fatales, du corps et du visage humain — ce miroir de la beauté — par le fait du développement naturel, que nous pourrons comprendre pourquoi la beauté est si rare parmi les adultes et si fréquente chez les enfants.

Il est à cela, en effet, des raisons d'ordre purement plastique, concernant la proportion des lignes.

Ce qui nous frappe ordinairement, avant tout, chez un enfant, ce qui nous fait nous exclamer : quel bel enfant ! ce sont les yeux. Des yeux très grands, très larges, presque démesurés, des yeux extraordinaires, comme nous aimons à dire. Chez *presque tous les enfants* on trouve de grands yeux. Chez les adultes, au contraire, c'est un fait exceptionnel. Pourquoi ? Par une raison très simple et purement physiologique. Les yeux sont un de nos organes dont le développement s'arrête le plus tôt. A 7 ans, les yeux ont accompli leur développement définitif. Il arrive donc que ces yeux, qui paraissent et sont, en effet, très grands dans le visage rond et joufflu d'un enfant, semblent très ordinaires et souvent d'une dimension médiocre dans le visage d'une jeune personne de 20 ans. Et si le contour du visage de cette jeune personne a une tendance (et c'est le danger lorsqu'on a été une petite fille ronde et joufflue) à devenir fort et carré, les yeux, dans cette façade élargie, apparaissent très petits, nullement dignes de remarque.

Les grands yeux ne se trouvent généralement que chez des adultes qui furent des enfants moins beaux que les autres, au visage mince, menu, très fin. Avec le temps, toutes les lignes du visage se sont développées, mais pas assez pour détruire la prééminence des yeux. Et voilà le secret de beaucoup de petites

laiderons qu'on retrouve plus tard, avec surprise, de charmantes et même de belles jeunes femmes.

Une des beautés des yeux d'enfants, c'est leur éclat humide et brillant qui reflète l'intensité de vie de ces petits êtres. Toute leur joie, tout leur plaisir, tout leur contentement d'être au monde se réfléchit dans leurs yeux. Bien peu d'adultes se trouvent dans ces conditions de joie et d'insouciance perpétuelle. Et si l'on peut s'efforcer de sourire, de feindre la sévérité, rien ne peut donner aux yeux cet éclat de bonheur qui dépend de l'excitation de tout l'organisme et qui est si caractéristique chez l'enfant.



Un autre organe du visage dont le développement réserve des surprises pour les candidats à la beauté, c'est le nez.

Au contraire des yeux, qui cessent de s'agrandir après l'âge de 7 ans , le nez a une tendance déplorable à étendre son domaine. Tout petit et sans conséquence dans un visage d'enfant, il prend, dans celui de l'adulte, une importance prépondérante et subit trop souvent les transformations les plus inattendues. Un petit nez retroussé, qui donnait à la physionomie un air candide, est devenu chez une jeune personne de 20 ans une grande trompette à l'air solennel et majestueux. Un nez droit, fin, aristocratique s'est transformé, on ne sait sous l'empire de quel maléfice, en un nez à bec recourbé qui donne à la physionomie un air vieillot.

Une des caractéristiques du visage enfantin, c'est un « nason » tout mignon, une petite boule de rien plaquée au milieu de la figure. Et même un nez plus formé ne nuit en rien à la petite frimousse de l'enfant. Nous disons alors que ce visage enfantin a de la régularité parce qu'en effet, il n'y a pas, à ce moment, manque de proportion entre ce nez et les autres parties du visage. Mais un nez déjà formé chez un enfant est une menace de disgrâce esthétique. Il deviendra toujours trop grand.

Le nez des belles statues grecques, à la ligne pure et droite, aux narines légèrement dilatées, qui donne à la fois la belle gravité et la grâce divine à ces figures immortelles, est certai-

nement la transformation heureuse d'un nez qui était, chez l'enfant, droit et mince.



Pour la bouche aussi, l'enfant a un grand avantage sur l'adulte.

La bouche est fermée par des lèvres qui sont constituées par un tissu fibrillaire, mou et spongieux, auquel l'activité des échanges intérieurs et l'afflux du sang donnent une élasticité et une couleur particulières. Chez l'enfant, comme on le sait, cet échange nutritif est abondant et très rapide, et c'est ce sang riche qui donne aux lèvres enfantines cette couleur pourpre et saine qui les font ressembler à la pulpe saignante de quelque fruit savoureux.

En outre, la bouche est un instrument de grand usage, continuellement à l'œuvre pour engloutir, mâcher, manger ou boire, parler, rire, embrasser, et, comme tous les instruments, soumis à la loi commune de l'usure. Chez l'enfant, cet organe est tout neuf, intact, non encore déformé par l'usage. Chez l'adulte, au contraire, il porte déjà fatalement l'empreinte d'un service déjà long. De là, des bouches qui ont pris ce pli sensuel ou gourmand qui enlève toute spiritualité à un visage !

C'est, enfin, aussi avec la bouche, par ses expressions diverses et changeantes, que s'exprime toute une gamme de sentiments intimes de joie ou de douleur. Or l'enfant, lui, ne trouve, en général, dans sa vie enfantine qu'enchantement et bonheur, ses chagrins sont rares et courts. Chez l'adulte, au contraire, l'âpreté de la lutte pour la vie, l'impatience d'arriver, la défiance, le dédain, le mépris, le cynisme, toutes ces troubles agitations de l'âme, qui se traduisent par les expression de la bouche, laissent sur celle-ci leur marque indélébile qui vient en détruire les lignes de beauté.



C'est dans les classes riches que l'adulte conserve le mieux quelque chose de sa beauté enfantine.

Dans tous les rangs de la société, les enfants ont leur beauté. Comme l'a dit le poète,

Tous les rires d'enfant ont les mêmes dents blanches.

Mais à 20 ans, pour cent jeunes filles du peuple et cent de la classe aisée, les probabilités de beauté sont respectivement de quatre à six. Pour six belles jeunes filles du monde riche, il n'y aura que quatre prolétaires. Et, à 30 ans, sur ces quatre, à peine une seule aura-t-elle conservé sa beauté ; tandis qu'au même âge, une seule peut-être des jeunes filles riches aura vu passer ses charmes. A 40 ans, il n'y a que les femmes des classes aisées qui peuvent être encore belles.

C'est que la beauté est une plante délicate et fragile qui a besoin d'être entourée de soins. L'exercice, les sports, le massage, la bonne nourriture, le repos nécessaire, la campagne, les distractions, les plaisirs qui tiennent le cœur en joie, tout cela constitue des aides précieux de la beauté, qui la raffinent et la rehaussent. Au contraire, la fatigue, le travail, l'ennui, les tracas de toute sorte et de toute heure, l'amour brutal, le manque de soin ont raison, en peu d'années, de la plus réelle beauté. A 18 ou 20 ans, l'ouvrière et la paysanne peuvent être parfaitement belles. Elles ne le restent que quelques printemps. Les lignes du visage s'altèrent bientôt, les contours se flétrissent, les paupières se gonflent, le nez s'agrandit dans l'amaigrissement du visage, les lèvres perdent la fraîcheur juvénile qui faisait tout l'attrait de leur sourire.



Ainsi la candidature à la beauté exige pour réussir non seulement de réels titres anatomiques, mais aussi un bon numéro à la loterie de la fortune. La beauté est, en partie, un privilège de la richesse. Et celle-ci est la condition absolue de cette autre forme de la beauté, la grâce dont le charme indéfinissable peut se prolonger très longtemps, comme un parfum qui reste flottant dans l'air, sans qu'on puisse assurément désigner s'il est une senteur de muguet, de réséda ou de violette...

La beauté est un don des dieux, mais la grâce s'apprend bel et bien. Elle s'apprend non pas théoriquement, mais par la pratique quotidienne, par l'exemple, l'imitation, l'habitude.

J'ai vu des paysannes sardes, portant sur la tête de lourdes amphores pleines d'eau, marcher nobles et légères les mains sur les hanches. Leur geste, leur démarche, leurs pas rythmiques et cadencés étaient pleins d'une grâce indicible, car ces femmes s'étaient familiarisées à cet exercice dès leur plus tendre enfance. Faites-leur essayer un tour de boston, et leur gaucherie apparaîtra brutalement.

Toute la grâce variée et infinie que les jeunes femmes de notre classe déploient pour marcher, pour danser, mordre dans un fruit, goûter à un sorbet, pour ramasser leur traîne ou relancer une balle de tennis, tout cela elles l'ont appris par l'exercice, par l'habitude, par l'imitation. Car dans leur milieu toujours elles ont vu ces mêmes gestes, ces mêmes mouvements se répéter ainsi gracieusement. Parce qu'elles ont eu constamment à leur portée les instruments propres à cette gymnastique, des moyens ou des prétextes à ces actes gracieux qui les alanguissent dans une bergère capitonnée, les redressent avec un jeu d'éventail, elles les accomplissent avec le maniement d'une raquette ou d'une simple traîne à relever.

La conclusion ? C'est que l'horoscope de la beauté n'est pas aisé à tracer. Une apparence ingrate et peu prometteuse peut laisser tout à coup s'épanouir une beauté éclatante, et les plus brillantes promesses de beauté, au contraire, peuvent faire banqueroute à l'avènement des 20 ans. Cette fragilité de la beauté, distribuée au hasard par le caprice d'une fée, doit rendre plus modestes ceux qui la possèdent. Si la race les a faits les dépositaires d'un jour de ce type de beauté qui est un trésor esthétique, ils doivent savoir comprendre leur mission ici-bas qui est de porter cette beauté avec la simplicité et la noblesse qui en assurent tout le charme.

Paola Lombroso.

La Vérité sur la colonisation française en Tunisie

Lorsque nous sommes arrivé en Tunisie chargé de mission par le ministre des Affaires étrangères, à l'effet d'étudier les nouveaux centres de colonisation, nous ne pouvions croire à l'état de l'agriculture tunisienne, au petit nombre de ses colons et aux résultats douteux des entreprises d'un trop grand nombre d'entre eux.

En France, on ignore la vérité sur nos colonies grâce aux rapports hyperboliques de députés ou de sénateurs qui les rédigent sur des notes complaisamment fournies. Il y a cependant des exceptions, l'excellent rapport Chautemps entre autres.

D'ailleurs, la splendeur orientale de Tunis éblouit d'abord le nouveau débarqué et s'il est trop empressé à donner son avis, il écrit sur des mirages. Nous n'avons pas voulu tomber dans ce travers, et bien nous en a pris, car il fut des heures où nous voyions la Régence en noir, et la population sous un aspect orageux extrêmement défavorable. Eh bien ! non, il ne faut pas se hâter de porter un jugement téméraire sur l'œuvre méritoire de certains résidents. Il ne faut pas davantage jeter la pierre à cette pauvre Direction d'Agriculture, si utile, et que certains colons s'acharnent à discréditer parce qu'ils lui demandent des faveurs impossibles. Tantôt, c'est un agriculteur qui écrit sérieusement : « — Faites en sorte de me débarrasser des Arabes, mes voisins, et accordez-moi leurs terres. »

Un autre de ces excellents Français nous disait au Munchar : « — J'ai besoin de main-d'œuvre. Il n'y a pas de danger qu'on accepte mon idée à la Résidence. J'ai proposé de nourrir et d'habiller une douzaine de Bédouins qu'on me fournirait et que j'entretiendrais moyennant leur travail. Naturellement on me garantirait leur possession et ils seraient heureux avec un burnous neuf, chaque année, et du kouskous abondant ! On ne m'écoutera pas, vous verrez ! »

...Ces types d'administrés ne sont pas rares en Tunisie et je vous laisse à penser l'embarras des autorités lorsque ces braves gens, furieux, s'écrient qu'on ne soutient pas les Français, qu'on les ruine à plaisir, que le gouvernement publie des brochures pour attirer les colons et qu'ensuite, au lieu de leur donner des terres et des ouvriers gratuitement, et des secours les premières années, et des routes, et des puits, etc., il laisse les colons se fatiguer, s'appauvrir, gaspiller leur argent en achat de sol et en salaires, alors qu'il serait si simple de leur fournir la propriété et les hommes pour rien. « Nous avons une armée, que diable ! » finissent-ils par dire comme dernier argument.

Nous ne chargeons pas notre récit. Pour aussi exagéré qu'il paraisse, il reflète le sentiment d'une partie des Français qui, en débarquant dans la Régence, recherchent beaucoup plus les situations de rentiers qu'ils ne s'acharnent à conquérir l'aisance à la force de leurs bras servis par une intelligence active et saine.

Les krachs de la colonisation, lorsqu'ils se sont produits, proviennent de ce fait : trop d'amateurs et pas assez de cultivateurs. Les amateurs deviennent rapidement arabophobes et antigouvernementaux aussitôt qu'ils ont dévoré leurs avances. Les autres vrais colons, les laboureurs de métier, réussissent toujours. Disons-le bien haut et tout de suite. Ainsi donc, avant d'écrire ces pages, nous avons voulu voyager et interroger sur place, pendant quatre mois, les fonctionnaires, les colons petits et grands, les indigènes riches et pauvres, et c'est le résultat de nos enquêtes que nous voulons exposer en sincérité au public français de France toujours bon, généreux, loyal, — trois épithètes trop prodiguées dans la Régence et nullement méritées par quelques Français d'Afrique (1).

Premières impressions

Le lendemain de notre arrivée à Tunis, nous commencions nos visites chez les personnalités susceptibles de nous guider dans les recherches que nous voulions entreprendre.

Une constatation s'imposa bientôt à notre esprit : le manque d'une opinion publique en Tunisie avait empêché jusqu'ici toute stabilité gouvernementale et les services tunisiens avaient été bal-

(1) Ils sont une poignée, mais une poignée remuante et agissante. L'ensemble de la population française tunisienne, foncièrement humaine, mais plus préoccupée de ses travaux que de politique, subit ces agités.

lottés par les hasards de la politique parisienne ou par les influences de quelques colons qui se flattaient d'obliger le gouvernement à entrer dans leurs vues. En effet, un homme comme M. Millet, l'ancien résident, a été brisé parce qu'il ne plaisait plus au dictateur du parti agrarien. Est-ce à dire que l'unité soit au camp de ces agriculteurs et que l'administration française puisse trouver là le terrain solide qui lui permette d'organiser la colonisation féconde, une bonne justice et d'entreprendre l'éducation des Arabes ? Pas davantage. Les colons se dévorent entre eux ; viticulteurs, céréalistes et éleveurs ont des intérêts contradictoires et les grands directeurs de domaines méprisent les petits fermiers qui le leur rendent avec usure, criant partout qu'on ne fait rien pour les prolétaires et qu'on favorise les gros colons en leur donnant routes, chemins de fer et ports.

Non, il n'est pas commode de gouverner les Français doux, corvéables et imposables de l'Europe, mais qui deviennent des lions africains aussitôt qu'ils ont séjourné quelques années dans le Bled.

Au cours de nos visites, les conversations que nous tinrent des fonctionnaires reflètent bien des lassitudes et le pessimisme d'hommes découragés par le pays et leurs administrés. Ce n'était peut-être pas très brave, mais c'était bien humain. Nous vîmes ainsi des chefs de services d'une remarquable intelligence et des fonctionnaires d'une non moins notable médiocrité ou d'un cynisme touchant.

Immédiatement nous eûmes l'intuition du régime tunisien. En haut, des esprits d'élite pensent juste et gouvernent libéralement, mais ils sont servis par de médiocres employés qui ne songent qu'à toucher les plus gros appointements possibles pour les services les plus négatifs. Au moins, ces fonctionnaires croient-ils eux-mêmes à l'utilité de leur rôle ? Voyons cela.

Nous voici chez un spécialiste des choses de l'agriculture. Assez sceptique, il ne croit guère à l'avenir de la colonisation et il nous déclare qu'en somme, il est peu raisonnable de venir risquer sa santé et ses capitaux en Tunisie. « D'abord, Monsieur, un Français ne peut vivre plusieurs années dans la Régence, me déclare-t-il. L'entérite le guette, c'est un malade, bientôt un impotent ! Ainsi, rien à faire ! »

Quinze jours après, nous nous rencontrons, à trente lieues de là, avec un autre fonctionnaire et celui-ci s'écrie farouchement : « Lorsque je reçois de France la lettre d'un cultivateur me demandant des renseignements sur la Tunisie, j'écris aussitôt : « Ne

« faites pas cette folie. Il n'y a rien à récolter que la misère dans « ce maudit pays. »

Et mon interlocuteur ajouta textuellement : « Moi, Monsieur, lorsque j'arrivai ici, je pleurais de chagrin d'avoir accepté ce poste où je n'avais rien à craindre cependant. Enfin, Dieu merci ! dans quelques années je filerai en France. »

Un autre fonctionnaire, l'un des esprits les plus cultivés de la Tunisie, et qui compte de hautes relations dans le monde politique colonial de Paris, nous avouait ainsi sa désespérance : « Les meilleures intelligences et les gens honnêtes sont tenus à l'écart dans la Régence. Qu'est-ce qu'un résident peut faire avec le régime bâtard du protectorat ? Les chefs de service les plus méritants sont brisés quand ils gênent les grandes compagnies. Je n'ai plus confiance et je ne fais plus rien. A quoi bon ? »

...Ce fut une autre antienne lorsque nous causâmes des questions qui nous amenaient en Tunisie avec les particuliers français, italiens, israélites, indigènes ou arabes. Alors, c'était de la désolation ou de fougueuses protestations. Au total, nous ne trouvâmes de gens réellement satisfaits en Tunisie, que quelques philosophes de l'administration convenablement appointés. L'un d'eux s'écria au Dar-el-Bey : « La Tunisie, en voilà une plaisanterie ! Ah ! si je n'étais fonctionnaire, au frais l'été, au chaud dans mon cabinet l'hiver, c'est moi qui partirais ! Quant à obtenir un résultat heureux quelconque sur terre ou sur mer dans la Régence, ce n'est pas vrai. »

...Ainsi, il ressortait de nos premières démarches un touchant enthousiasme pour la Tunisie, et si nous n'avions pas eu sous les yeux l'admirable ville de Tunis, l'une des plus belles du monde, si nous n'avions pas vu la campagne et les beaux vignobles de la région, si nous n'avions pas eu l'intuition immédiate que cette douce et sympathique population arabe ne demandait qu'à s'instruire, à travailler, à produire, à vivre dans la paix et la fécondité, — ce dont nous sommes certains, maintenant que nous l'avons approchée, — nous aurions pu croire que nous étions tombés dans un coupe-gorge ou une Arabie Pétrée.

C'est, disons-le tout de suite, qu'il y a trop souvent un malentendu entre nos nationaux et les indigènes dont ils méconnaissent l'intelligence et les aptitudes. L'évolution traditionnelle d'un peuple religieux dans le sens le plus complet du mot, le Coran étant tout à la fois une religion et un système social, leur échappe. L'erreur française dans nos colonies, c'est de vouloir franciser l'Orient du jour au lendemain et de vouloir imposer immédiate-

ment notre système économique et militaire. Les Orientaux — les saurait-on blâmer ? — ne veulent accepter que peu à peu les améliorations douteuses d'un Occident en train de rejeter lui-même ce que nous essayons d'introduire en terre de soleil. Les indigènes comprennent d'autant moins les avantages de notre administration que, sous la pression injuste de certains colons, entrepreneurs et commerçants, nous la faisons aussi partiale que possible en notre faveur. Ils se refusent donc à ces nouveautés et parce qu'ils regimbent, bientôt ils sont tenus pour des êtres d'une espèce inférieure, bons, tout au plus, à parader en habits multicolores dans les fantasias et à payer les impôts énormes de la « Medjba » (impôt personnel), et de l' « Achour » (sorte de dîme sur la moisson).

Le Président de la République, M. Fallières, qui accompagnait M. Loubet en Tunisie voici quatre ans, admira comme il convenait ces cavalcades brillantes qu'on sert à tout notable français voyageant dans les Etats barbaresques, mais son observation spirituelle n'avait rien perdu de sa force au milieu de ce déploiement d'étoffes brodées. Dernièrement, il disait à M. Dumas, président du tribunal mixte, qui nous racontait cette anecdote : « S'il vous plaît, Monsieur le Président, pourriez-vous m'expliquer pourquoi, à chaque réception en Tunisie, les brillants cavaliers arabes de la fantasia s'éclipsaient soudainement sur le signe d'un administrateur français ? Puis, M. Loubet et moi, nous voyions arriver des messieurs en habit noir qui, des feuilles manuscrites à la main, venaient nous exposer : les réclamations de la colonie française ; les desiderata des colons ; les revendications des colons ; les plaintes des colons ; les espérances des colons, etc., etc. Jamais nous n'entendîmes aucun Français parler en faveur des pauvres Arabes qui avaient si bien *fantasié* pour la joie de nos yeux ! »

...Eh bien, la remarque si juste de M. Fallières peut s'étendre à tout notre domaine barbaresque. Jamais il ne viendra à l'esprit d'un colon d'exposer les souffrances imméritées d'une population indigène qui habite depuis 1300 ans un pays que nous occupons depuis 25 ans en qualité de protecteurs et non de conquérants. N'oublions pas le traité du Bardo.

Les colons petits et grands

Il n'y a pas d'autre raison valable à l'occupation française que l'amélioration de l'agriculture et peut-être un motif militaire, se servir de la Régence comme d'un glacis protecteur entre la

Tripolitaine libre et l'Algérie. Notons, d'ailleurs, que ce second motif est bien faible puisqu'il suppose, dans l'avenir, la conquête du Maroc à l'occident, de la Tripolitaine à l'orient, et ainsi de suite jusqu'à ce que la France ait rencontré l'Angleterre en Egypte. Certains esprits clairvoyants veulent encore voir dans la Régence une nouvelle terre à fonctionnaires payés par les contribuables indigènes. 20 p. 100 de la population française administre 20 p. 100 de Français, le reste sert dans l'armée.

En 1883, il entrait bien dans les vues du gouvernement de favoriser les cultivateurs français qui devaient devenir les professeurs agricoles des Arabes. — Projet louable. — On se trouvait en territoire acquis par traité et l'on décida qu'aucune concession gratuite du sol ne serait accordée. On se rappelle le joli trafic des terres données à titre gracieux, en Algérie, à des gens qui transformaient aussitôt en argent de poche le lot qu'on leur avait fourni.

En Tunisie, chaque Français achèterait sa propriété. C'était encore parfait. Seulement, comme les grands domaines des ministres du bey ou des riches indigènes toujours à court d'argent, et par conséquent désireux de vendre, furent vite absorbés par les besoins de la colonisation naissante, les décrets se succédèrent afin d'obliger les Arabes à vendre le sol. Maintenant, la direction de l'agriculture oblige l'administration indigène des Habous — biens rendus inaliénables par des Arabes qui, par le moyen de ces fondations perpétuelles, veulent subvenir aux besoins des mosquées, des médersas, des travaux publics (Habous publics) ou encore assurer une rente à leurs descendants aussi longtemps qu'il en existera (Habous privés) — à mettre en vente ces biens nationaux destinés, dans la pensée des testateurs, à sauvegarder leurs descendants contre l'usure et la misère. En 1888, un premier décret mit aux enchères une certaine quantité de terres habousées. Dans la proportion de 5/7, les Français, plus riches que les Arabes, acquirent ces propriétés. Plus tard, on força la direction des Habous à consentir des échanges de propriétés contre des immeubles de valeur égale ou bien contre une somme d'argent. Ces deux lois étaient justes. Mais en 1898, le parti agrarien tunisien, arrivé à l'apogée de son pouvoir, obligea la direction de l'agriculture à prendre chaque année 2 000 hectares de terres habous qui seraient alloties *aux seuls colons français.* C'était déjà vouloir le refoulement et le paupérisme des indigènes qui ne pouvaient vivre que de l'agriculture puisqu'il n'y a que des industries agonisantes en Tunisie.

Comparez ce décret avec la mesure si libérale de Lord Cromer en Egypte. Pour acquitter la dette égyptienne, le gouverneur anglais fait vendre le domaine de la Couronne, en annonçant : « Nous vendrons d'abord aux Fellahs habitants de ce pays qui ont les premiers droits à la culture du sol de leurs pères et ensuite nous admettrons les enchères des Européens. »

Lors de la récente conquête du Soudan, Lord Cromer, ayant la disposition de terres considérables, fait estimer ces propriétés et déclare encore : « Nous servirons premièrement les Soudanais, *parce qu'il faut les fixer dans leur pays, ce qui est la base de tout progrès futur* ; ensuite, nous accepterons l'argent des Egyptiens, nos protégés ; enfin nous prendrons en considération les offres européennes. »

Il est inique que, sous prétexte de peuplement français, on cherche à évincer systématiquement les agriculteurs indigènes qui comportent les 7/10 de la population tunisienne. Le jour où les terres Habous cultivées par les indigènes seront toutes vendues aux Européens, que deviendront les agriculteurs arabes dépossédés et remplacés par les Français et par les Italiens surtout ?

Si les musulmans redoutent les grands propriétaires français et leurs accaparements funestes aux intérêts du peuple arabe, ils accueillent avec faveur l'arrivée des paysans qui seront les vrais instructeurs des Bédouins.

Le président des Habous, Si Bechir Sfar, homme d'une haute culture et d'une grande intelligence, nous a dit : « Je voudrais qu'il y eût cinquante mille blouses bleues à coloniser la Régence. »

Eh bien ! nous avons eu la satisfaction de constater nous-mêmes la réussite des blouses bleues en Tunisie. Elles sont d'ailleurs bien loin d'atteindre le chiffre souhaité.

Les paysans travailleurs, arrivés même sans capitaux, se sont fait des situations très supérieures à celles qu'ils pourraient prétendre obtenir dans leurs provinces. Voici un fait controversé et nous ne sommes même pas bien certains qu'à la direction d'agriculture on encourage l'arrivée des cultivateurs pauvres, car on redoute les expériences dangereuses.

Eh bien ! quoique nous ayons été prévenus contre les essais de la petite colonisation, quoique les directeurs des grands domaines et les colons aisés nous aient dit qu'il était criminel d'attirer en Tunisie des gens sans capitaux, nous répondrons qu'après avoir visité patiemment et interrogé une cinquantaine de ces petits colons dans les régions les plus diverses de la Régence, nous avons pu nous convaincre que chaque fois qu'un colon

peu fortuné de la bourgeoisie avait tenté l'expérience, il échouait, mais, par contre, tous les paysans sobres et énergiques arrivés depuis huit à quinze ans en Tunisie avec leurs mains pour toute fortune, possédaient déjà au moins leur ferme et souvent trente à cinquante mille francs. Nous sommes donc persuadés, contrairement à l'avis général, que les blouses bleues pourront conquérir à la France ce beau domaine colonial tandis que la bourgeoisie moyennement aisée échouera. Conséquence logique, ces colons, ruinés par leur imprévoyance, paresse ou manque de connaissances, seront les plus acharnés à maudire la terre africaine qui ne sera généreuse et féconde qu'aux nouveaux Romains qui sauront l'exploiter.

Nous en venons à examiner les trois classes de colons en Tunisie et leurs résultats.

Dès les premiers jours de l'occupation, en 1883 pour parler plus exactement, il apparut avec évidence au gouvernement qu'il fallait peupler la Régence de Français afin de justifier un protectorat éducateur. Il était entendu qu'on arrivait avec les meilleures intentions du monde, par exemple, substituer nos services et notre administration à l'administration prévaricatrice beylicale. Ensuite, on devait semer le territoire de colons et d'ouvriers qui deviendraient les modèles des Arabes.

Pour ce qui est de la première partie de ce programme, il est indéniable que la France a donné la paix et la sécurité aux indigènes.

Tandis que nous nous promenions dans les souks, souvent les négociants musulmans répondaient à nos questions : « Non, non ! le commerce ne va pas beaucoup depuis que nous sommes concurrencés par les produits européens, mais ce qui nous est précieux, c'est la tranquille jouissance de notre fortune. Autrefois, nos beys et nos ministres, quand ils avaient besoin d'argent, savaient emprisonner nos pères et les spolier pour des motifs faciles à trouver. Apprenaient-ils qu'un marchand était riche de cent mille francs, vite une bonne dénonciation et le voilà incarcéré et obligé de racheter sa liberté en abandonnant cette grosse somme. Maintenant, du moins, nous gagnons peu, mais cet argent nous est garanti. »

Voici donc un point établi à l'honneur du régime français.

Il restait à faire le principal, c'est-à-dire à peupler la Régence de nos nationaux. On chercha donc en France des gens de bonne volonté pour s'expatrier. Comme on ne donnait pas gratuitement

les concessions, les petites gens furent rebelles à cet exode.

Au contraire, quelques capitalistes et des ministres ou anciens ministres, estimèrent qu'il y avait d'excellentes opérations à réaliser : terres sialines (domaine de la famille Siala) pour la culture de l'olivier, à 10 francs l'hectare. C'était tentant ! Grands domaines de 20 à 50 mille hectares pour un prix insignifiant. Terres de premier choix à 100 francs l'hectare. On sauta dessus. On laboura. On exploita et l'on gagna. Des économistes distingués écrivirent sur ce sujet d'excellentes brochures et firent de bonnes affaires. Les Italiens et les Arabes occupèrent ces Henchirs (domaines) et les travaillèrent avec courage. Des domaines types furent créés et devinrent prospères. C'était l'âge d'or pour les capitaux français, du fait même de l'achat modique du sol et de la main-d'œuvre abondante à 1 fr. 20 et 1 fr. 50 par jour. Ces quelques grands capitalistes habitaient Paris en général. Ils faisaient bien gérer leurs domaines par des chefs de cultures ou des directeurs, mais une dizaine de Français sur 50 000 hectares, ce n'était pas un peuplement.

Les résidents le pensèrent ainsi et, devant le chiffre minuscule de la population nationale, ils s'ingénièrent à créer un mouvement d'émigration. Des caravanes d'instituteurs de nos campagnes furent promenées en Tunisie, rassasiées de diffas, de kouskous, de discours, de brochures, de récompenses honorifiques. Ils dansèrent même et jurèrent en sautant d'envoyer les cultivateurs de leurs communes.

Hélas ! retournés dans leurs écoles, ils avaient digéré, oublié et peut-être même s'étaient-ils tenu ce raisonnement : « Ce n'est pas en huit jours de festins et de discours qu'on apprend à connaître un pays aussi différent du nôtre. Nous savons apprécier un kouskous, un méchoui et des briks feuilletés. Quant au pays, nous l'avons vaguement aperçu. Taisons-nous ! »

Ils se turent même si bien qu'on n'entendit jamais parler d'eux, et si un excellent inspecteur primaire n'avait cru devoir publier le témoignage de son naïf enthousiasme dans une assez grosse brochure, les instituteurs n'eussent pas même laissé la trace de leurs pas dans le sable du Bled.

La Direction d'Agriculture obtint néanmoins des résultats modestes avec moins de fracas.

D'un autre côté, l'initiative privée allait trouver son apôtre en M. Saurin, ancien professeur du lycée de Tunis.

Comme en Tunisie les opinions véhémentes et contradictoires sont d'usage, vous entendrez accuser ce bon Français d'homme

néfaste et abominable. De braves gens qui dirigent d'importants domaines se sont même écriés devant nous : « C'est un malfaiteur, il peuple le pays de misérables ! »

Comme nous exprimions nos doutes à M. le colonel Rébillet, l'une des personnalités les plus renseignées sur les choses de l'Afrique, il nous répondit : « Allez voir les centres de petite colonisation et vous verrez que l'avenir est là. Lorsque les grands domaines tomberont en morceaux, les blouses bleues sauront en tirer un meilleur parti que nous. »

...Evidemment, parmi les petits colons attirés par la campagne de conférences, les envois de brochures et les propagandes entreprises dans les communes de la Provence, de la Bretagne, du Lot-et-Garonne, de l'Ardèche, de la Corse, etc., il n'y eut pas seulement des gens heureux. Un certain nombre d'entre eux, ceux qui n'étaient pas des laboureurs professionnels, perdirent leurs quelques milliers de francs et le fruit d'un effort excessif et mal dirigé. Il faut constater cependant que les paysans venus sans le sou comme valets ou métayers sont presque tous restés en Tunisie et qu'ils sont aujourd'hui des propriétaires.

Lorsqu'on connaît les maigres bénéfices réalisables en agriculture française, il est remarquable que de simples campagnards de la Mornaghia, du Béjaoua, des Nefzas, d'El Farègue, etc., puissent avoir gagné un capital, terrain ou argent, de trente à cinquante mille francs en une dizaine d'années. Voici le côté vraiment encourageant de la colonisation tunisienne.

Il y eut certes beaucoup plus d'erreurs dans la moyenne colonisation, celle des fils de la bourgeoisie française. Ils avaient eu l'intention, n'étant pas cultivateurs, d'entreprendre, les uns la culture maraîchère, les autres la laiterie ou l'élevage. Ils avaient même lu des travaux tendancieux comme en produisent les ingénieurs agronomes, expérimentateurs en chambre. Ces brochures encombrent dangereusement les bibliothèques de leurs affirmations séduisantes. Nous avons parcouru pas mal de ces travaux qui, pris à la lettre par de futurs colons enthousiastes, ont été la cause de beaucoup de méprises !

Les plus grosses erreurs commises concernent les installations des colons céréalistes, éleveurs ou viticulteurs dans des régions qui ne conviennent pas à leurs tentatives. On ne peut indifféremment créer un vignoble, des prairies, ou produire des blés dans n'importe quelle partie de la Régence. D'autre part, la terre d'Afrique n'ayant pas de tradition culturale, les premiers colons ont dû inventer des méthodes nouvelles dans leurs exploitations.

Il était certain qu'ils feraient des écoles. C'est ce qui est arrivé. Les plus sages ont profité de leurs expériences. Les autres ont jeté la charrue aux orties et s'en sont allés criant que la Tunisie ne produirait jamais de quoi boulanger un pain de six livres.

La leçon à tirer de ces douloureux échecs des premières années c'est que : 1° la Tunisie a des zones de climat et qu'on peut réussir les céréales dans le nord : à Bizerte, à Mateur, dans les Mogods, le Béjaoua, les Nefzas, etc. ; 2° les plaines de Tunis, le Mornag et la zone intermédiaire où la pluie n'atteint pas la moyenne française conviennent aux vignobles et à certains genres d'élevages ; 3° la zone sud devra toujours être laissée aux M'hrarci indigènes (sortes de métayers des oliviers) et aux Bédouins habiles aux cultures des oasis. Les Français n'ont pas à rivaliser avec les Arabes mieux adaptés à la lutte en ces climats tropicaux.

L'importance des zones est significative à ce point qu'on voit des centres de colonisation comme Saint-Cyprien dans une plaine brûlante et le Munchar du Béjaoua (région pluvieuse et plus fraîche), calqués identiquement dans leur organisation, donner, le dernier de très beaux produits, et le premier, des récoltes inégales parce que l'expérience n'avait pas encore enseigné que le régime des eaux était le vrai facteur du succès.

A l'origine, les colons français s'étaient répandus aux environs de Tunis par la seule raison qu'ils étaient plus proches de la capitale administrative et aussi, on peut bien l'écrire, de la ville de plaisirs et de jeux où ils venaient engloutir le produit de leurs moissons. Comme pour se venger de vivre solitaires et abstinents dans le Bled immense, au milieu des Bédouins primitifs, les colons trouvaient à Tunis toutes les ivresses et toutes les ruines. Cette phase regrettable de la colonisation ne saurait être passée sous silence. Il conviendrait même de fermer sans tarder la salle de jeu du Casino, car jeunes Arabes et Français y émiettent leurs capitaux et ce sont ensuite autant de non-valeurs dont s'encombre la Régence.

Waldeck-Rousseau, qui voyait comme une nécessité sociale le gaspillage des grandes fortunes, aurait aperçu dans ces faits lamentables une évolution de la propriété. Il s'agit du morcellement des Henchirs (grands domaines). Lorsque le colon est ruiné par ses maîtresses, le jeu, ses automobiles et ses chevaux, il songe à vendre des morceaux de son domaine.

La tendance de presque tous les Henchirs tunisiens à se démembrer est significative en ce moment. Bientôt les formidables propriétés de cinquante et de cent mille hectares auront vécu.

Histoire d'un centre de colonisation

Il n'y a rien de plus instructif en Tunisie que de courir quelques centres de colonisation créés à des dates un peu variées. Aussitôt, toutes les erreurs commises sautent aux yeux et l'on comprend mieux pourquoi l'on piétine sans avancer dans la voie du succès et du peuplement. Voici un domaine, S—A, dans une plaine excellente, à proximité d'une ville, desservi par une station de chemin de fer et par une bonne route. Terre généreuse et profonde ; de l'eau sur les cinq cents hectares de ce domaine ; en un mot toutes les conditions de succès semblaient réunies pour faire de S—A un des coins les plus riches de la Régence.

En 1894, la direction de l'agriculture, bien inspirée, achète ce domaine et décide de le vendre à une dizaine de colons par lots de cinquante hectares. On estimait avec justesse que la force morale des colons gagnerait à la création d'une petite commune rurale. Les lots trouvèrent immédiatement preneurs. Aujourd'hui, pas un seul de ces colons de 1894 n'habite encore S—A et ne possède un are de sol en cet endroit. Ils n'ont pas réussi pour plusieurs causes :

1° Les lots étaient trop petits pour faire de la culture céréaliste rémunératrice.

2° On était encore trop loin d'une ville assez importante pour entreprendre avec chance de réussite la culture maraîchère intensive.

3° Ces colons, comme c'est la coutume, *n'étaient pas des cultivateurs*.

L'un était un rentier qui acheta 8 750 francs son lot et fit construire une maison de 60 000 francs et planter un petit bois. Voici la troisième fois depuis dix ans que ce petit château est vendu et revendu.

Un second colon était un fonctionnaire retraité, sans aucune connaissance culturale.

Plusieurs autres avaient étudié hâtivement en France et voulurent inaugurer en Afrique le système des fermes de leur province.

Un, seulement, réussit à moitié. Il avait créé une laiterie. Cependant, dégoûté des aléas de son métier, il trouva le moyen de revendre son lot, acheté 175 francs l'hectare, avec un honnête bénéfice.

Son exemple fut suivi par ses voisins plus malheureux dans

leurs affaires et certains morcelèrent afin de trouver plus vite de l'argent.

De nouveaux colons (!) se sont rendus possesseurs des propriétés. L'un est... un cantinier qui donne à boire aux passants du grand chemin, ne travaille pas sa terre et va de l'un à l'autre de ses voisins en leur disant : « Bah ! ne vous éreintez donc point ! Ce n'est pas la peine ! Sale métier ! » Aujourd'hui, il y a eu jusqu'à trois propriétaires en dix ans sur les mêmes lots, et certaines terres sont encore à vendre avec leurs maisons.

L'idée de la direction d'agriculture était bien de créer une sorte de commune productrice du lait, du beurre, des légumes et des fruits. Malheureusement, il se trouva que les indigènes fournissaient avec abondance la ville voisine (sauf le lait !). D'un autre côté, les rapports des céréales ne dépassèrent guère 2 000 francs par domaine, ce qui était insuffisant, et la petitesse des fermes ne permettait pas d'élever un nombre suffisant de bœufs ou de moutons.

Ainsi donc, parce qu'il y avait eu erreur au point de départ dans la construction des propriétés, ce centre de colonisation n'a connu aucune vraie réussite.

Voici ce qu'il est advenu de l'une des meilleures acquisitions de la Direction d'Agriculture. Quatre colons auraient pu prospérer à la condition, bien entendu, de savoir cultiver.

Chaque fois que nous sommes entrés depuis dans une ferme française, nous demandions au propriétaire :

—Depuis combien de temps cultivez-vous cet endroit ?

On nous répondait un an, deux ans, trois ans ; rares, très rares étaient les colons d'une dizaine ou d'une vingtaine d'années. Presque tous les hommes que nous voyions en étaient encore aux expériences et parlaient déjà de revendre parce qu'ils s'ennuyaient, parce qu'ils ne pouvaient se marier à leur gré, parce qu'ils espéraient réaliser un bénéfice sur la plus-value de leur sol, parce qu'ils y étaient obligés par leurs dettes, parce qu'ils se défiaient de leur voisinage indigène. Aussi n'est-il pas surprenant de constater qu'au bout de 25 ans d'occupation, nous n'avons guère plus d'un millier de vrais colons cultivant eux-mêmes leurs domaines et peut-être trois mille Français contremaîtres, chefs de culture, mécaniciens, ingénieurs agronomes, etc.... Dans un pays comme la Tunisie, c'est une goutte d'eau dans une cuvette. Suivant l'opinion de Si Bechir Sfar, président des Habous, rien que le nord de la Régence pourrait recevoir 50 000 paysans français, propriétaires-cultivateurs qui deviendraient les éducateurs

agraires des Arabes. Mais aujourd'hui pourrait-on affirmer que tous les colons sont des modèles pour leur entourage ? Voyons ce qu'il en est.

Agriculteurs français et arabes

Commençons par inscrire en tête de ce paragraphe que nous n'avons pas l'intention de généraliser les constatations que nous avons faites nous-même, en passant quelques semaines au milieu des colons dont certains étaient d'ailleurs des hommes admirables d'énergie et de bon sens. Plusieurs fonctionnaires, des magistrats, des officiers, des notables de la presse, du commerce ou des Français indépendants nous avaient dit brutalement : « Certains colons sont des négriers. La mentalité de ces gens est effrayante. »

...Un colon notoire n'a-t-il pas fait lui-même, en plein tribunal, l'apologie du meurtre d'un Arabe par un Français ivrogne, d'une immoralité prouvée. Le substitut dut menacer le témoin de prendre des réquisitions contre lui.

...Un certain nombre de colons, nous dit un des Français les plus estimés de la colonie, nous font haïr. Ils arrivent avec les idées de justice propres à tout Français de France et, en quelques années, il s'opère chez eux une régression mentale qui fait d'eux des impulsifs à mauvais instincts.

... Si nous transcrivions ici les opinions des particuliers ou des administrateurs de la Régence en rapport avec les colons, cet article paraîtrait un réquisitoire. Or, nous n'avons pas l'intention de généraliser, ce qui serait une injustice révoltante. Il y a dans les fermes et sur les domaines les *meilleurs* et les *pires* des Français tunisiens, voilà la vérité. Les meilleurs, parce que ces hommes utiles, bienfaisants, héroïques dans leur lutte contre les éléments sont les éducateurs de la masse indigène dont ils savent se faire apprécier. Les pires, parce qu'un certain nombre ne vivent pas d'un travail agraire honnête, mais de spéculation ou de l'exploitation des indigènes. Ces derniers colons procèdent ainsi : par exemple, nous en avons vu qui nourrissaient un troupeau d'une centaine de porcs en le poussant sur les champs d'orge ou de froment des Khammès arabes. Ceux-ci se plaignent-ils, on les menace du fusil. On les terrorise. Ils n'ont jamais gain de cause devant les autorités françaises et encore moins auprès des caïds et les khalifas qui tremblent devant les dénonciations des Fran-

çais... avec quelque raison parfois, car eux-mêmes abusent quelquefois de leur autorité.

Et pour donner une idée de la façon dont ces colons entendent se faire respecter, et quoiqu'il soit très délicat de mettre des noms sur des gens qui ont été acquittés par les tribunaux ou qui n'ont pas même été inquiétés, citons quelques événements tragiques arrivés dans l'espace d'un an.

Altercation entre un colon X*** et un indigène. Au cours de la discussion, le Français tue net son contradicteur. Condamné à 5 000 francs de dommages et intérêts.

A Sousse, un Sicilien, dans une dispute, tue un Arabe. Acquitté. Il se prétend en cas de légitime défense.

A Teboursouk, un colon se prétendant volé de quelques œufs, tue un indigène *à coups de botte en lui écrasant la tête. Correctionnelle*, peine insignifiante.

A Tebourba, un colon se plaignait d'un délit de pacage. (Il est bon d'expliquer que d'après l'usage musulman millénaire tout homme a droit de pâture sur les terrains dits de parcours — communaux, disons-nous chez nous.) Or, certaines de ces terres ont été accordées à des Français. Ce colon, furieux de surprendre des chèvres sur son domaine, appelle son fils qui sortait de la ferme avec un de ses amis. Ces jeunes gens s'en allaient à la chasse. Ils commencèrent par tuer les chèvres. Puis, comme le berger protestait, ils l'abattirent à coups de fusil. Condamnés à 50 francs d'amende.

Nous allons maintenant citer des faits encore plus graves, puisque les mœurs de quelques colons ou de leurs employés suscitent en certaines régions presque des insurrections dont les Français innocents deviennent les victimes, parce que l'Arabe, fanatisé par la misère et la vengeance, unit dans un même sentiment de haine tous les Français qu'il rend naturellement solidaires des crimes de leurs voisins.

Dans une région du centre, un colon rencontre un riche Arabe qui se reposait accroupi sur le sol. Le cheval de ce passant pâturait à quelques mètres de lui. Altercation. « — Que fais-tu sur ma propriété ? » L'indigène proteste insolemment, assure son agresseur. Il est tué d'un coup de fusil. Effervescence dans les douars. Quelques semaines avant, un domestique européen d'un autre colon avait violé une jeune fille indigène. Rage bien compréhensible des Bédouins d'autant plus excités que ces misérables *ne vivaient que d'herbes et de racines* par suite d'une mauvaise récolte. Ils se ruent sur les fermes et assassinent une vieille dame,

son fils et un domestique italien. Dans la colonie, on crie à l'insurrection. Non ! Vengeance, ignoble et lâche d'ailleurs, de malheureux poussés à bout par l'injustice des civilisés !

Il n'est pas exagéré de dire que l'état d'esprit de quelques colons est inquiétant, car il nous vaut l'animosité de plus en plus caractérisée des populations bédouines les plus pacifiques du nord de l'Afrique. Nous sommes certain en affirmant cela d'être approuvé par tout ce que la Tunisie compte de Français humains et justes. Ces agriculteurs, qui exaltent contre nous la population indigène, ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils travaillent contre eux en rendant impossible la sécurité nécessaire à la colonisation ?

Si le gouvernement ne met ordre aux abus de ces mauvais Français qui font haïr notre drapeau dans la Régence, l'avenir de ce beau pays sera compromis. Une poignée de Français détestés ne prévaudront pas contre deux millions d'Arabes, de Juifs, d'Italiens, de Maltais et de Grecs.

Nous ne pouvons mieux faire, pour clore ce paragraphe, que d'emprunter à M. Gaston Deschamps cette anecdote typique :

Notre confrère se trouvait en 1896 au Kef. En l'honneur de la caravane dont il faisait partie, les Arabes avaient offert le spectacle d'une grande *fantasia.*

« Place Logerot, je rencontre un colon. Il est un peu arrogant, bouffi, suffisant, parleur par sentences, le type de nos colons algériens. Négligemment, il me conte un accident qui vient d'arriver : un Arabe qui, dans un tournoi, vient de heurter un de ses camarades et de tomber à terre fort éclopé.

— Où est-il ?

— Là-haut, à côté, dans une écurie.

— Personne ne le soigne ?

— Si, les hommes de sa tribu.

— Il faut envoyer chercher le médecin du bataillon.

— Bah ! Laissez donc. *Un de plus, un de moins !*

Dans le souk, en montant vers la kasbah, je rencontre un officier avec qui j'ai fait connaissance tout à l'heure.

— Eh bien ! mon lieutenant, vous ne vous ennuyez pas trop au Kef ?

— Ça dépend des jours. Il y a des moments où nous trouvons que ça manque un peu de Français.

— Mais vous avez des fonctionnaires ?

— ... Pas... beaucoup !

— Et des colons ?

— Trop.

Je serrai la main du lieutenant en songeant que si tous les colons nourrissaient de pareils sentiments pour les Arabes et si tous les soldats étaient ainsi disposés pour les colons, la Tunisie ne serait bientôt plus qu'une petite Algérie. »

Voilà ce qu'écrivit M. Gaston Deschamps, il y a dix ans. Maintenant le mal grandit. Le parti agrarien tunisien est l'ennemi non seulement des indigènes, mais du gouvernement, des administrateurs, des magistrats et de la plupart des Français généreux en qui il voit des adversaires de ses spéculations et de ses exploitations. Trop souvent on n'achète que pour revendre à bénéfice ou bien pour sous-louer ou vendre Enzel à des Siciliens.

La régression dans la mentalité française s'explique. Le jour où le colon appauvri par ses essais infructueux allotit ou prend des khammès, la tentation lui vient de se rembourser, et au-delà, sur les malheureux qu'il tient dans sa main, puisqu'il est le maître de la terre et qu'il a la force pour lui contre des êtres faibles et ignorants. L'exercice du pouvoir absolu sur des gens réputés inférieurs, on ne sait pourquoi, avilit le caractère du civilisé qui rétrograde jusqu'à l'instinct. Par contre, le colon moyen, qui est obligé à une dépense d'énergie extraordinaire et emploie au service de la terre inculte toutes les ressources de sa science agraire et de sa volonté inlassable, peut être tenu pour le citoyen le plus utile à l'expansion de son pays. Ces colons-là sont respectables et doivent être soutenus par le gouvernement. Les autres doivent être châtiés chaque fois qu'ils le méritent. Et lorsque nous parlons du parti agrarien, nous voulons toujours parler de cette poignée de politiciens propriétaires et non de la masse des agriculteurs parmi lesquels nous comptons des parents et des amis que nous estimons les meilleurs des Français, car leur honnête labeur justifie l'occupation de la Régence qu'ils civilisent.

L'avenir de la colonisation

Si nous osions pronostiquer l'avenir de la colonisation en Tunisie, notre avis serait celui-ci : La grande colonisation est malade. Elle a fait son temps. Nous exceptons certains domaines admirables, mais spéciaux d'organisation, comme Saint-Joseph de Tibar. La petite colonisation semble aujourd'hui prendre le dessus dans les régions fertiles. Les paysans l'emporteront plus tard sur les grands domaines bourgeois primitivement formés. Ils

auront d'abord de petites fermes qu'ils agrandiront au fur et à mesure de l'accroissement de leur outillage, et finalement la moyenne colonisation de 100 à 150 hectares aux mains des cultivateurs professionnels couvrira le sol de la Régence. Il entre donc bien dans notre idée que quatre-vingts pour cent des colons de la bourgeoisie ne réussiront pas et seront obligés de céder leurs fermes. Cette prédiction peut paraître sinistre, elle se justifie par l'observation patiente des faits que nous avons constatés dans les divers centres de la Tunisie. Il y a un autre élément qui interviendra plus tard dans l'agriculture, nous voulons parler des cultivateurs arabes. Aujourd'hui écrasés par l'impôt, ignorants et fatalistes parce qu'on n'a rien tenté pour les arracher à leur lamentable condition, parce qu'on ne les instruit ni dans la culture ni dans les lettres (les écoles n'existent pas encore pour eux), il est évident que peu à peu et lentement ces paysans musulmans prendront nos procédés culturaux. Cette année même, nous avons vu dans la région de Béja des champs de blé de toute beauté et qui faisaient l'admiration des colons voisins. Ces terres appartenaient à des indigènes.

Demain, si les propriétaires veulent accorder à leurs Bédouins le métayage à la française et non plus cette forme abominable du servage qui s'appelle le khammessa, où l'esclave de la terre n'obtient que le cinquième des fruits de la terre, une véritable résurrection s'opérera dans le Bled. Plus aisés, les Arabes pourront être amenés à l'acquisition du sol jusqu'aujourd'hui français (parcelles des henchirs, aujourd'hui stériles). Ce sera au moins piquant et nous n'y voyons aucune impossibilité. D'ailleurs, cette évolution est en train de s'accomplir. Dans le Béjaoua, des ouvriers musulmans employés chez des Français ont économisé et rachètent les terres des propriétaires arabes paresseux qui somnolent dans les cafés des villes. Ces paysans indigènes formeront l'élite des cultivateurs tunisiens. Nous estimons que ces Arabes ont le droit de vivre et de prospérer sur la glèbe qui leur appartient. La question indigène est de la plus haute importance et il faudra bien qu'intervienne une entente entre certains colons agressifs et les Tunisiens, gens pacifiques, mais qui pourraient bien devenir des moutons enragés.

Le gouvernement sait ce qu'il doit penser des procédés de certains apologistes du meurtre des Arabes avec ce beau motif : qu'un Français doit toujours avoir raison, même quand il tue un musulman innocent.

A bord du transaltantique qui nous amenait en Tunisie, un ingénieur agronome qui venait d'Algérie pour diriger un grand domaine de la Régence nous disait déjà : « Vous allez les voir, ces Arabes ! Ah ! la race inférieure bonne pour la courbache ! Je sais les conduire, moi ! J'ai failli être assassiné par eux près d'Oran. Ils me le paieront, ceux-ci ou d'autres. »

Et comme le paquebot accostait, des portefaix vinrent en barque, suivant la coutume, pour prendre nos bagages. Alors le maître d'hôtel rossa à coups de pieds et à coups de poings ces pauvres diables et cela aux rires et applaudissements de l'agronome et de quelques Français. Voilà le premier fait tunisien que nous inscrivîmes sur notre carnet. Voulez-vous connaître le dernier ?

C'était à bord du *Duc de Bragance*, en vue des côtes de Sardaigne. Plusieurs femmes de fonctionnaires dissertaient sur Tunis.

— Ah ! sans doute, c'est une des plus belles villes du monde, disait l'une.

— Oui, mais il y a des Arabes, ripostait une seconde.

— Ah ! certainement, ce serait plus élégant s'il n'y en avait pas en Tunisie, reprenait la première.

Elle fut approuvée par ses amies.

Eh bien ! il faut que cette manière de concevoir un protectorat change si nous voulons assurer l'avenir de la colonisation française. Une presse locale généreuse (1) s'emploie à cette œuvre nécessaire, car elle n'ignore pas que l'élite de la jeunesse musulmane aspire ardemment à l'éducation française. Répondons à cet élan en gouvernant de telle sorte que dans une génération la France puisse compter deux millions de sujets reconnaissants.

Alors, les colons seront assurés de la réussite par la coopération d'une main-d'œuvre fidèle et non par le refoulement et sa suite de représailles, à l'algérienne. Voilà le moyen infaillible d'assurer la sécurité de nos fermes isolées. Il faut faire aimer notre drapeau, c'est encore une meilleure politique que de se servir de sa hampe comme d'un bâton.

CHARLES GÉNIAUX.

(1) Il faut citer *La Dépêche Tunisienne* et *Le Courrier de Tunisie.*

L'Age critique chez l'homme

Dans les romans du XVIIIe siècle, les héroïnes avaient régulièrement leurs dix-huit ou vingt printemps. A Balzac revient incontestablement le mérite de nous avoir fait connaître la femme de trente ans. Aujourd'hui, sur la scène et dans le roman, ce sont les femmes de quarante ans qui allument les passions. Il faut espérer qu'on n'ira pas plus loin et qu'on s'en tiendra là. Autrement, la médecine se verra dans l'obligation de protester au nom de la physiologie.

I

C'est que, vers quarante-cinq, un peu plus tôt pour les unes, un peu plus tard pour les autres, la femme entre dans une période qui marque pour elle l'acheminement vers un autre âge. Comme toutes les périodes de transition, celle qu'on désigne sous le nom d'âge critique est singulièrement troublée. On composerait toute une bibliothèque médicale avec ce qui a été écrit sur les maux et misères qui assaillent la femme à cette époque de la vie. Aujourd'hui on sait — ou on croit savoir — que tout le mal vient de l'involution sénile, de l'atrophie progressive de certains organes ainsi que de la cessation d'une fonction qui permettait à la femme de remplir son rôle biologique de femme. Les expériences classiques de Brown-Sequard, auxquelles nous ne pouvons faire ici qu'une allusion discrète, donneraient la clef de l'énigme.

De ces accidents de l'âge critique, de ces « troubles de la ménopause », pour employer un terme technique, les uns sont purement physiques. Congestions et chaleurs subites, étourdissements, tintements d'oreilles, perversions de l'appétit, aigreurs de l'estomac, démangeaisons, indispositions de toutes sortes, malaises de toute espèce — il y a là toute une pathologie dans

laquelle le médecin le plus sagace a parfois de la peine à se reconnaître. Généralement, ce n'est jamais bien grave, surtout quand la femme sait prendre son mal en patience. Cependant, à la longue, cet état de demi-maladie, quand il dure pendant des mois, ne peut faire autrement que d'altérer la santé, d'aigrir le caractère et de retentir sur la sphère psychique. Ball, le célèbre médecin de Sainte-Anne, disait volontiers que de quarante-cinq à cinquante ans beaucoup de femmes, sans être positivement aliénées, avaient un caractère insupportable. Et il se demandait si les troubles de l'âge critique n'étaient pas pour quelque chose dans la mauvaise réputation dont jouissent les belles-mères !

Mais tout peut ne pas se limiter à une modification du caractère. Il est évident que l'âge critique est destiné à prendre une tout autre allure chez une femme qui a toujours été, qui a surtout été femme. Quel choc, quelle émotion doit provoquer chez elle la disparition d'une fonction qu'elle sait sonner pour elle le glas de la vieillesse, sa déchéance de femme ! Son miroir ne mentait donc pas quand, depuis quelque temps déjà, il lui montrait des rides à son visage, des cheveux argentés dans sa chevelure, des traits en train de s'empâter, des paupières alourdies, des yeux d'un éclat moins vif ! Et de quel côté se tourner, maintenant qu'on se trouve au seuil de la vieillesse ? Vivre, ne fût-ce qu'une fois encore, une dernière vie intensément amoureuse ? Renoncer et se donner à la religion, à la famille ? Essayer de plaire encore, et toujours, et quand même, à son mari, à son amant ? Pour peu que cette femme soit névropathe ou ait une hérédité nerveuse, ces questions deviendront pour elle une obsession, une idée fixe, une amorce de la folie. De fait, tous les aliénistes s'accordent à considérer l'âge critique comme une des causes les plus puissantes de la neurasthénie, voire de l'aliénation mentale sous toutes ses formes : mélancolie, délire de jalousie, idées de persécution, folie amoureuse, folie mystique, folie religieuse.

II

En est-il de même de l'homme, quand il approche de l'âge critique ? On n'en a jamais parlé d'une façon précise. Connaît-il, lui aussi, vers la cinquantaine, quelques-unes de ces dures épreuves qui semblent dévolues à la femme ? Pas plus que la femme il n'échappe à l'involution sénile de certains organes, et les recherches de Brown-Sequard, auxquelles nous avons fait allusion plus haut, s'appliquent aussi bien à lui qu'à elle. Dès lors,

pourquoi s'acheminerait-il vers la vieillesse d'un pas égal, sans trébucher, sans s'apercevoir de sa déchéance d'homme, sans s'affliger de la diminution de sa virilité ?

Disons tout de suite que de nombreux psychiatres, Régis et son élève Valleteau de Mouilliac, Bombarda, Skaes, Clouston ont décrit, chez l'homme, un âge critique analogue à celui de la femme. Comme chez celle-ci, ils ont reconnu chez lui un âge critique paisible, marqué par des accidents médiocres et un âge critique que j'appellerais volontiers : à grand orchestre.

Paisible plutôt, en effet, est l'âge critique chez l'homme qui, entre quarante-cinq et cinquante ans, est pris d'une tristesse infinie que rien, en apparence, ne justifie. « Alors qu'il n'a aucune peine, aucun tracas, il devient triste et ne se sent plus le même. Il se fatigue aisément et n'a plus la spontanéité de ses actes. Souvent, il reste au milieu de sa famille, sombre et taciturne. Parler est pour lui un effort. Il ne dit plus que quelques mots, particulièrement aux repas. Il ne s'intéresse plus aux choses de son ménage, à sa femme, à ses enfants. Tout lui est indifférent, et il semble n'avoir plus d'affection pour personne. Mécontent de lui, mécontent des autres, il se montre d'une exigence extrême pour les mille petites choses de l'existence. Sa femme, ses enfants, ne le reconnaissent plus, tant son caractère a changé. Puis, au bout de quelques mois, au bout d'un an, cet homme retrouve sa gaîté, reprend sa vie ordinaire, redevient ce qu'il a toujours été. D'où venaient donc cette tristesse, cette mélancolie, ce changement de caractère qui avaient fait le désespoir des siens ? De l'âge critique, et, la crise passée, l'homme se souvient à peine de la période tourmentée qu'il a traversée. »

C'est dans ces termes que le docteur Valleteau de Mouilliac décrit ce que nous avons appelé l'âge critique paisible. Il est surtout fréquent chez le rentier, chez l'homme sage et pondéré, chez le retraité qui, vers la cinquantaine, arrive à réaliser le rêve de toute sa vie : se retirer des affaires et vivre tranquille. Ne semble-t-il pas qu'une fois ce rêve réalisé, sa vie doive s'écouler calme et paisible ? Il n'en est rien cependant. A peine a-t-il arrangé sa nouvelle existence qu'un sentiment de lassitude invincible s'empare de lui. Il passe des nuits sans sommeil ; il avait toujours eu un estomac excellent, et maintenant ses digestions sont devenues pénibles ; à chaque instant, il est pris de bouffées de chaleur, de congestions céphaliques qui ne sont pas sans l'inquiéter, de bourdonnements d'oreilles qui le poursuivent. Il va voir son médecin qui l'examine et, ne trouvant rien de précis,

le rassure de son mieux. Cependant, ça ne va toujours pas et ça va même de mal en pis. Qu'est-ce donc que cette symptomatologie diffuse, à la fois physique et psychique ? C'est encore l'âge critique, âge ingrat, âge d'équilibre instable, analogue ou identique à la ménopause de la femme sensée ou simplement occupée, qui a renoncé depuis longtemps à être une amante.

Mais, tout comme certaines femmes, il est des hommes qui ne renoncent pas. Tout comme les grandes coquettes et les grandes amoureuses, ces hommes à bonnes fortunes ne voient ni leurs cheveux qui grisonnent, ni leur figure qui se ride, ni leur taille qui se courbe, jusqu'au jour où leur virilité, dont ils sont si fiers, se trouve en défaut et les force à battre en retraite. Ce jour-là, ils ont l'intuition que leur vie est finie et qu'ils n'ont plus aucun intérêt à vivre. Qu'à la suite d'un tel accident cet homme désemparé tombe dans une neurasthénie profonde comme la femme qui ne veut pas accepter sa déchéance de femme, ou qu'il devienne hypocondriaque, mélancolique et mette fin à son existence, la chose est des plus naturelles. De fait, c'est entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans que la mélancolie est particulièrement fréquente chez l'homme, et c'est encore à cette période de la vie que les statistiques enregistrent le plus grand nombre de suicides.

III

Il va de soi qu'entre ces deux extrêmes, entre l'homme à bonnes fortunes et le rentier paisible, il existe une foule de types intermédiaires. Il va également de soi que dans ces psychoses de l'âge critique, chacun de ces types a une façon à lui de ressentir et de manifester sa déchéance d'homme.

Le docteur Valleteau de Mouilliac a observé, à la clinique du professeur Régis, un homme de quarante-six ans qui présentait tous les signes d'une neurasthénie profonde sur laquelle est venue se greffer une mélancolie anxieuse, avec insomnies, maux de tête, vertiges, bourdonnements d'oreilles. Fonctionnaire peu heureux, ayant eu des revers de fortune, ballotté de droite et de gauche, ce malade n'avait plus, depuis plusieurs années, qu'un seul désir : se marier et trouver une affection sûre dont il a toujours été privé. Mais il n'ose pas se marier, car il a des raisons pour douter de ses capacités maritales. Ce désir de se marier contrecarré par la crainte de ne pas se trouver à la hauteur de la situation était le fond même, la cause, la cause unique de sa neurasthénie compliquée de mélancolie.

Est-ce un cas exceptionnel que celui de ce fonctionnaire neurasthénique ? Non pas. Nombreuses sont les liaisons temporaires qui deviennent définitives le jour où, au moment de rompre, l'homme constate qu'il n'a plus son ardeur d'antan, qu'il n'est plus en forme, comme on dit en langage sportif ! C'est aussi l'histoire de ces vieux célibataires qui se complaisent dans le célibat, qui en exaltent les avantages avec des arguments percés à jour. Et dans tous ces cas, l'insuffisance fonctionnelle devient la trame sur laquelle l'âge critique dessine toutes sortes de psychoses bruyantes qui persisteront durant toute cette période de transition.

La jalousie morbide, la jalousie tardive que rien ne justifie et qui peut dégénérer en délire de persécution, compte parmi les manifestations relativement fréquentes de l'âge critique chez la femme. L'homme n'en est pas exempt. Un fond de jalousie qu'il avait pendant sa jeunesse peut se réveiller chez lui sous l'influence de l'âge critique. Que cet homme soit en même temps un névropathe, un « prédisposé », par son hérédité, que, par malheur, sa femme soit encore plus jeune que lui, les soupçons qui surgissent après des années et des années de mariage deviennent bien vite une obsession, une idée fixe, un délire systématisé capable de conduire à la folie.

Un homme de quarante-sept ans, raconte le docteur Parant, entre dans une maison de santé de Toulouse, avec un certificat portant le diagnostique de la folie avec idées de persécution et de suicide. Un mois auparavant, ce malade avait été pris d'un délire dans lequel prédominaient des idées de jalousie contre sa femme qu'il accusait d'inconduite, imputation absolument fausse. A l'asile, il cherche deux fois à se couper la gorge en disant qu'il ne veut pas survivre à sa femme. Chaque fois que celle-ci vient le voir à l'asile, il lui fait des scènes en déclarant qu'elle se livre à tel ou tel de ses amis. Puis, dans le calme de l'asile, son délire diminue peu à peu et son animosité contre sa femme tombe. Un an après son internement, il quitte l'asile, complètement guéri, et reprend la vie commune avec sa femme à laquelle il ne reproche plus rien, à laquelle il n'a jamais eu rien à reprocher. La crise provoquée par l'âge critique était terminée.

Autre fait que j'emprunte également au docteur Parant et qui est encore une manière de traverser l'âge critique à grand orchestre :

Un monsieur de quarante-cinq, après quinze ans d'une vie conjugale heureuse, croit remarquer que sa femme le trompe et

qu'elle a un amant, ce qui est parfaitement faux. Son caractère change alors, et dans un paroxysme de son délire de jalousie, il fait une tentative de suicide. Lasse de cette vie, sa femme le quitte et ne veut plus reprendre la vie conjugale malgré ses supplications. Au cours d'une explication, il lui tire une balle de revolver, la frappe de son poignard et se loge une balle dans la tête. A l'hôpital où on le conduit, il tente de nouveau de se suicider en se jetant la tête contre une cloison. Enfermé enfin à l'asile de Braqueville, son état ne tarde pas à s'améliorer, et huit mois après, on lui rend la liberté. Lui aussi a fait son âge critique d'une façon plutôt mouvementée...

IV

Les jeunes gens qui évoluent dans le monde, quand on arrive à les confesser, vous avouent que, parfois, ils recrutent leurs maîtresses les plus ardentes parmi les « amies de maman ». La chose est monstrueuse pour les deux protagonistes. Cependant, dans une certaine mesure et dans certains cas, on peut encore excuser la femme en invoquant une raison médicale, une manifestation morbide de l'âge critique, une folie amoureuse, un feu qui flambe une dernière fois avant de s'éteindre définitivement. Or, ces amours tardives, amours violentes, passionnées, sont loin d'être rares chez l'homme aux prises avec l'âge critique. Elles prennent alors une allure nettement maladive, dont le caractère pathologique saute aux yeux quand, par hasard, elles sont observées et décrites par un médecin, quand elles se trouvent replacées dans leur vrai cadre, celui d'une maison de santé ou d'un asile.

Voilà, par exemple, dans une observation médicale, un ingénieur d'une cinquantaine d'années qui, à la tête d'une importante usine, vit depuis quinze ans avec sa maîtresse, une femme qui a de sérieuses qualités et pour laquelle il éprouve une grande affection. Un jour, il est pris d'une passion tenace pour une toute jeune femme de dix-neuf ans, passion qui le poursuit sans relâche, l'obsède jour et nuit, sans lui laisser un moment de répit. Sa situation est d'autant plus douloureuse qu'il a gardé une vive affection pour sa maîtresse. Plusieurs fois, il a eu l'idée de se suicider. Il arrive enfin au comble de ses désirs et, sans garder la moindre retenue, raconte son bonheur à qui veut l'entendre, avec un étalage de mots et de détails qui choquent. Cependant, il n'est pas heureux, car la jalousie le tourmente. Hypnotisé par

cet amour, tourmenté par sa jalousie, il arrive à négliger ses affaires, à ne plus s'en occuper, sans s'inquiéter de la ruine qui le guette.

Amour tardif, jalousie morbide, intempérance de langage, imprévoyance inconcevable chez un homme toujours rangé, tendance au suicide, ce sont des symptômes qu'on observe dans un grand nombre de maladies mentales, dans la paralysie générale, par exemple. Dès lors, comment soutenir que la passion tardive de cet ingénieur ne rentre pas dans un cadre pathologique ? Les drames de ce genre, provoqués par l'âge critique, se jouent tous les jours, et les romanciers les connaissent peut-être encore mieux que les médecins. Il suffit de feuilleter l'œuvre de Balzac que l'on a qualifiée de « musée Dupuytren in-folio » et que Taine a appelée « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine » — il suffit, dis-je, de lire les romans de Balzac pour y trouver, comme dans un traité de médecine, tous les types que ces amours de l'âge critique réalisent en clinique psychiatrique. N'est-ce pas bien le cas du fils du docteur Ragot et de la Rabouilleuse, du baron Hulot et de Mme Marneffe, du parfumeur Crevel et de la vertueuse baronne Hulot, du vieux Nucingen et d'Esther ? Dans le cas de l'ingénieur dont nous venons de citer l'histoire, il aurait pu se trouver que la jeune femme dont il s'est épris sur le tard fût la fille de sa maîtresse — et voilà la donnée du *Fort comme la mort*, de Guy de Maupassant, évoluant dans le cabinet du médecin.

Tant mieux quand dans cette frénésie d'amour l'homme, au moment de l'âge critique, tombe sur une femme facile et arrive à ses fins. Mais si cet amour est ou doit rester platonique, il est rare qu'il échappe à la psychose. Je ne citerai, à titre de document médical, que le cas suivant, publié par le docteur Bombarda :

Un homme d'une cinquantaine d'années, marié et père de famille, est pris d'un amour violent pour une jeune fille, amour que celle-ci n'a rien fait pour provoquer. Cet amour est sans issue, et las de lutter, l'homme favorise de toutes ses forces et de tout son argent le mariage, et un mariage heureux, de la femme qu'il aime. Comme résultat de cette décision héroïque, années de tourments, insomnies invincibles avec cauchemars et image obsédante de la femme aimée, abandon de toute occupation sérieuse, idées et tentatives de suicide, malgré l'amour qu'il porte à ses enfants. Le médecin prescrit un long, très long voyage, mais le « malade » revient au bout de quinze jours, dans le même

état de neurasthénie et de mélancolie, avec le même dégoût de la vie. Et, ainsi qu'il arrive souvent dans les amours tardives sans issue, le malade finit par se laisser aller à des débauches farouches, gardées très secrètes et que sa correction, toujours en éveil, ne permet même pas de soupçonner...

Neurasthénie et mélancolie, jalousie morbide et amours tardives, idées de persécution et tentatives de suicide — toutes ces psychoses qu'on considère comme particulières à l'âge critique de la femme se retrouvent donc chez l'homme. « A la période climatérique, écrit le docteur Clouston, la fin ou la diminution de la grande énergie reproductrice est accompagnée, dans les deux sexes, de troubles psychiques très puissants. Il est certain que la marche de l'histoire humaine a été souvent changée, et des batailles ont été perdues, et des projets laissés inachevés parce que la grande climatérique s'approcha des faiseurs d'histoire. »

Dans l'histoire, l'âge critique, la grande climatérique, comme l'appelle le docteur Clouston, serait donc l'analogue de la fistule de Louis XIV ou du grain de sable égaré dans la vessie de Cromwell. Mais dans la vie courante, l'âge critique, l'âge critique à grand orchestre est, à tout prendre, la femme qui ne veut pas renoncer et l'homme qui persiste. Et qu'offrir à ces malades qui manquent de philosophie ? Un petit poème célèbre du moyen âge, le *Lai de l'oiselet* :

Un jour, raconte Gaston Paris, un oiseleur avait pris un tout petit oiseau. Il allait le tuer avec son couteau, lorsque l'oiseau lui dit que, s'il voulait le relâcher, il lui donnerait trois préceptes qui pourront lui être d'un grand avantage. L'oiseleur, surpris d'entendre parler un oiseau, accepta le marché. « Ecoute donc, lui dit alors l'oiseau. Mon premier précepte recommande de ne jamais se chagriner pour une chose perdue qu'on ne peut retrouver. Mon second veut qu'on n'essaie jamais d'atteindre une chose qui ne peut être atteinte. » Je ne cite pas le troisième. Mais j'ajoute que, pour calmer les affres de l'âge critique, la médecine ne connaît pas d'autre remède que les deux premiers préceptes de l'oiselet. L'oiseleur ne les comprit pas. En sera-t-il autrement de l'homme, et de la femme, au moment de l'échéance critique ? J'en doute.

Dr R. Romme.

Le Mysticisme dans la Littérature scandinave

Un des plus brillants représentants de la littérature danoise actuelle, M. Johannes Joergensen, parlant de la marche de cette littérature depuis 1870, dit dans la brochure *Mensonge et vérité* (1) :

« Nous commençâmes par être épris de réalisme et de naturalisme, ensuite nous devînmes des artistes, des décadents, nous fîmes du symbolisme. A présent la lutte est engagée entre le christianisme et le paganisme. »

Dans le roman *Notre-Dame de Danemark*, le même écrivain cite les influences qui se sont exercées depuis près de quarante ans sur les esprits en Danemark :

« En Angleterre, il y a eu Darwin et Stuart Mill ; en France, Taine, Renan, Zola, les Goncourt ; en Allemagne, Hæckel et sa théorie des causes mécaniques ; en Russie, Tourguénieff ; en Italie, Carducci, l'apôtre de la liberté, le chantre de l'antiquité païenne ; dans les pays scandinaves, Ibsen, Bjornson, le poète Holger Drachmann, George Brandes. Sous ces influences diverses se développa le radicalisme philosophique. »

Longtemps Gœthe avait été le guide le plus écouté de la jeunesse intellectuelle danoise. Il recommandait l'effort vers l'idéal : Celui qui s'efforce en une inspiration constante, celui-là peut être sauvé (2). » Avec Shelley et Byron, on s'était enthousiasmé de « révolte pour l'idéal ». Le radicalisme proclame le droit de l'individu à la liberté absolue.

« Je pose mon chapeau de travers si cela me plaît », déclare le poète Drachmann.

On partit en croisade pour cette religion nouvelle, on voulut livrer une sorte de combat de Saint-Georges contre le dragon de l'obscurantisme.

— « Oh ! être libre comme des bohémiens, s'écrie Herman

(1) C'est le seul de ses ouvrages qui soit traduit en français. — Chez Perrin. 1898.

(2) *Faust.*

Ronge, le héros de *Notre-Dame de Danemark*, libre comme les oiseaux sous le ciel ! Rompre tous les liens, s'échapper des écoles, s'affranchir des maîtres... être des hommes libres au sein de la libre nature ! »

Le culte du *moi* fit d'abord naître des œuvres d'analyse très subtile ; des romanciers s'appliquèrent une loupe sur les yeux pour saisir l'insaisissable au fond de l'âme humaine. Après cela, on célébra la doctrine du droit au bonheur :

« L'homme libre, dit un personnage de *Notre-Dame de Danemark*, est un être qui, transporté sur le sol du paganisme, y puise des forces nouvelles. »

Les premiers ouvrages de Johannes Joergensen, en vers et en prose, respirent le désir de jouir des biens de la vie et la foi en cet avenir d'heureux athéisme qu'annonçait J. P. Jacobsen, lorsqu'il disait : « Quelle intensité la vie acquerra, du moment où tout sera compris en elle, où, hors d'elle, rien n'existera ! (1). » Mais les œuvres suivantes laissent apparaître la lassitude des jouissances terrestres et le dégoût de la volupté. Le roman *l'Arbre de la vie* raconte la chute morale d'un jeune provincial transporté dans la capitale ; il perd dans les plaisirs toute énergie, toute aptitude au travail. Dans l'avant-propos, très poétique, la grande ville est comparée à une vaste forêt :

« Je crains la forêt (ainsi pensait le jeune homme), je crains son ombre perfide et ses senteurs énervantes. Tout au fond de la forêt est un arbre dont les fleurs sont blanches comme des seins de femmes, ou rouges comme des lèvres de femmes... Celui qui respire le parfum enivrant des fleurs blanches et boit au calice sanglant des fleurs rouges, ne pourra plus jamais se détacher de cet arbre...

« Au fond de la forêt, le jeune homme aperçut un arbre qui avait la forme d'un corps de femme. Il marcha sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il fût près de l'arbre. Et il ne revit jamais la grande plaine où des peupliers se dressent vers le ciel immense. »

Aux environs de 1880, la lecture de Schopenhauer produisit une vive impression sur la jeunesse danoise. Schopenhauer posait en principe que la morale dépend de la métaphysique. Et il enseignait un pessimisme empreint de mysticisme, un naturalisme idéaliste issu du romantisme allemand qui avait importé la philosophie des Védas : « La vie est une sorte d'histoire naturelle de la douleur. » Ibsen était l'apôtre de la volonté

(1) *Niels Lyhne*, roman.

individuelle. Schopenhauer enseignait « l'aride effort de la volonté » et la supériorité du non-vouloir.

Des rimeurs de vingt ans peignirent la douleur du monde (*Weltschmerz*). Horace Walpole disait que le monde est une tragédie pour l'homme qui sent, une comédie pour l'homme qui pense ; mais avec Schopenhauer, il fallait, pour être un penseur, ne voir que de la tragédie dans la vie.

M. Edward Brandes, frère de George Brandes, fit ce qu'avait fait déjà en Allemagne Frédéric Schlegel ; il traduisit les hymnes védiques et fit connaître à ses compatriotes la poésie du boudhisme et sa doctrine d'ascétisme. Aujourd'hui encore la religion de Bouddha intéresse et passionne des littérateurs danois. Un jeune poète, M. Carl Kohl, vient de faire paraître un volume de vers intitulé *Nuits blanches*, où il chante la douceur du sommeil, la beauté du non-être :

« Ne cherchez pas le bonheur dans la lumière dorée du jour, cherchez-le dans la pâle clarté nocturne du Nirvana. »

M. Carl Gjellerup, un romancier-philosophe qui s'occupe moins de peindre des caractères et des mœurs que d'étudier le problème de l'existence, a cherché successivement la vérité dans l'antiquité païenne, chez Darwin, Hegel, Nietzsche, dans les Eddas, et, en dernier lieu, dans le bouddhisme. Son nouveau roman, *le Pèlerin Kamanita*, renseigne le lecteur sur la signification de cette religion et mêle ingénieusement un récit romanesque à une très érudite documentation. Kamanita, riche négociant, contemporain de Çakya-Mouni, se voit menacé de perdre sa fortune. Il traverse d'horribles inquiétudes ; un beau jour, il se dit que la possession des biens terrestres est une cause de tourments, que mieux vaut ne rien posséder. Il donne sa fortune aux pauvres pour mener l'existence d'un pèlerin mendiant le long des routes. Il espère rencontrer Çakya-Mouni dont la renommée de sagesse et de vertu est venue jusqu'à lui. Mais il meurt et se réveille dans un Paradis où il retrouve une jeune fille qu'il a autrefois aimée. Le Paradis n'est pas éternel ; il périt et les deux amants habitent quelque temps parmi les étoiles, au sein d'une immensité où trône Brahma, le grand Tout. Brahma disparaîtra, lui aussi : l'immensité où il rayonne est un monde de transition au sortir duquel l'âme de Kamanita et celle de sa bien-aimée s'anéantiront enfin dans les ténèbres infinies, dans le Nirvana, royaume de l'Inconscient.

Schopenhauer prépara la réaction contre le radicalisme philosophique. Hartmann, son disciple, a fait remarquer que le pessimisme idéaliste aboutit à la religion « qui naît de l'éton-

nement de l'esprit humain devant le mal ; là où n'existe pas la disposition pessimiste, la religion ne saurait croître ». Schopenhauer lui-même recommande la vie de l'abbé de Rancé, réformateur de l'ordre des Trappistes.

J. P. Jacobsen commença l'évolution en Danemark en publiant, en 1881, sa nouvelle, *la Peste à Bergame.* Dans la petite ville de Bergame, en Italie, la peste cause d'affreux ravages. Les habitants affolés implorent la miséricorde du ciel, adorent les reliques et proclament la Sainte Vierge reine de leur ville. Mais aucun secours ne leur vient d'en haut. Las de prier, ils deviennent impies.

— Mangeons aujourd'hui, demain nous mourrons ! disent-ils.

Ils se livrent au péché avec frénésie, tandis que le fléau fait chaque jour de nouvelles victimes. Beaucoup même ont recours à la sorcellerle et aux puissances de l'enfer, dans l'espoir que celles-ci feront cesser l'horrible maladie.

Mais un jour un étrange cortège s'avance vers Bergame, au moins six cents pèlerins hommes et femmes, pieds nus, vêtus de robes brunes, grises ou noires et portant de grandes croix noires et des bannières rouges. Tous sont pâles et affreusement maigres et chantent le *Miserere.*

Les gens de Bergame contemplent avec curiosité la procession. Ayant reconnu dans les rangs un cordonnier fou, de Brescia, ils tournent les nouveaux venus en dérision. Deux philosophes qui enseignent les doctrines païennes excitent la foule ; celle-ci suit les pèlerins et entre avec eux dans l'église où quelques farceurs poussent l'audace jusqu'à célébrer devant l'autel un simulacre de messe en chantant des couplets obscènes.

Agenouillés dans le chœur, les pèlerins mettent à nu leurs épaules et se flagellent jusqu'au sang ; quelques-uns sont en proie à des convulsions, leurs regards disent la folie, leurs lèvres se couvrent d'écume. Ce spectacle émeut les plus endurcis parmi lss impies. Ils sentent leurs genoux fléchir et la peau de leur crâne se glacer. Un grand silence se fait à l'intérieur de l'église.

C'est alors qu'un jeune pèlerin au visage exsangue harangue la foule. Il parle de l'enfer, de la rigueur de la loi et des châtiments réservés à ceux qui l'enfreignent :

— « Mais le Christ est mort pour nos péchés, direz-vous. Je vous dis que pas un de vous n'échappera aux peines de l'enfer... Quand Jésus fut crucifié, ceux qui assistaient à son supplice le raillèrent et lui crièrent : « Si tu es le fils de Dieu, « descends de cette croix ! » Et Jésus, voyant qu'ils ne méritaient pas le salut, descendit de sa croix et, l'âme courroucée, remonta

au ciel. L'œuvre de rédemption n'a jamais été achevée, Jésus n'est pas mort pour nous sur la croix. »

Un soupir d'angoisse soulève les poitrines. Un cri retentit : — « Moine, remets-le sur sa croix ! » Toutes les bouches répètent : — « Oui, crucifie-le ! »

Mais le moine lève les bras au ciel dans une minute d'extase. Ensuite lui et les autres pèlerins sortent de l'église et quittent la ville. Le peuple de Bergame voit avec des mines d'épouvante le cortège disparaître...

Le besoin de s'affranchir de la tyrannie de la science dont M. Brunetière proclama la faillite et l'attrait du mystère contribuèrent au mouvement d'idées religieuses que l'on constate à l'heure actuelle dans les pays scandinaves. Un récent roman du Danois Jahn-Nielsen décrit les affres d'une âme ballottée entre la foi catholique et la négation de toute croyance, jusqu'à ce qu'un mysticisme exalté s'empare d'elle.

« Il se livre de nos jours, dit l'auteur, un combat désespéré entre le réalisme et le mysticisme, entre la foi et l'irréligion, entre la science et le sentiment personnel. »

En Suède, Strindberg se convertit au catholicisme et écrivit *Inferno*, *Légendes*, *Sur la route de Damas*. Johannes Joergensen est, lui aussi, devenu catholique. Paul Verlaine avec son livre de *la Sagesse*, Huysmans, le Breton Ernest Hello, M. Brunetière ont été ses maîtres. Il a senti chez beaucoup de ses contemporains un désir d'infini, une soif d'idéal qu'il définit : le tourment de Faust revêtant un caractère religieux. Il dit, avec un accent pénétrant, l'angoisse des âmes en proie à ce tourment :

« On a dit que Pascal voyait toujours un abîme à côté de lui. Combien y a-t-il d'hommes qui se sentent environnés de gouffres ? Ceux-là éprouvent une terreur perpétuelle parce qu'ils existent, et ils s'agenouillent à chaque instant dans leurs cœurs, et leurs âmes sont tremblantes parce qu'ils voient constamment Dieu, comme ils voient les étoiles. Mais les gens de Sodome ne comprennent pas de telles paroles (1). »

Avec la même exaltation, le jeune écrivain socialiste-chrétien Edward Soederberg, qu'une mort prématurée vient d'enlever aux lettres danoises s'écriait :

« C'est de toutes les énigmes la plus surprenante que des hommes puissent vivre sans qu'il leur arrive de presser leurs mains contre leur cœur en se demandant avec étonnement et terreur : pourquoi la vie ? pourquoi la mort (2) ? »

(1) *Le dernier jour.*
(2) *Son règne vienne.*



Johannes Joergensen, devenu un écrivain très religieux, est resté un artiste épris de beauté. Issu d'une colonie polonaise établie en Danemark, il manie avec une incomparable maîtrise la langue danoise. « Sa prose, dit un critique, a l'éclat du feuillage doré de l'automne et la solidité du métal. »

Il admire avec ferveur le moyen âge et le principe d'autorité qui subsistait dans le système féodal et le système clérical, principe dont John Ruskin a, lui aussi, signalé la beauté. Mais c'est surtout la dévotion et le mysticisme extatique des moines du moyen âge qui séduisent l'auteur de *Notre-Dame de Danemark*. Ce livre est une sorte d'autobiographie et raconte la conversion de Joergensen, effectuée au cours d'un voyage dans l'Allemagne catholique. Dans le *Livre du Pèlerin*, il parle avec un pieux enthousiasme de saint François d'Assise dont il retrace la vie d'après l'ouvrage populaire *Fioretti*, et de l'Italie du moyen âge :

« L'Allemagne, écrit-il, est depuis longtemps introduite dans notre vie intellectuelle ; un peu plus tard, nous avons fait connaissance avec la France et l'Angleterre ; quand donc fera-t-on une place chez nous à l'Italie, à la vraie, la simple, la profonde âme italienne, l'âme de saint François d'Assise ? Ai-je une tâche en ce monde, et cette tâche consiste-t-elle à faire connaître l'Italie à mes compatriotes ? »

Avec un très grand talent descriptif, il dépeint les montagnes italiennes où se déroule la légende du saint. Selon lui, les âmes fortement éprises d'idéal, les esprits sincèrement religieux devront préférer la montagne à tout autre paysage :

« Le peuple qui habite un pays de plaines ne produira pas de grands caractères. Le véritable héroïsme, le grand idéalisme, ne se rencontrent pas dans la plaine. »

Ceci rappelle Brand édifiant la grande église sur la montagne. Le symbolisme est une manière de mysticisme.

« Oh ! les routes du moyen âge, pleines de potences et de chapelles ! » s'écriait Verlaine. C'est de cette même époque que le célèbre philosophe danois S. Kierkegaard disait : « Il fut un temps où l'humanité avait une sublime conception de la vie chrétienne ; on s'appliquait sérieusement à dépouiller le vieil homme, on se haïssait soi-même, on souffrait pour sa foi. » La sombre poésie du moyen âge exerce aussi son attrait sur des écrivains norvégiens. Thomas P. Krag met, dans son nouveau roman *Gunvor Kjeld*, un pasteur aux idées larges en conflit avec

l'étroitesse, la sécheresse d'esprit de l'Eglise officielle en Norvège :

« Kjeld étudiait les légendes du moyen âge. Il y découvrait quelque chose de profondément humain et une vie, une couleur, un amour, une foi d'une intensité extraordinaire. »

En Danemark, M. Raphaël Meyer écrit sous ce titre : *la Légende du moine Gerbert*, l'histoire du pape Sylvestre II, que son savoir fit passer pour sorcier, et la rattache à d'autres légendes moyenâgeuses, notamment à celle du docteur Faust.

M. Laurids Brun, un des romanciers danois actuellement les plus lus, fait revivre cette époque d'ardent mysticisme dans son roman *Le roi de tous les pêcheurs*.

Ce roman a pour point de départ des faits authentiques. A côté de la peinture historique, il y a là une curieuse étude de psychologie, le portrait d'un malheureux prince que tourmente le problème de sa destinée. La tragique aventure se place au XVI[e] siècle. Otto, prince de Danemark, naquit sous une mauvaise étoile dont l'influence le voua à la folie et à une mort précoce. « Car les étoiles voient tout. Nos désirs, nos aspirations, nos désespoirs, nos supplications montent vers elles et se déposent dans leur sein comme autant de semences. En elles sont la vie et l'éternité, et une force mystérieuse qui nous attire. »

Les ancêtres d'Otto ne reculèrent ni devant le meurtre ni devant le parjure. Otto porte le poids de leurs crimes. Il est sujet aux convulsions et aux hallucinations. Son imagination est ardente. Il croit fortement au surnaturel. Ayant un frère aîné héritier de la couronne, il se destine à la carrière ecclésiastique et il part, très jeune, pour Paris, centre du monde savant, où accourent les docteurs étrangers qui saluent la ville en ces termes :

« Paris, siège de la sagesse, mère de la science, clé du christianisme, école de la vraie foi, sainte Jérusalem, arbre de vie, lumière de Dieu, rose de l'Univers ! »

Otto suit les cours de l'Université dont justement le recteur est un moine d'origine danoise, Petrus de Dacia. L'auteur déroule ici un magistral tableau de la vie universitaire au moyen âge. Il développe les subtilités de la scolastique et décrit, avec la science d'un Huysmans, le mélange de superstitions chrétiennes et de croyances païennes, les opérations des alchimistes acharnés à la découverte de la pierre philosophale, les incantations, les cérémonies d'exorcisme. Le prince danois s'étant épris d'une belle prostituée, il est aussitôt regardé comme possédé du diable. Un pieux moine lui persuade qu'il l'a par ses prières délivré du malin esprit et que celui-ci s'est réfugié dans le corps d'une souris.

Désormais l'infortuné Otto ne pourra voir un petit animal rongeur, souris ou rat, sans se croire en présence du démon.

La mort de son frère l'appelle au trône en un temps où Allemands et Suédois dévastent le pays. Il se laisse presque aussitôt arracher son abdication en faveur d'un frère cadet, parce que son exaltation maladive semble prouver qu'il est toujours au pouvoir de Satan. Mais la conscience inquiète de ce nouvel Hamlet ne lui permet pas de discerner clairement entre le droit et le devoir. En lui grondent des instincts de révolte. C'est alors qu'il retrouve une amie d'enfance, Cara, fille de l'intendant d'un château royal. Cara vient de prononcer les vœux religieux, mais Otto, pris d'un violent amour, la poursuit jusqu'au pied de l'autel. « Plutôt ta maîtresse que la fiancée du Christ ! » dit la nonne qui aime le prince depuis son enfance. Une fois le sacrilège commis d'une religieuse ravie à Dieu, Otto comprend qu'il s'est donné au diable. Il brave le Christ sur la croix : « — Maudis-nous ! Je te renie, ainsi que ton père. Vous ne m'avez jamais secouru, vous n'avez jamais exaucé mes prières ! Asmodée, viens-nous en aide ! Nous t'appartenons. »

Les deux amants prennent la fuite. Otto réunit une troupe de rustres avec lesquels il espère chasser les Suédois d'une région qu'ils ont conquise. Après quoi il se fera proclamer roi par les paysans. A sa bande se joignent des lépreux qui vivent en proscrits hors des villes. Tous pénètrent, la nuit de Noël, dans une église où un prêtre célèbre la messe en présence du gouverneur suédois et de sa suite. « Saint Asmodée, priez pour nous ! » chante la sinistre armée. Saisie d'horreur à la vue des lépreux, prêtre et fidèles se réfugient derrière l'autel. Otto entre en vainqueur dans le château occupé par les Suédois. Pendant trois jours les paysans se livrent au pillage des celliers et des garde-manger, tout en chantant des hymnes à saint Asmodée.

Mais un évêque survient qui leur apprend qu'Asmodée est le prince des démons, et que leur roi improvisé s'est donné à Satan. Les paysans épouvantés jurent fidélité au souverain légitime, tandis qu'Otto est en proie aux convulsions.

Après cette crise, le malheureux prince est relégué dans un cloître et Cara enfermée dans un couvent. Ils échangent des lettres imitées de la correspondance d'Héloïse et d'Abélard. — « Prie pour moi, ma sœur bien-aimée, écrit-il, l'esprit du mal me guette. » — « Que m'importent les mauvais esprits ? répond-elle. Sur un signe de toi je me précipiterais en enfer. » Otto, visité par la grâce, se fait recevoir dans l'Ordre teutonique et part pour Jérusalem. Dans le jardin de Gethsémani, où il entre en prières, le

Christ lui apparaît et lui ordonne de soulever sa croix et de vivre désormais pour expier les crimes de ses pères. Et il annonce qu'il enverra au peuple danois la maladie pour le sauver des peines éternelles. Réveillé de l'extase, Otto sent à la main la morsure d'un rat. Il ne doute pas que ce ne soit Satan qui s'accroche à lui.

Ici se place un épisode qui peint avec une extraordinaire puissance l'ignorance et le fanatisme de l'époque. Des rats ont suivi Otto sur le bateau qui doit le ramener en Danemark ; ils communiquent la peste à l'équipage. Un à un les matelots meurent. Otto, seul survivant, est jeté par une tempête sur la côte danoise et recueilli dans un couvent de femmes où Cara lui donne des soins. La peste se répand sur le pays. Otto y voit une bénédiction du ciel. En apportant le fléau, il a accompli la volonté du Christ qui a promis à la nation danoise le salut éternel au moyen de la maladie. Otto rétabli se met en route accompagné de Cara qui s'attache à ses pas. Ensemble ils expieront leur péché. Et ils vont de village en village, de ferme en ferme, annonçant que la bénédiction du Christ est sur le peuple. Chemin faisant, ils racolent les excommuniés, les bandits, voleurs, parjures, meurtriers, les adultères, les filles de mauvaises mœurs. Otto, qui marche courbé, car il sent sur ses épaules le poids de la Croix dont Jésus l'a chargé, dit à chacun d'eux, avec un regard extatique : « Christ te bénit. Suis-moi ! » Et ainsi ils vont, poussés, soulevés par la folie de la foi et la folie de l'amour, le prince devenu roi de tous les pécheurs et la nonne en rupture de vœux. En plusieurs endroits ils sont accueillis à coups de pierre, car le bruit s'est répandu que le prince Otto est devenu fou et qu'il a rapporté de Terre-Sainte le terrible fléau qui décime la nation. De ces pages émane une impression d'horreur qui va en grandissant jusqu'au moment où Otto et Cara périssent dans l'incendie d'une forêt.

« L'enfer, pourquoi n'existerait-il pas ? se demande le pasteur Kjeld dans un roman de Thomas P. Krag. Tout indique que nous sommes nés pour la douleur. Nos joies sont chimériques, nos jouissances aboutissent à la souffrance. Celle-ci est partout, dans la naissance et dans la mort. Une chose pourtant nous fait croire à l'harmonie de la paix : c'est le désir nostalgique, éternel en l'âme humaine qui se tourne vers le Ciel comme l'aiguille aimantée se tourne vers le Nord. »

Ce désir nostalgique, Johannes Joergensen l'exprime en ces termes : « Où trouver une Jérusalem où je puisse me rendre pieds nus, parmi d'autres pèlerins, et purifier mon âme ? » C'est le même sentiment qui fait partir pour la Palestine des paysans

de Suède dont l'exode est raconté dans le beau livre de Selma Lagerloef : *Jérusalem* ; le même qui fait dire à Edward Soederberg : « Il est une autre réalité que la réalité visible, c'est celle qui existe dans mes aspirations, mes rêves, mes désirs (1). »



Une vive et profonde sympathie pour la souffrance humaine caractérise la littérature scandinave d'aujourd'hui :

« J'aime la douleur, s'écrie Thomas P. Krag ; j'écoute ses plaintes comme l'amant écoute la voix de sa bien-aimée. Je communie avec elle ; au rouge autel de l'humanité souffrante, je mange le corps du Sauveur et je bois son sang (2). »

Le réveil du sentiment religieux et la pitié pour la souffrance humaine produisent à côté de la dévotion extatique une conception mystique de la charité. « Il faut, dit Joergensen, revenir au socialisme chrétien du moyen âge. La démocratie réconciliera l'Eglise et l'Etat. » — « Nul n'a le pouvoir de supprimer la souffrance, mais il sera beaucoup pardonné à ceux qui aideront les hommes à la supporter », écrit Selma Lagerloef (3).

L'écrivain socialiste E. Soederberg a réuni sous ce titre : *Son règne vienne*, les méditations de Rabbi-Midrash, contemporain de Jésus, dont il entend la prédication. Comme le pèlerin Kamanita rêvant à la doctrine de Çakya-Mouni, Midrash pense que la pauvreté mène à la sainteté :

« Il doit y avoir avantage pour le riche à tout perdre, dit-il, et pour celui qui est estimé, honoré, il doit y avoir profit à se voir tout à coup haï et bafoué. »

Cependant, en visitant les quartiers pauvres de Jérusalem, il découvre tant de misère qu'il ne comprend pas comment les hommes peuvent l'endurer. Il voit des individus qui ne se connaissent d'autre aspiration, d'autre désir que de se procurer chaque jour un morceau de pain, et ne réussissent pas à réaliser ce modeste vœu. Et il conclut :

« Si deux hommes se rencontrent dont l'un est bien nourri et porte des habits somptueux, tandis que l'autre a faim et manque de vêtements pour se couvrir, le premier a tort envers le second. »

Il réfléchit profondément à l'enseignement de Jésus et lorsqu'on lui demande : « Que veut le Nazaréen ? Veut-il détruire l'ancienne loi et la remplacer par une loi nouvelle ? » il répond : — « Non, il veut faire de l'amour une religion. Il

(1) *Son règne vienne.*
(2) *Junvor Kjeld.*
(3) *Les miracles de l'Antéchrist.*

enseigne que l'essentiel n'est pas de bien parler, mais d'accomplir de bonnes actions et qu'il faut sans cesse aspirer vers le règne de Dieu et lutter pour son avènement. Là est le but de la vie. »

La même foi mystique a inspiré l'émouvant récit du Norvégien Arne Garborg, *le Père retrouvé*, où deux frères, séparés au cours de leur existence, se rencontrent au déclin de la vie, dans le village natal. L'un d'eux a vécu en égoïste, sans souci de l'au-delà ; comme le fils prodigue il revient au foyer familial mais il n'y retrouve pas le Père, c'est-à-dire la joie, la paix intimes. L'autre a donné tout son bien aux pauvres et pratique la pure doctrine d'amour et de charité ; à lui la conscience satisfaite et le Père retrouvé.

La doctrine évangélique trouve son interprétation la plus neuve, la plus originale dans le roman danois *Le vieux pasteur*, de Jacob Knudsen. Cet écrivain est lui-même pasteur, comme l'Allemand Gustave Frenssen, l'auteur célèbre de *Jœrne Uhl* et de *Hilligenlei*, et il allie des sentiments profondément religieux à des idées très libres. L'action du roman se déroule dans un village de Danemark. Le comte de Trolle, qui appartient à une vieille et aristocratique famille, habite à l'entrée du village une propriété, moitié château, moitié ferme. C'est un homme d'un tempérament violent et d'un cœur excellent. Dans sa jeunesse, il a mené une vie aventureuse ; son père s'étant ruiné, il s'est embarqué sur un bateau marchand et a couru le monde. Revenu au pays natal, il a épousé une jeune fille de modeste condition qu'il aime tendrement, et il vit à présent au milieu des paysans qui, malgré le bien que font le comte et sa femme, détestent et jalousent les gens du château et appellent dédaigneusement Mme de Trolle « la patronne », lui refusant le titre de comtesse. Des bruits fâcheux, qui ne sont pas toujours véridiques, courent sur la violence du comte. La région est travaillée par la propagande religieuse d'un certain pasteur Jensen, de l'Eglise libre, qui prêche le dédain des richesses, la pureté de la vie, le pardon des offenses et qui a des mœurs absolument opposées à cet enseignement. Les idées de Jensen se résument en ces mots : amour, concorde, paix universelle. Plus de guerre, plus de haine de nationalités, plus de propriété excitant la convoitise et l'envie ; chacun doit travailler à la sueur de son front, aimer son prochain, qu'il soit son compatriote ou qu'il appartienne à une nation ennemie.

Ces idées séduisent l'esprit débonnaire du comte. Mais le vieux pasteur Castbjerg, son ami et conseiller, les combat, non

qu'il les tienne pour contraires à la loi de Jésus, mais parce que l'humanité est encore trop éloignée de la perfection chrétienne pour vivre conformément à une telle morale :

« L'allure vertigineuse des moyens de locomotion et de communication, dit-il, pousse les réformateurs à aller trop vite. Le malheur est que de nos jours les corps avancent si rapidement que les âmes ne peuvent les suivre. Les progrès de l'âme humaine sont lents, les machines nouvelles qui emportent les corps à une vitesse effrénée n'y changeront rien. Notre époque dans sa course a devancé son âme, voilà pourquoi elle est dépourvue d'âme, où plus justement, elle a déraciné les âmes. Aussi les gens n'ont-ils plus guère qu'un semblant d'âme qui se nourrit de fantaisies. Je voudrais qu'on s'arrêtât dans la voie des réformes et que le monde restât quelque temps stationnaire pour que les hommes pussent ressaisir leurs âmes qui sont restées en arrière. »

Ce vieux pasteur réprouve le genre de christianisme que Nietzsche a défini « un christianisme pour roman russe », qui veut l'abolition de la société — car il avantage tout ce que celle-ci méprise, il honore les décriés et les condamnés, les lépreux de toute espèce, les prostituées, la populace la plus ignorante, et il méprise les riches, les savants, les nobles, les vertueux, les gens « corrects » — et la suppression de l'Etat, car il interdit le service militaire, les cours de justice, la défense personnelle et la défense d'une communauté, il supprime la différence entre les concitoyens et les étrangers.

— Vous êtes aristocrate, dit Castbjerg au comte de Trolle, on sent que vous êtes d'une race supérieure et plus fine. Aussi je ne puis m'empêcher de vous aimer malgré vos défauts.

Et ailleurs :

— Je crois avec le comte Tolstoï que le Christ a interdit la guerre, la propriété, la justice humaine, mais au point où en sont les hommes, il est nécessaire de maintenir les choses.

Donc le vieux pasteur est conservateur, ami de l'ordre et de l'autorité, ennemi du parlementarisme, partisan de la royauté absolue. Il reconnaît dans la personne du roi l'oint du Seigneur qui, bon ou mauvais, veillera, dans son propre intérêt, à ce que la loi soit observée. Il respecte la parole de Dieu, telle qu'elle est écrite dans l'Evangile et veut que pas une syllabe n'y soit changée. Seeulement il interprète très librement cette parole.

Il est remarquable que ce pasteur protestant et le catholique Joergensen expriment à peu près la même pensée. « Nous voulons être libres, dit Joergensen, mais libres en respectant l'ordre ; plus d'anarchie morale et littéraire (1). »

(1) *Essais sur les écrivains catholiques français.*

Voyons comment le pasteur Castbjerg entend la liberté morale :

Le fils de Jensen Mogens, un mauvais sujet, employé au château, a répandu le bruit qu'il est l'amant de la jeune Camille, fille du comte. Celui-ci, dans un accès de fureur, le tue en le frappant à la tête avec le pommeau de sa cravache. Le meurtre n'a pas de témoin. Le comte prend pour confident le vieux pasteur qui lui conseille de taire son crime, et, si les soupçons se portent sur lui, de nier, à cause de sa femme qui souffre d'une maladie de cœur et ne supporterait pas le scandale.

— Il est écrit : tu ne tueras pas, gémit le comte.

Le pasteur répondit :

— Les voies de Dieu sont insondables. Ce n'est pas, à tout prendre, un mal que Mogens Jensen, un vaurien, soit rayé du nombre des vivants. Pour ma part, je me reproche depuis six mois d'avoir, par veulerie, empêché la mort d'un homme, un paysan, ivrogne et fainéant, qui battait sa femme. Cette malheureuse l'aimait assez pour lui pardonner les mauvais traitements. Mais il lui fut infidèle et railla sa jalousie. Elle me fit appeler, un soir d'hiver, pour me conter son désespoir. Or, comme je regagnais mon presbytère, j'aperçus l'homme, couché, ivre-mort, au fond d'un fossé. S'il fût resté là, toute la nuit, par un froid terrible, c'eût été sa mort certaine. Je fus tenté de passer en le laissant à cette place. Mais la coutumière soumission à la loi écrite fit que je le ramassai. Deux jours après, sa femme lui faisait avaler du poison. Condamnée aux travaux forcés, elle expie ma pusillanimité. Je regrette mon acte, car je crois fermement qu'il fut contraire à la volonté de Dieu.

Le comte soutient que son honneur lui commande de se livrer à la justice ; il ne peut vivre avec un pareil secret. Et le vieux pasteur de dire :

— L'honneur ! pouvez-vous prononcer ce mot quand il y va de la vie de votre femme ! L'honneur est chose vaine qui périra avec le monde ; mais l'amour est éternel comme l'âme humaine. Vous êtes trop aristocrate et pas assez homme. Laissez l'honneur, c'est-à-dire la vanité, aux femmes... Quant à la loi d'amour, elle est pour tous, hommes et femmes. Et cette loi, nous devons l'exercer premièrement à l'égard de nos proches. On nous enseigne un vaste amour pour l'humanité, qui manque presque toujours son but. Sortis du cercle des êtres qui nous sont chers, nous agissons en aveugles, nous ne pouvons savoir si nous travaillons au bien de nos semblables ou si nous leur nuisons.

— Mais la justice ! mais l'autorité ! puis-je les tromper ?

— L'autorité appartient à la société. La justice avec sa loi de fer est d'institution divine et doit subsister parce que le monde, que nous appelons aussi la société, est porté au mal. Cette loi est identique pour

tous les hommes et toujours implacable ; elle ne connaît pas d'exceptions. Elle est au-dessus de la société qu'elle régit. Mais derrière elle, il y a le jugement des consciences individuelles. Chacun devra consulter son cœur pour régler sa conduite. C'est une région de liberté où la parole de Dieu cesse d'être une loi écrite et devient une loi vivante, la loi d'amour que Jésus nous a fait connaître.

Les soupçons se sont portés sur le comte ; il y a, sinon des preuves, du moins des indices de sa culpabilité. Devant la comtesse qui, à demi morte d'émotion, l'interroge, il nie, mais un peu plus tard il a une entrevue avec le pasteur Jensen. Ce dernier lui fait comprendre qu'il ne le poursuivra pas, à condition de toucher une forte somme ; indigné, le comte déclare que c'est bien lui qui a tué Mogens Jensen, et il crie en même temps son mépris pour l'indigne père. Puis il court trouver Castbjerg : « — Dites, n'ai-je pas le droit de me tuer, à présent ? » lui demande-t-il.

Le vieux pasteur entre en prière et demande à Dieu de l'éclairer en cette grave conjecture. Après s'être longuement recueilli, il approuve le projet du comte :

— Jésus a dit que la plus grande preuve d'amour qu'on puisse donner est de mourir pour ceux qu'on aime. Vous vous donnerez la mort, mon cher enfant, non pour jouer vous-même le rôle de la justice, mais par amour pour les deux êtres que vous chérissez le plus au monde, votre femme et votre fille, et afin de leur épargner l'effroyable douleur de votre jugement et de votre condamnation. Devant le trône de Dieu je partagerai avec vous la responsabilité de votre suicide.

Il donne au comte la communion et sa bénédiction, après quoi le meurtrier va se noyer dans un étang où il avait coutume de se baigner, ce qui fait croire à une mort accidentelle.

Un revirement se fait alors dans l'opinion en faveur du comte et la réprobation se tourne contre le pasteur Jensen qui soutire de l'argent aux paysans, soi-disant pour soutenir sa propagande religieuse. L'acte homicide du comte semble excusable puisque sa fille, dont la conduite a toujours paru irréprochable, avait été odieusement calomniée. La comtesse, d'abord désespérée, est réconfortée par le vieux pasteur et trouve une consolation à bénir la mémoire de son mari, mort par amour pour elle.

La morale de ce livre est vivement discutée, mais on s'accorde à y voir une œuvre émouvante, qui fait penser et qui renferme ce sens du divin que possédait Jules Simon lorsqu'il écrivait :

« En dehors de la loi écrite, il y a une loi immuable, indépendante, éternelle, à la fois condition et sanction de la liberté humaine. »

MARTINE RÉMUSAT.

UNE POMPADOUR ALLEMANDE[1]

PREMIERE PARTIE

Le Premier Pas

I

Sur les confins du village d'Oberhausen, au sud du Wurtemberg, se trouve une maison déserte. Elle n'est plus occupée que par des rats. Des rats et des esprits, disent les paysans. Ces revenants, ajoutent-ils, sont sans doute les âmes de ceux qui habitaient là, il y a deux cents ans.

Neuhaus, la Maison neuve, comme on l'appelle encore aujourd'hui malgré son ancienneté, était bien située pour y ourdir quelque intrigue, grâce à la proximité de Stuttgart et de Rottenburg, le centre d'opérations des Jésuites. La grand'route passe à peu de distance, mais l'habitation en est séparée par des champs tout paisibles et assez éloignée pour se dérober à la curiosité.

Le complot qui s'y trama au commencement du XVIIIe siècle ne différait guère, à la vérité, des autres petites conspirations

(1) *La personnalité de Wilhelmine de Grævenitz a excité, à maintes reprises, l'imagination des historiens allemands. Celle que l'on connaît sous le nom de* la Pompadour allemande *eut une existence remplie d'incidents romanesques et dramatiques. C'est pour la première fois que paraît en France l'histoire de la vie agitée et galante de cette héroïne de la cour de Stuttgart.*

L'auteur du récit que nous publions, Marie Hay (pseudonyme de la baronne de Hindenburg) est la fille de feu le vicomte Dupplin, un des sportsmen parisiens les plus connus il y a vingt ans. Elevée elle-même à Paris dans le milieu littéraire, elle a enrichi la littérature historique de plusieurs travaux très remarqués sur Diane de Poitiers, sur l'époque de Charles Ier. Son nouvel ouvrage, le meilleur qu'elle ait écrit, se base sur des documents inédits qui lui ont permis de retracer fidèlement la biographie si passionnante de la fameuse aventurière du commencement du dix-huitième siècle.

(NOTE DE LA RÉDACTION).

galantes dont la cour frivole de Wurtemberg était alors le théâtre, d'autant plus que ceux qui tissaient ces menues toiles d'araignée n'étaient d'ordinaire que des comparses restés obscurs. Mais, cette fois, l'énergique résolution d'une femme douée d'une rare volonté donna au roman vécu que nous allons raconter, d'après des documents tout à fait inédits, les proportions d'un drame passionnant qui a marqué sa trace dans l'histoire du temps.

Par un triste après-midi de novembre 1705, Neuhaus, contrairement à ce qui avait lieu presque toujours, offrait une certaine animation. Le petit domaine appartenait à un de ces nobles insignifiants dont on sait à peine le nom, M. de Ruth. Il y venait rarement. Par contre, sa femme, qui remplissait à la cour wurtembergeoise un rôle important, faisait chaque année une villégiature dans cette résidence discrète.

Ce jour-là, elle avait trois hôtes. Ils étaient réunis, tous les quatre, dans la principale pièce.

Au dehors, le vent et la pluie faisaient rage. Par moments, la rafale, hurlant et sifflant, secouait violemment les fenêtres dont elle battait les vitres avec les longues branches des arbres, plantés tout près de la maison et qui craquaient sous l'effort de la tempête. Des gros nuages noirs couraient, fouettés, dans le ciel déjà envahi par la nuit.

Malgré l'aspect lugubre du parc ravagé par la tourmente, aucun de ceux qui étaient à l'intérieur n'avait eu la pensée de fermer les rideaux pour ne pas voir cette scène de désolation.

La chambre n'était éclairée, vaguement, que par les lueurs du foyer où pétillaient quelques fagots encore mouillés. Sans ces éclairs de lumière intermittents, l'obscurité eût été complète.

Par instants, les ombres des personnages assemblés se projetaient en d'étranges contorsions sur le plafond. Une faible traînée de jour mourant mariait son indécise clarté à la flambée du bois. Sur l'un des murs se profilait la mouvante caricature d'une dame âgée qui occupait un coin du feu et dont la tête prenait des proportions gigantesques dues à la coiffure savamment étagée. Une autre figure, confusément dessinée non loin de celle-ci, se penchait sur une table. On ne reconnaissait qu'un paquet de vêtements d'où sortait, à certains moments, une main encerclée au poignet d'une manchette de dentelle et présentant l'apparence de quelque membre mutilé d'un corps invisible. Une troisième ombre portait une énorme perruque monumentale dont les boucles retombaient sur les épaules et le dos. A chaque mouvement qu'elle

faisait, elle entrait en danse avec les deux autres projections qu'elle semblait vouloir dévorer sans y réussir, tel un monstre maladroit.

Une partie de la chambre demeurait complètement plongée dans les ténèbres d'où venait comme un sanglot étouffé révélant la présence d'un quatrième assistant.

Le silence eût régné dans la pièce sans cette sorte de gémissement réprimé, sans la plainte du vent, le clappement de la pluie et les frappements des branches sur les vitres comme des doigts impatients insistant pour faire ouvrir les fenêtres.

Tout à coup, l'ombre inclinée sur la table se redressa.

— Impossible ! dit une voix rude. Madame la baronne ne saurait exiger de nous de continuer à vivre à la cour dans ces conditions. Rien que cinq cents florins par an et des dettes, hélas ! C'est dit. Je retourne à l'armée et ne reviendrai qu'une fois l'an, en congé, pour remplir mes devoirs auprès du duc. Quant à Marie, elle ira habiter Rottenburg avec sa mère pendant mon absence.

Ces paroles prononcées avec autorité eurent pour effet de faire sortir la quatrième ombre de l'obscurité et de la rapprocher des trois autres sur le plafond.

— Jamais, Frédéric ! Ce que vous me demandez là est cruel. Vous savez fort bien que si vous ne jouiez pas, nous pourrions vivre sans gêne de ce que nous avons. Vos devoirs de gentilhomme de la chambre ne vous obligent pas à rester toujours à Stuttgart. Nous pourrions résider tous à Rottenburg.

Les mains se crispaient, la voix était tremblante, entrecoupée de larmes ou d'accents de colère.

— Rottenburg ! répliqua le premier interlocuteur avec un dédain nuancé de raillerie. Rottenburg ! Ah ! Oui. La messe tous les matins.

— Frédéric, vous ne retournerez pas à l'armée. J'aimerais mieux m'humilier devant cette coquine de Madame de Geyling et la supplier d'user de tout son crédit auprès de Son Altesse Sérénissime pour vous faire obtenir une charge plus élevée et mieux payée. Je veux...

— Madame, interrompit sourdement le personnage à perruque, en s'avançant, il y a d'autres moyens de réussir à la cour. Une femme qui sait apprécier elle-même sa beauté ne doit jamais craindre la pauvreté. Je puis vous garantir...

— Monsieur de Stafforth, interrompit la voix rude avec indignation, vous offensez ma femme. Je suis pauvre, mais je ne laisserai jamais entacher l'honneur d'une Graevenitz...

— Pardonnez-moi, Monsieur le gentilhomme, je n'ai parlé que de nécessité et non d'idéal. Il me semble que l'honneur, loin d'être entaché... D'ailleurs, Son Altesse est charmante. Et puis, il n'y a pas qu'elle...

Mme de Ruth était restée jusqu'alors assise sans bouger, vraisemblablement pour ne pas mettre en péril son chef-d'œuvre capillaire.

— Mes amis, dit-elle, les fous seuls terminent leurs réunions par des querelles. Nous nous sommes assemblés ici pour examiner la situation de M. et Mme de Graevenitz et voir comment ils pourront rester à la cour. Et voilà que M. de Graevenitz brusque tout en criant qu'il veut retourner à l'armée. Marie de Graevenitz, après avoir pleuré toutes les larmes de son corps, entre en fureur et déclare qu'elle ira mendier la protection de cette pécore de Geyling. Et vous, Monsieur de Stafforth, maréchal de la cour, dont vous n'ignorez pas la stricte politesse, vous ne trouvez rien de mieux que de proposer à un mari ce que le plus rustre de nos paysans accueillerait d'un coup de fourche comme une insulte. Tout cela ne vaut rien. Je connais la cour mieux que vous...

L'obscurité ne permit pas de voir le sourire qui effleura toutes les lèvres à cet aveu. Tous savaient que les connaissances invoquées par la maîtresse de céans avaient une signification sur laquelle on ne pouvait se tromper.

— Eh bien, croyez-moi, continua-t-elle, à la cour, on trouve toujours le bon chemin. Restez donc calmes. Je vais faire servir le punch pour élucider les esprits et nous inspirer une solution qui tirera nos amis d'affaire. En attendant il faut commencer par y voir clair.

Elle alla vers la porte qu'elle ouvrit et appela. Un jeune paysan, l'air obtus, entra, apportant deux chandeliers d'argent qu'il posa sur la table. La flamme jaune des chandelles décrivit un cercle de lumière faible dans la pièce qui resta encore en partie assombrie.

Le domestique demeurait immobile, les yeux hébétés, ne sachant s'il devait s'en aller ou se retirer, avec la lourdeur accoutumée de l'intelligence rurale des Souabes. Mme de Ruth le considéra sans s'impatienter. Elle le savait stupide, mais ne voulait pas lui reprocher, devant les témoins, sa bêtise innée. C'était un trait de cette bonté qui la faisait aimer des vilains et des manants autant que de la noblesse.

On lui pardonnait sa laideur et ses cinquante ans d'aventures, critiquées même dans ce dix-huitième siècle pourtant si peu prude. Dans sa jeunesse, disait-on, elle avait été protégée par le duc Guillaume-Louis, père du duc régnant de Wurtemberg, et ce

dernier, Eberhard-Louis, en montant sur le trône ducal, lui avait, assurait-on, continué la même faveur. On répétait aussi qu'elle avait su soumettre à son joug un duc de Zollern, plusieurs Hohenlohe, et divers Gemmingen, ses esclaves, sans compter les seigneurs moins illustres qu'elle ne dédaigna point. Maintenant qu'elle avait vieilli, elle se rendait utile aux princes, aux gentilshommes ayant besoin d'un appui à la cour et surtout à celles qui aspiraient à y briller.

— Ah ! Dieu ! Ces paysans, quelles brutes ! s'exclama-t-elle en français, qui était alors la langue de la société cultivée ; puis, reprenant le fruste dialecte local :

— Heinrich, ta mère t'a donné deux mains, n'est-ce pas, et tu as été gratifié de deux pieds qui comptent. Fais donc usage des quatre et apporte-nous le bol de punch chaud que j'ai commandé, sinon tu auras du foin à souper, pour t'apprendre à faire l'âne.

Le jeune Souabe avait compris cette fois. Il partit et revint bientôt avec un saladier rempli de ce liquide fumant, doux au goût et à l'odorat, que l'armée de Marlborough avait mis à la mode dans cette région de l'Allemagne comme ailleurs.

— Buvons, mes amis, dit Mme de Ruth en servant tour à tour chacun de ses hôtes. Ce mauvais temps contribue à notre mélancolie qu'il faut dissiper. J'attends, ce soir même, la visite du duc de Zollern, à moins que cette tempête n'ait épouvanté ses soixante ans.

— Madame, répartit M. de Stafforth, si le duc ne brave pas les éléments pour vous obéir, c'est qu'il sera devenu bien vieux, en effet.

— Stafforth, j'aime la flatterie, mais quand elle manque de piquant, je la trouve détestable. Vous savez fort bien que le duc de Zollern et moi, nous ne sommes plus que d'excellents amis. Il me voit quand cela lui plaît ; je me rencontre avec lui quand j'en ai envie. Après vingt ans, nous avons fini nos simagrées... Mais il me semble que j'entends un bruit de roues...

Une légère rougeur perçait sous la poudre de la vieille dame, aux souvenirs de sa jeunesse.

Une patache massive s'était arrêtée devant la porte de Neuhaus. Un homme maigrelet, ratatiné, mit pied à terre. Une volumineuse perruque s'appesantissait sur sa tête ; de riches dentelles ornaient les manchettes de son habit de satin brun sous lequel paraissait un justaucorps surchargé de lourdes broderies de brocart. Cette partie du vêtement descendait presque jusqu'aux genoux tremblotants ; les mollets, rappelant des tuyaux de pipe, s'emprisonnaient dans les bas de soie d'un brun foncé ; les sou-

liers étaient de cuir également brun, avec de hauts talons rouges, de grandes rosettes et des boucles en diamant. Une main émaciée tenait une canne à pomme de porcelaine sur laquelle un regard observateur aurait pu voir des sujets mythologiques peints avec un art délicat mais un goût discutable. L'élégance du maintien s'accompagnait de cet air inimitable du grand seigneur dont M. de Stafforth, bourgeois parvenu, eût voulu posséder rien que le reflet, quand il lui en aurait coûté toute une année des succès de son heureuse carrière.

Mme de Ruth était allée au devant du noble duc et l'attendait à la porte d'entrée, ayant son domestique Heinrich derrière elle et faisant signe au lourdaud de bien lever la torche flamboyante pour éclairer les pas de l'auguste visiteur.

Elle fit une profonde révérence à laquelle M. de Zollern répondit en s'inclinant si bas que la longue plume de son tricorne balaya le seuil.

— Je n'osais plus compter sur vous, Monseigneur, dit-elle, mais je suis ravie de vous voir.

Il lui prit la main, qu'il baisa cérémonieusement, tandis qu'elle ajoutait :

— Vous n'oubliez jamais de me faire plaisir.

— Chère amie, ces temps-là sont passés, hélas ! Il nous reste le souvenir et le droit de nous aimer encore d'amitié.

Ils traversèrent le corridor. Mme de Ruth ouvrit elle-même la porte de la pièce où l'attendaient ses hôtes et annonça le duc de Zollern.

Sans faire attention aux compliments de Stafforth, toujours prêt à faire sa cour aux grands, il alla tout d'abord saluer le gentilhomme de la chambre et sa femme.

— Madame de Graevenitz, dit-il, je vous ai remarquée à la messe dans la cathédrale de Rottenburg, ces jours derniers. Dieu pardonne l'inattention, pendant l'office, au vieillard qui dort, au jeune homme qui aime ; il ne peut manquer d'être indulgent aussi pour celui qui, tout en étant vieux, garde un cœur jeune, car le Tout-Puissant lui-même doit admirer la beauté, puisque c'est lui qui l'a faite.

Mme de Graevenitz était trop sincère catholique pour ne pas se scandaliser de ce ton léger sur lequel on parlait devant elle de la religion. Aussi ne trouva-t-elle rien à répondre au courtisan sceptique.

— Eh bien, Monsieur de Graevenitz, continua le duc, quelles nouvelles avez-vous du Mecklembourg ? Ne sentez-vous pas battre votre cœur en pensant au pays qui fut votre berceau ?

— Monseigneur, c'est tout ce que je dois au Mecklembourg,

et franchement, je ne lui en sais aucun gré. A quoi sert la vie quand ce n'est qu'une lutte à outrance pour ne pas mourir de faim ?

Le gentilhomme de la chambre vida son verre mélancoliquement et le laissa remplir de nouveau sans protester.

— J'ai des goûts tout à fait simples, poursuivit-il, et je ne puis pas même parvenir à les contenter.

Le duc de Zollern le considéra avec un sourire. Graevenitz saisit l'ironie et partit d'un éclat de rire.

— Monseigneur, dit Mme de Ruth, nous venons de passer deux heures dans l'obscurité à discuter sur l'avenir des Graevenitz. Quand je dis leur avenir, j'entends leur fortune, l'un n'allant pas sans l'autre. Notre ami affirme que s'il ne tombe pas une pluie plus abondante de florins dans sa bourse, il n'a plus qu'à quitter la cour. C'est un dilemme et nous en cherchons vainement la solution. En voyez-vous une ?

— Madame, pour obliger un de vos amis, je m'emploierai toujours avec empressement. Certes, Son Altesse Sérénissime ne perdra pas volontiers quelqu'un qui lui est cher. Malheureusement, toutes les charges de la cour sont occupées, M. de Stafforth vous le dira comme moi, et M. de Graevenitz n'étant pas du beau sexe ne peut prétendre à celle qui est le plus convoitée. D'ailleurs, Madame de Geyling l'a déjà usurpée. Que pourrais-je donc suggérer ?

Mme de Ruth restait pensive.

— Et vous m'appelez une femme d'esprit ! s'écria-t-elle, en levant les mains avec un geste d'ennui. Voilà deux heures que nous délibérons sans avoir rien trouvé. J'avais pensé que ce bol de punch nous donnerait des idées. Il nous faut trois choses, ou plutôt quatre : de l'argent pour Graevenitz ; détrôner cette Geyling dont les airs sont devenus intolérables ; aider M. de Stafforth à entrer dans le conseil intime du duc et y faire pénétrer aussi un ami de l'Eglise.

Elle compta successivement les quatre points sur ses doigts brillamment bagués.

— Monsieur de Graevenitz, reprit-elle, vous m'avez dit un jour que vous avez une toute jolie sœur dont les charmes se morfondent à Gustrow. Si nous lui faisions prendre la place de la Geyling ?... Quelques années de ce rôle envié nous feraient atteindre nos deux principaux buts. Et vous, Stafforth, vous êtes homme à en faire votre profit. Il y a ensuite l'Eglise qu'il ne faut pas oublier...

Cette dernière phrase eut soudain pour effet de faire passer

l'expression du visage de M. de Zollern du plaisant le plus ragaillardi au sérieux le plus grave.

A la vérité, il n'y avait rien qui échappât à sa causticité, mais il était partisan de l'Eglise romaine, la seule qui convînt à la noblesse, dans sa pensée. Il appartenait au parti qui voulait gouverner le Wurtemberg avec le concours des Jésuites. Sans doute, le peuple était strictement protestant jusqu'à la bigoterie, et l'adoption du catholicisme romain n'aurait fait que provoquer une révolte de la moitié de la population. Mais pour M. de Zollern, le peuple, les bourgeois, avec leurs croyances, n'étaient que des pions sur l'échiquier où se jouaient les intérêts de l'Europe et plus particulièrement ceux de l'Allemagne à cette époque. Le Wurtemberg avait pour souverain un prince protestant ; les Wurtembergeois considéraient le papisme comme le *credo* de l'antéchrist ; mais les nobles étaient presque tous catholiques et ils savaient que, tant que le Wurtemberg resterait protestant, ils ne pourraient prendre qu'une faible part aux affaires. Les paysans wurtembergeois jouissaient de plus de liberté que sur tout autre point de l'Europe. Une race pesamment obstinée, ces Wurtembergeois, qui détestaient leurs maîtres dont ils ne comprenaient pas le français. Une race opiniâtrément jalouse des anciens droits et des libertés que lui avait accordés, par testament, Eberhard le Larmoyeur, en 1514. Cette Grande Charte de la Souabe la mettait en possession de privilèges qui contrariaient extrêmement les ducs de Wurtemberg. La noblesse du pays se jugeait trop haute pour condescendre à vivre à la petite cour de Stuttgart. Elle boudait à l'écart dans ses châteaux ou bien allait entourer l'empereur à Vienne. Les ducs de Wurtemberg avaient accepté par force, avec une bonne grâce apparente, cette désertion, mais lorsque Eberhard-Louis eut atteint sa majorité, il accueillit les étrangers accourus de tous les points de l'Allemagne et forma avec ces aventuriers, pourvus de parchemins mais sans argent, une cour assez brillante où, suivant l'expression d'un contemporain, M. de Pœllnitz, on pouvait s'enrichir tandis que partout ailleurs il était impossible de ne pas se ruiner.

C'est ainsi que M. de Stafforth, un hobereau de petite naissance, du Hanovre, avait réussi à devenir un personnage important et s'était poussé par l'intrigue jusqu'à la haute situation de maréchal de la cour.

Frédéric-Guillaume de Graevenitz était aussi un de ces parvenus. Gentilhomme de peu de bien, né mecklembourgeois, il avait servi dans un des régiments de Marlborough quand ce général, avec les Impériaux, défendit les bords du Rhin contre l'invasion de Louis XIV.

Le duc Eberhard-Louis avait épousé la cause de son suzerain, l'empereur d'Autriche, et à la tête de toutes les troupes qu'il avait pu réunir dans le Wurtemberg, il s'était joint aux alliés commandés par Marlborough. Au retour de la campagne, il avait ramené avec lui, à Stuttgart, quelques gentilshommes, ses compagnons d'armes, et parmi eux Graevenitz. Celui-ci, se sentant peu l'envie de reprendre le chemin du Mecklembourg où il n'avait guère de profit à récolter et trouvant le séjour de Stuttgart agréable, était resté à la cour d'Eberhard-Louis. Il s'était marié avec une demoiselle noble de Rottenburg, sur le Neckar, près de Tubingue, et le duc l'avait créé gentilhomme de la chambre, distinction plutôt honorifique dont les maigres avantages d'argent lui faisaient regretter de s'être fixé dans le Wurtemberg.

— L'Eglise, dit le duc de Zollern, est dans une situation si critique en ce pays qu'elle n'hésiterait certainement pas à tirer parti des moyens dont vous parlez, Madame ; mais il faudrait, avant tout, savoir si ce « moyen », comme nous l'appelons, consentirait à s'employer. Mademoiselle de Graevenitz...

— Ma sœur, Monseigneur, n'est pas de l'étoffe dont on fait les martyrs. Je suis sûr qu'elle s'empresserait de seconder les vues de l'Eglise, autant qu'elle le pourrait, si elle y trouvait elle-même son avantage.

Il y eut un moment de silence.

— Voyons, examinons notre stratégie, dit Mme de Rutz avec vivacité. C'est déjà quelque chose d'avoir un plan sous la main ; mais vous ne dites rien, Stafforth ; vous vous montrez choquée, Marie. Quelle folie, par le temps qui court ! On fait ce qu'on peut, ma chère, et, croyez-moi, ce n'est pas une vie oisive que je propose pour votre belle-sœur. Rappelez-nous donc les dates des fêtes prochaines, Stafforth. Graevenitz, qui n'a que vingt-quatre ans, devrait les connaître toutes. Un bal ? Non. Un bal n'est utile que lorsque l'intrigue est déjà engagée. Ah ! j'y suis. Il y aura des représentations théâtrales à la Maison de plaisance, le 29 avril. Trois jours, c'est parfait. Votre sœur chante, Graevenitz ? Comment chante-t-elle ?

— Divinement, Madame. Ce vieux rêveur de maître d'école de Gustrow en raffole.

— A merveille. Rien ne charme, à la cour, comme une voix nouvelle. Cette Geyling, avec ses notes aigres et perçantes, est devenue pour tout le monde assommante à en mourir. Votre sœur fera admirablement contraste.

— Quand Madame de Ruth parle, on dirait le gracieux babil d'une source, observa Zollern, en riant. Pardonnez-moi, chère amie, de vous interrompre. Votre plan est excellent. Mais faisons

d'abord venir ici la demoiselle. Voyons-la, entendons-la, et puis nous saurons ce que nous avons à faire. En attendant, je rentrerai chez moi. Monsieur de Berga, mon vieil ami, qui m'ennuie avec ses leçons de morale, mais me retient par son affection bien éprouvée, m'a prié à souper et j'ai une longue route à faire avant d'avoir regagné mon logis.

Le duc s'était levé.

— Berga, dit M[me] de Ruth, c'est l'homme qu'il nous faudra pour le dénouement. Quand Son Altesse aura cueilli la fleur et en aura eu le premier parfum, nous la donnerons à Berga pour la mettre entre deux feuillets de sa Bible. Il épousera M[lle] de Graevenitz dans quelques années et fera ainsi une œuvre pie qui nous récompensera d'avoir écouté ses sermons depuis vingt ans.

Zollern sourit.

— Je doute que Berga consente jamais, dit-il, à jouer un rôle ridicule.

Le duc salua l'assistance et suivit M[me] de Ruth qui le reconduisit par le corridor mal éclairé.

— Très bien, chère amie, très bien. Un plan adorable. Cette petite Graevenitz parle mieux le français que sa belle-sœur, je suppose. A la cour, c'est l'essentiel, vous ne l'ignorez point.

Il baisa la main de la dame.

— Merci de vos souvenirs, amie bien chérie.

Il monta, en refusant l'aide, dans la patache qui s'éloigna dans l'orage et l'obscurité.

M[me] de Ruth regarda la lanterne du véhicule s'évanouir peu à peu.

Puis, réprimant un soupir, elle rentra au salon où elle trouva Graevenitz écrivant à sa sœur une lettre dont le grand maréchal de la cour soulignait du geste la rédaction.

II

Une chambre aux murs écaillés dont le plâtre bombait. Jadis peints en bleu, ils avaient pris, sous l'action de l'humidité, l'aspect bizarre que leur donnait le bariolage. Un parquet rude, inégal. Pour mobilier, un lit étroit en chêne, un grand fauteuil aux quatre pieds de hauteurs différentes, une table branlante, calée avec un paquet de chiffons, une commode en bois peint. C'était la pièce réservée à Wilhelmine de Graevenitz, dans la maison de sa mère, à Gustrow, petite ville du Mecklembourg.

La jeune fille rêvait, tristement assise au bord du lit, regardant la poussière qui dansait dans un rayon de soleil de décembre.

Elle grelottait dans sa robe de chambre, ne songeant point à s'habiller pour se réchauffer.

A première vue, elle paraissait jolie, belle même ; mais ce n'était qu'un effet d'impression. Ses traits étaient irréguliers, avec quelque chose de massif : des pommettes fortement accusées, un menton carré et une fossette bien marquée qui se creusait également près de la lèvre lorsqu'elle souriait.

Elle était grande et svelte. Le buste prononçait ses formes, en contraste avec l'ensemble de l'extérieur. Les cheveux châtains, presque noirs, se nuançaient, sous la lumière, de reflets d'or rouge. Ils étaient très abondants, trop même, comme une frondaison luxuriante. La bouche, d'un modelé parfait, s'incurvait gracieusement, la lèvre supérieure, légèrement épaisse sous les narines sensuellement ouvertes. Le front serein, d'une extrême pureté, découvert, élevé, se dessinait dans la mobilité de son expression au dessus des yeux bleus et profonds.

Oh ! ces yeux ! Personne n'aurait pu les dépeindre et tous ceux qui en parlaient étaient en désaccord. Leur couleur rivalisait avec l'azur du ciel, mais ne se définissait pas exactement, tant l'éclat en était changeant. Les paupières paraissaient plutôt fortes avec des cils petits et épais ; les sourcils, nettement tracés, s'arquaient et se rapprochaient. Un peintre qui se serait borné à la fidélité n'aurait pu rendre la merveilleuse vitalité du regard doué, lorsqu'il était fixe, d'un étrange pouvoir de fascination.

A Gustrow, bien des gens redoutaient ces yeux et disaient qu'ils donnaient le frisson, comme ceux du serpent. Ils pétrifiaient, affirmait-on. Beaucoup croyaient qu'ils avaient à faire à une sorcière. Pourtant, ceux à qui Wilhelmine de Graevenitz inspiraient de la sympathie — ils n'étaient pas nombreux — savaient qu'il y avait dans ces yeux, lorsqu'elle le voulait, une naïve gaieté enfantine, une douceur allant jusqu'à la tendresse et un éclair d'enthousiasme.

Toutefois, ces moments de sentimentalité expansive étaient rares. Wilhelmine n'avait guère l'occasion de se livrer à des effusions d'âme. Elle vivait seule avec sa mère, toutes deux s'enfermant dans leur petite maison sombre. Son frère Frédéric était loin, à la cour ou à l'armée. Sa sœur aînée avait épousé un marchand de Berlin, Sittmann, de la classe moyenne.

Sa vie se passait dans la monotonie, sans incidents.

Elle n'avait pour distraction que la conversation peu variée de sa mère qui ne parlait que du gentilhomme de la chambre et de ses exploits dans les campagnes des Impériaux sous la conduite du grand Anglais Marlborough. L'affection maternelle pour

Wilhelmine se réduisait d'ailleurs à lui conseiller de se marier pour être débarrassée d'elle.

— Epouse le pasteur Muller, répétait-elle constamment. Sans doute, il n'est pas noble, mais c'est un homme sérieux, et dans ces temps indécis, où tout le pays est bouleversé, personne ne peut dire si le maudit roi de France ne tombera pas sur nous et quel sort ses soldats réservent aux jeunes filles.

Wilhelmine n'était guère disposée à écouter cet avis. Pourtant, elle réfléchissait dans l'isolement de sa chambre. M[me] de Graevenitz ne pouvait lui offrir un horizon riant. La maison était pauvre morne, sale ; la vie misérable. Peu de nourriture, aucune diversion à l'ennui.

Elle détestait la gêne et les privations. Elle rêvait l'aisance, l'opulence, le beau linge, les riches atours, les bals, les plaisirs, les fêtes, la splendeur. Ce n'était pas le pasteur Muller qui lui donnerait tout cela. Mariée avec lui, elle n'aurait d'autre occupation que de tricoter des bas ou de les raccommoder.

Et elle bâillait à cette perspective.

Un coup frappé à la porte, un son de voix, la tirèrent de sa rêverie.

— Entrez.

Une curieuse apparition se montra. On eût dit une enfant, tant la taille de celle qui pénétrait dans la chambre était petite, mais les traits du visage accusaient la vieillesse et la décrépitude. C'était une figure grotesque ; des épaules hautes, des bras si longs qu'ils touchaient presque à terre, des mains énormes. Pourtant, ces mains étaient admirablement modelées et les doigts fuselés révélaient une nature affinée. La tête, démesurément grosse, ne manquait pas de caractère. On aurait pu la prendre pour quelque œuvre de sculpture posée sur un corps gracile ou pour quelque boule pesante sur une tige frêle. La physionomie avait de l'expression. Les lignes, à les étudier attentivement, étaient belles. Les yeux, comme ceux de tous les disgraciés de la nature, traduisaient les intimes mouvements de l'âme. Il y avait, dans ce regard, de la souffrance et de la résignation, du mépris de la vie et, par éclairs, des élans de bonté.

— Wilhelmine, dit la bossue, s'avançant vers le lit, pourquoi cet accueil renfrogné ? Ta mère t'aura encore chanté sa ritournelle de misère et de mariage. Voyons, chère, ne fronce pas ainsi les sourcils. Tu sais que rien ne me fait plus de peine de ta part. N'ai-je pas assez de figures maussades ou railleuses autour de moi ? Non, ma chère, je ne mérite pas cette froideur, quoique tu aies bien des raisons de ne pas sourire.

— Je ne t'en veux point, Anna, répondit M[lle] de Graevenitz,

pourquoi ce reproche ? Nous nous querellons quelquefois, mais comme le font des amies. Si je suis maussade, ce n'est pas le sermon quotidien de ma mère qui en est cause. C'est cette existence qui me devient insupportable. Toi, du moins, tu as tes livres, tes occupations ; mais moi, je suis désœuvrée, je m'ennuie à mourir, tout me manque, quand il me faudrait tant de choses ! Ce que tu dédaignes, le luxe, l'amusement, m'est indispensable. Je suis malheureuse de ne pas avoir des draps de toile fine, des robes de soie, d'être privée des fêtes et des danses, de l'admiration, des applaudissements, de la puissance. Ah ! que n'ai-je des goûts simples, comme toi !

— Tu es folle ma chère. Anna Reinhard cherche le bonheur, non dans la chimère, mais dans la réalité. Elle se contente de ce qu'elle a, de ce qu'elle est. Qui n'est point satisfait de son sort, va au devant des déceptions. Un jour, peut-être, Wilhelmine, tu posséderas ce que tu désires si avidement maintenant, et alors, tu voudras encore plus, tu ne seras jamais satisfaite.

— Tu te trompes, Anna, je veux vivre, avoir tout ce que promet et peut donner la vie. Pourquoi n'y aurais-je pas droit ? Je suis noble, jeune...

Ses mains enlacèrent celles de la bossue.

A ce moment, dans la rue, un galop de cheval troubla le silence. Les deux jeunes filles s'approchèrent de la fenêtre. Un cavalier dont la monture avait la robe tout éclaboussée de boue sonna du cor. Il portait l'uniforme bleu passementé d'argent des princes de Thurn et Taxis qui, à cette époque, étaient les grands maîtres héréditaires de la poste impériale.

Les badauds et les commères l'entouraient. La plupart n'attendaient aucun message, mais tous voulaient savoir des nouvelles de la guerre. Que faisaient les Français ? Etaient-ils rentrés dans leur pays impie ?

Le cavalier, qui avait fait halte, répondait de son mieux aux questions. Il n'était guère informé de ce qui se passait dans le pays et n'apportait que des lettres de Schwerin. Là, on disait que le maréchal de Villars avait quitté le Wurtemberg avec son armée. Il n'en pouvait raconter davantage. Mais il avait dans son sac un message du Wurtemberg même pour Mademoiselle de Graevenitz qui, peut-être, donnerait satisfaction à la curiosité générale.

Wilhelmine avait entendu ces paroles. Elle s'était empressée de descendre dans la rue, voulant prendre la lettre avant que celle-ci ne tombât dans les mains de sa mère. Le messager la lui remit. Elle se hâta de rentrer et, poussant le verrou de la porte

pour être à l'abri de toute surprise, elle décacheta la missive et lut :

« Ma chère sœur,

« Depuis que je t'ai écrit, j'ai quitté l'armée de Mylord Marlborough et suis parti pour la cour avec mon compagnon d'armes, le duc de Wurtemberg. Il y a six mois de cela. Je me suis marié avec une noble demoiselle de Rottenburg, j'ai été nommé gentilhomme de la chambre et je ne viendrai pas à Gustrow de quelque temps. Remplace-moi donc auprès de notre mère, sois bonne pour elle et dis-lui que j'espère lui offrir prochainement l'hospitalité à Stuttgart. Je crois qu'il y aurait tout avantage pour toi aussi, ma chère sœur, à venir nous rejoindre ici. Je connais beaucoup de gentilshommes riches et pourrais te marier avantageusement. Tu ne devrais pas retarder trop ton arrivée, d'autant plus qu'il y aura des fêtes à la cour, au printemps. Une de mes amies, Mme de Ruth, sera heureuse de t'y présenter et de te recevoir chez elle.

« Mille amitiés à notre mère et obtiens d'elle, pour moi, qu'elle te laisse faire ce voyage sans délai.

« Ton frère.

« Frédéric-Guillaume de Graevenitz.

« P. S. — J'espère que Monsieur Gabriel t'a appris le bon et beau français. Ici, à la cour, personne ne parle l'allemand que l'on considère comme la langue des paysans. Aussi, je ne t'écris pas en allemand, comme tu le vois. Du français partout : langue française, manières françaises, en dépit des batailles françaises. »

Wilhelmine s'était sentie envahie de joie à cette lecture. Elle voyait déjà se dérouler les splendeurs de la cour et s'incliner devant elle les courtisans qui lui rendaient hommage. En même temps son regard se promenait sur la nudité de la chambre où elle était assise en ce moment, sur la pauvreté du mobilier Sa résolution était prise. Elle n'hésiterait pas à répondre à l'appel. Elle avait rêvé les succès du grand monde ; elle les entrevoyait maintenant dans leur réalité prochaine et elle était bien décidée à ne pas laisser échapper l'occasion

Son manteau était suspendu à une patère ; elle le prit, s'y enveloppa, cacha la lettre dans sa robe, et d'un pas rapide se dirigea vers la porte de la rue, regardant par instants furtivement derrière elle pour s'assurer si sa mère ne la suivait point. Elle l'aperçut, causant avec le pasteur Muller et, pressant le pas, elle traversa la place du Marché, la rue du Couvent où tout était

plongé dans le silence. Bientôt elle atteignit la cathédrale, qui dressait sa haute masse de pierre dans la pénombre. Elle y entra.

L'intérieur de l'édifice était désert.

Wilhelmine, n'apercevant personne, allait se retirer, quand elle entendit comme un murmure qui lui semblait accompagner le réveil de l'âme même du temple chrétien. C'était le son de l'orgue préludant à une majestueuse harmonie.

Elle s'était assise silencieusement dans l'une des stalles de chêne. Les accords montaient vers la voûte, comme des voix, tantôt suppliantes, tantôt graves, tantôt traduisant des élans passionnés du cœur avec l'exaltation pour retomber ensuite en un solennel finale. On aurait cru de quelque lutte ardente, terrible, passant par les phases de la souffrance, de l'agonie, pour aboutir au calme dans sa complète quiétude.

Wilhelmine écoutait l'orgue, les yeux humectés de larmes, la tête appuyée à la stalle, le regard extatique, l'attitude immobile. Pour elle, la musique était une prière qui l'émouvait dans tout son être, comme si elle eût été transportée dans un monde idéal.

Elle était venue demander conseil à M. Gabriel, l'organiste, et avant même qu'elle lui eût parlé, il répondait à son trouble par les voix de l'orgue.

Les églises, à cette époque, les cathédrales mêmes, ne possédaient guère ces instruments coûteux. Celui de Gustrow était un don d'un duc de Mecklembourg renommé pour sa piété.

M. Gabriel excellait dans l'exécution des morceaux sacrés. Il était Français et avait débuté à la cour de Versailles, mais Mme de Maintenon, qui l'accusait d'hérésie, l'avait obligé à chercher un refuge au delà de la frontière. Après avoir erré quelque temps en Allemagne, il était arrivé un jour à Gustrow, au moment même où le maître d'école de la ville venait de mourir. Il avait sollicité et obtenu le poste. C'était maintenant un vieillard, à la démarche lente et grave, aux cheveux blancs, au visage sérieux, éclairé par des yeux presque sans couleur, dont le bleu pâle semblait avoir été délavé par les larmes ou éteint par les veilles. Très silencieux, très renfermé, il n'avait point d'amis ; le pasteur Muller lui était hostile et l'aurait sans doute contraint à démissionner si l'on avait pu le remplacer. Seuls les enfants s'attachaient à leur maître parce qu'il était bon et juste.

Quand Wilhelmine de Graevenitz, au temps où elle n'était qu'une jolie fillette rieuse, vint comme les autres à l'école, l'instituteur la remarqua aussitôt et subit l'étrangeté de son charme. Il lui apprit le français dans toute sa perfection.

— Les dames, même en Allemagne, lui disait-il, ne parlent

point l'allemand, mais le français. Vous serez, je le prévois, grande dame un jour. Il n'y a point de femme comparable à la grande dame et Dieu lui-même vous a destinée à ce rôle suprême.

Il ne s'était pas contenté de lui enseigner la langue. Il lui avait fait lire les chroniqueurs, Froissart et Joinville, le *Roman de la Rose*, les poèmes de la Pléiade. Parfois, il lui citait, avec un sourire et un soupir, les vers de Malherbe :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Et il ajoutait :

— Les fleurs de la vie se fanent vite ; elles doivent être admirées quand elles sont dans l'éclat de leur beauté ; et vous êtes une fleur, chère petite.

Il l'initiait aux beautés de Corneille, de Racine, de Molière, et elle s'en éprenait avec une intelligence qui le ravissait. Souvent, le soir, il la retenait pour prolonger les leçons. Une fois même, il lui prit la fantaisie de lui apprendre la danse. Et rien n'était plus curieux que de les voir étudier ensemble les pas devant le miroir, en faisant les révérences. Les chaises de l'école rangées autour d'eux figuraient l'assistance et le vieux maître semblait transformé en un beau gentilhomme. Dans ces moments, Wilhelmine croyait surprendre un secret dans la mélancolie de ses yeux. Un jour, elle lui demanda d'évoquer pour elle son passé.

— Ah ! mon enfant, répondit-il tristement, que voulez-vous ? un cœur profondément blessé ne guérit jamais. Cette danse ravive en mes souvenirs la sensation d'une blessure que je croyais pourtant bien fermée en ce paisible pays du nord. Ah ! chère enfant, il n'y a pas de réminiscence plus douloureuse que celle de la jeunesse évanouie.

La première pensée de Wilhelmine, après la lecture du message de son frère, avait été de confier cette nouvelle à M. Gabriel. Elle savait d'avance que sa mère soulèverait des difficultés et elle s'était dit qu'il valait mieux chercher avec le maître d'école-organiste comment elle pourrait se procurer l'argent pour le voyage à Stuttgart. Peut-être, quand ce problème serait résolu, obtiendrait-elle le consentement de Mme de Graevenitz.

Elle s'était levée lorsque les sons de l'orgue avaient cessé, et, par une petite porte s'ouvrant dans la nef, elle avait gravi l'escalier en colimaçon qui conduisait à la tribune.

— Monsieur Gabriel, dit-elle, en saluant amicalement le vieillard, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre, une très grande nouvelle, si grande que je ne suis pas encore sûre de ne pas avoir rêvé. Lisez cette lettre de mon frère et conseillez-moi.

L'organiste promena ses yeux affaiblis sur le parchemin.

— Hélas ! murmura-t-il en essuyant une larme qui roulait sur sa joue, ce qui devait arriver arrive. Je ne puis me plaindre. Vous vous faniez ici comme une belle fleur dans une atmosphère étouffante, mais Dieu sait combien tout sera noir pour moi sans vous.

— Mais, Monsieur Gabriel, vous parlez comme s'il s'agissait de partir dès demain. Je n'ai pas encore averti ma mère. Je ne sais pas encore si je ferai bien ou mal d'écouter mon frère. Et puis, où trouver l'argent ? Il faudra beaucoup de florins.

Le vieillard eut un sourire dolent.

— De l'argent ? C'est vrai. Votre mère n'en a pas. Votre frère n'en envoie point, évidemment. Il croit donc que vous pourrez vous envoler sur l'aile d'une hirondelle ? Elles sont parties depuis longtemps, les hirondelles, ajouta-t-il d'un air rêveur.

— Oh ! Monsieur Gabriel, supplia Wilhelmine, aidez-moi ! Vous m'avez toujours donné de si bons conseils. Dites-moi où je trouverai cet argent !

— Mon enfant, je vais réfléchir. Savez-vous exactement ce que ce voyage coûtera ? Ni moi non plus. Mais voyons. Combien de temps cette lettre a-t-elle mis pour vous parvenir ? Seize jours. Vous ne pouvez faire un si long trajet sans relais, sans repos et sans repas. Il vous faudra au moins cent florins. Et si je vous les procure, où vous enverrai-je, mon enfant ?

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Mlle de Graevenitz.

— Au succès, s'écria-t-elle avec enthousiasme.

— Peut-être au danger. Le cœur reste souvent pur, tendre, chaud, généreux, quand on est pauvre ; mais le monde et ses succès que vous convoitez, le refroidissent, le glacent même et l'endurcissent fréquemment.

Elle s'était assise à côté de l'organiste et voulut faire résonner quelques anches de l'orgue en promenant ses doigts sur le clavier, mais il n'y avait plus guère de pression et elle ne put tirer des tuyaux qu'un gémissement.

— Mauvais présage, dit-elle.

L'organiste lui vint en aide. Et tandis que le puissant instrument reprenait peu à peu sa voix, elle chanta, pour l'accompagner, cette improvisation :

Cher ami de ma jeunesse,
Souriez à ma liesse.
Au printemps, chansons et fleurs,
Pour l'hiver gardons nos pleurs.

Cher ami, si la vieillesse
Est revêche à l'allégresse.
Je cueillerai les douces fleurs,
Pour l'hiver gardant mes pleurs.

M. Gabriel écoutait en souriant et, approuvant de la tête, murmura comme s'il eût parlé à quelque confident invisible :

— Oui, j'ai fait d'elle une artiste, ou plutôt c'est Dieu qui fait des artistes de tous ceux qu'il aime.

Il y eut un moment de silence.

— Rassurez-vous, mon enfant, reprit-il, vous aurez l'argent. Je vous aiderai à cueillir les fleurs et puissiez-vous ne jamais connaître les pleurs.

Il posa doucement sa main sur l'épaule de Mlle de Graevenitz.

C'était le signal du départ.

Ils redescendirent dans la nef silencieuse.

A la porte de la cathédrale, ils se séparèrent.

Le vieillard gagna d'un pas lent, le front pensif, la rue du Couvent, où était située sa maison d'école.

Wilhelmine traversa rapidement le cimetière, puis la plaine toute morne et, longeant le marais qui entourait la ville monotone, elle rentra, pensive elle aussi, chez sa mère.

III

Le lendemain, Mlle de Graevenitz se trouvait de nouveau dans sa pauvre chambre à coucher. Elle avait laissé glisser de ses genoux le livre ouvert dont la lecture ne l'avait intéressée qu'un instant. Ses yeux erraient sur les murs de la pièce. Elle revoyait dans son esprit les scènes de la veille, son entrée dans la cathédrale ; elle entendait les voix de l'orgue, les paroles de l'organiste. Elle se rappelait qu'en quittant M. Gabriel, elle avait rencontré le pasteur Muller qui lui avait renouvelé, une fois de plus, ses espérances, et comment elle l'avait repoussé ; comment elle avait hâté le pas au milieu de la tourmente de neige, avait glissé, était tombée, et dans l'obscurité avait perdu la lettre de son frère, ce qui l'inquiétait, cette missive pouvant faire gloser quiconque l'aurait ramassée.

Elle avait l'intention de tout révéler à sa mère, car Mme de Graevenitz avait fait allusion à un voyage probable de l'organiste qui l'avait avertie en priant Wilhelmine de venir tenir l'orgue. Et elle se disait que cette absence du maître d'école se rattachait au besoin d'argent dont il avait été question entre elle et lui.

Le livre ouvert était *Pascal.* La page sur laquelle revenaient ses regards contenait la phrase souvent citée : « Le cœur a des raisons... » Etait-ce un avis ? La prédiction de sa destinée ? A quelles incitations devait-elle céder ? Elle commentait mentalement la pensée du philosophe : « A quoi sert de gagner le monde entier si l'on perd son âme ? » Le monde entier ? Quel était-il ? Pouvait-il exister pour elle sans réaliser les satisfactions de son ambition ?

Elle releva la tête. M. Gabriel, qu'elle n'avait pas entendu entrer, se trouvait devant elle.

— Chère enfant, dit l'organiste avec émotion, je vous apporte une bonne nouvelle : j'ai l'argent.

Wilhelmine eut un cri de joie. Elle lui prit les deux mains avec reconnaissance et l'entraîna vers l'appartement de sa mère.

— Comment vous remercier ?

— En pensant quelquefois à moi, quand vous serez loin de Gustrow, en m'écrivant, si vous vous souvenez encore de votre vieux maître...

— Oh ! je ne saurais vous oublier... Mais comment avez-vous pu vous procurer si vite cette somme si importante ? Ma mère m'avait dit que vous deviez vous absenter...

— Je n'en ai pas eu besoin. J'avais quelques souvenirs de France que je tenais enfermés. Des cadeaux qui me remettaient en mémoire le passé quand je les regardais. Je les ai vendus. Ils n'étaient plus pour le vieillard que des témoins importuns de sa jeunesse. Qu'importe aujourd'hui au maître d'école obscur la cour brillante de Louis XIV ?

Ils étaient entrés dans la chambre de Mme de Graevenitz. Il déposa sur la table un paquet dont il coupa les ficelles avec précaution. Il en retira quatre rouleaux scellés, rompit tour à tour les cachets et compta successivement vingt-cinq florins, cinquante, soixante-quinze, cent.

Wilhelmine considérait avec curiosité les effigies. Elle n'avait jamais vu autant d'or ensemble.

— C'est la puissance, dit-elle.

— Ou la souffrance.

La porte était restée ouverte.

Mme de Graevenitz apparut tout à coup comme un spectre.

Elle vit la main de sa fille dans celle de M. Gabriel. Elle aperçut les pièces d'or. Un soupçon traversa sa pensée défiante.

— Qu'est-ce à dire, Monsieur ? questionna-t-elle, sans pouvoir contenir son indignation. Vous apportez ceci à ma fille ? Pourquoi ?

L'interrogation incisive précisait la signification du soupçon.

— Pour son voyage à Stuttgart, Madame...

— Son voyage ? Quel voyage ?

— Mademoiselle de Graevenitz n'a sans doute pas encore eu le temps de vous communiquer ses plans, Madame, de vous dire qu'elle a reçu une lettre de son frère, qu'il l'appelle à la cour, que, n'ayant point l'argent pour partir, elle m'en a parlé, que j'ai cru pouvoir, sans vous offenser, l'obliger en lui venant en aide, ce dont son frère me saura peut-être gré.

Mme de Graevenitz était demeurée silencieuse, laissant s'achever la période.

— Je ne conçois pas ce procédé, Wilhelmine, dit-elle enfin sévèrement. Vous faites des plans avec un étranger — l'accent nuança l'expression de mépris — sans que j'en sache rien. Vous recevez de l'argent de... cet homme... sans mon consentement...

Elle s'arrêta, suffoquée. Puis, reprenant :

— Où est cette lettre de votre frère ? Donnez-la-moi à l'instant.

Wilhelmine fit un geste de refus.

— Je ne l'ai point, ma mère, elle est...

— Entre les mains de Monsieur, sans doute... Je comprends.

Puis éclatant :

— Mensonge et fourberie, Monsieur le maître d'école. Je vois bien que vous êtes ce que j'ai toujours soupçonné : un corrupteur, un suborneur, un méchant homme ; que vos cheveux blancs ne vous empêchent point de vous conduire en...

L'organiste interrompit :

— Je crains, Madame, dit-il avec calme, que la colère ne vous égare. Je n'ai point cette lettre, je vous le répète, et quant à vos accusations, elles ne peuvent m'atteindre.

Mais Mme de Graevenitz ne l'écoutait pas Elle avait pris brutalement sa fille par le bras.

— Cette lettre, je la veux, m'entends-tu, misérable gourgandine !

Le mot était cinglant. M. Gabriel crut devoir s'interposer.

— Madame, dit-il, une pareille injure ne devrait pas sortir de la bouche d'une mère.

L'observation ne fit qu'attiser la fureur de Mme de Graevenitz.

— Sortez, cria-t-elle, lâche séducteur, et ne remettez plus jamais les pieds ici. Quant à cet or, prix de l'ignominie, voilà ce que j'en fais.

D'un revers de main, elle balaya la table, et les cent florins roulèrent par terre.

L'organiste se maîtrisait.

Il y eut un silence.

— Madame, reprit-il dignement, il ne me reste qu'à vous obéir, en vous livrant à vous-même.

Il s'inclina respectueusement devant Wilhelmine et quitta la pièce.

M[lle] de Graevenitz s'était redressée de toute sa hauteur.

— Ma mère, dit-elle, nous sommes seules maintenant. Ecoutez-moi donc et connaissez ma volonté. Vous avez toujours été injuste envers moi. Vous venez de m'insulter devant celui que vous avez appelé dédaigneusement un étranger en l'accablant d'outrages et qui m'a toujours témoigné plus d'amitié que vous. Frédéric m'a écrit en m'engageant à me rendre à la cour de Wurtemberg où je serai certainement plus heureuse qu'ici. Il n'a pas eu de peine à me convaincre. Ma décision est prise. J'en ai fait part à M. Gabriel ; il m'a approuvée et m'a apporté l'argent pour le voyage.

— Vous n'irez pas, je vous le défends. Cet or du déshonneur, j'en ferai ce qu'il me convient.

— Cet or ne vous appartient pas.

— Nous verrons.

M[me] de Graevenitz se baissa pour ramasser les florins, les recompta et en fit un paquet qu'elle serra dans une armoire dont elle prit la clef.

Wilhelmine surveillait attentivement chacun des mouvements de sa mère.

Un domestique vint annoncer que le repas était servi.

Elles se rendirent à la salle à manger.

M[me] de Graevenitz et sa fille touchèrent à peine aux plats, sans échanger une parole. Le souper achevé, elles se séparèrent.

Laissant sa mère aller à la cuisine donner des ordres, Wilhelmine gagna d'un pas furtif la chambre où elle avait vu M[me] de Graevenitz porter la clef de l'armoire contenant les florins d'or. Elle la trouva sans peine, la prit, la cacha dans son épaisse chevelure et remonta chez elle.

Une demi-heure après, M[me] de Graevenitz constata la disparition de la clef.

— Cette drôlesse l'aura volée ! s'écria-t-elle.

Elle courut à la chambre de sa fille.

Wilhelmine était couchée, feignant de dormir profondément.

M[me] de Graevenitz fouilla les robes, promena les mains sous

l'oreiller, sous les draps, ne songeant pas à visiter le chignon, et ne découvrit rien.

Elle sortit, proférant des menaces.

A peine fut-elle partie que Wilhelmine se leva d'un saut.

En un clin d'œil, Mlle de Graevenitz eut passé sa robe. Elle roula ses chaussures dans son manteau et, gagnant le corridor, y laissa le paquet dissimulé dans un coin.

A pas lents, elle se dirigea vers la chambre à coucher de sa mère. Doucement, très doucement, elle ouvrit la porte et prêta l'oreille. Un souffle régulier l'avertit que Mme de Graevenitz dormait.

La lune avait disparu sous les nuages. Aucune clarté n'entrait par la fenêtre. Une obscurité compacte régnait partout.

Mlle de Graevenitz se glissa jusqu'au lit.

Elle attendit.

Peu à peu, une lueur indécise, la lune reparaissant, lui permit de voir les traits de Mme de Graevenitz. Même dans le sommeil, ils respiraient la colère, l'égoïsme.

Wilhelmine savait que sa mère avait coutume de mettre la clef de la maison sous son oreiller. Elle passa sa main dessous. Mme de Graevenitz fit un mouvement et se retourna sur le dos. Maintenant son visage, de face, était complètement éclairé.

La jeune fille s'était reculée et dissimulée derrière le lit. Elle épiait. Les minutes d'angoisse lui paraissaient des siècles.

Bientôt la respiration reprit sa régularité : Mme de Graevenitz s'était replongée dans le sommeil.

Wilhelmine revint vers elle, sur la pointe des pieds, se pencha, chercha de nouveau la clef, la saisit avec une extrême prudence.

Cette fois, elle la tenait en sa possession.

Alors, elle regagna le corridor, après avoir, sans aucun bruit, refermé la porte de la chambre, se chaussa, s'enveloppa dans son manteau.

Rien ne bougeait dans la maison.

Elle monta dans la chambre où était l'armoire et reprit le trésor apporté par l'organiste.

Elle n'avait plus qu'à fuir.

La clef de la maison lui ouvrit l'accès de la rue.

Elle franchit le seuil et se trouva dans la neige amoncelée.

Elle marcha devant elle sans crainte des ténèbres.

C'était le premier pas de Wilhelmine de Graevenitz dans l'inconnu.

MARIE HAY.

(*A suivre.*)

LE ROMANTISME FRANÇAIS [1]

Un libelle contre Jean-Jacques Rousseau, un réquisitoire contre les principes de 89, une diatribe contre l'influence germanique, un « éreintement » de Victor Hugo, tout cela, sans compter bien d'autres choses encore, fait, tant bien que mal, un volume intitulé : *le Romantisme français, essai sur la révolution dans les sentiments et les idées au XIXe siècle* ; volume touffu et confus, dont les matières sont artificiellement disposées, dont les parties s'entrecroisent et s'enchevêtrent, mais volume curieux, fertile, vivant, très vrai quelquefois par ce qu'il dit, presque toujours faux, même dans ses pages les plus vraies, par ce qu'il ne dit pas, injuste, paradoxal, sophistique, tantôt violent avec désinvolture, tantôt impertinent avec application, où le philosophe qu'est M. Pierre Lasserre — car M. Lasserre professe la philosophie — se double volontiers d'un pince-sans-rire. Oncques n'ai-je lu thèse de doctorat si amusante.

Nous ouvrons le livre. PREMIÈRE PARTIE : LA RUINE DE L'INDIVIDU (JEAN-JACQUES ROUSSEAU). Voilà bien de quoi renverser toutes les idées que nous pourrions nous être faites sur Rousseau et l'individualisme. Jusqu'ici, l'auteur de l'*Emile* passait pour avoir réintégré l'individu dans ses droits, pour avoir retrempé sa conscience, ranimé sa personnalité intellectuelle et morale. Point du tout. Il le ruina. C'est, du moins, ce que prétend montrer M. Pierre Lasserre ; et, même si par hasard il ne nous convainquait pas, le titre précité en serait-il moins piquant ?

La même antithèse se retrouve dans un autre titre, celui de la troisième section du second chapitre du second livre de la troisième partie : *L'individualisme, ruine de l'Individu.* On s'explique dès lors le jugement de M. Lasserre sur Rousseau. Mais comment s'expliquer que l'individu soit ruiné par l'individualisme ? Rien de si simple. Majeure : l'individualisme dissout

(1) A propos du *Romantisme français*, de M. Pierre Lasserre.

l'ordre social. Mineure : or, à la vigueur de l'ordre social se mesure la prospérité de l'individu. Conclusion : donc, etc. C. Q. F. D.

Par exemple, on ruine l'individu, selon M. Pierre Lasserre, en détruisant les obstacles « propres à modérer, à rendre progressive l'ascension des familles ». M. Lasserre, bien entendu, voudrait qu'on la modérât. De quelle façon ? Sera-ce en supprimant l'école laïque, d'après la méthode de M. Paul Bourget, pour remettre les enfants du peuple aux mains des congréganistes ? Il ne nous le dit pas. Contentons-nous de savoir qu'un des moyens les plus efficaces par lesquels il prétend sauver l'individu de la ruine consiste à multiplier autour de lui les obstacles, à le parquer dans sa classe héréditaire, à empêcher qu'une famille d'ouvriers ou de paysans ne produise, avant plusieurs générations, un médecin, un professeur, un avocat.

On le voit, ce n'est pas seulement le Romantisme que combat M. Lasserre, c'est, en réalité, l'Individualisme sous toutes les formes ; aussi, le titre même de son volume a quelque chose de fallacieux. Sans doute, le Romantisme est pour lui « la désorganisation de la nature humaine civilisée », désorganisation des mœurs et désorganisation de l'esprit, par un travail d'analyse appliqué aux croyances, aux disciplines, aux lois, à tous les préjugés sociaux. Mais ne fausse-t-il pas l'acception du terme ? Entre le Romantisme et l'analyse, je ne vois, pour mon compte, rien de commun. Au surplus, ce travail s'était fait longtemps avant les romantiques ; et ce n'est même pas Jean-Jacques, « réactionnaire » par maint côté, qui en fut l'ouvrier principal ; ce n'est assurément pas Jean-Jacques, tard venu parmi les philosophes, qui en prit l'initiative. M. Lasserre devrait donc remonter plus haut. « Depuis les premières années du XVIII[e] siècle, dit-il, la littérature et la conversation enseignaient l'irrespect », attaquaient « toute croyance politique ou religieuse ». Ainsi, d'après sa définition, nous étions dès lors en plein Romantisme. Il prend Rousseau à partie ; fort bien. Mais Voltaire ? Je suis convaincu qu'il l'aurait exécuté non moins cavalièrement. Pourquoi donc ne s'est-il pas donné ce plaisir ? L'exécution de Voltaire considéré comme romantique devait tenter cependant un si subtil dialecticien.

M. Lasserre, pour ingénieuse que soit sa dialectique, ne laisse pas de substituer quelquefois, avec beaucoup de bonne humeur, des saillies et des gestes aux arguments. « L'*Emile*, nous dit-il par

exemple, est un gros livre. Mais c'est un livre léger. » Puis, tout aussitôt : « La doctrine vaut un haussement d'épaules. » Et certes, je ne conteste point que l'*Emile* ne renferme bien des idées hasardeuses, qu'on ne doive, en le lisant, prendre garde à y distinguer le faux d'avec le vrai, que le vrai même n'y soit mêlé souvent de faux. Cependant, il eut le mérite d'opposer au *mécanisme* pédagogique une méthode qui développe l'activité personnelle de l'intelligence et de la conscience ; et, par là, il modifia heureusement l'éducation moderne, il en transforma le principe. Mais M. Lasserre se soucie peu d'y faire le départ du mauvais et du bon. Tout l'*Emile*, déclare-t-il, consiste en « fantaisies moroses », d'où « s'exhale une odeur de cadavres ». Je crains que le polémiste ne prévale un peu trop chez lui sur le philosophe. Du reste, sa polémique en est plus vive et plus pittoresque. Il haussait tout à l'heure les épaules ; le voici maintenant qui se bouche le nez.

Ennemi de l'individualisme, M. Pierre Lasserre combat, dans son livre, je ne sais quel individualisme *absolu*, comme lui-même l'appelle, un individualisme manifestement chimérique et subversif. C'est se donner beau jeu ; c'est aussi perdre sa peine.

De quelle façon prétend-il réfuter la doctrine des Droits de l'homme ? En montrant que les droits de l'individu sont toujours limités, dans la pratique, par ceux de l'Etat. Mais qui donc le nie ? La doctrine des droits primitifs et naturels se rattache directement à Jean-Jacques ; or, Jean-Jacques lui-même ne reconnaît-il pas que, dès le moment où les hommes se forment en société, chaque individu doit aliéner quelque chose de soi ? Ce que je lui reprocherais, pour ma part, c'est de trop accorder au pouvoir social.

Et que vaut donc le raisonnement de M. Pierre Lasserre ? « Soit, écrit-il, la liberté des croyances, c'est-à-dire des manifestations extérieures de la croyance religieuse... La puissance publique serait terriblement menacée, si la protection légale de la division dans le domaine spirituel devait ou pouvait consacrer la division dans le domaine temporel, s'il était permis, pour raison de religion, de se révolter contre les institutions politiques et civiles ou contre l'usage des mœurs, de se soustraire aux obligations envers la patrie. » Et, donnant quelques exemples, M. Lasserre allègue telle religion qui conseille la bigamie, telle autre qui interdit le service militaire. On en trouverait d'encore plus probants pour rendre irréfragable cette inutile démonstration. Voltaire

nous parle, je ne sais plus où, d'une secte danoise parmi laquelle la charité chrétienne était en singulier honneur. Comme les petits enfants qui meurent tout de suite après le baptême doivent jouir de la félicité et de la gloire éternelles, cette secte charitable égorgeait le plus grand nombre possible d'enfants nouvellement baptisés afin de leur procurer le paradis.

Où M. Lasserre prend-il que les philosophes du XVIIIe siècle et les Constituants de 1789 n'aient pas tenu compte des nécessités sociales ? Mais le difficile, c'est de tracer une juste limite entre les droits individuels et ceux de l'Etat. On est individualiste lorsque, sans méconnaître les droits sociaux en ce qu'ils ont de légitime, on veut maintenir ceux de l'individu contre les usurpations de la collectivité. Quant à l'individualisme absolu dont M. Lasserre triomphe bravement, il reste dans le domaine de la pure idéologie.

Cela fait pourtant quelque différence de poser en principe que, même si la sociabilité est un caractère essentiel de l'espèce humaine, l'individu existe déjà par soi, ou de prétendre qu'il n'a point d'existence propre, et, par suite, de le considérer uniquement comme membre de la communauté. M. Lasserre montre sans peine les dangers d'un individualisme utopique : ne voit-il pas ceux de la doctrine en vertu de laquelle l'individu tient tous ses droits de l'Etat ? Subversion d'un côté, nul n'y contredit ; mais, de l'autre, oppression. Cette doctrine autorise le pouvoir arbitraire du nombre ; elle nie la justice en justifiant d'avance une légalité tyrannique.

Il faut d'ailleurs s'entendre sur ce que M. Lasserre traite de subversif.

Son livre se ramène tout entier à une thèse contre la Révolution de 89. Et pourquoi M. Lasserre la combat-il ? Parce que les principes dont elle se réclame, dépassant le cadre de tel ou tel « ordre politique déterminé », impliquent « un infini de destruction ». En vérité, l'on ne saurait mieux dire. Mais, pour cette raison même, d'autres la glorifient comme l'éternelle libératrice du genre humain. Un infini de destruction, dit M. Lasserre : formule saisissante et terrifique ! Cependant, ne frémissons pas encore d'horreur. Pour mon compte, je voudrais d'abord savoir ce qu'on détruit ; car enfin, il y a des choses à la destruction desquelles je me sens fort capable d'applaudir.

Dans son premier chapitre, l'auteur du *Romantisme français* accuse le XVIIIe siècle et cet affreux Voltaire d'avoir fait « une

guerre purement destructive ». Voltaire, assurément, détruisit beaucoup, il détruisit maints abus, maintes superstitions ridicules et funestes. Mais je ne le lui reproche point, ou plutôt je lui en sais gré ; et, si l'infini de destruction que renferment les principes de 89 doit consister dans un affranchissement progressif de la raison humaine, dans une série de victoires sans cesse renouvelées contre les iniquités sociales, la Révolution éternelle n'a rien qui m'effraie. Appelons-la de son vrai nom ; c'est l'évolution indéfinie, c'est chaque âge d'hommes travaillant de son mieux à réaliser le progrès, à édifier la justice par la destruction de toutes les injustices que le régime social, — s'améliorant siècle après siècle, si l'humanité veut et sait accomplir sa tâche, — ne sera plus obligé de sanctionner.

En littérature, aussi bien qu'en politique, M. Pierre Lasserre définit le Romantisme « un parti d'individualisme absolu ». Ici comme là, il s'attaque à des abstractions, à des mots vides que la réalité dément.

Sans doute, les romantiques, M. Lasserre semble leur en faire un crime, répudièrent les modèles et les règles ; ils auraient dû, apparemment, se soumettre aux unités théâtrales, perpétuer ces fades imitations dans lesquelles languissait notre littérature. Aussi bien, je n'insiste pas sur ce point. Leur individualisme les empêcha-t-il d'être « humains » ? Voilà la question.

Selon M. Lasserre, l'artiste romantique ignore volontairement tout ce qui lui est antérieur ; il ne consulte que soi, il se retranche de l'humanité, et, par suite, il ne fait qu'exprimer les rêves, les chimères et les fantaisies de sa nature propre. Mais pouvait-il, même en supposant qu'il le voulût, écarter ainsi toutes les influences héréditaires, toutes celles de l'éducation ? Ne trouvons-nous pas dans chaque individu, l'homme ? Dans chaque vie, la vie humaine ? Dans chaque cœur, le cœur humain ? « Prenez ce miroir, dit le poète des *Contemplations*, en présentant son livre au lecteur, et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent « moi ». Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. » Si certains romantiques ont exprimé des affections exceptionnelles et singulières, ces raffinés ou ces malades ne figurent qu'en marge dans l'histoire de notre littérature. Quant à Hugo, à Lamartine, à Vigny, à Musset, ils nous parlent de nous ; et peut-on nier que leur poésie n'égale en *humanité* la poésie des classiques les plus traditionalistes, celle de Boileau ou même celle de Viennet ?

Selon M. Pierre Lasserre, le Romantisme littéraire serait tout simplement une « décomposition de l'art ». On peut, du reste, en montrer sans peine les défauts. Mais si M. Lasserre ne soutenait pas une thèse, j'ose croire qu'il en ferait voir aussi les qualités, qu'il ne se bornerait point à marquer dans l'œuvre de Chateaubriand ce qu'elle a de factice et de théâtral, dans l'œuvre de Michelet, ce qu'elle a, soit de hasardeux, soit de trépidant et de heurté. Sa thèse le forçait à dénigrer la littérature romantique. Besogne ingrate, où l'on regrette qu'il se soit si méchamment complu.

C'est Victor Hugo surtout que prend à partie M. Pierre Lasserre. Il commence par citer tels ou tels critiques pour poser d'abord en fait que le poète des *Contemplations* et de la *Légende des siècles* n'avait ni cœur ni intelligence. Si d'autres critiques, non moins autorisés peut-être, expriment une opinion différente, ceux-là ne comptent pas ; en écrivant sur *Victor Hugo, le philosophe* un livre « dont l'intention apologétique est surprenante », Renouvier « se livre à un jeu ». Il demeure donc entendu que Victor Hugo ne fut capable ni de penser ni de sentir. Et alors, qu'est-ce que peut valoir sa poésie ? Elle consiste en artifices, en prestiges ; c'est la poésie d'un virtuose, d'un rhéteur, d'un charlatan. A sa faculté verbale, Hugo joignait pourtant, M. Lasserre veut bien lui rendre cette justice, « un certain fonds de gros humour, pesant mais robuste ». Et savez-vous quelle était la véritable vocation d'Olympio ? « Il ne sera pas paradoxal de dire que sa vocation la plus marquée..., c'était de donner au genre qui a produit le *Roman comique*, *Gil Blas*, *Guzman d'Alfarache*, *Pablo de Ségovie*, *le Capitaine Fracasse* et *Cyrano de Bergerac*, au genre picaresque enfin, des monuments d'une graisse et d'une gaieté encore inconnues. » Voilà ce que M. Lasserre nous déclare de l'air le plus sérieux. N'ai-je pas dit que ce spirituel philosophe jouait volontiers les pince-sans-rire ?

Il avoue cependant que Victor Hugo fut un grand lyrique. Etrange contradiction, s'il ne s'avisait pas de quelque biais pour que cet aveu même confirmât sa thèse. Grand poète lyrique, Victor Hugo le fut « par une sorte d'usurpation » ; car, suivez bien le raisonnement que déduit M. Lasserre, en appelant Nietzsche à la rescousse, « c'est chez les artistes les plus inspirés qu'on rencontre les plus graves défaillances, parce que l'affaiblissement de l'inspiration qui ne se commande pas et qui est le souverain moyen de ces grands sincères, les laisse dépourvus ; au contraire, ces artistes de plus de savoir technique que d'esprit et

d'âme..., ces artistes composites, séducteurs, prestigieux, mais dont l'œuvre opulente souffre d'un certain vide central..., se montrent presque toujours égaux à eux-mêmes ». Comprenez-vous bien ? Hugo, qui a peu d'esprit et d'âme, se montre partout égal à soi-même, sans âme donc et sans esprit, ou si peu !... Et voilà pourquoi il est un grand poète.

Très modestement, M. Lasserre nous dit, au début de son chapitre sur le lyrisme romantique : « Ou je n'entends rien à la poésie, ce qui est bien possible, ou... », etc. S'il n'entendait rien à la poésie, il se serait borné à juger le Romantisme en philosophe. Pourtant, certaines de ses appréciations sur la valeur poétique des morceaux qu'il cite me paraissent assez fâcheuses. Vous vous rappelez sans doute la pièce de Victor Hugo intitulée *Soleils couchants*. Dans la dernière partie de cette pièce, le poète, se recueillant en lui-même, oppose la caducité de l'homme à l'éternel rajeunissement de la nature ; puis il termine par la strophe suivante, d'un sentiment si grave et d'une émotion si profonde :

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux.

Ce sont là, si j'ose le dire, d'admirables vers. M. Lasserre les appelle une « doléance insipide ». Qu'il n'entende rien à la poésie, me préserve le ciel de le penser ! Je voudrais seulement savoir de quelle façon il l'entend.

Aussi bien la conséquence nécessaire de la thèse qu'il soutient serait de préférer aux œuvres romantiques celles des poètes qui, pour employer son mot, n'eurent aucune part dans la désorganisation de la littérature. Je ne citerai pas : Millevoye, Chênedollé ou Soumet, plus ou moins infectés déjà par le virus du Romantisme. Mais Jouy, par exemple, ou bien encore Viennet, ce Viennet qui se faisait gloire d'être le dernier des classiques, M. Lasserre ne les trouve-t-il pas assez respectueux des saines disciplines pour les opposer aux Lamartine et aux Hugo ? Un chapitre manque dans le *Romantisme français* ; l'auteur y eût montré, sa thèse lui en faisait une obligation, la supériorité de la *Philippide* sur la *Légende des Siècles* et de *Tippo-Saïb* sur *Hernani*.

GEORGES PELLISSIER.

Les Partis politiques en Chine

L'isolement où s'est complu durant des siècles le Céleste Empire nous a accoutumés à considérer le Chinois comme retranché dans un monde de tous points dissemblable du nôtre. Sous l'influence de cet état d'esprit, que de légendes ont été propagées !

Mais aujourd'hui nous sommes portés à accepter ce fait que les phénomènes sociaux sont identiques sous toutes les latitudes, que les lois qui régissent l'évolution des formes politiques et économiques ont une valeur universelle.

De tous temps, de grands partis ont existé en Chine ; et l'histoire de la Chine n'est que l'histoire de ces partis.

Le tableau des forces politiques qui se trouvent actuellement en présence dans l'Empire du Milieu n'a pas encore été tracé ; nous ne faisons que l'esquisser dans les pages qui suivent.



Il y a actuellement, en Chine, trois grands partis politiques : le parti réformiste, le parti révolutionnaire et le parti conservateur.

A proprement parler, les deux premiers méritent seuls le nom de parti. C'est à cause d'eux que des conservateurs se sont levés en faisant entendre des protestations indignées contre toute doctrine politique subversive de l'état social chinois. Mais, tandis que les hommes qui prétendent rénover l'Empire se groupent étroitement autour d'un faisceau de principes inflexibles et approuvent à l'unanimité les méthodes d'action qui en dérivent, les conservateurs, bien que concentrés autour de Pékin, demeurent impuissants à agir en commun.

Lequel de ces trois partis est au pouvoir ? Il serait inexact de dire que ce sont les réformistes ; et cependant les conservateurs ne paraissent pas être très bien en cour. Quant aux révolutionnaires, ils constituent, pour l'heure, l'unique et véritable parti d'opposition. En vérité, le pouvoir traverse une crise étrange et pro-

fonde, dont la solution dépend du sort de l'un des trois partis désignés.



Etrange destinée que celle du parti réformiste ! Il n'a pas langui le long des avenues qui conduisent aux affaires ; avant même qu'il eût pesé ses forces, encadré ses adhérents, affirmé sa doctrine, l'occasion se présenta — en 1898 — de manifester son existence ; non pas au grand jour, mais dans les coins secrets du palais impérial. Il s'essayait à formuler des projets de réformes dans les salles de rédaction des journaux chinois et anglais de Shanghaï, quand il fut appelé à inspirer directement la pensée gouvernementale du Fils du Ciel ; mais la fortune ne le prit pas au dépourvu.

Kang Yeou-wei, son grand chef, qui en 1894 entra, grâce à la protection du précepteur de l'empereur, au secrétariat du bureau des Affaires étrangères, possédait toutes les qualités d'esprit que développe une culture occidentale ; cependant, il était resté foncièrement chinois. Et, sous ce double aspect, il doit nous apparaître comme le premier homme d'Etat d'une Chine moderne.

C'est qu'assurément l'esprit réformiste chinois est un composé précieux. En premier lieu, il procède de l'enseignement politique et philosophique des vieilles sociétés secrètes ; il est, dirions-nous, comme la mousse subtile de ce fonds inépuisable de sentiments de fierté nationale, de solidarité exclusive et ombrageuse, d'idées humanitaires qui bout dans l'âme de tout Chinois membre d'une organisation. Renverser la dynastie mandchoue des Tsing qui règne à Pékin depuis 1644 et la remplacer par une dynastie de race chinoise, voire par un régime républicain, est le but visible que poursuivent l'association du « Lys blanc », des « Trois Points », la ligue du « Nénuphar », etc., etc. Mais ces sociétés ont une valeur sociale d'un tout autre caractère : en faisant peser sur leurs affiliés une forte discipline morale, elle les a marqués d'un signe indélébile. Il est incontestable que la mentalité du réformiste décèle les traces d'une première éducation antimandchoue ; on ne les distingue cependant que sous une épaisse couche d'apports étrangers, car cette mentalité s'est nourrie longtemps des souffles vivifiants du dehors.

On pourrait dire que le réformiste chinois est celui qui a su méditer sur cette nécessité qui faisait que les armées étrangères, depuis 1840, se répandaient sur la Terre Fleurie comme des vagues de tempête ; elles se heurtaient à l'impassibilité des

hommes, plus dure que le granit, elles reculaient, disparaissaient et revenaient nombreuses, hurlantes, grondaient, descellaient les pierres des murs, minaient les villes et s'y creusaient un lit toujours plus large ; quand cessaient les flots démontés de la soldatesque, c'étaient des marchands qui vantaient le flux et le reflux tranquilles des richesses... Résister à cette volonté têtue de l'étranger eût été déraisonnable ; subir l'invasion, quelle faiblesse ! Ne valait-il pas mieux s'élever jusqu'à la compréhension des lois supérieures qui déterminaient ces événements et se jurer d'être de taille à bien servir la Chine le jour où, sapée de toutes parts, elle s'ouvrirait aux relations des nations mercantiles ?

Combien de jeunes Chinois, depuis les traités de 1858, se mirent volontairement à l'école des étrangers, chez les Anglais de Shanghaï et de Hong Kong, chez les Japonais, novices encore dans l'étude des choses occidentales ! Kang Yeou-wei vient de là. Il est l'auteur d'une histoire des réformes au Japon, d'une *Vie de Pierre le Grand*, etc. Il créa à Shanghaï un journal, le *Che ou pao*, moniteur des questions contemporaines. Ses disciples étaient nombreux et bien choisis, tous fervents admirateurs du Japon et de l'Angleterre. De leurs entretiens sur les malheurs de la Chine s'était dégagé un plan de réformes, sagement conçues, opportunes, *réalistes*. Mais ils n'eurent pas le temps d'agir sur le peuple en faveur de leurs idées ; ils furent portés d'un coup dans les antichambres du pouvoir, et ce leur fut fatal.

Que l'on se souvienne qu'en effet, cette date de 1894 ouvre pour la Chine une période de cruelles épreuves. Après une défaite humiliante, elle n'avait pu accepter les conditions du Japon vainqueur qu'en devenant l'obligée de la Russie, de la France et de l'Allemagne ; et ces trois puissances, pour se payer de leurs bons offices, démantelèrent le malheureux Empire en s'emparant de la presqu'île du Liao-toung avec Port-Arthur, de Kiao-tchéou, dans la province de Chan-tong, et de Kouang-tcheou-wan, dans la province de Koang-tong. Et le « partage de la Chine » devint un dogme de la politique étrangère...

Dès qu'il approcha du trône, Kang Yeou-wei prit sur l'esprit de l'empereur, timoré et incapable, un très puissant ascendant. Dans ces temps de désarroi, comment un souverain n'eût-il pas accordé son entière confiance à un homme qui avait le mérite de parler un langage franc et net, qui, aux maux dont souffrait l'Empire, proposait d'appliquer des remèdes énergiques, qui ne s'affolait pas, mais agissait avec une méthode qu'il disait infaillible ? L'alternative était : ou tolérer les exactions et les turpitudes des grands fonctionnaires, s'aliéner le peuple et, dans cet

état de faiblesse, succomber sous les coups des étrangers voraces ou faire appel au patriotisme et réformer l'Empire ; une Chine, rompant avec les errements traditionnels et s'engageant sur la voie du progrès, suffisait, au dire de Kang Yeou-wei, pour intimider et arrêter les envahisseurs. L'empereur décida de recourir aux grands moyens ; les plus hauts postes de l'Etat furent ouverts aux disciples de Kang Yeou-wei, et la cure réformiste commença le 10 juin 1898...

Mais la Russie veillait. Le gouvernement du tsar pensait avec raison que si la Chine devenait forte, il devait renoncer à ses visées sur la Mandchourie ; au coup d'Etat de l'empereur de Pékin, il résolut de répondre par un autre coup d'Etat. Les fonctionnaires mandchous et l'impératrice douairière voyaient avec déplaisir le parti de la réforme méconnaître les privilèges de la dynastie conquérante, la diplomatie russe n'eut pas de peine à pousser les mandchous à la résistance contre Kang Yeou-wei et ses sectateurs. De leur côté, les réformistes, sentant le sol trembler, songeaient à faire appel à la force armée ; trop tard ! Le 22 septembre ils sont arrêtés, puis exécutés, et l'empereur, ramené sous la férule de l'impératrice douairière, proclame lui-même sa propre déchéance. Kang Yeou-wei échappa grâce à l'amitié de l'Angleterre.



Si la réforme avait triomphé, nous n'aurions certainement pas connu les Boxers. L'explosion xénophobe de 1900 n'est autre, en effet, que la crise finale de cette maladie, diagnostiquée par Kang Yeou-wei, et qui avait pour cause l'incapacité et la légèreté gouvernementales des fonctionnaires mandchous. Plus la Chine était faible, plus l'étranger était arrogant ; et quand, après l'exécution des réformistes, l'édifice gouvernemental, toujours ébranlé et jamais étayé, menaça ruine, les mandchous, pour sauver la dynastie, allumèrent le brasier du xénophobisme ; c'était un expédient funeste, et le problème se pose encore de savoir si la diplomatie du tsar n'en est pas, peu ou prou, l'inspiratrice.

Aujourd'hui que la Russie, vaincue par le Japon, est dépouillée en Extrême-Orient de son prestige, l'impératrice douairière, qui depuis 1898 tient les rênes du pouvoir, se rend compte que la politique réformiste était éminemment conservatrice puisqu'elle tendait à consolider le gouvernement chinois en le modernisant, à le mettre sur un pied d'égalité avec les gouvernements étrangers, en le dotant des grandes institutions des sociétés modernes. Et comme c'est sa dynastie que l'impératrice

a le souci de conserver, nous la voyons se convertir peu à peu au réformisme. Le programme de 1898 est repris à pied d'œuvre ; et déjà son article capital, la réorganisation de l'instruction, est définitivement réalisé. La « réforme bureaucratique » est aussi un fait accompli, et les « lois constitutionnelles » sont à l'étude. Mais quels sont les agents de cette nouvelle réforme ? Ce sont d'abord les grands vice-rois que l'on pourrait qualifier de progressistes, et notamment, Yuan Che-kai, vice-roi du Tche-li, qui fut, en 1898, sympathique à la révolution ; Tchang Tche-tong, vice-roi des deux Hou, âgé de soixante-dix ans, partisan du développement industriel de la Chine et auteur d'une « Exhortation à l'étude » favorable à la fois aux idées modernes et aux croyances traditionnelles ; et Toan-fang, vice-roi des deux Kiang, qui fit partie de la récente mission d'enquêteurs politiques en Europe, en Amérique et au Japon. Tous trois menèrent le mouvement progressiste, non pas, sans doute, dans un intérêt purement dynastique, mais selon l'esprit des rénovateurs de 1898 : la nation chinoise doit être la première à bénéficier des innovations. Mais l'humeur versatile de l'impératrice les déroute, et ils se heurtent aux machinations des conservateurs. Les princes du sang sont hésitants, leurs actes n'étant que le reflet de la volonté de la souveraine. Le palais impérial retentit d'opinions contraires ; et le pouvoir véritable serait aux mains du vice-roi assez énergique pour commander aux fonctionnaires et à la cour. Ce rôle qui fut autrefois celui de Li Hong-tchang devient chaque jour davantage celui de Yuan Che-kai (1). Cet homme est déjà le premier de l'Empire, le plus influent et le plus puissant. Quel fond peut-on faire sur sa fidélité à la dynastie ? Qu'arrivera-t-il s'il juge ses intérêts en opposition avec ceux des mandchous ? Tout l'avenir de la nouvelle politique gouvernementale est dans cette question.

Cependant, le parti réformiste, décimé en 1898, s'est lentement reconstitué dans le pays. Avant son rapide passage au pouvoir, il était trop jeune pour avoir pris contact avec les forces vives de l'Empire ; à l'heure actuelle, ses adhérents, groupés dans les villes du littoral et du Japon, surveillent de près les réformes

(1) Le vice-roi du Tche-li a été ministre près la cour impériale de Corée, puis vice-roi du Chan-tong. De bonne heure, il s'est intéressé aux choses militaires. Il a pris une très grande part, ces dernières années, à la réorganisation de l'armée. Son influence est devenue puissante, en raison de ce fait qu'il a formé à côté de l'armée traditionnelle, toute dévouée à l'Empire, une armée purement chinoise et exercée à l'européenne.

gouvernementales, les passent au crible de la discussion et les modifient, les corrigent selon leurs conceptions (1). Les jeunes lettrés forment presque exclusivement sa clientèle ; il a, semble-t-il, peu de prise sur le peuple. Cest un parti d'hommes d'Etat, un parti d'intellectuels. Il agit surtout par le journalisme ; son principal organe est le *Che pao.* Du Japon, Kang Yeou-wei dirige toujours le mouvement ; son autorité n'est pas discutée. Il est arrivé à préciser le but que lui et ses partisans poursuivent : l'établissement d'une monarchie constitutionnelle avec le maintien des mandchous (2) ; quant à leur politique extérieure, elle est japonophile.

Au mois d'avril 1906, le journal réformiste *Sin-wen-pao* annonçait qu'un duc et quelques présidents de ministères avaient prié l'impératrice douairière de « pardonner à tous les fonctionnaires réformateurs destitués en 1898 et de les employer à la cour » ; un haut mandarin l'aurait priée également de rappeler Kang Yeou-wei et Liang Ki-tch'ao (3).

Cette information, bien que tendancieuse, reflète un état d'esprit qui se répand dans l'entourage de l'impératrice : les véritables hommes de gouvernement de la Chine nouvelle sont en exil ; qu'on leur ouvre les portes de la patrie et qu'ils viennent voir *leang Kong* (mot à mot, les deux palais, c'est-à-dire l'empereur et l'impératrice).



Le parti révolutionnaire n'a pas d'histoire. Cependant, il est peut-être osé de le faire naître spontanément ; aussi mettrons-nous sans peine à son compte tous les exploits des sociétés

(1) Lorsque leurs critiques sont un peu trop vives, le gouvernement n'hésite pas à incarcérer les publicistes réformistes. C'est ainsi qu'en octobre dernier les rédacteurs en chef des journaux *Tchong-fa-pao* et *Kin-fa-se-pao* de Pékin ont été arrêtés « pour avoir mal parlé des administrations de l'Empire » et escortés jusqu'à leur pays natal sous la surveillance de la police.

(2) C'est à l'empereur Koang-Siu que les réformistes ont juré fidélité. Quelques-uns d'entre eux ont créé une « société de protection de l'empereur ». L'impératrice, malgré ses palinodies, reste à leurs yeux l'ennemie.

(3) Liang Ki-tch'ao, disciple de Kang Yeou-wei, a été ministre pendant les « Cent Jours », juin-septembre 1898. Il a écrit dernièrement une brochure qui nous intéresse, nous Français : *La Mort de l'Annam.* Il l'a signée de son pseudonyme, très connu de tous les Chinois, et qui signifie : « Celui qui suce la glace pour se nourrir », ou mieux : « Je n'ai plus, en guise de nourriture et de boisson, que de la glace à sucer. »

qui pullulent depuis quelques siècles sur diverses parties du territoire chinois et, en particulier, dans les provinces méridionales ; et, selon ce point de vue, la formidable insurrection des Taïpings serait son œuvre. Les vieilles associations politiques avaient en effet pour formule d'action : « Renverser la dynastie mandchoue des Tsing et restaurer la dynastie chinoise des Ming ». Ces termes, ainsi disposés, ne prêtent pas à confusion ; l'esprit le plus borné aperçoit clairement la fin dernière assignée aux efforts des conjurés ; et qui ne voit que ces efforts, définis avec tant de rigueur, sont moins ceux d'un homme généreux et patriote que d'un automate (1) ?

Le parti révolutionnaire qui a hérité de cette haine des mandchous, apparaît sous un aspect plus moderne. Son action est plus large, plus scientifique, dirions-nous, son but plus positif. Son véritable chef est le docteur Suen I-sien (2), connu jusqu'ici par les publicistes européens comme le grand maître de la société des « Trois points », *vulgo* « Triade ». Il a été élevé en Europe ; il y a acquis un sens politique très pénétrant, un précieux éclectisme. En 1898, il fut saisi à Londres, en plein jour, dans Portland Place, par les gens de la légation de Chine ; l'opinion publique s'émut, le gouvernement anglais intervint, et la légation dut rendre son prisonnier. Depuis lors, il rayonne entre Singapour, Hong Kong et le Japon. L'échec de ses amis les réformistes lui a démontré la vanité d'une participation, directe ou dissimulée, au pouvoir ; mais, d'un autre côté, il a su comprendre combien la doctrine des sociétés secrètes était insuffisante et leur action

(1) Quand nous avons demandé à des Chinois révolutionnaires : « Y a-t-il encore des descendants des Ming ? », ils nous ont répondu :

— Nous sommes tous, nous chinois, des descendants des Ming, les mandchous n'en sont pas.

— Mais y a-t-il encore des hommes de la même race que les Ming ?

— On n'en sait rien, et cela est sans importance.

— Quand les adversaires de la dynastie parlent de renverser les Tsing et de rétablir les Ming, que veulent-ils dire ?

— Qu'il faut en Chine une dynastie chinoise.

Et l'un d'eux nous a ajouté :

— Tout cela c'est pour donner quelque chose de tangible au peuple qui ne comprendrait pas bien l'abstraction. Mais pour nous, révolutionnaires, quand nous employons la formule « Renverser Tsing, rétablir Ming », nous pensons : rendre le peuple chinois libre et maître de ses destinées.

La formule, malgré son apparence concrète, n'est donc qu'une sorte de métaphore.

(2) En dialecte cantonais, il est nommé Sun Yat-sen ou Suen-Wen. Ta Kauno est son nom japonais.

arriérée et impuissante. Et, sur cette pente, sa pensée a été amenée à reconnaître que pour chasser la race étrangère qui règne à Pékin et pour réformer l'Empire, il était de toute nécessité de constituer un parti révolutionnaire s'inspirant d'un idéal universel de paix, de travail et de justice, mais se proposant aussi des buts précis, catégoriques qui, à tout instant, sollicitent l'action.

Dans cette vue, loin de se séparer des sociétés secrètes, il a résolu de s'appuyer sur elles pour dresser les cadres du nouveau parti. Sous ses ordres, qui viennent tantôt d'une colonie anglaise, tantôt d'une ville japonaise, les membres les plus influents des « Triades » — *San tien hoei* — font l'office de sergents recruteurs. Le siège du mouvement révolutionnaire, l'organisation centrale, est situé dans les Etats du sud et principalement dans la vice-royauté du Liang-koang — provinces du Koang-tong et du Koang-si — c'est-à-dire au foyer même du *mandchouphobisme*, dans la patrie classique des associations politiques, marchandes et ouvrières, des insurrections, des émeutes, là même où est né l'esprit réformiste.

Au bout de plusieurs mois d'efforts, Suen I-sien et ses partisans sont parvenus à grouper dans les villes ouvertes de la Chine de nouveaux adeptes qui ont pris le nom de *ko ming tang*, c'est-à-dire « la bande de ceux qui déchirent le mandat de l'empereur ». Leur méthode d'action semble être la propagande occulte dans le milieu même qui leur est le plus férocement hostile et, quand ils en reconnaissent la nécessité, la violence. Plusieurs *ko ming tang* occupent des fonctions au ministère de la police de Pékin (1) ; ils arrivent dans la capitale déguisés en Japonais et même en bonzes et se répandent dans les sphères officielles ; ils ont des dépôts d'armes et de munitions. L'un d'eux, nommé Ou Yué, s'est enfin dévoué à la cause, le 15 octobre 1905, en jetant à la gare de Pékin une bombe sur les mandarins qui allaient à l'étranger étudier les différentes formes de gouvernement. Selon le parti *ko ming tang*, ces mandarins, étant dévoués à la dynastie régnante, ne pouvaient sérieusement désirer des réformes ; il fallait donc les punir de leur duplicité.

Le *Ming pao* a du reste publié le testament politique de Ou Yué, l'auteur de l'attentat qui, par l'explosion de sa bombe,

(1) Il est intéressant de noter que c'est grâce à des informations transmises par le gouvernement russe que deux fonctionnaires du *King-pou* (ministère de la police) ont été arrêtés comme conspirateurs en novembre 1906.

a été mis en lambeaux. Quelques lignes du directeur du journal (1) précèdent cet article posthume :

Ou-Yué a fait couler son sang dans l'intérêt du peuple. Hélas ! nous ne pouvons imiter son patriotisme et sa bravoure ; il a fait acte de révolutionnaire... Ceux qui flattent les mandchous diffament Ou sans mesure... Mais les diffamations ne peuvent détruire son souvenir... Nous 400 millions de chinois, si nous ne combattons pas la dynastie usurpatrice, si nous ne nous révoltons pas, la mémoire de Ou sera morte...

Suit le discours de Ou Yué dont voici les points principaux : 1° il faut faire la république ; 2° les mandchous ne consentiront jamais à organiser la monarchie constitutionelle ; 3° du reste, cette monarchie ne serait pas un besoin pour les chinois ; 4° ceux qui veulent que les mandchous fassent la monarchie constitutionnelle (à l'adresse du parti de Kang Yeou-wei) ne sont pas les amis du peuple ; ils veulent s'emparer des hautes fonctions ; ce sont des ambitieux.

Voici le développement de cette dernière partie :

Beaucoup réclament en Chine l'établissement d'une monarchie constitutionnelle ; ils trompent le peuple ; en réalité, ce sont des conservateurs ; leurs intentions ne sont pas pures. S'ils avancent, ils ne pourront laver entièrement le pays de sa honte ; s'ils reculent, ils ne gagneront pas la confiance des mandchous... Ils veulent aggraver l'esclave chinois et affermir pour cent mille ans le trône des usurpateurs. Hélas ! nos 400 millions de chinois quelquefois lèvent les yeux et espèrent ; mais ils ne savent pas grand'chose... Je suis un *Ko-ming-tang ;* je ne me soumettrai jamais à un monarque constitutionnel. Nous, chinois, ne sommes ni ânes, ni chevaux (??) Moi, je suis la victime qui s'offre pour dynamiter ces gros mandarins qui prétendent vouloir une monarchie et une constitution.

Ce qui donne de l'intérêt à ce document, c'est que pour la première fois le nouveau parti révolutionnaire affirme nettement son existence et sa foi : « Je suis un *ko ming tang* ».

Quel accueil ces idées reçoivent-elles dans la masse du peuple ? Il serait difficile de le dire. Le fait est que l'agitateur Suen I-sien n'a pas fait en vain appel aux sociétés secrètes. La plupart ont répondu ; et un grand nombre d'entre elles s'agitent comme aux jours des anciennes insurrections. Elles compteraient quarante

(1) Cette feuille est publiée au Japon en langue anglaise : MING PAO. *People Report. Organ of Chinese* (Editor : Shang-pun.)

Elle déclare qu'elle poursuit : la destruction de la dynastie autocratique, l'établissement du gouvernement républicain, le partage de la terre par tous les peuples, la paix universelle par la fraternité.

La littérature révolutionnaire provient surtout et presque uniquement des étudiants chinois du Japon.

millions d'affiliés ; c'est peu comparativement au chiffre de la population, c'est beaucoup en regard de la faible quantité des réformistes ; c'est énorme si l'on songe que tous sont enrégimentés, disciplinés, prêts à l'action, tandis que les réformistes n'ont, comme lien d'union, qu'un même désir d'études et qu'une même ambition : gouverner.

Dans la Chine du Sud notamment, quatre-vingts pour cent de la population — dit Suen I-sien lui-même — appartiennent à la « société patriotique » *Tche Kong tang*, qui n'est autre que l'ancienne société des « Trois points ». Suen I-sien porte surtout ses efforts sur ce puissant groupement dont les adeptes sont divisés par lui en trois classes : « 1° ceux qui ne peuvent vivre à cause des extorsions et des exactions des mandarins ; 2° ceux qui se rendent compte du préjudice causé par les mandchous à la race chinoise ; 3° ceux qui sont inspirés par de nobles pensées et des idées élevées. »

> Ces trois facteurs coopérant ensemble, ajoute le chef des révolutionnaires, dans diverses directions, avec une force et une vitesse croissantes, doivent finalement atteindre le résultat désiré. Il est donc évident que le renversement des Mandchous n'est qu'une question de temps (1).

Dans ces provinces méridionales, le mot de république prend une valeur inconnue dans le Centre et, à plus forte raison, dans le Nord, où le chinois est sans souplesse, sans esprit, étroitement soumis à la férule des mandchous. Les habitants du Midi sont plus ou moins séparatistes ; dans ces contrées, il s'est lentement formé un peuple chinois, conscient de ses droits et de sa force, organisé dans les corporations, les *guildes*, ou clubs, analogue à notre Tiers-Etat de 1789, ou peut-être plus exactement aux conjurés du mouvement communaliste de notre XIIe siècle. Comme ceux-ci, ils ont un vif sentiment de l'indépendance municipale et de l'égalité devant la loi. Cette loi, ils revendiquent le droit de l'examiner avant de s'y soumettre ; et, puisqu'elle sort des mains d'une dynastie usurpatrice, par haine des mandchous, ils se proclament républicains.

Là, Suen I-sien s'appuie sur une réelle force morale ; là aussi, chez les marchands du Koang-tong, il trouve les subsides nécessaires au succès de l'entreprise. Mais, par contre, dans le Koang-si, dans le Yunnan, dans le Fou-kien, dans le Hou-nan, les sociétés secrètes lui échappent quelque peu. Il ne les dirige toujours pas comme il l'entendrait, de Singapour ou du Japon où il réside

(1) *La véritable solution de la question chinoise.*

habituellement ; et il tend de plus en plus à se préparer des ressources dans les villes du littoral ouvertes à l'influence européenne.

Cependant, pour répandre les principes du parti révolutionnaire aussi loin que possible et pour définir, une fois pour toutes, les différents points de sa doctrine politique, Suen I-sien a écrit — sans doute en collaboration avec certains étudiants chinois au Japon et certainement avec son lieutenant Tchang Ping-hing — un factum ayant pour titre : *La véritable solution de la question chinoise.* Ce document, dont l'apparition n'a été signalée nulle part (1), est d'une extrême importance ; sous l'allure d'un simple manifeste, il raisonne, explique, justifie l'attitude révolutionnaire que tout Chinois, *soucieux à la fois de l'avenir de son pays et de la paix du monde*, doit prendre vis-à-vis du gouvernement mandchou. C'est une œuvre de haute portée, dépassant de beaucoup les conditions particulières qui lui ont donné naissance.

Suen I-sien reconnaît, au début de sa profession de foi, que l'expansion coloniale des nations occidentales est une fatalité économique :

La Chine est le principal champ de bataille entre les puissances qui luttent pour la priorité en Asie... La guerre russo-japonaise a été le commencement d'une prochaine série de conflits.

Si la Chine avait un gouvernement fort et honnête, ces conflits pourraient être évités. « Mais les chinois n'ont pas de gouvernement qui leur appartienne en propre et le terme de gouvernement chinois est un contre-sens. » Suen I-sien fait ensuite un exposé historique de l'établissement de la dynastie mandchoue :

La première mesure des mandchous fut de laisser le peuple conquis dans l'ignorance en détruisant et en brûlant les livres et la littérature. Ils interdirent aussi de former des associations et de tenir des assemblées pour la discussion des affaires publiques. Leur but était d'anéantir l'esprit patriotique chinois...

C'est un malentendu général parmi les peuples d'Occident que les chinois sont un peuple exclusif ne voulant avoir aucun rapport avec les étrangers, et que c'est seulement à la pointe de la baïonnette que quelques ports ont été ouverts au commerce étranger L'histoire nous fournit d'abondantes preuves que, avant l'avènement de la présente dynastie, les chinois ont entretenu d'étroites relations avec les contrées voisines, et n'ont pas montré la moindre mauvaise disposition vis-à-vis des commerçants étrangers et des missionnaires.

(1) Les agents diplomatiques n'ont pas pris la peine de l'étudier ; et sa traduction n'a encore été donnée ni en Europe, ni en Amérique.

Un peu plus loin, le pamphlétaire chinois juge un point d'histoire infiniment intéressant :

Depuis la guerre Boxer, beaucoup ont été conduits à croire que le gouvernement tartare commence à voir le signe du temps et à se réformer pour le bien du pays. Mais ils ne savent pas que ces édits de réformes n'ont pour but que de calmer l'agitation populaire. Il est absolument impossible aux mandchous de réformer le pays, parce que les réformes iraient à l'encontre de leurs intérêts. Par les réformes, ils seraient absorbés par le peuple chinois et perdraient les droits et privilèges dont ils jouissent...

Résumant les pages qui précèdent, il énumère les griefs des chinois contre les mandchous :

Depuis les deux cent soixante ans du règne des tartares, nous avons souffert de maux innombrables ; les principaux sont les suivants :

1° Les mandchous-tartares gouvernent pour leur intérêt et non pour l'intérêt de leurs sujets ; 2° ils font obstacle à notre développement matériel et intellectuel ; 3° ils nous traitent en race soumise et nous dénient droits et privilèges d'égaux ; 4° ils violent nos droits inaliénables de vie, de liberté, de propriété ; 5° ils pratiquent et encouragent la corruption officielle ; 6° ils suppriment la liberté de parole ; 7° ils nous imposent sans notre consentement ; 8° ils pratiquent les tortures les plus barbares ; 9° ils manquent à leur devoir de protéger la vie et la propriété des personnes résidant sous leur juridiction.

Ces deux derniers griefs ne sont-ils pas ceux qu'a émis tant de fois la représentation diplomatique étrangère sans se douter que des fonctionnaires corrompus, et non le peuple dans son ensemble, étaient les seuls coupables ?

Après ce coup d'œil perçant jeté sur la politique mandchoue, Suen I-sien s'écrie :

Nous, peuple chinois, dans le but de nous faire rendre nos droits et d'établir la paix en Extrême-Orient et dans le monde entier, nous avons décidé d'adopter des mesures pacifiques, si nous le pouvons ; violentes, si nous y sommes obligés.

Le cri de guerre est poussé. Mais, aussitôt, le révolutionnaire revient à la méthode dialectique qui lui est chère :

Pour résoudre cette question chinoise si brûlante, sans troubler la paix du monde, il est évident qu'un nouveau gouvernement, éclairé et ami du progrès, doit être substitué à l'ancien. La Chine alors sortira d'embarras et délivrera les autres nations du soin de maintenir son indépendance. Il est, parmi le peuple, beaucoup d'hommes d'une grande culture et capables de se charger de la formation du nouveau gouvernement ; d'ailleurs, des plans, soigneusement étudiés, sont prêts depuis longtemps pour la transformation de la vieille monarchie en une *République chinoise.*

La masse du peuple est, dès à présent, disposée à accepter le nouvel

ordre de choses... La Chine est dans une telle effervescence que la moindre étincelle peut incendier la forêt politique. Elle est prête à chasser les tartares. Notre tâche est grande, mais non pas impossible. Il n'a pas fallu vingt mille hommes de l'armée des Alliés, en 1900, pour abattre la résistance de la cour, marcher sur Pékin et s'en emparer. Avec deux ou trois fois plus de soldats, nous obtiendrons un résultat pareil... Les soldats tartares ne nous valent pas...

Lorsque nous aurons révolutionné la Chine, une ère nouvelle commencera pour notre beau pays, et une brillante espérance sera partagée par le genre humain tout entier.

Cette œuvre sera la nôtre. Mais dans le but d'assurer notre succès, d'éviter des sacrifices inutiles et de prévenir tout malentendu et aussi toute intervention étrangère, nous adressons un appel à tous les membres du monde civilisé et, en particulier, aux Etats-Unis pour obtenir leur sympathie et leur aide morale et matérielle... Nous nous adressons aux américains, parce qu'ils sont des champions de la liberté et de la démocratie. Nous espérons trouver des Lafayette parmi eux.

Ces quelques pages donneront une idée de la littérature révolutionnaire. Et, en les lisant, on se fera certainement une image exacte d'un chinois trop peu connu, du *partisan*. Il est donc clair que les *ko ming tang* veulent, pour des raisons bien spécifiées, la subversion de l'état de choses politique ; ils emploient, à cet effet, les moyens persuasifs, mais ils ne répugnent pas au coup de main. Et c'est dans ce dernier but qu'ils mobilisent toutes les sociétés secrètes ; en seront-ils vraiment maîtres au jour de l'action ? Il est de fait que ces sociétés contiennent un nombre considérable d'énergumènes qui, une fois déchaînés, pilleront et massacreront au hasard ; et les puissances auront alors un beau prétexte pour crier au xénophobisme et pour intervenir.

Mais il faut ici détruire une légende ; il faut que l'on sache bien que le révolutionnaire conscient n'est point un ennemi systématique des étrangers. Il a toujours reconnu la supériorité de la civilisation occidentale, aussi bien au point de vue intellectuel qu'au point de vue économique ; et peut-être est-il trop grand admirateur de nos idées et de notre activité. Il ne cèdera cependant pas à l'étranger un pouce de terrain, et il fait montre d'une susceptibilité sans bornes dès qu'il s'agit de l'ingérence du « blanc » dans ses affaires. C'est un ardent patriote, mais l'on a toujours été tenté de croire que patriotisme signifiait xénophobisme. Point du tout. C'est la cour de Pékin, ce sont les conservateurs mandchous qui fomentent le xénophobisme, qui usent de tous les moyens pour maintenir la partie simpliste du peuple en garde contre tout ce qui vient de l'Occident ; ce sont eux qui inspirent ce fanatisme.

Mais le peuple, principalement dans le Sud, se méfie des

mandchous ; il veut agir par lui-même avec ses notables. Et ce n'est pas contre l'étranger que le propagandiste des sociétés secrètes l'excite, mais contre le pouvoir. L'occidental qui ne menace pas l'intégrité du territoire n'a rien à redouter du révolutionnaire.

Cela est si vrai que ceux d'entre nous qui, en Chine, à l'heure actuelle, ne nourrissent pas des projets d'empiétements sont loin d'être inquiétés ; et pourtant, jamais Suen I-sien et ses lieutenants ne se sont pareillement agités. Partout, dans les provinces littorales et dans celles du Centre et du Sud, on signale la présence de nombreux conspirateurs. Ils se cachent dans les hameaux situés sur les berges du fleuve Bleu, dans les bonzeries des sous-préfectures. Durant les grandes manœuvres dernières un plan d'insurrection a été éventé. Leur audace ne connaît plus de frein. Un individu porteur de plusieurs kilos de dynamite a été arrêté dans le jardin impérial. Des bandes, armées de fusils, ont pu être capturées à Tien tsin ; elles ont avoué qu'elles complotaient contre l'empereur. Enfin, les soldats du Yuan Che-kai ont livré bataille dans le Tche-li à une véritable cohorte de révolutionnaires. Mais le plus gros effort insurrectionnel s'est produit en janvier 1907 au Kiang-si et au Hou-nan où des milliers de paysans, encadrés par des agents révolutionnaires, ont soutenu de véritables combats contre les troupes régulières. Ils étaient bien armés et marchaient en foules hurlantes avec des drapeaux sur lesquels flamboyaient les mots *Kap ming Koung* : armée républicaine.

A Singapour, Suen I-sien, au mois de juin dernier, épiait le passage de la mission des mandarins, de retour d'Europe. On s'attendait à un attentat. Mais le chef *Ko ming tang* n'avait d'autre pensée que d'inspirer quelque effroi à ses ennemis. Et, après eux, il s'embarquait pour Hongkong ; son départ était signalé avec terreur par le consul chinois de Singapour au vice-roi des deux Koang.

Quelle sera la fin de toute cette agitation ? Un avenir prochain nous le dira. Mais que ce soit sous l'influence modérée et intellectuelle des hommes d'Etat du parti réformiste ou sous le coup de fouet énergique des révolutionnaires, la Chine est sur le point d'étonner l'Occident par la rapidité de sa transformation, l'Occident moqueur et incrédule qui s'imagine trop volontiers que tout n'est que troubles xénophobes.



Il y a un état d'esprit ou, mieux, un état sentimental conservateur ; il n'y a pas de parti conservateur.

Les fonctionnaires mandchous, appréhendant l'écroulement de leurs privilèges, s'obstinent à vouloir le maintien de la vieille Chine. Ils intriguent timidement dans l'entourage des souverains ; et voici comment : ils irritent le eunuques du palais et les femmes, les filles des dignitaires en leur annonçant que les ministres progressistes réclament la suppression des emplois inutiles, des rites désuets, des coutumes fastueuses. Alors, tout ce petit personnel de la cour s'en va trouver l'empereur et l'impératrice douairière et leur demande protection contre les novateurs. Ce à quoi l'empereur répond, tourné vers les eunuques : « Moi, vénérable Bouddha (1), je n'ai jamais eu l'intention de vous supprimer, vous êtes des fidèles serviteurs, et il ne faut pas écouter les bruits qui vous viennent du dehors. » Et aux femmes qui gémissent, l'impératrice répond par des larmes. Pour plusieurs jours, les souverains seront ébranlés dans leur opinion sur l'excellence des réformes, au grand désespoir des fonctionnaires tels que Yuan Che-kai et Toan-fang.

Avec cette tactique, les conservateurs usent les meilleures bonnes volontés, démontent les plus robustes patiences, sans se rendre compte, les pauvres d'esprit, qu'ils font le jeu des révolutionnaires ou, tout au moins, d'un vice-roi aventureux. Mais, bien qu'isolés, par les appétits qu'ils satisfont, par ceux qu'ils aiguisent, ils ont une puissance indéniable.

En se ralliant à la maison mandchoue, le parti réformiste s'est placé sur un mauvais terrain. Car l'Empire est décidément vermoulu. L'impératrice douairière soutient seule l'édifice ; tantôt elle penche vers un minimum de réformes, et tantôt elle encourage toutes les formes de résistance aux changements.

Mais elle sera un jour débordée par le flot montant, elle chancellera... Alors, l'appétit le plus fort sera le maître de la situation (2).

ALBERT MAYBON.

(1) C'est ainsi que l'empereur se désigne quand il parle à ses serviteurs : *lao* (vieux) *fo* (bouddha) *yé* (père).

(2) Le bruit a couru tout dernièrement que le vice roi Yuan Che-kai aurait donné des gages aux ko-ming-tang. Un chef du parti révolutionnaire, étant allé l'entretenir de la possibilité de faire une République, aurait été admirablement reçu et serait parti avec de l'argent en poche.

Mais ce récit est certainement tendancieux. En effet, d'après les dernières nouvelles qui nous sont parvenues, le crédit de Yuan Che-kai auprès des souverains aurait été fortement ébranlé par ses ennemis les conservateurs ; ceux-ci veulent définitivement perdre le puissant vice-roi du Tche-li en répandant le bruit qu'il joue partie liée avec les révolutionnaires.

Comment on voyageait autrefois

(*Suite*) (1)

III

Chose curieuse : durant ce quinzième siècle qui a amené avec lui des perturbations générales et où tout s'est ressenti des effroyables dangers que le pays a courus, le luxe n'a pas diminué. Jamais on ne s'est meublé avec autant de goût, jamais on n'a voyagé avec tant d'aisance et l'on ne s'est entouré, dans ces voyages, d'ustensiles plus nombreux et plus élégants. Voyez au musée de Cluny ce joli coffret, doublé de maroquin rouge, recouvert à l'extérieur d'un cuir de Tunis qui a remplacé un revêtement de cuir de Cordoue et dont la serrurerie est, à elle seule, une œuvre d'art. C'est la malle d'un voyageur du XV[e] siècle. Ce progrès n'est pas le seul. Les moyens de transport sont plus moelleux et plus confortables que ne le seront ceux du siècle suivant. Il y a encore beaucoup de palanquins. Au XVI[e] siècle, l'habitude du cheval prévaudra.

A vrai dire, cette habitude ne s'est jamais perdue tout à fait. Sous Charles VI, on use du palefroi et de la mule. Les dames vont aux tournois montées en croupe derrière leurs combattants qu'elles conduisent jusqu'à la lice. L'usage d'aller ainsi en croupe ne tarde pas à s'établir. On conte que Charles VI, voulant assister incognito à l'entrée de la reine à Paris, monta en croupe derrière un de ses officiers nommé Sanisy et reçut des coups de la populace parce que le cheval ruait ! La mule passe bientôt monture favorite. Elle sert à tous. Evêques, abbés, magistrats, conseillers, présidents, tout le monde voyage à dos de mule dès 1540. L'établissement de la poste permet d'ailleurs, grâce à des relais fréquents, d'accomplir les voyages avec une certaine rapidité. Les bagages suivent sur d'autres montures, conduites par des laquais. C'est sur une mule — ô tyrannie de la mode ! — que Saint-Vallier, en 1524, portant un huissier en croupe, s'en ira en place de Grève, se faire décapiter...

Par exemple, les routes sont de moins en moins sûres. Le désordre règne partout et les gens d'armes ont autre chose à faire qu'à surveiller les grands chemins. Puis, on ne sait quel vent de superstition, venu d'Allemagne, souffle à ce moment sur la France. On croit aux sortilèges, aux sorciers, au mauvais sort. A tort ou à raison, les aubergistes passent pour être du dernier bien avec le diable. C'est dans les auberges, assure-t-on, que les esprits reviennent la nuit, car « les âmes reviennent de préférence aux

(1) Voir *La Revue* du 1[er] juin 1907.

lieux où les corps ont été frappés ». Et les meurtres continuent, en effet, à ensanglanter les hôtelleries.

Les hôteliers s'efforcent de ramener chez eux les voyageurs en calmant leurs alarmes. Dans ce but, ils multiplient sur les murs de leurs demeures les figures pieuses et les images saintes. Au XVIIe siècle, ils orneront leurs salles de tableaux grossièrement enluminés représentant les quatre saisons. Au XVIe siècle, ils accumuleront les figures de femmes, « de ces femmes, dit Brantôme, que l'on porte des Flandres et que l'on met devant l'hôtellerie avec des fluttes d'allemand au bec ». Au XVe, il faut des crucifiements, des images de la Passion, des têtes de martyrs. Détail amusant : pour mieux inspirer confiance, l'hôtelier donne un nom de saint ou de sainte à chacune de ses chambres.

> L'une, appelle à leur mode et devise
> Le Paradis et l'autre, saint Clément...

En dépit de ces louables efforts, les auberges demeurent suspectes. On les tient pour hantées par les démons.

Je ne sais pas s'il y a des démons, mais il s'y rencontre beaucoup de procureurs et d'avocats. Toute la basoche vit dans les hôtels, surtout à Paris. Quelques-uns sont célèbres : *La Pomme de Pin*, *Les Trois Poissons*, *Le roy Pépin*, au faubourg Saint-Marceau. Villon y fréquente souvent avec d'autres poètes, pauvres hères, ses confrères. L'un d'eux, Guillaume Bouchet, qui n'aime pas les hôteliers, donne du mot hôte une étymologie assez badine. Il le fait dériver de *hostis*, « vu, dit-il, que tout hôtelier est l'ennemi né de celui qu'il héberge, de celui qu'il fait boire et pour ce que il gâte la meilleure chose que Dieu ait faite ». On connaissait trop déjà, paraît-il, l'art de falsifier le vin. Eustache Deschamps, Villon, Marot, Désiré Artus s'en plaignent amèrement dans leurs poésies.

Aussi bien, il n'y a plus de lois, plus de tarifs. Tout est remis à la conscience de l'aubergiste, « autant dire du diable ». Vers 1495, cependant, quand l'ordre fut un peu rétabli, le gouvernement prit les voyageurs en pitié et une ordonnance royale fixa le prix de la pinte de vin à deux sols. Une autre ordonnance imposa l'obligation d'afficher, en lieu visible, un tarif. Si c'était une petite auberge où l'on ne logeait que les gens à pied, on lisait, au-dessus de la porte d'entrée : *Dinée du voyageur à pied*, *6 sols; couchée du voyageur à pied*, *8 sols*. Si l'hôtellerie était plus conséquente, si elle avait des écuries, de vastes cuisines, etc., on lisait : *Dinée du voyageur à cheval*, *12 sols ; couchée*, *20 sols*. C'est une somme assez forte pour l'époque. Encore ce tarif était-il très dépassé dans les quelques hôtelleries qui s'annonçaient par

une belle enseigne pendue sous des grillages dorés, où l'on servait dans de la vaisselle d'étain « qui est une grande rareté », dit Montaigne, parlant d'un hôtel à Châlons, où l'on faisait coucher les voyageurs dans de moelleux lits de soie.

Les plus dangereuses auberges étaient alors celles d'Espagne. Tenues par des *gitanos*, fréquentées à l'ordinaire par des muletiers, elles ne payaient pas de mine. L'intérieur répondait à l'extérieur. Elles étaient sales, nues, étroites. On n'y trouvait rien, d'ailleurs, ni vin, ni pain, ni vivres d'aucune sorte, seulement de l'huile, du vinaigre et du sel...

Les meilleures paraissent être celles d'Allemagne et d'Italie, pays de touristes, déjà intéressés à faire bon accueil aux voyageurs.

Montaigne (dont les relations sont si curieuses et où nous pourrions puiser à pleines mains si nous n'étions obligé de nous hâter vers des époques plus proches de la nôtre), Montaigne dit qu'il fallait compter 10 sous par table en moyenne, 20 sous par jour par homme. « Le cheval et despans environ 30 sous font 50 sous. » Il vante l'hôtel d'Arezzo, comparable à celui du More, à Paris. Et, récapitulant les bons et les mauvais gîtes de son voyage en Italie, il écrit : « Le meilleur où j'eusse logé, depuis Rome, était le poste de Plaisance, mais le plus mauvais est le Faucon de Pavie. On y paye ici et à Milan le bois à part et les lits manquent de matelas. »

Vous l'entendez. Montaigne, grand seigneur français, ne regardant pas à la dépense, ne trouvait à Milan que des lits sans matelas. Plaignons-nous donc, maintenant, lorsque, parfois, ces matelas sont un peu durs!

IV

Le XVIe siècle, si éclatant par la renaissance des lettres et des arts, nous stupéfie d'un étrange spectacle. La barbarie des mœurs s'y allie au plus subtil raffinement des idées. A mesure que la littérature, les sciences, la philosophie, la théologie, la peinture se développent, s'épurent, se haussent vers un idéal de vérité, de grandeur ou de beauté, les coutumes retombent dans une sorte de sauvagerie. Guerres, pillages, assassinats, sont à l'ordre du jour, Pour un rien, pour moins que rien — pour le plaisir — semble-t-il, on en vient aux mains. Les dissentiments artistiques se règlent à la pointe des dagues et la moindre querelle théologique suffit pour mettre un pays à fer et à sang.

Les hommes se vêtent de brocarts et de velours; les plus élégants se parent les oreilles de boucles et parfument leur chevelure ; mais leurs mains gantées manient le poignard avec

autant d'aisance que le drageoir ou l'éventail.. Rien ne paraît trop somptueux aux femmes. C'est pour elles l'époque des lourdes robes luxueuses de soie brochée, des colliers de grosses perles, des ceintures d'or enrichies de diamants. Mais ce faste dissimule mal la résolution toute virile de leur esprit et d'aucunes font le coup de feu comme les lansquenets de profession.

L'ameublement, l'installation intérieure des châteaux et des logis bourgeois s'acheminent également vers plus de commodités et plus de confortable.

Aucun progrès, en revanche, ne se signale, ni dans la manière dont s'effectuent les voyages, ni dans les ressources que les hôtels et les auberges continuent d'offrir aux passants et qui demeurent, pour la généralité, fort médiocres, un peu plus médiocres même qu'au siècle précédent.

Les relations de voyage en France, au XVIe siècle, sont, en somme, peu intéressantes. Elles ne nous apprendraient rien qui ne nous fût connu déjà touchant les moyens de locomotion et les hôtelleries.

Glanons plutôt au dehors. Nous y retrouverons des Français, d'ailleurs, car ils sont devenus amateurs des longues pérégrinations et ne s'effraient pas de l'aléa que présentent les aventures lointaines.

Un voyageur intrépide de l'époque, c'est d'Aramon. Il nous a laissé quelques détails sur Constantinople en 1518. Ce qui l'y frappa le plus, abstraction faite des mosquées où il ne put pénétrer, ce fut les tours de force et d'adresse accomplis sous ses yeux par les Turcs : « Il en vint quelques jours après encore ung autre qui estait more ou tartare qui avalla un œuf de poulle sans le rompre et, un quart d'heure après le faisait sortir... entier comme il l'avait prins... » Le reste ne se peut transcrire ici. La langue française au XVIe siècle « bravait volontiers l'honnêteté dans les mots » à l'égal du latin! Ecoutons plutôt le récit de son départ pour la Perse : « Nous avions dix pavillons, quarante chameaux, dix-huit mulets et douze autres bêtes de somme et une litière à deux mulets que les Turcs admiraient grandement. Nous estions septante-cinq personnes bien montez, tous portant armes à la turquesque. »

Parti de Constantinople en 1548, ce globe-trotter revint en France le 28 janvier 1550, ayant visité la Turquie, la Perse, Jérusalem et l'Egypte.

Un peu plus tard (1573), un autre voyageur, Philippe du Fresne, s'arrêtait aussi dans la capitale du Grand Seigneur. « Au petit bezesten (bazar) se vendent des esclaves des deux sexes de toutes les parties du monde. Et ceux qui en veulent

acheter leur lèvent le voile que les femmes ont sur la figure ; et, pour connaître si elles ne sont pas fardées ou peintes, leur crachent à la figure. » Moyen simple, sinon d'un goût exquis !... L'itinéraire que du Fresne avait suivi pour gagner Constantinople n'était peut-être pas le plus direct, mais il devait offrir certains avantages, car il est adopté par la plupart des voyageurs allant en Orient par la voie de terre, au XVIe siècle. Cet itinéraire était le suivant : Raguse, Novibazar, Uskub, Tatarbzardjik. Une autre route, très fréquentée aussi, partait de Spalato et rejoignait la première à Ternovitza.

Ce serait une erreur de croire que l'on voyageait très lentement. Tout le monde ne flânait pas comme Montaigne, au gré de ses caprices. Le baron de la Garde mit vingt-deux jours pour se rendre de Constantinople à Fontainebleau. Il est vrai que Brantôme, rapportant le fait, s'extasie sur cette extrême diligence. C'était évidemment un record.

Bertrandon de la Broquière, après avoir visité Jérusalem, s'en revient, à cheval, de Constantinople en France par la Valachie, Belgrade et Pesth. Il met cinquante jours. C'est peu, si l'on songe à ce que pouvaient être alors les routes de Turquie et de la *Puzta* hongroise. (Elles ne sont guère meilleures aujourd'hui !) D'ailleurs, il ne se pressait point. Il s'arrêtait chez divers hôtes : plusieurs jours notamment chez Albert Ier, duc d'Autriche, chez qui il mangea « à une table quarrée où on ne portait qu'un plat de viande à la fois », sur lequel il fallait s'empresser de mettre la main le premier, « car la coutume était telle ».

Aucun de ces voyageurs ne se plaint de la cherté des vivres sur la route. Faut-il en conclure que la vie était plus coûteuse en France ? Il se pourrait. Ce n'est, à cette époque, en effet, qu'un concert de réclamations contre les hôteliers français. Tout le monde se lamente ; chacun crie qu'on l'écorche. En Bourgogne, les choses étaient au pire, sans doute, car « Huguerye ayant payé deux écus pour souper près de Mâcon et quatre écus pour déjeuner et dîner à Mâcon » déclare que « son dévalizement estait commandé et qu'il estait guetté comme sont tous les voyageurs allant en Bourgogne... » Il ne se tient pas pour content et dépose une plainte au Conseil d'Etat de Chambéry. L'histoire ne dit pas si le Conseil fit rendre gorge aux hôteliers...

Ce pendant les grandes explorations continuaient. Jacques Cartier, en trois expéditions successives, visitait tout le Canada ; l'Anglais Drake parcourait les Indes occidentales ; des Hollandais, Barentz et Heemskerk, cherchaient un passage aux Indes par le nord de l'Amérique.

Le récit de ce dernier voyage est particulièrement instructif.

A le relire, on reste tout d'abord surpris. Le journal de l'expédition, écrit en 1596, ressemble, à s'y méprendre, à ceux que les explorateurs modernes de ces contrées nous ont laissés. Oubliez les noms, oubliez la date, ce pourrait être le journal de Nordenskiold ou de Nansen. Mêmes espérances, mêmes souffrances, même lutte acharnée contre les éléments, même résistance héroïque au froid, aux privations de toutes sortes, à l'horrible et lassante dépression morale que finit par faire subir, aux cerveaux les mieux équilibrés, l'angoisse des éternelles nuits sans jours.

Lisez ceci : « Il nous souvient que c'était la veille des Rois. Le capitaine nous fit distribuer une partie du vin qui restait et le soir, ayant deux livres de farine, nous fîmes des crêpes à l'huile... Et il nous sembla que nous étions en notre patrie et entre nos parents et amis... »

Et ceci : « Le temps était d'une extrême froidure, telle que celui qui ne l'a pas éprouvée ne voudrait pas le croire : même les souliers, gelés à nos pieds, étaient aussi durs que de la corne, et couverts de glace. Nous ne pouvions plus nous en servir. Mais nous nous fîmes d'amples galoches avec le dessus des peaux de moutons que nous avions apportées... »

Tous ces détails ne semblent-ils pas d'hier ?...

V

Que d'années nous séparent de l'époque où, sur des rails d'acier, fileront éperdument ces monstres que Zola appelait : les bêtes humaines.

En 1574, lorsque l'on veut aller vite, c'est encore au cheval que l'on demande un effort suprême. C'est à cheval que le duc d'Anjou quitte furtivement Cracovie, dans la soirée du 18 juin, et franchit sans arrêt l'énorme distance de vingt lieues qui sépare cette ville de Zator où il atteint au petit jour, le 19. Là, il se fait frotter les tempes avec du vin, boit quelques gorgées, donne une bouchée de pain à son cheval et reprend sa course jusqu'à Plés, ville frontière, où le noble animal, épuisé par la randonnée effroyable qu'il vient de fournir, tombe raide mort. Mais le duc est sauvé. Il échappe à la Pologne ; il gagne le trône de France.

Quelques années plus tard, un autre roi entrera à Paris sur un grand cheval blanc, aux acclamations de la foule. Celui-ci ne connaît guère d'autre équipage. Il a été élevé à la dure ; la fortune ne l'a point gâté ; tout jeune, il a connu la gêne, presque la misère. Mais qu'a-t-il besoin de litières ou de carrosses ? Son cheval ne lui suffit-il pas, sur lequel il a gagné les batailles d'Arques et d'Ivry ?... Pourtant, maintenant qu'il est roi, Sully, parcimonieux, lui accordera un carrosse. Les carrosses sont rares à Paris

vers 1600. On en compte exactement quatre, celui du roi, celui de la reine, celui de Bassompierre et celui de la fille d'un apothicaire. Leur nombre va d'ailleurs s'accroître rapidement.

Les guerres de religion sont enfin apaisées ; l'Edit de Nantes n'a pas tardé à produire des fruits excellents et combien regrettables ; la prospérité revient et avec elle un besoin nouveau de bien-être et le luxe. Tant et si bien que le nombre des carrosses en 1610 est déjà de 325 à Paris. Celui du roi n'est plus de nature à éveiller la jalousie ni l'envie. C'est une large caisse, peu élevée sur roues, dans laquelle tiennent huit personnes. Les roues, massives, sont à demi recouvertes d'une étoffe brodée d'or. Aux quatre angles, des piliers de bois doré avec filets rouges, soutiennent un dais. L'arrière de la voiture est tendu de draperies rouge et or. Au-dessous, la caisse porte, sculpté en plein bois, l'écusson de France. Tel est ce char lourd et peu maniable où Henri IV était monté pour se rendre à l'Arsenal, le 4 mai 1610, lorsque Ravaillac, profitant d'un embarras, au coin de la rue de la Ferronnerie, sauta sur le marchepied et poignarda le monarque.

Si la police de ce temps-là eût été organisée comme elle l'est de nos jours, il est fort probable que Ravaillac aurait été arrêté avant de commettre son forfait. Elle n'eût pas manqué d'apprendre qu'un individu suspect était arrivé depuis quelques jours à Paris, qu'il y avait erré d'auberge en auberge pour s'installer enfin à l'hôtellerie des *Trois Pigeons*, devant Saint-Roch, où il avait dérobé un couteau — ce couteau-là même qui devait lui servir, le lendemain, à accomplir son crime.

Cette hôtellerie aurait été surveillée comme le sont — ou sont censés l'être — de nos jours les logis de ce genre. Ils pullulaient à Paris, au début du XVIIe siècle. L'hôtel d'*Anjou*, rue Dauphine, et le *Pressoir d'Or*, rue Saint-Martin, pouvaient rentrer dans la pire catégorie. Vingt sols y étaient le prix du repas. Le *Petit Voisin*, le *Chêne Vert* jouissaient d'une renommée aussi mauvaise et aussi justifiée. Là s'assemblaient tous les déserteurs, les chenapans, les reîtres, les spadassins dont le poignard était à louer au plus offrant.

Les bons bourgeois, les honnêtes commerçants ne se fussent pas risqués dans ces lieux périlleux. Ils descendaient rue Guénégaud, à l'hôtel de *France* ou rue Montmartre, à l'hôtel de *Mantoue*. Les chambres y étaient propres et l'on y payait 40 sols son dîner.

Que d'autres hôtels ou tavernes ! Chacun et chacune avaient leur clientèle spéciale. Au cabaret de *Renard*, situé aux Tuileries, et à celui du *Bel Air*, sis au Luxembourg, se réunissaient volontiers les officiers de mousquetaires. D'Aramitz (dont Dumas a

fait Aramis) y venait lamper des pichets de vin d'Anjou en compagnie du comte de Troixvilles (Tréville) et d'Artagnan y gasconnait à loisir avant que de passer capitaine aux gardes. A la *Croix de Fer*, était le rendez-vous des grands seigneurs et des hauts personnages qui s'y livraient à force beuveries. Car cette époque, si elle fut celle des grands coups d'épée, fut aussi celle des belles rasades. Tous ces gentilshommes, aux moustaches fièrement relevées, au feutre empanaché, au large baudrier, aux bottes cavalières, ne reculaient pas plus devant une bouteille que devant un duel.

Ce début du XVIIe siècle est comme un renouveau. Il y souffle un vent juvénile et capiteux d'héroïsme sous lequel les âmes se frisent — semble-t-il — comme les panaches. A la guerre ou à l'amour, les hommes sont hardis. Ils se soucient peu de la vie, la prodiguent à tort et à travers, narguent les édits du cardinal et les boulets impériaux. Que leur tête soit fracassée sur le champ de bataille ou qu'elle tombe sous la hache du bourreau, Bouteville, Montmorency, Cinq-Mars n'en ont cure. Mais si on méprise la mort, si on la brave, si on la cherche, on aime la vie aussi. Cette bravoure qui domine les hommes gagnera les femmes. Alors nous aurons Mme de Montbazon, Mme de la Guette, la grande Mademoiselle, les héroïnes : nous aurons la Fronde — qui finira par des chansons...

Mais nous n'en sommes point là.

« Quelles sont ces canailles qui font du bruit, là-bas ? Ne savez-vous pas que si j'entre, c'est pour ordonner à toutes choses de se taire, hormis à ma renommée ! Si je descends, c'est sur le pré ; si je tombe, c'est un homme par terre ; si j'avance, ce sont mes conquêtes ; si je recule, c'est pour mieux sauter ; si je gagne, c'est une bataille ; si je perds, ce sont mes ennemis ; si j'écris, c'est un cartel ; si je lis, c'est un arrêt de mort ; enfin, si je parle, c'est par la bouche d'un canon !... »

Vous avez reconnu le héros gascon, à la voix tonitruante, au nez insolemment démesuré, au verbe prodigieux, au jargon de bravache, aux gestes de matamore, c'est Cyrano, le joyeux, l'entêté, le farouche, le bon, l'excellent Cyrano qui fait son entrée chez Ragueneau, pâtissier, faiseur de ragoûts, rue Saint-Honoré, entre la rue de l'Arbre-Sec et le Palais Royal, Ragueneau, le traiteur rêvé, le traiteur qui fait crédit et se laisse payer en sonnets ou en ballades. Aussi, comme il est achalandé ! Sa boutique ne désemplit pas. Saint-Amand, Cyrano de Bergerac, tous les écrivailleurs, tous les rimeurs, tous les « pêcheurs de lune » s'y viennent réconforter les jours qu'ils ont l'estomac creux, si leur cervelle est pleine de rimes.

Il n'est pas, jusqu'à Marini, le cavalier Marini qui n'y paraisse au sortir de l'hôtel Rambouillet où il a fait pâmer les belles *Précieuses* à ses concetti les plus piquants. Car Marini est un homme précautionneux ; il se garde du pain pour l'avenir. Sachant combien l'engouement des Parisiens est passager, il s'est installé dans une mauvaise auberge, rue de la Huchette, et ne dédaigne pas de manger *à l'œil* chez le compatissant Ragueneau, encore qu'il ait touché 1 000 écus d'or à son arrivée en France. Ce Marini n'était point une bête. Le maréchal d'Ancre, qui l'avait fait venir, lui avait dit de se faire compter 500 écus d'or par son trésorier. Il en demanda mille. « Diable, s'écria le maréchal en apprenant la chose, vous êtes bien Napolitain, mon cher cavalier, on vous donne cinq cents écus et vous vous en faites payer mille !... » — « Excellence, réplique le rusé poète, votre Altesse est bien heureuse que je n'ai pas entendu trois mille... je sais si mal le français... »

Un peu plus tard, les écrivains se réuniront volontiers chez la veuve Bonnier, au *Mouton Blanc.* C'est là que Racine écrira les *Plaideurs,* avec Boileau et l'avocat Brilhac pour collaborateurs. Mais la véritable taverne littéraire du XVIIe siècle fut la *Pomme de Pin,* rue de la Licorne, en la Cité, tandis que le cabaret élégant, aristocratique, fut la *Fosse aux Lions.*

Terminons-en avec cette énumération — trop longue peut-être — des hôtelleries et tavernes parisiennes, en signalant un fait assez curieux. Plusieurs enseignes constituaient des calembours qui nous paraissent aujourd'hui assez médiocres, mais qui, à cette époque, enchantaient nos pères, quand ils n'éveillaient pas leur susceptibilité.

Boursault se faisait l'interprète d'une indignation très générale, lorsqu'il écrivait, vers le milieu du XVIIe siècle : « N'est-il pas criminel de faire peindre un cygne avec une croix pour faire une équivoque ou un cerf et un mont pour faire *sermon,* ce qui autorise les ivrognes à dire qu'ils sont tous les jours au sermon ou qu'ils en viennent ? Ne fait-il pas beau voir pour enseigne : *Au Saint-Esprit,* la *Trinité,* etc. ?... En voici une autre. Jésus-Christ que l'on prend au Jardin des Oliviers et, pour inscription : « Au Juste pris » pour faire savoir qu'on mange là-dedans « à juste prix ».

Ce n'est pas de première force évidemment...

Tout ce chemin que nous venons de parcourir montre assez que nous sommes encore loin des express pour les transports, et pour les hôtels, de ces palais avec portiers galonnés, escaliers de marbre et *lifts* qui ornent nos villes modernes. Il faudra plus de deux siècles pour atteindre à ce degré de confort.

H. DE GALLIER.

FAITS ET DOCUMENTS

I. — SCIENCES ET INVENTIONS

Le signe de la tuberculose.

A quel signe peut-on reconnaître la tuberculose dès le début de la maladie? On n'avait jusqu'ici à cet égard aucune donnée précise. Le docteur Roux vient de communiquer à l'Académie des sciences une découverte permettant de constater d'une manière certaine, chez l'homme ou chez les animaux, les indices du terrible mal. C'est à un médecin viennois, le Dr von Pirquet, qu'en revient le mérite. L'opération est extrêmement simple. Il suffit de faire sur la peau une toute petite incision superficielle, et de la frotter avec un tampon imbibé de quelques gouttes de tuberculine de Koch. S'il n'y a pas de tuberculose, l'incision se cicatrise sans aucun accident. Si, au contraire, l'individu est atteint de tuberculose, même quand il n'y aurait pas de symptômes, l'incision frottée de tuberculine se recouvre d'un petit bouton qui, au bout de peu de jours, devient une pustule semblable à celle du vaccin. Le professeur Vallé, de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, a fait l'expérience sur des bovidés sains et des vaches tuberculeuses et il a obtenu les mêmes résultats concluants. La découverte a son importance, toute tuberculose prise au début étant, selon la généralité des médecins, toujours guérissable.

Le fruitarisme.

Il fait concurrence au végétarisme, qu'il supplante déjà. Les fruitaristes attendent le salut de leur régime. Les plus fervents le pratiquent sévèrement. Exclusion absolue de toute autre alimentation. Le menu fruitarien suffit-il à l'organisme? Oui, répond sans réserves M. Collière, qui vient de publier sa thèse sur ce sujet intéressant et à la mode. On sait que, dans la nourriture, tout revient à la question des calories. L'homme convenablement nourri a besoin, en moyenne, de 110 grammes d'albumine, de 60 grammes de graisses, de 422 grammes d'hydrates de carbone; en tout, 2 600 calories. Le fruitarisme satisfait-il à ces exigences? Pleinement, dit encore M. Collière, et les chiffres qu'il indique quant aux fruits à pépins, à noyaux, à baies, aux fruits séchés, aux fruits aqueux, sucrés en général, de même qu'aux fruits farineux (châtaignes et marrons), aux fruits oléagineux, sont probants. Leur diversité permet la variété même des plats. Il y a même tels fruits, les acidulés, par exemple, qui sont de véritables apéritifs. En outre, l'eau qu'ils renferment en abondance pourrait, suivant toute probabilité, jouir d'une propriété analogue à celles des eaux minérales prises à la source, et leurs principes salins sont assimilables en raison même de leur association avec des composés organiques. Il reste à savoir quels sont les effets thérapeutiques du régime fruitarien. On est encore très peu renseigné sous ce rapport, sauf pour la cure de raisin qui commence à faire ses preuves. Ce qui paraît acquis, c'est que l'usage des fruits, s'il n'est pas poussé à l'excès, est bienfaisant, et qu'entre la pomme et la poire on ne risque pas d'être victime de quelque microbe.

Le papier de cotonnier.

Jusqu'ici les producteurs de coton avaient laissé sans usage les

tiges des plantes dépouillées de leur duvet textile. On ignorait, en effet, le moyen d'en tirer un profit commercial et il y avait de ce chef une perte pouvant s'évaluer à une tonne par acre (40 ares 47 centiares). On vient de découvrir un procédé qui résout le problème. Le produit végétal que l'on considérait comme inutilisable est converti en pulpe, et celle-ci en papier. Les premières expériences avaient échoué; mais on a réussi enfin à faire fonctionner pratiquement un moulin qui permet de fabriquer toutes les qualités de papier, depuis celles rivalisant avec les meilleurs papiers de chiffons de toile jusqu'aux toutes inférieures employées pour les bobines de journaux. C'est, d'une part, une nouvelle source de gain pour le planteur et, d'autre part, une sécurité offerte à la consommation de plus en plus énorme de la presse quotidienne et périodique mondiale mise en péril par l'imminence du manque de pulpe de bois, d'autant plus que les gouvernements du Canada et des Etats-Unis sont à la veille de s'opposer énergiquement à la déforestation. Le papier de cotonnier sauvera les journaux. On peut se faire une idée de ce que fournira la nouvelle industrie, si l'on songe que le rendement actuel, en tiges de cotonnier, atteint de 10 à 12 millions de tonnes. Outre le papier, on obtiendra des sous-produits d'importante valeur commerciale, tels que l'alcool et les matières premières pour la fabrication du coton poudre et de la poudre sans fumée.

Un appareil respiratoire.

Le séjour et le travail dans une atmosphère viciée ou irrespirable sont des cas tellement fréquents que l'on a songé, depuis longtemps, à construire des appareils qui y remédieraient. Aucun, à la vérité, n'a répondu efficacement à toutes les conditions réclamées. Le Dr Tissot vient d'en imaginer un qui, suivant lui, n'a pas les défectuosités connues. Il substitue la respiration nasale à la respiration buccale, et pour obtenir une absorption parfaite de l'acide carbonique exhalé, il emploie la potasse dissoute au lieu de la potasse solide. Enfin, un courant d'oxygène provenant d'un tube où il est comprimé remplace celui qui est absorbé par l'homme. Le gaz surgissant du générateur s'accumule dans un sac en toile imperméable et il est repris pour servir de nouveau à la respiration. L'appareil laisse tout le visage à découvert et s'ajuste aux narines, la bouche restant fermée et libre. L'inventeur résume comme suit les résultats obtenus :

1° Possibilité de séjour pendant cinq heures dans une atmosphère irrespirable, l'homme marchant à l'allure de 5 kilomètres à l'heure, sans gêne pour la respiration;

2° L'homme qui porte l'appareil garde sa capacité de travail habituelle. Il peut effectuer en trois heures 86 fois l'ascension et la descente d'un escalier de deux étages, ou en totalité l'ascension et la descente d'un escalier de 666 mètres de haut, soit plus de 60 000 kilogrammètres à la montée seulement;

3° L'appareil offre une sécurité complète. L'auteur en a éprouvé sur lui-même la sûreté. Il est resté enfermé pendant quatre heures dans une chambre pleine de gaz d'éclairage pur déversé continuellement par deux conduites ouvertes à plein calibre. — Les animaux introduits dans la chambre y mouraient immédiatement. — Or, M. Tissot n'a pas perçu la moindre odeur de gaz durant ces quatre heures;

4° Le sauveteur peut prendre une position quelconque, par exemple se coucher par terre sur

le ventre ou sur le côté pour ramper. Cette facilité jointe au peu d'encombrement de l'appareil permet de franchir les passages difficiles, les éboulements dans les galeries de mines.

La toux des églises.

On a remarqué que, dans les églises, pendant le sermon, dès qu'une personne se met à tousser, il y a comme une sorte de contagion, pareille à celle que produit le bâillement dans un omnibus. De place en place la toux se communique et il arrive même que le prédicateur doit s'interrompre, en attendant que le silence se fasse. Quelle est l'étiologie de cet accès étrange ? Doit-on l'attribuer à un changement de température dans l'édifice, à quelque soudaine invasion d'un courant d'air ? Y a-t-il des orateurs dont l'éloquence occasionne ce singulier effet ? Un savant américain a étudié le problème et a fait la remarque que, parfois au théâtre, même dans une salle bien close, le même phénomène se constate. Ainsi il relate qu'à une répétition générale d'une pièce de Sardou, les spectateurs qui avaient applaudi chaleureusement au premier acte se mirent à tousser au milieu du second. Pourquoi ? Il exprime l'opinion qu'il y a une irritation réflexe propagée de l'oreille au larynx. La source de l'irritation doit, suivant lui, se chercher dans l'extrême tension de l'appareil auditif s'efforçant de saisir ce qui se dit dans la chaire ou sur la scène. Et il en conclut que si le sermon du prêtre ou le monologue de l'acteur est très long, l'oreille fatiguée agit sur le larynx. Alors on tousse. Certains prédicateurs considéreraient même cette toux comme un critérium du plus ou moins d'intérêt de leur prêche. Les auteurs dramatiques n'ont pas encore essayé de ce moyen d'apprécier leurs tirades, on pourrait le leur recommander. Quoi qu'il en soit, l'observation est ingénieuse, mais peut-être un peu américaine.

— **Un tramway sans rails** va être construit pour relier Bâle à Huningue. Les voitures ne différeront pas, à l'intérieur, de celles des tramways ordinaires. La force sera fournie par un fil aérien comme pour les trolleys. Une disposition à l'avant des voitures leur permettra de se déplacer de côté jusqu'à $3^{m},50$ sans que le contact cesse avec la conduite électrique. Aux croisements, le tramway pourra se garer et le courant sera interrompu jusqu'à ce que l'autre voiture ait passé. Il en sera de même lorsqu'une voiture voudra en dépasser une autre.

— **Une station de biologie lacustre** vient d'être créée en Belgique par le Dr Rousseau. Elle se trouve établie sur les bords du lac d'Overmeire, à proximité de Bruxelles, Louvain, Gand et Anvers. Elle est aménagée dans une villa et comprend des laboratoires, un aquarium, une bibliothèque. Elle a pour objet d'organiser méthodiquement la pisciculture de rivière et d'étangs dans toute la superficie du territoire belge, comme aboutissement des études.

— **Les Congrès scientifiques internationaux** se multiplient. Citons les principaux qui se tiendront dans le second semestre de 1907 : du 28 juillet au 3 août à Stockholm, Congrès international pour combattre l'alcoolisme, sous la présidence du prince Gustave-Adolphe de Suède ; du 2 au 7 septembre, à Amsterdam, Congrès international de psychiatrie, neurologie, psychologie, et soins à donner aux aliénés ; du 5 au 14 septembre, à New-York, Congrès international de dermatologie ; du 23 au 26 septembre, à Berlin, Congrès international d'hygiène et de démographie ; du 13 au 16 octobre, à Rome, Congrès international de physicothérapie.

Dr L. Caze.

II. — LETTRES ET ARTS

France :

L'exposition Chardin-Fragonard, à la galerie de la rue de Sèze, est l'événement artistique du jour. Pour la première fois le public peut admirer la fameuse *Fête de Saint-Cloud*, l'œuvre la plus parfaite, et la plus grande, de Fragonard. Elle appartient à la Banque de France. Les autres toiles célèbres du maître ont été prêtées par l'empereur Guillaume et le milliardaire américain, M. Pierpont Morgan.

×

Après tant de musique savante, le nouveau spectacle de l'Opéra-Comique, *Fortunio*, a conquis le public. Sur un livret emprunté à une pièce spirituelle et légère de Musset, le maître Messager a brodé une musique également gracieuse et claire.

×

Les six représentations anglaises données à Paris, au théâtre Sarah-Bernhardt, par Miss Nethersole et sa troupe, ont été une innovation heureuse. Il est seulement regrettable qu'on n'ait pas uniquement choisi des œuvres dramatiques anglaises, comme *La seconde Mad. Tanqueray*, de Pinero. C'était le cas, ou jamais, de nous montrer les meilleurs échantillons du théâtre anglais contemporain, plutôt que de nous faire connaître une nouvelle étoile dans les rôles de *La Dame aux Camélias*, ou de *Sapho*.

×

Une *Société internationale de lecture*, fondée il y a deux mois, à Grenoble, par Mad. Koschkine, réunit déjà une centaine de membres. C'est une précieuse ressource intellectuelle pour les étudiants de l'Université, français et étrangers. Des causeries bimensuelles, suivies de discussions, permettent de traiter les sujets les plus divers. On y a parlé sur les Universités écossaises, sur le rôle de la littérature dans le *risorgimento* italien, l'instruction publique en Bulgarie, l'activité de la femme russe dans le mouvement libérateur, etc.

×

La Revue a cité l'exemple, donné par Grenoble, de la fondation d'un Musée dauphinois. La ville de Nîmes, à côté de son musée archéologique et d'art romain, vient aussi de créer un Musée de souvenirs locaux. On y trouvera tous les objets et documents intéressant l'histoire de Nîmes et du bas Languedoc. Il faut souhaiter de voir se répandre en France cette institution de musées locaux. Ce sera la meilleure décentralisation artistique.

×

C'est le cas pour Arles, et son merveilleux *Muséon*, dont Mistral fut le parrain, il y a quelques années, et qu'il va transporter dans l'ancien palais de Laval. Une des curiosités est la salle où est reconstituée une veillée de Noël, dans la grande cuisine d'un « mas » provençal. Souhaitons qu'on y fête, dans deux ans, le cinquantenaire de *Mireille*.

×

Le *félibrige* a bien été une renaissance provençale. Depuis la loi de 1901, qui lui a permis d'être une association puissante, légalement autorisée, plus de cinq mille ouvrages écrits en provençal ont été publiés. Il existe actuellement trente journaux et revues proven-

çaux. La Faculté des lettres d'Aix et celle de Montpellier possèdent chacune une chaire de littérature provençale.

×

Les livres documentés par des souvenirs précis et personnels sont une contribution à ce que Taine appelait les « petits faits » de l'histoire. Tels sont les souvenirs anecdotiques, *Mes années militaires* (1856-1867), d'un ancien aide-major, le Dr Symon de Villeneuve. Il a vu beaucoup de choses et observé beaucoup de gens, en France et en Algérie. Ces notes sans prétention ont une grande valeur de sincérité.

×

Le poète Raoul Ponchon, qui fut un si joyeux compagnon dans le gai trio avec Maurice Bouchor et Alphonse Allais, se décide à réunir en un volume ses fantaisies poétiques, éparses depuis vingt années dans vingt journaux différents.

×

Le palais du Louvre est un chef-d'œuvre d'architecture. Mais ce qu'on ignore, généralement, c'est que son nom même l'indique. On a disputé longtemps sur l'origine du mot Louvre. Venait-il du saxon *lovar* ou *lover*, château fortifié ? d'une « louveterie » *(luparia)* où l'on nourrissait des loups ? Il semble beaucoup plus probable, d'après les derniers chercheurs, que c'est simplement la désignation de « l'ouvrage » par excellence, de l'« œuvre », dont il est dit chez un ancien historien de Paris que le roi Charles V la répara et *l'ouvrit*, l'embellit.

×

La collection des « Grandes Institutions de France », qui a déjà publié *la Monnaie*, *les Gobelins*, s'est enrichie d'un ouvrage de M. Henry Marcel sur la *Bibliothèque Nationale*. Les départements des estampes, des imprimés et des manuscrits y sont étudiés par des spécialistes. Parmi les reproductions, il faut citer une page du premier livre de Gutenberg et le manuscrit de la *Marseillaise*, de la main de Rouget de l'Isle.

×

Etranger :

Le célèbre artiste et directeur Angelo Neumann publie ses *Souvenirs sur Richard Wagner*, dont il fut si longtemps l'ami intime, l'interprète, et le courageux impresario. C'est Neumann qui eut l'idée de promener à travers l'Allemagne, en train spécial, la « Tétralogie », cette série de quatre grands drames lyriques de Wagner, que nul théâtre n'osait monter. Il avait la promesse du maître d'avoir aussi *Parsifal*. Quand il lui apporta le traité, Wagner prit la plume, puis s'arrêta tout à coup : « Neumann, vous avez ma parole. Si vous l'exigez je signerai. Mais si vous voulez me faire un très grand plaisir, attendez encore... » et sa voix tremblait. Neumann s'inclina. En sortant il dit simplement à son fils : « Je viens de renoncer à *Parsifal*, c'est-à-dire à des millions. » En 1913, le privilège de Bayreuth sur *Parsifal* expire. Quelle est la ville du monde — et le directeur — qui le montera la première ?

×

Les écrivains anglais se plaignent amèrement, depuis quelque temps, de ne plus trouver la même faveur qu'autrefois auprès du public. L'influence des auteurs diminue. Ils attribuent la cause de ce manque d'intérêt à la littérature populaire, dont le succès s'étend chaque jour, et qui corromprait

le goût du public. Mais la critique, elle, n'est pas de cet avis. La faute, dit-elle, est aux écrivains. Si ceux-ci ne trouvent pas de public, c'est que ce qu'ils écrivent est ou bien trop terre à terre, où au contraire passe par-dessus la tête des lecteurs. Et puis, la vérité, c'est que les poètes et les romanciers se sont de plus en plus détournés de la vie, de la vie moyenne, de la vie simple et naturelle, pour se livrer aux raffinements d'un culte purement esthétique, dans leurs petites chapelles. C'était, en somme, abandonner le domaine moral pour le domaine artistique. Les esprits pouvaient se passionner autrefois pour Carlyle, Emerson, Ruskin, George Eliot, parce qu'on s'échauffait pour ou contre leurs idées. Ce support moral manque aux auteurs anglais modernes. Il est temps qu'ils s'adressent au cœur de la nation. Peut-être pourrait-on en dire autant en France.

×

La Revue du 1er juin signalait l'abandon du projet des fouilles d'Herculanum, par suite d'un sentiment d'orgueil mal placé de la part de l'Italie. Celle-ci ne voulait accepter aucun concours étranger. Le professeur Frazer, de Cambridge, a pris l'initiative de convoquer ensemble le professeur Waldstein, l'initiateur du projet, et le commandant Boni, l'éminent explorateur de l'ancienne Rome, pour arriver à une entente. Il nous écrit qu'il a bon espoir, pour tous les amis de la science de l'antiquité, qu'un projet commun aboutisse pour commencer enfin les fouilles d'Herculanum, qui peuvent nous réserver d'aussi grandes surprises que Pompéi.

×

D'Annunzio a démarqué un roman de Bourget — au moins dans sa vie privée. Sa garde-robe rivalise, en effet, avec celle du *snob* Cazal, des premiers récits de Bourget. Elle contient 6 douzaines de chemises de soie, 12 douzaines de chaussettes, également de soie, 72 paires de gants dont vingt-quatre de gants blancs, sans compter 20 douzaines de mouchoirs, 150 cravates, 25 paires de chaussures, 8 parapluies et 10 ombrelles. Avec cela on peut aller dans le monde et faire figure de romancier mondain.

×

Le plus beau monument à la gloire de Beethoven sera le théâtre qu'on va lui consacrer en Hollande. Il s'élèvera dans un de ces beaux sites des dunes du nord. Les artistes seront totalement invisibles et on pourra entendre du Beethoven avec la mer devant les yeux.

×

Les Américains sont fiers de leur *humour* tout spécial. A vrai dire, ils y ont peu de mérite. Un de leurs critiques, M. Stephen Heacock, de Toronto, leur montre très justement qu'ils doivent cet humour simplement à leur histoire, à leur formation même. Etant un peuple nouveau, libre de toute hérédité, sans tradition aucune, leurs écrivains ont tout naturellement eu une vision neuve, originale, fraîche, et amusante parce que amusée, de la vie sociale et de la civilisation. Ils ont vu vrai. Ils ont jugé les choses en elles-mêmes, et non voilées par l'usage et les traditions. Seulement leur humour manque d'expression littéraire heureuse. Ils savent voir drôlement, plutôt que dire drôlement. En Angleterre et en France, l'esprit, au contraire, est beaucoup plus littéraire que naturel. Chaque peuple a ainsi l'esprit de sa condition.

E. DE MORSIER.

III

Vers l'Entente universelle

Faits internationaux

La *seconde Conférence de La Haye* se réunit. Dans ce premier essai d'organisation rationnelle du monde civilisé, les nations travaillent de concert. De leurs efforts pour adoucir les horreurs de la guerre, il sortira d'abord la formation de cette *Ligue de la Paix*, préconisée par le premier ministre d'Angleterre, et une convention d'arbitrage obligatoire et permanente sera signée par la plupart des Etats représentés. La « quadruple autocratie » : Allemagne, Autriche, Russie, Turquie, restera seule quelque temps en dehors du mouvement de concorde universelle. L'Extrême-Orient se rallie à l'Europe occidentale par les paroles du mikado aux délégués japonais se rendant à La Haye : « Nous souhaitons toujours que la paix soit maintenue dans le monde entier, on attend de vous de donner suite à ce souhait à la Conférence de la Paix à laquelle vous devez assister. »

×

Plus de *250 délégués* envoyés par *46 Etats* délibèreront à la Salle des Chevaliers de La Haye; les Chambres néerlandaises ont voté 100 000 florins pour leur réception; ils assisteront à la pose de la première pierre du Palais de la Paix que l'architecte français Cordonnier va ériger pour leurs futures assemblées, grâce à la magnificence du pacifiste milliardaire A. Carnegie.

×

Le premier délégué de France, M. Léon Bourgeois, a reçu le titre d'ambassadeur extraordinaire; le gouvernement de la République se décide à soutenir la bienfaisante politique des pays anglo-saxons.

×

La *Correspondance politique pacifiste (Po-pa-ko)* interrompt sa publication, qui reprendra après la Conférence de La Haye, à laquelle les rédacteurs de cet intéressant bulletin vont assister. Pour y suppléer, notre éminent confrère W. T. Stead fera paraître, pendant

toute la durée des délibérations, un *Courrier de la Conférence* en quatre langues, qui paraîtra quotidiennement dans la capitale hollandaise et rendra de précieux services d'information à la presse et au public international.

×

Des accords précieux se succèdent. La France et le Japon ont signé un traité; les deux pays se garantissent leurs territoires en Asie. La Russie va agir de même avec son belligérant d'hier!

Pour notre part, il nous est permis de songer au *désarmement colonial*, proposé par M. Rodier, haut fonctionnaire de l'Indo-Chine. A quoi bon pressurer des populations, pour préparer une défense que nous savons inutile et que notre convention avec le Japon rend superflue?

×

Evénements d'entente :

Congrès international d'agriculture; Congrès de l'industrie cotonnière à Vienne. — A Meudon, les astronomes de tous pays se réunissent pour les recherches des phénomènes solaires. — Les fabricants de dentelles s'assemblent à Nottingham; les ouvriers de l'industrie textile à Bâle. — Les étudiants de France appellent à Lille des collègues du Danemark, d'Angleterre et d'Allemagne. — A Paris, soixante professeurs des Universités anglaises, conduits par Sir E. Busk, sont venus en corps rendre la visite faite par nos Facultés l'an dernier. — A Lyon, les lords prévôts d'Edimbourg et de Glascow se joignent aux fêtes données en l'honneur du Président de la République. — Un vapeur affrété spécialement transporte en Allemagne des représentants de la presque totalité de la presse anglaise, choyés à Brême, à Hambourg, à Berlin. — Sur les côtes allemandes, apparaissent les deux cuirassés japonais poursuivant leurs amicales visites en France et aux Etats-Unis.

×

Les jurisconsultes et les parlementaires travaillent à l'œuvre de concorde :

Le Bureau de la Conférence interparlementaire s'assemble à Bruxelles et décide d'accepter l'invitation de l'Allemagne de tenir la prochaine réunion de députés de tous pays à Berlin en 1908; on adresse aux ministres des Affaires étrangères de toutes puissances une circulaire rappelant les desiderata des précédentes Conférences relatifs au programme du prochain Congrès de La Haye. — Au Canada, non encore représenté à l'assemblée interparlementaire, 100 députés constituent un groupement affilié. — La 25e Assemblée de l'Institut de droit international va se tenir à Portland (Etats-Unis). On sait que les travaux des savants professeurs ont créé les lois du droit entre les nations. — Au Congrès international de la paix de Munich, en septembre, les pacifistes étudieront la proposition de se rendre à Stockholm l'an prochain; ils y sont conviés par les Sociétés de la paix et les pouvoirs publics de Suède. — Dans quelques mois, on attend ici les sénateurs et représentants des Etats-Unis invités par le Groupe parlementaire français de l'arbitrage. — 30e conférence de la *Société des Etats-Unis pour l'arbitrage international*, sous la présidence du Dr Butter. Les citoyens américains notables assistaient à cette réunion. Ils ont agi sur le gouvernement fédéral pour que la seconde Conférence de La Haye apporte de réels progrès dans les relations entre peuples.

LÉON BOLLACK.

ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES (1)

Correspondant, 25 mai.

Emile OLLIVIER donne quelques détails sur *l'affaire Victor Noir*, qui passionna l'opinion publique pendant les derniers jours de l'Empire. Le prince Pierre-Napoléon Bonaparte ayant été fortement attaqué par *La Revanche*, répliqua par un article de la plus grande violence. Rochefort et Paschal Grousset se trouvent offensés l'un et l'autre; les témoins de ce dernier, Fonvielle et Victor Noir, arrivent et sont reçus par le prince; Victor Noir lui donne un soufflet; Pierre Bonaparte, qui était toujours armé d'un revolver, tire et le tue. On arrête le prince et on l'écroue à la Conciergerie. Le parti révolutionnaire se servit de ce malheureux accident comme d'un instrument d'excitation contre l'Empire; il escomptait sa chute prochaine. Les rouges accusèrent l'empereur d'avoir pesé sur le haut jury et de lui avoir dicté sa sentence d'acquittement; le prince Pierre et sa famille se plaignirent, au contraire, de ce qu'il eût essayé par tous les moyens d'obtenir une condamnation. — P.-Eugène LEFÉBURE admire ce qu'aux *Etats-Unis* la liberté et l'union ont pu produire dans le domaine de *la charité*. Le ministère de l'Assistance de l'Etat de New-York fut définitivement organisé en 1873. Le nombre des pauvres est tombé à 2,35 p. 100 de la population, alors qu'il dépasse 5 p. 100 à Paris. — A. DE LAPPARENT apprécie les découvertes faites par le duc d'Orléans, le prince Louis d'Orléans et de Bragance et le duc des Abruzzes. On savait depuis Peary que le Groënland était une île, mais on ignorait la forme de la côte entre le fjord de l'Indépendance et le 77e degré de latitude; il y avait là sur les cartes un blanc de 4 à 500 kilomètres; l'expédition du duc d'Orléans en a fait disparaître la moitié. — *L'assurance contre la grève* a, *en Allemagne*, d'après Pierre SAINT-GIRONS, étouffé *ab ovo* par des concessions immédiates, des conflits qui, sans elle, eussent éclaté; elle a limité les grèves imputables à la résistance injuste des patrons.

Grande Revue, 25 mai.

Ferdinand BUISSON observe les tendances de *la crise syndicaliste ;* ce mouvement prend une importance croissante et il est très nettement offensif. Il est l'organisation légale de la lutte de classe. Le meilleur remède contre le syndicalisme ultra-révolutionnaire, c'est le syndicalisme républicain; il s'agirait d'accorder à tous le droit syndical dans sa plénitude, même au prolétariat des bureaux. — Ch. HUMBERT achève de caractériser *l'état d'âme de l'armée* et propose une réfection complète de nos lois militaires fondamentales qui s'impose d'urgence; les changements qu'il voudrait introduire sont la gestion des corps de troupe par des officiers d'administration, le contrôle local par des sous-inten-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises*, *anglaises* et *américaines*, *russes* et *scandinaves* dans notre numéro du 1er juin 1907.

dants, la direction administrative dans les corps d'armée par des intendants militaires, la surveillance de l'ensemble de tous ces services par les contrôleurs de l'armée. — Henry CÉARD montre comment *Huysmans* a transposé de la palette à l'encrier les conceptions des grands artistes de Hollande et de Flandre qui, dans leurs tableaux, mêlaient l'observation la plus matérielle aux délicatesses du mysticisme le plus naïf.

Nouvelle Revue, 1er juin.

Paul-Louis HERVIER donne des exemples de l'importance qu'a prise la publicité en Amérique, importance signalée par *La Revue* du 1er juin 1906. Les Français commencent à être frappés des avantages de la réclame, puisqu'une maison de commerce qui, chaque année, fait deux millions cinq cent mille francs d'affaires, dépense pour sa publicité deux millions et se contente de cinq cent mille francs de bénéfice. — Gilbert STENGER poursuit son récit du *règne des émigrés en 1814*. On voyait de toutes parts des signes non équivoques des tendances à un retour vers l'ancien régime. — Georges DENAINT nous apprend ce que sont *les Crown Agents pour les colonies anglaises*, ou représentants des colonies dans la métropole, mais seulement de celles qui sont administrées par le ministère des colonies, Guyane anglaise, Gambie, Tasmanie.

Revue des Deux Mondes, 1er juin.

Emile OLLIVIER rappelle comment fut formé *le ministère du 2 janvier 1870*. Sa politique extérieure devait être celle de la paix qui, au fond, dépendait de ses relations avec l'Allemagne. Ollivier croyait qu'il y avait nécessité de ne pas s'opposer à l'unité allemande, sauf par le jeu habile des alliances. Le programme ministériel fut ainsi formulé : accepter sans arrière-pensée les faits accomplis en 1866; n'intervenir ni par des actes, ni par des paroles dans ce qui se passerait en Allemagne, soit dans le Sleswig, soit au delà du Mein. La Bourse monta de deux francs et presque tous les partis modérés accueillirent avec enthousiasme l'avènement du ministère. — Ce n'est point l'Ecole de Rome, affirme Robert DE LA SIZERANNE, qu'il faut accuser de l'espèce de dépérissement de *notre art*. Il y a d'autres causes, et les réformes administratives ne changeront rien. L'âme même de notre art est atteinte, parce que le culte du beau sensible, la passion de la belle matière sont taries. Le paysage est le genre le plus et le mieux cultivé aujourd'hui; les peintres entreprennent vraiment une minutieuse enquête de la nature; il faut remarquer aussi la fréquence des effets de nuit; ils sont fort difficiles à reproduire parce qu'il faut les peindre de souvenir ou les peindre sous une tout autre lumière que celle où ils seront vus. — Dans *la Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau*, nous trouvons sous la plume de Tocqueville une défense ardente du christianisme. Gobineau conteste l'utilité politique et morale des religions. Il lit alors les philosophes allemands et en donne des résumés à son correspondant. Celui-ci, ministre des affaires étrangères, en 1849, le nomme chef de son cabinet. Après le message présidentiel du 31 octobre 1849, le ministre donna sa démission, mais son jeune protégé resta dans la carrière et peu de temps après fut envoyé en qualité de secrétaire d'ambassade à Berne, d'où il lui adressa une série de rapports très détaillés sur l'état de la Suisse. — Victor GIRAUD, dans l'étude qu'il consacre à *Pierre Loti*, fait ressor-

tir ses qualités de charme ; on pourrait l'appeler « l'Enchanteur ». — René PINON termine son examen de *la question de Macédoine;* la solution européenne est la politique des « réformes » ; elle consiste en un compromis entre la politique aventureuse d'intervention et la politique terre à terre des intérêts. Elle est sans doute la seule réalisable. Pour le moment, le sultan s'est engagé à entreprendre toutes les améliorations réclamées par les ambassadeurs ; la nouvelle convention a été, pour l'Angleterre, l'occasion de resserrer encore le contrôle européen sur l'administration turque.

Revue de Paris, 1er juin.

Noël PÉRI décrit *l'éducation nouvelle en Chine ;* l'instruction ne s'est pas transformée en dehors et malgré l'empereur et l'impératrice douairière ; ils sont convaincus que c'est une chose nécessaire ; il ne s'agit pas d'une tendance, mais d'une révolution ; les mandarins de demain ressembleront peu à ceux d'aujourd'hui ; on leur insuffle le patriotisme le plus ardent. — Henri MISSAK fait connaître *un Messie du XVIIe siècle*, Sabbatha Lévi, qui vivait en Asie-Mineure, fit de nombreux miracles, eut de chaleureux adeptes, se convertit par force à l'islamisme et mourut en prison. — Le Dr Charles BLONDEL traite *de la psychonévrose et de la psychothérapie.* Il y a entre autres cette différence entre le neurasthénique et l'hystérique, que le premier est logique ou veut l'être, qu'il explique son état et ses différentes impulsions. Il est fatigué avant d'avoir agi, tandis que l'homme normal l'est après avoir fait des efforts.

Revue philosophique, juin.

Van BIERVLIET, résumant les conclusions auxquelles, dans le domaine de la psychologie quantitative, aboutissent les psychophysiologistes, constate qu'ils sont arrivés à fixer des durées approximatives pour certains opérations psychiques que l'on croyait ultrarapides, presque instantanées. — E. BERNARD-LEROY se demande quelle est *la nature des hallucinations.* En premier lieu, les groupes d'images qui les constituent sont indépendants des lois psychologiques normales ; en second lieu, il y a exagération de l'attention automatique corporelle. — Quant à L. DUPUIS, il voit dans *l'hallucination* une désagrégation spécifique de la conscience personnelle.

Revue de philosophie, 1er juin.

E. SCHIFFMACHER analyse *l'idée de Dieu et l'idée du Cosmos.* La théologie conçoit Dieu comme simple, la science conçoit le Cosmos comme une somme de réalités étroitement subordonnées. — A. DE GOMER, scrutant l'essence du *libre arbitre*, affirme qu'il y a en nous une liberté d'initiative.

Revue générale des Sciences, 30 mai.

Maurice d'OCAGNE fait ressortir les avantages pratiques que l'on peut tirer de l'emploi de *la méthode monographique des points alignés* pour les calculs topographiques, nautiques, géodésiques, d'assurances, la recherche des lois empiriques, etc. — G. DE LAMARCODIE compare *l'enseignement technique de l'électricité en France et à l'étranger.* Une chose essentielle, c'est de rompre les élèves à l'habitude des applications numériques et du passage d'un système d'unités à un autre. L'électrotechnique, la mécanique appliquée, les travaux d'atelier et de laboratoire, le dessin industriel consistant surtout en croquis à main levée et cotés doivent occuper un rang prépondérant dans cet enseignement. — Il est nécessaire d'évaluer *les aliments*

de l'homme, chacun selon sa valeur nutritive ; J. ALQUIER en donne des graphiques et démontre que la nourriture d'un Parisien de condition modeste, qui veut s'alimenter suffisamment, peut varier, comme prix, du simple au quadruple, suivant qu'il prend ses repas à la crémerie ou dans un restaurant à prix fixe ou dans un bouillon populaire ; là, il dépensera 724 francs par an ; dans une crémerie, 2 126 francs.

ANALYSE DES REVUES ÉTRANGÈRES

I. — REVUES ALLEMANDES

Deutsche Revue (Stuttgart), juin.

Le vice-amiral DE SCHLEINITZ envisage la possibilité d'une *union méditerranéenne*. La Grande-Bretagne a trop d'intérêts dans ces eaux pour ne pas désirer conserver de bonnes relations avec l'Italie et l'Espagne. En dépit de Gibraltar et de Malte, si elle entrait en conflit avec la France, ses communications avec l'Inde seraient vite coupées. La France doit se tenir sur la réserve et ne pas s'engager follement à la suite de l'Angleterre ; de plus, elle doit penser que si elle se lançait dans une guerre avec l'Allemagne, toujours dans l'idée de revanche, l'Angleterre seule en tirerait profit. Une alliance de cette puissance avec l'Italie contre l'Allemagne n'aurait vraiment pas de but. L'Empire peut toujours s'opposer à une union méditerranéenne dont il ne ferait pas partie, en vertu du droit qu'il a de défendre le commerce de ses nationaux. — Un anonyme, à propos du *rôle de la presse*, achève la pensée du précédent article en souhaitant que l'Allemagne et la France marchent la main dans la main. — Le professeur Pontus FAHLBECK dit pourquoi *la Suède n'a pas fait la guerre à la Norvège*. La Suède a réclamé du peuple qui lui avait été uni des assurances pour l'avenir, mais n'a pas voulu une lutte fraternelle, n'ayant pas de but, mais motivée par le ressentiment seulement.

Deutsche Rundschau (Berlin), juin.

Erich SCHMIDT caractérise le talent d'*Ernst Zahn*. Il prouve la vérité de ce que Gotthelf a dit des habitants des Alpes : terre sauvage, eaux sauvages, air sauvage ; on pourrait ajouter talent sauvage. Il a, comme Gottfried Keller, le goût des belles et puissantes formes, le respect germanique pour la femme active qui, au besoin, peut remplacer un père de famille. Son œuvre, *Clari-Marie*, est unique. Elle a toute la vigueur de la race des paysans simples et rudes dont le romancier est issu et au milieu de laquelle il vit encore. — Ernst TAPPOLET cherche à tirer quelques conclusions de *l'étude du langage des enfants ;* il faut partir de ce point que le langage n'est pas une œuvre, mais un fait. Il s'agit de savoir quelles sont les lois qui président au développement de l'enfant. Pour Rousseau, c'est un morceau de la nature ; pour Darwin, un futur homme. Dans ces recherches, le langage est la clef de l'âme de l'enfant. Comment apprend-il à parler ? Cette éducation se partage en trois périodes : celle des cris, celle du balbutiement et celle de la parole.

März (Munich), mai.

Conrad HAUSSMANN pense que la publication des papiers *Montagnini* est une révélation des méthodes qui inspirent l'Eglise dans sa lutte contre l'Etat moderne. Elle ne peut regarder en face la société actuelle. Un des plus grands moyens d'action de la papauté est sa prudence et sa prévoyance; la réputation qu'elle a de déployer de telles qualités a reçu une forte atteinte par l'affaire Montagnini. Merry del Val a pour jamais perdu le trône pontifical, par le fiasco de son auditeur. — Ce qu'il y a de *tragique en Prusse*, d'après GOTHUS, c'est que l'extension du droit de vote soit si difficile à obtenir. La population allemande accepte très bien de se faire entendre par la voix des privilégiés. L'immobilité de la Prusse peut faire douter de sa capacité à conduire le monde. — Robert ESSEN donne quelques conseils pratiques au sujet de la *tuberculose pulmonaire;* il ne faut pas habiller les enfants de vêtements trop étroits de même que les femmes ne doivent pas porter de corset, afin que le poumon ait tout son jeu. Le plus grand mal est venu peut-être de ce qu'on a cru qu'il suffisait de faire bouillir le lait pour le rendre inoffensif.

Nord und Süd (Berlin), juin.

Le capitaine DE WITZLEBEN explique la manière dont s'opère *la renaissance de l'armée russe* qui, en temps de paix, comptera 160 000 hommes et 1 200 bouches à feu. Le caractère principal des nouvelles lois militaires est la réduction du temps de service; dans l'infanterie et l'artillerie, il doit durer trois ans au lieu de quatre, dans les autres armes quatre ans au lieu de cinq. — Dans un article posthume d'Oscar LEVERTIN, sur la *poésie historique*, se trouve cette observation que tout artiste a à soutenir une lutte avec les faits, avec la matière de son œuvre et ce combat est le même pour un poète historique que pour un lyrique; mais il est de fait qu'actuellement, la poésie est en état de s'assimiler une plus grande quantité de réalité. L'épopée primitive a cependant été absolument historique, la *Genèse* et l'*Iliade* décrivent des événements plus ou moins éloignés. Le passé sera toujours fécond en inspirations pour le poète, tandis que l'avenir ne lui fournira que des « personnages sans os »; nous en avons la preuve dans *la Pierre blanche*, d'Anatole France, où il dépeint les époques futures d'une façon si incolore, tandis que dans les tableaux du passé, il est si abondant et si riche de vie comme de mouvement. — Otto WENDLANDT parle du *développement de la gymnastique*. L'institution de l'inspection des écoles par un médecin est une des meilleures choses qu'on ait créées dernièrement en Allemagne; il doit s'assurer que l'école est dans des conditions hygiéniques et que les enfants sont maintenus en état de santé satisfaisant. En 1905, lorsqu'on a commencé ces inspections sanitaires, il y avait 15 000 enfants, dans 271 écoles qui ont été visitées par 36 médecins; ils voyaient donc chacun de 300 à 500 écoliers.

Sozialistische Monats-Hefte (Berlin), juin.

Max SCHIPPEL rappelle comment la première *conférence coloniale* anglaise, tenue en 1887, fut un événement accidentel, une réunion à l'occasion du jubilé de la reine Victoria; trois colonies seulement y avaient envoyé leur premier ministre. La seconde eut lieu dix années plus tard, et fut convoquée par Chamberlain; on y vit les premiers ministres des colonies indépendantes, avec lesquels il traita d'égal à égal. En 1903, la

Conférence était devenue une institution; on a proposé aux Chambres la création d'un *Imperial Council* qui serait permanent. Le nœud de la question coloniale anglaise est là politique commerciale et l'union douanière. — Edouard BERNSTEIN compare ces trois mots : *patriotisme*, *militarisme et sociale démocratie*. Il marque la différence qu'il y a entre l'esprit de corps et le patriotisme. Tant que l'unité nationale n'a pas été faite dans un pays, il n'y a eu qu'un vague sentiment ethnologique. Napoléon créa le patriotisme allemand, qui est arrivé en 1870-71 à son apogée. La nationalité est une fonction sociologique, elle contient un élément de progrès et, pour cette raison, le socialisme peut et doit être national. Il n'y a pas d'opposition entre le sentiment patriotique et la solidarité humaine. Si le militarisme signifie la dépendance absolue de la nation à l'armée, il doit être combattu; s'il signifie, au contraire, l'éducation militaire de la nation afin de maintenir son indépendance, la démocratie sociale doit travailler à le fortifier. — D'après Simon KATZENSTEIN, le *combat contre l'alcool* a pour base l'instruction; le consommateur, maître du marché, doit savoir ce qu'il consomme et quels sont les dangers de l'abus qu'il en fait.

Bühne und Welt. (Berlin.) IX, 14, 15. — Il est très difficile, de l'avis de Henri *Lichtenberger*, de déterminer l'influence de Nietzsche sur la littérature française. Les héros d'Anatole France, de Loti, de Marcel Prévost, de Gyp, de Meilhac, d'Hervieu, de Mirbeau, de Donnay, de Lavedan, de Capus, sont de véritables nihilistes, ironiques ou las; mais ils sont issus des héros de Stendhal et du Rastignac de Balzac. Gérard d'Houville, Remy de Gourmont, la comtesse de Noailles, ont dépeint des êtres indifférents au bien et au mal; mais l'origine de ces romans doit être cherchée dans les écrits du XVIIIe siècle. On ne découvre vraiment la pensée de Nietzsche que dans le *Serpent noir* de Paul Adam, et dans l'*Immoraliste* de Gide. — **Die Frau.** (Berlin.) XIV, 5, 6. Gertrud BAÜMER pose cette question : notre époque d'industrialisme peut-elle fournir matière à la poésie? Ce qui la rend impropre au lyrisme, c'est qu'au fond c'est le règne du capitalisme, où deux mondes, l'un brutal et grossier, l'autre dilettante et superficiel, vivent côte à côte sans se toucher. — **Die Friedens Warte.** (Berlin.) IX, 5, rend compte du *Congrès de la paix*, tenu à New-York du 14 au 17 avril dernier, sous la présidence de Carnegie; les membres étaient au nombre de 5 000. La première séance a été ouverte par le maire de New-York et on y a lu une lettre du président Roosevelt. Une des résolutions qui ont été prises, c'est de s'efforcer de transformer le Congrès de La Haye en une institution permanente.

II. — REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

Contemporary Review (Londres), juin.

L'Angleterre et l'Allemagne offrent, selon Fr. DERNBURG, une preuve de leur désir de rapprochement amical dans l'échange de visites de leurs journalistes. C'est une protestation contre la propagande faite par les pessimistes qui s'efforçaient de donner à l'opinion mondiale une impression fâcheuse des relations entre les deux grandes nations. On peut, au contraire, regarder l'invitation adressée à la presse anglaise comme une preuve de la confiance réciproque des deux peuples. Les personnalités les plus éminentes de

l'Allemagne, dans toutes les branches de l'activité humaine, tendent cordialement la main à l'Angleterre. Les journalistes anglais reviendront de Berlin, comme les journalistes allemands sont revenus de Londres, avec la conviction que les nuages sont dissipés. Tel est du moins l'avis du prince Hatzfeldt, qui a dicté ou inspiré l'article. — SIGMA confirme cette manière de voir, en ajoutant que l'Allemagne n'a pas à se préoccuper de certains polémistes anglais qui se montrent encore hostiles à son égard. Ils sont francophiles aujourd'hui, mais ils étaient francophobes il y a huit ans, tout aussi passionnément, et leurs attaques contre les germanophiles ne proviennent que de la nécessité pour eux d'avoir toujours une tête de Turc. Tout journal a un dossier prêt contre l'étranger et il y puise suivant les circonstances. Quand le vent souffle autrement, le langage change. C'est ce qui se passera également en ce qui concerne certaine croisade antiallemande. On ne tardera pas à se convaincre que les bons rapports de la France avec l'Angleterre ne doivent pas être une source de suspicion chronique à Berlin et que le « cas anglo-allemand » est surtout physiologique. — JERROLD apprécie les *grèves en France* et les alarmes qu'elles causent. L'auteur recherche les responsabilités de la C. G. T. et croit que si elle est inquiétante, cela provient de ce que « le parti socialiste, dans le Parlement français, a toujours joué avec le trade-unionisme en France un double jeu et le continue. »

Il y a eu, dit-il, et il y a encore dans la C. G. T. d'admirables matériaux. Elle s'est organisée avec un louable esprit d'entreprise et une indiscutable intelligence. Elle parle trop, c'est entendu, mais c'est sa soupape de sûreté, pour le moment. On pouvait fonder sur elle une merveilleuse combinaison sociale avec e beaux résultats. L'esprit de la C. G. T., même en son éloquence écarlate, si elle est judicieusement mêlée avec l'intelligence individuelle, l'instinct social, la solidité de l'artisan français, peut donner un amalgame digne d'attention. Mais si l'on a recours à la cure violente et sauvage, on provoquera la maladie violente. Au résumé, il y a de grands et bons éléments d'avenir dans le syndicalisme français ; il y en a aussi de passablement mauvais. Il faut savoir départager.

W. WYBERGH reprend la question de *l'organisation impériale* dans ses rapports avec le *problème des races* et particulièrement avec la *population de couleur* des colonies. L'auteur fait ressortir qu'il y a présentement deux tendances opposées qui se combattent aussi bien dans la politique d'impérialisme que dans la législation de la Grande-Bretagne proprement dite. L'une préconise une sorte de socialisme impérialiste qui, ne tenant aucun compte des faits, voudrait mettre tout le monde sur le même pied et réduire les différentes races de l'empire britannique à un même niveau ; l'autre, essentiellement individualiste à outrance, repoussant l'idée socialiste, se base sur l'affirmation que l'Empire ne doit exister que pour la sauvegarde des avantages industriels. L'une comme l'autre de ces tendances ne peut, d'après Wybergh, aboutir qu'à la confusion, au chaos, en prenant pour principe le droit de la force mise au service du capital, et la lutte brutale pour l'existence. Mais il y a une troisième solution, et c'est celle de l'auteur, qui consiste à considérer l'Empire comme un organisme composé de parties réellement différentes, mais ayant entre elles des rapports de vitalité, et où il ne s'agit point d'une juxtaposition chaotique de nationalités et d'individus, mais d'un organisme

complexe dans lequel tout doit avoir sa fonction bien comprise et loyalement respectée. La Conférence coloniale avait pour tâche de se placer à ce point de vue. Elle a malheureusement échoué. — J. ELLIS BARKER examine la *situation financière de la Russie* et calcule quelles seraient les conséquences européennes de la banqueroute russe.

Tout d'abord la France en subirait un désastre qui appauvrirait tout le pays et paralyserait ses industries. Il faudrait vingt ans d'épargne à la France pour réparer la perte. Ses finances seraient cruellement atteintes, au point qu'elle se trouverait dans l'impossibilité de maintenir sa flotte et son armée dans les conditions actuelles, et de tenir tête aux armements de l'Allemagne. La banqueroute russe, en faisant déchoir la France, favoriserait la suprématie allemande, qui s'étendrait sur une partie de l'Autriche-Hongrie, de l'Asie mineure, de l'Asie centrale. La Russie a tout intérêt à ne pas s'embarquer dans une politique de banqueroute, qui ne pourrait être fatale qu'à elle-même. Elle a un autre rôle à choisir, celui de développer ses vastes ressources, de rendre l'essor à ses industries, de placer sa confiance dans le travail honnête au lieu de se livrer aux artifices dépourvus de scrupules. L'avenir prochain démontrera si elle veut sincèrement sortir de ses embarras ou retomber à l'état de demi-civilisation et d'anarchie, qui ferait d'elle la proie facile des convoitises.

Edinburgh Review (Edimbourg). Avril-Juin.

Lord Acton, mort récemment, avait eu une bonne presse. On s'accordait généralement à faire l'éloge de son talent d'historien. Quelques-uns même n'avaient pas hésité à le classer parmi les meilleurs, en l'égalant soit à Thucydide, soit à Tacite, soit à Gibbon. La revue écossaise n'est pas du tout de cet avis. Pour elle, Lord Acton a été absolument surfait. Il n'était que livresque, encyclopédique et très mal informé des sources de l'histoire. Ses erreurs sont nombreuses, surtout en ce qui concerne la politique continentale. Ses opinions catholiques ont nui à son appréciation de la Réforme et des événements qui la suivirent. Il n'a pas manqué de sincérité, mais de documentation et, par suite, il n'a pas vu les faits dans leur réalité. Aussi ne peut-on lui accorder une véritable autorité. L'article est appelé à produire une grande sensation dans les milieux littéraires anglais, la personnalité de Lord Acton ayant été entourée jusqu'ici d'une profonde et presque unanime admiration. — Il y a *une menace du désert*. Les Arabes n'ont pas abdiqué leur énergie et leurs espérances. Ils font plus qu'attendre l'heure, ils s'agitent, et les mouvements dans l'Arabie méridionale, la propagande dans l'Afrique centrale, l'explosion du fanatisme au Maroc, les agissements des Snoussi témoignent de leur impatience de recouvrer leur ancienne puissance. — Dans le même numéro, les lettres françaises occupent une place assez large. Signalons plus particulièrement l'étude comparée sur la *Pléiade de Ronsard et les poètes anglais* de l'époque d'Elisabeth ; ainsi qu'un examen critique de notre *roman villageois*, comme l'ont compris George Sand, Balzac, Zola, Bazin et quelques autres.

Fortnightly Review (Londres). Juin.

Sir Thomas BARCLAY passe en revue les questions qui s'imposent aux discussions de la *seconde Conférence de La Haye*. Elles sont nombreuses, et le travail ne fera point défaut ; mais le plus impor-

tant problème à résoudre sera celui de la limitation des budgets de la guerre et des armements. L'auteur convient que des nations jeunes, ambitieuses, effervescentes, peuvent être tentées de regarder comme contraire à leurs intérêts un arbitrage plus ou moins permanent et décisif de leurs affaires respectives et de leurs visées immédiates. Mais on ne saurait perdre de vue que l'isolement est un danger à la fois économique et militaire. Les avantages que peut donner l'attaque appellent par contre-coup le développement des forces de résistance. Et un Etat qui décline les ouvertures pacifiques de ses voisins, sous prétexte qu'il y aurait du donquichottisme à restreindre ses moyens actuels de succès dans la lutte, peut être placé dans la nécessité d'accroître énormément ses effectifs de propre défense. La compétition des armements serait donc fatalement ininterrompue et il n'y a qu'un seul moyen d'endiguer cette rivalité insensée, c'est le consentement mutuel. — Que faut-il faire de la *Chambre des Lords ?* Comment adapter ce mécanisme suranné aux besoins et aux idées modernes ? On a suggéré vingt plans tous également critiquables. J.-A.-R. MARRIOTT présente le sien qui serait de faire des Lords un Sénat impérial. Il reste à savoir quand et comment pourrait s'effectuer cette réforme. Lord Rosebery pense qu'elle ne pourra être sérieusement votée que lorsqu'il y aura au pouvoir un gouvernement tory appuyé sur une majorité conservatrice ; mais comme les conservateurs ont intérêt à ne pas toucher à l'Arche sainte, ce serait tout simplement renvoyer la question aux calendes grecques ou à une commission qui l'éterniserait. Il est donc probable que le parti radical s'en chargera ; seulement il choisira son heure. — Stanley LANE POOLE envisage l'issue désirable de *la bataille des livres en Irlande*, autrement dit de la renaissance des études littéraires gaéliques. C'est un mouvement que l'on ne peut nier et qui contribuera probablement à la réalisation du *Home Rule*, mais qui n'a pas pour objet la séparation politique du Royaume Uni, — mouvement digne du plus grand intérêt, et dans lequel il faut voir l'ardente résolution d'un peuple de ne pas vouloir périr intellectuellement. Y résister, c'est vouloir modifier le caractère irlandais. Plus l'Irlande aura conscience d'elle-même, de son passé, plus elle aimera sa nationalité, plus elle acquerra une connaissance de sa vie, plus aussi l'on pourra espérer qu'elle respectera celle d'autrui et ne songera plus à regarder l'Angleterre comme une ennemie, mais comme la plus proche voisine. — St. John HANKIN analyse les opinions de *Bernard Shaw* en tant que critique dramatique, et relève entre autres celles sur Ibsen, *Hedda Gabler*, *la Maison de Poupée*, ainsi que celles sur Shakespeare. Ces opinions sont le plus souvent partiales et paradoxales, parce qu'elles ne tendent pas à montrer quel a été le but du dramaturge, ou s'il l'a atteint et pourquoi il a échoué ou réussi, mais parce qu'elles s'inspirent presque toujours exclusivement des sympathies de Shaw, qui ne sont jamais très larges, et le laissent froid pour tout ce qui ne concorde pas avec elles. Il y en a du reste qui datent de quinze ans et qui se sont modifiées depuis. Telles quelles cependant, elles sont curieuses à relever. — Charlotte Carmichael STOPES fournit des détails peu connus sur le *théâtre à l'époque d'Elisabeth*. Il différait considérablement sous le rapport de la mise en scène de celui d'aujourd'hui. Ainsi la pièce n'était pas partagée en actes, et l'unité du sujet n'existait point ; c'étaient au contraire deux ou plusieurs sujets qui

évoluaient séparément et parallèlement, et l'habileté de l'auteur consistait à les reprendre tour à tour de manière à tenir toujours en haleine l'attention du spectateur, tout en le laissant libre de suivre telle trame plutôt que telle autre. C'est précisément ce qui fait que le théâtre de Shakespeare, tel qu'on le donne maintenant, en France par exemple, ne produit plus son effet réel et voulu par l'auteur lui-même.

National Review.
Juin.

Le capitaine MAHAN traite un des points qui occuperont l'attention de la Conférence de La Haye : la question de *l'immunité des navires marchands des belligérants*, en d'autres termes de la capture maritime en temps de guerre. L'auteur pense que la question doit être élargie. Suivant lui, il serait préférable d'adopter un code de neutralité interdisant toute augmentation de tonnage aux neutres faisant le transport pour un belligérant ; en second lieu, il voudrait que non seulement le navire et le chargement fussent saisis, mais que l'équipage fût emprisonné et condamné pour avoir prêté main-forte au belligérant ; enfin — et cette motion a une importance que l'on appréciera — il réclame la défense absolue aux capitalistes neutres de fournir des fonds, de favoriser des emprunts au profit de l'un ou l'autre gouvernement en guerre. Et il en donne pour raison principale que c'est un devoir d'humanité de mettre obstacle à tout ce qui peut accroître l'effusion du sang au cours des hostilités. — Lily HODGKINSON résume les expériences du professeur Irving Fisher sur *l'alimentation carnée* et ses effets. Ces expériences font suite à celles bien connues de Chittenden à l'Université de Yale. Les conclusions de ce travail sont intéressantes : elles établissent que les grands mangeurs de viande montrent moins d'endurance que les abstentionnistes, même dans la vie sédentaire. Elles démontrent en outre que le régime exclusif, nourriture carnée absolue ou végétarisme absolu, est plutôt préjudiciable et qu'il faut recourir à un régime mixte, tout en tenant compte du tempérament respectif de l'individu et en se rappelant que la santé est surtout une question d'étude pour chacun de son propre état physiologique.

North American Review
(New-York), 17 mai.

MARK TWAIN, au cours de sa piquante *autobiographie* dont les chapitres se succèdent au grand amusement de ses lecteurs américains, met dans la bouche de sa fille une série de vérités qu'il se dit à lui-même. Avec sa méthode accoutumée d'apparente confidence, il révèle que l'humoriste à qui l'on a fait une réputation mondiale due aux comiques aventures de *Tom Sawyer* et de *Huckleberry Finn*, est au fond un philosophe très sérieux qui s'intéresse peu à l'humour. Il ne s'y prête que parce que ceux qui l'entourent l'y poussent, mais il a beaucoup plus de penchant pour les sujets sérieux et y aurait sans doute excellé s'il avait appliqué son esprit à ce genre d'études dans sa jeunesse. Cette confession, humoristique elle-même après tout, est probablement due au besoin qu'éprouve Twain d'expliquer ses deux récentes campagnes contre le scientisme chrétien et contre le roi Léopold. — W. H. MALLOCK poursuit son *analyse critique du socialisme*. Discutant les théories de l'étatisme, il se demande par quels moyens pratiques l'Etat, sur qui l'on compterait pour fournir à chaque travailleur le gîte, la table et l'argent nécessaire aux

dépenses, pourrait contraindre les plus aptes, savants, inventeurs, hommes d'imagination ou de talent, à se mettre au service de la communauté avec toute l'intensité de leurs facultés. On pourrait, par exemple, obliger un Burns à conduire la charrue, un Shakespeare à veiller sur les chevaux aux portes d'un théâtre, un Colomb à faire des voyages sur mer. Mais comment leur imposer l'obligation d'écrire *Tam o Shanter* ou *Hamlet*, de découvrir un nouveau monde? Et quel équivalent leur offrira l'Etat de leur concours à la grandeur publique? Il en sera de même si l'on a affaire à un Fra Angelico, un Kant, un Vincent de Paul. Comment les forcera-t-on d'être au profit de la société étatiste un grand peintre, un grand philosophe, un grand philanthrope, sans qu'ils aient à attendre une rémunération spéciale de leur activité intellectuelle ou charitable toutes spéciales, sans qu'ils puissent même trouver cette récompense de leur tâche, jusqu'ici librement accomplie, dans la satisfaction personnelle de la réalisation de leur œuvre? Les socialistes modernes, sinon tous, au moins bon nombre, en sont arrivés déjà à reconnaître que ce n'est pas le travail manuel exclusivement qui crée la richesse économique et sociale d'un pays, et qu'il faut abandonner la théorie marxiste, proclamant que le travailleur ne peut être pleinement satisfait tant qu'il ne s'est pas assuré la possession de tous les bénéfices de la société. Passant ensuite à un autre point du problème socialiste, l'auteur aborde la question du pouvoir prépondérant basé sur la volonté des majorités, qui fait l'essence de la conception démocratique. Il se réserve d'étudier les principes de la démocratie ultérieurement. — Charles CONANT examine quels sont les *devoirs des Etats-Unis à Cuba*. La grande Antille peut compter sur un avenir brillant si elle est bien gouvernée. Mais ses ressources naturelles en sucre et tabac ne peuvent être exploitées avec tous leurs avantages qu'à la condition d'augmenter les communications et moyens de transport, d'ouvrir à la population noire l'accès au travail protégé et rémunéré; enfin et surtout d'établir un gouvernement sage, loyal, permanent, qui rassure les placements de capitaux. C'est aux Etats-Unis qu'il incombe de donner ces garanties aux Cubains. Cette mission n'est pas incompatible avec l'autonomie de Cuba, mais elle ne peut devenir vraiment féconde que si l'on a recours aux méthodes qui ont, sous l'autorité britannique, créé la richesse de la nouvelle Egypte, de même qu'autrefois l'activité américaine fit naître la prospérité de la Floride, de la Louisiane, du Texas et de la Californie. — William ROWE, dans un travail étendu, critique les *tendances nationales* des Etats-Unis, telles qu'elles se manifestent. En effet, par certaines visées séparatistes, elles peuvent mettre en péril la nation elle-même. Si l'on ne s'applique point à remédier à des abus dont l'accentuation est de plus en plus prononcée, on doit forcément en revenir à la centralisation constitutionnelle qui régulariserait l'évolution de chaque Etat en ne faisant pas dépendre l'existence nationale des gouvernements locaux qui ne s'occupent que de leurs intérêts locaux, surtout en ce qui concerne la question des impôts, des droits de succession, de propriété, de monopoles, etc. — M. W. HAZELTINE expose les résultats obtenus par le *referendum en Suisse*. « Il n'y a, dit-il, de l'aveu de tout le monde, pas de pays mieux gouverné et jouissant de plus d'ordre que la Suisse, et c'est certainement au referendum qu'elle doit ce succès. »

III. — REVUES ESPAGNOLES

Ateneo (Madrid), juin.

José Sanchez OCANA analyse l'important ouvrage de Martin Salazar sur *l'immunité* dans ses applications à l'hygiène et à la thérapeutique. Salazar est, comme Pasteur, de ceux qui livrent une guerre sans relâche au microbe. Ses travaux peuvent se placer à côté de ceux de Koch et d'Yersin, et à ce titre ils méritent d'être signalés au grand public. — Baldomero ARGENTE oppose la *foi nouvelle* aux croyances superstitieuses. L'auteur, faisant une distinction entre le christianisme et le catholicisme, s'applique à prouver qu'à aucune époque les peuples n'ont été plus chrétiens qu'aujourd'hui, si l'on entend, comme lui, par idées chrétiennes, les principes de la fraternité sociale, le souffle d'humanité qui traverse maintenant le monde.

España Moderna (Madrid), juin.

A. M. OLMEDILLA passe en revue les *superstitions* et montre l'influence qu'elles ont exercée sur les esprits dans le passé et conservent encore en bien des pays. Il décrit ce que l'on a cru et redouté des êtres surnaturels, de la démonologie, de l'astronomie judiciaire, et de la fin du monde qui a terrorisé tant d'âmes naïves. — Signalons également une étude critique, appuyée de documents nouveaux sur *Velasquez et son siècle*.

Nuestro Tiempo (Madrid), juin.

L'Espagne se retourne vers son passé historique pour y puiser les leçons de l'avenir. A ce point de vue, l'article d'Antonio PEREZ sur la *politique sociale de l'Espagne au XVIe siècle* est un enseignement. — Dans le même numéro, notre sympathique collaborateur R. BLANCO-FOMBONA retrace magistralement la grande figure de *Bolivar* en rappelant à propos du *canal de Panama* les vastes conceptions politiques du grand héros vénézuélien.

IV. — REVUES JAPONAISES

Dai Nihon.

L'activité du *Japon en Corée* se multiplie dans toutes les directions. M. Tsurubara SADAKICHI la résume dans un tableau des projets élaborés ou déjà en partie accomplis : quatre grandes routes sont en voie de construction, là où il n'y avait jusqu'ici aucun moyen de communication pour les attelages et transports. Le service des eaux potables à Séoul, à Chemulpo, Pyong-yang et autres villes du gouvernement coréen, est l'objet de travaux importants qui contribueront à combattre les épidémies ; l'instruction publique reçoit une impulsion effective par la régularisation des écoles primaires et la création d'écoles moyennes, supérieures et normales. A Séoul, qui compte une population de 200 000 habitants, il n'y avait que trois hôpitaux mal organisés ; on les améliore considérablement et l'on fonde une école de médecine ; la police, qui y était absolument corrompue avant la guerre et plus nuisible qu'utile, est réorganisée également. On met fin aux intrigues de palais ; on réforme l'administration locale, les tribunaux. Un nouveau code de lois est à l'étude. On s'occupe des finances en donnant une assiette plus sage aux impôts, en supprimant la frappe privée de la monnaie, en adoptant l'étalon d'or, en réglementant les opérations des banques. On favorise l'industrie et le

commerce de manière à accroître dans toutes les branches les ressources économiques de la péninsule.

Kirisutokyo Sekai.

La *prostitution en Mandchourie*, suivant Nishiuchi TENKO, s'exerce dans des conditions tellement alarmantes qu'elle constitue une véritable calamité. Le nombre des prostituées japonaises à Port-Arthur, par exemple, est presque incalculable. Elles n'ont plus aucune retenue, affichent le vice publiquement et envahissent toutes les demeures. L'auteur déplore cet état de choses qui contamine jusqu'aux plus jeunes filles. Il y a là une traite des jaunes pire encore que celle des blanches en Europe. Déjà l'Orient est peuplé de centaines de ces victimes de la séduction ou des manœuvres infâmes. Il n'est que temps pour les autorités de mettre un frein à ces scandales, si le Japon ne veut pas entacher sa réputation en Chine, en Corée et ailleurs.

Taiheiyô.

Suivant Amenomiya KEIJIRO, les bases de *l'instruction et de l'éducation* japonaises sont mauvaises. On néglige trop l'enseignement professionnel et, par suite, l'essor de l'industrie se ralentit. Le gouvernement consacre tous ses efforts à l'extension militaire et navale. Il accorde toutes ses faveurs aux soldats et marins qui sont comblés d'honneur et de titres, tandis que l'on ne tient presque aucun compte des services rendus par ceux qui accroissent réellement la richesse économique. Il en résulte que si le Japon s'approvisionne ostensiblement de canons, de fusils, de navires, il ne fait rien pour les promoteurs des établissements industriels. Sans doute, il y a un esprit d'entreprise, mais il devrait être secondé. Cette note pessimiste se retrouve dans d'autres publications qui exercent une influence sur l'opinion.

Taiyô.

A. MATSUNAMI n'est pas de l'avis des adversaires de l'extension des armements. Il croit, au contraire, ceux-ci nécessaires, quelque élevé que soit le budget de la guerre qui absorbe les deux tiers du budget total de l'empire. Il réfute la thèse de ceux qui regardent les armements comme entièrement improductifs. C'est, suivant lui, la meilleure garantie de la paix. Et il demande comment se serait terminée l'affaire des écoles de San Francisco, si le Japon avait dû prendre une attitude semblable à celle de l'Espagne. Une flotte américaine n'aurait-elle pas bombardé Tokyo ? L'auteur estime que le Japon a pour devoir de songer toujours à sa défense militaire et navale. Il reconnaît cependant que l'on ne doit pas perdre de vue les intérêts industriels et commerciaux, mais il tient en plus haute considération le soldat que l'homme d'affaires, le premier se dévouant à un idéal désintéressé, le second s'attachant surtout à s'enrichir. Il était intéressant de signaler cet article, qui indique bien l'existence des deux courants japonais actuels.

V. — REVUES POLONAISES

Biblioteka Warszawska,

T. JAROSZYNSKI caractérise le talent de *Jozef Chelmonski* et considère ce peintre puissant comme une des plus originales et des plus riches natures d'artiste dans l'art contemporain. Chelmonski n'est l'élève que de la nature, qu'il connaît et transpose en maître dans

ses toiles. Etant sans aucune filiation directe, il ne doit rien à personne, ne dérive d'aucune école. — Rupinski fut — selon le professeur SZYMON ASKENAZY — le *tribun des paysans*, et l'ancêtre de tous ceux d'à présent qui embrassent la grande cause de l'affranchissement économique des campagnes. Il résulte de la documentation du savant historiographe que la question agraire date, en Pologne, de loin, car les dernières années de la République (1791-1794) ont été déjà troublées par ce problème. — K. WOZNICKI, dans son *mouvement littéraire en France*, dit que « en dehors de la France décrite par Zola, il en existe une autre, saine celle-là, et pleine de forces, ayant, non seulement des besoins matériels et physiques, mais des besoins plus nobles et des aspirations. A cette France appartiennent les catholiques français qui ne sont peut-être pas sans défauts, mais qui ne forment point, comme l'on pense, une quantité négligeable. Sans eux et sans leurs tendances, l'on ne peut connaître, encore moins juger la France contemporaine. » — MARYA KONOPNICKA donne un fragment des *Livres de Sibylle*, où toutes les qualités de la grande poétesse polonaise s'affirment : un style d'airain, une pensée profonde.

Przeglad Polski, avril.

Dans la première partie de sa *synthèse de la Révolution russe*, IGNOTUS fait — en prenant comme point de départ les commencements du règne d'Alexandre II — l'historique du mouvement révolutionnaire et indique ses causes primordiales : la vieille réforme agraire incomplète et fausse; la réorganisation ou plutôt la désorganisation des écoles, la décadence de la juridiction et ses institutions caduques; enfin, la question, toujours en suspens, des religions et des nationalités. — ST. TARNOWSKI termine son étude sur le *dernier chapitre de l'histoire de la littérature polonaise. Wyspianski* et son œuvre font cette fois-ci l'objet de sa critique. L'un et l'autre y sont traités sans enthousiasme. Wyspianski, d'après l'auteur, est un disciple de Slowacki, un continuateur, presque un pasticheur de ce qu'il y eut de plus faible et de plus nébuleux dans l'œuvre du grand romantique. Tarnowski achève l'image du poète, en évoquant l'influence de Maeterlinck et du wagnérisme, comme les éléments constitutifs de sa physionomie psychique.

Swiat Slowianski, mai.

MARYCKI prouve que le *panslavisme* est une réalité accessible et pratique, pleine d'avantages inappréciables pour les Slaves, ainsi que pour la civilisation mondiale. — *Le projet d'autonomie du royaume de Pologne*, présenté à la Douma le 23 avril 1907, contient 24 paragraphes dont voici les principaux points : les frontières du royaume seront conservées dans leur intégralité, en vertu des conventions de 1815; la Diète aura, comme siège, Varsovie, et sa compétence englobera tout ce qui touche à la législation nationale, aux droits et impôts locaux, au contrôle sur le budget spécial du royaume. Remarquons que les Polonais, dans leurs desiderata, ont abandonné le rêve d'une armée indépendante. En effet, selon l'article IV du projet, tout ce qui concerne l'armée, la marine, — ainsi que le ministère de la cour et celui des affaires étrangères, — est réservé à la Douma de Saint-Pétersbourg. Au résumé : l'entière indépendance intérieure, l'union indissoluble avec la Russie, et l'unité d'action avec le gouvernement central pour les intérêts généraux de l'Empire.

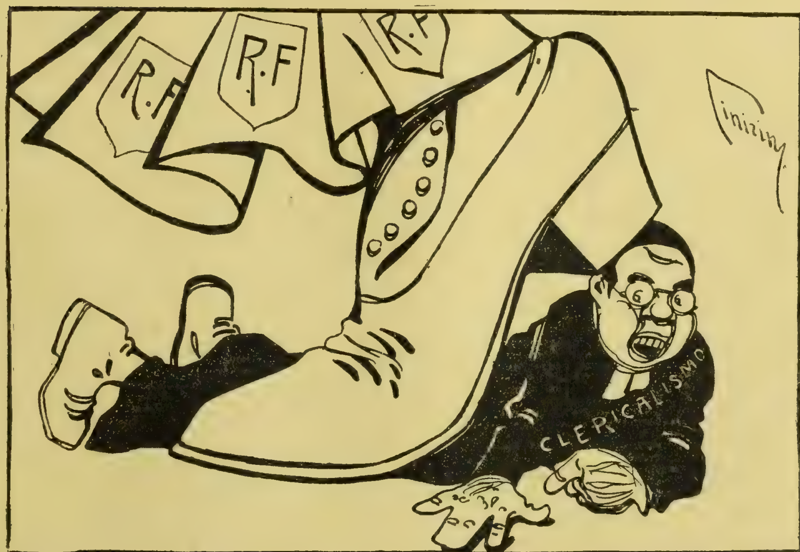
CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

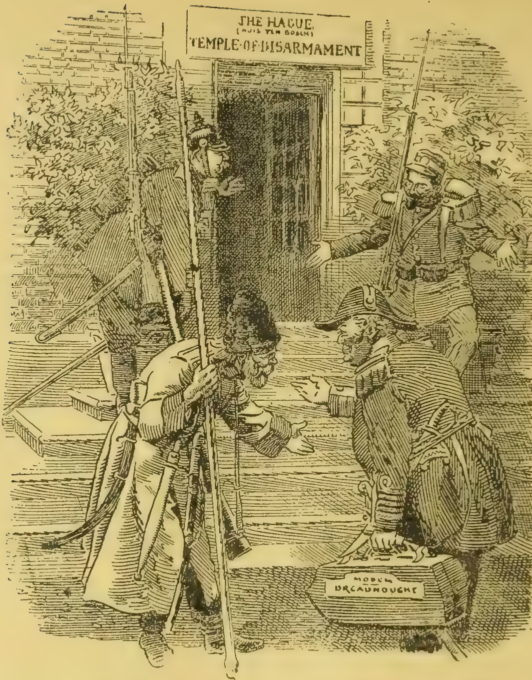
En France



Figaro (Paris). Après la lutte : Il est inquiet, c'est Briand qui a fait la recette.



Fischietto (Turin). — La fin du cléricalisme en France.



Punch (Londres). — A la Conférence de la Paix : Ils sont tous doux comme des agneaux.



Westminster Gazette. — Ils arrivent souriants, mais armés juqu'aux dents.

Pasquino (Turin). — En route pour la Haye. I. John Bull apporte un nouveau cuirassé. — II. La Russie son knout. — III. La France son entrain. — IV. Le Japon une flotte. — V. L'Espagne une lame de Tolède. — VI. L'Italie ses alliances. — VII. L'Allemagne ses canons. — VIII. Jonathan ses dollars. — IX. L'Autriche ses dents longues.




Kikeriki (Vienne). — Par devant : le laurier de la paix. Par derrière : un sabre.



Rous (Saint-Pétersbourg). — A la Douma : Monsieur le député, tous les sujets qui peuvent déplaire au gouvernement sont interdits.



Lustige Blätter (Berlin). — Le Tsar et la Douma. Le dernier baiser au condamné à mort.

Le Gérant : JEAN FINOT

LA REVUE

(Ancienne „Revue des Revues")

Peu de mots, beaucoup d'idées !

° 12 — **15 Juin** — IV° SÉRIE **1907** — XVIII° ANNÉE. — VOL. LXVIII

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT

Administration et Rédaction : 12, AVENUE DE L'OPÉRA. — PARIS

Nouveaux Livres déposés aux bureaux de "LA REVUE"

Chez **Alcan** :

Mendelssohn, par Camille Bellaigue (3 fr. 50).

Précis raisonné de morale pratique, par A. Lalande (1 franc).

L'éducation et le suicide des enfants, par Louis Proal (2 fr. 50).

Les bases de la philosophie naturaliste, par André Cresson (2 fr. 50).

Enseignement et religion, études philosophiques, par Georges Lyon (3 fr. 75).

La physionomie humaine, son mécanisme et son rôle social, par le Dr I. Waynbaum (5 francs).

Chez **Berger-Levrault** :

La Conquête de l'air, par L. Sazerac de Forge (10 francs).

Voyage en France, par Hardouin-Dumazet, 45e série, *Versailles et le Hurepoix;* 46e série, *La Seine de Paris à la mer;* 47e série, *Yveline et Mautois* (chaque volume, 3 fr. 50).

Chez **Bloud** :

La Crise morale des temps nouveaux, par Paul Bureau, préface de M. Alfred Croiset (4 francs).

Chez **Braun** :

Portraits Mulhousiens, par C. Schlumberger, 160 planches, Ribeauvillé (100 francs).

Chez **Delagrave** :

La Santé par l'hygiène, par Nestor Gréhand (3 francs).

Œuvres choisies d'Afred de Musset, avec études et analyses par Paul Marillot (3 fr. 50).

Anthologie des Poètes français contemporains (1866-1906) (3 fr. 50).

Tout ce qu'il faut savoir, nouvelle encyclopédie publiée sous la direction de F. Damé (5 francs),

Chez **Pierre Douville** :

Les femmes charmantes, par Pierre Valdagne (3 fr. 50).

Amours d'Allemagne, Frieda, par Pascal Forthuny (3 fr. 50).

Chez **Dujarric** :

Deux convictions, roman par Tony Féroé (2 fr. 50).

Chez **Fasquelle** :

Œuvres complètes d'Alfred de Musset, *Lettres* (60 centimes).

La Confession d'un enfant du siècle, I (60 centimes).

La Confession d'un enfant du siècle, II (60 centimes).

La Confession d'un enfant du siècle, III (60 centimes).

Vieille Allemagne, deuxième série, les paysages de Goethe, par Ferdinand Bac (3 fr. 50).

L'Otage, pièce en trois actes, par Gabriel Trarieux (2 fr. 50).

La peur, par Edmond Haraucourt (3 fr. 50).

Mémoires d'une danseuse de corde, Madame Saqui (1786-1866), par Paul Ginisty (3 fr. 50).

Chez **Fischbacher** :

Entre mère et fille, par Frédéric Passy (75 centimes).

Chez **Flammarion** :

De l'amour et du mariage, par Ellen Key (3 fr. 50).

Chez **Garnier** :

Premières poésies, 1829-1835, par Alfred de Musset (3 fr. 50).

Jardin ensoleillé, par G. Martinez Sierra, traduit de l'espagnol par Pauline Garnier. (3 francs).

Les papillons noirs, par Pierre Rodet, préface de Maurice Vaucaire.

Chez **Giard et Brière** :

Le chômage, publié sous les auspices de la *Societa Umanitaria* (5 francs).

Chez **Hachette** :

La préparation au service militaire, par Pierre Baudin (1 franc).

Nocturnes (1892-1905), par Anne Osmont (3 fr. 50).

Chez **Juven** :

Jean Jaurès, par Gustave Téry (3 fr. 50).

Chez **Charles-Lavauzelle :**

Instruction du 8 juin 1906 sur les travaux de fortification de campagne, traduit de l'allemand par Maurice Meyer, capitaine de cavalerie breveté (2 francs).

Histoire de l'officier français, par G. Gossart, capitaine commandant au 23e dragons (4 francs).

Chez **Masson :**

L'Occultisme hier et aujourd'hui, le merveilleux préscientifique, par le Dr J. Grasset.

Chez **Messein :**

Du Diable à Dieu, histoire d'une conversion, par Adolphe Retté (3 fr. 50).

Vers les temps nouveaux par l'éducation intégrale et par la femme, par Firmin Raillon (3 fr. 50).

Chez **Michaud** :

Cinq ans de ministère, par le Général André (3 fr. 50).

Chez **Ollendorff :**

Le miracle moderne, par Jules Bois (7 fr. 50).

Chez **Perrin :**

Les circonstances de la Vie, roman par G.-F. Ramuz (3 fr. 50).

Venise au XVIIIe siècle, par Philippe Monnier (5 francs).

Journal d'une femme du monde, par Max de Bray (3 fr. 50).

Le lendemain du péché, par Henri d'Hennezel (3 fr. 50).

L'île héroïque, par Louis Lefebvre, (Jean Deuzèle) (3 fr. 50).

Croquis de jeunes filles, par Henri Davignon (3 fr. 50).

Chez **Plon** :

Malgré l'amour, par Brada (3 fr. 50).

Le Machiavélisme, I. Avant Machiavel, par Charles Benoist (3 fr. 50).

Chez **Sansot :**

Les ombres sur le chemin, poèmes (3 fr. 50).

Odes à voix basse, par Fernand Dauphin (3 fr. 50).

Divers :

Les doctrines politiques de Robespierre, Par Deymès-Dumé, Bordeaux.

Ont paru également :

Souvenir de ma vie militaire, par le commandant Vivien; *La Bulgarie d'hier et de demain*, par L. de Launay; *L'Allemagne à cheval*, par E. et F. Régamey; *Mes angoisses et mes luttes*, 1871-1873, par Madame Juliette Adam (Juliette Lamber).

Parvenus de l'étranger :

Homo, par Giovanni Cena, Rome (lire 2 fr. 50).

LA QUINZAINE FINANCIÈRE

9 juin 1907. — Tour à tour influencé en sens divers par la grève des inscrits maritimes, par la nomination de la commission sénatoriale des finances, par les nouvelles d'Amérique relatives à la récolte et aux affaires Harriman, le marché a été assez éprouvé, pendant la quinzaine, et finalement la lourdeur persiste aussi bien aux fonds d'État, qu'aux valeurs industrielles. — Cependant, d'une part la grève des inscrits semble plutôt en décroissance ; d'autre part, le rapport de la commission du Sénat sur le rachat de l'Ouest est défavorable au projet : ce sont deux symptômes plutôt réconfortants. Un échec du ministère sur cette question du rachat, pourrait bien, en effet, emporter le projet d'impôt de M. Caillaux sur le revenu ! Au fait, ce dénouement devrait peu surprendre. — A lui seul, le passage suivant extrait de la lettre ministérielle à la commission fiscale, ne suffirait-il pas à rendre le projet impopulaire et irréalisable? « *Les grandes fortunes ayant, pour échapper à l'impôt, des facilités particulières, nous sommes donc conduits, par la force même des choses, à demander aux classes moyennes les sommes nécessaires aux dégrèvements proposés.* » Le moyen contribuable qui rêvait d'une réforme allégeant ses charges a-t-il vraiment tort d'être peu satisfait? Et ses doléances, en tant qu'électeur, ne sont-elles pas encore susceptibles d'être entendues ?

FONDS D'ÉTATS DE VILLES ET BANQUES.

La proximité du détachement du coupon trimestriel (16 juin) et les achats ininterrompus des Caisses publiques, ont porté notre **3 0/0 Français**, à 95 fr. 10. Aux **Fonds Russes**, l'indécision est grande; il ne saurait en être autrement, en présence des nouvelles qui parviennent de la Douma; le **Bon du Trésor** cote 487 francs; le **5 0/0 1906**, 87 fr. 20; le **4 0/0 1891**, 62 fr. 10. Le **Portugais 3 0/0** dont on s'occupait peu, s'inscrit à 68 fr. 25; la situation politique au Portugal est grave, sans doute, mais il ne faut pas ajouter une foi entière aux rumeurs tendancieuses mises en circulation. **Fonds Égyptiens** faibles : **Unifiée** 4 0/0 102 fr. 35; **Privilégiés 3 1/2** 99 fr. 25 : cours favorables aux achats, car la crise de crédit qui sévit au Caire et à Alexandrie, n'est pas sans remède. **Turc Unifié**, 93 fr. 90; **Extérieure Espagnole**, 93 francs. **Mexicain 5 0/0** amortissable 51 fr. 60. **Brésilien 1889**, 4 0/0 très faible à 81 fr. 70 contre 82 fr. 50. La **Banque de France** que favorise la situation monétaire s'est élevée à 4.030 francs. Variations insignifiantes sur le **Comptoir national d'Escompte,** et le **Crédit Lyonnais** à 677 et 1.147 francs. La **Banque Générale Française** se négocie activement de 273 à 275 francs, ex-coupon de 21 francs détaché le 1er juin. Le développement progressif des affaires sociales autorise les porteurs à fonder les meilleures espérances sur l'avenir de leurs titres. Poursuivant méthodiquement le plan qu'il a adopté, le Conseil d'administration vient d'ouvrir une **agence à Paris, 17, rue du Pont-Neuf.** L'action du **Crédit Foncier de France,** sur laquelle un coupon de 13 francs bruts sera mis en paiement le 1er juillet, se traite à 670 francs.

CHEMINS DE FER, TRANSPORTS, ÉLECTRICITÉ, GAZ.

Nos chemins français, grâce au niveau très satisfaisant auquel se maintiennent leurs recettes, sont fermes, le **Nord** à 1785; le **Lyon** à 1329; l'**Orléans** à 1344; l'**Est** à 860; l'**Ouest** à 830; le **Midi** à 1115. Les **Chemins espagnols** témoignent d'une certaine lourdeur, à laquelle on peut donner une explication par la moins bonne tenue de change : **Nord-Espagne** 269; **Saragosse** 395; **Andalous**, 200. **L'action de priorité 6 0/0 des Tramways et Chemins de fer vicinaux en Espagne** a donné lieu à de nombreux achats entre 502 et 505 fr.; nous avons esquissé rapidement les avantages réservés à ce titre. On annonce le dépôt du bilan de la **Compagnie des chemins de fer Ethiopiens**; cette mesure n'a pas surpris. Un envoyé extraordinaire du gouvernement français se trouve auprès du Négus, avec mission de veiller à la conservation et l'entretien de la partie de ligne construite, et de négocier sur les procédés à adopter pour la prolonger jusqu'à son terminus Addis-Ababa. Espérons pour les obligataires que leur sort soi fixé bientôt, et que le sacrifice auquel ils auront à consentir ne soit pas trop

dur. Les valeurs de **Transports Maritimes** ont supporté les conséquences de la grève des inscrits; nous laissons la **Transatlantique** à 368; les **Chargeurs Réunis** à 620; les **Messageries Maritimes** à 239. Le **Métropolitain** continuant son jeu de bascule revient à 525 fr. Nouveau recul de la **Thomson-Houston** à 648 fr. et de l'**Électricité de Paris** à 380 fr. **Edison** se maintient aisément à 925 fr. Les actions de la nouvelle **Société du gaz de Paris** seront introduites en Bourse au commencement de juillet.

VALEURS MÉTALLURGIQUES ET MINIÈRES.

Toujours même tenue des valeurs de ce groupe ; le **Creusot** se signale par une plus-value sensible à 1955. Les **Ateliers de la Gironde** votent 1245; l'Assemblée des actionnaires maintiendra probablement à 45 francs le dividende pour 1906. L'action **Société française de Constructions mécaniques** ne touchera aucune répartition ; en raison d'un litige avec l'État, le bénéfice 1906, environ 600 000 francs, est porté à une réserve spéciale. Le marché des **Valeurs cuprifères** a été très agité ; après des cours beaucoup plus bas, le **Rio** s'établit à 2 180 francs ; Cape Copper à 279 francs, son dividende intérimaire est fixé à 5 shillings ; la **Hongroise de Mines**, insensible aux tendances spéculatives conserve avec facilité le cours de 122 francs. A Londres, l'**Union Consolidated Copper** se traite à 1 £. **Balia Karaïdin** est très faible à 650 francs, sur le retard mis par le Conseil à répartir le dividende voté. Les **Mines de Fillols** cotent 95 francs ; le dernier exercice qui a eu à subir une grève de sept mois, s'est soldé cependant par un bénéfice de 50,000 fr, insuffisant pour permettre la distribution d'un dividende ; la situation financière et industrielle actuelle est satisfaisante. Les **Parts de Kinto** ont été l'objet de réalisations nombreuses, et leur cours a été ramené à 959 fr. Il est question de ne proposer que 55 fr. de dividende pour 1906, alors que 67 fr. 50 ont été payés pour 1905. **Estramadure** (plomb argentifère) varie peu à 244 francs ; l'action **Société Générale de Mines Métalliques** est à 282 ; ce sont des cours très favorables aux achats. L'action **Charbonnages de Cawdor et Garnant** entretient un courant suivi de transaction de 134 à 135 francs. **Valeurs Nitratières** toujours faibles ; **Lagunas** à 88 ne donnera que 4 shillings ; **Lautaro** cote 314. Nous trouvons les **Phosphates du Gasfa** à 3 915 francs. La consommation et les prix de vente des phosphates augmentent sans cesse, et partout où les conditions de transports sont avantageuses, cette industrie est fructueuse. Les gisements de la **Compagnie Générale des Phosphates de la Floride** comptent, sinon parmi les plus considérables, du moins parmi les plus beaux qui aient été découverts ou exploités jusqu'à ce jour. Certaines qualités de phosphates de la Floride ont une teneur en acide phosphorique beaucoup plus élevée que celle des phosphates d'Algérie et de Tunisie. Les principaux gisements qu'exploite la **Compagnie Générale des Phosphates de la Floride** (au capital de 5 millions de francs, divisé en actions de 100 francs) sont situés dans les comtés de Marion et Citrus. Il est parfaitement admissible que dans une industrie aussi spéciale, où la demande du produit ne s'arrête pas (l'agriculture devant toujours et quand même employer des engrais pour ses terres), les capitaux engagés sont appelées à recevoir une rénumération très élevée dans un avenir peu éloigné. L'action Phospate de Gafsa peut être citée comme exemple de la plus-value qu'ont acquise les capitaux engagés.

VALEURS DIVERSES

Raffinerie Say ordinaire cote 221 : la **privilégiée** 200 : le prix des sucres subit l'influence du temps, favorable à la betterave. L'action **Eaux pour l'Étranger** s'échange à 388; l'assemblée du 27 mai a maintenu le dividende à 19 francs. L'**obligation 5 O/O de la Françaisé Électrique** s'est élevée à 470 francs. Nous indiquons encore l'**obligation 5 O/O des Salines de Tunisie**, à 467 et l'**obligation 5 O/O de la Compagnie Minière et Industrielle pour l'Espagne** à 455, comme excellentes valeurs de placement.

Banque Générale Française.

Adresser les lettres et demandes de renseignements aux bureaux de **La Banque Générale Française**, *50, Boulevard Haussmann, Paris.*

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Pour les Stations Thermales des Pyrénées

Toutes les gares du réseau de l'Etat délivrent, pendant toute l'année, des billets d'aller et retour, individuels ou de famille, à destination des gares du réseau du Midi desservant les stations thermales ou hivernales des Pyrénées (Pau, Cauterets, Luchon, Biarritz, etc.).

Les billets individuels comportent sur les prix du tarif général une réduction de 35 0/0 en 1re classe et de 30 0/0 en 2e et 3e classes. Ils doivent être demandés 3 jours avant la date du départ.

Les billets de famille doivent être demandés 4 jours avant la date du départ et ne sont délivrés que pour un trajet total d'aller et retour égal ou supérieur à 300 kilomètres. La réduction qu'ils comportent par rapport au tarif général varie, quelle que soit la classe, entre 20 0/0 pour deux personnes et 40 0/0 pour six personnes et plus.

Les enfants de 3 à 7 ans paient demi place.

Les deux sortes de billets sont valables 33 jours. Ils peuvent, à deux reprises, être prolongés de 30 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix initial du billet.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires

Billets délivrés toute l'année dans les gares des Réseaux du Nord (Paris-Nord excepté) de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres : pour une famille de deux personnes-20°/°; de trois personnes 25°/°; de quatre personnes 30°/°; de cinq personnes 35°/°; de six personnes au plus, 40°/°.

Exceptionnellement, pour les réseaux empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée.
Faculté de prolongation moyennant supplément de 10°/₀

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service Commercial de la Compagnie, 54, Boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrondissement) le montant du livret, soit 0 fr. 25.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven
PAR LA GARE SAINT-LAZARE

SERVICES RAPIDES DE JOUR ET DE NUIT

Tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année.

(Trajet de jour en 8 h. 1/2; 1re et 2e cl. seulement)

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours.		Billets d'al. et ret. valable pendant un mois	
1re classe	48 fr. 25	1re classe	82 fr. 75
2e classe	35 fr.	2e classe	58 fr. 75
3e classe	23 fr. 25	3e classe	41 fr. 50

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix à toutes les gares situées sur le parcours.

Départs de Paris-St-Lazare	10 h. 20 m.	9 h. 20 s.	**Départs de London-Bridge**	» h. » m.	9 h. 10 s.
Arrivées à London-Bridge	» h. s.	7 h. 30 m.	**Dép. de Londres-Victoria**	10 h. » m.	9 h. 10 s.
Arriv. à Londres-Victoria	7 h. s.	7 h. 30 m.	**Arriv. à Paris-St-Lazare**	6 h. 41 s.	7 h. 5 m.

Les trains du service du jour entre Paris et Dieppe, et vice-versa, comportent des voitures de 1re et de 2e classe à couloir avec W. C. et toilette, ainsi qu'un Wagon-Restaurant; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W. C. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de **5** fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de **1** fr. par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

Bulletin Automobile

La dernière quinzaine de l'automobile se présente avec un déplorable bilan de multiples catastrophes.

Il est juste de dire cependant que ces terribles accidents sont survenus à des spécialistes de grandes courses qui ont fait de la vitesse une nécessité professionnelle.

D'un autre côté, nous voyons heureusement diminuer, de jour en jour, le nombre des accidents parmi le public ordinaire de l'automobilisme qui tend à s'assagir et à s'affranchir de la dangereuse griserie des grandes vitesses inutiles.

Dans un ordre d'idées infiniment moins triste, il nous faut signaler une autre récente belle série, celle des expositions de Madrid, de Zurich, de Milan et de Saint-Pétersbourg.

Les deux premières connurent l'extrême honneur qu'est l'inauguration faite par un chef d'Etat.

Sa Majesté Alphonse XIII opérait, en effet, royalement à Madrid, cependant que, d'une façon plus démocratique mais tout aussi solennelle, le docteur Faurer, président de l'Union Helvétique, donnait, par sa présence, une consécration officielle à l'ouverture de l'exposition de Zurich, exclusivement réservée aux voitures de construction suisse.

Le troisième Salon, celui de Milan, vint ensuite qui fut inauguré par Son Altesse Royale le duc de Gênes et, au point de vue cérémonial, on ne sut alors qui devait l'emporter lorsque le Salon de Saint-Pétersbourg fixa définitivement l'opinion par le caractère pompeusement original de son inauguration.

Cette cérémonie consista essentiellement en une messe en musique, célébrée, en présence du ministre russe du Commerce et de tous les corps diplomatiques, par l'archevêque de Kazan, sur un autel édifié au centre du Salon.

Voilà bien de quoi rendre jaloux M. Rives qui aura certainement quelque difficulté à s'assurer, en semblable occasion, la collaboration de l'éminent archevêque de Paris.

Quoi qu'il en ait été, toutes ces expositions furent intéressantes en ce qu'elles montrèrent la constance des progrès de l'industrie automobile et en ce qu'elles mirent toujours plus en évidence la supériorité de la construction française.

La quinzaine sportive nous a donné comme morceau de résistance le concours des véhicules industriels et de petit tourisme qui comportaient un parcours de 4 000 kilomètres à couvrir en vingt jours.

Cette épreuve est venue parfaitement à son heure, car l'époque est proche où la traction mécanique aura complètement remplacé la traction animale.

Dès à présent, c'est la grande préoccupation de beaucoup d'usiniers et

de directeurs d'exploitations agricoles que de se documenter sur les futurs modes de transport.

Le concours des véhicules industriels, en réunissant un fort joli lot des modèles reconnus actuellement comme les plus pratiques, sera fertile en précieux enseignements et ses résultats décideront certainement de nombreux industriels à adopter sans délai le mode de transport qui se révèlera comme le plus avantageux.

Signalons à ce propos que la Banque Automobile qui, comme on le sait, procure sans aucune majoration de prix et avec délais de paiement des véhicules de toutes marques aux particuliers, peut offrir les mêmes conditions aux industriels qui, tout en étant séduits par le principe économique de la traction mécanique, hésiteraient devant les frais, quelquefois considérables, que peut entraîner sa mise en pratique.

Le concours des véhicules de petit tourisme qui se dispute sur le même parcours et sous les mêmes règlements que le concours des véhicules industriels n'a pas obtenu le succès considérable de ce dernier.

Le fait est regrettable, et pour nos constructeurs, et pour la clientèle de l'automobile, car il est induscutable que la création d'un véhicule léger, de prix modique, bien mis à point, assez rapide et d'un entretien peu coûteux serait, dans notre pays, d'une vente extrêmement facile.

A l'heure où nous mettons sous presse, le grand concours de tourisme allemand, Coupe Horkomer, se dispute.

Cette épreuve a réuni 192 engagements, chiffre qui indique l'intérêt qu'elle suscite chez nos voisins. Nous aurons, d'ailleurs, occasion de reparler de cette épreuve en en donnant le résultat dans un prochain bulletin.

C'est encore en Allemagne, dans la région si pittoresque du Taunus, que va prochainement se courir la Coupe de l'Empereur.

Comme l'année passée, Guillaume II fera le déplacement pour suivre l'épreuve qui porte son titre, donnant ainsi aux constructeurs allemands un encouragement auquel ils seront extrêmement sensibles.

La compétition sera vive en cette occasion. Le caractère international de l'épreuve la rend d'autant plus intéressante, et nos représentants auront fort à faire pour triompher de l'effort sérieux réalisé ces temps derniers par nos rivaux allemands et italiens. Ces derniers surtout, qui sont en grands progrès, peuvent être considérés comme nos plus dangereux adversaires pour l'avenir. Il n'apparait pas, toutefois, que l'industrie française soit sur le point de perdre le premier rang auquel elle s'est constamment maintenue. Néanmoins, nos constructeurs feront bien de s'inspirer de cet adage que, si l'on veut régner, il faut savoir prévoir.

La Banque Automobile.

ABONNEMENT A "LA REVUE"

Bi-Mensuelle

	Par an	Par semestre
Paris et la France	**24 fr.**	**14 fr.**
Étranger	**28 »**	**16 »**

PRIX DU NUMÉRO

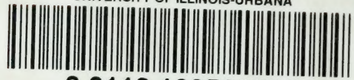
France, 1 fr. 25 ; Étranger, 1 fr. 50

Les abonnements à La Revue *sont reçus dans les bureaux de poste du monde entier.*

Note de la Rédaction

Nous rappelons à nos Abonnés et Lecteurs que la **Quinzaine financière** *est publiée sous la responsabilité exclusive de son signataire et n'engage aucunement celle de* **LA REVUE.**

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 109563962